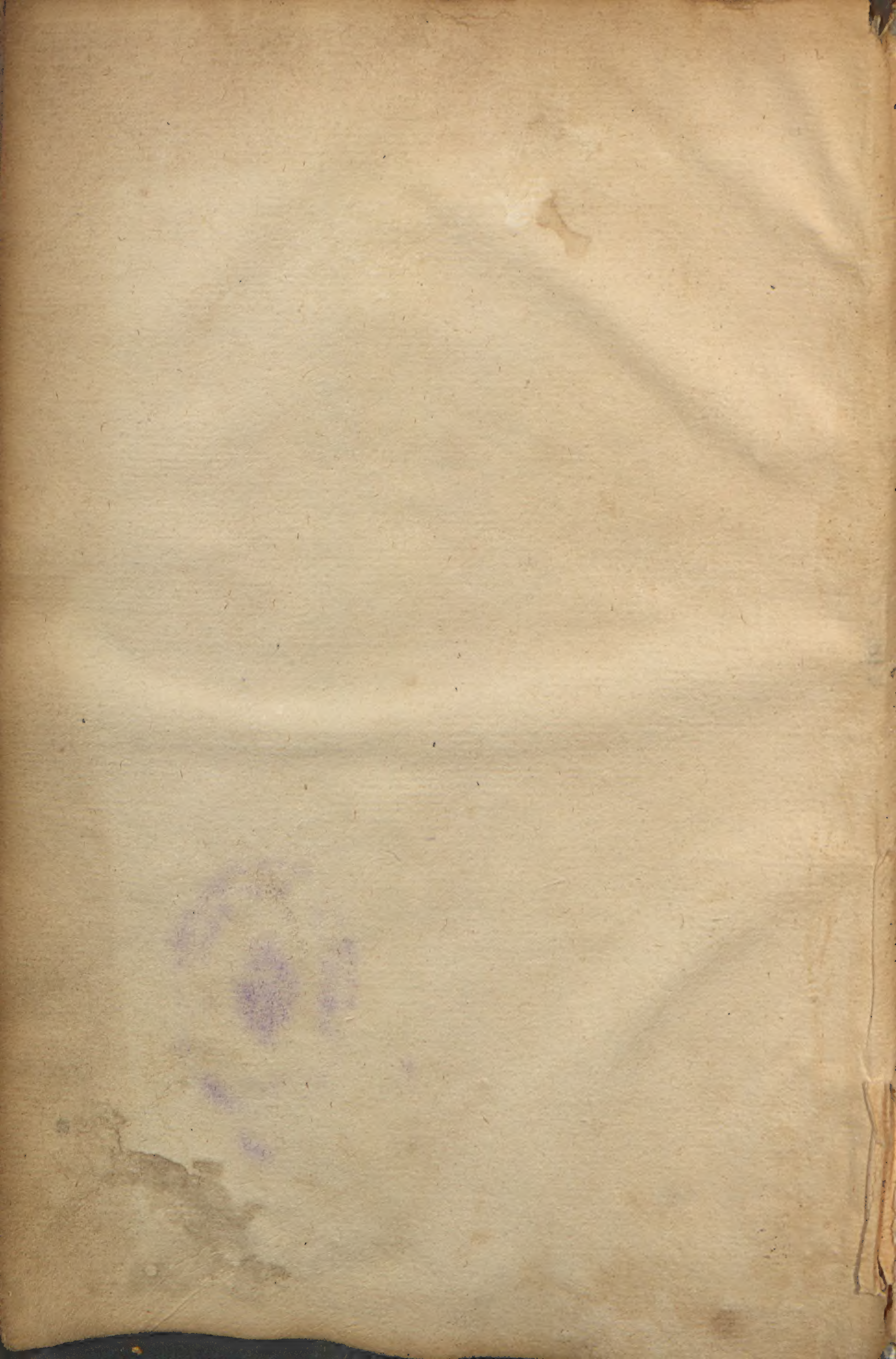
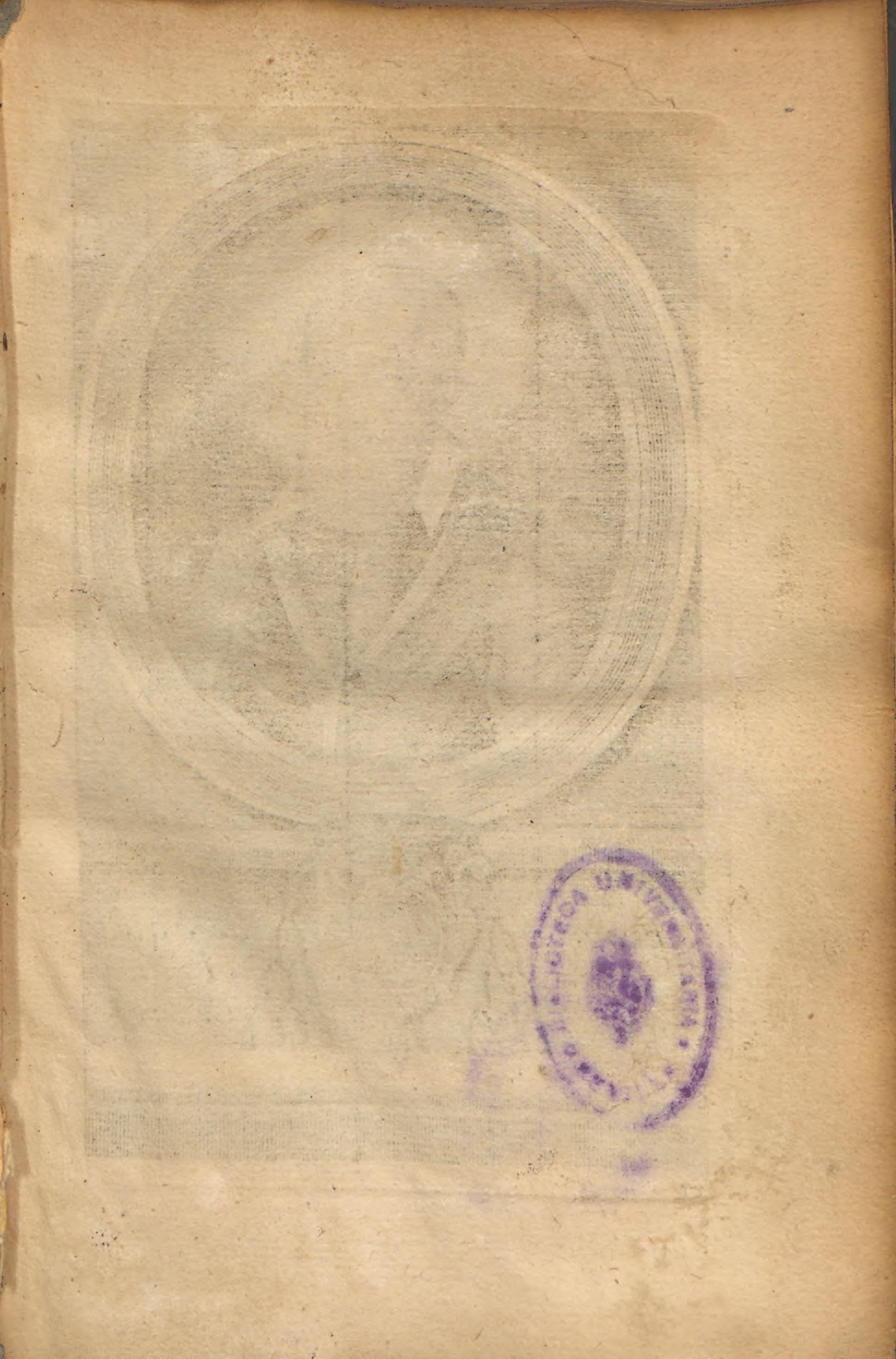




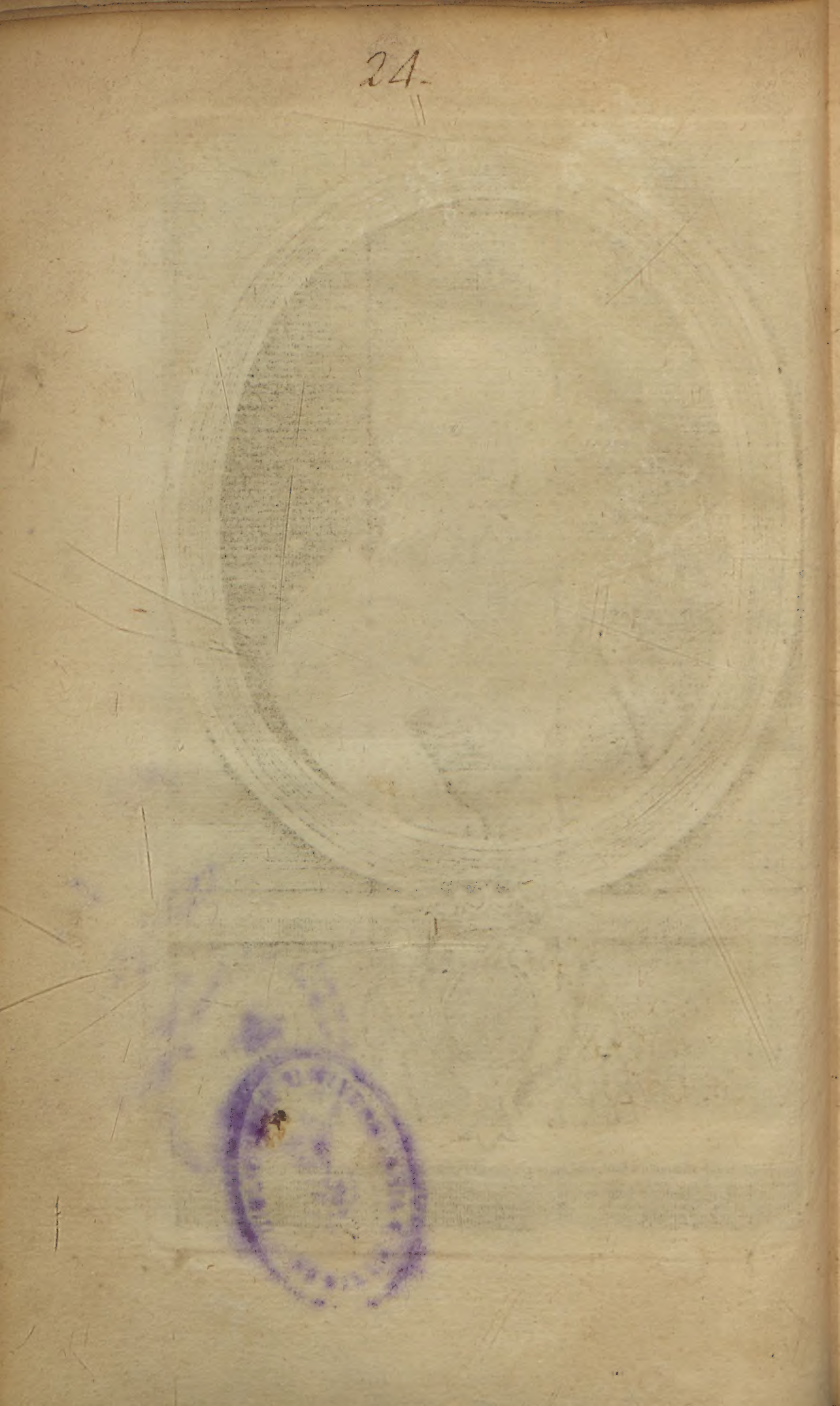
Faillefert d'erron —
1741 —






J. Devaux sculp.
S. François de Sales
Évêque et Prince
de Geneve.


J. Devaux sculp.
M. Jean Pierre
Camus Evêque
de Belley



L'ESPRIT
DE
SAINT FRANÇOIS DE SALES,
EVÊQUE ET PRINCE DE GENÊVE:

Recueilli de divers Ecrits de M. JEAN-PIERRE CAMUS, Evêque de Belley.

Ouvrage qui contient les plus beaux endroits de ces Ecrits, & qui renferme des Instructions propres à toute sorte de personnes.

Par M. P. C. Docteur de Sorbonne.

Troisiéme Edition revûë & corrigée.



A PARIS,
Chez la Veuve ESTIENNE, rue S. Jacques, à la Vertu.

M. DCC. XXXVII.
Avec Approbations & Privilege du Roy.



VIVE ✠ JESUS.

AUX DAMES RELIGIEUSES DE

LA VISITATION

DE SAINTE MARIE.



MES REVERENDES MERES
ET TRE'S HONORE'ES SOEURS,

Animées, comme tout le monde ſait que vous l'êtes, des ſentimens du ſaint Fon-

dateur de votre Ordre, je croi devoir être persuadé que donnant au Public un Ouvrage qui a pour titre, l'Esprit de S. François de Sales, *je ne puis rien faire qui vous soit plus agréable. Il est de la pieté d'une famille Religieuse, de voir avec plaisir que les vertus de son Pere répandent par tout l'édification ; & quoique vous puissiez, que vous deviez même regarder l'Esprit du S. Evêque de Genêve comme un héritage qui vous appartient, je ne doute pas que la charité qui fait le caractere de cet Esprit, ne vous fasse trouver un nouveau plaisir à le posseder, quand vous voyez que sans cesser de vous être propre, il devient commun à tous les Fideles, & qu'ils peuvent le partager avec vous, sans que vous perdiez rien, ni de vos droits, ni de votre possession.*

Le Seigneur donne de tems en tems à son Eglise des Hommes extraordinaires, dont les faits qui tiennent du prodige, semblent pour être perpetuez dans la memoire des hommes, n'avoir besoin que du récit que les peres en font à leurs enfans, & que ceux-ci, de gene-

ration en generation, transmettent successivement jusqu'à la posterité la plus reculée. Ceux de S. François de Sales sont de ce genre. Mais comme la multitude & la varieté des objets présens ont bien-tôt fait perdre le souvenir du passé, Dieu a suscité d'autres hommes pour conserver à son Eglise la memoire d'une infinité de paroles & d'actions qui, sans ce secours de la Providence, n'auroient pas échapé au tems qui efface & qui détruit tout.

Cette même Providence, pour soûtenir jusqu'à la fin des siecles dans l'Eglise, l'édification que l'Evêque de Genêve lui a donnée, s'est servi d'un autre moyen, qui d'abord semble rendre inutile le secours des personnes qui écrivent pour conserver à la postérité les sentimens & la conduite des Saints. Ce moyen est l'établissement de l'Ordre de la Visitation. On diroit que Dieu n'a inspiré à son Serviteur le dessein de le former, que pour faire survivre ce saint homme à lui-même, en la personne des saintes Filles qui depuis la naissance de cet Ordre jusqu'à nos jours, ont eû le bonheur de s'y engager. C'est l'Esprit de S.

François de Sales qui vous anime, MES REVERENDES MERES, *ce ſont ſes maximes qui vous reglent; ce ſont preſque les propres termes dont il ſe ſervoit, qui font le langage que vous parlez dans vos Monaſteres.*

Mais comme ces maximes mêmes vous éloignent de tout commerce avec le monde, les Fideles qui vivent dans le ſiecle, ſont privez des puiſſantes leçons que votre conduite formée ſur le caractere de votre ſaint Fondateur, leur feroit, s'ils recevoient de vous les grands exemples que vous ne pouvez leur préſenter. Le Seigneur qui a donné S. Francois de Sales à ſon Egliſe pour la ſanctification de tous ſes Enfans dans quelque condition qu'ils fuſſent, a voulu que le pieux Evêque de Belley fut l'inſtrument de ſa Providence en leur faveur. Ce grand Prélat qui connoiſſoit le prix de tout ce qui venoit du S. Evêque de Genêve, a recueilli avec autant d'exactitude que de fidelité juſqu'aux moindres de ſes paroles, ſi cependant il eſt permis de ſe ſervir de ce terme en parlant d'un homme qui ne prononçoit que des oracles; & l'Egliſe lui a l'o-

bligation de connoître que S. François de Sales n'en proferoit aucune qui ne fût assaisonnée du sél de la sagesse de Dieu dont il étoit plein.

Ce qu'a fait le pieux Evêque de Belley dans un Ouvrage de six volumes, j'ai essayé de le faire en un seul; & en cela, j'ai crû me conformer à l'Esprit de S. François de Sales, qui s'accommodoit autant qu'il étoit permis au goût du tems où il vivoit, pour gagner tout le monde à Dieu.

Comme dans le tems où nous sommes, les Ouvrages concis, serrez, énergiques, sont ceux qui ont le plus d'attrait pour le Lecteur, j'ai crû qu'un précis de l'Ouvrage de M. de Belley, précis qui mettroit tout d'un coup sous les yeux, les sentimens de S. François de Sales, seroit lû avec tout l'agrément qu'on avoit à lire l'Ouvrage dans son entier, lors même que le stile diffus de l'Auteur sembloit devoir lui faire perdre quelque chose de ce qu'il avoit de gracieux.

Je n'avois pourtant pas entrepris la lecture de ce long Recueil, dans le dessein d'en faire

un Extrait pour le Public. J'avois pour toute intention, celle de m'instruire & de m'animer par la lecture des grandes actions & des paroles édifiantes & instructives de S. François de Sales : je cherchois un modele pour moi, & non pour le proposer aux autres.

Mais ma foiblesse pouvoit-elle me permettre de suivre tout d'un coup de si grandes leçons & un modele si parfait? J'ai donc crû devoir au moins recueillir & mettre par écrit ce que je devois pratiquer, afin que l'ayant continuellement sous les yeux, je ne fusse pas un moment sans me proposer à moi-même un sujet d'émulation le plus pressant que puisse avoir un Pasteur chargé d'un nombreux troupeau. J'ai imprimé le plus avant qu'il m'a été possible, dans mon esprit ce que j'avois sous les yeux ; & la consolation que j'ai goûtée en méditant ce que j'avois dans le cœur, m'a engagé à procurer autant que je le pourrois, aux Fideles un avantage qui m'a paru trop précieux pour n'être possédé que par moi seul.

Plaise au Pere des miséricordes répandre sa bénédiction sur l'Ouvrage. Vos Prieres,

MES REVERENDES MERES, *soûtenuës de la protection du S. Evêque dont je vous présente* l'Esprit, *me fait espérer avec confiance cette bénédiction, & j'attens de votre charité que vous prirez aussi pour l'Auteur, qui est avec la vénération la plus parfaite,*

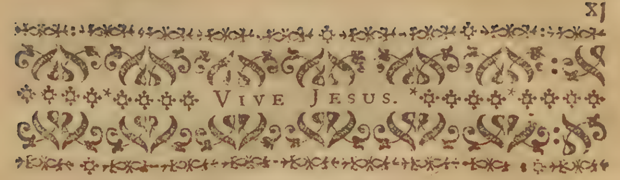
MES REVERENDES MERES
ET TRE'S HONORE'ES SŒURS,

6. *Décembre* 1726.

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, P. C.

AVERTISSEMENT.

QUoique ce Recueil porte le même nom que celui de M. de Belley, d'où il a été tiré, ce n'en eſt toutefois qu'un Extrait: Extrait qui exprime tout l'Eſprit de S. François de Sales. M. de Belley ne s'étoit propoſé dans ſon Ouvrage, que de faire voir l'Eſprit de S. François de Sales; mais une plume auſſi féconde, & auſſi rapide que la ſienne, n'a pû ſe contenir toûjours dans les bornes de ſon ſujet; il s'eſt étendu ſouvent à d'autres matieres, leſquelles quoiqu'excellentes, ne laiſſent pas quelquefois de faire perdre de vûë le ſujet principal. C'eſt pour remplir préciſément le titre de cet Ouvrage, que l'on a entrepris d'en extraire uniquement ce qui compoſe cet Eſprit, afin qu'il paroiſſe tout d'un coup dans un plus agréable point de vûë. On y a corrigé quelques termes qui ne ſont plus d'uſage, mais on l'a fait avec ſobriété pour ne rien diminuer de l'onction & de l'énergie des expreſſions, ſoit de S. François de Sales, ſoit de M. de Belley. On y a même laiſſé quelques Hiſtoires agréables, propres à délaſſer le Lecteur en l'inſtruiſant. Comme ce ſont tous morceaux détachez, & qui n'ont point de liaiſon néceſſaire, on n'a pas crû devoir s'éloigner de la méthode de l'Auteur qui n'a point d'ordre marqué. On peut dire que toutes les Vertus y ſont traitées même avec aſſez d'étenduë, & qu'il n'eſt perſonne de quelque état qu'il ſoit, qui n'y trouve de quoi s'inſtruire & s'édifier. Dieu veuille bénir cet Ouvrage & le faire ſervir à ſa gloire



ABREGÉ DE LA VIE DE S. FRANÇOIS DE SALES.



ANS le grand nombre de Saints dont l'Hiſtoire de l'Egliſe fait admirer le caractere & les actions, on en voit peu dont la vertu ſe ſoit plus également ſoûtenuë, que celle de S. François de Sales. Depuis l'âge le plus tendre juſqu'aux derniers momens de ſa vie, on ne vit en lui ni foibleſſe, ni relâchement; & il fut ſi fidele aux impreſſions de la grace, qu'on eût dit que l'âge & la vertu qui croiſſoient en lui, l'un avec l'autre, n'avoient qu'un même principe, & alloient comme néceſſairement d'un pas égal.

Naiſſance de S. François de Sales.

Il naquit en l'année 1567, le 21. du mois d'Août dans le Château de Sales, au Diocèſe de Genêve. Son pere, Seigneur de Sales, avoit pour nom, François: il étoit d'une Maiſon diſtinguée parmi les plus Nobles & les plus anciennes de la Savoye; & ſa mere Françoiſe de Sionas, étoit de la Maiſon de Charanſonet.

Comme il étoit venu au monde le ſeptiéme mois

de sa conception, on eût beaucoup de peine à l'élever; mais dans un corps très-délicat, il eût dès sa premiere enfance un esprit tout formé. Il aima Dieu en commençant à le connoître; & l'on fut surpris que le premier usage qu'il fit de sa langue, fut de dire: *Dieu & ma mere m'aiment bien.*

Son enfance.

Cette espece de prodige fut un heureux présage de ce que les parens de cet enfant devoient en attendre; & ils ne furent pas trompez dans l'espérance qu'ils en conçurent. Il fit paroître dès-lors une douceur, une docilité, une complaisance, une retenuë dont ne sont guéres capables les enfans qu'on sçait être assujettis aux premiers mouvemens de la nature; & dans un âge où l'on croit beaucoup faire, si l'on peut les instruire en les amusant, le petit François faisoit son occupation & son plaisir de lire des Livres de pieté, d'aller à l'Eglise, d'assister aux Instructions, de solliciter ses parens en faveur des pauvres, de se retrancher, autant qu'il le pouvoit, une partie de sa nourriture, pour les assister.

L'inclination qu'il avoit pour toutes les pratiques de pieté qui étoient de sa portée, n'empêcha pas qu'on ne reçonnut les grandes dispositions qui étoient en lui pour les belles lettres: c'est ce qui engagea ses parens de l'envoyer au College d'Annessy; & ce fut-là que l'étude secondant les talens de l'esprit, il fit en peu de tems tout le progrès qu'on pouvoit attendre. Comme l'attrait qu'il avoit pour la pieté ne lui avoit point donné de dégoût pour l'étude, le plaisir qu'il prenoit à l'étude ne ralentit jamais sa pieté: le premier fruit qu'il retira de ce qu'il avoit appris, fut de connoître que tout ce qu'il étoit & tout ce qu'il sçavoit venant de Dieu, il devoit le lui consacrer sans réserve; & il résolut

de le faire. Sans que perſonne lui inſpirât le deſſein d'embraſſer l'état eccléſiaſtique, il demanda la Tonſure Cléricale, & avec la permiſſion de ſon pere, il la reçût à l'âge de douze ans commencez.

Il reçoit la Tonſure en 1578.

Quelque tems après, ſes parens ayant chargé de ſa conduite Jean Daâge, Prêtre vertueux & inſtruit, l'envoyerent à Paris pour y continuer ſes études. Il prit ſes leçons de Rhétorique & de Philoſophie chez les P P. Jéſuites, & celles de Théologie, partie chez ces Peres, partie dans les Ecoles de Sorbonne. Maldonat fut ſon principal Maître: Génébrard lui enſeigna les Langues; & le premier motif qui le porta à les apprendre, fut d'avoir l'intelligence des ſaintes Ecritures, dont il faiſoit ſa lecture ordinaire & ſes plus cheres délices.

Il eſt envoyé à Paris.

Son application continuelle à l'étude, étoit ſeule capable de le mettre à couvert des dangers auſquels l'auroit expoſé la ſocieté des jeunes gens compagnons de ſes exercices; mais pour éviter plus ſûrement de faire avec eux aucune liaiſon, il ne ſortoit que pour aller à l'Egliſe & au College. Comme celle de S. Etienne des Grès lui paroiſſoit la plus convenable au recueillement dans lequel il prioit, elle étoit auſſi celle qu'il fréquentoit le plus; & ce fut dans ce ſaint lieu que proſterné devant une Image de la ſainte Vierge, il fit cette chaſte Mere de Dieu dépoſitaire de la réſolution qu'il prit de garder pendant toute ſa vie la continence. Le motif qui l'engagea à cette action, fut de ſe mettre dans une plus étroite obligation d'être continuellement en garde contre tout ce qui pourroit donner atteinte à la pureté de ſon cœur; & le Seigneur répondit à ſes eſpérances.

Il fait vœu de chaſteté.

Mais avant que d'avoir à réſiſter aux attaques contre leſquelles il s'étoit ſi ſagement précautionné,

En 1583.

Dieu voulut qu'il ſoûtint une tentation, que ce jeune homme qui s'étoit donné ſans-réſerve à lui, étoit bien éloigné de prévoir. Les ténébres & le trouble ſe répandirent tout d'un coup dans ſon eſprit ; la ſécheresſe & le dégoût s'emparerent de ſon cœur. Tout ce qui avoit eû juſques-là tant d'attrait pour lui, exercices de pieté, pratique de bonnes œuvres, méditation, priére, étude, tout l'ennuyoit, tout le fatiguoit, tout le rebutoit. Le Démon qui étoit auteur de ce dérangement affreux, en profita pour faire naître dans ſon eſprit la plus déſeſpérante imagination dans laquelle une perſonne qui aime Dieu, puiſſe donner. François à l'inſtigation de cet ennemi, ſe mit en tête qu'il étoit réprouvé. Quel ſujet de déſeſpoir pour lui, qui s'étoit toujours occupé du plaiſir de poſſéder un jour pour l'éternité, l'objet de ſon amour !

Terrible tentation qu'il ſoûtient.

Auſſi il paſſoit tout le tems où il étoit ſeul, à gémir & à pleurer ; & la préſence de ceux qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer de voir, le tenant dans une contrainte qui ne lui permettoit pas de répandre ſa douleur, ſon état devint en peu de tems, ſi fâcheux qu'on commença à craindre pour ſa vie.

Mais Dieu ne permet pas que ces ſerviteurs ſoient tentez au-delà de leurs forces. Il inſpira à François d'aller répandre ſon cœur en ſa préſence dans l'Egliſe où il avoit fait vœu de chaſteté : il y alla, & ayant imploré le ſecours de la ſainte Vierge, pour obtenir du Seigneur la tranquillité qu'il avoit perduë, il demanda dans l'amertume d'un cœur qui étoit tout à Dieu, que s'il étoit aſſez malheureux pour être un jour condamné à le haïr ſans fin, il lui accordât du moins la grace de ne pas être un moment en cette vie, ſans l'aimer de toutes ſes forces.

Priere qu'il fait à Dieu dans la tentation.

Dieu auroit-il rejetté une priere qui partoit d'un ſi grand fond de charité ? François fut exaucé : la paix du cœur qu'il demandoit lui fut accordée à l'inſtant même ; & la cauſe de tous ſes maux ne ſubſiſtant plus, il revint chez lui avec une joye & un air de ſanté, qui jetterent ſon Précepteur & ceux qui déſeſpéroient de ſa vie, dans une ſurpriſe égale au plaiſir que leur donnoit un changement ſi ſubit. Il eſt délivré de la tentation.

Cette victoire ſur le Démon, fut au ſaint jeune homme un garant de celles qu'il remporteroit ſur le monde & ſur la chair. On ſçait aſſez que parmi les jeunes gens qui dans les Académies ſe forment aux exercices du corps, Il y a ſouvent autant d'émulation à ſe diſtinguer par le goût du plaiſir, qu'à ſe ſignaler par l'adreſſe & par l'agilité. On n'ignore pas non plus que de tous ceux qui prennent les leçons dans les Ecoles de Droit, le plus grand nombre eſt moins occupé à s'inſtruire des loix humaines, qu'à chercher les occaſions de violer celle de Dieu. Cependant François ſortit de ces Ecoles dangereuſes, ſans que ſa pureté en reçut la moindre altération. Sa jeuneſſe.

A Paris, l'obéïſſance qu'il devoit à ſon pere l'obligea d'aller de tems en tems à l'Académie : ſes exercices de pieté n'en furent jamais interrompus d'un moment ; & ſa vertu à l'épreuve de la liberté des diſcours, & de la force des exemples, n'en fut que plus affermie.

A Padouë, où de nouveaux ordres de ſon pere l'avoient appellé, il eût à ſoûtenir de plus rudes aſſauts ; mais la violence de la tentation ne fit que donner un nouvel éclat à ſa vertu. La haute réputation des Profeſſeurs * qui enſeignoient le Droit dans l'Univerſité de cette Ville, y attiroit de toutes parts un nombre conſidérable d'Etudians ; de ſorte que la corruption des jeunes gens de toutes les Nations de l'Europe s'y trou-

* Entr'autres Guy Pancirole. En 1584.

vant comme ramassée, rendoit ce séjour extrêmement contagieux pour les personnes de l'âge où étoit François.

Ce jeune homme plus occupé de conserver l'innocence de son cœur, que d'avancer dans les Sciences humaines, crut qu'en étudiant sous les plus habiles Maîtres, il devoit se mettre sous la conduite d'un directeur le plus pieux & le plus éclairé qu'il lui seroit possible de trouver; & il trouva ce qu'il desiroit, en la personne du P. Possevin Jésuite. Cet homme célébre, charmé de la beauté de l'esprit de François, autant que de la pureté de ses mœurs, lui donna des Leçons de Théologie, dont le disciple sçut faire usage dans la suite, pour la conversion des hérétiques les plus habiles.

La douceur qui de son cœur se répandoit sur son visage & dans toutes ses actions, lui gagna l'affection de tout le monde: un caractere de vertu, qui marqué sur son front soûtenoit cette douceur, imprima d'abord aux jeunes gens avec qui il étoit forcé d'avoir quelque commerce, un respect qui les contint. Mais ces libertins, confus des reproches secrets que leur faisoit la conduite du saint jeune homme, & piquez de dépit de ce qu'ils ne pouvoient l'associer à leurs désordres, entreprirent par honneur, de le vaincre; &
En 1585. toutes les insinuations qu'ils avoient employées pour le séduire n'ayant pas pû réussir, ils eurent recours à l'artifice.

Il échape aux piéges que ses compagnons avoient tendus à sa chasteté.

Ils l'engagerent, sous prétexte de satisfaire à un devoir de bienséance, de visiter avec eux une courtisane que le simple jeune homme étoit bien éloigné de connoître pour ce qu'elle étoit. Après quelque tems de conversation, ils trouverent chacun une raison pour se retirer imperceptiblement l'un après l'autre, & ils laisserent François seul, livré en

en proye aux sollicitations de la prostituée. La douceur de François n'étant pas capable d'arrêter les poursuites de cette impudique, sa chasteté allarmée eut recours à la violence. Ce fut la seule fois de sa vie. Il prit en main un tison ardent, & repoussant avec force cette ennemie de sa pudeur, il la rendit aussi confuse de l'issüe peu esperée de son entreprise, qu'elle auroit dû l'être du seul dessein qu'elle avoit eû de la former.

Toutes les précautions qu'il prit depuis ce combat, ne purent le garantir d'y être une seconde fois engagé; mais la victoire qu'il remporta une seconde fois fut plus glorieuse, & son triomphe fut complet. Non-seulement il échapa aux pieges qu'on lui avoit tendus, mais en représentant à celle qu'on avoit apostée pour le corrompre, que Dieu la regardoit; il l'arrêta & lui ayant fait sentir toute l'indignité de son action, il lui en fit concevoir du regret, & la convertit.

Il convertit une femme qui vouloit le corrompre.

Après avoir vaincu les ennemis du dehors, il crut qu'il étoit nécessaire de les désarmer; & comme ils avoient eu l'adresse d'employer la révolte de la chair pour le faire succomber, il prit le parti de la réduire à une telle foiblesse, qu'elle fût incapable du moindre soulevement. Pour y réussir, il pratiqua tout ce qu'une pénitence ingénieuse peut inventer d'innocens artifices pour affliger le corps, & il porta si loin l'austerité, qu'il tomba dans une maladie qu'on crut ne devoir finir qu'avec sa vie: mais Dieu conserva une vie qui devoit être employée pour le soutien de son Eglise. Le malade fut guéri & dès que sa santé fut affermie, il prit le Bonnet de Docteur en Droit, avec l'applaudissement de toute l'Université de Padoüe. Il quitta ensuite cette Ville pour aller à Rome visiter le Tombeau

Sa mortification le fait tomber dans une maladie mortelle.

Il prend le Bonnet de Docteur en Droit à Padoüe.

des Saints Apôtres : de-là il alla à Notre-Dame de Lorette ; il y renouvella son vœu de continence, & après avoir satisfait aux devoirs de pieté qui l'avoient porté à faire ces voyages, il revint dans le sein de sa famille.

Vûës de son pere pour son établissement.

Son pere qui dans le cœur d'un jeune homme si accompli, voyoit germer la splendeur & l'élévation de sa Maison, avoit de grands desseins pour son établissement dans le siécle ; mais les vûës de François qui dès sa premiere jeunesse avoit pris le Seigneur pour son héritage, étoient bien differentes de celles de son pere ; il ne les fit connoître qu'après qu'il eut été reçû Avocat au Sénat de Chambery, & que ses parens lui eurent proposé une alliance avec un parti digne de lui & convenable à sa naissance.

Il est reçû Avocat au Sénat de Chambery.

Il déclare qu'il veut embrasser l'état Ecclésiastique. Son pere s'oppose à son dessein.

Il déclara qu'il avoit résolu de s'engager dans le ministere de l'Eglise. Son pere fut frappé & presque accablé de cette déclaration ; mais comme la Religion lui fit aisément connoître que les grands talens de François ne venoient que de Dieu, il comprit qu'il ne devoit pas empêcher qu'ils ne fussent employez pour la gloire de celui de qui son fils les tenoit ; & il consentit à l'éxecution d'un dessein qu'il vit bien que le Seigneur seul avoit inspiré.

En 1534.

Il y avoit plus de soixante ans que les Calvinistes s'étant rendus maîtres de Genêve, avoient chassé de la Ville Pierre de la Baume qui en étoit Evêque. Ce prélat s'étoit retiré à Annessy, & il y avoit établi son Siége. Pierre de Granier étoit alors sur ce Siége, & la dignité de Prevôt de son Eglise Cathédrale ayant vaqué, François fut nommé pour la remplir. Ses Bulles sont du 7 Mars l'an 8. du Pontificat de Clément VIII. Le nouveau Prevôt n'étoit pas encore dans les Ordres sacrez ; cependant

Il est nommé à la Prevôté de l'Eglise d'Annessy.

il ne laissa pas de quitter aussi-tôt sa famille pour aller au lieu de sa résidence. L'Evêque de Genêve le reçut avec de grandes marques de tendresse, & il fut ravi de le voir soutenir par sa pieté, sa sagesse & son sçavoir, l'estime qu'il avoit conçûë pour lui, quand il l'avoit connu à Rome.

François reçût les saints Ordres, & dès qu'il eût été promû au Diaconat, l'Evêque crut ne devoir pas différer d'employer pour l'avantage des peuples, les grands talens qu'il lui connoissoit pour la parole: il le chargea du ministere de la Prédication.

Il est promû aux Ordres sacrez & chargé du ministere de la Prédication

Ce fut en ce tems-là que le Duc de Savoye lui offrit pour la seconde fois, une place de Sénateur à Chambery; mais comme le pieux Ministre de Jesus-Christ avoit appris de S. Paul, qu'un homme engagé au service de Dieu, ne doit point s'embarasser dans le tumulte des affaires du siécle, il se crut obligé de ne pas accepter cette place, & il ne songea qu'à s'acquitter de la mission qu'il avoit reçûe de son Evêque. Il le fit avec un succès étonnant, & le grand nombre de conversions qu'il opéra dans le cours de deux années, l'ayant fait juger capable de réussir dans les entreprises les plus importantes en ce genre; dès qu'il fût élevé à la Prêtrise, l'Evêque le mit à la tête d'une Mission qu'il envoya dans le Chablais, pour réunir à l'Eglise les peuples de cette Province.

Le Duc de Savoye lui offre une Charge de Sénateur au Senat de Chambery.

2. Tim. 2. 4.

Grand succès de ses Sermons.

En 1594. Il est mis à la tête d'une Mission dans le Chablais.

Comme l'hérésie que depuis soixante-dix ans Luther & ensuite Calvin y avoient répanduë, avoit à peine laissé parmi ces peuples la connoissance de la Foi Catholique, le succès de la Mission paroissoit très-incertain; mais François emporté par le zéle Apostolique qui le dévoroit, & soûtenu de l'autorité du Duc de Savoye, s'étant rendu d'abord à

Thonon Capitale de la Province, commença malgré l'opposition qu'il trouva de la part des habitans de cette Ville, à travailler à l'instruction de ces errans. Il n'avoit alors pour Compagnon de ses travaux que Loüis de Sales, Chanoine de Genêve son parent. Les menaces, les injures, la calomnie, les insultes, les dangers évidens où sa vie fut plusieurs fois exposée, ne l'empêcherent ni de prêcher assidument, ni de tenir fréquemment des Conférences particulieres. Lorsque la fureur de la persecution le forçoit de se dérober à la violence des hérétiques, il se retiroit dans l'obscurité des Forêts, & souvent il fut forcé pour échaper à la poursuite des ennemis de la Religion, de se cacher dans le fond des fours & des glacieres.

Il surmonte les obstacles qui s'opposent au succès de la Mission.

Ses travaux & ses peines dans le cours de la Mission de Chablais.

A la premiere espérance de calme, il reparoissoit aussi-tôt; & l'onction de ses discours jointe à la force de la vérité qu'il annonçoit, lui firent faire enfin de si heureux progrès, que le Pape l'en congratula par un Bref, & que le Duc le fit venir auprès de lui pour le consulter sur les moyens d'extirper entiérement l'hérésie, dans la Province où il avoit déja fait tant de conversions.

En 1597.

Le Duc de Savoye le fait venir à sa Cour.

Ce Prince vit par lui même ce que la réputation du Prevôt d'Annessy ne lui avoit fait connoître qu'imparfaitement. Il admira la profonde sagesse de François dans les mesures qu'il lui proposa de prendre pour l'exécution de son dessein; & lui ayant promis de l'appuyer de toute sa puissance, le zelé Missionnaire partit pour mettre la derniere main à l'ouvrage qu'il avoit déja beaucoup avancé. Il rétablit d'abord les Curez dans tous les lieux d'où ils avoient été chassez; & conformément au projet formé de concert avec le Prince, il leur assigna des revenus pour subsister. Ensuite surmontant tout ce

que la fureur des plus séditieux faisoit naître continuellement d'obstacles, il fit réparer à Thonon l'Eglise de S. Hipolyte ; & la nuit de Noël, il y celebra, pour la premiere fois le Saint Sacrifice : il la regarda depuis comme l'Eglise Paroissiale dont il étoit le propre Curé.

Il rétablit le culte public de la Religion Catholique à Thonon.

Avant cela, il étoit obligé d'aller tous les jours au Château des Allingues pour célébrer la Messe ; & comme il falloit passer la Durance pour y arriver, il ne faisoit aucune difficulté, lors même que les glaçons flotoient sur cette riviere, de se mettre sur une piece de bois, & à l'aide de ses bras & de ses jambes dont il se servoit comme d'avirons, il la passoit & la repassoit le même jour, avec autant de tranquillité que s'il eût eu la commodité d'un pont, ou celle d'un bateau.

Quelque-tems après il reçut un Bref du Pape, par lequel le S. Pere le chargeoit de travailler à la conversion de Théodore de Beze, disciple de Calvin, & le plus habile Ministre de la prétendue Réforme. Ce Bref étoit le second que François recevoit à ce sujet ; & si d'abord il n'avoit pas satisfait aux intentions du Pape, c'est que les conjonctures ne l'avoient pas permis. Pour exécuter ce qui lui étoit ordonné, il se rendit à Genéve où étoit le Ministre, & il lui proposa des Conférences. Celui-ci voulut bien y entrer : François le convainquit, il le toucha même jusqu'à lui faire verser des larmes, mais il n'eut pas la consolation de le convertir. Le Seigneur livre quand il lui plaît, ceux qui retiennent la vérité dans l'injustice, aux passions de leur cœur corrompu.

Il est chargé par le Pape de travail[l]er à la conversion de Theodore de Beze, & il l'entreprend.

Rom 1. 18. & 24.

Dieu dédommagea son serviteur de la peine que lui faisoit souffrir l'endurcissement du Ministre, par les grands fruits dont il benit ses travaux dans

le Chablais, dans les Bailliages de Ternier & de Gaillard. Le don des miracles que le Seigneur lui accorda rendit encore ces fruits plus abondans, & l'on peut mettre au nombre de ces miracles tout ce qu'il fit à Thonon, lorsque cette Ville fut affligée de la peste: à tout moment il affronta la mort : celle du grand nombre de personnes qui l'accompagnoient dans les visites qu'il faisoit aux malades, ne rallentit jamais tant soit peu la charité qui le tenoit continuellement auprès des affligez ; & comme si l'ardeur de son zéle eut repoussé & éloigné de lui la malignité de l'air qui infectoit les autres, il entendoit le jour & la nuit la confession des mourans, il leur administroit les autres Sacremens, il leur inspiroit la patience & la soumission à Dieu, il employoit ses propres mains à les soulager dans tous les besoins du corps.

Son grand zéle dans un tems de peste.

Grands fruits qu'opére sa charité.

L'entêtement des plus attachez au parti Protestant ne put tenir contre ces prodiges, sur-tout quand on sçut qu'il s'étoit excusé de recevoir les secours d'argent que l'Evêque de Genêve lui avoit offerts. Tous les cœurs se reunirent en sa faveur, & la docilité des peuples fit l'éloge des actions qui donnerent à sa parole toute l'efficacité qu'on pouvoit en attendre.

L'Evêque de Genêve qui vint à Thonon, le Cardinal de Medicis Légat du Pape en France, qui y

En 1598.

passa en retournant à Rome, le Duc de Savoye qui alla jusqu'à cette premiere Ville au-devant du Légat, furent témoins des merveilles que François avoit operées ; & après en avoir rendu graces à Dieu, ils donnerent au Saint Missionnaire toutes les marques de reconnoissance que méritoient les grands services qu'il avoit rendus.

Pendant le séjour que le Duc fit à Thonon, Fran-

çois soûtint & affermit contre les Députez de Genêve l'ouvrage qui lui avoit coûté tant de travaux. Ces Députez entreprirent par des raisons de politique, d'engager le Prince à révoquer une partie des Edits qu'il avoit donnez pour faire sortir du Chablais tous les Ministres de la nouvelle Religion ; mais le sage & le courageux Missionnaire rendit tous leurs efforts inutiles. L'Evêque étoit alors retourné à Annessy. Peu après que le Duc fut sorti de Thonon, ce Prélat appella François auprès de lui, & dès qu'il eut appris l'état où il avoit laissé la Mission dans le Chablais, il lui déclara qu'il l'avoit choisi pour être son Coadjuteur.

Il résiste aux Envoyez de Genêve qui vouloient détruire son Ouvrage.

L'Evêque de Genêve le choisit pour son Coadjuteur.

Le Saint Prêtre fut effraié de la proposition : il demanda huit jours pour faire ses réflexions, & les instances que lui firent pendant ce tems le Duc & le Prélat; instances qu'ils appuyerent des plus puissans motifs de la Religion, lui ayant fait connoître que Dieu lui parloit par la bouche de ceux qui étoient revêtus de son autorité, il se rendit. Il partit ensuite pour aller à Rome demander au Pape sa bénediction. Le S. Pere * informé par le Cardinal de Medicis du mérite extraordinaire de François, le reçut avec de grandes marques d'estime; & uniquement pour faire honneur au Coadjuteur désigné, il voulut qu'il répondit en sa présence & en celle de grand nombre de Cardinaux, à plusieurs questions qui avoient raport au ministere dont il alloit être chargé. François fut écouté avec un applaudissement général; & il mérita que le Pape après l'avoir embrassé, lui adressât ces paroles des Proverbes : *Buvez, mon fils, des eaux de votre citerne... & faites que ces eaux se répandent par les places, afin que chacun en boive à souhait.*

Il résiste autant qu'il peut.

Il accepte la Coadjutorerie de Genêve.

* Clément VIII.

Son érudition paroît à Rome en présence du Pape & des Cardinaux.

Prov. 5. 15.

Pendant son séjour à Rome il ménagea les moïens

de rétablir entierement la Foi dans le Diocéſe de Genêve : il eut pour cela de fréquentes conférences avec les Cardinaux qui ne pouvoient trop admirer ſa ſageſſe, & ſa vertu, entr'autres le Cardinal Baronius, qui ne fit point difficulté de dire qu'Adam n'avoit point péché en ce ſaint Miniſtre de J. C. Il obtint outre les Bulles pour la Coadjutorerie, dont il ne parloit pourtant point au Pape, tout ce qu'il avoit demandé en faveur du rétabliſſement de la Religion Catholique ; & ce ne fut pas ſans une admiration égale au déſintereſſement de François, que le Pontife lui permit de faire ce qu'il jugeroit à propos au ſujet d'un droit dont il demandoit l'abolition, & qui, quoique fondé ſur l'uſage, paroiſſoit odieux à ce vrai Paſteur du Troupeau de J. C. Ce prétendu droit conſiſtoit en ce que les Evêques de Genêve s'emparoient de la ſucceſſion de grand nombre de leurs Diocèſains qui mouroient ſans enfans ; ainſi en privant les Collateraux d'un bien, qui naturellement devoit retourner à eux, ils augmentoient le nombre des pauvres ſous prétexte de ſe mettre plus en état de les ſoulager.

Son grand déſintéreſſement.

En 1599. François étant de retour à Turin, obtint du Prince, nonobſtant les traverſes qui lui furent ſuſcitées, l'enregiſtrement des Bulles, qu'il avoit apportées de Rome : mais dans le tems qu'il croyoit recueillir les fruits qu'il s'étoit promis de l'execution de ces Bulles, la guerre qu'Henry IV. déclara au Duc de Savoye, lui donna des nouvelles inquiétudes, & l'obligea de prendre de nouveaux ſoins. Les Officiers Proteſtans qui ſervoient en grand nombre dans l'Armée du Roy, maltraitoient ſans ménagement les Catholiques, ſur-tout les Prêtres ; & ils réduiſoient en cendres les Egliſes & les

Guerre entre Henry IV. & le Duc de Savoye.

En 1600.

Monasteres. François employa tout son crédit pour faire cesser ces cruautez : & à ses instances, le Roy fit défense, sur peine de la vie, de commettre de pareils excès.

Les troubles de la guerre ne l'empêcherent pas d'entreprendre une Mission dans le Diocèse de Genêve, pendant le cours de laquelle il rétablit trente-cinq Paroisses. Il fut arrêté une fois par un parti, & conduit au Marquis de Vitri qui commandoit : il fut reçu & renvoyé avec honneur. Par le Traité de Paix qui mit fin à cette Guerre, le Bailliage de Gex fut cedé au Roy. Comme les Hérétiques y dominoient, le zéle de François l'emporta à Paris pour y ménager les interêts de la Foi ; & il se conduisit avec tant de sagesse, que malgré toutes les maximes de la politique qui faisoient la régle des ministres d'Etat, il obtint de la Religion du Prince, tout ce qu'il souhaitoit en faveur des Catholiques.

Il entreprend une Mission au milieu des troubles de la guerre.

Il vient à Paris pour les intérêts de la Religion. En 1602.

La réputation de François avoit donné depuis long-tems en France une haute idée de ses vertus & de ses talens : c'est ce qui fit que dès qu'on sçût qu'il étoit à Paris, chacun s'empressa de le connoître, & s'applaudit de l'avoir connu. Les Duchesses de Mercœur & de Longueville se mirent sous sa conduite, & la premiere de ces Dames ayant perdu son époux, Philippe Emmanuel de Lorraine Duc de Mercœur, elle pria le Coadjuteur de Genêve de faire son Oraison Funébre en l'Eglise de Paris. Le Prélat la fit le 27 Avril 1602, & il y fit entrer toute la sincérité & tous les sentimens de Religion qu'on peut souhaiter, pour rendre ces sortes d'actions parfaites. Le Cardinal de Berulle l'engagea de l'aider dans le dessein qu'il avoit de former la Congrégation des Prêtres de l'Oratoire, & d'établir en France les Carmelites Dechaussées. Le Roy le demanda

Il prêche à S. Jean en Grêve le 15 Août 1602.

pour prêcher pendant le Carême à la Cour où regnoient tous les desordres que cause le libertinage, & que l'hérésie entretient. François le fit sans déguiser ni affoiblir la verité dont il étoit le Ministre; il le fit même avec tant de succés, qu'une Dame aussi distinguée par son esprit que par sa naissance, * après l'avoir entendu, renonça à l'erreur dont elle étoit une des plus ardentes Protectrices; & jamais il ne descendoit de chaire, qu'il ne fût suivi par plusieurs personnes, dont les unes demandoient à se faire instruire, les autres à se reconcilier à Dieu par le Sacrement de la Pénitence.

Il acquiert en France l'estime de tout le monde.

* La Comtesse de Perdrieuville.

Le Roi qui étoit à Fontainebleau pendant le Carême voulut l'entendre à son retour. Ce Prince fut touché des discours du Prédicateur: non content d'assister à ses Sermons, il l'entretenoit souvent sur les affaires de sa conscience; & il eut tant d'estime pour lui qu'afin de le retenir dans son Royaume, il lui offrit un Siége considérable & une pension de quatre mille livres. François remercia le Roi, & le laissa plein d'admiration pour un desinteressement si nouveau.

Il a la confiance d'Henry IV.

La justice que ce Prince rendoit au mérite de François étoit applaudie des gens de bien; mais elle lui attira la jalousie de quelques Courtisans qui eurent recours à la calomnie pour le perdre dans l'esprit du Roi; & ils la porterent même, jusqu'à l'accuser d'être venu en France pour renouveller la conspiration du Maréchal de Biron.

Il est accusé par des envieux de renouveller la conspiration du Maréchal de Biron.

Le Saint Ministre de J. C. en eut avis dans le moment qu'il alloit monter en chaire. Son innocence le contint dans sa tranquillité; il ne fut seulement pas émû d'une accusation si atroce, il parla avec la douceur, la force, la présence d'esprit qui lui étoient ordinaires, & en sortant de Chaire il alla

trouver le Roi pour se justifier, Le Prince n'eut pas plûtôt entendu les premieres paroles qui lui firent comprendre ce que François vouloit lui dire, qu'il l'interrompit en l'assurant que les raports qu'on lui avoit faits, ne lui avoient jamais donné le plus léger soupçon contre lui : il l'assura de sa confiance, & fit publiquement son éloge, après qu'il se fut retiré. Ainsi François comblé d'honneur de la part du Roi, laissa la Cour & la Ville pleines d'estime & de vénération pour lui, & partit pour retourner a Annessy Comme il étoit en chemin, il apprit la mort de l'Eveque de Genêve. Il auroit bien voulu asister à ses obséques, mais il n'y avoit pas de tems : c'est ce qui l'engagea de se retirer aussitôt au Château de Sales, pour se disposer à son sacre.

Il se justifie auprès du Roi.

Il retourne de Paris en son Diocése.

Mort de Claude de Granier. Evêque de Genêve.

Sa retraite fut de vingt jours ; il la fit sous la direction du Pere Fourrier Jésuite. Son sacre fut fait le 8 de Décembre par Vespasien Grimaldi Archevêque de Vienne, * assisté des Evêques de saint Paul & de Damas, Ce fut à Torens **, où il avoit été baptisé & où sa mere faisoit sa résidence. Il y eut à cette cérémonie un grand concours d'Ecclésiastique & de Noblesse, qui tous, huit jours après, l'accompagnerent à son entrée dans Annessy. Le lendemain de son arrivée, c'étoit le troisiéme Dimanche de l'Avent, il commença ses fonctions par la plus importante & la principale de l'Episcopat : il annonça lui-même la parole de Dieu à son peuple, & sa fidelité dans l'accomplissement de ce devoir s'est toûjours soutenuë jusqu'aux derniers jours de sa vie.

Sacre de S. François de Sales.

* Métropolitain de Genêve.

Conc. Trid. sess. 5. c. 2 de reform.

Comme il sçavoit que le Pasteur doit être le modele du troupeau, il se prescrivit à lui-même une regle qu'il suivit constamment, & il établit dans sa

Il se fait pour lui-même un reglement de vie.

** Torens étoit un gros Bourg, apartenant à la Maison de Sales dont l'Eglise étoit grande & belle.

maison un ordre dont il n'étoit permis à personne de s'écarter. Ses habits étoient simples & propres, sans aucune affectation; il ne portoit point de soye, & il ne sortoit qu'en rochet & en camail. Il récitoit le Breviaire tête nuë & à genoux. Il offroit tous les jours le saint Sacrifice. Il assistoit les Dimanches & les Fêtes aux Offices de la Cathedrale, & chaque année il faisoit une retraite de dix jours.

Dans sa maison, tout se faisoit aussi réguliérement que dans un cloître. On se levoit, on faisoit la priere en commun, on alloit à la Messe, on se mettoit à table, on prenoit la récréation, on se retiroit aux heures marquées. Pour ôter aux Eclésiastiques tout prétexte de loger chez eux leurs parentes les plus proches, il se priva de la consolation d'avoir avec lui sa mere dans sa maison Episcopale. Pour tous Officiers près de sa personne, il avoit deux Aumôniers. Pour domestiques il avoit deux valets de Chambre, l'un desquels avoit pour fonction d'introduire les personnes qui venoient chez le Prélat. Il n'avoit qu'un seul valet pour le service commun, un autre pour préparer ce qui se sert sur la table, & un troisiéme pour la propreté de la maison. Sa table étoit frugale. On faisoit la lecture de quelque bon Livre jusqu'au milieu du repas; le reste du tems se passoit en quelque conversation aisée, agréable & édifiante.

Pour introduire la réforme des mœurs parmi les peuples de son Diocèse, il commença par réprimer, autant qu'il le put, l'excès & l'éclat des divertissemens publics. Il ordonna que le S. Sacrement seroit exposé pendant le carnaval; il prêcha lui-même pendant ces jours de scandale; & par ce moyen, il détourna grand nombre de personnes des plaisirs illicites ausquels on se fait alors un devoir de bienséance de se livrer. Il fit faire des catéchismes publics chaque jour du Carême, tous les Dimanches & toutes

Reglemens pour son Diocèse.

les Fêtes pendant l'année. Il voulut que les Cures fussent mises au concours, pour être conferées à ceux qui auroient le plus de capacité. Il institua des Confréries du saint Sacrement pour animer & soûtenir les Catholiques dans la Foy, contre la fausse créance des Calvinistes. Il assembla le plûtôt qu'il put, un Synode des Curez de son Diocèse, & il y dressa un rituel pour l'administration des Sacremens.

Dès qu'il eut remédié, selon tout son pouvoir, aux maux les plus pressans, il partit pour aller à Turin solliciter le Duc de Savoye de consommer l'extirpation du Calvinisme dans ses Etats. Quoique le séjour qu'il fit en cette Ville ne fût pas long, le Saint Evêque ne laissa pas d'opérer de grands fruits à la Cour. Le Prince qui en etoit le témoin, vouloit le retenir plus long-tems; mais les affaires de l'Eglise le demandant ailleurs, le Duc le laissa partir pour aller accommoder une grande contestation qui divisoit le Chapitre de sa Cathedrale d'avec celui de la Collegiale d'Annessy, & pour aller à Gex presser le Duc de Bellegarde qui commandoit pour le Roi Henri IV. de faire mettre à éxecution les Edits que ce Prince lui avoit accordez pour le rétablissement de la Foi Catholique dans tout le Bailliage.

Il va à Turin pour les affaires de l'Eglise.

Il accommode un differend qui s'étoit élevé entre le Chapitre de sa Cathedrale & celui de la Collegiale d'Annessy.

Le saint Evêque réussit dans l'une & dans l'autre entreprise. A Gex, ses discours & ses exemples seconderent l'autorité, & opérerent la conversion d'un grand nombre de personnes, entre autres, celle de deux Gentilshommes de la Maison du Duc de Bellegarde. Ce succès irrita les Ministres Calvinistes: ils crurent que le moyen le plus assuré d'arrêter le progrès que faisoit le Prélat, étoit de se défaire de lui; & ils chargerent un empoisonneur d'éxécuter leur dessein. L'attentat fut consommé de la part des impies: mais Dieu qui étoit attentif à la conservation du Pasteur de son troupeau, lui sauva

Conversion qu'il fait à Gex.

On attente à sa vie.

la vie. François, après avoir souffert de cruelles douleurs guérit parfaitement, & il trouva dans le crime de ses ennemis, le motif, & le moyen de s'employer avec fruit à leur conversion. Il les combla de caresses & de bienfaits; & par cet acte de charité à eux inconnu, il leur donna une si haute idée de la Foy Catholique, qu'ils crurent qu'ils ne pouvoient pas errer, en embrassant la Religion que suivoit un homme si plein de l'esprit du Christianisme.

Il embrasse les ennemis & il les convertit.

Cette importante conversion fut suivie de celle d'un nombre infini de personnes de tout état, dans le Bailliage de Gex, & quoique l'application continuelle qu'il donnoit à l'instruction des hérétiques, semblât devoir occuper uniquement son zéle, il ne laissa pas de l'étendre dans le même-tems à la réforme d'une Abbaye * dont les Moines & l'Abbé exemts de la jurisdiction de l'Ordinaire, croyoient qu'à l'abri de leur dépendance immédiate du S. Siége, l'Evêque n'avoit pas même droit d'être scandalisé de leurs débordemens. François tenta cette pénible & délicate entreprise, & il en vint à bout. En peu de tems la discipline monastique devint florissante dans cette maison, & elle s'y soutient encore aujourd'hui avec une grande édification.

Il réforme les mœurs des Moines d'une Abbaye.

* L'Abbaïe de Six dans le Fossigni.

En 1605.

Il n'eut pas plûtôt achevé cette grande œuvre, qu'il en fit une seconde d'un autre genre, dans la contrée où étoit cette Abbaye. La rapidité des eaux qui pendant un orage furieux, couloient comme des torrens, avoit détaché les rochers des Montagnes : & ces rochers roulant avec impétuosité jusqu'au fond des vallées, avoient écrasé sous leur masse les maisons de plusieurs villages, fait périr partie des hommes & des bestiaux de ces lieux, & enseveli l'autre dans les espaces qui se trouvoient entre

Il soulage les peuples d'une Contrée désolée par un furieux orage

quelques-uns de ces rochers entaſſez les uns ſur les autres. Le charitable Paſteur n'eut pas plûtôt appris cette déſolation, qu'il courut & ſe précipita pour ainſi-dire, dans les antres où les affligez n'attendoient plus que la mort. Il leur procura tout le ſoulagement de l'ame & du corps dont ils avoient beſoin ; & non content de la conſolation préſente qu'il leur donnoit par lui-même, il obtint du Prince en leur faveur, une exemption de taille pour vingt années.

Son Diocèſe lui paroiſſant alors dans une ſituation qui pouvoit lui permettre d'en ſortir pour un peu de tems, il crut ne pouvoir pas réſiſter aux inſtances du Parlement de Dijon, qui le prioit avec ardeur d'aller prêcher pendant le Carême en cette Ville, & qui ayant ſollicité fortement le Duc de Savoye d'en accorder la permiſſion, l'avoit enfin obtenuë. La benediction que Dieu répandit ſur les travaux Evangeliques de l'Evêque de Genêve, fit bien voir que le Seigneur vouloit que les étrangers profitaſſent d'un zéle qui étoit trop étendu pour demeurer toujours reſſerré dans un ſeul Diocèſe. Il ſe fit un changement notable dans toutes les conditions de cette floriſſante Ville. Le Prédicateur ſembloit ne ſe délaſſer des fatigues de la chaire, qu'en ſe donnant à celles du Confeſſional : il y écoutoit indiſtinctement toutes les perſonnes qui ſe préſentoient ; il n'en ſortoit que pour aller faire des inſtructions en differens Monaſteres ; il paſſoit le reſte du tems, ou à conſoler & à ſoutenir les mourans, quand il étoit averti qu'il y en avoit, ou à répondre aux perſonnes qui venoient le conſulter dans les viſites particulieres qu'il recevoit ſans difficulté.

Il va prêcher à Dijon. Il fait de grands fruits en cette ville.

Ce fut pendant le Carême que le Saint connu la Baronne de Chantal qui étoit venuë exprès à

Il fait connoiſſance.

avec Madame de Chantal.

Dijon pour l'entendre, & dont la pieté soutenuë & conduite par celle de ce guide éclairé, a produit jusqu'à nos jours de si abondans fruits dans l'Eglise.

* Vespasion Ajazza Abbé d'Abondance.

Il partit de Dijon, laissant toute la Ville pénétree des veritez qu'il avoit annoncees, & pleine du déplaisir que causoit à tout le monde son éloignement. Dès qu'il fut de retour à Annessy, il entra avec joye dans les vuës d'un Abbé * qui vint lui faire part du dessein où il étoit de bannir le relâchement qui regnoit dans son Monastere. Il appuia cet Abbé de tout son credit; & à sa sollicitation le Pape Clement VIII. accorda des Bulles pour établir dans l'Abbaye une colonie de Feuillans à la place des anciens Moines. Les Bulles eurent leur éxécution. On assigna à ces Moines des pensions convenables pour leur subsistance; & ils se retirerent.

Il établit les Feüillans dans une Abbaïe à la place des anciens Moines.

En 1605. Il fait la visite de son Diocèse.

Les soins que le saint Evêque se donna pour le succès de cette affaire, ne l'empêcherent pas de faire la visite de son Diocèse; visite penible s'il en fut jamais, soit à cause de la difficulté des Chemins, qui tracez à peine à travers les montagnes & les rochers, & souvent couverts par les neiges & les glaces, n'étoient pas même praticables aux gens de pied: soit à cause du caractere des peuples qui habitant des demeures inaccessibles à ceux qui auroient pû les policer & les instruire, etoient également féroces & ignorans. Il n'y eut lieu si impenetrable où le zélé Pasteur n'entrât; il n'y eut d'homme si brute qu'il n'attirât, de si ignorant qu'il n'enseignât lui-même & qu'il ne laissât instruit de toutes les veritez necessaires au salut.

Il prêche le Carême à Chambery.

Il fut obligé d'interrompre le cours de cette visite pour aller prêcher pendant le Carême à Chamberi. Le grand nombre de conversions, qu'il fit & parmi les Hérétiques & parmi les pécheurs de cette

Capitale,

Capitale, mit le comble à la consolation que lui avoit donné la docilitée des peuples qui habitoient les chaumieres & les cavernes; mais comme il se disposoit à reprendre sa visite pour la finir, il apprit que le Duc de Némours mécontent de la Cour de Savoye, alloit former le Siége d'Anneſſy. Le saint Prélat crut qu'un bon Pasteur ne pouvoit abandonner son troupeau dans une si triste conjoncture: il se jetta dans la Ville, desirant, s'il étoit possible, courir lui seul tous les périls où son peuple étoit exposé, trop content de partager avec ce peuple la consolation de donner au Souverain des marques de la plus constante fidelité. Le Prince de Piémont fit lever le Siége, & François se remit en marche pour achever sa visite.

Il se jette dans Anneſſy assiegé par le Duc de Nemours

A son retour, il dressa par écrit des avis aux Confesseurs, qui parurent si utiles, qu'ils furent depuis publiez dans plusieurs Diocèses, & traduits en diverses langues. Il établit à Anneſſy des Ecoles publiques de belles Lettres, de Philosophie, de Théologie, de Jurisprudence; & comme la science est pernicieuse sans la pieté, il fonda dans le même-tems un Seminaire où les Eclesiastiques élevez & formez dans le goût de la vertu fussent dans la suite en état, & par leurs discours, & par leur exemples, de la faire pratiquer aux peuples.

En 1606. Il fait des établissemens pour les études. Il fonde un Seminaire.

Son attention à ce qui regardoit l'avenir, n'interrompit point celle qu'il devoit aux maux présens. Il partit pour visiter l'extrêmité de son Diocèse, du côté des Suisses. Dans l'espace de trois années qu'il passa dans ces lieux, il rétablit trente-trois Paroisses, à qui il donna des Curez également recommandables par leur sçavoir & & par leur vertu; & l'assiduité avec laquelle il instruisit les peuples fut si heureuse, que dans cette contrée où il n'avoit pas trouvé cent

En 1607. Grands fruits qu'il fait dans la visite de son Diocèse.

Catholiques, il ne laissa pas à son départ cent Hérétiques.

Après son retour à Annessy, il fut pressé par plusieurs Seigneurs, & même de la part du Roi Henri IV. de composer un Ouvrage, pour montrer que la piété n'étoit pas le partage des seuls Ecclesiastiques ou des personnes retirées du siécle, mais qu'elle étoit à la portée de celles qui ont des engagemens dans le monde & à la Cour. Le zele dont le charitable Prélat brûloit pour l'avantage des grands & des petits, l'engagea bien-tôt à écrire le Livre intitulé: *De l'Introduction à la Vie Dévote* sous le nom de *Philotée :* Ouvrage qui fut reçû avec tant d'applaudissement & de goût, tant par les Ecclesiastiques, que par les séculiers de tout état & de tout rang, que peu après qu'il eût paru, il fut traduit en toutes les langues de l'Europe.

Il compose le Livre de l'Introduction à la Vie Dévore. Grand succès de cet Ouvrage.

La jalousie suscita pourtant quelques contradicteurs à ce Livre : il y eut même un Religieux qui prêchant devant un auditoire nombreux s'emporta en invectives contre l'Ouvrage & contre l'Auteur : & qui porta l'insolence jusqu'à brûler le Livre en présence de toute l'Assemblée. Le pieux Evêque souffrit cette attentat avec une patience surprenante, il ne voulut pas même faire attention à l'insulte qui étoit faite à sa dignité, de crainte que s'il en demandoit satisfaction, il ne s'y mêlât quelque ressentiment personel. Il demeura dans l'inaction; il ne rompit même le silence là-dessus, que dans la préface du Livre qu'il composa depuis, *sur l'Amonr de Dieu*, sous le nom de *Theotime*; encore en parle-t-il d'une maniere qui fait voir que l'amour propre étoit éteint en lui, & que l'unique but qu'il se proposoit dans toutes ses actions, étoit le salut & non pas l'applaudissement des hommes.

Excès commis contre le même Ouvrage.

Patience de S. François de Sales à ce sujet.

Il compose le Livre de l'*Amour de Dieu*.

L'envie ne s'étoit pas bornée à décréditer l'Evêque de Genéve dans le public; elle avoit entrepris de le décrier auprès du Pape. Mais le saint Pere qui connoissoit à fond le grand mérite du Prélat, loin de prendre de lui les idées qu'on vouloit en donner, lui envoya une commission pour terminer le differend qui s'étoit élévé entre l'Archiduc d'Autriche, l'Archiduchesse de Flandre, & quelques Abbez & monasteres du Comté de Bourgogne. François accommoda tout en peu de tems, à la satisfaction des parties: mais il eut beaucoup plus de peine à remplir une autre commission qu'il avoit reçûë de Rome pour réformer deux Abbayes qui n'étoient pas dans son Diocèse, & qui même étoient situées hors des Etats du Duc de Savoye. Il eut à essuïer les murmures & les insultes des Moines séditieux qu'il avoit ordre de réduire; il y en eut même un qui lui porta trois coups de pistolet; mais la protection de Dieu le préserva contre la fureur des rebelles; & le Seigneur touché de la douceur avec laquelle son serviteur avoit souffert cet attentat, accorda à ses prieres le repentir & la conversion de ceux qui l'avoient formé.

On veut le décrier dans l'esprit du Pape, qui lui donne des marques de son estime en le chargeant d'une commission.

En 1609. Il reforme deux Abbayes situées hors de son Diocèse.

On attente à sa vie. Il pardonne aux assassins & il les convertit.

François ayant exécuté sa commission, partit pour retourner au lieu de sa résidence, & passa par Belley, où Pierre Camus nommé à l'Evêché de cette Ville, l'avoit prié de faire la cérémonie de sa consécration. Le saint Evêque lui imposa les mains; & l'amitié qui avoit été jusque-là entre ces deux grands hommes, devint aussi intime que l'est celle d'un pere plein de tendresse pour un bon fils, & d'un fils pénetré de respect pour un bon pere.

Il sacre Pierre Camus, Evêque de Belley.

En 1609.

L'Evêque de Genêve ne fut pas plûtôt de retour à Annessy, qu'il reçût des Lettres du Baron de Lux, par lesquelles ce Seigneur lui faisoit sçavoir

Il est invité de la part de Henry IV. d'aller à Gex.

que le Roi Henri IV. lui avoit ordonné de l'inviter à venir à Gex, pour l'aider à rétablir les Curez que les Proteſtans avoient chaſſez de leur Paroiſſe. Il n'en falloit pas tant pour faire partir le zélé Paſteur à l'heure même. Mais le Rhône étant débordé, François étoit forcé ou d'attendre que les eaux du débordement ſe fuſſent écoulées, ou de s'expoſer à tout, en tentant de paſſer ſur le pont de Genêve, ce qu'il ne pouvoit faire ſans traverſer la Ville d'un bout à l'autre.

En 1609. Grand danger où il s'expoſe en paſſant au travers de Genêve.

Comme il s'agiſſoit de rendre à pluſieurs portions de ſon troupeau les Paſteurs dont l'éloignement étoit capable de les perdre en peu de jours, il n'héſita pas à prendre le dernier parti. Sa charité qui ſurmontoit les obſtacles les plus invincibles, n'enviſageoit pas les périls les plus évidens. Ses gens furent épouvantez de celui où il s'expoſoit: lui ſeul, appuïé ſur ſa confiance en Dieu dont il avoit imploré les lumieres & la protection, alla ſans s'étonner, ſe préſenter à la porte de Genêve L'Officier qui étoit en faction à cette porte, lui demanda qui il étoit: il répondit avec une tranquillité & une ſécurité étonnante en pareille conjoncture, qu'il étoit l'*Evêque du Diocèſe*. Cet Officier ſans faire attention à la qualité que François avoit priſe, & d'ailleurs ne pouvant avoir dans l'eſprit que l'Evêque de Genêve, vint lui-même ſe livrer à ceux qui gouvernoient dans la Ville, le laiſſa paſſer avec toute ſa ſuite. Le Prélat marcha juſqu'à l'autre porte par laquelle il avoit à ſortir; mais il la trouva fermée, parcequ'à l'heure même qu'il entroit, on alloit faire le prêche, & que pendant tout le tems que duroit le prêche, les portes de la Ville n'étoient jamais ouvertes. Il fut donc contraint d'y reſter deux heures, ſans ſouffrir le moindre mouvement de crainte. Il n'en fut pas de même de ſes gens, qui

à leur arrivée à Gex, n'étoient pas encore revenus de la frayeur qu'ils avoient eûë à Genêve. La porte fut enfin ouverte, & le généreux Prélat sortit de la Ville, aussi aisément qu'il y étoit entré.

Le Baron de Lux ayant sçû quel chemin François avoit pris pour venir à Gex, ne pouvoit ni se lasser d'admirer son courage, ni s'empêcher de l'accuser de témérité : l'Evêque lui répondit simplement, qu'avec un peu de confiance en Dieu, on pouvoit faire de bien plus grandes choses.

Le miracle que le Seigneur venoit de faire à Genêve en faveur de François, fut comme un garant des merveilles qu'il devoit opérer par son ministere dans le pays de Gex. Les Curez furent remis en possession de leur Eglise, plusieurs Ministres furent convaincus d'erreur, & un grand nombre d'autres personnes furent converties.

Il rétablit les Curez dans le Bailliage de Gex.

L'action que venoit de faire François étoit grande, & digne d'un bon Pasteur, qui, lorsqu'il est à propos, doit exposer sa vie pour ses ouailles. Mais qu'y a-t-il de si saint que l'envie ne sçache empoisonner? On voulut faire entendre au Duc de Savoye que l'Evêque de Genêve ne s'étoit si témérairement exposé dans cette Ville, que pour faire valoir auprès du Roi Henri IV. son ardeur & son empressement à traiter par la médiation du Baron de Lux, des droits de Souveraineté que les Evêques de Genêve avoient sur cette Ville.

On donne au Duc de Savoye des soupçons contre l'Evêque de Genêve.

De tels discours, quoique sans fondement, auroient pû avoir quelque vrai-semblance contre tout autre dont la fidelité n'auroit pas été aussi averée que l'étoit celle de François de Sales : ils firent néanmoins quelqu'impression sur l'esprit du Duc. L'Evêque l'apprit à son arrivée à Annessy ; & on lui signifia un Arrêt du Sénat de Chambery, par

Son temporel est saisi. Ce qu'il dit à ce sujet.

lequel ſon temporel étoit ſaiſi. Il dit ſans s'émouvoir à l'Officier qui lui faiſoit la ſignification, qu'il rendoit grace à Dieu, de ce qu'en permettant qu'il fût dépouillé de ſon temporel, il lui faiſoit ſentir qu'un Evêque doit être tout ſpirituel.

Il ſe justifie. Eſtime du Duc de Savoye pour le Saint.

Mais comme le plus leger ſoupçon ſur la fidelité d'un Evêque eſt toujours d'un grand ſcandale, François partit auſſitôt pour aller lever celui qu'on avoit donné de ſa conduite. Il n'eut pas de peine à y réuſſir. Le Prince plein d'admiration pour la candeur, le courage, la fidélité d'un ſi illuſtre ſujet, n'en eut que plus d'eſtime pour lui, & d'indignation contre la méchanceté de ſes ennemis.

En 1610. Mort de la mere de S. François de Sales.

Le jour des Cendres de la même année, la mere de François tomba en apoplexie. Le ſaint Evêque avoit eû la conſolation d'entendre ſa confeſſion générale dans les jours du Carnaval, car il étoit ſon Confeſſeur ordinaire. Néanmoins comme la nature ne peut perdre ſes droits, il fut frappé juſqu'au fond du cœur. Il courut à la malade, & il eut la nouvelle conſolation de lui entendre dire qu'elle mouroit contente entre ſes bras, & de ne la voir expirer qu'après qu'elle l'eût comblé de bénédictions.

Ce fut principalement la pieuſe Baronne de Chantal, à qui, dans une Lettre très-édifiante, il fit part de ſa douleur & de ſa ſoumiſſion aux ordres de Dieu.

Il fait part à Madame de Chantal du deſſein qu'il avoit touchant l'établiſſement de l'Ordre de la Viſitation.

Comme cette Dame avoit un grand fond de vertu, de zéle & de génie, le ſaint Evêque crut avoir trouvé en elle ce qu'il falloit pour l'exécution du deſſein qu'il avoit formé d'inſtituer une nouvelle Congrégation de perſonnes du ſexe. Son unique vûë étoit de procurer quelque avantage à l'Egliſe, en ménageant une retraite à celles qui, à cauſe de leur âge trop avancé, de leurs infirmitez corporelles, de leur qualité de veuve, de leur dénument des biens de la

fortune ne pouvoient la trouver dans les autres Monaſteres. C'eſt pour cela qu'il ne voulut pas charger les perſonnes qui s'engageroient dans cet Inſtitut, d'auſtéritez extraordinaires : perſuadé d'ailleurs que la mortification de la volonté eſt la plus pénible, la plus néceſſaire, la plus agréable à Dieu ; & qu'aſſez ſouvent les plus rigoureux exercices en détruiſant le corps, n'aſſujetiſſent pas plus l'eſprit.

Son premier projet touchant les conteſtations de cet Ordre.

Il avoit d'abord voulu que les perſonnes qui ſeroient admiſes dans cette Congrégation ne fiſſent que des vœux ſimples, & que l'année du noviciat étant paſſée, elles fuſſent obligées d'aller viſiter & conſoler les malades : mais il ſe rendit aux raiſons que l'Archevêque de Lion Denis-Simon de Marquemont, lui expoſa contre cette pratique.

Il fit donc part de ſon projet à la Baronne de Chantal ; & cette Dame embraſſa avec une joye extrême, l'occaſion de coopérer à une ſi grande œuvre ſous la conduite d'un homme auſſi éclairé que l'étoit l'Evêque de Genêve. L'établiſſement de la Congrégation fut fait à Anneſſy, ſous le titre de *la Viſitation de la ſainte Vierge*, le jour de la fête de la Sainte-Trinité, en l'année 1610 ; & le Seigneur a verſé de ſi abondantes bénédictions ſur cet Ordre, qu'en l'année 1665, qui fut celle de la canoniſation du ſaint Fondateur, il y avoit cent trente maiſons de cet Inſtitut, en différentes parties de l'Europe.

Etabliſſement de l'Ordre de la Viſitation.

Le nouveau ſurcroît de ſoins que demandoit du ſaint Evêque la naiſſance de cet établiſſement, joint aux travaux qu'il ſoutenoit ſans relâche pour le bien de ſes peuples, le réduiſoit quelquefois à l'épuiſement : mais ſa douceur n'en fut jamais un moment alterée, ni ſon zéle tant ſoit peu ralenti. Il alloit au Confeſſional à quelque heure qu'on l'y demandât ; il montoit en Chaire chaque jour

Son application infatigable à ſes devoirs.

où il devoit avoir Sermon, & lorsque les occasions imprévûës le demandoient : il visitoit les malades dès qu'il sçavoit qu'il y en avoit dans le besoin ou dans le desir de recevoir de lui cette consolation ; & l'on trouva toûjours le même Evêque dans le nouvel Instituteur d'un Ordre Religieux.

Quelqu'occupation que lui donnât dans son Diocèse ce double titre, il ne lui fut pas possible de se refuser aux vœux du Parlement de Grenoble, qui l'ayant déja entendu prêcher dans le cours d'un Carême, le pria de venir encore une fois en cette Ville annoncer la parole de Dieu, & obtint du Duc de Savoye la permission dont l'Evêque avoit besoin. Cette invitation du Parlement de Grenoble ne fut pas faite sans une disposition particuliere de la Providence, qui ménageoit à l'Eglise un des plus grands avantages que François put lui procurer. Il y avoit en Dauphiné nombre de Ministres Protestans qui étoient habiles : le Duc de Lesdiguieres, Gouverneur de la Province, & depuis Connétable de France, étoit à Grenoble ; & ce Seigneur qui étoit regardé comme le chef & le bras du parti Calviniste, étoit une conquête à faire trop importante, pour n'avoir pas piqué le zéle de l'infatigable Prélat.

En 1617. Il va prêcher à Grenoble.

L'arrivée de François à Grenoble, reveilla la haine des Hérétiques : la calomnie & les insultes furent employées contre lui ; mais rien ne fut capable de le rebuter, pas même de le dégoûter. Il prêcha avec la force & l'onction qu'on avoit coutume d'admirer en lui, & un fameux Ministre après l'avoir entendu, se réunit à l'Eglise. Le Duc de Lesdiguieres ayant assisté à quelques-uns de ses Sermons, fut si touché, qu'il lui demanda des conférences particulieres. Le Prélat les lui accorda avec joye, & le Duc en profita pour son instruction ; mais il ne se rendit pas encore.

Grand succès de ses Sermons.

Il confere avec le Duc de Lesdiguieres.

Les Ministres Protestans qui redoutoient les suites de ces conférences, redoublerent leurs efforts pour les interrompre : ils répandirent des Libelles diffamatoires où le saint homme étoit traité de faux dévôt & de séducteur ; mais leur fureur fut sans effet. Le Duc plein d'estime & de vénération pour le Prelat, l'engagea de promettre que le Carême suivant, il reviendroit prêcher à Grenoble, & il lui donna la douce espérance de voir l'ouvrage de sa conversion consommé. François revint comme il l'avoit promis ; & il eut la consolation de voir ses vœux accomplis. Le Duc de Lesdiguieres abjura.

Insultes qu'il souffre de la part des Ministres Calvinistes.

En 1618. Conversion & abjuration du Duc de Lesdiguieres.

Les biens infinis, en tout genre, qu'avoit faits ce grand Evêque, l'avoient mis en vénération par tout, & particulierement à la Cour de Savoye. Le Duc qui vouloit honorer de tout son pouvoir, l'Ambassade qu'il envoyoit au Roi Loüis XIII. pour demander Christine de France, sœur de ce Prince, en mariage avec le Prince de Piémont son fils, ne crut pas faire encore assez de charger de cette commission le Cardinal de Savoye son fils puis-né, s'il n'envoyoit avec lui l'homme le plus précieux de ses Etats, & qui seul en faisoit tout l'honneur. L'Evêque de Genêve eut ordre d'accompagner le Cardinal à la Cour de France & il obéït.

Il est envoyé en France avec le Cardinal de Savoye.

Il ne fut pas plûtôt arrivé à Paris, que ses anciens amis, & les personnes qui aspiroient à l'honneur de son amitié, vinrent en foule le visiter. A peine pouvoit-il suffire à satisfaire le grand nombre de ceux qui tout à la fois lui demandoient, les uns des Sermons, les autres des Conférences publiques, ceux-ci des entretiens particuliers, ceux-là le soulagement qu'ils attendoient de la confession de leurs péchez. Il se livroit à tout, sans manquer à ce qu'il devoit à ses cheres filles de la Visitation, que depuis peu,

En 1619. Grand empressement à le connoître & à l'entendre.

il avoit établies à Paris, & qui ne pouvoient le voir aussi fréquemment qu'elles le souhaitoient.

Le mariage fut célébré avec toute la pompe ordinaire aux François, à ces augustes céremonies. La Princesse se fit un plaisir & un devoir d'offrir au Prélat la charge de premier Aumonier de sa Maison; mais cet honneur ne lui paroissant pas compatible avec l'obligation de la résidence, il remercia avec tous les sentimens du plus grand respect & de la plus vive reconnoissance. Cependant la Princesse qui se faisoit honneur d'avoir à la tête des Officiers Ecclésiastiques de sa maison, un Prélat du mérite de l'Evêque de Genêve, voulut qu'il eût le titre de premier Aumônier, sans être obligé d'en faire les fonctions.

La Princesse de Piémont lui donne la charge de premier Aumônier de sa Maison.

Il se défendit avec encore plus de fermeté, d'accepter l'offre que Jean-Paul de Gondi Cardinal de Retz, Evêque de Paris, lui, fit de la part du Roi, de le prendre pour son Coadjuteur. Ce fut envain que le Cardinal tenta le zéle du Prélat, en lui exposant les biens infinis qu'il auroit à faire dans cette premiere ville du Royaume. Le simple Pasteur, fidele à son Epouse, c'est ainsi qu'il nommoit son Eglise, crut qu'il ne lui étoit pas permis de la laisser pour en prendre une autre. Il remercia très-humblement le Roi, de l'estime dont il lui donnoit de si éclatantes marques, & dont il se croyoit, si indigne; il retourna en Savoye, & alla faire sa résidence à Annessy.

La Coadjutorerie de Paris lui est offerte. Il la refuse.

En 1620.

Il apprit à son retour, que ses gens d'affaires avoient intenté en son nom plusieurs procès; il les accommoda tous. Il remit même à un Gentilhomme contre qui il en avoit gagné un pendant son absence, tous les dépens qu'il étoit en droit de lui faire payer; & comme il crut n'avoir aucun droit pour son usage particulier, sur les revenus de son Evêché, pendant qu'il n'avoit pas servi son Eglise par lui-même; tout

Son désintéressement.

l'argent qui avoit été épargné pendant son séjour en France, fut emploié à faire des aumônes, & à décorer de plusieurs piéces d'argenterie, l'Autel de sa Cathédrale.

Jean-Francois de Sales, frere du saint-Evêque, qui à la postulation du Prélat avoit été nommé par le Duc de Savoye à la Coadjutorerie de Genêve, avoit, après avoir reçû ses Bulles, été consacré à Turin, sous le titre d'Evêque de Calcedoine. Il en partit pour aller trouver l'Evêque son frere à Annessy. François lui confia le soin de partager avec lui le gouvernement du Diocèse, toujours prêt à soûtenir lui seul tout ce qui se présentoit de plus pénible. Le Coadjuteur aidé des lumieres du saint Evêque travailloit de concert avec lui, lorsque le Pape Gregoire XV. adressa un Bref à François, avec ordre d'aller à Pignerol présider au Chapitre Général des Feuillans. Il le fit, & sa prudence ayant conduit l'Assemblée à une heureuse conclusion, il retourna chez lui & passa par Turin.

Le Frere de S. François de Sales est sacré Evêque de Calcedoine pour être Coadjuteur de Genêve.

Il préside au Chapitre Général des Feüillans.

En 1620.

Pendant le séjour qu'il fit en cette Ville, il profita de la confiance avec laquelle un Seigneur des plus qualifiez de la Cour, lui fit part des mouvemens interieurs qui le portoient à se convertir. Ce Seigneur avoüa au saint Evêque, que la résistance qu'il faisoit à ces mouvemens, étoit moins causée par la passion qu'il conservoit pour la personne qui la lui avoit inspirée, que par la crainte de devenir, s'il changeoit de conduite, le sujet de la plaisanterie des courtisans : François lui fit bien-tôt comprendre combien ce respect humain achevoit de le rendre indigne des inspirations que Dieu par sa miséricorde vouloit bien lui envoyer : il s'insinua avec tant de ménagement dans le cœur de ce pécheur ébranlé, que sans l'obliger à quitter ses emplois, il l'engagea de faire une confession géné-

Il convertit un Grand Seigneur.

raie, de rompre tout commerce avec la personne pour qui il avoit un attachement criminel,& de se retirer dans la suite à une de ses Terres, où il a fini sa vie par une mort chrétienne & édifiante.

Condition à laquelle il accepte un diamant de la Princesse de Piémont.

Après cette éclatante conversion qui fut accompagnée de plusieurs autres, le Prélat partit pour retourner en son Diocèse. Il alla prendre congé du Prince & de la Princesse de Piémont : & il en reçût un diamant. Il ne l'accepta cependant que par respect, & à condition qu'il lui seroit permis de le vendre pour en distribuer le prix aux pauvres.

Le Duc de Savoye lui ordonne de se rendre à Avignon.

En 1622.

Il y avoit peu de tems qu'il étoit arrivé à Annessy, lorsqu'il reçut ordre du Duc de Savoye de se rendre à Avignon, où ce Prince devoit avoir une entrevûë avec le Roi Loüis XIII. Le Saint étoit alors très-incommodé. Cependant son devoir l'emporta sur l'attention que bien d'autres auroient euë à leur santé. Avant de partir il fit son Testament ; & après avoir répondu à un nombre infini de personnes qui vinrent le consulter sur les affaires de leur conscience, il alla voir ses Filles de la Visitation, dont les adieux l'attendrirent extrémement ; il prêcha avec une onction qui parut toute nouvelle ; & il partit accompagné de toute la Ville qui le conduisit & le quitta à une lieuë d'Annessy, après avoir reçû sa bénédiction.

Son arrivée à Avignon, & son départ de cette Ville.

Il arriva à Avignon la veille du jour que le Roi devoit y faire son entrée. Il vit ce Prince, & il en reçut de grandes marques d'estime & de vénération dans un long entretien qu'il eût avec lui. Quelques jours s'étant écoulez, la Cour de France prit le chemin de Lion, & celle de Savoye l'y suivit. Comme on étoit au mois de Decembre, le saint Prélat souffrit beaucoup par le froid, sur les chemins cependant: tout fatigué & tout abatu qu'il

étoit à son arrivée à Lion, il ne voulut pas accepter aucune des Maisons commodes qu'on lui offroit : & il aima mieux prendre son logement chez le Jardinier de ses Filles de la Visitation.

Il arrive à Lion.

La veille de Noël la Reine Marie de Medicis, mere du Roi, l'honnora de la commission d'aller en son nom planter la Croix à l'Eglise des Recolets, & à ce sujet il fit un Sermon où toute la Cour assista. Le lendemain le Prince & la Princesse de Piémont se confesserent à lui, & il leur donna la Communion à la Messe qu'il célébra. L'après midi du même jour, il donna l'habit à deux Postulantes dans le Monastere de la Visitation, & il prêcha encore à cette cérémonie. Le jour suivant il sentit que sa vûë s'affoiblissoit, & que les forces de son corps diminuoient; il rassembla ce qui lui en restoit pour dire la Messe, & il crut en avoir assez pour partir de Lion, après le diner; mais il etoit si abatu, qu'il fut contraint de se mettre au lit. Quelques heures après il tomba dans une espece de létargie, de laquelle sortant à la voix de ceux qui lui parloient de Dieu, il donnoit par ses réponses les marques d'une grande présence d'esprit. Il eut même celle de consoler ses domestiques qu'il voyoit pleurer autour de lui, leur faisant excuse des peines qu'il leur avoit données. Enfin, survint une attaque d'apoplexie si accablante, que les remedes les plus violens furent sans effet. On lui administra l'extrême Onction, & il mourut sur les huit heures du soir, le 28 Décembre 1622, la vingt-uniéme année de son Episcopat, & la cinquante-sixiéme de son âge.

Il s'aperçoit que ses forces s'affoiblissent considerablement.

Sa maladie.

Sa mort en 1622.

Quelque tems après qu'il eût rendu le dernier soupir, on fit l'ouverture de son corps pour l'embaumer. On trouva son fiel condensé par parties en autant de petites pierres : preuve évidente, que la gran-

Son fiel est trouvé pétrifié.

de douceur, qu'on avoit admirée en lui dans toutes les occaſions, n'étoit pas une qualité de tempérament ; mais une ſuite de la violence qu'il avoit faite à ce tempérament même, qui le portoit à la colere.

Grande vénération de tous les Fideles pour ſon corps.

Son cœur fut porté au Monaſtere de la Viſitation ; & ſon corps revêtu des habits Pontificaux, fut exposé à la vûë du Public. Le concours de perſonnes de tout état, qui venoient baiſer ſes vêtemens, & y faire toucher des linges, des médailles & d'autres inſtrumens de dévotion, fut ſi grand, que ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on l'enleva pour le porter en l'Egliſe des Religieuſes de la Viſitation. Il y fut mis ſur un lit de Parade où il reſta pendant deux jours, & enſuite dans un cerceuil, pour être tranſporté en Savoye.

Les Habitans de Lion prennent des meſures pour empêcher que ſon corps ne ſoit tranſporté hors de cette Ville.

Cependant à la ſollicitation de la Ville de Lion, l'Intendant de la Province fit défenſe d'enlever le ſaint corps, juſqu'à ce qu'on eût des ordres exprès du Roi. Mais le Duc de Savoye qui ne vouloit pas que ſes Etats fuſſent privez des reſtes précieux d'un homme qui en avoit été l'ornement, envoya au Roi une copie du teſtament, où par une diſpoſition préciſe, le défunt demandoit que ſon corps fut inhumé à Anneſſy dans l'Egliſe de ſes Filles de la Viſitation. Ce Prince par déference pour les dernieres volontez d'un Prélat pour qui il avoit toûjours eû une vénération ſinguliere, accorda la permiſſion de faire le tranſport.

Ordre du Roi de laiſſer faire le tranſport.

Il fut fait par le Vicaire Général de l'Archevêque de Lion, à la tête du Clergé, aſſez loin au-delà de la Ville ; & les Habitans de tous les lieux par où l'on paſſa pour aller de Lion à Anneſſy, précedez du Clergé des lieux circonvoiſins, vinrent au-devant du corps, & l'accompagnerent ſucceſſivement de Paroiſſe en Paroiſſe.

Il fut reçû à Annessy au milieu des larmes & des gemissemens du Clergé & du peuple, par l'Evêque de Genève son frere, qui avoit eté son Coadjuteur. Les obséques furent faites dans la Cathédrale: le Coadjuteur après avoir célébré la Messe, conduisit le corps en l'Eglise du Monastere de la Visitation, & l'inhumation en fut faite au côté droit du grand Autel.

Ses obséques.

Les miracles qui se sont faits à son tombeau * & ailleurs par son intercession, joints à la grande vénération des peuples pour sa mémoire, engagerent presque toute la Chretienté de demander à Rome la Béatification de François de Sales. Les informations furent commencées sous le Pontificat d'Innocent X. & finies sous celui d'Alexandre VII. qui donna le Décret de Béatification le 28 Décembre 1661, neuf ans avant le terme ordinaire, qui est de cinquante ans depuis la mort de la personne qui est déclarée bienheureuse.

* On en verra une partie dans la Bulle de Canonisation.

Décret de la Béatification de François de Sales.

Ce Pontife allant autrefois de Sienne à Rome d'où François revenoit, s'étoit trouvé dans la même Hôtellerie avec lui; il voulut le connoître; & le Saint, dans la conversation qu'ils eurent ensemble, lui prédit qu'il seroit Pape. Depuis la mort de François, le même Pape, un an avant son exaltation, étoit à Munster en qualité de Plénipotentiaire; il y tomba dans une maladie très-dangereuse, & par l'intercession du saint Prélat dont il invoqua le secours, il guérit parfaitement. Sa reconnoissance jointe aux sollicitations qui furent faites de la part du Roi, du Clergé, des Parlemens de France; du Roi, de Pologne; des Ducs de Savoye & de Baviere, & de l'Ordre de la Visitation, l'engagerent de donner le Décret de sa Canonisation le 19 Avril 1665, & il assigna le 29 de Janvier pour le jour de sa Fête.

Motifs qui porterent le Pape à le canoniser.

Ce fut Madame de Chantal qui eut la principale part à tout ce qu'il fallut faire pour procéder à la Béatification de François de Sales. Elle fit dresser des mémoi-

Ce que fait Madame de Chantal

pour honorer sa mémoire.

tres éxacts de la vie du Saint Prélat ; elle fit mettre dans la plus claire évidence, les preuves des miracles qui avoient été operez par son intercession ; & pour mettre le comble à ce qu'elle avoit entrepris pour honorer la mémoire de cet excellent homme, elle crut ne pouvoir mieux faire, que d'entrer dans l'esprit qui l'avoit toujours porté à procurer l'avantage de tous les Fideles, de quelle condition qu'ils fussent. C'est ce qui la fit travailler avec des soins & des peines extrêmes, à recueillir ses Lettres, ses Sermons, ses Méditations, ses Conférences, tous ses Ecrits, pour en faire part au Public.

On en a dit assez dans l'Abregé de la vie du saint Evêque, pour faire connoître le prix du Livre de l'*Introduction à la vie Dévote*. A l'égard de celui de l'*Amour de Dieu*, on sçait que les faux mystiques des derniers tems ont prétendu y trouver des maximes qui leur étoient favorables. Mais quand les grands Prélats qui les ont combatus ne leur auroient pas enlevé ce puissant suffrage, il ne faut que lire l'histoire de la vie du saint Evêque, vie qui fut un continuel exercice de toutes les vertus, pour voir quels étoient ses principes sur la vie intérieure & vraiment spirituelle.

Ce seroit ici l'endroit de donner en peu de mots le caractere de S. François de Sales. Mais comme l'Ouvrage que nous présentons, est lui-même un caractere étendu de ce grand Saint, ce seroit prévenir mal-à-propos le Lecteur, que d'y rien ajoûter.

ABREGÉ DE LA VIE DE M. L'EVÊQUE DE BELLEY.


EAN-PIERRE CAMUS Evêque de Belley, décendoit de Nicolas Camus Seigneur de Marcilly, par Jean Camus son arriere petit-fils, Seigneur de saint Bonnet, & chef de la branche des Seigneurs de ce nom, dans le Lionnois.

Il naquît à Paris en l'année 1582. Son sçavoir & sa vertu le rendirent digne de l'Episcopat, avant l'âge prescrit par les Canons pour être élevé à cette dignité. Aussi l'esperance des grands services que rendroit à l'Eglise un Prélat de son mérite, ne permit pas d'attendre qu'il eût l'âge de vingt-sept ans; & il n'en avoit pas vingt-six accomplis, lorsque le Roi Henry IV. le nomma à l'Evêché de Belley. Le Pape accorda la dispense dont il avoit besoin; & le 31. Août 1609 il fut sacré dans la Cathédrale de cette Ville, par les mains de S. François de Sales. En 1608.

Il remplit aussi-tôt tous ses devoirs avec une exactitude entiere. Il instruisoit lui-même les peuples, il s'employoit à la conversion des pécheurs & des

hérétiques ; il étoit attentif à tous les besoins, & toujours en action pour les soulager, gouvernant avec une sagesse & une droiture qui lui attiroient l'affection des siens, & l'estime de tout le monde.

Comme il étoit d'un grand travail & d'une morale très-exacte, la fainéantise & les sentimens relâchez de quelques Religieux irriterent son zéle ; & jamais il ne manqua l'occasion de déclamer & d'écrire contre eux. Le gros Ouvrage qu'il composa & qui est intitulé *Des Moines*, fait connoître combien il étoit touché des désordres que causoit la morale aisée de ces Religieux. Il ne pouvoit se calmer là-dessus ; & il n'auroit pas cessé de leur faire la guerre dans ses Sermons comme dans ses Ecrits, si le Cardinal de Richelieu pressé par les vives sollicitations qu'on lui fit en leur faveur, n'avoit tiré parole du Prélat, qu'il les laisseroit en repos. On prétend que le Cardinal en lui parlant de la véhémence avec laquelle il s'élevoit à tout propos contre ces Réguliers, lui dit que sans ce défaut, il seroit un Evêque accompli ; ajoûtant que s'il étoit Pape, il le canoniseroit. Monseigneur, répondit l'Evêque de Belley, si cela étoit, nous aurions l'un & l'autre ce que nous souhaitons.

Il écrivoit avec une facilité merveilleuse ; mais il écrivoit trop, pour le faire avec exactitude. Le nombre des Ouvrages de Controverse, de Morale, de Spiritualité, qu'il a composez, est étonnant. Son stile qui étoit dans le goût du tems, plaisoit extrêmement. Il entassoit pourtant un peu les métaphores les unes sur les autres ; mais comme elles étoient hardies, elles faisoient plaisir ; & le grand nombre de choses que présentoient l'abondance & la varieté des Images, occupoit toujours agréablement & utilement le Lecteur.

Du tems de l'Evêque de Belley, on donna beaucoup dans les Romans, & ce fut celui qui a pour titre, *Astrée*, qui fit naître le grand goût où l'on étoit pour cette sorte d'Ouvrage. Les traits de Morale répandus dans la longue suite de ce Roman, en faisoient comme le corps; & la délicatesse des passions exprimées avec un art séduisant, en faisoit toute l'ame.

La maniere interessante dont la passion feinte étoit décrite, rendoit le cœur susceptible d'une passion réelle. Un attachement immoderé étoit revêtu de toutes les circonstances qui sembloient le rendre légitime; & cet attachement qui avoit la créature pour objet fixe & unique, étoit, dès-là même, un dérangement à détester. On lisoit des préceptes pour éviter le déréglement du cœur: & la peinture des actions qui occasionnoient les préceptes, causoit elle-même ce déréglement. En un mot, le dégoût des veritez de l'Evangile & des choses de Dieu, étoit la suite nécessaire de l'avidité avec laquelle on se repaissoit de ces pernicieuses fictions.

L'Evêque de Belley touché jusqu'au fond du cœur des maux que causoit une lecture qui engendroit les passions, qui nourrissoit l'indolence, qui amusoit l'oisiveté, résolut d'y remedier. Il crut que s'il s'élevoit de front contre les Romans, la prévention que l'agrément qu'on y trouvoit, donnoit en faveur de leur utilité prétenduë, ne permettroit seulement pas aux personnes qui en étoient entêtez, de lire ce qu'il auroit écrit pour en montrer l'abus: c'est ce qui lui fit former le dessein de faire tomber ces dangereux Ouvrages, sans les attaquer. Pour exécuter ce projet, il profita de la manie même que l'on avoit pour la fiction; & le goût dépravé des malades fut le remede qu'il employa pour les guérir.

Il composa plusieurs Histoires, ausquelles il donna un air de vraisemblance qui en auroit fait passer le sujet pour être réel, si elles n'eussent pas été données comme des fictions. Il les fit rouler sur des intrigues ingénieusement concertées & adroitement conduites. Les incidens inopinez surprenoient agreablement le Lecteur, sans lui faire perdre de vuë ceux qui l'avoient déja mis dans l'impatience de voir un dénouement. Mais en peignant la galanterie, qui est si expressement défenduë par l'Apôtre S. Paul, il employoit des couleurs qui en inspiroient du mépris & de l'aversion; de sorte que les charmes de la fable ne servant qu'à rendre sensibles ceux de la vérité, le Lecteur étoit agréablement conduit à quelque chose de solide & d'utile; & par ce moyen, revenoit de l'attachement qu'il avoit à ces lectures vuides, dont il ne pouvoit s'empêcher de convenir que le moindre mal, étoit la perte d'un tems qu'on sçait être le plus précieux de tous les biens.

Les differens caracteres qui font le mérite des Héros de Roman, étoient blâmez en ceux qui faisoient le sujet des Histoires qu'avoit composées le pieux Auteur; & les Maximes Chrétiennes sur lesquelles le blâme étoit appuyé, étoient exposées d'une maniere simple & convainquante. Les catastrophes qu'il faisoit toujours envisager comme la suite d'une aveugle passion, en inspiroient du dégoût & de l'éloignement; & ces catastrophes donnoient occasion de reconnoître la tirannie d'une passion, qui faisoit payer bien cher, des plaisirs qui n'avoient jamais été goûtez. Enfin, on voyoit les personnes désabusées du monde, se retirer volontairement en des Monasteres, pour y réparer par un dévouement parfait de leur cœur à Dieu, l'injure qu'ils lui avoient faite en donnant à la créature un atta-

chement qu'ils ne devoient qu'à lui seul.

Ces Livres passerent dans les mains de tout le monde ; ils furent lûs, ils furent goûtez ; & le fruit que les Lecteurs en retirerent, fut de se convaincre que Dieu étant le souverain bien, tout autre amour que celui dont il est l'objet ou la fin, est aussi contraire au bonheur de l'homme, qu'opposé à toutes les loix de la justice.

L'étenduë du zéle de ce grand Prélat n'affoiblissoit point son ardeur ; & l'attention qu'il avoit à tout ce qui pouvoit contribuer au salut des Fideles en général, ne le déroboit point à l'application avec laquelle il travailloit pour le peuple qui étoit particulierement confié à ses soins. Après avoir établi dans son Diocèse, l'ordre & la paix qui sont le fruit de la connoissance & de l'observation des devoirs de la Religion : après avoir formé un Clergé que la science & la pieté rendoient florissant ; il crut que pour affermir le bien que Dieu avoit operé par son ministere, il devoit établir dans la Ville Episcopale, une Communauté d'hommes Religieux, qui joignant les travaux de la Pénitence à ceux du ministere Evangelique ; & produisant de tems à autre, par leur exemple, les vertus qu'ils pratiquoient dans la retraite, pussent dans le besoin, venir au secours du Clergé & du peuple. Il le fit, en donnant, à Belley, une maison aux Capucins ; & comme il étoit trop lié de cœur En 1620. avec saint François de Sales, pour n'avoir pas avec lui le même esprit ; comme il connoissoit de quelle utilité seroit dans l'Eglise, l'Ordre naissant de la Visitation ; il fonda dans la même Ville, un Monastere de cet En 1622. Ordre.

Quoique l'assiduité avec laquelle il s'employoit pour la sanctification des peuples, ne fit aucune diversion au soin qu'il se donnoit pour la sienne pro-

pre, il crut cependant qu'aprés avoir rendu à son troupeau tout ce que ce troupeau étoit en droit d'éxiger de lui, il devoit se mettre dans une situation, où il n'auroit qu'à vaquer à l'affaire de son salut. Il songea à se donner un Successeur qui fût digne de l'Episcopat; & ce fut Jean de Passelaigue sur qui il jetta les yeux. Il obtint en sa faveur, l'agrément du Roi; & après avoir fait démission de son Evêché, il se retira en l'Abbaye d'Aunay, de l'Ordre de Cîteaux, pour pratiquer dans le calme de la solitude, toutes les vertus à l'exercice desquelles le mouvement attaché aux fonctions Pastorales, ne lui avoit pas permis de se donner entierement.

En 1629.

Cette Abbaye que le Roi lui donna en recevant la démission de l'Evêché de Belley, est située en Normandie. François de Harlay, Archevêque de Roüen, crut que la Providence lui envoyoit en la personne de ce grand Evêque, un puissant secours pour l'aider à soutenir le poids du gouvernement de son Diocèse; & le saint Evêque qui ne s'étoit point défait de son zéle en se défaisant de son Siege Episcopal, fut persuadé que Dieu, par la bouche de l'Archevêque, demandoit de lui, qu'il reprît de nouveau le travail. Il se rendit à la proposition que lui fit François de Harlay, de l'associer à sa solicitude Pastorale; & l'Evêque qui venoit de conduire en chef, une Eglise dont il n'avoit à rendre compte qu'à Dieu seul; ne fit aucune difficulté de se charger une seconde fois du fardeau de l'Episcopat, en qualité de Vicaire général de l'Archevêque de Roüen: renonçant, comme saint Paul, à sa liberté, pour devenir serviteur de tous, afin de gagner plus de personnes à Jesus-Christ. Tant il est vrai, ce que dit le même Apôtre, que la charité n'est point dédaigneuse, & qu'elle ne cherche que les interêts du prochain.

1. Cor. 9. 19.

1. Cor. 13. 5.

L'ancien Evêque de Belley travailla avec tout le ſuccès capable de faire naître de grands regrets dans le cœur des peuples du Diocèſe qu'il avoit quitté, en même-tems que ce ſuccès lui attiroit les bénédictions des Fideles de l'Egliſe de Roüen. Cependant, tout diſpoſé qu'il fut à continuer ſes travaux, s'il eût ſçu que la volonté de Dieu eût été qu'il ne les diſcontinuât pas, le ſecret penchant qui au milieu de ſes travaux mêmes, l'emportoit à la retraite, ſans pourtant le dégoûter de ſes occupations, lui fit croire que cette forte inclination venoit de Dieu; & il le remercia, de ce qu'après lui avoir fait l'honneur de le charger de la conduite de ſon troupeau, il lui faiſoit la grace de l'attirer dans la ſolitude, pour lui procurer le moyen de faire pénitence des fautes qu'il pouvoit avoir commiſes, & d'obtenir de lui miſericorde, quand il rendroit compte de ſon adminiſtration.

Il prit donc le parti de ſe retirer pour toujours; & afin de ſe dédommager autant qu'il le pourroit de la conſolation dont il ſeroit privé, en ne travaillant plus au dehors pour l'utilité des Fideles, il voulut avoir celle de paſſer le reſte de ſes jours avec les pauvres. Il vint à Paris; & ce fut l'Hôpital des Incurables qu'il choiſit pour le lieu de ſa demeure. Cependant, la réſolution qu'il avoit priſe de ne plus ſe donner qu'aux exercices qui ne le demandoient point au dehors, n'empêcha pas que le Roi, informé des grands biens que ce pieux Evêque étoit encore en état de faire dans un Diocèſe dont il ſeroit chargé, ne le nommât à l'Evêché d'Arras.

Le zélé Prélat, toujours prêt à rendre ſervice à l'Egliſe, & à ſuivre la volonté de Dieu, toute opposée qu'elle parut au deſſein qu'il avoit déja commencé d'exécuter, crut la reconnoître dans une

nomination où il n'avoit aucune part. Il accepta l'Evêché. Mais il parut bien que le Seigneur ne l'avoit mis dans la situation où il étoit, que pour lui donner la consolation d'y finir ses jours; car avant que les Bulles pour cet Evêché fussent venuës de Rome, il mourut dans le lieu de sa retraite, le 26. Avril 1652. dans la soixante-dixiéme année de son âge. Il avoit souhaité que son corps fût inhumé dans l'Eglise de l'Hôpital des Incurables : sa volonté fut executée.

Jean-Pierre Camus Evêque de Belley, fut un des plus saints Prélats de l'Eglise de France. Il avoit beaucoup d'esprit dans un corps très-penitent, le cœur brûlant d'amour pour Dieu, & de zéle pour le salut du prochain. La grandeur & la pieté de ses sentimens se font admirer dans le grand nombre d'Ouvrages qu'il a composez, & en particulier dans les Lettres qu'il écrivit à saint François de Sales, son intime ami : Lettres, qui, comme celles que ce saint Prélat lui écrivit, sont dignes des Evêques des premiers siécles.



LETTRE

Ecrite par Monſeigneur l'Evêque DE SOISSONS, *à l'Auteur de ce Recueil.*

J'AY lû, Monſieur, avec grande attention & avec autant de plaiſir, votre Manuſcrit intitulé, l'*Eſprit de ſaint François de Sales*. Cet Ouvrage ſera un fort bon effet dans le Public, & vous pouvez en eſperer du fruit. Rien n'eſt plus propre à exciter la ferveur, & à montrer aux Ames le chemin de la vraie perfection, que ce Recueil. J'eſpere que Dieu le benira par le ſuccès. Je m'eſtimerai heureux d'y avoir quelque part en vous excitant à ne pas differer de le donner aux Fideles. Je me recommande, Monſieur, à vos ſaints Sacrifices, afin que je puiſſe participer à l'eſprit d'un Saint qui doit nous ſervir de modele. Je ſuis avec la conſidération poſſible, Monſieur, entierement à vous.

† J. JOSEPH, Evêque de Soiſſons.

17. Decembre 1725.

✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣:✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣:✣✣✣✣

APPROBATION de M. VIVANT, Docteur en Théologie, de la Maison & Société de Sorbonne, Chancelier de l'Eglise & de l'Université de Paris, Chanoine de ladite Eglise, & Vicaire Général de son Eminence Monseigneur le Cardinal de Noailles, Archevêque de Paris.

CE n'est ni aux sentimens, ni aux paroles de saint François de Sales, qui sont comme l'ame de ce Livre, ni aux réfléxions du célébre M. Camus Evêque de Belley, qui en sont comme le corps, que je compte donner mon approbation. Cet Ouvrage est un de ces Livres autorisez, dans lesquels ils n'y a rien que de respectable; à la lecture desquels la vraie pieté apporte cette sage intelligence qui découvre la vérité & la saine doctrine, sous les expressions mêmes (si quelqu'une s'y rencontroit) dont quelques faux spirituels auroient pu abuser. Le nom de ce Livre en fait l'éloge; & l'approbation que je donne, est au dessein qu'on a pris de le donner de nouveau au Public; au discernement apporté dans le retranchement de plusieurs, tant répetitions, que mélanges de passages Latins & citations d'Auteurs prophanes, que le goût d'apresent éloigne des Livres de pieté, & à la fidelité avec laquelle on y a non seulement conservé le même sens dans le changement de quelques expressions usées, mais encore renfermé dans ce seul Volume, (auquel on a réduit les six de la premiere Edition,) tout ce qui étoit essentiel à l'Ouvrage, tout ce qui en fondoit le titre, tout ce qui étoit de S. François de Sales. On a ajoûté au Livre de M. de Belley quelques autres pieces, dans lesquelles on connoîtra & on sentira aisément l'esprit d'un Saint que Dieu a

ſuſcité dans ces derniers tems, pour retirer pluſieurs de l'iniquité, pour enſeigner à tous la pieté, pour conduire à la véritable & ſolide perfection les ames que Dieu y appelle. Je juge que la lecture de ce Livre ſera utile aux Fideles, & qu'elle ne peut pas leur être trop recommandée. A Paris en l'Archevêché le dernier jour d'Août 1726.

F. VIVANT, Chanoine, Chancelier de Paris, Vicaire General.

APPROBATION de M. LEGER, *Docteur de Sorbonne, Chanoine de la Sainte Chapelle de Paris, & Abbé de Belozanne.*

L'Ouvrage que l'on ſe propoſe de donner à l'Egliſe ſous ce titre, *L'Eſprit de S. François de Sales*, en nous repreſentant l'Eſprit de ce Saint Evêque, nous repréſente celui de Dieu même. *Dieu eſt eſprit*, dit l'Evangile : *Il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en eſprit & en vérité.* Les ſaintes maximes de ſaint François de Sales, qui étoient diſperſées dans pluſieurs Livres ſont ramaſſées dans celui-ci, & arrangées ſous un point de vûë à portée des grands & des petits. C'eſt le lait des enfans & le pain des forts. La ſimplicité du ſtile & l'uſage des comparaiſons les plus communes, ne diminuent rien de la grandeur & de la beauté des ſentimens. Il n'eſt pas poſſible qu'on liſe ce précieux Recueil avec l'attention qu'il mérite, ſans que l'on ne reſſente quelque goût de cette douceur celeſte que le Saint Eſprit répand dans les cœurs. Lorſque l'on entend ces paroles de grace, la vérité s'inſinuë dans

Joan 4. 24.

Eliquabatur veritas in cor meum æſtuabat inde affectus pietatis, & currebant lacrymæ. S. Aug. l. 2. conf. c. 4.

l'ame comme une liqueur précieuse, l'on se sent touché des mouvemens d'une pieté aussi tendre qu'elle est solide, jusqu'à répandre des larmes. C'est le témoignage que nous nous croyons obligez de rendre au Public.

LEGER, Abbé de Belozanne.

A Paris ce 10. Septembre 1726.

APPROBATION de M. LEULLIER, *Docteur de Sorbonne, Grand Maître du College du Cardinal le Moine.*

J'AI lû, par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, les Ouvrages ci-dessous intitulez, *L'Esprit de saint François de Sales, Evêque & Prince de Genêve, recueilli de divers Ecrits de M. Jean-Pierre Camus, Evêque de Belley, avec l'Abregé des vies de S. François de Sales & de M. de Belley. La Regle de vie que ce Saint se proposa etudiant en droit à Padoue. La Lettre de Madame de Chantal. La Lettre du Clergé au Pape Urbain VIII. & la Bulle de Canonisation par Alexandre VII.* Je crois que le Public, dont la mémoire pour ce grand Saint est encore toute recente, ne sera pas fâché de voir toutes ces pieces, qui ne contribueront pas peu à augmenter la dévotion envers un si grand Saint. A Paris le 27. Juillet 1726.

C. LEULLIER.

TABLE DES CHAPITRES.

L'on a crû devoir diſtinguer cette Edition en autant de Parties que l'ancienne d'où elle eſt extraite, & il a paru néceſſaire de mettre à la marge l'ordre ancien, pour l'utilité des perſonnes qui déſireront le confronter avec le nouveau.

ORDRE ANCIEN. *Tome I.* SECTION.

ORDRE NOUVEAU.

PREMIERE PARTIE.

SECTION. SECONDE PARTIE.

TROISIEME PARTIE.

QUATRIE'ME

Tome II. QUATRIEME PARTIE
SECTION.

CINQUIE'ME PARTIE.

SIXIE'ME PARTIE.

Tom. III.

SEPTIE'ME PARTIE.

SECTION.

HUITIE'ME PARTIE.

SECTION.

NEUVIE'ME PARTIE.

SECTION.

Tome IV.

DIXIE'ME PARTIE.

SECTION.

ONZIE'ME PARTIE.

DOUZIE'ME PARTIE.

Tome V.

TREZIE'ME PARTIE.

QUATORZIE'ME PARTIE.

QUINZIE'ME PARTIE.

SEIZIE'ME PARTIE.

DIX-SEPTIE'ME PARTIE.

DIXHUITIE'ME PARTIE.

f

Fin de la Table des Chapitres.

LIVRES DE PIETE' QUI SE VENDENT à Paris chez la Veuve ESTIENNE, *Libraire rue Saint Jacques, à la Vertu.*

SACRIFICE perpétuel de Foy & d'Amour au Très-saint Sacrement de l'Autel, par le R. P. GOURDAN, Chanoine Régulier de S. Victor, *in*-12. 2. l. 10 s.

De M. DU PUY.

Instruction d'un Pere à sa fille, tirée de l'Ecriture Sainte; sur les plus importans sujets concernant la Religion, les Mœurs & la maniere de se conduire dans le monde. Seconde Edition, revûë, corrigée & augmentée, *in*-12. 2. l. 5. s.

—— *Du même.* Instruction d'un Pere à son Fils, *in*-12. 1730. 2. l. 10. s.

Du R. P. CHARTONNET.

Méditations sur les plus importantes veritez Chrétiennes, & sur les principaux Devoirs de la Vie Religieuse, pour les Retraites de ceux qui ont embrassé cet état. Nouvelle Edition, revûë & corrigée par l'Auteur, *in*-12. 2. l. 5. s.

—— *Du même.* Méthode & pratique des principaux Exercices de pieté. Seconde Edition, augmentée de plusieurs Exercices pour la Messe, & pour la Confession & Communion, *in*-12. 1. l. 5. s.

De M. BLANCHARD.

Essai d'Exhortations pour les differens états des malades, dont les Confesseurs & les Fideles pourront se servir utilement, avec un Recueil d'Actes & d'Aspirations pour le tems de l'Agonie. On y a joint un Examen général sur les Commandemens de Dieu, & sur les pechez de plusieurs états, 2. vol. *in*-12. Nouvelle Edition, corrigée & augmentée. 3. l.

—— *Du même.* Nouvel Essai d'Exhortations pour les états differens des malades, où l'on trouvera un grand nombre l'Exhortations pour l'administration du Viatique & de l'Extrême-Onction. On y a joint les gémissemens d'un Pecheur touché de Dieu dans la maladie, tirez de plusieurs versets de l'Ecriture Sainte, 2. vol. *in*-12. 4. l. 10. s.

L'Esprit de S. François de Sales, Evêque & Prince de Genêve recueilli de divers Ecrits de M. Jean-Pierre le Camus, Evêque de Belley: Ouvrage qui contient les plus beaux

endroits de l'ancienne Edition, & très-utile à toutes sortes de personnes, *in-octavo.* Seconde Edition, revûe & corrigée 1731. 4. l.

Instructions & Maximes pour les femmes & filles qui veulent vivre chrétiennement dans le monde; avec des sentimens des peres de l'Eglise, &c. *in-12.* 1. l. 10. s.

Le Directeur dans les Voyes du Salut, sur les Principes de S. Charles Borromée. Troisiéme Edition, revûe & corrigée, 1729. *in-12.* 2. l.

De M. l'Abbé * * *

Traitez sur la Priere publique, & sur les Dispositions pour offrir les Saints Mysteres, & pour y participer avec fruit, *in-12.* grand papier, 2. l. 10. s.

—— Le même, *in-12.* petit papier, 2. l.

—— Le même, *in-18.* 1. l. 5. s.

Lettres de Piété, *in-12.* 3. vol. 5. l.

—— Les mêmes, *in-18.* 3. vol. 3. l.

Traité des Scrupules, de leurs causes, & de leurs espéces; de leurs suites dangereuses, de leurs remedes généraux & particuliers, *in-12.* 1. l. 5. s.

—— Le même, *in-18.* 18. s.

—— *Du même.* Conduite d'une Dame Chrétienne, *in-12.* 1. l. 10. s.

—— La même, *in-18.* 1. l.

Réflexions sur la Passion de N. S. Jesus-Christ, *par le même Auteur*, *in-12.* 2. vol. 4. l.

—— Le même, *in-12.* petit caractere; 1. vol. 2. l. 10. s.

De M. ROLLIN.

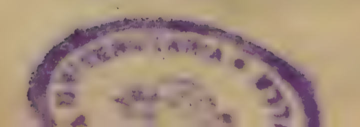
De la maniere d'étudier & d'enseigner les Belles-Lettres, par rapport à l'esprit & au cœur, 4. vol. *in-12.* 10 l.

—— *Du même.* Histoire ancienne, contenant l'Histoire des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Macédoniens, des Medes; & l'Histoire Grecque, *in-12.* 11. vol. 29. l.

—— Suite du même, *sous presse.*

Retraite annuelle formée sur des modelles de l'Ecriture Sainte, &c. avec des Réflexions sur la Loi Evangélique, & le Renouvellement du Baptême, *in-12.* 2. l. 5. s.

Instructions en vers, mises en air pour les Religieuses, par le R. P. GUIBERT, *Brochure in-12.* 8. s.





L'ESPRIT DE S. FRANÇOIS DE SALES ÉVÊQUE ET PRINCE DE GENEVE.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De la vérité charitable.



EN parlant de la correction fraternelle, notre Bienheureux François m'a souvent fait une remarquable leçon : je dis souvent, parce qu'il me l'a répetée & inculquée plusieurs fois pour la graver puissamment en ma mémoire.

Cette maxime excellente pourra être utile à toute sorte de personnes, mais sur-tout à celles qui gouvernent & qui ont quelqu'intendance sur les autres. La vérité, disoit-il, qui n'est pas charitable, procede «

» d'une charité qui n'est pas véritable. Parole fidelle, digne d'être bien reçûë, & soigneusement méditée.

Il avoit appris par de fideles rapports de témoins oculaires & auriculaires, que quand je commençai à exercer la Charge Episcopale, je pratiquois en mes visites un zele amer, immoderé ; & pour parler plus clairement, qui étoit vraiment indiscret & sans science, & faisois en cet esprit des répréhensions âpres, rudes, & accompagnées de paroles dures.

Il me prit un jour fort à propos, & selon sa prudence, sa discrétion & son adresse, qui n'étoient pas moins admirables que sa douceur : il m'insinua dans l'esprit cette parole dorée, qui depuis y est demeurée empreinte si fortement, que jamais elle n'en est sortie.

Sans doute que les personnes qui sont en charge, & obligées par leur condition de corriger ceux qui sont répréhensibles, quand elles disent des véritez de dure digestion, doivent les cuire à un feu si ardent de charité & de dilection, que toute âpreté en soit ôtée, autrement ce sera un fruit mal mur, qui donnera plûtôt des tranchées, qu'une bonne & solide nourriture.

Et c'est une marque fort évidente que la charité du cœur n'est pas véritable, quand la parole de vérité que la langue profere n'est pas assaisonnée de charité.

CHAPITRE II.

Comment on connoît si la vérité procede de la charité.

JE demandois un jour à notre Bienheureux à quoi l'on pouvoit connoître, si la correction procédoit de la charité.

Il me répondit avec cette ſolidité de jugement qui ſervoit de guide à toutes ſes actions, & de flambeau à toutes ſes paroles : * La vérité procede de « la charité, lorſqu'on ne dit cette vérité que pour « l'amour de Dieu, & pour le bien de celui qui eſt « repris : „ réponſe notable, & qui touche le vrai but, & la derniere fin de toutes nos actions ; parce que la charité entre toutes les marques qui la diſtinguent des autres vertus, a cela de propre de * ne point chercher ſes propres intérêts.

Toutes les autres vertus ſe terminent à leurs propres ſujets, & n'ont pour fin que le bien de la créature : la ſeule charité, ainſi que l'Apôtre nous l'apprend, ne recherche que le bien de l'objet ſouverainement aimé, (qui eſt Dieu,) & de ce qui a rapport à lui en derniere fin.

C'eſt pourquoi, ſi celui qui reprend un autre, a quelqu'autre fin que l'honneur de Dieu, & le bonheur éternel de celui qui eſt repris, en tant que par la correction de ſa faute, la gloire de Dieu eſt avancée ; ſans doute que cette vérité ne ſortira point de l'eſprit de charité, mais de quelqu'autre ſource.

Il vaut mieux taire une vérité que de la dire de mauvaiſe grace ; autrement c'eſt préſenter une bonne viande, mais mal aprêtée, & donner une médecine à contre-tems. Ne ſera-ce donc point la retenir priſonniere en juſtice ? Non certes, mais ce ſeroit la produire avec injuſtice ; parce que la vraye juſtice de la vérité, & la vérité de la juſtice, eſt en la charité. Le ſilence judicieux eſt toujours meilleur qu'une vérité non charitable.

* *Ideò debemus amando corripere, non nocendi aviditate, ſed ſtudio corrigendi .... Si amore tui id facis, nihil facis. Si amore illius facis, optimè facis. S. Aug. ſerm. 82. aliàs 16. de verbis Domini c. 3.*

* *1. Cor. 13. 5.*

CHAPITRE III.

Autre marque de la vérité, procedant de la Charité.

DEMANDANT à notre Bienheureux une autre marque pour reconnoître quand la correction seroit animée de charité, comme il avoit le cœur tout confit dans la mansuétude, il me repliqua, selon l'esprit du grand Apôtre, quand elle est faite *en esprit de douceur.* La douceur, à dire le vrai, est la grande amie de la charité, & sa compagne inséparable. C'est ce que S. Paul veut dire, quand il l'appelle *benigne, & qui souffre & endure tout.*

Galat. 6. 1. 1. Cor. 13. 4. Psal. 24. 9.

Dieu qui est charité, conduit les doux en ses jugemens, & enseigne ses voyes aux débonnaires. Son esprit n'est ni dans le tourbillon, ni dans l'orage, ni dans la tempête, ni dans le bruit de plusieurs eaux, mais dans un petit vent gracieux, dans un zéphir agréable. *La douceur est-elle survenuë*, dit le Prophéte, *nous voilà corrigez.*

3. Reg. 19. 11. & 12. Psal. 89. 10. Luc. 10. 34.

Il conseilloit d'imiter le bon Samaritain qui versa l'huile & le vin dans les playes du pauvre blessé. Son mot ordinaire étoit, qu'aux bonnes salades, il falloit plus d'huile que de vinaigre, ni de sel.

Voici un autre de ses mots fort mémorable sur ce sujet, & qu'il m'a dit plusieurs fois : Soyez toujours le plus doux que vous pourrez, & vous souvenez que l'on attire plus de mouches avec une cuillerée de miel, qu'avec cent barils de vinaigre : s'il faut pécher en quelque extrêmité, que ce soit en celle de la douceur. Jamais trop de sucre ne gâta de sauce.

L'eſprit humain eſt ainſi fait : il ſe cabre contre la rigueur ; par la ſuavité il ſe rend pliable à tout. La parole douce amortit la colere comme l'eau éteint le feu. Par la benignité, il n'y a terre ſi ingrate qui ne porte du fruit. Dire des véritez avec douceur, c'eſt jetter des charbons ardens au viſage, ou plûtôt des roſes. Le moyen de ſe fâcher contre celui qui ne combat contre nous qu'avec des perles & des diamans ? *Eccli. 6. 5.*

Il n'y a rien de ſi âmer que la noix verte : confite, il n'y a rien de plus doux, ni de plus eſtomacal. La répréhenſion eſt âpre de ſa nature : confite dans la douceur, & cuite au feu de la charité, elle eſt toute cordiale, toute aimable, & toute délicieuſe.

Mais, lui repliquai-je, la vérité eſt toûjours vérité de quelque façon qu'on la diſe, & de quelque façon qu'on la prenne : je m'armois du trait de ſaint Paul à Timothée : *Prêchez la parole, preſſez à tems, à contre-tems, reprenez, conjurez en toute patience & doctrine.* *2. Tim. 4. 2.*

Il me répartit, le nerf de cette leçon Apoſtolique conſiſte en ces deux mots, *en toute patience & doctrine.* La doctrine ſignifie la vérité, & cette vérité doit être dite avec patience : c'eſt-à-dire, qu'il en faut ſupporter le rebut, & ne s'imaginer pas qu'elle doive être reçûë toujours avec applaudiſſement : parce que ſi le Fils de Dieu eſt en butte à la contradiction, ſa doctrine, qui eſt celle de la vérité, doit être marquée au même ſceau.

Tout homme qui veut enſeigner aux autres les voyes de la juſtice, doit ſe réſoudre à ſouffrir leurs inégalités & injuſtices, & à recevoir leur ingratitude pour ſon ſalaire.

CHAPITRE IV.

De la Charité & Chasteté.

AU commencement de mon Episcopat je me plaignois à notre Bienheureux de deux vertus qui se combattoient dans mon cœur.

Il me demanda avec cette grace qui lui étoit si naturelle, quelles elles étoient ? Je lui dis que c'étoit la charité & la chasteté. Celle-là comme forte & robuste ne redoute rien, & porte avec courage à de grandes entreprises pour la loüange de la gloire
Rom. 8. 35. de Dieu. C'est elle qui peut tout avec Dieu, de qui elle est inséparable, & qui brave la mort, la faim, la soif, la nudité, la persécution, le glaive : le passé, le présent, l'avenir : les Anges, les hommes, les prisons, les supplices ; en un mot, toutes
Cant. 8. 6. les créatures : parce qu'elle est plus forte que la mort, & plus âpre au combat que l'enfer.

1. Cor. 13. 4. C'est elle qui est patiente, douce ; qui croit, espere, endure tout, sans chercher son propre intérêt, & qui ne se soucie pas de déplaire aux hommes, pourvû qu'elle plaise à son bien-aimé, & lui offre des hosties vivantes, saintes, & agréables à ses yeux divins ; entreprenante, forte, courageuse, déterminée, hardie.

L'autre au contraire, est une vertu tendre & délicate, ombrageuse, timide, tremblante, qui a peur de tout, qui transit au moindre bruit, qui appréhende toutes les rencontres, & qui s'effraye de tout.

Job. 31. 1. Le moindre regard l'épouvante ; fût-ce un Job même, qui avoit fait un pacte si étroit avec ses

yeux : une legere parole l'inquiete : les bonnes odeurs lui ſont ſuſpectes ; les meilleures viandes lui ſemblent des pieges ; les ris lui ſont des diſſolutions ; les compagnies des embûches ; la lecture des Livres divertiſſans, un écüeil : Enfin elle marche toujours comme la renommée, toute couverte d'yeux & d'oreilles, & comme celui qui porte beaucoup d'or & de diamans au travers d'une forêt renommée pour les brigandages, qui ſe cache au moindre bruit, penſant toujours avoir les voleurs à ſes trouſſes.

La charité preſſe de ſecourir le prochain ſain & malade, pauvre & riche, jeune & vieux, ſans avoir égard ni à l'âge, ni au ſexe, ni à la condition ; ne regardant que Dieu en toutes choſes, & toutes choſes en Dieu. La chaſteté au contraire ſçait qu'elle porte un tréſor ineſtimable dans un vaſe de terre, & que ce tréſor peut périr par differentes tentations. Que faire à cette perplexité, & comment accorder ces deux vertus ?

Voici la réponſe de notre oracle, réponſe toute céleſte, & toute angelique : Il faut, me dit-il, diſtinguer ſoigneuſement les perſonnes établies en dignité, & qui ont charge des autres, de celles qui ſont dans une vie privée, & qui n'ont ſoin que d'elles-mêmes. Celles-là doivent donner leur chaſteté en garde à leur charité, & ſi leur charité eſt véritable, elle leur en rendra bon compte ; elle ſervira à celle-ci de muraille & d'avant-mur : mais les perſonnes particulieres feront mieux de donner leur charité en garde à leur chaſteté, & de marcher fort réſervées & reſſerrées.

La raiſon de cela eſt, que les Superieurs ſont obligez par leur charge de s'expoſer aux dangers inſéparables des occaſions ; à quoi ils ſont aſſiſtez par la grace ; d'autant qu'ils ne tentent point Dieu

par témérité : ce que possible les autres feroient, s'ils s'exposoient aux hazards sans légitime vocation ; étant écrit, que *celui qui aime le péril*, beaucoup plus celui qui le cherche, *y périra*.

Eccli. 3. 27.

CHAPITRE V.

Force de la Douceur.

ON avoit été contraint de mettre en prison un Ecclésiastique de son Diocese, qui étoit vicieux & scandaleux. Après qu'il y eut séjourné quelques jours, il témoigna du répentir ; & avec beaucoup de larmes & de protestations de se corriger, il demanda avec instance de se jetter aux pieds de son saint Prélat, qui lui avoit déja pardonné plusieurs fautes.

Les Officiers qui connoissoient la parfaite douceur de l'homme de Dieu, ne pouvoient consentir qu'on le lui menât, sçachant que le voir & exciter sa compassion seroit une même chose, quoique ses scandales méritassent une punition exemplaire.

Il arriva néanmoins qu'il obtint à force de prieres, la vûë tant désirée de son Pasteur, & que la punition exemplaire qu'il méritoit, fut convertie en l'acte héroïque, & beaucoup plus exemplaire de notre Bienheureux. Dieu ayant des ressorts dans sa Providence qui sont cachez à toute prudence humaine.

Etant en la présence de son Evêque ; il se jette à ses pieds, & lui crie miséricorde, protestant à Dieu & à lui qu'il changeroit de vie, & qu'il feroit abonder le bon exemple où le scandale avoit abondé. Le saint Evêque se jette aussi à genoux devant ce cou-

pable, & comme l'autre tout confus lui demandoit qu'il eût pitié de lui : Et moi, lui dit le Saint fondant en larmes, je vous demande par les entrailles de la miséricorde de Jesus-Christ, en laquelle nous esperons, que vous ayez pitié de moi, de tout tant que nous sommes d'Ecclésiastiques en ce Diocese, de l'Eglise & de toute la Religion que vous ruinez d'honneur par votre vie scandaleuse, qui donne lieu à nos adversaires de blasphemer notre sainte foi.

Je vous demande que vous ayez pitié de vous-même, & de votre ame, que vous perdez pour une éternité. Je vous exhorte de la part de Jesus-Christ, de vous réconcilier à Dieu par une vraie pénitence.

Je vous en conjure par tout ce qu'il y a de saint, & de sacré au Ciel, & en la terre, par le Sang de Jesus-Christ que vous foulez aux pieds, par la bonté de ce Sauveur que vous crucifiez de nouveau, par l'esprit de grace à qui vous faites outrage.

Ces remontrances eurent tant d'efficace, (l'esprit de Dieu parlant par la bouche de ce saint Pasteur,) que depuis, ce coupable ne retomba plus dans ses désordres, mais devint un exemple de vertu.

CHAPITRE VI.

Patience notable.

LE Bienheureux s'étoit rendu caution d'une somme considérable pour un Gentilhomme qui lui étoit ami & allié. Au terme convenu le créancier presse le bon Evêque pour être payé, lequel

lui remontre avec toute la douceur possible, que le Gentilhomme avoit vaillant cent fois plus que la somme qui lui étoit dûë ; qu'étant assuré du principal, il n'étoit pas difficile d'avoir satisfaction de l'intérêt; que le débiteur étant à l'armée au service du Prince, il ne pouvoit pas quitter pour venir lui donner contentement, & le conjura d'avoir un peu de patience.

Le créancier, soit qu'il fût pressé, soit qu'il fût de mauvaise humeur, ne se contente point de ces excuses si justes & si raisonnables, mais demande, redemande, à tems, à contre-tems, crie, tempête, & fait raisonner ses plaintes par tout.

Le Bienheureux ne lui demande que le tems d'avoir des nouvelles du Gentilhomme, pour lui donner toute satisfaction. L'autre ne veut point attendre ce délai, usant de termes âpres, & de reproches indécens.

Le Bienheureux lui dit avec une mansuétude incroyable : Monsieur, je suis votre Pasteur, auriez-vous bien le courage, au lieu de me nourrir comme mon oüaille, de m'ôter le pain de la bouche ? Vous sçavez que je suis réduit à l'étroit, & que je n'ai que justement & petitement ce qu'il faut pour mon entretien : je n'eus jamais devant moi la somme que vous me demandez, & que j'ai néanmoins cautionée par charité : me voulez-vous discuter avant le principal débiteur ? J'ai quelque patrimoine, je vous l'abandonne ; voilà mes meubles, mettez-les sur le carreau, vendez-les, je me remets à votre volonté. Je vous demande seulement que vous m'aimiez pour Dieu, & que vous ne l'offensiez point par colere, par haine, ou par scandale; si cela est, me voilà content.

L'autre répondit, que toutes ces paroles n'étoient

que fumée & eau-benite de Cour. Enfin il tonne ſans néanmoins étonner l'homme de Dieu ; il vomit mille injures que le Bienheureux recüeilloit comme des benedictions, & comme s'il lui eût jetté des perles & des roſes au viſage : touché néanmoins d'une douleur interieure de cœur de voir Dieu ſi outrageuſement offenſé ; pour trancher donc d'un revers tant d'offenſes, & ne point faire de ſa patience une planche à tant de péchez, il lui dit avec une ſerenité merveilleuſe : Monſieur, mon indiſcrete caution eſt cauſe de votre colere ; je m'en vais faire toutes les diligences poſſibles pour vous donner contentement : mais après tout, je veux bien que vous ſçachiez, que quand vous m'auriez crevé un œil, je vous regarderois de l'autre auſſi affectueuſement que le meilleur ami que j'aye au monde.

L'autre ſe retire tout confus, quoiqu'il murmurât entre ſes dents, diſant aſſez intelligiblement des paroles choquantes. Le Bienheureux avertit le Gentilhomme, qui vint en diligence, & délivra le Bienheureux par un prompt payement de cet injurieux créancier, lequel plein de honte & de confuſion, vint trouver le Bienheureux, & lui demander mille pardons. Il le reçût à bras ouverts, & l'aima depuis avec des tendreſſes particulieres, l'appellant ſon ami reconquis.

CHAPITRE VII.

Son adreſſe à excuſer le Prochain.

JE me plaignois à notre Bienheureux de quelques petits Gentilhommes de Campagne, qui étant pauvres comme Job, faiſoient les grands Sei-

gneurs, ne parlant que de leur nobleſſe & des hauts faits de leurs ancêtres.

Il me repartit avec une grace merveilleuſe; que voulez-vous? que ces pauvres gens ſoient doublement pauvres : au moins s'ils ſont riches d'honneur, ils penſent d'autant moins à leur pauvreté, & font comme ce jeune Athenien, qui dans ſa folie ſe tenoit pour le plus riche de ſon païs, & étant guéri de ſa foibleſſe d'eſprit par le ſoin de ſes amis, les fit apeller en Juſtice, pour ſe voir condamner à lui rendre ſon agréable rêverie.

Que voulez-vous? c'eſt le propre de la Nobleſſe d'avoir contre mauvaiſe fortune bon cœur. Elle eſt genereuſe comme la palme qui ſe relance contre ſon faix. Plût à Dieu, qu'ils n'euſſent point de plus grands deffauts! c'eſt de ces malheureux & déteſtables duels qu'il ſe faut plaindre, & dit cela en ſoupirant.

Un jour comme on parloit devant lui avec de grandes exclamations, & même avec des invectives vehementes d'une faute extrêmement ſcandaleuſe, quoiqu'elle fût d'infirmité, commiſe par une perſonne de Communauté, il ne diſoit autre choſe ſinon, *miſere humaine, miſere humaine.* Une autre fois: *ô que nous ſommes environnés d'infirmité :* une autre fois; *que pouvons-nous faire de nous-mêmes que faillir?* une autre fois: *nous ferions peut-être pire, ſi Dieu ne nous tenoit par la main droite, & ne nous conduiſoit en ſa volonté.*

A la fin comme l'on preſſoit cette chûte avec des exagerations aiguës & piquantes, il s'écria : „ O la „ bienheureuſe faute, qu'elle ſera cauſe d'un grand „ bien! cette ame étoit perduë avec pluſieurs autres, „ ſi elle ne ſe fût perduë; ſa perte ſera ſon gain & l'a„ vantage de pluſieurs autres! Quelques-uns mépriſerent cette prédiction.

Néanmons l'évenement la fit trouver véritable ; car la confuſion de la pechereſſe donna de la gloire à Dieu, non-ſeulement par ſa converſion qui fut ſignalée, mais par celle qu'elle inſpira par ſon exemple à toute la Communauté qui étoit fort déréglée.

CHAPITRE VIII

De la répréhenſion.

CE cher Pere me reprenoit ſouvent de mes défauts, & puis me diſoit ; J'entens que vous me ſçachiez beaucoup de gré de cela ; car ce ſont-là les plus grands témoignages d'amitié que je vous puiſſe rendre ; & je connoîtrois à cela ſi vous m'aimiez bien, ſi vous vouliez me rendre le réciproque ; mais je n'aperçois en vous que froideur de ce côté-là : vous êtes trop circonſpect ; l'amour a le bandeau ſur les yeux, il ne regarde pas à tant de circonſtances, il va de front & ſans tant de réflexion.

Parce que je vous aime extrêmement, je ne puis ſouffrir en vous la moindre imperfection. Je voudrois que mon fils fût tel que Saint Paul déſiroit ſon Timothée, irrépréhenſible. Des mouches en un autre que je n'aimerois pas, tant, me ſont des élephans en vous que j'aime en vérité, & comme Dieu ſçait.

1. Timoth. 3. 2.

Le Chirurgien ne ſeroit-il pas à blâmer, & plûtôt impitoyable que pitoyable, qui laiſſeroit périr un homme pour n'avoir pas le courage de panſer ſa playe. Un coup de langue donné bien à propos eſt auſſi utile quelquefois pour la ſainteté d'une ame, qu'un coup de lancette donné comme il faut pour la ſanté du corps. Il ne faut qu'une ſaignée

faite à propos pour redonner la vie, & qu'une répréhension faite aussi à propos pour sauver une ame de la mort éternelle.

CHAPITRE IX.

Sa charité envers les Ecclesiastiques.

UN Ecclesiastique de son Diocese avoit été mis en prison pour quelque scandale. Le Bienheureux fut prié avec instance par ses Officiers d'en laisser faire la correction selon les loix. Il lia donc les mains à sa douceur, & les laissa faire. Outre les pénitences qu'on lui fit faire avant que de sortir de prison, il fut interdit pour six mois des fonctions Ecclesiastiques. Tant s'en faut que tout cela le corrigeât, qu'au contraire devenant plus mauvais, on fut contraint de le priver de son Bénéfice, & de le bannir du Diocese. Etant en prison il n'y avoit rien de si traitable, de si humilié, & de si repentant en apparence; il pleuroit, il prioit, il promettoit, il protestoit. Quand on parla de lui ôter son Bénéfice, il feignit de vouloir mieux faire; mais après avoir trompé tant de fois la Justice, il trouva fermée la porte de la misericorde.

Un autre Ecclesiastique quelques années après fut aussi emprisonné pour des fautes qui n'étoient pas moindres. Les Officiers voulurent le traiter de la même façon, & empêcher qu'il n'eût recours à la pitié du Bienheureux François son Evêque, qu'il reclamoit à toute heure, se disant tout prêt de se démettre de sa Charge, pourvû que ce fût à ses pieds, se promettant qu'il pourroit lire dans ses yeux la sincerité de son repentir. Le Bienheureux commande qu'on le lui amene. Les Officiers s'y

oposent. Hé bien, leur dit-il, si vous lui défendez de paroître devant moi, vous ne me défendrez pas de paroître devant lui. Vous ne voulez pas qu'il sorte de prison, trouvez bon que j'y entre avec lui, & que je sois compagnon de sa captivité. Encore faut-il consoler ce pauvre Frere qui nous reclame. Je vous promets qu'il ne sortira que de votre consentement.

Il le va voir en la prison accompagné de ses Officiers. Il n'eût pas plûtôt aperçû ce pauvre homme à ses pieds, qu'il tomba tout couvert de larmes sur son visage, l'embrassa, & le baisa très-amoureusement; & se retournant vers ses Officiers: Est-il possible, leur dit-il, que vous ne voyez pas que Dieu a déja pardonné à cet homme? Y a-t-il quelque condamnation pour ceux qui sont en Jesus-Christ? si Dieu le justifie, qui le condamnera? Certes, je sçai bien que ce ne sera pas moi. Allez, mon Frere, dit-il au coupable, allez en paix, & ne pechez plus, je connois que vous êtes vraiment repentant. *Rom. 8. 1.* *Luc. 7. 50.* *Joan. 5. 14.*

Les Officiers lui disent que c'est un hypocrite, que l'autre que l'on avoit été contraint de déposer, donnoit bien d'autres signes de pénitence que celui-ci.

Possible, repartit le Saint, se fût-il vraiment converti, si vous l'eussiez traité avec douceur. Prenez garde que son ame ne vous soit un jour redemandée. Pour moi, s'il vous plaît de me recevoir caution pour celui-ci, j'y consens. J'estime certainement qu'il est touché comme il faut; & s'il me trompe, il se fera plus de tort qu'à moi.

Le coupable fondant en pleurs, demande qu'on lui impose telle pénitence que l'on voudra dans la prison, qu'il est prêt à tout, sa douleur le persécutant plus que toutes les pénitences qu'on pourroit

lui imposer, qu'il se démettra librement de son Bénéfice, si Monseigneur le juge à propos.

J'en serois bien marri, reprit le Bienheureux, d'autant que j'espere que comme le clocher tombant a écrasé l'Eglise par son scandale, il l'ornera désormais étant remis sur pied.

Les Officiers se rendent, les prisons sont ouvertes : Après un mois de suspension *à divinis*, il rentre dans l'exercice de sa Charge, en la quelle il donna depuis une si bonne odeur en Jesus-Christ, que la prédiction du Saint se trouva véritable.

Comme on parloit un jour en sa présence de la perversion de l'un, & de la conversion de l'autre, il dit cette » mémorable parole : « Il vaut mieux faire des pénitens » par la douceur, que des hypocrites par la séverité. »

CHAPITRE X.

Son talent pour encourager.

L'AN 1608. je fus nommé à l'Evêché de Belley par le Grand Henry ; & l'an 1609. je fus sacré le 30. Août dans l'Eglise Cathedrale de Belley par notre Bienheureux, ayant obtenu dispense d'âge, parce que je n'avois alors que vingt-cinq ans ; dispense qui me fut accordée par le Pape, à cause des besoins de cette Eglise destituée d'Evêque depuis quatre années.

Il me vint depuis quelques scrupules sur cette consécration faite avant le tems, que je manifestai à ce Bienheureux Conducteur de mon ame, qui me consola & fortifia de plusieurs raisons ; de la nécessité du Diocese, des témoignages qu'avoient rendu de moi tant de gens de marque & de piété,

du

du jugement du Grand Henry, & enfin l'ordre de Sa Sainteté, après quoi il ne falloit plus que je regardasse en arriere, mais que je m'étendisse selon le conseil de l'Apôtre, à ce qui étoit devant moi. Vous êtes venu à la vigne, me disoit-il, à la premiere heure de votre jour, gardez d'y travailler si lâchement, que ceux qui sont arrivez à la derniere, ne vous surpassent en travail & en recompense. *Philip. 3. 13. Matt. 20.*

Je lui dis un jour: mon Pere, quelque vertueux & exemplaire que l'on vous estime, vous n'avez pas laissé de faire cette faute de m'avoir sacré trop-tôt.

Il me répondit : Il est vrai certes que j'ai commis ce peché, & j'ai peur que Dieu ne me le pardonne point, car jusqu'à cette heure je n'ai pû m'en répentir. Je vous conjure par les entrailles de notre commun Maître, de vivre de telle sorte que vous ne me donniez point sujet de déplaisir à ce sujet. Voyez-vous, j'ai bien été appellé au sacre d'autres Evêques, mais seulement comme Assistant; je n'ai jamais sacré que vous, vous êtes mon unique : vous êtes mon aprentissage, & mon chef-d'œuvre tout ensemble. Ayons bon courage, Dieu nous aidera. Il est notre aide, & notre salut, que craindrons-nous? Il est le protecteur de notre vie, que redouterons-nous? *Psal. 26. 1.*

Chapitre XI.

Des paroles d'humilité.

Il ne vouloit point que l'on proferât des paroles d'humilité, si elles ne partoient d'un sentiment très-sincere & véritable. « Il disoit que de semblables paroles étoient la fine fleur, la crême, & « l'elixir de l'orgueil le plus délié. Le vrai humble «

» ne veut point paroître tel, mais l'être. L'humilité
» est si délicate qu'elle a peur de son ombre, & ne
» peut oüir nommer son propre nom, sans courir le
» risque de se perdre.

Celui qui se blâme va indirectement à la louange, & fait comme celui qui rame, lequel tourne le dos au lieu où il tend de toutes ses forces.

Il seroit bien fâché que l'on crût le mal qu'il dit de lui, & c'est par orgueil, qu'il veut être estimé humble.

CHAPITRE XII.

Sentimens de défiance du Bienheureux.

Un jour le Bienheureux fut obligé de passer par la Ville de Geneve, pour aller conferer des affaires de la Religion avec M. le Baron de Lux, Chevalier de l'Ordre, & Lieutenant de Roy en Bourgogne, venu exprès par ordre de Sa Majesté. Le Bienheureux en ce passage s'exposa beaucoup; & comme je lui en parlai une fois en bonne compagnie, où chacun disoit son jugement là-dessus, il s'accusa lui-même d'imprudence, sans s'excuser sur ses gens qui, en effet, l'avoient conduit à ce dangereux pas, s'assurant qu'on n'eût osé l'attaquer, ni lui faire du mal.

Il m'arriva de lui dire : Hé bien mon Pere, le pis allé eût été votre mieux : quand ce Peuple vous eût assommé, d'un Confesseur, ils eussent fait un Martyr.

Que sçavez-vous, me dit-il, si Dieu m'eût fait cette grace, & m'eût donné la constance nécessaire pour arriver à une telle couronne ?

Je répondis que ma conjecture étoit bien fondée,

de penser qu'il eût mieux aimé souffrir mille morts, que de renoncer à la foi.

Je sçai bien, reprit-il, ce que j'eusse dû faire; c'est cela même que vous dites; mais suis-je Prophete, pour deviner ce que j'eusse fait? S. Pierre, Patron de l'Eglise de Geneve, étoit bien aussi résolu que moi, vous sçavez néanmoins ce qu'il fit à la simple voix d'une servante. *Bienheureux celui qui est toujours en crainte*, & en défiance de sa propre foiblesse, & qui ne s'appuye point sur lui-même, mettant toute sa confiance en Dieu. Nous pouvons tout, quand il nous fortifie; sans lui, rien.

Prov. 28. 14.

Philip. 4. 13.
Joan. 15. 5.

Chapitre XIII.

De l'obéïssance des Supérieurs.

Mon Pere, lui dis-je un jour, comment est-« il possible que ceux qui sont en supériorité; « puissent pratiquer la vertu d'obéïssance? «

Il me répondit: ils le peuvent beaucoup mieux & plus héroïquement que ceux qui sont en sujettion.

Cette réplique m'étonna, & le priant de me la développer, il me l'expliqua de cette façon.

Ceux qui sont obligez à l'obéïssance, ne sont sujets pour l'ordinaire qu'à un Supérieur, le commandement duquel ils doivent tellement préferer à tout autre, que même ils ne peuvent pas obéir à un autre sans la permission, ou l'agrément de celui auquel ils sont sujets.

Mais ceux qui sont en supériorité ont leurs coudées plus franches, pour obéir plus amplement, & obéir même en commandant; parce que s'ils considerent que c'est Dieu qui les a mis sur la tête des autres, & qui leur commande de leur comman-

der, s'ils ne commandent que pour obéir au commandement de Dieu, qui ne voit que même leur commandement est un acte d'obéissance ?

Cette espece d'obéissance peut même être pratiquée par les Souverains, qui n'ont que Dieu au-dessus d'eux, & qui n'ont que Dieu à qui ils doivent rendre compte de leurs actions.

Ajoûtez, qu'il n'y a puissance si sublime qui ne reconnoisse même en terre quelque sorte de superiorité ; au moins quant au spirituel, à la conduite de son ame & à la direction de sa conscience.

Mais voici un degré bien plus haut d'obéissance, auquel se peuvent élever tous Superieurs ; c'est celui
1. Pet. 2. 13. que conseille l'Apôtre S. Pierre, quand il dit : *Soyez soumis à toute créature pour Jesus-Christ.*

C'est par cette obéissance universelle à toute créa-
1. Cor. 9. 22. ture, que nous nous faisons tout à tous, pour les gagner tous à Jesus-Christ. C'est par elle que nous regardons comme superieurs toutes personnes,
2. Cor. 4. 5. nous rendant serviteurs de tous pour notre Seigneur.

Aussi ai-je pris garde que quand quelqu'un l'abordoit, jusqu'aux plus petits, qu'il prenoit la contenance d'un inferieur devant son superieur, ne congediant personne, ne refusant point de converser, ni de parler, ni d'écouter, & ne donnant le moindre signe d'ennui, d'impatience, ni d'inquietude, quelque importunité qu'on lui fît, & quelque tems qu'on lui fît perdre.

Son grand mot étoit : „ Dieu me veut ainsi, il veut „ cela de moi, que me faut-il plus ? tandis que je fais „ cette action, je ne suis pas obligé d'en faire une „ autre. Notre centre est la très-sainte volonté de „ Dieu : hors de-là, ce n'est que trouble & empres- „ sement.

CHAPITRE XIV.

Son attachement à la justice, & son mépris des choses temporelles.

UNE personne de distinction s'adressa à notre Saint pour en obtenir un Monitoire. N'en ayant pas jugé la cause juste, il tâcha par les plus douces paroles, & les meilleures raisons, de persuader à cette personne de se désister de sa demande.

L'autre piqué de ce refus, crioit tout haut à l'injustice, sans que le Saint lui repliquât autre chose, sinon qu'il étoit marri que sa conscience ne lui permît pas de lui donner satisfaction.

Je ne suis ami, ajoûta-t-il, que jusqu'à l'Autel, « & jusqu'où le service de Dieu & la liberté de ma « conscience ne sont point offensés. Demandez-moi « ce qui est juste, & vous serez écouté. «

Le demandeur plus irrité que devant, se pourvoit au Senat de Chamberry, obtient le pouvoir de se pourvoir par Monitoire, & le lui fait signifier. A cela l'homme de Dieu se comporta comme un rocher parmi les vagues. Le Bienheureux ne fit autre réponse, sinon qu'il avoit son ame à sauver, & sa conscience à garder, & qu'il étoit prêt de rendre raison de son déni. L'affaire alla si loin, que l'on fut sur le point de saisir son temporel.

Cet orage étant calmé, comme on lui en parloit, il répondit doucement : S'ils m'eussent ôté mon « temporel, ils m'eussent fait le plus grand bien qui « me pût jamais arriver ; car ils m'eussent rendu tout « spirituel, & en ce cas, je les eusse jugez ; car n'est- «

1. Cor. 2. 15. „ il pas dit, que *l'homme ſpirituel juge tout, & n'eſt* „ *jugé de perſonne.*

L'entretenant une autre fois ſur ce ſujet, il me dit que ces ſaiſiſſeurs lui avoient fait grand tort de ne s'emparer pas de ſon temporel ; d'autant que Dieu „ le lui eût rendu au centuple. Penſez-vous, diſoit- „ il, que mes Dioceſains m'euſſent laiſſé mourir de „ faim ? je ſuis certain que j'euſſe été plus en peine „ de refuſer, que de prendre.

CHAPITRE XV.

Déférence merveilleuſe.

SE ſoumettre aux Superieurs, c'eſt plûtôt juſtice qu'humilité ; puiſque la raiſon veut que nous les reconnoiſſions pour nos maîtres. Se ſoumettre à ſes égaux, c'eſt amitié, ou civilité, ou bienſeance. Se ſoumettre à ſes inferieurs, c'eſt le vrai point de l'humilité ; parce que cette vertu nous faiſant connoître que nous ne ſommes rien, nous met ſous les pieds de tout le monde.

Notre Bienheureux a pratiqué cette humilité en un degré éminent. Il obéiſſoit à ſon homme de Chambre en ce qui regardoit ſon coucher & ſon lever, ſon habiller & deshabiller, comme s'il eût été le ſerviteur, & l'autre le maître. Quand il veilloit bien avant dans la nuit, ſoit pour étudier, ſoit pour écrire des Lettres, il l'invitoit à s'aller coucher, de peur qu'il ne s'ennuyât à attendre.

Une fois en été il ſe réveilla de grand matin, & ayant quelque choſe de grande importance dans l'eſprit, il l'appella pour le venir habiller. L'autre dormoit ſi profondément qu'il n'entendit point ſa

voix. Le Bienheureux Prélat se leve pensant qu'il ne fût point en sa garderobe, & y regardant il vit qu'il dormoit de si bonne grace, qu'il eut peur de nuire à sa santé, s'il l'éveilloit; il s'habille, & se met à prier, à étudier, à écrire.

Ce garçon s'étant éveillé & habillé, entra en la chambre de son Maître, & le vit qui travailloit. Il lui demanda brusquement, qui l'avoit habillé: moi-même, lui dit le Saint Prélat, ne suis-je pas assez « grand, & assez fort pour cela? L'autre en gron- « dant: vous coûteroit-il tant d'appeller? Je vous assu- « re, mon enfant, lui dit le Bienheureux François, « qu'il n'a pas tenu à cela, & j'ai crié plusieurs fois; « enfin estimant que vous fussiez dehors, je me suis « levé pour voir où vous étiez, & je vous ai trouvé « dormant de si bonne grace, que j'ai fait conscience « de vous éveiller. Vous avez bien meilleure grace, lui « dit le garçon, de vous mocquer ainsi de moi. O mon « ami, reprit le Prélat, je ne l'ai pas dit par un esprit « de mocquerie, mais oui bien certes en esprit de « joyeuseté: allez, je vous promets que je ne cesserai « plus d'apeller que vous ne soyez réveillé, ou que je « ne vous aille faire lever; & puisque vous le voulez « ainsi, je ne m'habillerai plus sans vous. »

CHAPITRE XVI.

Douceur charmante.

IL avoit un domestique de bonne mine, vertueux, gracieux, & de fort aimable conversation. Plusieurs Bourgeois le désirerent pour gendre.

Il en fit parler au Bienheureux qui lui dit un jour, mon cher .... j'aime votre ame comme la mienne

propre, & il n'y a sorte de bien que je ne vous desire, & que je ne voulusse vous faire, si j'en avois le moyen, je crois que vous n'en pouvez douter.

Vous êtes jeune, & possible que votre jeunesse donne dans les yeux de quelques personnes qui vous desirent; mais il m'est avis que c'est avec plus d'âge & de jugement, qu'il faut entrer en ménage; pensez-y bien; car quand on est embarqué, il n'est plus tems de s'en repentir.

Le mariage est un certain ordre, où il faut faire la profession devant le noviciat; & s'il y avoit un an de probation comme dans les Cloîtres, il y auroit peu de profés.

Au reste, que vous ai-je fait que vous vouliez me quitter? Je suis âgé, je mourrai bien-tôt, & alors vous pourrez vous pourvoir comme il vous plaira. Je vous laisserai à mon frere, qui aura soin de vous placer aussi avantageusement que les partis qui se présentent.

A ces paroles le jeune homme se jetta aux pieds de son Maître, lui demandant pardon de la pensée qu'il avoit eû de le quitter, & lui faisant de nouvelles protestations de fidélité, & de le servir à la mort & à la vie.

Non lui disoit-il, mon enfant, je n'entreprens pas sur votre liberté, je la voudrois racheter comme S. Paulin de la perte de la mienne; mais je vous donne un conseil d'ami, & tel que je donnerois à mon propre frere, s'il étoit de votre âge.

C'est ainsi qu'il traitoit ses domestiques en vrai pere de famille, les regardant non comme ses serviteurs, mais comme ses propres freres, & ses enfans.



CHAPITRE XVII.

De la préparation à la ſainte Meſſe, & de l'action de Graces.

ON l'avoit averti que j'étois extrêmement long à me préparer avant la ſainte Meſſe, & que cela incommodoit beaucoup de monde.

Il voulut me corriger de cela. Il m'étoit venu voir à Belley, ſelon la coutume de nos viſites annuelles réciproques. Il arriva que durant le tems de ſon ſéjour en notre maiſon, il eut un matin quantité de dépêches à faire, qui l'arrêterent fort tard en la chambre ; onze heures approchoient, & il n'avoit point encore dit la Meſſe, ce qu'il n'omettoit aucun jour, s'il n'étoit malade ou fort incommodé.

Il vient donc à la Chapelle revetu de ſon rochet & camail, & après avoir ſalué ceux qui étoient là, il fait une aſſez courte Priere au pied de l'Autel, s'habille & dit la Meſſe. L'ayant achevée, il ſe remet à genoux, & après une Priere aſſez courte, il nous vint trouver avec un viſage ſi ſerain, qu'il me paroiſſoit comme un Ange, & fut en converſation, juſqu'à ce qu'on nous appellât pour la table, qui fut peu après.

Moi qui étudiois toutes ſes actions, je me trouvai ſurpris de l'abregé de cette préparation, & de cette action de graces. Le ſoir comme nous fûmes ſeuls, je lui dis avec la confiance que me donnoit la qualité de fils : mon Pere, il me ſemble que pour un homme de votre taille, vous allez bien vîte. J'ai pris garde ce matin à votre préparation, & à votre action de graces, j'ai trouvé l'une & l'autre fort prompte.

O Dieu, ce me dit-il, que vous me faites plaiſir,

de me dire ainsi rondement mes véritez : & m'embrassa en disant ceci. Il y a trois ou quatre jours que j'en ai une de pareille étoffe à vous dire, & je ne sçavois par où m'y prendre. Mais que dites-vous, vous-même de vos longueurs, qui morfondent tout le monde, chacun s'en plaint & tout haut; possible cependant que cela n'est pas encore venu jusqu'à vous, tant il y a peu de gens qui osent dire aux Pontifes leurs véritez. C'est sans doute parce qu'il n'y a ici personne qui vous aime tant que moi, que l'on m'en a donné la commission; ne doutez point que je ne sois fondé en bonne procuration, sans qu'il soit besoin de vous en montrer les signatures : *un peu de ce que vous avez de trop nous feroit grand bien à tous deux, vous iriez plus promptement, & je n'irois pas si vite.* Mais n'est-ce pas une belle chose que l'Evêque de Belley reprenne celui de Geneve d'aller trop vîte; & celui de Geneve celui de Bellay d'aller trop lentement, n'est-ce pas le monde renversé?

Pensez que ceux qui désirent assister à votre Messe ont bien affaire de vos grands *agios*, & de tant de suffrages & actes que vous faites dans l'oratoire de votre Sacristie, & encore moins ceux qui attendent que vous ayez dit la Messe, pour vous parler d'affaires.

Mais, mon Pere, lui dis-je, comment faut-il se disposer pour la sainte Messe? Que ne faites-vous, me répondit-il, cette préparation dès le matin en l'exercice de l'oraison, à laquelle je sçai, ou au moins je pense, que vous ne manquez pas.

Je me leve à quatre heures en été, lui dis-je, & je ne vais à l'Autel qu'à neuf ou dix heures.

Estimez-vous, reprit-il, que cet intervale de quatre à cinq heures soit fort grand devant celui, *aux yeux duquel mille ans sont comme le jour d'hier qui est passé?* Psal. 84. 4.

Et de l'action de grace, quoi ?

Attendez à la faire en votre exercice du soir, aussibien ne faut-il pas, en examinant votre conscience, que vous pesiez une action si remarquable, & le remerciment n'est-il pas un des points de l'examen ? L'une & l'autre se peut faire & plus à loisir, & plus tranquillement le soir & le matin; cela n'incommode personne, se fait mieux & plus mûrement, ne traverse en rien les fonctions de votre charge, ne donne aucun ennui au prochain.

Mais ne prendra-t-on point aussi mauvaise édification, ajoûtai-je, de voir faire tout cela avec tant de promptitude, puisque *Dieu en courant ne veut être adoré ?* Nous avons beau courir, reprit-il, Dieu va encore plus vîte que nous : c'est un esprit qui sort de l'Orient, & paroît au même instant à l'Occident. Tout lui est present; il n'y a ni passé ni futur pour lui : où pouvons-nous aller devant son esprit ? J'aquiesçai à cet avis, & depuis m'en suis bien trouvé.

CHAPITRE XVIII.

Ne point se rebuter des peines attachées aux fonctions du Ministere.

GARDEZ-VOUS, me dit-il, de la tentation qui vous fait desirer de quitter votre charge, & de renoncer à votre Evêché, pour vous retirer en une vie privée & solitaire.

Votre épouse est sainte (entendant l'Eglise de laquelle en me sacrant il m'avoit donné l'anneau) & plus capable de vous sanctifier, que la femme fidelle 1. Cor. 7. 14. dont parle l'Apôtre.

Il est vrai que la multitude des enfans spirituels qu'elle met sur vos bras vous donne de la peine,

qui est une espece de martyre ; mais souvenez-vous que dans cette amertume très-amere, vous trouverez la paix de votre ame, paix de Dieu au-dessus de tout sentiment. Que si vous la quittez pour chercher le repos, possible Dieu permettra que votre prétenduë tranquilité sera troublée de tant de persécutions & de traverses, que vous serez comme ce bon frere Leonice, qui étoit souvent visité des consolations célestes dans le tracas du ménage en son Monastere, desquelles il fut privé quand il eut par importunité obtenu de son Supérieur la retraite en sa cellule, pour vaquer plus utilement, disoit-il, à la contemplation.

Philip. 4. 7.

„ Sçachez, (ô que ce mot m'est demeuré profon„ dément gravé dans le souvenir !) que Dieu hait la „ paix de ceux qu'il a destinez à la guerre. Il est le „ Dieu des armées & des batailles, aussi-bien que le „ Dieu de paix.

Quoiqu'il m'eût sacré Evêque à l'âge de 25. ans, par dispense du Saint Siege, il vouloit néanmoins que je me misse à toutes les fonctions Pastorales. Il vouloit que je celebrasse la Messe tous les jours, que j'administrasse toute sorte de Sacremens, que je visitasse, préchasse, catéchisasse ; en un mot que je fusse à tout sans aucune exception pour accomplir mon ministere.

2. Timot. 4. 5.

Un jour las & accablé de tant de fatigues, comme je m'en plaignois à lui, il me répondit que je me souvinsse de ce qui est écrit : que *la femme qui enfante a beaucoup de tristesse, mais qu'elle a de la joye aussitôt qu'elle a mis un homme au monde.*

Jean. 16. 21.

Quel honneur pour vous, que Dieu daigne s'en servir pour délier tant de pauvres ames, les retirer de la mort du péché, & les ramener à la vie de la grace ! Il en est comme des vendangeurs & des moif-

ſonneurs, qui ne ſont jamais ſi contens & ſi joyeux que quand ils plient ſous leurs faix. Qui les a jamais oüi ſe plaindre de l'excès de la moiſſon ou de la vendange?

Je vois bien pourtant que vous voulez que je vous plaigne un peu, & que je ſouffle ſur votre agréable mal : Hé bien ainſi ſoit-il. Je vous avoüe donc que comme on apelle Martyrs ceux qui confeſſent Dieu devant les hommes, il n'y auroit pas grand danger d'apeller encore Martyrs en quelque maniere, ceux qui confeſſent les hommes devant Dieu, même Confeſſeurs & Martyrs tout enſemble ; m'encourageant à demeurer en cette croix, & d'y perſeverer juſqu'à la fin.

Il faudra donc, lui dis-je, apeller plus que Martyrs, ceux qui confeſſent les ſcrupuleux & les ſcrupuleuſes.

O vraiment, reprit-il, vous avez raiſon ; & vaudroit autant expoſer un viſage frotté de miel à une ruche d'abeilles.

Chapitre XIX.

M. de Belley veut imiter le Bienheureux, dans ſa maniere de prêcher.

JE l'avois en une ſi haute eſtime, que toutes ſes façons de faire me raviſſoient. Il me vint en l'eſprit de l'imiter dans ſa maniere de prêcher. Ne vous imaginez pas, néanmoins, que je vouluſſe l'imiter en la hauteur de ſes penſées, en la profondeur de ſa doctrine, en la force de ſes raiſonnemens, en la bonté de ſon jugement, en la douceur de ſes paroles, en l'ordre & la liaiſon ſi juſte de ſes diſcours, & en cette douceur incomparable qui arrachoit les

rochers de leurs places. Tout cela étoit hors de ma portée.

Je fis comme ces mouches, qui ne pouvant se prendre au poli de la glace d'un miroir, s'arrêtent sur la bordure. Je m'amusai, & comme vous allez entendre, je m'abusai, en me voulant conformer à son action extérieure, à ses gestes, à sa prononciation, tout cela en lui étoit lent & posé. La mienne étant toute autre, je fis une métamorphose si étrange, que je n'étois plus reconnoissable, ce n'étoit plus moi. J'avois gâté mon propre original, pour faire une fort mauvaise copie de celui que je voulois imiter.

Notre Bienheureux fut averti de tout ce mystere, lequel me dit un jour, après avoir bien tournoyé; à propos de Sermons, mais il y a bien des nouvelles; on m'a dit qu'il vous a pris envie de contrefaire l'Evêque de Geneve en préchant. Je repoussai cet assaut en lui disant: Hé bien! est-ce un si mauvais exemplaire; à votre avis, ne préche-t-il pas mieux que moi?

Ha! certes, repliqu'a-t-il, voilà une attaque de réputation, ô non, à la vérité il ne préche pas si mal; mais le pis est, que l'on m'a dit que vous l'imitiez si mal, que l'on n'y connoît rien, sinon un essai si imparfait, qu'en gâtant l'Evêque de Belley, vous ne representez nullement celui de Geneve: de sorte qu'il seroit besoin d'imiter ce mauvais peintre, qui écrivoit le nom de ce qu'il vouloit peindre, sur les figures qu'il barboüilloit.

Laissez-le faire, repris-je, & vous verrez que petit à petit, d'apprentif il deviendra maître, & que ses copies à la fin passeront pour des originaux.

Joyeuseté à part, reprit-il, vous vous gâtez, & vous démolissez un beau bâtiment, pour en refaire

un contre toutes les regles de la nature & de l'art ; & puis en l'âge où vous êtes, quand vous aurez, comme le camelot, pris un mauvais pli, il ne sera pas aisé de le changer.

O Dieu! si les naturels pouvoient s'échanger, que ne donnerois-je pas de retour pour le vôtre. Je fais ce que je puis pour m'ébranler, je me pique pour me hâter, & plus je me presse, moins j'avance. J'ai de la peine à trouver mes mots, plus encore à les prononcer. Je suis plus lourd qu'une souche; je ne puis ni m'émouvoir, ni émouvoir les autres, & si je sue beaucoup, & n'avance gueres ; vous allez à pleines voiles, & moi à la rame ; vous volez, & je rampe, ou je me traîne comme une tortuë; vous avez plus de feu au bout du doigt, que je n'en ai en tout mon corps ; une promptitude prodigieuse, & une vivacité semblable à celle des oyseaux ; & maintenant l'on dit que vous pesez vos mots, que vous comptez vos periodes, que vous traînez l'aîle, que vous languissez & faites languir vos Auditeurs.

Je vous dirai que cette medecine fut si efficace, qu'elle me purgea de cette douce erreur, & me fit reprendre mon premier train.

CHAPITRE XX.

De la Charité de la Chasteté, & de la Chasteté de la Charité.

COMME on parloit devant lui d'une fille de bonne maison, qui étoit tombée en une faute fort scandaleuse, il dit : « C'est grand cas que chacun a « tant de zéle & de charité pour la chasteté, & peu en « ont pour la chasteté de la charité. » «

Il s'expliqua ainsi : Tous ont du zele pour la con-

ſervation de la chaſteté, juſques-là que ceux qui ne l'aiment pas, la louent, & que ceux qui ne l'obſervent pas, la font obſerver aux perſonnes qui dépendent d'eux, en quoi ils ſont louables; car on ne peut conſerver avec trop de diligence un ſi riche tréſor; vû même que la bienſéance publique y eſt intereſſée avec l'honneur des familles.

Mais plût à Dieu que nous euſſions autant de zéle pour la chaſteté de la charité. J'appelle chaſteté de la charité, la pureté & integrité de cette vertu, la mere, la reine & l'ame de toutes les autres, & ſans laquelle ou elles ne ſont pas vraies vertus; ou elles ſont mortes, & ſans mérite devant Dieu. Or il y a tant de charité impure & feinte, & par conſequent qui n'eſt pas chaſte & entiere, que c'eſt une grande pitié. Telle eſt celle par laquelle on offenſe la vraie charité de Dieu & du prochain, ſous le prétexte de la charité même, ce qui eſt une trahiſon nomparcille, puiſqu'elle trahit le traître même qui l'embraſſe. J'ai coutume de dire que le zéle eſt une vertu dangereuſe, parce qu'il y a peu de gens qui la ſachent pratiquer comme il convient. Pluſieurs font comme ces mauvais couvreurs, qui gâtent plus de thuiles qu'ils n'en remettent. C'eſt en ne regardant que Dieu en toutes choſes, & toutes choſes en Dieu, que nous arrivons à la chaſteté & virginité de la charité; de laquelle ſi peu de gens ſont
2. Cor. 11.2. jaloux de la jalouſie de Dieu qui brûloit le grand Apôtre.

Par cette prudente diverſion il écarta bien loin le propos offenſant qui bleſſoit ſes oreilles, parce que Dieu y étoit deshonoré par la médiſance que l'on faiſoit du prochain.

CHAP.

CHAPITRE XXI.

Le cas qu'il faiſoit de la douceur.

ON lui amena un jeune homme, afin qu'il lui fît une ſevere correction : mais il lui parla avec ſa douceur ordinaire, & voyant ſon endurciſſement il verſa des larmes, diſant que ce cœur dur & impliable feroit une mauvaiſe fin.

Comme on lui eût dit que la mere l'avoit maudit : Ha ? dit-il, voilà encore le pire, ſi cette femme eſt priſe au mot, elle aura beau maudire ſes maledictions, miſerable mere d'un plus malheureux fils.

Il ne fut que trop bon Prophete ; car ce jeune garçon périt bien-tôt après par un miſerable duel, & ſon corps fut mangé par les chiens & les loups, & ſa mere en mourut de regret.

Or, comme quelques-uns le reprenoient de ſa trop grande douceur en cette correction. « Que voulez-vous que j'y faſſe, leur diſoit-il, j'ai fait tout ce que j'ai pû pour m'armer d'une colere qui ne péche point, j'ai pris mon cœur à deux mains, & n'ai pas eû la force de le lui jetter à la tête.

Et puis, à vous dire le vrai, je craignois d'épancher en un quart d'heure ce peu de liqueur de manſuetude, que je tâche de recueillir depuis vingt-deux ans, comme une roſée, dans le vaſe de mon cœur. Les Abeilles ſont pluſieurs mois à faire peu de miel, que l'homme avale en une bouchée. Et puis, à quel propos parler, où l'on n'eſt point écoûté ? Ce jeune homme n'étoit pas capable de remontrance ; car la lumiere de ſes yeux, c'eſt-à-dire, de ſon jugement, n'étoit point avec lui. Je ne lui euſſe de rien ſervi, & je me fuſſe peut-être *Eccl. 32. 6.*

„ fait grand tort, & j'eusse imité ceux qui se noyent „ avec ceux qu'ils pensent sauver. Il faut que la chari- „ té soit prudente & judicieuse. „

CHAPITRE XXII.

On lui demande si les Apôtres alloient en carosse.

L'AN 1619. il vint à Paris, accompagnant M. le Cardinal de Savoye, qui venoit pour assister aux nôces de M. le Prince de Piémont son frere, qui épousoit Madame, sœur du Roy, Christine de France.

Un homme de la Religion demanda à lui parler, & on l'introduisit dans sa chambre. Ce personnage lui demande en entrant, sans lui faire autre compliment ni reverence: Est-ce vous que l'on nomme l'Evêque de Geneve? Monsieur, lui dit notre Prélat, on m'appelle ainsi.

Je voudrois bien sçavoir de vous, que l'on tient par tout pour un homme Apostolique, si les Apôtres alloient en carosse?

Notre Bienheureux, à cet assaut, se trouva un peu surpris; néanmoins s'étant remis, il s'avisa de ce qui est écrit de S. Philippe aux Actes des Apôtres, *Act. 8. 27.* qui entra dans le char ou carosse de l'Eunuque de Candace Reine d'Ethiopie, ce qui lui donna sujet de repartir, qu'ils alloient en carosse quand la commodité & l'occasion s'en presentoient.

L'autre secouant la tête, je voudrois bien que vous me fissiez voir cela dans l'Ecriture; alors il lui allegua l'exemple que nous venons de marquer.

Mais ce carosse, dit l'autre, n'étoit pas à lui, mais à l'Eunuque, qui l'invita d'y monter.

Je ne vous ai pas dit que ce carosse fût à lui, mais

ſeulement, que quand l'occaſion ſe preſentoit ils alloient en caroſſe.

Mais dans des caroſſes dorez, brodez, & ſi riches, que le Roy n'en auroit pas de plus précieux, ni traînez par de plus beaux chevaux, ni conduits par des cochers mieux couverts ? c'eſt ce qui ne ſe lit point, & c'eſt ce qui me ſcandaliſe en vous, qui faites le Saint, & que l'on tient pour tel. Vraiment voilà de beaux Saints, & qui vont en Paradis bien à leur aiſe.

Hélas ! Monſieur, lui dit notre Saint, ceux de Geneve qui retiennent le bien de mon Evêché, m'ont coupé l'herbe ſi courte, que c'eſt tout ce que je puis faire de vivre petitement & pauvrement de ce qui me reſte. Je n'eus jamais de caroſſe à moi, ni le moyen d'en avoir.

Ce caroſſe ſi pompeux & ſi magnifique où je vous vois tous les jours n'eſt donc pas à vous ?

Non, reprit l'Evêque, & vous avez raiſon de l'apeller majeſtueux, car il appartient à Sa Majeſté, & il eſt du nombre de ceux que le Roy a ordonné pour ceux qui, comme moi, ſont à la ſuite de Meſſieurs les Princes de Savoye ; vous le pouvez connoître aux livrées du Roy, que porte celui qui le conduit.

Vraiment cela me contente, & je vous en aime davantage. Vous êtes donc pauvre à ce que je vois ?

Je ne me plains point de ma pauvreté, puiſque j'ai ſuffiſamment pour vivre honnêtement, & ſans ſuperfluité ; & quand j'en ſentirois les incommoditez, j'aurois tort de me plaindre d'une choſe que Jeſus-Chriſt a choiſie pour ſon partage durant tout le cours de ſes jours, vivant & mourant entre les bras de la pauvreté.

Au reſte, la maiſon qui m'a donné la naiſſance,

étant dans la ſujétion de la maiſon de Savoye, j'ai tenu à honneur d'accompagner M. le Cardinal de Savoye en ce voyage, & de me trouver à la celebrité de l'alliance que M. le Prince de Piémont ſon frere contracte avec la France, épouſant Madame, ſœur de Sa Majeſté.

Tout ceci contenta de telle ſorte ce Proteſtant, qu'il lui promit de l'avoir déſormais en eſtime, & qu'il ſe retira avec beaucoup de ſatisfaction.

CHAPITRE XXIII.

Le Bienheureux accepte le défi d'un Miniſtre.

LE Bienheureux préchant à Grenoble le Carême & l'Avent, eut un tel concours à ſon auditoire, non-ſeulement des Catholiques, mais encore des Proteſtans de la Confeſſion de Geneve, que les Prêches étoient déſerts.

Un des Miniſtres, homme turbulent, voyant ſon auditoire deſert, après beaucoup d'invectives & de déclamations injurieuſes contre le Saint, le menace d'en venir à une Conference reglée, ce que le Bienheureux accepta.

Une perſonne de mérite, qui n'étoit pas d'avis que le Bienheureux s'y exposât, lui repreſenta l'humeur inſolente du Miniſtre, qui avoit une bouche d'enfer, & la langue la plus contagieuſe & injurieuſe du monde.

Bon, diſoit le Bienheureux, voilà juſtement ce qu'il nous faut.

Et comme cet ami lui repreſentoit que le Miniſtre le traiteroit indignement, & n'auroit non plus d'égard pour lui que pour un homme de néant.

Encore mieux, repliqua le ſaint Evêque, c'eſt ce

que je demande; ô que de gloire Dieu tirera de ma confusion!

Mais, repartoit l'autre, voulez-vous exposer votre qualité à l'opprobre?

Notre Seigneur, reprit le Bienheureux, en a bien souffert d'autres: N'en a-t-il pas été rassasié?

O disoit cet ami, vous débutez de trop haut.

Que vous dirai-je, continua notre Bienheureux, j'espere que Dieu me fera la grace d'endurer plus d'injures qu'il ne m'en sçauroit dire; & si nous sommes bravement humiliez, Dieu sera magnifiquement exalté. Vous verrez des conversions à tas, ensuite de cela, mille tombant à gauche, & dix mille à droite. C'est la pratique de Dieu, de tirer son honneur de notre humiliation. Les Apôtres ne sortoient-ils pas joyeux des assemblées où ils avoient enduré des affronts pour le Nom de Jesus? *Act. 5. 41.* Ayons bon courage, Dieu nous aidera. Ceux qui esperent en lui ne manquent de rien, & ne sont jamais confondus. *Psal. 33. 25.*

Mais l'ennemi, de peur de perdre en ce jeu, suggera tant de raisons de prudence humaine aux suppôts du Ministre, qui se défioient de ses forces, qu'ils firent arrêter cette conference par le Lieutenant de Roi, qui étoit encore alors de leur créance.

Chapitre XXIV.

Les égards du Bienheureux pour un Ecclésiastique qui avoit été son Précepteur.

Le Bienheureux avoit eu dans sa jeunesse un Ecclésiastique fort vertueux, lequel il garda jusqu'à sa mort. Il l'avoit conduit en ses études en Savoye, à Paris, & à Padouë, & avoit pris un grand

aſcendant ſur ſon eſprit.

Le Bienheureux lui a toûjours porté un grand reſpect, l'apellant & ſon Pere & ſon Maître ; & quand il fut Evêque, il le fit Chanoine en ſon Egliſe, & le pourvut honorablement, lui donnant outre cela, & ſa maiſon & ſa table.

Ce bon Eccléſiaſtique avoit de ſon côté un tel zele de l'honneur de ſon Diſciple, qu'il n'eût pû ſuporter qu'aucun en eût dit en ſa preſence une ſeule parole déſavantageuſe, ſans ſe mettre auſſi-tôt en mauvaiſe humeur.

Le bon Evêque lui repreſentoit quelquefois qu'il n'étoit pas raiſonnable qu'il fût ſi ſenſible ſur la réputation de ſon Diſciple. Quoi, lui diſoit-il, ſuis-je tout parfait ? Suis-je Saint ?

Je vous deſire tel, diſoit le bon Eccléſiaſtique

Et quand je le ſerois, diſoit le Diſciple, les Saints n'ont-ils pas eu des cenſeurs & des moqueurs ? Ontils été exemts du fleau de la perſécution, & de la contradiction des langues ? Que n'a-t-on pas dit de Notre-Seigneur ? S. Paul n'a-t-il pas repris S. Pierre, & lui-même n'a-t-il pas été réputé fou, à cauſe de ſa grande ſcience ?

Le bon Monſieur ne ſe payoit pas de ces raiſons ; il le reprenoit de ſes moindres defauts ou qui lui ſembloient tels, avec une liberté qui eût mis à bout toute autre patience, & qui ne pouvoit être excuſée que par le zele ardent du Maître, & la douceur incroyable du Diſciple.

Au commencement de ſon Epiſcopat, auquel il fut promu environ à l'âge de trente-ſix ans, donnant libre accès à tout le monde indifferemment ; pour être le ſel & la lumiere de tous, puiſque Dieu l'avoit mis ſur le chandelier, ce bon Précepteur diſoit que cela n'étoit pas ſéant à la gravité Epiſco-

pale ; ſur tout il ne pouvoit ſouffrir que les femmes l'abordaſſent, & lui parlaſſent ſi long-tems. Le S. Prélat qui ſe reconnoiſſoit redevable à tous, ne rebutoit perſonne.

Une fois qu'il le preſſoit là-deſſus, & le conjuroit de ſe défaire de tant d'importunitez, d'épargner ſon tems, qu'il employeroit à de meilleures occupations ; & ſur-tout d'éviter les mauvais bruits, à quoi cela pourroit donner occaſion.

Il lui dit : Monſieur d'Aage, que voulez-vous, la charge des ames n'eſt pas de porter les forts, mais de ſuporter les foibles. Il ne faut point ſe mêler de ce travail, ou il s'y faut donner tout-à-fait. Dieu hait les tiedes, & veut être ſervi ſans meſure : J'aime certes la prudence du ſerpent, mais incomparablement plus la ſimplicité de la colombe. Dieu, qui eſt la charité même, m'ayant attaché à cet emploi de charité, ſçait qu'en tout cela je ne regarde que ſon amour. Tant que je me tiendrai à lui, il ne m'abandonnera pas. Il ne délaiſſe jamais ceux qui le cherchent & qui le recherchent de tout leur cœur. Ayons bon courage, il nous aidera, & ne permettra que nous tombions pour nous bleſſer. Il nous ſoutiendra de ſa main, il eſt un aide puiſſant, ceux qui ſont en ſa main ne peuvent périr. Il nous peut retirer des abîmes de la terre, combien plus aiſément nous empêcher d'y deſcendre. Il mortifie, il vivifie. Il mene aux enfers & en retire. Avec lui nous ne devons pas craindre les milliers de combattans & avec lui nous ſommes aſſez forts pour ſurmonter toute ſorte d'obſtacle.



CHAPITRE XXV.

De la Perfection.

JE n'entends parler que de perfection, disoit quelquefois notre Bienheureux, & je vois fort peu de personnes qui la pratiquent. Chacun en fait une à sa mode, les uns la mettent en l'austérité des habits, d'autres en celle du manger, d'autres en l'aumône, d'autres en la fréquentation des Sacremens, d'autres en l'Oraison, d'autres en certaine sorte de contemplation passive & sur-éminente, d'autres en ces graces extraordinaires, que l'on apelle gratuitement données; & tous ceux-là se trompent, prenant les moyens ou les effets pour la cause.

Pour moi je ne sçai, ni ne connois point d'autre perfection que d'aimer Dieu de tout son cœur, & son prochain comme soi-même. Toute autre perfection sans celle-ci, est une fausse perfection. La charité est le seul lien de perfection entre les Chrétiens, & la seule vertu qui nous unit à Dieu & au prochain comme il faut, en quoi consiste notre fin, & consommation derniere. C'est-là la fin de toute consommation, & la consommation de toute fin. Ceux-là nous trompent, qui nous forgent d'autres perfections.

Toutes les vertus qui semblent les plus grandes
1. Cor. 13. & les plus excellentes, ne sont du tout rien sans la charité, ni la foi même, quand elle transporteroit les montagnes, & qu'elle pénetreroit les mysteres; ni la prophetie, ni le langage des hommes & des Anges, ni l'aumône de tous ses biens, ni même le martyre, fut-il du feu, tout cela ne sert de rien sans la charité.
Joan. 3.14. Quiconque n'est point en la charité est dans la mort;

& toutes les œuvres, quelque bonté apparente qu'elles ayent, ſont des œuvres mortes, & de nul prix pour l'Eternité.

Je ſçai que les auſteritez, l'oraiſon & les autres exercices de vertu, ſont de fort bons moyens pour avancer en la perfection, pourvû qu'ils ſoient pratiquez en charité, & par le motif de la charité. Il ne faut pourtant pas mettre la perfection dans les moyens, mais dans la fin où ces moyens conduiſent ; autrement ce ſeroit s'arrêter dans le chemin, & au milieu de la courſe, au lieu d'arriver au but.

Chapitre XXVI.

Suite du même ſujet.

Comme je lui demandois ce qu'il falloit faire pour arriver à cette perfection :

Il faut, reprit-il, aimer Dieu de tout ſon cœur, & « ſon prochain comme ſoi-même. „ «

Je ne vous demande pas ce que c'eſt que la perfection, lui repartis-je, je demande le chemin qu'il faut tenir pour y arriver.

La charité, me dit-il, eſt une vertu admirable, « elle eſt & moyen & fin tout enſemble ; elle eſt le « chemin & le terme, elle eſt la voye pour aller à « elle-même ; c'eſt-à-dire, pour faire progrès en la per- « fection. „ Je veux vous montrer une voye encore plus « excellente, dit S. Paul, & auſſi-tôt il fait une ample deſcription de la charité. 1. *Cor.* 12. 21.

Toute vertu eſt morte ſans elle, pour cela elle eſt la vie. Nul n'arrive ſans elle à la derniere & ſouveraine fin qui eſt Dieu, pour cela elle eſt la voye. Sans elle il n'y a point de vraye vertu, pour cela elle eſt la vérité. Elle eſt la vie de l'ame, car c'eſt par elle

que nous ſommes transferez de la mort du peché à la vie de la grace. C'eſt elle qui rend la foi, l'eſperance & toutes les autres vertus vives & animées. Comme l'ame eſt la vie du corps, auſſi la charité eſt la vie & la perfection de l'ame.

Je ſçai tout cela, lui dis-je, mais je deſire ſçavoir comment il faut faire pour aimer Dieu de tout ſon cœur, & ſon prochain comme ſoi-même.

„ Il me repartit : il faut aimer Dieu de tout ſon cœur, „ & ſon prochain comme ſoi-même.

Me voilà, repris-je auſſi ſçavant que j'étois : je ſouhaite un moyen propre pour aprendre à aimer Dieu de tout ſon cœur, & le prochain comme ſoi-même.

„ Le moyen le plus propre, le plus aiſé, le plus „ court, le plus utile pour aimer Dieu de tout ſon „ cœur ... c'eſt d'aimer Dieu de tout ſon cœur ... Il prenoit ainſi plaiſir à me tenir en ſuſpens.

A la fin il s'expliqua, & me dit : Pluſieurs auſſi-bien que vous, me demandent des méthodes, des moyens, des ſecrets de perfection, & je leur réponds, que je ne ſçai point de plus grande fineſſe, que d'aimer Dieu de tout ſon cœur ... & tout le ſecret d'arriver à cet amour, c'eſt d'aimer; car comme on aprend à étudier en étudiant, à parler en parlant, à courir en courant, à travailler en travaillant, auſſi aprend on à aimer Dieu & le prochain en l'aimant; & ceux qui prennent une autre méthode ſe trompent.

Le bon moyen donc d'aimer Dieu, c'eſt de l'aimer toujours plus : avancez ſans ceſſe, & ne vous amuſez point à regarder en arriere. Que les aprentifs commencent, & à force d'aimer, ils y deviendront maîtres. Que les plus avancez avancent toujours plus avant, ſans penſer être arrivez au but; car la charité de cette vie peut toujours être aug-

mentée jusqu'au dernier soupir ; & que les plus avancez, disent avec David : *Voilà maintenant que je commence* : ou avec le grand S. François, quand commencerons-nous à aimer, & à servir Dieu de tout notre cœur, & à chérir notre prochain comme nous-mêmes ? Psal. 76. 11.

Chapitre XXVII.

Suite du même sujet.

Je sçavois bien, lui dis-je, que la perfection chrétienne consiste en la charité, que cette charité c'est aimer Dieu pour l'amour de lui-même, & le prochain pour l'amour de Dieu. Mais qu'est-ce qu'aimer ?

Il me répondit : L'amour est la premiere passion de notre cœur, qui nous porte à vouloir le bien.

Aimer Dieu & le prochain d'un amour de charité, qui est un vrai amour d'amitié, c'est vouloir du bien à Dieu pour lui-même ; & au prochain en Dieu, & pour l'amour de Dieu.

Mais quel bien, repris-je, pouvons-nous vouloir à Dieu qui est le bien souverain, & la bonté essentielle ?

Nous pouvons, répondit-il, lui vouloir deux sortes de bien : celui qu'il a par complaisance, nous réjoüissant de ce qu'il est ce qu'il est, & que rien ne peut être ajoûté à la grandeur, & à l'infinité de sa perfection intérieure : & celui qu'il n'a pas, le lui vouloir ; ou par effet, s'il est en notre pouvoir de le lui procurer ; ou par affection & desir, s'il n'est pas en notre pouvoir.

Et quel bien n'a point Dieu, repartis-je. C'est ce que j'allois vous dire, repliqua-t-il, C'est celui que

l'on appelle extérieur, & qui lui provient de l'honneur & de la gloire que lui rendent les créatures, principalement celles qui sont raisonnables. Si nous aimons véritablement Dieu, nous tâchons de lui procurer ce bien-là par nous-mêmes, rapportant à sa gloire tout notre être, & toutes nos actions, non-seulement les bonnes, mais les indifférentes; & non contens de cela, nous faisons toutes nos diligences & tous nos efforts, pour essayer de porter le prochain à son service, & à son amour, afin que par tout & en toutes choses Dieu soit honoré.

Aimer le prochain en Dieu, c'est se réjoüir du bien qu'il a, en tant qu'il s'en sert utilement pour la gloire de Dieu; c'est lui rendre toute l'assistance possible, qu'il exige de nous en son besoin; c'est avoir le zele du salut de son ame, & le procurer comme le nôtre propre, à cause que Dieu le veut, & y prend plaisir.

C'est-là avoir la vraye charité, & aimer solidement & sincerement Dieu pour l'amour de lui-même, & le prochain pour l'amour de Dieu.

CHAPITRE XXVIII.

De l'amour des ennemis.

UNE personne de confiance lui disant qu'elle ne trouvoit rien de plus difficile dans le Christianisme que l'amour des ennemis. „ Et moi, lui dit-„ il, je ne sçai comme j'ai le cœur fait, ou comme il „ a plû à Dieu de m'en créer un tout nouveau, vû „ que non-seulement je n'ai aucune difficulté à pra-„ tiquer ce commandement, mais j'y ai un tel plaisir, „ & y ressens une suavité si délicieuse & si particulie-„ re, que si Dieu m'avoit défendu de les aimer, j'au-

rois bien de la peine à lui obéir. "

Et ayant été considérablement outragé par un particulier ; après plusieurs bonnes raisons qu'il lui dit avec une douceur incomparable, pour l'apaiser ; il finit en lui disant : Après tout, je veux bien que vous sçachiez que quand vous m'auriez crevé un œil, je vous regarderois de l'autre aussi affectueusement, que le meilleur ami que j'aye au monde.

Il est vrai, ajoûta-t-il, que dans les sens il y a quelque petit combat ; mais enfin il en faut venir à cette parole de David : *Courroucez-vous*, ou comme dit une autre version, trémoussez un peu, *mais ne péchez pas*. O ! non ; car pourquoi ne suporterons-nous pas ceux que Dieu même suporte, ayant ce grand exemple devant les yeux, Jesus-Christ priant en Croix pour ses ennemis. *Psal. 4. 5.*

Encore ne nous ont-ils pas crucifiez, encore ne nous ont-ils pas persécutez jusqu'à la mort, encore n'avons-nous pas résisté jusqu'au sang. Mais qui ne l'aimeroit, ce cher ennemi pour qui Jesus-Christ a prié, pour qui il est mort ; car voyez-vous, il ne prioit pas seulement pour ceux qui le crucifioient, mais encore pour ceux qui nous persécutent, & qui le persécutent en nous, ainsi qu'il témoigna à Saul, quand il lui cria : Pourquoi me persécutes-tu ? cela s'entend en mes membres. *Heb. 12. 4.* *Act. 9. 4.*

A dire la vérité, nous ne sommes pas obligez d'aimer son vice, sa haine, ni l'inimitié qu'il nous porte, car elle déplaît à Dieu qui en est offensé ; mais il nous faut séparer le péché du pécheur, le précieux du vil, si nous voulons être comme la bouche du Seigneur.

Ce sont les menus feux qui s'éteignent par le vent, les gros s'allument davantage. Le meilleur poisson se nourrit dans les eaux salées de la mer,

& les meilleures ames s'engraiſſent de la grace parmi les contradictions, dont les eaux ne peuvent éteindre la charité ; elles s'élevent par-là vers Dieu ; comme l'Arche de Noé vers le Ciel par les eaux du déluge.

CHAPITRE XXIX.

Du concours aux Bénéfices.

IL avoit établi le concours pour les Bénéfices de ſon Dioceſe, & il m'a dit pluſieurs fois que ſans cela la charge Paſtorale lui eût été inſuportable.

Et afin de couper chemin aux brigues & aux faveurs, & ſe lier les mains, il avoit formé un conſeil composé de quelques Docteurs, & des plus ſçavans & vertueux Eccléſiaſtiques de ſon Diocèſe, entre leſquels il n'étoit que le Préſident, & n'avoit que ſa voix, pour le choix de celui des concurrens qui étoit jugé le plus capable. Saint réglement qu'il ſeroit à ſouhaiter de voir pratiquer en tous les Diocèſes !

CHAPITRE XXX.

De la mémoire & du jugement.

IL ſe plaignoit un jour à moi de ſon peu de mémoire. Ce défaut, lui dis-je, eſt bien récompenſé par le jugement. Celui-ci eſt le maître, l'autre n'eſt qu'un ſerviteur, qui fait aſſez de bruit, mais peu de fruit, ſi le jugement n'accompagne ſes démarches.

Il eſt vrai, me répondit-il, que les grandes mémoires, & les grands jugemens ne font pas d'ordi-

naire leur résidence en une même maison, & que ce sont comme deux bénéfices incompatibles, & dont on donne peu de dispenses pour les tenir ensemble. Ces deux qualitez subsistent en une même personne en un dégré médiocre : mais dans un eminent & sublime, cela arrive fort rarement.

Je lui nommai pour exemple le grand Cardinal du Peron, ce prodige de mémoire & de sçavoir, lequel aussi abondoit en jugement. Il avoüa cet exemple avec un éloge qui témoignoit la grande estime qu'il faisoit de ce grand personnage.

Et à dire le vrai, ces deux qualitez sont de temperamens si divers, qu'il est mal aisé que l'une ne chasse l'autre : l'une vient de la vivacité, l'autre ne va qu'à pas de plomb. C'est pourquoi, lui disois-je, vous n'avez pas à vous plaindre de votre partage, puisque vous avez la très-bonne part, qui est le jugement. Plût à Dieu que je pûsse vous donner de la mémoire, qui m'afflige souvent de sa facilité ; car elle me remplit de tant d'idées, que j'en suis suffoqué en prêchant, & même en écrivant, & que j'eusse un peu de votre jugement ; car de celui-ci, je vous assure que j'en suis fort court.

A ce mot il se prit à rire, & en m'embrassant tendrement : En vérité, me dit-il, je connois maintenant que vous y allez tout à la bonne foi. Je n'ai jamais trouvé qu'un homme avec vous, qui m'ait dit qu'il n'avoit gueres de jugement ; car c'est une piéce de laquelle ceux qui en manquent davantage, pensent en être les mieux fournis, & je n'en trouve point de plus courts, que ceux qui pensent y abonder.

Se plaindre de son défaut de mémoire, & même de la malice de sa volonté, c'est une chose assez commune, peu de gens en font la petite bouche ;

mais de cette beatitude de pauvreté d'esprit ou de jugement, personne n'en veut tâter, chacun la repousse comme une infamie. Mais ayez bon courage, l'âge vous en aportera assez, c'est un des fruits de l'expérience & de la vieillesse.

On ne peut pas dire cela de la mémoire. C'est un des indubitables défauts des vieillards, c'est pourquoi j'espere peu d'amandement de la mienne; mais pourvû que j'en aye assez pour me souvenir de Dieu, c'est assez.



II. PARTIE.

SECONDE PARTIE.

Chapitre Premier.

De l'Humilité & de la Chasteté.

IL y a, disoit-il, deux vertus qu'il faut pratiquer sans cesse; & s'il étoit possible ne les nommer jamais; ou si rarement, que cette rareté passât pour silence. Ce sont les vertus d'humilité & de chasteté.

Mon Dieu, lui dis-je, mon Pere, je ne suis nullement de votre avis : je voudrois que l'air ne retentit d'autre chose que de ces deux beaux noms, & qu'ils fussent gravez sur les écorces de tous les arbres, & écrits en lettres d'or sur tous les marbres.

Ma raison est, reprit le Saint, qu'on ne peut nommer ces deux vertus ni les louer, soit en elles-mêmes, soit en quelqu'un, sans les alterer.

1. Il n'y à point de langue humaine, à mon avis, qui puisse dignement exprimer leur valeur; & c'est en quelque façon diminuer leur prix, que de les loüer bassement. 2. Loüer l'humilité, c'est la faire desirer par un secret amour propre, & y porter les gens par une fausse porte. 3. Loüer l'humilité en quelqu'un, c'est le tenter de vanité, & le flatter dangereusement; car il sera d'autant moins humble, qu'il pensera l'être davantage; & il pensera l'être, quand il verra qu'on l'estime tel.

Quant à la chasteté, 1. la loüer en elle-même, c'est laisser dans les esprits une secrete & presque imperceptible imagination du vice contraire, & les exposer à quelque péril de tentation. 2. La loüer

en quelqu'un, c'est en quelque façon le disposer à la chûte, & lui mettre devant les pieds une pierre d'achopement, en lui enflant le courage d'un orgueil couvert d'un beau voile qui le porte au précipice. 3. C'est qu'il ne faut ne faut jamais se fier à la chasteté passée,
2. Cor. 4. 7. mais craindre toujours, d'autant que c'est un trésor que l'on porte en un vase fragile & de verre. Voilà pourquoi j'estimerois que c'est un acte de prudence de les nommer peu souvent. Mais c'en est encore un plus grand de les pratiquer sans intermission; l'une étant une des plus excellentes vertus de l'esprit, & l'autre la belle & blanche vertu du corps.

Je ne dis pas pourtant qu'il faille être scrupuleux jusqu'à ce point, qu'on ose les nommer aux occasions, même avec éloge: Non, elles ne seront jamais assez loüées, prisées, estimées, cultivées: mais qu'est-ce que tout cela? Toutes ces feüilles de louanges ne valent pas le moindre fruit de la pratique.

Ecoûtons maintenant vos raisons.

Je n'en ai plus, lui dis-je, après celles-là je les quitte volontiers pour acquiescer aux vôtres, ausquelles je me veux tenir.

CHAPITRE II.

De la longue vie.

CONSIDERANT sa taille grande & forte, son estomach robuste, sa composition avantageuse pour une longue vie, sa prudence à ménager sa santé pour le service de Dieu, sa tempérance en sa nourriture, je lui disois qu'il promettoit de vivre long-tems. Il avoit alors quarante-deux ou quarante-trois ans.

Il me répondit en soupirant, la plus longue vie « n'est pas la meilleure, mais celle qui est la plus oc- « cupée au service de Dieu ; puis il ajoûta ces paro- « les du Prophete : *Que je suis malheureux de ce que le tems de mon pélerinage est si long ! J'ai demeuré avec ceux qui habitent dans les tenebres, mon ame a été long tems étrangere.* Psal. 119. 5.

Je pensois qu'il fût touché de se voir hors de son siége, & de sa chere Geneve ; c'est ainsi qu'il l'appelloit, & je lui dis : *Nous nous sommes assis sur le bord des fleuves de Babylone, & là nous avons pleuré en nous souvenant de Sion.* Psal. 136. 11.

O non, me répondit-il, ce n'est pas cet éxil là « qui me touche ; ne suis-je pas encore trop bien dans « notre cité de refuge, le cher Annessy : je parle de « l'éxil de cette vie : tant que nous y sommes, ne « sommes-nous pas exilez de Dieu, & hors de notre « patrie ? *Malheureux que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ? ce sera la grace de Dieu par J. C. N. S.* 2. Cor. 5. 6. Rom. 7. 24.

Vous n'avez pas raison, lui dis-je, de vous déplaire en cette vie, où tout vous rit. Je ne vois que fête pour vous : vos amis vous respectent, & les ennemis même de notre Religion vous honorent ; vous êtes les délices de tous ceux qui vous fréquentent.

Tout cela, dit-il, est bien peu de chose, & sur « quoi il faut peu compter. Ceux qui chanterent « *Hosanna* au Fils de Dieu, trois jours après crie- « rent, *Crucifige.* D'ailleurs, rien ne m'est plus cher « que mon ame ; & je vous assure que si quelqu'un « venoit m'assurer de vivre autant que j'ai déja fait « sans douleur, sans procès, sans adversité, sans in- « commodité, mais avec tous les contentemens, & « toutes les prosperitez qui se peuvent desirer en « cette vie, que je serois fort empêché de ma conte- «

„ nance. A qui regarde l'Eternité, que ce qui eſt ſu-
„ jet au tems eſt peu de choſe !

O quam mihi ſordet tellus, dùm cœlum aſpicio.

Ce beau mot du Bienheureux Ignace de Loyola m'a toujours fort agréé : *O que la terre me ſemble abjecte & vile, quand je conſidere & contemple le Ciel.*

CHAPITRE III.

Comment il ſe comportoit avec les Malades.

NOUS étions allez voir enſemble une Dame de qualité de mon Diocèſe qui demeuroit à la campagne. Elle étoit fort âgée, & malade à l'extrêmité, ayant déja reçû notre Seigneur.

Nous la trouvâmes fort paiſible, & tranquille ſur ſon intérieur, ayant mis ordre à tout. Une ſeule choſe l'inquietoit, qui étoit de voir ſes enfans ſe tourmenter jour & nuit pour lui procurer quelque ſoulagement.

Notre Bienheureux pour lui ôter cette peine lui dit : „ Et moi, ma chere mere, je ne ſuis jamais ſi
„ aiſe quand je ſuis malade, que lorſque je vois mes
„ parens & mes domeſtiques avoir bien de la peine
„ autour de moi.

Nous lui en demandâmes la raiſon : C'eſt parce que, répondit-il, je ſçai que Dieu les récompenſera largement des aſſiſtances qu'ils me rendent, parce que de telles hoſties lui ſont fort agréables.

A la vérité ſi ceux qui nous ſervent, ſoit en ſanté, ſoit en maladie, n'ont égard qu'à nous, & non à Dieu, & ne cherchent qu'à nous plaire, ils employent bien mal leurs peines, & il eſt bien employé qu'ils ayent le mal de reſte : mais s'ils nous ſervent pour Dieu, ils ſont plus dignes d'envie que de pitié.

Notre Bienheureux se conduisoit avec les malades qui étoient à l'extrêmité, comme les bons Anges, par douces & suaves inspirations; leur disant de tems en tems de petits mots bien choisis, selon la disposition des malades : tantôt faisant devant eux des aspirations ou oraisons jaculatoires fort courtes : tantôt les leur faisant proferer de bouche, ou seulement de cœur, si le parler les incommodoit, & puis les laissoit un peu en repos. « O Jesus, « je me donne, je m'abandonne à vous. O Dieu, je « suis à vous, sauvez-moi pour votre gloire. O Pere « je remets mon ame, mon corps, tout mon être en- « tre vos mains. O Dieu, votre volonté soit faite; « oüi, Seigneur Jesus, votre volonté, non la mienne; & entre chaque aspiration laissoit une assez bonne pause pour la leur laisser goûter.

Il souffroit avec peine de voir que l'on tourmentât un pauvre agonisant par de longues exhortations. Ce n'est pas alors le tems de prêcher, ni même de lui faire faire de longues prieres. Il le faut seulement maintenir dans la soumission à la divine volonté, qui doit être son élement éternel, & son occupation perpétuelle dans le Ciel.

Il rendoit quelquefois cet office de pieté & de miséricorde aux criminels de les accompagner au suplice, & de les aider à bien mourir, & se servoit de la même conduite que nous venons de dire à l'égard des malades.

Après avoir oüi la décharge de leurs consciences, il les laissoit un peu respirer; puis par intervale leur suggeroit des actes de foi, puis d'esperance, puis d'amour; & ensuite de repentir, & de résignation à la volonté de Dieu, d'abandon à sa miséricorde, sans ajouter à leur affliction celle de l'importunité inséparable d'un discours continuel.

Ce bienheureux Prélat réussissoit si heureusement dans ce mélange, qu'il a quelquefois accompagné à la mort des miserables qui y alloient avec des joies & des contentemens, qu'ils n'avoient jamais expérimentez durant le cours de leur vie dereglée ; se tenant plus heureux de mourir de la façon, que de vivre davantage en la maniere qu'ils avoient fait. „ C'est, leur disoit-il, en baisant amoureusement le „ pied de la justice de Dieu, que l'on arrive fort as- „ surément entre les bras de sa miséricorde ; & il faut „ tenir pour tout assuré, que ceux qui esperent en „ sa bonté ne sont point confondus.

Il leur inspiroit ces sentimens de confiance d'une maniere si amoureuse, qu'il les réduisoit à la pratique de ces paroles de S. Augustin : *Il m'est meilleur de mourir en aimant Dieu, que de vivre en l'offensant.*

CHAPITRE IV.

Grande confiance en Dieu.

JE me plaignois à lui du fardeau de la charge Episcopale, & lui protestois que si je l'eusse connu avant que de m'y engager, je ne l'eusse jamais fait. J'ajoutois que ce n'étoit pas sans raison que le Concile de Trente l'apelle un fardeau redoutable aux épaules des Anges mêmes.

„ Vraiment, me répondit-il, c'est bien à vous à „ vous plaindre, qui n'avez qu'un petit jardin à cul- „ tiver, & jardin net des halliers de l'hérésie. Com- „ ment gémiriez-vous donc, si vous étiez chargé „ d'un Diocèse pesant comme le mien, qui est la sen- „ tine de toutes les erreurs, & la retraite de tous les „ Apostats, qui quittent le sein de la vraye Eglise ?

Je ne pense pas, lui disois-je, qu'il y ait de Diocèse

en toute la France mieux policé, ni plus exemplaire que le vôtre, ni mieux fourni de bons Pasteurs, & de sages & vertueux Ecclesiastiques.

Helas? il est vrai, répondit-il, que Dieu qui est bon, nous envoye le vent selon la voile, & nous fait tirer quelque profit de notre tribulation; autrement si Dieu ne nous eût laissé ce peu de semence de piété, ne serions-nous pas devenus comme Sodome. Nonobstant cela, nous gemissons sur les rivages de ce grand fleuve qui sort de notre Babylone; & nous nous consolons sur la bienheureuse espérance que le Pere des lumieres éclairera un jour ces tenebres, & qu'après ces obscuritez il fera luire son soleil sur ces pauvres gens, qui sont assis dans la région de l'ombre de la mort.

Vous feriez, continua-t-il, de belles lamentations si vous aviez un tel faix sur les bras. Mais, disois-je, pourquoi vous embarrasser de ceux qui sont dehors, & qui se sont soustraits volontairement à l'Eglise leur mere; les oüailles qui vous restent ont tant de docilité, qu'elles sont votre joye, & votre couronne dans le Seigneur. *Philip. 4. 1.*

Je vous prend par votre bouche, bon serviteur, me dit-il, & pourquoi ne regardez-vous pas vos oüailles du même œil que vous regardez les miennes? Pensez-vous que j'estime que les vôtres ayent moins de docilité? Il faut avoir l'esprit juste, & ne faire pas tant d'état du bien que Dieu fait à autrui, que nous méprisions ou méconnoissions celui qu'il nous fait. C'est le propre d'un esprit bas de dire, les moissons de notre voisin sont toujours plus amples que les nôtres, & ses troupeaux plus gras. Il faut benir Dieu de l'un, & n'être pas ingrat de l'autre.

Toujours est-ce une pesante charge, lui disois-je, soit pour vous, soit pour moi.

„ Il est vrai, répondit-il, si nous la portions tous
» seuls : mais c'est un joug dont notre Seigneur por-
» te une part qui fait le tout, car il nous porte nous-
» mêmes avec notre charge. „

N'appellez vous rien de rendre compte de tant d'a-
„ mes, disois-je ? " Et il repartoit, nous avons affaire
„ à un maître qui est riche en misericorde sur ceux qui
„ l'invoquent, il remet dix mille talens à la moindre
„ priere. „ Il faut avoir de lui des sentimens dignes de sa bonté, il le faut servir avec crainte ; mais toutefois en tremblant il ne faut pas laisser de se réjouir. L'humilité qui décourage, n'est pas une bonne humilité.

CHAPITRE V.

La solitude, ses peines & ses dangers.

QUELQU'UN louoit la vie solitaire, & l'apelloit sainte & innocente.

Il répondit qu'elle avoit ses défauts, aussi-bien que celle que l'on mene dans le monde ; & que comme il y avoit de bonnes & de mauvaises sociétez, il y avoit aussi une bonne & une mauvaise solitude : bonne, quand Dieu nous attire, selon ce qu'il dit par un Prophete : *Je l'attirerai en la solitude, & là je parlerai à son cœur :* mauvaise, de laquelle il est écrit : *Malheur à celui qui est seul.* Si c'étoit assez de se retirer en solitude pour devenir saint & innocent, la sainteté & l'innocence seroient de facile conquête.

Osée. 2. 14.

Ecclés. 4. 10.

On lui repliqua qu'en la solitude on étoit moins tenté, & qu'il y avoit moins d'occasions de peché.

„ Il y a des démons, répondit-il, qui vont par les
» lieux deserts, aussi-bien que parmi les villes. Si la

grace ne nous aſſiſte par tout, par tout nous tom- «
bons. Lot qui fut ſi ſaint & ſi juſte dans la plus infa- «
me de toutes les villes, commit dans la ſolitude des «
ſoüillures qui font horreur. L'homme ſe porte, & «
ſe trouve par tout, & la miſere lui eſt attachée com- «
me l'ombre au corps. «

Pluſieurs ſe trompent & ſe ſéduiſent eux-mêmes, s'imaginant avoir les vertus dont ils ne voyent pas en eux les vices opposés. Il y a encore un long eſpace, entre n'avoir pas un vice, & avoir la vertu contraire. C'eſt bien un commencement de ſageſſe, de n'avoir point de folie; mais commencement ſi foible, qu'à peine mérite-t-il le nom de ſageſſe.

S'abſtenir du mal eſt quelqu'autre choſe que faire du bien, quoique cette abſtinence ſoit une eſpece de bien; c'eſt comme le plan ſur lequel reſte à élever l'édifice. La vertu ne conſiſte pas tant en l'habitude qu'en l'action. L'habitude eſt une qualité oiſive de ſa nature, qui diſpoſe à la vérité à bien faire, mais qui ne fait pas pourtant, ſi ſon inclination n'eſt réduite en acte.

Comment aprendra l'obéïſſance, celui à qui nul «
ne commande; la patience, celui à qui nul ne con- «
tredit; la conſtance, celui qui n'a rien à ſouffrir: «
l'humilité, celui qui n'a point de ſupérieur: l'ami- «
tié, celui qui comme un ſauvage, fuit la converſa- «
tion des autres hommes, qu'il eſt obligé d'aimer «
comme ſoi-même. «

Il y a quantité de vertus qui ne ſe peuvent pratiquer en la ſolitude, principalement la miſéricorde ſur laquelle nous ſerons interrogez & jugez au dernier jour, & de laquelle il eſt dit: *Bienheureux les miſéricordieux, car ils obtiendront miſéricorde.* Matt. 5. 7.

CHAPITRE VI.

Bien faire & laisser dire.

COMME j'allois prêcher le Carême à Paris, il m'enseigna à faire peu d'état de ce que le monde diroit, par le récit de l'histoire suivante.

Le Supérieur d'un College avoit chargé, me dit-il, un bon vieillard de la conduite de l'Horloge, afin de l'empêcher de s'ennuyer. Mais en ayant essayé, il trouva qu'il n'avoit jamais eu aucune obéïssance plus fâcheuse, ni plus difficile.

Quoi, lui dit le Superieur, de hausser les contrepoids deux fois le jour.

Ho! non dit-il, c'est que je suis tourmenté de tous les côtez.

Comment cela, reprit le Supérieur ?

C'est, dit-il, que quand l'horloge tarde un peu, ceux qui travaillent au College s'en plaignent, & pour les contenter je l'avance un peu ; & ceux qui sont en ville me tombent aussi-tôt sur les bras, disant que l'horloge va trop vîte ; & si je la retarde pour les satisfaire, voilà les autres qui recommencent leurs plaintes, de sorte que ma tête est comme le timbre sur lequel frappe le marteau de l'horloge, & je suis tout étourdi de ces plaintes.

Le Supérieur, pour le consoler, lui dit, je veux vous donner un très-bon avis, & qui mettra la paix par tout. Quand l'horloge avancera, & que l'on s'en plaindra, dites, laissez-moi faire, je la retarderai, bien : mais les autres, dit le bon homme, viendront crier ; dites leur, reprit le Supérieur, enfans laissez-moi faire je la hâterai bien d'aller. Mais

après tout, laissez aller l'horloge son grand chemin, & comme elle pourra ; donnez seulement de bonnes & douces paroles, & tous seront contens, & vous en paix.

Voyez-vous, me dit notre Bienheureux, vous allez être en butte à divers jugemens. Si vous vous amusez à ce que l'on dira de vous, vous n'aurez jamais fait.

Que faire à tout cela ? Il faut donner à tous de bonnes & douces paroles : mais après tout, allez votre grand chemin, suivez votre naturel, ne l'alterez pas par tant d'avis que vous recevrez, la plûpart contraires : regardez Dieu, & abandonnez-vous fort à l'esprit de grace. Il nous doit importer fort peu d'être jugez des hommes, puisque nous n'avons point desir de leur plaire ; c'est Dieu qui est notre juge, & qui voit le fond de nos cœurs, & ce qu'il y a de plus caché dans les ténébres.

Chapitre VII.

Son jugement sur une Prédication.

Un jour je préchai à la Visitation, & sçachant que notre Bienheureux y seroit present avec un grand concours de monde ; à dire le vrai, j'avois un peu pensé à moi, & m'étois préparé tout de bon.

Quand nous fûmes retirez chez lui, & qu'il se vit seul avec moi, il me dit : hé bien, vous avez donné grande satisfaction à nos gens aujourd'hui, ils s'en alloient disant *Mirabilia*, de votre beau & bien peigné Panégirique. Je n'en ai rencontré qu'un seul qui n'étoit pas content.

Qu'aurois-je avancé, lui dis-je, qui eût pû cho-

quer cet esprit-là, car je ne suis point piqué du desir de sçavoir son nom.

Mais moi, reprit-il, j'ai grande curiosité de vous le nommer.

Qui est-il donc, afin que je m'efforce de le contenter?

Si je n'avois bien de la confiance en vous, je ne vous le nommerois pas; mais comme je vous connois, je le ferai volontiers. Le voyez-vous-là.

Je regardai autour de moi, je ne vis que lui. C'est donc vous, lui dis-je.

Moi-même, reprit-il.

Certes, repartis-je, j'eusse mieux aimé votre aprobation seule, que celle de toute l'assemblée. Dieu soit loüé, je suis tombé en une main qui ne blesse que pour guérir. Encore, qu'avez-vous trouvé à dire; car je sçai que de votre grace, vous ne me pardonnez rien.

Je vous aime trop, dit-il, pour vous flatter, & si vous eussiez aimé de cette sorte nos sœurs, vous ne vous fussiez pas amusé à enfler leurs esprits, au lieu de les édifier; à leur loüer leur condition, au lieu de leur enseigner quelque doctrine humiliante & plus salutaire: Il en est des viandes de l'esprit comme de celles du corps, les flateuses sont venteuses, & les venteuses sont creuses, à la facon des légumes. il faut en préchant présenter, non une viande qui passe, & dont la mémoire périsse avec le son, mais une viande qui demeure à la vie éternelle.

Au reste, il se faut bien garder d'entrer jamais en chaire, sans avoir un dessein particulier d'édifier quelque coin des murailles de Jerusalem, enseignant la pratique de quelque vertu, ou la fuite de quelque vice; car tout le fruit de la prédication est

d'arracher le péché, & de ramener la justice : *O Seigneur*, disoit David, *j'enseignerai vos voyes aux injustes, & les impies se convertiront à vous.* Psal. 50. 15.

Quelle conversion, lui dis-je, eusse-je préché à des ames délivrées des mains de leurs ennemis, le monde, le diable, & la chair, & qui servent Dieu dans la sainteté. Luc. 71. 4. & 75.

Il leur falloit apprendre, reprit-il, à prendre garde de ne tomber pas, puisqu'elles sont debout ; à operer leur salut selon le conseil du Saint Esprit, avec crainte & tremblement, & à n'être point sans peur même du péché remis. Vous nous les avez peintes comme des Saintes ; cela ne vous coute gueres de canoniser des personnes vivantes. Il ne faut pas comme cela mettre des oreillers sous les coudes, ni donner du lait à ceux qui ont besoin de chicotin, & d'absinthe. 1. Cor. 10. 12. Philip. 2. 12. Eccl. 5. 5.

Je l'ai fait, disois-je, pour les encourager, & fortifier en leur sainte entreprise.

Il faut donner ce courage sans exposer la personne au péril de la présomption, & de la vanité. Il est toujours plus assuré d'humilier l'auditeur, que de le faire marcher en choses hautes & admirables au-dessus de sa portée. Je me persuade qu'une autre fois vous prendrez garde à cela.

CHAPITRE VIII.

Sur le même sujet.

LE lendemain il me fit prêcher en un Monastere de filles de sainte Claire. Il s'y trouva, & l'assemblée n'y fut pas moindre que le jour précedent. Je me donnai bien de garde de donner dans l'écueil qu'il m'avoit montré : je fis mon discours avec une

grande simplicité de langage & de pensées, ne visant purement qu'à l'édification. Je procedai avec grand ordre, & pressai fort mon sujet.

Au retour notre Bienheureux me vint visiter à ma chambre qui étoit la sienne; car quand je le visitois il me mettoit toujours en sa place, & m'embrassant tendrement : vraiment, dit-il, je vous aimois bien hier, mais je vous aime bien davantage aujourd'hui. Vous êtes, à dire la vérité, selon mon cœur; & si je ne me trompe, vous êtes encore selon le cœur de Dieu; & je pense qu'il a eu votre sacrifice pour agréable. Je ne vous pensois pas si
Prov. 21. 28. souple & si condescendant. Certes, *l'homme obeissant racontera des victoires*, vous vous êtes surmonté vous-même aujourd'hui. Sçavez-vous que la plûpart de vos auditeurs disoient, les jours se suivent, mais ne se ressemblent pas, & qu'ils n'étoient pas si contens qu'hier, & que celui qui n'étoit pas satisfait hier, l'est extraordinairement aujourd'hui.

Je vous aporte ici un Jubilé general pour toutes vos fautes passées. Vous avez fait aujourd'hui tout à fait selon mon gré, & si vous continuez, vous rendrez beaucoup de service au Maître de la vigne. Il ne faut pas que la prédication s'appuye sur des paroles, & des pensées de l'humaine sagesse, mais en démonstration d'esprit & de vertu. Suivez cette maniere avec fidelité, & Dieu rendra vos travaux honorables & accomplis, vous serez prudent en la parole mistique, & posséderez la science des Saints, la science qui fait les Saints. Et que voulons-nous sçavoir, sinon Jesus & Jesus crucifié!

CHAPITRE IX.

Combien il étoit ennemi des louanges.

SAINT Gregoire a très-bien dit, que quand on loue un homme ſage en ſa preſence, on afflige ſes oreilles, & on bleſſe ſon cœur. Notre Bienheureux étoit ainſi. Celui qui embraſſoit ſi amoureuſement ceux qui lui diſoient des injures, auroit volontiers dit des injures à ceux qui lui donnoient la moindre louange.

Sapiens dum laudatur in ore, flagellatur in aure, cruciatur in mente.

Un jour préchant devant lui à Anneſſy, me ſouvenant de ces paroles que lui dit dans une occaſion M. l'Evêque de Saluces: *Tu ſal es, ego verò neque ſal neque lux*, il m'échapa de faire une petite alluſion ſur ſon nom, & de dire qu'il étoit le ſel (*ſal es*) dont toute la maſſe de ce peuple étoit aſſaiſonnée; il fut tellement mal édifié de cet éloge, qu'au retour il m'en reprit avec un ton & un accent qui eût été de rigueur, s'il eût été capable de parler ainſi.

Vous alliez ſi droit, me dit-il, vous couriez ſi bien, qui eſt-ce qui vous a fait faire cette incartade? Sçavez-vous bien que vous avez tout gâté, & que ce ſeul mot peut faire perdre le credit à tout votre Sermon. N'eſt-ce pas mélanger le pur or de la parole de Dieu, que d'y introduire la parole des hommes? & n'eſt-ce pas la parole des hommes, que la louange des vivans? N'eſt-il pas écrit, ne louez aucun homme avant ſa mort.

Galat 5. 7.

Eccli. 11. 30.

Je ſuis un beau ſel, un ſel affadi & gâté, qui n'eſt bon qu'à être jetté en la rue, & foulé aux pieds des paſſans. Je plains tant de bonne ſemence ſuffoquée avec une poignée d'ivraïe. Certes ſi vous avez dit cela pour me confondre, vous avez trouvé le vrai ſecret.

CHAPITRE X.

Son humilité.

IL ne pouvoit ignorer la grande estime que non seulement son peuple, mais que tout le monde faisoit de sa piété. Souvent il s'en confondoit devant Dieu, & plusieurs fois il en a rougi devant les hommes, lorsqu'il voyoit ou entendoit qu'on le tenoit pour un saint homme, & un fidele serviteur de Dieu.

Ce n'étoit pas sa coutume de dire des paroles d'humilité parlant de soi, il les fuyoit comme des écueils où l'humilité faisoit naufrage. Il étoit éxact jusques-là, de ne parler de lui que comme à vive force, soit en bien, soit en mal, même dans les choses indifférentes. Il disoit quelquefois, que parler de soi étoit une chose non moins difficile que de marcher sur la corde, & qu'il faut avoir de grands contrepoids pour ne tomber pas, & de merveilleuses circonspections pour ne point faillir.

Voyez-vous, disoit-il, ces bonnes gens, avec toutes leurs louanges & leurs estimes, me feront recueillir enfin un fruit bien amer de leur amitié. C'est qu'ils me feront languir en Purgatoire, faute de prier Dieu pour ma pauvre ame, quand je serai mort; s'imaginant qu'elle sera allée tout droit en Paradis. Voilà tout ce que me profitera cette réputation.

J'aimerois mieux trouver en eux le fruit des bonnes œuvres, & l'huile de la misericorde, que les feuilles de tant de vains applaudissemens, & de vaines louanges. Une once d'operation vaut plusieurs livres de discours. On parle de l'eau benîte de Cour, & j'appelle ceci de l'eau benîte du monde. Ce sont de douces

Chapitre XI.

Des Ecrivains hatifs.

J'Ai commencé fort jeune à écrire & trop tôt à imprimer ; & comme je m'accusois un jour à notre Bienheureux de cette précipitation, il me répondit que l'on pouvoit fonder sur cela deux jugemens contraires, & tous deux appuyez de bonnes raisons.

La plus commune opinion, me dit-il ; est qu'il faut écrire tard, & parler tôt. Un jeune Religieux qui étoit Prêtre & Prédicateur, ayant fait un livre qu'il désiroit mettre au jour, il le porta à son Supérieur pour en avoir la permission, qui lui dit ce petit mot, en prenant son livre, & lui promettant de le lire à son loisir, & de lui en dire son jugement : Mon Pere, n'avez-vous plus rien à aprendre, & le laissa là-dessus .... comme s'il lui eût dit, ce n'est pas en étudiant qu'il faut faire des livres, mais après avoir beaucoup étudié.

Notre Bienheureux estimoit que les fruits de cette sorte n'étoient murs qu'en l'arriere saison ; c'est-à-dire, sur la fin de l'Automne. Pour ceux de la Prédication, leur verdeur est agréable, & ils sont plus fleurissans au Printems, & dans les chaleurs de l'Eté. Il faut plus de plomb pour écrire ; plus de mercure pour parler.

D'un autre côté, quelques-uns estiment que c'est bien fait d'écrire & de publier de bonne heure, d'autant qu'on a le moyen de se corriger dans les secondes éditions. On examine le vent du bureau, & on se retire de bonne heure si l'on n'y réussit pas.

Ajoûtez que l'on jouit du fruit de son travail, comme ceux qui bâtissenr ou plantent en leur jeunesse.

L'opinion des premiers est un peu severe, & celle des seconds est plus indulgente ; & l'une & l'autre importe peu, pourvû que Dieu soit regardé en tout cela comme la fin derniere du travail.

Ceux qui rejettent la publication de leurs ouvrages après leur mort, pour éviter la vanité des applaudissemens & des louanges ne font pas mal, pourvû que ce soit là véritablement leur motif ; mais si c'est pour éviter le déplaisir des censures & des répréhensions, c'est fuir une vanité pour se jetter dans une autre.

En toutes choses la médiocrité est excellente, & d'écrire entre deux âges, à qui a ce talent, est un conseil fort prudent, parce qu'on a encore assez de vie pour se corriger ; & d'enfoüir ce talent quand Dieu l'a donné, c'est un compte que l'on aura à rendre à Dieu ; & de redouter les divers jugemens, c'est craindre de voyager en Eté de peur des mouches.

CHAPITRE XII.

Du souvenir des Trépassez.

QUAND il mouroit quelqu'un de ses amis, ou de sa connoissance, il étoit insatiable à en dire du bien, & à les recommander aux prieres d'un chacun.

Son mot ordinaire étoit, *nous ne nous souvenons pas assez de nos morts, de nos chers Trépassez ;* & la preuve est que nous n'en parlons pas assez. Nous nous détournons de ce discours comme d'un propos funeste ; nous laissons les morts ensevelir les morts,

leur mémoire périt chez nous avec le son des cloches, sans penser que l'amitié qui peut finir même par la mort, ne fut jamais véritable ; l'Ecriture même nous disant que le vrai amour est lus fort que la mort. Can. 8. 6.

Alors les loüanges ne sont plus suspectes de flaterie ; & comme c'est une espece d'impieté de déchirer la réputation des morts ; & faire comme ces bêtes féroces qui déterrent les corps pour les dévorer ; aussi est-ce une marque de pieté de faire récit de leurs bonnes qualitez, parce que cela nous provoque à leur imitation.

J'ajoûte qu'il avoit coutume de dire, qu'en cette seule œuvre de miséricorde, les treize autres s'y rencontroient.

N'est-ce pas, disoit-il, en quelque façon visiter les malades, que d'obtenir par nos prieres le soulagement des pauvres ames qui sont dans le Purgatoire.

N'est-ce pas donner à boire à ceux qui ont si grande soif de la vision de Dieu, & qui sont parmi ces dures flâmes, que de leur donner part à la rosée de nos oraisons.

N'est-ce pas nourrir des affamez que d'aider à leur délivrance, par les moyens que la foi nous suggere.

N'est-ce pas vraiment racheter des prisonniers.

N'est-ce pas vêtir les nuds, que de leur procurer un vêtement de lumiere, & de lumiere de gloire.

N'est-ce pas une insigne hospitalité, que de procurer leur introduction dans la céleste Jerusalem, & les rendre citoyens des Saints, & des Domestiques de Dieu dans l'éternelle Sion.

N'est-ce pas un plus grand service de mettre des ames au Ciel, que d'ensevelir des corps, & les mettre en terre.

Quant aux ſpirituelles, n'eſt-ce pas une œuvre dont on peut comparer le mérite, avec celui de donner conſeil aux ſimples, de corriger ceux qui manquent, d'enſeigner les ignorans, de pardonner les offenſes, de ſupporter les injures ? Et quelle ſi grande de conſolation peut-on donner aux affligez de ce monde, qui puiſſe être comparée à celle qu'aportent nos prieres à ces pauvres ames qui ſont dans une ſi preſſante ſouffrance.

CHAPITRE XIII.

De l'Ecriture Sainte.

SAINT Charles Borromée ne liſoit la ſainte Ecriture qu'à genoux, comme s'il eût écouté Dieu parlant ſur le Mont Sinaï au milieu des feux & des tonneres ; & notre Bienheureux ne vouloit pas qu'on la traitât, ſoit en parlant en public, ſoit en écrivant, ſoit en la liſant en particulier, qu'avec une extrême revérence.

Il ne vouloit pas qu'un Prédicateur ſe jettât d'abord dans le ſens myſtique, ſans avoir auparavant expliqué le ſens litteral : autrement, diſoit-il, c'eſt bâtir le toit d'une maiſon devant le fondement. L'Ecriture Sainte doit être traitée avec plus de ſolidité & de révérence. Ce n'eſt pas une étoffe qu'on puiſſe tailler à ſon gré pour s'en faire des paremens à ſa mode.

Quand on avoit expliqué le vrai ſens de la lettre, alors il permettoit d'en tirer des morales, & d'en faire des aplications, encore vouloit-il que ce fût avec beaucoup de jugement, ſans tirer les figures par les cheveux ; autrement il les apelloit des figures défigurées, & des morales ſemblables

au carillon des Cloches, à qui l'on fait dire tout ce que l'on veut.

Voici sur ce sujet un exemple de sa ponctualité. Préchant un jour devant lui, il m'arriva d'apliquer à la contagion des mauvaises compagnies ce mot du Prophéte : *Vous serez bon avec les bons, & mauvais avec les mauvais*, ce qui se dit assez communément. Je m'aperçûs sur le champ qu'il n'étoit pas content, & ensuite étant seul avec lui, il me demanda pourquoi j'avois donné une telle détorse à ce passage, sçachant bien que ce n'étoit pas-là le sens litteral. Je lui dis que c'étoit par allusion. Je l'entends bien ainsi, reprit-il, mais du moins deviez-vous dire que ce n'étoit pas-là le sens litteral, puisque selon la lettre il s'entend de Dieu, qui est bon, c'est-à-dire, miséricordieux envers ceux qui sont bons : & mauvais, c'est-à-dire severe envers ceux qui sont mauvais, punissant les uns, & faisant miséricorde aux autres. Ps. 17.

Jugez de-là combien il étoit exact quand il traitoit la divine Parole, puisqu'il l'étoit si fort envers les autres, lui qui étoit incomparablement plus indulgent aux autres qu'à lui-même.

Chapitre XIV.

Du Zele.

Le zele lui étoit une vertu suspecte, parce que disoit-il, il en étoit comme des bezoards ; de cent il n'y en a pas un de bon, ni qui chasse le venin.

Les bons ménagers disent que la nourriture des Paons dans une maison de campagne est plus dommageable que profitable ; parce qu'encore qu'ils

mangent les araignées, les chenilles, les souris & autres vermines; d'autre part ils découvrent les toits, ils effrayent les pigeons par leurs cris, & ils battent les autres volailles.

Le zele pour l'ordinaire est impétueux, & bien que par les corrections qu'il fait, il tâche d'exterminer le vice; il a d'ailleurs d'assez fâcheux effets, s'il n'est conduit avec beaucoup de modération & de prudence.

Il y a un zele âpre & farouche qui ne pardonne rien, qui agrandit les moindres fautes, & fait comme le mauvais Médecin qui rend les maladies plus fâcheuses.

Il y en a un autre si lâche & si mol, qu'il pardonne tout; pensant être en cela une mesure de charité qui souffre tout, qui endure tout, mais jamais le tort fait à Dieu, ce qui offense son honneur & sa gloire, en quoi il se trompe.

Le vrai zele accompagné de jugement & de science suit ce précepte: *Inter utrumque vola, medio tutissimus ibis.* Il pardonne certaines choses, ou au moins les dissimule, pour les corriger à propos & utilement en tems & lieu, & en reprend d'autres sans attendre, où il voit qu'il y a esperance d'amendement; ne laissant rien en arriere de ce qu'il pense pouvoir servir à la conservation ou augmentation de la gloire de Dieu.

Le zele doux & gracieux est incomparablement plus efficace, que celui qui est âpre & turbulent; & c'est pour cela qu'Isaïe voulant montrer la force du Messie à réduire tout l'Univers sous le joug suave de son obéissance, ne l'apelle pas le lion de la tribu
Isaï. 16. 1. de Juda, mais l'Agneau dominateur de la terre. *La*
Psal. 89. 10. *douceur est-elle survenuë*, dit le Prophete, *nous voilà corrigez.*

CHAPITRE XV.

Des Prédications fertiles en fleurs, steriles en fruits.

JE fûs invité en l'année 1610. à prêcher le Carême devant le Senat de Savoye, dans la Capitale de la Province qui est Chambery. A peine y avoit-il six mois que j'avois reçû la consécration Episcopale par l'imposition des mains de notre Bienheureux. J'étois alors dans une extrême verdeur d'âge, & ayant la mémoire toute fraiche de ce que je venois d'aprendre aux Ecoles, & principalement des belles Lettres, que j'ai toujours fort affectionnées, de sorte que ne pouvant débiter que ce que je sçavois; je ne proferois des trésors de mon cœur, que ce qui étoit dans le coffre de ma mémoire, entassant beaucoup de choses anciennes & nouvelles que j'avois dans mes réservoirs, & dont on peut voir des essais dans ces *Diversitez*, qui sont les premiers, dirai-je, efforts ou essorts de mon esprit,

On raporta au Bienheureux, qui étoit en la ville de sa résidence à Annessy, éloignée de-là de sept lieuës, que mes discours n'étoient que de fleurs & de parfums, qui attiroient tous les Auditeurs, comme les abeilles qui volent au sucre & au miel. Lui qui en jugeoit tout d'un autre air, & qui étoit habile en cet art, m'eût souhaité plus de lettres divines, & moins d'humaines, plus d'efficace de l'esprit de pieté, que d'expressions spirituelles, persuasives de la sagesse humaine.

Surquoi il m'écrivit une belle lettre, par laquelle il m'avertissoit, que l'odeur de nos aromates s'exhaloit jusqu'à lui, & qu'il ressembloit à Alexandre, qui

cinglant vers les Isles fortunées, en pressentit le voisinage par les bonnes odeurs que le vent, glissant sur le poli de la mer, aportoit jusqu'à ses vaisseaux. Mais après avoir caché la pointe du filet dans ce cotton huilé & musqué, il enfonça la lancette en me disant, qu'après tant de messagers qui lui raportoient tous les jours que notre lit étoit tout fleurissant, & notre ameublement tout de cyprès & de cedre; que nos vignes fleuries répandoient leur suavité par tout, que ce n'étoit que fleurs qui paroissoient en notre parterre, que notre Printems rioit de tous côtez: il en attendoit d'autres qui vinssent lui donner des nouvelles de l'Eté & de l'Automne, de la moisson, & de la vendange. J'écoute, dit-il, *an flores fructus parturiant*. Qu'après tout, il me donnoit avis d'émonder ma vigne des pampres superflus des belles lettres, *tempus putationis advenit*, de la tailler, & de retrancher tant d'ornemens étrangers; & que quoiqu'il fût louable d'apliquer les vases des Egyptiens au service du Tabernacle, il falloit néanmoins que ce fût sobrement: que Rachel étoit à la vérité plus agréable, mais moins fertile que Lia: que l'interprétation de l'Evangile devoit être conforme à son stile & à sa simplicité: qu'il ne falloit ni blanc ni vermillon sur les joües d'une chose telle qu'étoit la Théologie: & qu'il falloit bien plus se garder d'alterer la parole de Dieu, que la monnoye publique: & quantité d'autres semblables enseignemens, qui me rendirent depuis beaucoup plus réservé, & plus sobre de ces viandes plus creuses que solides, & plus attentif à travailler pour cette viande qui ne périt point, que l'Ecriture nous recommande si fort.

Joan. 6.27.

CHAPITRE XVI.

Sa résignation.

COMME l'Evêque de Geneve ſongeoit à faire Notre Bienheureux ſon Coadjuteur , notre Bienheureux tomba malade, & vint à une telle extrêmité, que les Médecins déſeſpererent de ſa vie.

On lui annonça le danger où il étoit; ce qu'il reçût d'un front auſſi ſerein que s'il eût vû les Cieux ouverts prêts à le recevoir.

Notre Saint indifférent à la mort, à la vie, ne diſoit autre choſe, ſinon : je ſuis à Dieu; qu'il faſſe de moi ſelon ſon bon plaiſir.

Et comme on diſoit une fois devant lui, qu'il devoit ſouhaiter de vivre, ſinon pour le ſervice de l'Egliſe, au moins pour faire pénitence.

Certes, dit-il , tôt ou tard il faut mourir, & en quelque-tems que ce ſoit nous aurons toujours beſoin de la grande miſéricorde de Dieu. Autant vaut tomber ès mains de ſa clemence aujourd'hui que demain. Il eſt toujours lui-même plein de bonté, & riche en miſéricorde ſur ceux qui l'invoquent, & non toûjours mauvais. Qui a plûtôt conſommé ſa courſe , a moins de compte à rendre. Je vois que l'on me veut charger d'un fardeau, qui n'eſt pas moins redoutable que la mort, & ſi le tout étoit réduit à mon opinion , j'aurois bien de la peine à choiſir : il vaut mieux s'en remettre au ſoin de la Providence, il vaut mieux dormir ſur le ſein de Jeſus-Chriſt , que veiller par tout ailleurs. Dieu nous aime , il ſçait ce qu'il nous faut , mieux que nous-mêmes ; *ſoit que nous vivions , ſoit que nous* Rom. 14. 8.
mourions, nous ſommes au Seigneur. Il a les clefs de Apoc. 1. 18.

Psal. 24. 3. la vie & de la mort ; ceux qui esperent en lui, ne sont
Joan. 11. 16. jamais confondus, allons nous autres, & mourons avec lui.

Et comme on lui disoit que c'étoit dommage qu'il mourût en la fleur de son âge ; car il n'avoit alors que trente-cinq ans.

Job. 14. 5. Notre Seigneur, dit-il, est mort encore plus jeune. Le nombre de nos jours est devant lui. Il sçait cueillir les fruits qui lui apartiennent en toute sorte de saisons.

Ne nous amusons point à tant de circonstances, ne regardons que sa très-sainte volonté. Que ce soit-là notre belle étoille, elle nous conduira à Jesus-Christ, soit en la creche, soit au calvaire. Quiconque le suit ne marchera pas dans les ténebres, mais
Joan. 8. 12. il aura la lumiere de la vie éternelle, qui ne sera plus sujette à la mort.

CHAPITRE XVII.

Son amour de la Pauvreté.

1. Tim. 6. 6. C'EST *un grand revenu*, dit la sainte Parole, *que la piété qui se contente de ce qui suffit.* Aussi notre Bienheureux sçavoit-il se contenter du peu qui lui restoit du revenu de son Evêché.

N'est-ce pas encore beaucoup, disoit-il, que douze cens écus de rente ? Ne sont-ce pas de beaux restes ? Les Apôtres qui étoient bien plus excellens Evêques que nous ne sommes, n'en avoient pas tant. Nous ne méritons pas de servir Dieu à notre solde. Plût à Dieu que nous fussions encore privez de ce reste, & que la Religion Catholique eût autant d'entrée à Geneve, qu'elle en a à la Rochelle ; & que nous y eussions comme là une pe-

tite Chapelle, (c'étoit beaucoup d'années devant sa prise qu'il me disoit cela) dans peu de tems elle y feroit un grand progrès. Il y a plus de disposition dans le peuple que l'on ne pense, & la raison d'état couverte d'une imaginaire liberté, y regne plus que celle de la Religion.

Il logeoit à Anneſſy dans une fort belle & ample maison qu'il tenoit à loyer. Son apartement étoit très-beau, & il s'avisa de se loger dans une petite Chambre obscure & assez mal plaisante ; & il apelloit cette Chambre, la Chambre de François ; & celle où il recevoit le monde, la Chambre de l'Evêque.

Ce qui me fait souvenir de saint Charles Borromée, qui avoit une petite celule au haut de son Palais à la façon de Judith, où il se retiroit pour prier, & où il couchoit sur la paille, apellant cette celule, la Chambre de Charles, & celle qui étoit ouverte à ceux qui le demandoient, la Chambre du Cardinal. *6 8. v. 5.*

Il me dit un jour, en me montrant un habit qu'on lui avoit fait, & qu'il avoit sous sa soutane ; mes gens font de petits miracles, car avec une vieille robe, ils m'ont fait cet habit tout neuf, ne m'ont-ils pas fait bien brave ?

Ce miracle, lui dis-je, semble enchérir sur celui des enfans d'Israël, dont les habits ne s'userent point durant quarante ans qu'ils demeurerent au desert, car ceux-ci renouvellent les usez. *Deut. 29. 5.*

Quelquefois son œconome se plaignoit qu'il n'y avoit plus d'argent.

De quoi vous fâchez-vous, lui disoit-il, nous en sommes d'autant plus conformes à notre Maître, qui n'avoit pas seulement une pierre où reposer sa tête. *Mat. 8. 20.*

Mais où en prendre, disoit l'œconome : mon fils, disoit-il, il faut vivre de ménage; vraiment, disoit l'autre, il est bien tems de ménager, où il n'y a plus rien.

Vous ne m'entendez pas, reprenoit le Bienheureux, c'est qu'il nous faut vendre ou engager quelque piece de notre ménage pour vivre; cela, mon bon ami, n'est-ce pas vivre de ménage?

J'admirois un jour comment il pouvoit soûtenir sa maison avec si peu de revenu.

C'est Dieu, dit-il, qui multiplie les cinq pains.

Le pressant de me dire comment cela se faisoit.

Ce ne seroit pas miracle, disoit-il de bonne grace, si cela se pouvoit dire. Ne sommes-nous pas bien-
Thren. 3. 22. heureux de vivre ainsi par miracle. *C'est la miséricorde de Dieu, de ce que nous ne sommes pas consommez.*

Vous dévorez ma sagesse, lui dis-je, en me renvoyant-là.

Voyez-vous, reprit-il, les richesses sont de vrayes
Luc. 8. 15. épines, ainsi que l'Evangile nous l'enseigne; elles piquent de mille peines en les acquerant, de plus de soucis en les conservant, de plus de soins en les dépensant, de plus de chagrins en les perdant.

Au reste, nous n'en sommes que les fermiers & les œconomes, principalement si ce sont des biens de l'Eglise, qui sont le patrimoine des pauvres; l'importance est de trouver des dispensateurs qui
1. Tim. 6. 8. soient fideles: ayant de quoi nous nourrir & nous vêtir honnêtement, que nous faut-il davantage? *Quod amplius est, à malo est.*

Voulez-vous que je vous parle franchement. Je sçai bien ce que je fais de ce que j'ai. Mes morceaux sont taillez assez court. Si j'avois davantage je serois en peine de ce que j'en ferois. Ne suis-je pas

heureux de vivre en enfant ſans ſouci. *A chaque jour ſuffit ſon mal.* Qui plus en a, plus de compte il a à rendre. Matt. 6. 34. Luc. 12. 48.

Chapitre XVIII.

Des Importunitez.

Entre les vertus il faiſoit grand état de celle qui nous fait ſuporter doucement les importunitez du prochain. Un peu de douceur, de modération, & de modeſtie, diſoit-il, ſuffiſent pour cela.

Quand on parle de patience, vous diriez qu'il ne la faut employer qu'en la ſouffrance des maux qui nous aportent de la gloire. Cependant tandis que nous attendons ces grandes & ſignalées occaſions, qui n'arrivent que rarement dans la vie, nous négligeons les moindres, & tant s'en faut que l'on compte pour quelque choſe le ſuport des importunitez du prochain, qu'au contraire on tient pour foibles ceux qui les endurent.

Nous nous imaginons que nôtre patience eſt capable de ſouffrir des douleurs & des affronts ſignalez, & nous nous jettons dans l'impatience pour les plus légeres importunitez.

Il nous ſemble que nous pourrions aſſiſter, ſervir & ſoulager le prochain en de grandes & longues maladies ; & nous ne pouvons ſuporter ſes humeurs fâcheuſes, ſes ruſticitez, ſes incivilitez, & ſurtout ſes importunitez, quand il vient hors de propos, & à contre-tems, nous entretenir de choſes qui nous ſemblent légeres ou frivoles.

Nous triomphons ici dans les apologies de notre impatience, nous défendant ſur le prix du tems, duquel ſeul, dit un Ancien, l'avarice eſt loüable;

& nous ne voyons pas que nous l'employons en tant d'autres choses plus vaines que le ſuport du prochain, & poſſible moins ſérieuſes que celles dont il nous entretient, & que nous apellons une perte de tems.

Quand on eſt en converſation avec le prochain, il faut s'y plaire, & témoigner que l'on s'y plaît: & quand on eſt ſeul, il ſe faut plaire en la ſolitude, mais le mal eſt que l'inégalité de nos eſprits eſt telle; que nous regardons toujours derriere nous, & qu'en compagnie nous ſoupirons après la ſolitude; & dans la ſolitude, au lieu de joüir de ſa douceur, nous deſirons la converſation.

Il faut avoir l'eſprit plus juſte & plus raiſonnable, & au tems deſtiné à la recréation, aimer la recréation; & pareillement aimer la lecture, l'oraiſon, le travail aux heures qui y ſont deſtinées, & le ſilence lorſqu'il eſt ordonné par la regle & l'obéiſſance; ainſi nous pouvons dire avec le Prophete;
Pſal. 33. 2. *je bénirai le Seigneur en tout tems, & ſa loüange ſera toujours dans ma bouche;* car c'eſt bénir & loüer le Seigneur en tout tems, que de rapporter à ſa gloire toutes nos actions bonnes, indifférentes, & la fuite des mauvaiſes.

CHAPITRE XIX.

Des Tentations.

CE n'eſt pas après les domeſtiques d'une maiſon que les chiens aboyent; mais après les étrangers. Le Diable ne ſe met point en peine de ſolliciter à la t ntation ceux qui la cherchent eux-mêmes, & qui ſont à lui.

Quand il preſſe & tourmente un cœur, c'eſt ſi-

gne qu'il lui est étranger ; & plus il redouble la tentation, plus c'est une marque de signalée vertu, car il ne fait de puissantes attaques qu'aux places les plus fortes, & qui lui font davantage de resistance.

Si nous sçavions faire un bon usage des tentations, disoit notre Bienheureux, au lieu de les redouter, nous les provoquerions, à peine que je ne dise, nous les souhaiterions ; mais parce que notre foiblesse & notre lâcheté ne nous est que trop connuë par tant d'expériences, & de tristes chûtes, nous avons bien raison de dire : *ne nous induisez pas en tentation.* *Matt. 6. 13.*

Encore si à cette juste défiance de nous-mêmes, nous joignions la confiance en Dieu, plus fort pour nous délivrer de la tentation, que nous ne sommes foibles pour nous y perdre ; nous releverions nos espérances sur la diminution de nos craintes. Nous dirions avec le Prophete : c'est par vous que nous serons délivrez de la tentation, & ce sera par votre secours, ô mon Dieu, que nous surmonterons tous les obstacles, qui comme un mur & une forteresse s'oposent à notre salut. Avec un tel second, ne pouvons-nous pas hardiment marcher sur l'aspic & le basilic, & fouler aux pieds le lion & le dragon. *Psal. 17. 30.* *Psal. 90. 13.*

Comme c'est aux grandes tentations que nous connoissons la grandeur de notre courage, & celle de notre fidelité envers Dieu, c'est aussi en ces occasions que nous faisons progrez en la vertú, & que nous aprenons à manier les armes de notre milice, qui sont spirituelles, contre les malices de nos ennemis qui sont invisibles. C'est alors que notre ame toute couverte de la grace leur paroît aussi terrible qu'une armée rangée en bataille. *2. Cor. 10. 4.* *Cant. 6. 3.*

Il y en a qui pensent que tout est perdu quand ils

sont affligez par des pensées de blasphême & d'impiété, & s'imaginent qu'ils n'ont plus de foi. Cependant, tant que ces pensées leur déplaisent, elles ne peuvent leur nuire, & ces vents impetueux ne servent qu'à leur faire jetter de plus profondes racines en la foi. Le même se doit dire des tentations contre la pureté, & des autres.

CHAPITRE XX.

De la célébration de la sainte Messe tous les jours.

UN jeune Prêtre déja Pasteur se contentoit de dire la Messe les Dimanches & les Fêtes : comme nôtre Bienheureux l'aimoit beaucoup, il s'avisa de cet expedient pour l'engager à célébrer tous les jours. Il lui fit présent d'une boëte couverte de satin rouge, tout en broderie d'or & d'argent, enrichie de quelques perles; & avant que de la lui mettre entre les mains, il lui dit; j'ai une grace à vous demander, que je m'assure que vous ne me refuserez pas, puisqu'elle ne regarde que la gloire de Dieu, dont je sçai que vous êtes épris.

L'autre lui dit, commandez.

O non, repart le Saint, ce n'est pas en commandant, mais en demandant que je parle, encore en demandant au nom, & pour l'amour de Dieu.

Le silence de ce jeune Pasteur témoignant mieux sa disposition que les paroles, le Bienheureux lui ouvrant la Boëte, la lui montra toute pleine d'Hosties à consacrer, & lui dit, vous êtes Prêtre, Dieu vous a apellé à cette vocation, & de plus au Pastorat : seroit-ce une belle chose qu'un Artisan, un Magistrat ou un Medecin, ne voulut travailler de la

ſa profeſſion qu'un jour ou deux la ſemaine. Vous avez un caractere qui vous donne le pouvoir de dire la ſainte Meſſe tous les jours, pourquoi n'en pas uſer?

Vous n'avez, Dieu merci, rien qui vous en empêche. Je connois votre ame, autant qu'une ame peut être connuë. Je vois au contraire que tout vous y convie. Je vous fais donc ce préſent, & vous ſuplie de n'oublier pas au ſaint Autel, celui qui vous fait cette priere de la part de Dieu.

L'autre ſe trouva un peu ſurpris, & ſans réſiſter à des paroles ſi engageantes, ſe contenta de ſoumettre au jugement du S. Prélat ſes indignitez interieures, ſa jeuneſſe, ſes immortifications, la crainte d'abuſer d'un ſi grand Myſtere, ne correſpondant pas à la vie néceſſaire pour un ſi fréquent uſage.

Toutes ces excuſes, reprit le Bienheureux, ſont autant d'accuſations, ſi je les voulois examiner. Mais ſans entrer en diſcuſſion, ſuffit que vous vous en êtes raporté à mon jugement: je vous dis donc, & en cela *je penſe avoir l'eſprit de Dieu*, que toutes les raiſons 2. Cor. 7. 40.
que vous aportez, pour vous diſpenſer d'un ſi fréquent exercice, ſont celles qui vous y obligent.

Ce ſera ce ſaint & fréquent uſage qui mûrira votre jeuneſſe, moderera vos immortifications, afoiblira vos tentations, fortifiera vos foibleſſes, éclairera vos voyes; & à force de le pratiquer, vous aprendrez à le pratiquer avec plus de perfection.

Au reſte, quand votre indignité vous en retireroit par humilité, ce qui eſt arrivé autrefois à S. Bonaventure; & quand cet uſage vous aporteroit moins d'utilité à cauſe de votre indiſpoſition, conſiderez que vous êtes perſonne publique, que vos oüailles & votre Egliſe en ont beſoin, les Trépaſſez neceſſité, & plus que tout cela, c'eſt qu'aux jours que

vous vous en abstenez, vous privez la gloire de Dieu de son augmentation, les Anges de ce plaisir, & les Bienheureux d'une particuliere consolation.

Cet Ecclesiastique s'abbatit sous ce conseil, & dit *fiat fiat*, & depuis trente années n'y a pas manqué sans cause légitime

CHAPITRE XXI.

Grande circonspection avec les femmes quand on leur parle, ou quand on leur écrit.

UN Prélat ne vouloit point permettre aux femmes, de quelque qualité qu'elles fussent, l'entrée de sa maison, se fondant sur l'exemple & le conseil de S. Augustin; c'est pourquoi il avoit fait faire une espece de parloir avec des barreaux dans une Chapelle où il leur parloit.

Le Bienheureux qui aimoit ce Prélat, sans blâmer cette sévérité, se contentoit d'en rire gracieusement, & de dire que ce Prélat n'étoit Pasteur qu'à moitié, puisqu'il se séparoit ainsi de la moitié de son troupeau.

Le Bienheureux sur les plaintes qu'il en reçût, promit de lui en parler.

Le Prélat pour se défendre représenta son âge qui étoit encore jeune, son appréhension de passer par les langues, la crainte de tomber en ces conversations, les conseils des anciens Peres sur ce sujet, le bon exemple que cela donnoit aux autres Ecclesiastiques, & quantité de semblables motifs.

Notre Bienheureux loüa son zéle & sa précaution, mais lui dit que sans pratiquer cette sévérité extérieure, il y avoit un moyen plus aisé, plus assuré, moins incommode, & moins sujet à être censuré & contrôlé.

Ne parlez jamais, dit-il à des femmes qu'en présence de plusieurs, & donnez charge expresse à vos domestiques de ne vous perdre jamais de vûë, quand quelqu'une voudra conférer avec vous. Je ne dis pas qu'il soit toûjours nécessaire qu'ils entendent ce que vous leur direz; car il n'est pas quelquefois expédient, & ce sont souvent choses qui regardent la conscience, mais au moins que leurs yeux veillent sur vous, & soient témoins de vos déportemens.

Que si vous donnez la permission à celui de vos Chapelains, à qui vous commettez le dépôt de votre intérieur, de vous donner des avertissemens touchant vos gestes ou vos actions, croyez que tout cela vaudra mieux que toutes les grilles du monde, fussent-elles de fer, & toutes hérissées de pointes.

Or, l'avis qu'il donnoit, est celui même qu'il pratiquoit; car quoique sa maison fût ouverte à tout le monde, il ne parloit jamais à des femmes, en quelque lieu qu'il fût, qu'il n'eût des surveillans qui le considerassent attentivement.

Il lui donna un autre avis touchant les lettres.

N'écrivez jamais à des femmes, lui dit-il, qu'en leur répondant, à moins qu'il n'y ait une préssante nécessité; jamais de votre propre mouvement, à moins que ce ne soit à des personnes hors de tout soupçon, comme une mere, une sœur, une femme fort âgée, encore rarement & briévement.

Quand on écrit à une femme, il faudroit, s'il se pouvoit, plûtôt écrire avec la pointe du canif, qu'avec le bec de la plume, pour ne rien dire de superflu.



CHAPITRE XXII.

De ceux qui s'humilioient devant lui.

IL prenoit ſouvent au mot celui ou celle qui diſoit des paroles d'humilité en ſa préſence, & même y ajoûtoit, afin de procurer une ſalutaire confuſion à la perſonne qui les proferoit, & l'avertir de ne s'y expoſer plus, étant certain que la plûpart de ceux qui les avancent, ſeroient bien fâchez que l'on les crût tels qu'ils diſent. En voici deux exemples remarquables.

Etant nouvellement Evêque, il déſiroit de moi des choſes qui me ſembloient de trop haute perfection.

Mais mon Pere, lui dis-je une fois, vous ne penſez pas que je ſors tout fraîchement du monde, que je me trouve maître avant que d'avoir été diſciple. Vous me parlez comme à un homme fort avancé dans la piété, & capable de l'enſeigner aux autres; & à peine ſuis-je à la porte.

Il eſt vrai, me dit-il, & je crois plus que vous, & poſſible vois-je auſſi-bien que vous tout ce que vous dites: je vous regarde comme un homme ſauvé du débris, & ſortant d'un incendie dont vous ſentez encore la fumée: mais après tout vous voilà Evêque, il faut avoir des ſentimens de pere, il faut rehauſſer votre courage vers la perfection; & il ne faut pas vous contenter de boire de l'eau de votre citerne, il faut en faire part aux autres. Dieu, la raiſon, votre charge requerent cela de vous. Il n'eſt pas queſtion de regarder en arriere, ſi vous ne voulez devenir une ſtatuë. *O Paſtor, ô idolum* Si vous vous confiez en vous-même, vous ne ferez jamais

Prov. 5. 15. & 16.

Gen. 19. 26.

Zach. 11, 17.

rien; mais si vous vous confiez en Dieu, que ne ferez-vous pas ? vous ferez tout. Il se plaît à élever sa puissance sur notre infirmité, sa force sur notre foiblesse, & à confondre ce qui est par ce qui n'est pas. La défiance de soi-même est fort bonne, pourvû qu'elle soit suivie de la confiance en Dieu : & plus nous avançons en celle-ci, plus nous profitons en celle-là. L'humilité découragée est une fausse humilité. 1. Cor. 1, 27.

L'autre exemple est au sujet d'une sœur, laquelle ayant été élûë Supérieure, se défendit de l'accepter en relevant bien haut son indignité.

Surquoi notre Bienheureux prit la parole, & enchérissant sur ce qu'elle avoit allegué, lui dit, qu'à la vérité entre fille & feüille, il n'y avoit pas grande difference : que toutes les sœurs n'ignoroient pas son insuffisance, la petitesse de son esprit, la foiblesse de son jugement, sa grossiereté en matiere de conduite, ses imperfections toutes manifestes, son mauvais exemple, & que possible Dieu avoit permis son élection pour la corriger de tous ses défauts, au moins afin qu'elle tachât de les cacher, se voyant en spectacle à Dieu, aux Anges & aux hommes, 1. Cor. 4. 9. prenant garde à ses pas en marchant en un lieu élevé. Qu'elle se persuadât que ce n'étoit pas à elle que l'on confioit cette Communauté, mais à Dieu qui choisit les folles pour confondre & conduire les sages, lui qui a voulu nous sauver par la folie de la 1. Cor. 1. 21. Croix. Qu'elle prît garde qu'un roseau du desert en la main de Jesus-Christ devenoit une colonne du Temple, qu'elle se tînt bien serrée à cette main secourable, qui ne manque jamais à ceux qui implorent son appui.

Profitez de ces deux exemples, & aprenez à fuïr les paroles de vanité qui emprunte le masque de

l'humilité, & se couvre d'un voile de subtilité.

CHAPITRE XXIII.

De la meilleure disposition pour bien mourir.

COMME je lui demandois quelle étoit la meilleure disposition pour bien mourir : il me répondit froidement, la charité.

1. Joan 3. 14. Je lui dis que je sçavois bien que celui qui n'est pas dans la charité est dans la mort ; & que mourir au Seigneur étoit mourir, sinon en l'acte, au moins en l'habitude de la charité, laquelle embrasse toutes les autres vertus, & les introduit avec elle dans l'ame où elle fait son entrée ; mais que je désirois sçavoir, la charité supposée, quelles vertus vives & animées de la charité étoient les plus convenables pour ce moment.

Il me dit, l'humilité & la confiance ; & pour s'expliquer à sa façon gracieuse, il ajoûta le lit d'une bonne mort doit avoir pour matelats la charité ; mais il est bon d'avoir la tête appuyée sur les deux oreillers de l'humilité & de la confiance, & d'expirer avec une humble confiance en la miséricorde de Dieu.

Le premier de ces oreillers qui est l'humilité, nous fait reconnoître notre misere, & nous fait trembler de frayeur, mais d'une frayeur amoureuse, (car je la supose animée de la charité,) qui nous fait concevoir & enfanter l'esprit du salut : humilité courageuse & généreuse, qui en nous abbatant nous releve en Dieu, & nous fait apuyer sur lui seul.

De ce premier oreiller on passe aisément à l'autre qui est celui de la confiance en Dieu. Or quelle

est cette confiance, sinon une esperance fortifiée par la considération de la bonté infinie de notre Pere céleste, plus désireux de notre bien que nous-mêmes. O Dieu j'ai esperé en vous, je ne serai jamais confondu. Ceux qui esperent au Seigneur changeront de force, & ils prendront les aîles de l'Aigle, & feront un essor qui ne s'abattra point. *Ps. 30. 1. Isai. 49. 32.*

CHAPITRE XXIV.

De la Politique.

LE sérénissime Charles Emanuel Duc de Savoye, étoit un des plus excellens Princes de son tems, d'un esprit rare, & très-habile dans la Politique.

Je disois un jour à notre Bienheureux que ce Prince dans les Etats du quel il étoit né, & où il vivoit, me sembloit faire une faute signalée de ne l'employer pas dans ses affaires, vû qu'il ne lui en commettroit aucune, sur-tout en France, qui ne réussit selon son désir; car, lui disois-je, outre votre prudence qui n'est inconnuë qu'à vous & votre dextérité, douceur & patience dans les négociations, la réputation de votre probité & de votre piété est dans une approbation si universelle, qu'avant que vous eussiez ouvert la bouche, l'on vous accorderoit tout ce que vous demanderiez. Il faudroit, ajoutois-je, qu'une affaire fut bien désesperée si elle ne réussissoit pas entre vos mains : je pense même que vous viendriez à bout de l'impossible.

Certes, me dit il, vous en dites trop, & votre rhétorique est dans l'excès. Vous vous imaginez que je sois dans l'estime des autres, comme dans la vôtre, qui ne me regardez qu'au travers de certaines

lunettes passionnées qui agrandissent les objets, mais laissons cela pour ce qu'il est. Mon sentiment touchant notre Prince est bien différent du vôtre, car en cela même que vous dites, je trouve qu'il fait paroître la grandeur de son jugement, parce qu'outre que je ne vous avouë pas que j'eusse tant de dexterité & de prudence au maniement des affaires de Politique, que vous vous le figurez, je vous dirai que les seuls mots de prudence, d'affaires & de Politique me donnent de la frayeur & que je m'y connois si peu, que ce peu-là n'est rien.

Il ajoûta : Je vous dirai ce petit mot, mais mot d'ami & à l'oreille, & encore à l'oreille du cœur : je ne sçai nullement l'art de mentir, ni de dissimuler, ni de feindre avec dexterité, ce qui est le maître ressort du maniement de la politique, & l'art des arts en matiere de prudence humaine.

Pour tous les Etats de Savoye, de la France, ni de tout l'Empire, je ne porterois pas un faux paquet dans mon sein. J'y vais à l'ancienne gauloise, tout à la bonne foi & tout simplement. Ce que j'ai sur les levres, c'est justement ce qui sort de ma pensée. Je ne sçau-
Psal. 11. 3. rois parler *en un cœur & en un cœur*. Je hai la duplicité comme la mort, sçachant que *Dieu a en abomination*
Prov. 12. 12. *l'homme trompeur*. Peu de personnes me connoissent, qui ne connoissent aussi-tôt en moi ce caractere : c'est pourquoi on juge fort sagement que je ne suis nullement propre à ce qui s'appelle politique : outre que j'ai toûjours adoré comme une céléste, souveraine & divine maxime, ce grand mot de l'Apôtre, que *celui*
2. Tim. 2. 4. *qui est consacré à Dieu, ne doit point s'embarasser dans les affaires séculieres.*

CHAPITRE XXV.

Grande charité du Bienheureux envers une mourante.

UNE Religieuse de la Congrégation de la Visitation, après avoir traîné une vie très-languissante avec une patience si exemplaire, qu'elle donnoit de l'étonnement à toutes celles qui la voyoient souffrir, non-seulement avec constance, mais ce qui est plus remarquable avec joye : à la fin elle s'abatit sous l'effort d'un violente maladie dont elle mourut.

Deux heures ou environ avant qu'elle rendit l'esprit, on fit venir notre Bienheureux pour l'assister en ce dernier passage. Le Bienheureux qui connoissoit cette ame de longue main, & qui sçavoit que notre Seigneur l'avoit conduit par le chemin de la Croix avec une patience fort remarquable, n'eut aucune difficulté de la résoudre à la mort; au contraire il eût eu peine à lui ôter le desir, si elle n'eût été dans une parfaite soumission à la volonté de Dieu.

Cette fille étant en un état qui panchoit vers l'agonie, ayant néanmoins le jugement assez bon, après avoir fait toutes les actes de foi, d'amour, de contrition, d'humilité, de confiance, de résignation, de conformité à la volonté de Dieu que le Bienheureux lui suggeroit doucement, paisiblement, & de distance en distance selon son procédé ordinaire; cette bonne Religieuse sentant des douleurs très-aiguës, commence à dire au Bienheureux avec un profond soupir : *mais mon Pere, ne seroit-ce point mal fait ?* & se tût.

Le Bienheureux s'imaginant que ce fut quelque

tentation du malin, ſçachant qu'en ce moment il accourt avec une grande rage pour emporter une ame à ſa ruine avec impétuoſité, lui demande, quel mal? ma fille.

La mourante : Hé? mon cher Pere, non, ce ſeroit une trop grande infidélité, & la-deſſus s'arrête

Le Bienheureux entre dans une plus grande apréhenſion. Quelle infidelité, dit-il, ma chere fille? Hé quoi! en ce dernier point, qui vous a ôté cette chere confiance que notre Seigneur vous avoit donnée en moi? Ah? ce ſont mes péchez qui en ſont la cauſe.

Nullement mon Pere, dit la mourante : J'ai plus de confiance en votre charité que jamais, mais cela ne mérite pas de vous rompre la tête.

Peut-être, reprit le Saint, que cela eſt de plus grande importance que vous ne penſez. Les malices ſpirituelles du tentateur ſont plus fines & ruſées que vous ne vous imaginez, ſur tout en ces extremitez, où il ſubtiliſe ſes artifices plus que jamais. Je vous ſuplie & je vous conjure de ne me point celer ce qui vous donne de la peine.

Ha? mon bon Pere, dit-elle, ce ſeroit une trop grande infidélité envers notre Seigneur, c'eſt maintenant que je lui dois être plus ſoumiſe.

Ma fille, dit le Bienheureux, vous ne ſçauriez faire d'acte de plus grande ſoumiſſion, ni qui lui ſoit plus agréable, que de me dire ſimplement, candidement, & confidemment ce qui vous fait ſoupirer.

Mon Pere, dit-elle, j'en ai bien enduré d'autres, il eſt tems à cette heure, plus que jamais, d'étouffer toute tendreſſe ſur ſoi, & de fermer tous les paſſages à la plainte.

Il n'y a point de ſacrifice, dit le Bienheureux, qui ne ſoit au-deſſous de l'obéiſſance. Je n'oſe pas

vous commander en son nom de me déclarer votre inquiétude, mais je vous suplie ma chere fille, de m'ôter au moins de la peine où je suis, laquelle est si véhemente, que vous en aurez pitié si vous la connoissiez.

Mon Pere, dit-elle, vous avez trop de force d'esprit pour vous mettre en angoisse, & en perplexité pour si peu de chose.

Appellez-vous peu de chose, dit le Saint, le salut d'une ame pour laquelle Jesus-Christ est mort. Je transi quand je vois le péril de la vôtre, peut-être pour une bagatelle.

Vous avez raison mon Pere, dit-elle, car ce n'est rien.

O quel rien, dit le S. Pasteur, pour lequel on se damne, & que Dieu punit d'une peine éternelle. Hé! ma bonne fille, faudra-t-il que j'employe les extrêmes remedes, pour écarter de vous ce démon de malignité qui vous lie la langue, & qui vous rend muette.

Il alloit faire mettre en priere toutes les Sœurs, lorsque la mourante lui dit d'une voix cassée & basse; Hé bien, mon Pere, si vous me le commandez en vertu de la sainte obéïssance, je vous dirai ce que c'est.

A cela ne tienne, dit le Bienheureux, ô que vous me soulagez; certes, vous m'ôterez une meule de moulin de dessus le cœur. Mon ame est sous le pressoir, jusqu'à ce que vous m'ayez donné cette consolation.

Mais, mon Pere, m'assurez-vous qu'il n'y ait point de péché?

O ma fille, il y en auroit sans doute à ne le dire pas, après un tel commandement: tant s'en faut qu'il y en ait, de cela je vous en assure sur mon ame propre.

Hélas? dit-elle, mon Pere, faut-il que je fasse un acte de lâcheté à la clôture de ma vie.

Quelle lâcheté, dit-il, parlez plus clairement.

Hé! n'est ce pas une lâcheté insigne, dit-elle, & une grande infidélité envers notre Seigneur, de dire que *je sens bien du mal.*

Le Bienheureux voyant que c'étoit là tout le poison que cette pauvre mourante avoit sur le cœur, s'écria fortement: Non, de la part de Dieu, ma fille, il n'y a là ni lâcheté, ni infidélité quelconque. O! certes, vous venez de me donner la vie: n'y a-t-il autre chose que cela?

Non, dit-elle, voilà tout mon Pere. Mais n'est-ce point pour me rassurer, & me consoler en ce détroit, que vous me dites avec tant de véhémence, qu'il n'y a point de péché à cela.

Nullement, ma fille, je hai les déguisemens, surtout en ce point, où il ne faut parler que du fond du cœur.

Or, ma fille, après l'exemple que je vous vais dire, il faudra que tous vos ombrages se dissipent comme font les ombres de la nuit au lever du soleil. Le Fils de Dieu notre Sauveur & notre Maître, étant sur la Croix parmi les extrêmes douleurs de la mort, ne
Matt. 27.46. s'écria-t il pas à haute voix? *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez vous abandonné.* Conferez ce que vous venez de dire, & voyez si ce n'est pas une foible lampe devant le soleil.

Tant s'en faut que ce soit mal-fait de se plaindre & même de crier sous l'épreinte des douleurs, qu'au contraire, je crois que la sainte vertu de vérité, de candeur & de simplicité, nous oblige, quand nous sentons du mal, principalement quand il est pressant, de le manifester à ceux qui peuvent y aporter du remede; car comment penseront-ils à nous secou-

lager, si nous oublions à nous plaindre, & à le leur manifester.

O mon Pere, dit-elle, j'ai donc bien commis des fautes; car il y a plusieurs années que je suis toûjours malade, & un vrai pillier d'infirmerie, je ne me souviens gueres d'avoir été sans quelque douleur, & j'en ai souvent senti sans me plaindre. Il est vrai que maintenant que je n'ai plus ni force ni vigueur, je sens les douleurs plus violentes, & je craignois de les dire, & de m'en plaindre, estimant que ce fut tendresse sur moi-même, lâcheté & infidelité envers Jesus-Christ, qui en a souffert bien d'autres pour moi sur la Croix.

Elle désira donc recevoir & la bénédiction, & l'absolution de ces fautes-là, de notre Bienheureux. Peu après, les sens commencerent à défaillir, & après une demie heure d'agonie fort douce, elle rendit sa belle ame sur le sein & dans le cœur de Jesus-Christ.

Le Bienheureux tout baigné de larmes de consolation d'un si heureux passage, prit sujet de-là, de remontrer aux Sœurs l'héroique mortification de cette sainte Religieuse, qui dans les extrêmes horreurs & douleurs de la mort, n'osoit pas seulement ouvrir la bouche, comme si son cœur eût dit avec le Prophete: Je me suis tuë, & je n'ai pas ouvert la bouche, parce que c'est vous qui m'avez frapé. *Psal. 38. 3.*

Cependant le Bienheureux qui m'a raconté cette histoire, m'a confessé qu'il ne s'étoit jamais vû si pressé d'angoisse, & qu'il sortît de-là plus trempé de larmes & de sueurs, que s'il eût prêché la Passion trois heures durant.



CHAPITRE XXVI.

Estre court en prêchant.

IL aprouvoit extrêmement la brieveté en la prédication, & disoit que la longueur étoit le défaut le plus général des Prédicateurs de son tems.

Appellez-vous cela, lui disois-je, un défaut, & donnez-vous à l'abondance le nom de disette?

Quand la vigne, repliqua-t-il, produit beaucoup de bois, c'est lorsqu'elle porte moins de fruit. La multitude des paroles n'engendre pas de grands effets.

Voyez toutes les Homélies ou Prédications des Peres, combien elles sont courtes: ô combien étoient-elles plus efficaces que les nôtres!

Le bon S. François ordonne dans sa Regle aux Prédicateurs de son Ordre d'être courts, & en donne cette raison, que Dieu a fait sa parole abregée sur la terre. *Rom. 9. 28.*

Croyez-moi, disoit-il, c'est par expérience, & longue expérience que je vous dis ceci; plus vous direz, & moins on retiendra. Moins vous direz, plus on profitera: à force de charger la mémoire des auditeurs on la démolit, comme on éteint les lampes quand on y met trop d'huile; & on suffoque les plantes en les arrosant démesurément.

Quand un discours est trop long, la fin fait oublier le milieu, & le milieu le commencement.

Les médiocres Prédicateurs sont recevables, pourvû qu'ils soient courts; & les excellens sont à charge quand ils sont trop longs. Il n'y a point dans un Prédicateur, de qualité plus odieuse que la longueur.

CHAPITRE XXVII.

Du petit nombre des Auditeurs.

AYEZ grande joye, disoit-il, quand en montant en chaire vous apercevrez peu de gens, & que votre auditoire sera comme à claire voye.

Mais, disois-je, il n'en coute pas plus d'en enseigner beaucoup, que d'en enseigner peu.

C'est, répondit-il, une expérience de trente ans en cet exercice qui me fait parler ainsi; & j'ai toûjours vû de plus grands effets pour le service de Dieu dans les prédications que j'ai faites en de petites assemblées, qu'en de grandes.

Lorsque j'étois Prévôt, je fus envoyé par mon prédécesseur Evêque, avec d'autres Ecclésiastiques pour prêcher.

Un Dimanche qu'il fit un fort mauvais tems, il ne se trouva que sept personnes dans l'Eglise; ce qui fit que quelqu'un me dit, que ce n'étoit pas la peine de prêcher.

Je répondis que ni le grand auditoire ne m'encourageoit, ni n'étois découragé du petit : que, pourvû que quelqu'un fût édifié, c'étoit assez.

Je montai donc en chaire, & je me souviens que mon sermon étoit sur la priere des Saints, je traitois ce sujet fort simplement. Je ne disois rien de patétique ni de véhément; cependant un de l'auditoire commença à pleurer fort amérement, & même à sangloter & soupirer fort haut. Je crus qu'il se trouvoit mal, je l'invitai à ne se contraindre pas, & lui dis que nous étions prêts de cesser de parler, & de le servir s'il en avoit besoin.

Il répondit qu'il se trouvoit bien de corps, & que

je continuasse à parler, parce que je le pansois où il falloit.

Le sermon qui fut fort court étant achevé, il se vint jetter à mes pieds, criant tout haut, M. le Prévôt, M. le Prévôt, vous m'avez donné la vie, vous avez sauvé mon ame aujourd'hui : ô que benite soit l'heure en laquelle je suis venu, & en laquelle je vous ai oüi; cette heure me vaudra une éternité.

Et de suite il raconta qu'ayant conferé avec quelques Ministres sur la priere des Saints, qui la lui avoient représentée comme une horrible idolâtrie, il avoit pris jour au Jeudy suivant pour abjurer la Religion Catholique; mais qu'il avoit été si bien instruit par la prédication qu'il venoit d'entendre, & relevé de tous ses doutes, qu'il détestoit de bon cœur la promesse qu'il leur avoit faite, & protestoit une nouvelle obéïssance à l'Eglise Romaine.

Je ne sçaurois vous dire l'impression que ce grand exemple arrivé parmi si peu de personnes fit dans tout le pays, & combien il nous rendit de cœurs dociles, & susceptibles de la parole de vie.

Je pourrois vous en raporter d'autres semblables, & encore plus remarquables, qui m'ont donné une si tendre affection pour les petites assemblées, que je ne suis jamais si content, que quand, en montant en chaire, je vois peu de gens devant moi.



TROISIE'ME

TROISIE'ME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

But de la Prédication.

C'ETOIT son sentiment, qu'il ne suffisoit pas que le Prédicateur eût une intention générale d'enseigner la voye de Dieu, mais qu'il visât à quelque dessein particulier ; par exemple la connoissance de quelque Mystere, l'éclaircissement de quelque point de la foi, la destruction de quelque vice, ou l'établissement de quelque vertu.

Vous ne sçauriez croire, disoit-il, combien cet avis est important, & combien de sermons bien travaillez & étudiez sont inutiles, faute de cela.

Si vous suivez cette maxime, vous rendrez vos prédications très-fructueuses, autrement vous pourrez vous faire admirer, sans faire aucun fruit.

Quand on lui disoit que quelque Prédicateur faisoit extrêmement bien.

Il demandoit : en quelles vertus excelle-t-il ? en humilité, en mortification, en douceur, en courage, en dévotion, & semblables.

Quand on lui disoit, que l'on entendoit qu'il préchoit bien.

Cela, répondoit-il, c'est dire & non pas faire. L'un est bien plus aisé que l'autre. Combien y en a-t-il qui disent, & ne font pas ; & qui démolissent par leur mauvais exemple, ce qu'ils édifient avec leur

langue? Cet homme là n'est-il pas monstrueux, qui a la langue plus longue que le bras.

On disoit une fois de quelqu'un qui avoit ravi tout le monde: il a fait aujourd'hui des merveilles.

Eccli. 31. 8. C'est celui-là, dit-il, qui a été trouvé sans tache, qui n'a point couru après l'or, ni esperé aux trésors de ce monde.

On lui dit une autrefois que ce Prédicateur s'étoit surmonté lui-même.

Quel renoncement intérieur a-t-il fait, dit-il, quelle injure a-t-il soufferte? c'est en telles occasions qu'on se surmonte soi-même.

Voulez-vous sçavoir, ajoûta-t-il, à quoi je reconnois l'excellence & le prix d'un Prédicateur; c'est quand ceux qui sortent de la prédication disent en frapant leur poitrine, je ferai bien; non pas quand ils disent, ô qu'il a bien fait! ô qu'il a dit de belles choses! oüi, car dire de belles choses & avec éloquence, c'est faire paroître la science ou l'éloquence d'un homme: mais quand les pécheurs se convertissent, & se retirent de leurs mauvaises voyes, c'est signe que Dieu parle par la bouche de ce Prédicateur, qu'il a la vraye science de la voix & celle des Saints. Le vrai fruit de la prédication, est que le peché soit aboli, & que la justice regne sur la terre. C'est pour cela que Dieu envoye les Prédicateurs, comme Jesus-Christ ses Apôtres, afin qu'ils fassent du fruit, & que ce fruit demeure.

Sap. 1. 7 & 10. 10. *Dan. 9. 24.* *Joan. 15. 16.*

CHAPITRE II.

Du danger des Dignitez.

ON dit un jour en présence de notre Bienheureux, d'un Prélat qui tenoit un haut rang en

l'Eglise, qu'il tendoit au Cardinalat à pleines voiles, & que son absence causoit quelque desordre en son Diocese.

Plût à Dieu, dit le Bienheureux, qu'il fût déja Cardinal.

Je lui demandai pourquoi?

Il penseroit, dit-il, à quelque chose de meilleur.

Comment lui dis-je, à être Pape: & qui l'absoudroit de ce pèché?

Ce n'est pas cela que j'entens; mais à la conduite des ames, qui est l'art des arts, & en l'exercice duquel on peut rendre plus de service à Notre Seigneur.

Et cette dignité, repris-je, ne l'empêchera pas d'y vacquer.

Non pas, repliqua-t-il, puisque saint Charles en nos jours y a si dignement réussi; mais je veux dire que n'ayant plus la poursuite de cet honneur dans la tête, il reviendroit à son cœur, & penseroit à ses obligations Pastorales qui sont de droit divin, & y vacqueroit avec une attention sans distraction, ce qui seroit d'une grande édification pour l'Eglise.

Lorsque ce Prélat attendoit le moins cet honneur qu'il avoit si long-tems poursuivi, ce fut alors qu'il y arriva comme inopinément, la Providence Divine jouant son ressort, lorsque la prudence humaine fut dévorée, & au bout de toutes ses industries.

Quand il y fut parvenu, c'est merveille combien il estima peu ce qu'il avoit tant estimé; & combien il faisoit état de la dignité Pastorale qu'il sembloit avoir méprisée. Il étoit sur le point de se retirer en sa résidence, où il se promettoit d'apliquer tous ses soins, & d'y faire des merveilles, ayant de grands

talens; mais Dieu se contenta de sa bonne volonté, l'apellant de ce monde, après qu'il eût joüi six mois avec peu de satisfaction de ce qu'il avoit recherché durant plus de trente ans avec des soins, & des peines qui se peuvent mieux penser qu'écrire. Notable exemple & digne de sérieuse considération.

CHAPITRE III.

Charité industrieuse.

UN particulier prit la confiance de lui emprunter douze écus & voulut lui en faire sa promesse par écrit, malgré le Bienheureux, qui non-seulement ne lui en demandoit pas, mais n'en vouloit pas; & cette promesse ne portoit qu'un mois de terme, du choix de ce particulier. Ce mois s'étendit jusqu'à un an, au bout duquel cet homme revint trouver le Bienheureux, & sans faire aucune mention des douze écus prêtez, lui en demanda dix.

Le Bienheureux le pria d'attendre en sa salle, & allant querir sa promesse lui dit, vous ne m'en demandez que dix à emprunter, en voilà douze que je vous donne de bon cœur, ce qu'il fit lui rendant sa promesse.

Un autre lui demanda vingt écus à emprunter, & lui en vouloit faire sa promesse. Le Bienheureux n'avoit pas toujours de telles sommes à donner, néanmoins comme il avoit le cœur bon, & qu'il se fût mis en piéces pour le prochain, il s'avisa d'une adresse qui soulagea ce personnage & qui proportiona la libéralité du Prélat à ses forces.

Il alla querir dix écus, & revenu, lui dit, j'ai trouvé un expédient qui nous fera aujourd'hui gagner

chacun dix écus ſi vous voulez me croire.

Monſeigneur, dit cet homme, que faudroit-il faire ?

Nous n'avons, vous & moi, qu'à ouvrir la main, cela n'eſt pas bien difficile. Tenez, voilà dix écus que je vous donne en pur don, au lieu de vous en prêter vingt, vous gagnez ces dix-là, & moi je tiendrai les dix autres pour gagnez, ſi vous m'exemtez de vous les prêter.

CHAPITRE IV.

Le Bienheureux arrête une plainte de M. de Belley.

JE me plaignois un jour à notre Bienheureux de quelque tort ſignalé qui m'avoit été fait. Il étoit ſi manifeſte, que notre Bienheureux en convint.

Me trouvant ſi bien apuyé, je triomphois, & les expreſſions me venoient en foule pour éxagerer la juſtice de ma cauſe.

Le Bienheureux, pour arrêter ce flux de diſcours, me dit : il eſt vrai qu'ils ont tort en toutes façons de vous avoir traité de la ſorte, cela eſt indigne de leurs perſonnes, ſur tout envers un homme de votre condition.

Je ne trouve en toute cette affaire qu'une ſeule choſe à votre déſavantage : Et quelle, lui dis-je ? C'eſt qu'il ne tient qu'à vous d'être le plus ſage, & de vous taire.

Il me déferra tellement par cette réponſe, que ſur le champ je me tûs, & ne trouvai point dans ma Pſal. 37. 15.
bouche de paroles pour repliquer.

CHAPITRE V.

Des Prédications fréquentes.

IL revint au Bienheureux qu'on me blâmoit de prêcher dans mon Diocése le Carême, l'Avent, & les Dimanches & Fêtes; à quoi il répondit que blâmer un Laboureur ou un Vigneron de trop bien cultiver sa terre, c'étoit lui donner de véritables louanges.

Surquoi me parlant, de peur que ces blâmes ne me décourageassent, il me dit: J'avois le meilleur pere du monde, mais qui avoit passé une grande partie de sa vie à la Cour & à la Guerre.

Durant que j'étois Prévôt je m'exerçois à tous propos à la prédication, tant à la Cathedrale que dans les Paroisses, jusqu'aux moindres Confrairies; je ne sçavois ce que c'étoit de refuser : *Donnez à tous ceux qui vous demandent.* Luc. 6. 30.

Mon bon pere entendant sonner le Sermon demandoit, qui préchoit? on lui disoit, qui seroit-ce, sinon votre fils? Un jour il me prit à part & me dit, Prévôt, tu prêches trop souvent; j'entens même en des jours ouvriers sonner le Sermon, & toujours on me dit, c'est le Prévôt, le Prévôt. De mon tems il n'en étoit pas ainsi, les prédications étoient bien plus rares: mais aussi quelles prédications! Dieu le sçait; elles étoient doctes, bien étudiées, on disoit des merveilles, on alleguoit plus de latin & de grec en une, que tu ne fais en dix; tout le monde en étoit ravi & édifié, on y couroit à grosses troupes, vous eussiez dit qu'on alloit recueillir la manne: maintenant tu rends cet exercice si commun qu'on n'en fait plus d'état, & on n'a plus tant d'estime de toi.

Voyez-vous, ce bon pere parloit comme il l'entendoit. Vous pouvez penser si c'étoit pour mal qu'il me voulût, mais c'étoit selon les maximes du monde qu'il me parloit.

Croyez-moi, on ne prêchera jamais assez : *nunquam satis dicitur, quod nunquam satis discitur*, surtout maintenant, & en cette contrée voisine de l'hérésie ; hérésie qui ne se maintient que par les Prêches, & qui ne se détruira que par la sainte prédication.

CHAPITR VI.

De l'obscurité d'un Ecrivain.

IL vit un jour dans ma Bibliotheque quelques volumes d'un Ecrivain très-docte, mais en même-tems si obscur dans ses expressions, que les plus habiles n'y voyoient goûte.

Quelqu'un avoit mis par recréation sur la premiere feüille ces mots : *fiat lux.*

Le Bienheureux trouva cette imagination agréable, & s'étant arrêté quelque-tems pour voir s'il pourroit mordre dans un biscuit si sec & si dur, & n'en pouvant venir à bout, il me dit fort gracieusement ; cet homme a donné plusieurs livres au Public, mais je ne m'aperçois pas qu'il en ait mis aucun en lumiere. C'est grande pitié d'être si sçavant, & de n'avoir pas la faculté de s'exprimer, une médiocre suffisance, avec un facile débit, est bien plus désirable.

CHAPITRE VII.

Du livre du Combat spirituel.

CETTE Sentence que l'on attribuë à Thomas à Kempis, qui est tenu pour l'Auteur de l'Imi-
» tation, lui agréoit fort. " J'ai cherché le repos par-
» tout, & ne l'ai trouvé qu'en un petit coin, avec un
» petit livre.„ Et il disoit que pour bien étudier, il ne faloit lire qu'un livre, ceux qui passent légerement sur plusieurs ne faisant jamais d'étude qui vaille.

Il conseilloit pour cela de choisir quelque bon livre, & s'il étoit possible qu'il fut petit, & facile à porter, & de le lire souvent, & de le pratiquer encore plus.

Le Combat spirituel étoit son cher livre, son livre favori. Il m'a dit plusieurs fois qu'il l'avoit porté plus de dix-huit ans dans sa poche, y lisant tous les jours quelque chapitre, ou au moins quelque page.

Il conseilloit ce livre à tous ceux qui s'adressoient à lui, l'apellant tout aimable, & tout praticable.

Plus je le lis, plus j'y remarque, comme en sa semence, toute la doctrine spirituelle de notre Bienheureux

CHAPITRE VIII.

Remontrance de bonne grace.

PLUSIEURS Dames de qualité l'étoient allé visiter à Paris, à la sortie d'un Sermon qu'il venoit de faire.

Toutes avoient quelque difficulté à lui proposer,

l'une lui demandoit une résolution, & l'autre une autre, presque en même-tems.

Le Bienheureux ne sçachant à laquelle entendre, leur dit : Je répondrai à toutes vos questions, pourvû qu'il vous plaise répondre à cette demande. En une compagnie où tout le monde parle & nul n'écoûte, à votre avis, qu'est-ce que l'on y dit ?

Toutes se trouverent fort embarassées, & demeurerent muettes, à peu près comme des milliers de grenoüilles se taisent en un instant, lorsqu'on jette quelque pierre dans l'eau.

CHAPITRE IX.

D'un Prédicateur qui parloit contre les absens.

UN Prédicateur fort docte auquel ses Sermons coûtoient beaucoup, mais qui étoit peu suivi, passa une bonne partie de son heure à se plaindre de la négligence de ceux qui ne venoient pas entendre la parole de Dieu, & vint jusqu'aux menaces de tout quitter & d'abandonner la chaire.

Le Bienheureux qui avoit assisté à ce Sermon, dit à un de ses confidens en sortant de l'Eglise : A qui en veut ce bon personnage? Il nous a tancez d'une faute que nous n'avions pas commise ; car nous étions présens. Eût-il voulu que nous nous fussions mis en pieces pour remplir les autres siéges qui étoient vuides? C'est aux absens qu'il en vouloit, lesquels n'en seront pas plus diligens, puisqu'ils ne l'ont pas oüi. S'il eût voulu leur parler, il falloit aller par les ruës, ou par les places de la ville, pour presser ceux qui les remplissent d'entrer à son banquet. Il a crié après les innocens, & laissé là les coupables.

CHAPITRE X.

Des petites vertus.

QUOIQUE notre Bienheureux eût les vertus les plus éminentes, il avoit néanmoins un amour tendre pour les plus petites; c'est-à-dire, qui paroissent telles aux yeux des hommes : car il n'y en a aucune, sur-tout les infuses, qui ne soit grande devant Dieu.

Chacun disoit-il, veut avoir des vertus éclatantes & de montre, attachées au haut de la Croix, afin qu'on les voye de loin, & qu'on les admire. Très-peu se pressent à cueillir celles, qui comme le serpolet & le thin, croissent au pied & à l'ombre de cet arbre de vie. Cependant ce sont les plus odoriferantes, & les plus arosées du sang du Sauveur, qui a donné pour premiere leçon aux Chrétiens, *aprenez de moi que je suis doux & humble de cœur.* Il
Matt, 11.29. n'apartient pas à tout le monde d'exercer ces grandes vertus de force, de magnanimité, de magnificence, de martyre, de patience, de constance, de valeur. Les occasions de les pratiquer sont rares, cependant tout le monde y aspire, parce qu'elles sont éclatantes & de grand nom; & il arrive souvent que l'on se figure de les pouvoir pratiquer, on enfle son courage de cette vaine opinion de soi-même, & dans les occasions on donne du nez en terre.

Les occasions de gagner de grosses sommes ne se rencontrent pas tous les jours, mais tous les jours on peut gagner des liards & des sols, & en menageant bien ces petits profits, il y en a qui se font riches avec le tems. Nous amasserions de grandes

richesses spirituelles, & nous thesauriserions beaucoup de trésors pour le Ciel, si nous employions au service du saint amour de Dieu, toutes les menuës occasions qui se rencontrent à chaque moment. *Matt. 6. 20.*

Il ne suffit pas de faire des actions de grandes vertus, si on ne les fait avec une grande charité; car c'est cette vertu qui donne le fondement, le poids, le prix & la valeur aux bonnes œuvres devant Dieu; & une action de petite vertu, (car toutes les vertus ne sont pas égales de leur nature,) faite avec un grand amour de Dieu, est beaucoup plus excellente que celle d'une vertu plus exquise, faite avec moins d'amour de Dieu.

Un verre d'eau froide donné avec ce grand amour mérite la vie éternelle. Deux pieces de monnoye de très petite valeur données avec ce même amour par une pauvre veuve, sont préferées par Jesus-Christ même, aux présens considerables que les riches mettoient dans le trésor. *Matt. 10. 42. Luc. 21. 3.*

On ne fait presque point d'état de ces petites condescendances aux fâcheuses humeurs du prochain, au doux suport de ses imperfections, à la souffrance modeste d'un mauvais visage, à l'amour du mépris & de la propre abjection, d'une petite injustice, d'une préférence des autres à nous, d'une algarade, d'une importunité, de faire des actions basses au-dessous de notre condition, de répondre agréablement à qui nous reprend à tort & avec aigreur, de tomber & être mocqué, de recevoir le refus d'une grace avec douceur, de recevoir une faveur avec action de grace, de s'abaisser devant ses égaux & inférieurs, de traiter ses domestiques avec humanité & bonté; tout cela paroît petit devant ceux qui ont le cœur haut, & les yeux élevez. Nous ne voulons que des vertus braves & bien

vétuës, qui donnent de la réputation, sans considerer que ceux qui plaisent aux hommes ne sont
Galat. 1. 10. pas serviteurs de Dieu, & que l'amitié du monde
Jac. 4. 4. nous rend ennemis de Dieu.

CHAPITRE XI.

Puissance de la douceur.

JE disois un jour à un grand & saint Prélat, que j'admirois en notre Bienheureux cette douceur incomparable, avec laquelle sans aucune violence il rangeoit tout à sa volonté. Il fait ce qu'il veut, disois-je, & d'une maniere si suave, & néanmoins si forte, que rien ne peut lui résister. Mille tombent à sa gauche, & dix mille à sa droite. Tout cede à ses persuasions, il atteint au but où il vise doucement & fortement; vous ne diriez pas qu'il y touche, & c'est fait.

Il me répondit avec beaucoup de jugement (aussi étoit-il éclairé dans les voyes de Dieu & dans la science des Saints) c'est cette douceur même qui le rend si puissant; ne sçavez-vous pas que l'acier qui est beaucoup plus fort que le fer, a une
Matt. 5. 4. trempe bien plus douce. *Bienheureux sont ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre*: toutes les volontez seront en leurs mains, ils seront les Rois des cœurs, & tous coureront après eux à l'odeur de leurs parfums.

C'étoit une des grandes & solemnelles maximes de notre bienheureux Pere: *Bienheureux sont les cœurs pliables, car ils ne rompront jamais*; non certes ils ne rompront jamais, car tout va se rompre à leurs pieds,

CHAPITRE XII.

De la crainte de la chasteté, & de la chasteté de la crainte.

C'EST une bonne marque pour la chasteté quand elle est craintive. Son rempart & sa forteresse est la peur. Vous avez rempli de frayeur ses forteresses. *Psal. 88. 39.* C'est en ce sujet autant qu'en tout autre, que l'on peut appeller : *Bienheureux celui qui est toujours en apprehension.* *Prov. 28. 14.*

Entre les combats des Chrétiens, dit S. Jerôme, les plus âpres sont ceux de la chasteté ; ce sont les plus communs, & néanmoins ceux où la victoire est plus rare. Celui qui se fie sur sa chasteté passée, est en grand danger de tomber. *Ne in præterita castitate confidas. S. Hieron. Epist. 34. ad Nepotiam.*

Or, si la crainte est si nécessaire à la chasteté, nous n'avons pas moins besoin de la chasteté de la crainte, pour faire notre salut avec frayeur & tremblement.

Comme je lui demandois ce qu'il entendoit par la chasteté de la crainte, il me répondit, la crainte chaste qui est apellée sainte par le Prophéte, & qui demeure dans l'Eternité, est celle qui procede de l'amour de Dieu, & qui est animée de la charité; charité qui nous fait regarder l'intérêt de Dieu plus que le nôtre, & par consequent plus craindre l'offense, que la peine qui la suit. *Psal. 18. 10.*

Quand nous craignons d'offenser Dieu, parce qu'il est bon en lui-même, non parce qu'il est le Dieu des vengeances, alors notre crainte est chaste & pure, & semblable à celle d'une épouse fidelle, laquelle ne redoute rien tant que de déplaire à son époux, parce qu'elle l'aime, & qu'elle tient à un grand contentement d'en être aimée.

En un mot, la crainte chaste & sainte, est une crainte de reverence, d'amour & de respect, non servile ni mercenaire, mais filiale, & qui convient aux plus saints.

Ce n'est pas que la crainte servile empêche l'entrée de la charité dans une ame, au contraire elle lui prépare la voye, étant selon la comparaison de saint Augustin, l'aiguille qui introduit l'or ou la soye; mais bien la servilité de cette crainte, laquelle servilité consiste à se retirer du mal, par la crainte des suplices: mais de maniere, que s'il n'y avoit point de suplices à craindre, on le commettroit volontiers.

Tract. 9. in Epist. Joan. n. 4.

C'est chose différente de dire, je m'abstiens de pecher, parce que je crains la peine qui suit le peché, ou je ne m'abstiens de pecher, que parce que la peine suit le peché. La premiere est bonne, la seconde ne l'est pas; car, c'est comme si l'on disoit, s'il n'y avoit point de châtimens à craindre, je ne me soucierois pas d'offenser Dieu.

Il louoit hautement la crainte qui tire son origine de l'amour, comme étant toute filiale, & c'étoit son grand mot: *Il faut craindre Dieu par amour, & non pas l'aimer par crainte.*

CHAPITRE XIII.

Il esperoit toûjours bien des pécheurs.

SA bonté de cœur étoit si grande, qu'il ne pouvoit avoir de mauvais sentimens des mauvais même.

Il faisoit ce qu'il pouvoit pour couvrir les fautes du prochain, alleguant tantôt l'infirmité humaine, tantôt la violence de la tentation, tantôt le grand nombre de ceux qui commettent semblables fautes.

Quand les fautes étoient si publiques & si manifestes qu'elles ne se pouvoient cacher, il se jettoit sur l'avenir, & disoit, que sçait on s'il ne se convertira point, & qui sommes nous pour juger nos freres; si Dieu ne nous soutenoit de sa grace, nous ferions pis, & notre ame seroit déja habitante des enfers. *Psal. 93. 17.*

Il y a vingt-quatre heures au jour, à chacune suffit sa misere. *Matt. 6. 34.* Les plus grands pêcheurs sont quelquefois les plus grands pénitens, témoins David & tant d'autres, & leur pénitence édifie plus que leur scandale n'avoit détruit. Dieu sçait avec des pierres, faire des enfans d'Abraham. *Matt. 3. 9.* Les admirables changemens de sa droite font des vaisseaux d'honneur de ceux qui étoient des vaisseaux d'ignominie.

Il ne vouloit jamais que l'on désespérât de la conversion des pêcheurs jusqu'au dernier soupir, disant que cette vie étoit la voye de notre pelerinage, en laquelle ceux qui sont debout pouvoient tomber, & ceux qui tomboient pouvoient par la grace se relever.

Il alloit plus loin, car même après la mort, il ne vouloit pas que l'on jugeât mal de ceux qui avoient mené une mauvaise vie, sinon de ceux dont la damnation étoit manifeste par l'Ecriture. Hors de-là il ne vouloit pas que l'on entrât dans le secret de Dieu, qu'il a reservé à sa sagesse & à sa puissance.

Sa raison principale étoit que comme la premiere grace ne tomboit pas sous le mérite, la derniere grace, qui est la persévérance finale ne se donnoit point non plus au mérite. Or, *qui est celui qui a connu les jugemens du Seigneur, & qui lui a donné conseil?* *Rom. 11. 34.*

Cette raison faisoit que, même après le dernier soupir, il vouloit que l'on esperât bien de la personne expirée, quelque fâcheuse mort qu'on lui eût vû faire, parce que nous ne pouvons avoir que des conjectures fondees sur l'exterieur, sur lequel les plus habiles peuvent se tromper.

Sur quoi il me raconta ce que je vais dire : Un Prédicateur d'un naturel aisé, parlant de cet Hérésiarque, qui a causé la révolte de l'Eglise de Geneve, dit qu'il ne faloit juger de la damnation d'aucun après la mort, sinon de ceux qui sont déclarez réprouvez dans l'Ecriture, non pas même de celle de cet Hérésiarque, qui a causé tant de maux par ses erreurs ; car que sçait-on, disoit-il, si Dieu ne l'aura pas touché à l'instant de sa mort, & s'il ne se sera point converti. Il est vrai, continua-t-il, que hors de l'Eglise, & sans la vraie foi, il n'y a point de salut; mais qui sçait s'il n'a point désiré efficacement sa réünion à l'Eglise Catholique de laquelle il s'étoit séparé, & s'il n'a point reconnu en son cœur la vérité de la créance qu'il avoit combattuë, & s'il n'est pas mort en vraie repentance.

Et après avoir tenu tout son auditoire en suspens, à la fin il conclut en disant : il est vrai que nous devons avoir de grands sentimens de la bonté de Dieu. Jesus Christ même offrit sa paix, son amour, & le salut au traître qui le trahit en le baisant; pourquoi n'aura-t-il pas pû offrir la même grace à ce misérable Hérésiarque ? Le bras de Dieu est-il racourci ? Est-il moins bon, & moins miséricordieux, lui qui est toute miséricorde, & miséricorde sans nombre, sans mesure & sans fin ?

Mais, ajoûta-t-il, croyez-moi, & je vous puis assurer que je ne mens point, s'il n'est damné, il l'a échapé aussi belle que fit jamais homme, & s'il

s'il est sauvé de ce naufrage éternel, il en doit une aussi belle chandelle à Dieu, que jamais personne de sa taille. Cette fin si peu attenduë & si gaye ne tira pas beaucoup de larmes des yeux des assistans.

CHAPITRE XIV.

Combien il encourageoit les pécheurs pénitens.

UN jour une personne s'étant présentée à lui au Tribunal de la Pénitence, & lui ayant déployé une vie fort indigne de sa condition, étant sur la fin, lui dit, hé bien! mon Pere, en quelle estime m'aurez-vous désormais?

D'une Sainte, lui dit-il.

Ce sera donc, reprit-elle, contre votre science & votre conscience.

Ce sera, reprit-il, selon, & non, contre l'une & l'autre.

Comment cela, reprit cette personne? Je ne suis point, répondit le Bienheureux, si ignorant de ce qui se passe dans le monde que je ne sçusse un peu de vos nouvelles par les bruits qui y courent, & cela me donnoit beaucoup de déplaisir, tant pour l'offense de Dieu, que pour votre réputation, laquelle je ne sçavois comment parer; mais maintenant que je vois votre ame reconciliée avec Dieu par une bonne pénitence, j'ai en main de quoi vous défendre, & devant les demons & devant les hommes, & de quoi nier fortement tout le mal qu'on pourroit dire de vous.

Mais, mon Pere, on dira la vérité pour le passé.

Nullement, dit le Saint, envers les bonnes ames. Quant aux murmures des Pharisiens qui vous jugeront, comme le Pharisien fit Madelaine conver- Luc. 7.

tie, vous aurez Jesus-Christ pour défenseur.

Mais vous même que penserez-vous du passé.

Rien, dit le Saint, car outre que cela ne nous est pas permis, comment voulez-vous que ma pensée s'arrête sur ce qui est aboli, effacé, anéanti, en un mot qui n'est plus rien devant Dieu, comment faudroit-il faire pour penser à rien, sinon de ne point penser du tout? Otez de votre esprit cette pensée de ma pensée; car ma pensée pour vous & sur vous loüera Dieu, & les restes de ma pensée lui feront une fête; oüi, car je la veux célébrer cette chere fête
Luc. 15. 10. avec les Anges qui la font là haut au Ciel sur la conversion de votre cœur.

Cette personne a recité ceci depuis à une personne de confiance qui n'ignoroit pas sa vie, & ajoûta que ce Bienheureux ayant le visage tout baigné de larmes, comme cette personne lui dit qu'il pleuroit sur l'horreur de ses fautes, non, dit-il, c'est de joye sur votre résurrection à la vie de la grace.

J'ai oüi souvent notre Bienheureux loüer cette inclination qu'avoit sainte Therese à lire la vie des Saints, qui avoient été grands pécheurs, parce qu'elle y voyoit réluire la magnificence de la miséricorde divine sur leur grande misere.

CHAPITRE XV.

Il n'est point de vraie défiance de soi-même, sans une véritable confiance en Dieu.

COMME je lui demandois un jour ce qu'il faloit faire pour arriver à une parfaite défiance de soi-même; il me répondit, se confier parfaitement en Dieu. Il ajoûta que la confiance en Dieu, & la défiance de soi-même, étoient comme les

deux bassins d'une balance, & que l'élévation de l'un étoit l'abaissement de l'autre. Plus nous avons de défiance de nous-mêmes, plus nous avons de confiance en Dieu. Moins nous avons de défiance de nous-mêmes, moins nous avons de confiance en Dieu. Si point du tout de confiance en nous, alors nous l'avons entierement en Dieu.

Mais ne puis-je pas, repliquai-je, me défier entierement de moi-même par une claire connoissance de ma misere & de mon impuissance, sans pour cela jetter ma confiance en Dieu.

Non pas, me dit-il, si vous êtes fondé & enraciné en la charité, & si vous agissez par cette vertu; autrement ce ne seroit pas une défiance de vous-même chrétienne & surnaturelle. Cette défiance dont vous parlez ne produiroit en vous que chagrin, découragement & lâcheté, mais la vraie défiance de soi-même, chrétienne & procedante de la charité, est une défiance gaye, courageuse, & généreuse qui nous fait dire, *non moi, mais la grace de Dieu avec moi*: sans elle je ne puis rien, non pas même avoir la moindre bonne pensée. Avec elle je puis toutes choses, sçachant que ce qui est impossible à l'homme, est très-facile à Dieu, qui peut tout ce qu'il veut au Ciel & en la terre. A raison de quoi notre Seigneur disoit à ses Apôtres: *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. Ceux qui se confient au Seigneur seront*, dit le Prophete, *comme la montagne de Sion, qui ne s'ébranle pour aucun orage*

1. Cor. 15. 10. Joan. 15. 5. 2. Cor. 3. 5. Philip. 4. 13. Matt. 19. 26. Joan 16. 33. Psal. 124. 1.



CHAPITRE XVI.

De l'égalité du saint Amour.

L'UNE des plus belles sentences que j'aye oüie de la bouche de notre Bienheureux est celle-ci : » C'est le vrai signe que nous n'aimons que Dieu » en toutes choses, quand nous l'aimons également » en toutes choses ; puisqu'étant toujours égal à soi-» même, l'inégalité de notre amour envers lui, ne » peut tirer son origine que de la consideration de » quelque chose qui n'est pas lui. »

J'aurois souhaité que cette sentence fut écrite à tous les endroits les plus remarquables de vos maisons, & à la tête de tous les Livres spirituels que l'on vous donne à lire, afin que l'ayant toujours devant les yeux, vous la pratiquassiez mieux.

C'est la vraie pierre de touche pour connoître si notre charité & notre dévotion sont vraies ou feintes. O si notre Arche étoit arrivée à ce point, nous pourrions dire qu'elle seroit comme celle de Noé, posée sur le faîte des plus hautes Montagnes, & fondée sur les collines les plus élevées de la piété.

Tout nous seroit égal, vie, mort, santé, maladie, pauvreté, richesses, & toutes les inégalitez des événemens de cette vie ne pourroient, je ne dis pas un peu agiter, mais renverser notre barque, parce que nous en tiendrions le timon ferme & droit, & que nous verrions toutes ces choses en la main de Dieu, également aimable quand il nous châtie, comme quand il nous caresse ; car sa justice n'est pas moins que sa miséricorde fille de sa bonté. Nous connoîtrions que sa main, lorsqu'elle nous châtie, est comme celle du Chirurgien, qui ne blesse que

pour guérir, & qu'à la fin ses foudres se convertissent, comme dit le Prophéte, en pluyes, & en pluyes volontaires que Dieu réserve pour l'héritage de ses Elûs, dont il est dit: *Bienheureux ceux qui pleurent: car ils seront consolez.* Psal. 67. 10. Matt. 5. 5.

C'est en cette ferme & inébranlable assiette d'esprit que le grand Apôtre bravoit toutes les créatures, & les défioit de le séparer de l'amour de Jesus-Christ. Rom. 8. 35.

Chapitre XVII.

De l'estime qu'il faisoit de la simplicité.

Notre Bienheureux après avoir prêché l'Avent & le Carême à Grenoble, eut desir de visiter la grande Chartreuse, qui n'en est éloignée que de trois lieuës.

Alors étoit Prieur & Général de tout l'Ordre, Dom Bruno d'Affrinques, natif de S. Omer en Flandres, personnage de profonde doctrine, & d'humilité, & simplicité encore plus profonde.

Il reçût notre Bienheureux avec un acueil digne de sa piété, candeur & sincerité, dont vous allez entendre un trait que notre Bienheureux élevoit jusqu'aux étoiles.

Après l'avoir conduit à une des chambres des hôtes, convenables à son rang, & s'être entretenu avec lui de propos tout célestes, il prit congé de lui pour se disposer à aller aux Matines suivantes, s'excusant beaucoup de ne pouvoir lui tenir compagnie plus long-tems.

Le Bienheureux aprouva beaucoup cette exactitude; le bon Prieur s'excusant encore sur la fête d'un Saint fort recommandé en son Ordre. Le con-

gé pris avec tous les complimens de respect & d'honneur qui se peuvent desirer ; comme il se retiroit en sa cellule, il fut rencontré par un des Procureurs de la maison, qui lui demanda où il alloit, & où il avoit laissé Monseigneur de Geneve. Je l'ai, dit-il, laissé en sa chambre, & j'ai pris congé de lui, pour me ranger en notre cellule, & aller cette nuit à Matines à cause de la fête de demain.

Vraiment, lui dit ce Religieux, Pere Reverend, vous entendez fort les cérémonies du monde ; & quoi, ce n'est qu'une fête de l'Ordre : avons nous tous les jours en ce desert des Prélats de ce merite, ne sçavez-vous pas que Dieu se plaît aux hosties de l'hospitalité. Vous aurez toujours assez de loisir pour chanter les loüanges de Dieu, les Matines ne vous manqueront pas d'autres fois ; & qui peut mieux entretenir un tel Prélat que vous ? quelle honte pour la maison que vous l'abandonniez ainsi seul ?

Mon enfant, dit le Reverend Pere, je crois que vous avez raison, & que j'ai mal fait, & de ce pas il retourna vers Monseigneur de Geneve, & lui dit tout ingénument, Monseigneur, j'ai en m'en allant, rencontré un de nos Officiers qui m'a dit que j'avois fait une faute de vous avoir laissé seul, & que je ne manquerai pas de retrouver Matines une autre-fois, mais que nous n'aurons pas tous les jours Monseigneur de Geneve ; je l'ai crû, & je m'en suis revenu tout droit vous demander pardon, & vous prier d'excuser ma faute, car je vous assure que je l'ai fait sans y penser, & que je ne ments point.

Le Bienheureux fut ébloüi de cette notable franchise, candeur, ingenuité & simplicité, & me dit qu'il en fut plus ravi que s'il lui eût vû faire un miracle.

CHAPITRE XVIII.

Sur la ponctualité, la modération, & les marques d'une bonne vocation.

NOTRE Bienheureux loüoit extrêmement ce bon Général des Chartreux de sa ponctualité: car il étoit tellement éxact à la moindre observance, qu'il n'eût pas cédé au moindre Novice en cette attention : aussi n'eût-il pas voulu passer les regles d'une ligne par une ferveur immoderée, de peur d'y entraîner les autres par son exemple.

Notre Bienheureux faisant comparaison de lui avec son prédécesseur en la charge de Général, qui faisoit des mortifications si excessives, qu'il sembloit, ou n'avoir point de corps, ou en avoir un de fer: il ressembloit, disoit-il, à ces Medecins qui font les cimetieres bossus, car le désir de l'imiter en ses exercices si âpres, en faisoit tomber quantité dans la fosse, qui par un zéle sans science vouloient aller au-dessus de leurs forces; au lieu que celui-ci par sa douceur & modération conservoit la paix & l'humilité dans les esprits, & la santé dans les corps.

Il se présenta à ce bon Général un jeune homme. Le Révérend Pere le voyant si délicat, comme sont ordinairement les enfans de bonne maison, lui representa l'austérité de l'Ordre, & la rigueur du lieu.

Le jeune homme lui dit qu'il avoit prévu tout cela, & que Dieu seroit sa force.

Le Général le voyant parler avec tant de résolution: Comment lui dit-il d'un ton sévere, que pensez-vous en voulant entrer dans notre Ordre? Vous imaginez-vous que ce soit un jeu d'enfans; sçavez-vous bien que pour entrer parmi nous, nous don-

nous pour essai de faire quelque miracle, en ferez-vous bien un?

Non pas moi, reprit le jeune homme, mais la vertu de Dieu en moi. Je me confie tellement en sa bonté que m'ayant appellé à son service en cette vocation, & donné un puissant dégoût du siecle, il ne permettra pas que je regarde en arriere, ni que je retourne au siecle, auquel j'ai renoncé de toute mon affection. Demandez-moi quel signe vous voudrez, je suis certain que Dieu le fera par moi en témoignage de ma vocation. Disant cela, il parut tout enflammé, & les yeux brillans comme les Etoiles.

Dom Bruno, étonné de cette fermeté le reçût en l'embrassant, & versant des larmes de tendresse sur son visage, & se tournant vers ceux qui étoient auprès de lui: mes Freres, leur dit-il, voilà une vocation à toute épreuve; & se retournant vers le jeune homme, ayez confiance, mon fils, Dieu vous aidera & vous aimera, & vous l'aimerez & le servirez, ce qui vaut bien un miracle.

Notre Bienheureux imitoit ce bon Pere, lorsque quelque fille se présentoit à lui. Il ne lui parloit que de calvaire, de clouds, d'épines, de croix, d'abnégations intérieures, de renoncemens à sa volonté, de crucifiement du propre jugement, de mort à soi-même, & de ne vivre qu'à Dieu, en Dieu & pour Dieu; de ne vivre plus selon les sens & les inclinations naturelles, mais entierement selon l'esprit de la Foi & de l'Institut.



CHAPITRE XIX.

Des Supérieurs.

IL rangeoit les Supérieurs en quatre Classes. 1°. disoit-il, il y en a quelques-uns fort indulgens à autrui, & aussi fort indulgens à eux-mêmes, & il les appelloit négligens, ayant peu de soin de leur charge, & laissant rouler la riviere sous le pont, & abandonnant le navire à la merci des vagues. De tels Pasteurs sont appellez des idoles, parce que comme les idoles, ils ont des yeux & ne voyent pas, des oreilles & n'entendent pas, des pieds & ne marchent pas, une langue & ne parlent pas. *Ce sont des chiens muets, qui ne sçavent point aboyer* contre le vice & le désordre.

Zachar. 11. 17.

Isa. 56. 10.

2°. D'autres qui sont séveres à autrui, & séveres à eux-mêmes. Ceux-là gâtent souvent tout pour vouloir trop bien faire, & tombent dans l'extrêmité. Il ne faut pas toujours tenir la bride si haute à un cheval; pour l'empêcher de broncher, on l'empêche de marcher. Il est vrai que le Pasteur doit être la regle & le modele de son troupeau, mais la pratique de la douceur doit commencer par lui-même; car à qui sera doux, celui qui est cruel à soi-même?

1. Pet. 5. 3.

3°. Quelques-uns sont indulgens aux autres, & rigides à eux-mêmes, & ce sont les plus excusables, parce qu'ils interprétent bénignement les fautes d'autrui.

4°. Quelques-autres sont indulgens à eux-mêmes, & rigoureux à autrui; & ces derniers sont vraiment injustes, parce que comme les Pharisiens dont parloit notre Seigneur. *Ils imposent aux autres des far-*

Matt. 23. 4.

deaux qu'ils ne voudroient pas toucher du bout du doigt.
Luc. 4. 23. Matt. 7. 5. Aussi Notre-Seigneur leur fait-il ce reproche : *Medecins guérissez-vous vous-mêmes, & ôtez la poutre qui est dans votre œil, avant que de songer à ôter la paille qui est dans l'œil de votre frere.*

Il eût désiré que de ces quatre Classes ils fussent passé dans la cinquiéme, qui est celle de la sainte égalité
Tob. 4. 16. Matt. 7. 12. suivant ce principe : fais à autrui ce que tu voudrois qui te fût fait, & traite les autres comme tu voudrois être traité, & en un mot comme tu te traites toi-même.

CHAPITRE XX.

Des scrupules.

LE Bienheureux avoit coûtume de dire que les scrupules prenoient racine dans l'orgueil le plus fin. Il l'appelloit fin, parce qu'il étoit si délié & si subtil, qu'il trompoit celui là même qui en étoit travaillé.

La raison qu'il en donnoit est que celui qui a cette maladie, ne sçauroit se résoudre à acquiescer au jugement de ceux qui sont éclairez dans les voyes de Dieu, voulant toujours que son opinion prévale & l'emporte sur celle des plus éclairez; car s'il vouloit se soumettre, & renoncer à son propre jugement, il seroit aussi-tôt guéri & en paix.

Et n'est-il pas bien raisonnable que le malade souffre, qui ne veut pas se servir des remedes qui lui sont offerts, & qui sont capables de le guérir, s'il en veut faire usage. Qui plaindra celui qui veut mourir de faim & de soif en présence de tout ce qui peut contenter l'une & l'autre.

Si le Saint-Esprit nous apprend dans les Divi-

nes Ecritures, que la désobéïssance est un crime semblable à l'idolâtrie & au sortilege ; que dirons-nous de celle des scrupuleux, qui sont si idolâtres de leurs propres sentimens, & esclaves de leurs propres opinions, qu'ils demeurent affermis & attachez à leurs idées, quelques remontrances qu'on leur fasse, & quelques assurances qu'on leur donne du peu de fondement de leurs craintes, s'imaginant toujours qu'on les flatte, qu'on ne les entend pas bien, ou qu'ils ne s'expliquent pas assez. 1. Reg. 15. 23.

Fâcheuse maladie, & semblable à celle que l'on appelle jalousie, à laquelle toutes choses servent d'entretien, & fort peu de remede. Dieu vous préserve de ce fâcheux mal, que j'ai coutume d'appeller la fiévre quarte, ou les pâles couleurs de l'esprit.

CHAPITRE XXI.

D'un Criminel qui désesperoit de son salut.

NOTRE Bienheureux fut invité d'aller voir dans la prison un pauvre criminel condamné à la mort, & que l'on ne pouvoit déterminer à se confesser, croyant que l'enfer étoit son unique ressource, à cause de la noirceur des crimes qu'il avoit commis.

Le Bienheureux le trouva dans cette résolution de souffrir le suplice, & de là passer en enfer, disant qu'il étoit la proye du diable, & une victime de l'enfer. N'aimez vous pas mieux, lui dit-il, mon frere, être la proye de Dieu, & la victime de la Croix de Jesus-Christ ? En doutez-vous, dit le criminel, mais Dieu a bien affaire d'une voirie, & d'une hostie si abominable.

O Dieu, dit le Bienheureux en son cœur, ressouvenez-vous de vos anciennes miséricordes, & de la promesse que vous avez faite de n'éteindre point la méche qui fume encore, & de n'achever point de briser le roseau cassé, vous qui ne voulez point la mort du pécheur, mais plûtôt sa conversion & sa vie; rendez ces derniers momens heureux à cette pauvre ame.

Psal. 24. 6. *Matt. 12.20.* *Ezech. 33.11.*

En tout cas, lui dit-il, n'aimez-vous pas mieux vous abandonner à Dieu qu'au demon? Qui en doute, dit l'autre, mais il a bien affaire d'un homme comme moi.

C'est pour les hommes faits comme vous, reprit le Bienheureux, que le Pere Eternel a envoyé son Fils au monde, & pour de pires encore, tels que Judas & ceux qui le crucifierent; car Jesus-Christ est venu sauver les pécheurs, & non les justes.

Matt. 9. 13.

M'assurez-vous, dit le criminel, qu'il n'y a point d'effronterie de ma part d'avoir recours à sa miséricorde?

Ce seroit une grande effronterie, reprit le Bienheureux, de penser que sa miséricorde ne fût pas infinie, & au-dessus non-seulement de tous les péchez faisables, mais imaginables, & que sa rédemption ne fût pas si abondante, qu'elle pût faire surabonder la grace où le péché a abondé, & causé un déluge de maux. Au contraire, sa miséricorde qui est au-dessus de toutes ses œuvres, & qui s'éleve toujours au-dessus de sa justice, se rehausse d'autant plus que le tas de nos péchez est gros, le trône de sa miséricorde ayant notre misere pour pied d'estal.

Rom. 5. 20. *Psal. 144. 9.* *Jacob. 2. 13.*

Par de semblables discours fondez sur les principes de la foi, qui n'étoit pas tout à-fait éteinte en cette ame, il ralluma son espérance qui étoit toute amortie, & le porta à ce point de résignation de s'a-

bandonner tout-à-fait entre les bras de Dieu à la mort, à la vie temporelle & éternelle, afin qu'il fit de lui au tems & en l'éternité ſelon ſon bon plaiſir.

Mais il me damnera, diſoit cet homme, car il eſt juſte.

Mais il vous pardonnera, diſoit notre Bienheureux, ſi vous lui criez merci; car il eſt miſéricordieux, & a promis le pardon à quiconque le demandera avec un cœur contrit & humilié.

Or bien, dit le patient, qu'il me damne s'il lui plaît, je ſuis à lui, ne peut-il pas faire de moi ce que le Potier fait de ſon argile. *Rom. 9. 21.*

Mais plûtôt, diſoit le Bienheureux, dites avec David, je ſuis à vous Seigneur, ſauvez-moi. *Pſal. 118, 94.*

Enfin il le réduiſit à ſe confeſſer avec une grande repentance & contrition, & mourut conſtament avec un grand ſentiment de ſes fautes dans un profond abandon à la très-ſainte volonté de Dieu. Les dernieres paroles que le Bienheureux lui fit prononcer, furent: O Jeſus, je me donne & abandonne entierement à vous.

A ce propos je vous dirai que j'ai ſouvent oüi-dire à notre Bienheureux, qu'il étoit impoſſible à Dieu Tout-puiſſant de perdre éternellement une ame, laquelle en ſortant de ſon corps, avoit ſa volonté ſoumiſe à la volonté divine.

Auſſi quand il aſſiſtoit un malade qui tiroit à la fin, il faiſoit tous ſes efforts pour le déterminer à ſoumettre entierement ſa volonté à celle de Dieu, & ne lui parloit preſque d'autre choſe. Son grand mot étoit: ô Dieu, votre volonté; & encore, oüi Pere, puiſque vous le trouvez bon ainſi: ô mon Seigneur, que ma volonté ne ſoit pas faite, mais la vôtre. *Matt. 11. 26.* *Luc. 22. 42.*

CHAPITRE XXII.

Que rien ne nous arrive que par la volonté de Dieu.

C'ETOIT sa coûtume de regarder, & de faire regarder tous les événemens dans la très-sainte volonté de Dieu.

Rien ne nous arrive, disoit-il, hormis le péché, que par la volonté de Dieu, soit bien, soit mal. Bien, car Dieu étant la source de tout bien, tout don précieux & tout don parfait descend d'en haut du Pere des lumieres. Mal, car il n'y a point de mal en la cité que le Seigneur n'ait fait, ce qui s'entend de celui de peine; d'autant que Dieu ne peut vouloir le péché, encore qu'il le permette, laissant agir la volonté humaine, selon la liberté naturelle qu'il lui a donnée.

Jacob. 1. 17.

Amos. 3. 6.

Ajoûtez que le péché à proprement parler, ne peut pas être dit nous arriver, parce que ce qui nous arrive nous vient de dehors, & que le péché au contraire vient du dedans, & sort de nos cœurs, comme dit la sainte Parole. O quel bonheur pour nous, si nous étions accoutumez à recevoir toutes choses de la main paternelle de celui qui en l'ouvrant remplit tout ce qui est animé de sa bénédiction. Que d'onction adouciroit nos peines, & que de miel nous tirerions de la pierre, & que d'huile des plus durs rochers. Que de modération nous accompagneroit dans la prospérité, puisque Dieu ne nous envoye l'adversité & la prospérité que pour en tirer sa gloire & notre salut.

Matt. 15. 19.

Psal. 144. 16.

Deut. 32. 13.

Pensons bien à cette vérité, & ne regardons que

Dieu dans tous les évenemens, ni tous les évenemens qu'en Dieu, afin qu'en toutes choses soit honoré Dieu, le Pere de Notre-Seigneur Jesus-Christ, qui nous console dans tous nos maux, & qui nous fait tirer avantage & profit de toutes nos tribulations. 2. Cor. 14. 1. Cor. 10. 13.

Chapitre XXIII.

De l'honneur que chacun rendoit à la vertu de notre Bienheureux, & en particulier. M. de Lesdiguieres.

Sa vertu étoit si généralement reconnuë tant des Catholiques que des Protestans, qu'elle étoit dans une aprobation universelle.

L'année qu'il précha l'Avent & le Carême à Grenoble, M. de Lesdiguieres qui y étoit Lieutenant de Roi, & Maréchal de France, n'étoit pas encore converti à l'Eglise Catholique. Il ne laissa pas de l'accueillir avec des caresses & des honneurs extraordinaires, de l'inviter souvent à sa table, de le visiter en sa maison, & même d'assister quelquefois à ses prédications, estimant sa doctrine, & faisant beaucoup de cas de sa vertu.

Ceux de la Religion prétenduë reformée entrerent en allarme, à cause principalement des conferences longues & secrettes qu'il avoit avec le S. Evêque. Il le louoit en toute occasion, l'appelloit toujours Monsieur de Geneve, & avoit pour lui des déferences dont chacun étoit étonné.

Quelques bruits & quelques menaces d'excommunication que fissent les Ministres pour empêcher ceux de leur parti d'assister aux prédications du S. Evêque, desquels ils sortoient avec beaucoup d'édi-

fication, ils n'en pûrent venir à bout. Ils tinrent même des consistoires pour examiner les moyens de faire des remontrances à M. de Lesdiguieres sur le trop grand honneur qu'il déferoit à l'Evêque d'Annessy, (car c'est ainsi qu'ils l'appelloient à cause de la ville de sa résidence,) de la trop grande familiarité qu'il avoit avec lui, & de ce qu'il assistoit à ses Sermons, au scandale de tous les Protestans. Ils députerent ensuite à M. de Lesdiguieres quelques Notables du parti pour lui faire la correction fraternelle.

Ce Seigneur étant averti aussi-tôt de leur déliberation, leur fit dire que s'ils demandoient à le visiter, pour lui communiquer quelque affaire, il les recevroit de bon cœur; mais que s'ils pensoient lui faire des remontrances consistoriales, ils se pouvoient assurer qu'étant entrez par la porte, ils sortiroient par la fenêtre.

Voyant ce moyen inutile, ils s'aviserent d'un autre expédient, qui fut de lui faire parler par un des principaux Seigneurs de la Province qui étoit de leur créance, lequel se chargeant de la commission prit occasion de représenter en particulier à M. de Lesdiguieres ce que Messieurs les Consistoriaux n'avoient osé faire, crainte de son indignation.

M. de Lesdiguieres lui répondit; dites à ces Messieurs que j'ai assez d'âge pour sçavoir comment il faut vivre dans le monde. J'ai été Catholique Romain jusqu'à trente ans, je sçai de quelle sorte les Catholiques Romains traitent leurs Evêques, & de quelle façon les Evêques sont traitez par les Rois & les Princes. Nous sommes dans un Etat où ils tiennent un autre rang que nos Ministres, qui tout au plus ne sont parmi nous que comme Curez, puisqu'ils ont rejetté la dignité Episcopale, quoique bien

bien fondée en l'Ecriture, & je crois qu'ils ne ſont pas à s'en repentir.

Dites à un tel (c'étoit un Miniſtre de petite naiſſance qui avoit été ſon domeſtique, & que ſa faveur avoit fait mettre au rang de ceux qui gouvernoient l'Egliſe Prétenduë Réformée de Grenoble) que quand je verrai des fils & des freres de Roi, & des Princes ſouverains ſe faire Miniſtres, comme j'en vois d'Evêques, d'Archevêques & de Cardinaux, je verrai quel honneur je leur rendrai.

Pour ce qui regarde M. de Geneve, ſi j'étois auſſi-bien M. de Geneve que lui, & Prince ſouverain de cette ville là comme lui, je m'y ferois bien obéïr, & y reconnoître ma principauté. Je ſçai quels ſont ſes droits & ſes titres mieux qu'un tel, ni que pas un de ſes collegues & aſſiſtans, c'eſt à moi à leur faire la leçon là-deſſus, & à eux de ſe taire s'ils ſont ſages. Ils ſont trop petits compagnons, & trop jeunes pour aprendre à vivre à un homme de mon âge & de ma qualité.

Depuis il redoubla les honneurs & les careſſes au bon Evêque, à l'étonnement de nos Prétendus Réformez ſeulement, & il reçût des communications de ce S. Prélat, & de ſi bonnes impréſſions de notre Religion, que cela facilita beaucoup ſa converſion, quand il fut apellé à la charge de Connétable, en laquelle il eſt mort fort bon Catholique, & a fait une très-heureuſe fin.

CHAPITRE XXIV.

Déſir du Ciel dans un homme du commun.

LE Bienheureux étant en la viſite de ſon Dioceſe, fut averti qu'un bon païſan malade, eût déſi-

ré recevoir sa bénédiction avant que de mourir.

Le Bienheureux qui se donnoit à tous ceux qui le demandoient, y alla & trouva ce bon païsan aux portes de la mort, mais avec un jugement fort sain. Ravi d'aise de voir avant que de mourir son S. Evêque, il lui, dit, Monseigneur, je benis Dieu de pouvoir, avant que de fermer les yeux, recevoir votre sainte bénédiction. Il demande à se confesser, chacun se retire, & après cette reconciliation, se voïant seul avec le bon Prélat, il lui dit, Monseigneur, mourrai-je?

Le Bienheureux estimant que la frayeur le saisit, pour le rassurer un peu lui dit : j'en ai vû revenir de plus loin, & ajoûta qu'il falloit mettre toute sa confiance en Dieu, qui étoit le maître de notre vie & de notre mort.

Monseigneur, lui dit le bon païsan, mais mourrai-je, à votre avis?

Mon fils, lui dit le bon Pasteur, un Medecin répondroit à cela mieux que moi : ce que je vous puis dire, est que je vois votre ame en fort bonne assiete, & que possible vous seriez appellé en un autre tems auquel vous n'auriez pas tant de disposition à partir. Ce que vous sçauriez faire de mieux, est en quittant le soin, & le désir de vivre, de vous abandonner totalement au soin de la Providence & de la miséricorde de Dieu, afin qu'il fasse de vous selon son bon plaisir, & son bon plaisir sera sans doute toûjours votre mieux.

O Monseigneur, reprit le bon païsan, ce n'est pas de crainte de mourir que je vous demande ceci; mais c'est plûtôt de peur de ne pas mourir; car j'ai de la peine à me résoudre à revenir de cette maladie.

Le Bienheureux se trouva fort surpris de ce lan-

gage, ſçachant bien que le déſir de mourir ne tombe ordinairement que dans des ames extrêmement parfaites, ou en des imparfaites, & qui panchent quaſi vers le déſeſpoir, ou au moins qui ſont dans une profonde mélancholie. Il lui demanda donc s'il avoit quelque regret de vivre, & d'où lui procedoit ce dégoût de la vie, de laquelle l'amour eſt ſi naturel.

Monſeigneur, dit le bon homme, c'eſt ſi peu de choſe que ce monde, que je ne ſçai comment tant de gens l'aiment; & ſi Dieu n'avoit commandé de demeurer juſqu'à ce qu'il nous en retire, il y a long-tems que je n'y ſerois plus.

Le Bienheureux s'imaginant que cet homme fût ſaiſi de quelque grand déplaiſir qui lui fit abhorrer la vie, & ſouhaiter la mort avec tant d'inſtance, lui demanda s'il avoit des incommoditez ſecrettes ou en ſon corps ou en ſes biens.

Nullement, dit-il, j'ai mené une vie fort ſaine juſqu'à l'âge où vous me voyez, qui eſt ſeptuagenaire. De bien je n'en ai que trop. Je ne ſçai ce que c'eſt que pauvreté, par la grace de Dieu.

Le Bienheureux lui demanda encore s'il n'avoit point quelque mécontentement de ſa femme, ou de ſes enfans.

Tous les contentemens qui ſe peuvent ſouhaiter, reprit-il, jamais ils ne m'ont cauſé la moindre fâcherie; & ſi j'avois peine à quitter ce monde, ce ſeroit à cauſe qu'il faut s'en ſeparer.

Le Bienheureux ne pouvant deviner d'où lui venoit ce dégoût de la vie, lui dit, d'où vous vient donc, mon frere, ce déſir de la mort?

Monſeigneur, répondit-il, c'eſt que dans les prédications, j'ai toûjours oüi faire tant de cas de l'autre vie, & des joyes du Paradis, qu'il me

ſemble que ce monde ici eſt un cachot, & une vraie priſon.

Alors parlant de l'abondance de ſon cœur ſur un ſi agréable ſujet, il lui en dit tant de merveilles, que le Bienheureux Evêque en étoit ravi, & tout baigné de larmes de tendreſſe, voyant bien qu'il avoit été enſeigné de Dieu même là-deſſus, & que la chair & le ſang ne lui avoient point revelé ces choſes, mais l'eſprit divin.

Deſcendant de ces hautes & celeſtes ſpeculations, il dépeignit les baſſeſſes des plus éminentes grandeurs, des plus ſomptueuſes richeſſes, & des plus exquiſes delices du monde, de maniere qu'il en imprima un nouveau dégoût dans l'ame de notre Bienheureux.

Ce que fit le S. Evêque fut d'acquieſcer aux ſentimens de ce bon homme; mais pour le retirer des extrêmitez où il s'emportoit, il lui fit faire pluſieurs actes de réſignation, & d'indifference de vivre ou de mourir, à l'imitation de S. Paul & de Saint Martin; & de-là à peu d'heures après avoir reçû l'onction derniere des mains du S. Evêque, il expira doucement ſans ſe plaindre d'aucune douleur; & demeura plus beau mort, qu'il n'avoit été durant ſa vie.

CHAPITRE XXV.

On ne ſçauroit vuider ſon cœur des déſirs de la terre.

IL y a des déſirs terreſtres, & des déſirs céleſtes. De ces derniers on n'en ſçauroit trop avoir; ce ſont autant d'aîles qui nous élevent à Dieu, ce ſont
Pſal. 57. 4. ces aîles de colombe que le Prophéte demandoit à

Dieu pour voler dans le vrai repos. Pour les autres qui ne regardent que les biens passagers & caducs & qui nous lient à la terre, on ne sçauroit en avoir trop peu. S. Augustin les apelle la gluë des aîles spirituelles. *Serm. 311. aliàs de divers. 115. cap. 4.*

C'est de cette espece de désirs dont notre Bienheureux étoit fort vuide. Voici comme il en parloit. Je « veux fort peu de choses, & ce que je veux, je le « veux fort peu. Je n'ai presque point de désirs, & si « j'étois à renaître, je ne voudrois point en avoir du tout. »

Et à dire le vrai, la terre est bien peu de chose, ou pour mieux parler, n'est rien, à qui aspire au Ciel; & le tems n'est qu'une ombre, à qui tend à l'Eternité.

CHAPITRE XXVI.

Des scrupules d'un homme riche & très-aumonier.

AU voyage qu'il fit à Paris en l'année 1619. se présenta à lui un personnage fort accommodé des biens de la fortune, mais encore plus riche en piété & en miséricorde envers les pauvres.

Ce bon personnage lui demanda s'il pouvoit se sauver avec toutes ses richesses, & lui témoigna être en grande crainte de ne pouvoir, avec ses grands biens, faire son salut.

Le Bienheureux lui demanda d'où lui venoit cette crainte.

Il répondit, de ce que je suis trop riche, & vous sçavez que l'Evangile met à un tel dégré de difficulté le salut du riche, qu'il semble être du tout impossible. *Luc. 18. 24.*

Le Bienheureux ne pouvant former sur cette ré-

ponſe aucun jugement, lui demanda, s'il avoit du bien mal acquis.

Nullement, dit-il, mes peres qui étoient très gens de bien ne m'ont rien laiſſé de cette nature; & ce que j'ai de plus a été amaſſé de mon épargne, & de mon juſte travail. Dieu me préſerve d'avoir du bien d'autrui, ma conſcience ne me reproche rien de ce côté-là.

Quoi donc, lui dit le S. Prélat, faites-vous un mauvais uſage de ces richeſſes.

Je m'entretiens, répondit il, ſelon ma qualité, mais je crains de ne pas donner aſſez aux pauvres, & vous ſçavez que nous ſerons un jour jugez là-deſſus.

Avez-vous des enfans, lui dit notre Bienheureux?

Oüi, répondit il, mais ils ſont tous bien pourvûs, & ſe peuvent aiſément paſſer de moi.

Vraiment, reprit le Bienheureux, je ne ſçai pas d'où vous peuvent venir ces ſcrupules. Vous êtes le premier que j'aie rencontré qui ſe plaigne de l'abondance de ſes biens, la plûpart n'en ont jamais aſſés.

Il lui fut fort aiſé de remettre ce bon perſonnage en paix, trouvant en lui beaucoup de docilité à ſuivre ſes avis.

Et depuis il me dit qu'il avoit apris que ce bon Monſieur avoit eû autrefois de grands emplois, dont il s'étoit fort dignement acquité, & qu'il les avoit tous quittez, pour ne vaquer qu'aux exercices de piété & de miſéricorde, ne bougeant des Egliſes ou des Hôpitaux, ou des maiſons des pauvres honteux, dont il ſoulageoit les néceſſiteux avec tant de largeſſes, qu'il employoit plus de la moité de ſon revenu à leur ſoulagement. Que par ſon Teſtament,

outre quantité de legs pieux, il avoit fait Jesus-Christ son premier héritier, donnant à l'Hôtel-Dieu une portion égale à celle de ses enfans, & qu'enfin il avoit couronné une telle vie par une heureuse fin.

CHAPITRE XXVII.

De la reformation de l'intérieur.

IL avoit coûtume de dire que la grace, pour l'ordinaire, imitoit la nature, & non l'art, qui ne travaille qu'à l'exterieur, comme il se voit en la peinture & en la sculpture, au lieu que la nature commence ses ouvrages par l'intérieur, d'où vient que l'on dit que le cœur est le premier vivant, & le dernier mourant.

Quand il vouloit porter les ames à la vie chrétienne, & leur faire quitter la vie du monde; il ne leur parloit point de l'extérieur, ni des cheveux, ni des habits, ni de semblables choses; il ne parloit qu'au cœur & du cœur, sçachant que ce donjon gagné, le reste ne tient plus. Quand le feu est dans une maison, disoit-il, voyez-vous comme l'on jette tous les meubles par les fenêtres. Quand le vrai amour de Dieu possede un cœur, tout ce qui n'est point de Dieu, nous semble fort peu de chose.

Quelqu'un disant un jour au Bienheureux qu'on étoit surpris qu'une personne de grande qualité, & de grande dévotion qui étoit sous sa conduite, n'avoit pas quitté seulement ses pendans d'oreille.

Il répondit : Je vous assure que je ne sçai pas seulement si elle a des oreilles, car elle ne se présente à la pénitence que la tête couverte d'une

coëffe ou d'une écharpe si grande, que je ne sçai comme elle est mise. Et puis je crois que la sainte femme Rebecca, qui étoit bien aussi vertueuse qu'elle, ne perdit rien de sa sainteté pour porter les pendans d'oreilles, qu'Eliezer lui donna de la part d'Isaac.

Gen. 24.

Cette même Dame s'étant avisée de faire mettre des diamans sur une croix d'or qu'elle portoit, on vint encore accuser cela de vanité au Saint Evêque, lequel répondit, que ce que l'on reprenoit de vanité étoit ce qui l'édifioit davantage. Hélas ! dit-il ; je voudrois que toutes les croix du monde fussent couvertes de diamans, & de toutes les pierres précieuses ; n'est-ce pas faire servir au Tabernacle les dépoüilles des Egyptiens, & se glorifier en la Croix de Jesus-Christ ? A quel meilleur usage sçauroit-elle employer ses joyaux qu'à orner l'étendart de notre Redemption.

CHAPITRE XXVIII.

Beau mot de Taulere.

IL estimoit beaucoup ce beau mot que Taulere avoit apris de ce bon Villageois que Dieu lui avoit donné pour Maître en la vie spirituelle.

Quand on lui demandoit où il avoit trouvé Dieu : » Là, disoit-il, où je me suis laissé moi-même ; & » où je me suis trouvé moi-même, c'est-là où j'ai » perdu Dieu.

Cela revient à ces deux Citez contraires, Babylone & Jerusalem ; l'amour de nous-mêmes par préférence à Dieu, & l'amour de Dieu par préférence à nous-mêmes. Le premier de ces amours a bâti la premiere Cité, qui s'étend jusqu'à la haine

de Dieu ; & le ſecond a bâti la ſeconde qui s'étend juſqu'à la haine de nous-mêmes.

Si le péché n'eſt autre choſe qu'une averſion du Créateur, & une converſion vers la Créature, qui ne voit que la grace en nous changeant, ne fait que nous détourner de la créature, pour nous faire retourner vers le créateur. C'eſt ce que nous enſeigne le Saint-Eſprit, lorſqu'il nous dit que nul ne peut ſervir deux maîtres, Dieu & les richeſſes, & qu'il ne peut y avoir d'accord entre la lumiere & les ténébres, entre Jeſus-Chriſt & Belial. *Matt. 6. 24. 2. Cor. 6. 14.*

Mourir à ſoi & à ſes paſſions pour vivre à Jeſus-Chriſt, c'eſt la vraie vie du Chrétien : mais mourir à Jeſus-Chriſt pour vivre à ſoi & à ſes paſſions, c'eſt le chemin de la mort éternelle : Si vous vivez ſelon la chair, dit le Saint Apôtre, vous mourrez ; mais ſi vous faites mourir par l'eſprit les œuvres de la chair, vous vivrez. *Rom. 8. 13.*

CHAPITRE XXIX.

Des ſéchereſſes en l'Oraiſon.

QUAND quelque Sœur ſe plaignoit à lui de ſes déſolations intérieures, & de ſes aridités en l'exercice de l'Oraiſon, au lieu de la conſoler, il lui diſoit : Pour moi, j'ai toûjours plus eſtimé les confitures ſéches que les liquides, & il rapportoit ce mot de David, *Dans cette terre déſerte où je me trouve, & où il n'y a ni chemin, ni eau, je me ſuis préſenté devant vous comme dans votre ſanctuaire, pour contempler votre puiſſance & votre gloire.* La Manne ce pain des Anges, cette viande celeſte, étoit un petit grain aſſez ſec, & quand le peuple la voulut échanger à de la chair, nourriture plus humide : *Ces vian-* *Pſal. 63. 3. Pſal. 77. 34.*

des étoient encore dans leur bouche, lorsque la colere de Dieu s'éléva contr'eux.

Peu se persuadent cette vérité, qui est néanmoins trés-assurée, que l'union avec Dieu d'une ame juste & fidelle, est bien plus étroite & intime dans les
Jac. 1. 12. dérelictions & abandonnemens, que dans les dévotions & consolations sensibles. D'autant que plus l'ame s'amuse à la consolation de Dieu, moins elle s'attache au Dieu de consolation; tout de même que les abeilles qui font les plus de cire sont celles qui font le moins de miel.

Qui peut imaginer un plus grand abandonnement que celui que souffrit le Sauveur en la Croix, qui lui
Matt. 27. 46. fit dire: *Mon Pere, mon Pere, pourquoi m'avez-vous abandonné*? qui peut néanmoins douter que ce Sauveur ne fût alors très-uni à la volonté de son Pere,
Joan. 19. 30. union en laquelle consiste la fin de toute consummation, pour laquelle il s'écrie que tout est consommé; & en cette consommation parfaite il remet son ame entre les mains de son Pere.

O que bienheureuse est l'ame qui est fidelle dans les sécheresses & abandonnemens sensibles; c'est là le creuset où le pur or de la charité est parfaitement affiné. Heureux celui qui souffre avec patience cette épreuve, parce qu'étant éprouvé & épuré de la sorte, il recevra la couronne que Dieu a promise à ceux qu'il aime, & qui l'aiment.



QUATRIE'ME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De la singularité.

IL ne travailloit pas seulement à rejetter la singularité des maisons Religieuses, ce qui en est la peste ; mais encore de ceux qui font profession de dévotion dans le siécle, disant que ce défaut rendoit leur piété non seulement odieuse, mais ridicule.

Il vouloit que l'on se conformât pour l'exterieur autant qu'il étoit possible, au train de vie de ceux de la même profession, sans affecter de se faire discerner par aucune singularité, proposant l'exemple de notre Seigneur, lequel dans les jours de sa vie mortelle a voulu se rendre semblable en toutes choses à ses freres, excepté le péché. *Heb. 5. 7. 4. 15.*

Ce Bienheureux pratiquoit lui-même fort éxactement cette leçon ; & pendant quatorze années que j'ai été sous sa discipline, & que je m'étudiois à remarquer ses actions, & jusqu'à ses moindres gestes, aussi-bien que ses paroles, je vous avoüe que je n'ai jamais aperçû rien en lui qui ressentît tant soit peu la singularité.

Il faut que je vous dise ici une de mes ruses. Quand il me venoit voir en ma résidence, & y passer son octave ordinaire, à quoi il ne manquoit point tous les ans, j'avois fait à dessein des trous

en certains endroits, pour le considerer quand il étoit seul retiré en sa chambre, pour voir de quelle façon il se comportoit en l'étude, en la priere, en la lecture, en la méditation, à s'asseoir, à marcher, à se coucher, à se lever, à écrire, bref aux plus menuës contenances, dans lesquelles on se licentie souvent quand on est seul.

Néanmoins je ne l'ai jamais remarqué se dispenser de la plus exacte loi de la modestie; tel seul qu'en compagnie, tel en compagnie que seul; une égalité de maintien corporel, semblable à celle de son cœur.

Etant seul, il étoit aussi composé qu'en une grande assemblée. S'il faisoit quelque priere, vous eussiez dit qu'il étoit en la présence des Anges & de tous les Bienheureux. Immobile comme une colomne, & dans une contenance toute respectueuse.

J'ai même pris garde, le voyant seul, s'il ne croiseroit point les jambes, ou s'il ne mettroit point les genoux l'un sur l'autre s'il n'appuyeroit point sa tête de son coude. Jamais. Toûjours une gravité accompagnée d'une telle douceur qu'il remplissoit ceux qui le regardoient d'amour & de respect.

Il m'a souvent dit qu'il falloit que notre conversation extérieure ressemblât à l'eau, dont la meilleure est la plus claire, la plus simple & celle qui a moins de goût. Toutefois quoiqu'il n'eût rien de singulier, je le trouvois si singulier à n'avoir point de singularité que tout me sembloit singulier en lui.

J'ai toûjours retenu ce que me dit un jour à Paris un grand & pieux personnage, que rien ne le faisoit tant souvenir de la conversation de notre

Seigneur parmi les hommes, que la présence & contenance angelique de ce bienheureux Prélat, duquel on pouvoit dire, qu'il étoit non-seulement revêtu, mais tout rempli de Jesus-Christ.

Chapitre II.

De la chasteté du cœur.

Je ne sçaurois vous dire à quel haut point d'estime notre Bienheureux mettoit la chasteté du cœur. Il disoit que celle du corps n'étoit que l'écorce, mais que l'autre étoit la moëlle : qu'en celle du cœur étoit la racine de l'arbre de cette vertu, & les branches & les feüilles en celles du corps.

Il mettoit cette chasteté du cœur dans le renoncement à toute affection illicite. S. Bernard tenoit pour une œuvre plus miraculeuse que de ressusciter les morts, de converser souvent & avec familiarité avec des personnes d'un autre sexe, sans perdre quelque chose de cette chasteté du cœur, & quelquefois sans la perdre toute entiere.

Il y a une autre chasteté du cœur, qui consiste en la pureté d'intention. O que cette chasteté & pureté est encore rare ! car pour l'avoir il faut, disoit notre Bienheureux, ne voir que Dieu en toutes choses, & toutes choses qu'en Dieu. C'est-là un petit rayon du Paradis, où Dieu est toutes choses en tous.



Chapitre III.

Son sentiment touchant les dignitez & la résidence des Evêques.

Deux grands Papes, Clement VIII. & Paul V. ont fort estimé notre Bienheureux, & le dernier a pensé plusieurs fois à le faire Cardinal, dont le Bienheureux fut averti.

Un jour comme je lui en parlois, il me dit : mais en vérité à quoi pensez-vous que me pût servir cette qualité pour servir davantage Notre-Seigneur & son Eglise ? Rome qui seroit le lieu de ma résidence, est-ce un poste plus avantageux pour cela que celui où Dieu m'a mis ? Y aurois je plus de travail, plus d'ennemis à combattre, plus d'ames à conduire, plus de sollicitude, plus d'exercices de piété, plus de visites, plus de fonctions pastorales à faire ?

Vous entreriez, lui disois-je, dans la sollicitude de toutes les Eglises ; & de la conduite d'une Eglise particuliere, vous passeriez à la conduite de l'Eglise universelle, conjointement avec le Pape & les Cardinaux.

Vous voyez néanmoins, reprit-il, que les Cardinaux les plus signalez en sçavoir & en piété de nos jours, quand ils sont Evêques, & ont des Dioceses, quittent la résidence de Rome, qui n'est que de droit Ecclesiastique, pour se retirer en celle de leurs Bergeries, qui est de droit Divin, à raison du Pastorat, qui les oblige de veiller sur leurs troupeaux, & de paître & conduire les ames qui leur sont commises.

A ce propos il me raconta une chose mémorable

du grand Cardinal Bellarmin de très-heureuse & sainte mémoire. Il fût promû à cette dignité à son insçû & contre son gré par Clement VIII. Il fut aussi pourvû contre son inclination de l'Archevêché de Capoüe.

Aussi-tôt qu'il fut sacré, il se prépara pour aller à sa résidence.

Le Pape, c'étoit Paul V. qui vouloit se servir de lui à Rome, & qui le voyoit utilement employé en diverses Congrégations de Cardinaux, le manda, pour sçavoir s'il étoit résolu d'aller à Capoüe.

Il répondit qu'il étoit bien plus résolu à cela, qu'il ne l'avoit été de se faire sacrer; & que le commandement de sa Sainteté l'ayant obligé à se charger de ce fardeau, il étoit raisonnable qu'il le portât; & qu'il avoit pensé que sa Sainteté n'avoit point besoin de lui à Rome, puisqu'elle lui avoit donné la charge de cette Province.

Le Pape lui disant qu'il l'en dispenseroit: Saint Pere, reprit-il, ce n'est pas ce que j'ai enseigné toute ma vie dans les Ecoles, où j'ai tenu que la résidence des Evêques étoit de droit divin, & par conséquent indispensable.

Au moins, lui dit le Pape, donnez-nous la moitié de l'année.

Et durant ce semestre, reprit le Cardinal, de quelles mains sera redemandé le sang des oüailles qui périront?

Au moins trois mois, dit le Pape.

Et le Cardinal répondit, comme des six. Et de fait il s'en alla à Capoüe, où il fit une résidence continuelle de trois ans, & où il composa, pour se délasser de ses travaux, le beau & riche Commentaire qu'il a fait sur les Pseaumes; & le Pape ne le put tirer de-là pour le faire revenir à Rome, qu'en

lui permettant de résigner cette Eglise entre les mains d'un digne Prélat du choix de ce grand Cardinal.

Voilà ce que pensoit de la résidence des Evêques ce grand homme, qui a été en nos jours une colomne en la Maison de Dieu, & qui nous a fourni de bouclier & d'épée contre les hérésies.

Apoc, 3. 12.

S. Charles Borromée, l'honneur des Evêques & des Cardinaux, a pensé de même, aussi-bien que son très-digne Successeur Frederic Cardinal Borromée, l'un des plus sçavans & des plus pieux Prélats qui soient en l'Eglise.

Et pour notre Bienheureux, il n'estimoit les dignitez, tant de l'Eglise que du siécle, qu'autant qu'elles donnoient plus ou moins de moyen de servir Dieu, & d'avancer sa gloire.

CHAPITRE IV.

De sa Promotion à l'Evêché de Geneve, & de sa Consécration.

Rom. 5. 4.

QUE *nul*, dit l'Apôtre, *ne s'ingere dans les charges & les honneurs, mais celui-là seulement qui y est appellé comme Aaron.* Voilà l'image de la vocation de notre Bienheureux, lequel s'étant donné à l'Eglise sans autre dessein que d'y servir Dieu, après avoir passé par tous les dégrez de Chanoine, de Curé & de Prévôt; de Prédicateur, de Confesseur, de Missionnaire; Dieu, sans que le Bienheureux y pensât, inspira à son prédécesseur de jetter les yeux sur lui.

Jamais le Bienheureux ne lui en parla, ni ne lui en fit parler, directement ou indirectement; & quand il lui ouvrit son dessein, il ne s'amusa point

à

à lui dire de belles paroles, ni à lui faire des refus acceptans, il le laissa dire & faire ; ou pour mieux dire, il regarda Dieu, & se remit de tout à sa Providence.

Monseigneur de Granier Evêque de Geneve, sans que le Bienheureux s'en mêlat en aucune façon, obtint l'agrément de S. A. de Savoye, le proposa à sa Sainteté, laquelle bien informée de sa probité & capacité, consentit à ce choix, à condition que le proposé se présenteroit à Rome pour être examiné en plein Consistoire, ce qui obligea notre Bienheureux à faire ce voyage, ce qui est assez bien dépeint en sa vie, avec le succès qu'il y eut, & l'éloge que lui donna le Pape Clement VIII.

D'une si excellente vocation que pouvoit-on attendre, sinon les fruits qu'on en a vû sortir ?

Aussi dans la céremonie de sa consécration, Dieu lui fit voir fort clairement & intelligiblement, que les trois adorables Personnes de la très-sainte Trinité opéroient en son ame des graces particulieres pour l'aider en son Episcopat, en même-tems que les trois Evêques qui le consacroient, répandoient sur lui des bénédictions ; de sorte qu'il se regarda toûjours comme consacré à la très-sainte Trinité.

CHAPITRE V.

Il refuse l'Archevêché de Paris.

EN l'année 1619. étant venu à Paris avec Messieurs les Princes de Savoye, il y fit un séjour de huit mois, dans lequel on ne sçauroit exprimer les services qu'il rendit aux ames pour la gloire de Dieu.

Il n'y fut pas seulement considéré des oüailles, il

le fut aussi du Pasteur, qui étoit alors Monseigneur le Cardinal de Rets, Prélat incomparable en douceur, bénignité, affabilité, humanité, libéralité, modestie, modération, toutes qualitez charmantes.

La suavité des mœurs & de la conversation du Bienheureux, après laquelle chacun couroit, comme après un parfum céleste, donna tellement dans les yeux de ce Prélat, qu'il conçût le désir de le faire son Coadjuteur.

Ne pensant pas trouver de résistance en notre Bienheureux, il y disposa le Roi.

Mais notre Saint sçût, avec une adresse merveilleuse, détourner ce coup, laissant ce grand Cardinal avec plus d'admiration de sa vertu, que de satisfaction de sa condescendance.

Il allégua diverses excuses, mais entr'autres celle-ci qui me plaît beaucoup, sçavoir qu'il ne croyoit pas devoir changer une pauvre femme pour une riche; & que s'il quittoit sa femme, ce ne seroit pas pour en prendre une autre, mais pour n'en avoir plus du tout,
1. Cor. 7. 27. suivant ce conseil de l'Apôtre: es-tu libre, ne prens point de femme; en es-tu déchargé n'en cherche plus. Ajoûtant, qu'ayant donné à son Eglise toutes ses affections, il ne pouvoit plus, disoit-il, en concevoir pour une autre.

CHAPITRE VI.

Son désir de retraite.

S'IL fût revenu de Lyon, où il mourut, son dessein étoit de se retirer en la solitude; & après avoir vacqué tant d'années à l'office de Marthe, de donner le reste de ses jours à la fonction de Marie.

Pour cela il avoit fait bâtir un Hermitage en un

lieu fort propre & agréable sur le rivage du beau lac d'Annessy. Il avoit aussi fait embellir une ancienne Chapelle qui étoit proche de ce lieu, & fait bâtir cinq ou six Cellules fermées d'un agréable enclos. Dans le voisinage étoit un Monastere de Bénédictins, où la réforme avoit été introduite par ses soins, & il se plaisoit avec les saints & vertueux habitans de ce sacré desert, comme avec ses freres & enfans très-aimez.

C'étoit donc son dessein de se retirer en ce saint desert, après avoir remis à M. de Chalcédoine son frere qui étoit son Coadjuteur, la conduite de son Diocese; & quand il parloit de cette retraite qu'il méditoit, au Prieur du Monastere voisin de son Hermitage, c'étoit en ces termes: Quand nous serons en notre retraite, nous y servirons Dieu avec le Breviaire, le Chapelet & la plume. Nous y joüirons d'un saint loisir pour y tracer à la gloire de Dieu, & à l'instruction des ames, ce qu'il y a plus de trente ans que je roule dans mon esprit, & dont je me suis servi dans mes Prédications, mes Instructions, & Méditations particulieres. J'en ai quantité de mémoires, mais j'espere qu'outre cela Dieu nous inspirera, & que les conceptions nous tomberont du Ciel en aussi grande abondance, que les floccons de neige qui blanchissent en hyver toutes nos montagnes. O qui me donnera les aîles de la Colombe *Psal. 54. 7.*
pour voler en ce sacré repos, & pour respirer un peu sous l'ombre de la Croix. Là j'attendrai le moment de mon changement, *expectabo donec veniat immutatio mea.* *Job. 14. 14.*

Mais hélas! Dieu lui préparoit bien un autre repos, qui étoit le fruit de tous ses travaux.

CHAPITRE VII.

Qu'il faut cacher ses vertus.

UN Prélat étant venu visiter notre Saint, il le reçut selon son ordinaire, avec beaucoup d'acueil, & l'y retint quelques jours.

Un Vendredi au soir le Bienheureux le vint trouver en sa chambre, lui demandant s'il lui plaisoit de venir à table où le souper l'attendoit.

Souper, dit ce Prélat, il n'en est pas aujourd'hui le tems. Encore semble-t-il que c'est le moins que l'on puisse faire de jeûner une fois la semaine.

Le Bienheureux le laissant à sa liberté, se retira, commandant de lui porter la collation à sa chambre, & lui, descendit à la salle pour souper avec les Aumôniers de ce Prélat, & avec ceux de sa famille.

Les Aumôniers de ce Prélat lui dirent qu'il étoit tellement exact & ponctuel en ses exercices de piété, soit de l'oraison, soit du jeûne ou autres semblables, que pour toutes les compagnies qui le venoient visiter, il n'en rabatoit rien, non qu'il ne se mit à table avec les autres aux jours qu'il jeûnoit, mais il n'y mangeoit que ce qui étoit dans les bornes de son jeûne.

Un jour que nous parlions de la sainte liberté d'esprit, il me récita cette histoire, & me dit que la condescendance étoit fille de la charité, aussi-bien que le jeûne est sœur germaine de l'obéïssance, que si l'obéïssance passoit le sacrifice, il ne faloit faire aucune difficulté de préferer la condescendance & l'hospitalité au jeûne. Voyez-vous, me disoit-il, il ne faut pas être si attaché aux exercices même les plus pieux, que l'on ne les puisse quelquefois in-

terompre. Autrement ſous prétexte de fermeté d'eſprit, & de fidélité, il ſe gliſſe un amour propre très-fin, qui fait que l'on quitte la fin pour le moyen; car au lieu de s'arrêter à Dieu, on s'attache au moyen qui conduit à Dieu.

Et pour ce qui regarde le fait dont nous parlons, un jeûne du Vendredi ainſi interompu, en eût caché bien d'autres; & ce n'eſt pas une moindre vertu de cacher de telles vertus, que ces vertus là même que l'on cache. Dieu eſt un Dieu caché, qui aime à être ſervi, Matt. 6. 6. prié & adoré en ſecret, comme l'Evangile nous l'aprend. Vous ſçavez ce qui arriva à cet inconſideré Roi 4. Reg. 20. 13. d'Iſraël, pour avoir montré ſes tréſors aux Ambaſſadeurs d'un Prince barbare, qui les lui ravit avec une puiſſante armée. *Crede mihi, bene qui latuit, bene vixit.*

Quelqu'un qui l'eût vû ſouper un Vendredi n'eût jamais deviné qu'il eût cette coûtume de jeûner tous les Vendredis. Il pouvoit remettre cette partie au Samedi, ſinon à la ſemaine ſuivante. Enfin il pouvoit obmettre ce jeûne, & faire tenir ſa place à la vertu de condeſcendance. J'excepte néanmoins le cas du vœu, car en cela il faut être fidele juſqu'à la mort, & ne ſe mettre pas en peine de que les hommes diront, pourvû que Dieu ſoit ſervi.

CHAPITRE VIII.

Du Jeûne.

UN jour ce Bienheureux Prélat me demanda ſi je jeûnois facilement. Tant, lui dis-je, que je n'ai preſque jamais faim, & quand je me mets à table, c'eſt preſque toûjours ſans appetit.

Alors, il me dit, ne jeûnez donc gueres.

Pourquoi, lui dis-je, cette espece de mortification étant tant recommandée dans l'Ecriture.

C'est, reprit-il, pour ceux qui ont meilleur appetit que vous. Faites quelque autre bonne œuvre, & mattez votre corps par quelque autre exercice.

Je ne suis pas des plus robustes, lui dis-je, pour suporter de grandes austeritez corporelles.

La plus grande de toutes, reprit-il, c'est le jeûne, car c'est celle qui met la cognée à la racine de l'arbre, les autres ne sont qu'effleurer, égratigner, émonder. Le corps nourri maigrement est plus aisément dompté, au contraire quand il est bien nourri, il regimbe aisément, l'iniquité sortant ordinairement de la graisse.

Ceux qui sont sobres de leur naturel ont un grand avantage pour l'étude, & pour les choses spirituelles. Leur corps est comme des chevaux qui ont un frein qui les range facilement à leur devoir.

Notre Saint n'étoit point pour les jeûnes immoderez. L'esprit, disoit-il, ne peut suporter le corps quand il est trop gras, & le corps ne peut suporter l'esprit quand il est trop maigre. Il aimoit un traitement égal, disant que Dieu vouloit être honoré avec jugement, & ajoûtoit que l'on peut toûjours diminuer les forces du corps facilement, & quand l'on veut; mais qu'on ne peut pas les réparer avec tant de facilité quand elles sont abbatuës. Il est aisé de blesser, non de guerir. L'esprit doit traiter le corps comme son enfant quand il obéït, sans l'assommer; mais
1. Cor. 9. 27. comme un sujet rebelle quand il se révolte, suivant ce mot de l'Apôtre, *je châtie mon corps & le reduis en servitude*, & en cheval quand il fait la bête, & comme disoit le bon S. François d'Assise, en frere l'âne.

CHAPITRE IX.

M. de Belley consulte notre Bienheureux sur son dessein de retraite

COMME je le consultois sur le désir que j'avois de quitter mon Evêché pour mener une vie privée, il me répondit par ces paroles de S. Augustin, *otium sanctum diligit charitas veritatis, & negotium justum suscipit veritas charitatis.* C'est-à-dire, la charité ou l'amour de la vérité éternelle cherche un saint repos, pour s'en nourrir à loisir, mais la vérité de la charité, ou la vraie charité nous fait entreprendre tout ce qui peut contribuer au bien du prochain, & à la gloire de Dieu.

Quoiqu'il estimât davantage la part de Marie, appellée très-bonne dans l'Evangile, il pensoit néanmoins que celle de Marthe entreprise pour Dieu, étoit plus conforme à la vie présente, & que celle de Marie convenoit mieux au Ciel.

Il exceptoit seulement quelques vocations extraordinaires, accompagnées d'attraits si puissans que l'on n'y pouvoit presque résister, & aussi ceux qui n'ayant pas les talens pour servir en l'Office de Marthe, en avoient de propres à la vie contemplative. Comme aussi ceux qui ayant usé toutes leurs forces corporelles au service des ames, se retiroient quelque-tems avant que de mourir, sur la fin de leurs jours, pour se mieux disposer à la mort.

C'est pourquoi il traita mon désir de retraite, de tentation, & me renvoya si loin, que tant qu'il vêcut, je n'osai y penser. Mais après son trépas cette pensée me donna de si véhémens assauts, que je me

résolus de prendre terre, & de me retirer dans une grote, d'où je vois comme dans un abri les orages & les tempêtes qui agitent les vaisseaux des autres nautoniers.

CHAPITRE X.

Diverses especes d'humilité.

IL distinguoit l'humilité en extérieure, & intérieure. Que si celle-là n'est produite ou au moins accompagnée de celle-ci, elle est très dangereuse ; car ce n'est qu'une écorce, qu'un dehors, qu'une aparence trompeuse & hypocrite ; au lieu que si elle procede de l'humilité intérieure, elle est très bonne, & sert à l'édification du prochain.

Il distinguoit encore l'humilité intérieure, en celle de l'entendement, & en celle de la volonté.

La premiere est assez commune ; car, qui est-ce qui ne sçait pas qu'il n'est rien ? De-là tant de beaux discours du néant de soi & des créatures.

La seconde est bien rare, parce que peu aiment l'humiliation. Cette derniere a divers dégrez, dont le premier est de l'aimer : le second de la désirer : le troisiéme de la pratiquer, soit en recherchant les occasions de nous humilier, soit en recevant de bon cœur celles qui nous arrivent.

Notre Bienheureux estimoit beaucoup plus cette derniere, parce qu'il y a beaucoup plus d'abiection à souffrir, aimer, embrasser, recevoir avec joye les humiliations qui nous viennent sans notre choix, qu'en celles que nous choisissons ; parce que notre choix est fort exposé aux attaques de l'amour propre, si l'on n'a une intention bien droite & bien purifiée, & aussi parce que où il y a moins du nô

tre, il y a toûjours plus de la volonté de Dieu.

Quand on est arrivé à ce point de se plaire pour l'amour de Dieu dans les abjections, avilissemens, oprobres & mépris, d'y surabonder de joye, & d'y être rempli de consolation, comme dit l'Apôtre, plus cette humilité est profonde, plus elle est sublime.

CHAPITRE XI.

De la pauvreté d'esprit

IL disoit que par la pauvreté d'esprit, il falloit concevoir trois excellentes vertus. 1. La simplicité : 2. l'humilité : 3. la pauvreté chrétienne.

La simplicité, qui consiste en l'unité de regard vers Dieu, raportant à cet unique but la multiplicité des regards des choses qui ne sont pas Dieu.

L'hûmilité, qui fait que comme le pauvre se tient pour le plus abjet, & le dernier de tous les hommes ; de même le vrai humble ne voit rien sur la terre au-dessous de lui, & se tient pour un vrai néant, & serviteur inutile.

La pauvreté chrétienne qu'il distinguoit en trois classes. 1. En affective & non effective : 2. en effective & non affective : 3. en affective & effective : dont la premiere est excellente, & peut être exercée parmi les plus grandes richesses, & telle a été celle d'Abraham, de David, de Saint Louis, & de tant d'autres grands Saints, qui ont été pauvres d'affection, étant disposez à recevoir la pauvreté avec bénédiction, loüange & action de grace, s'il eût plû à Dieu de la leur envoyer. La seconde est doublement malheureuse, ayant les incommodités de la pauvreté, & la peine de la privation des richesses qu'ils desirent ardemment. La troisiéme est celle

qui eſt recommandée en l'Evangile, & qui nous vient de notre naiſſance, ou de quelque renverſement de fortune ; & alors ſi nous y acquieſçons de bon cœur, & ſi nous béniſſons Dieu dans cet état, nous marchons à la ſuite de Jeſus-Chriſt, de ſa ſainte Mere, & de ſes Apôtres, que nous ſçavons avoir vécu dans la pauvreté.

Bedal. 4. c. 54. in Luc. Il y a une autre maniere de pratiquer cette pauvreté ; c'eſt lorſque ſelon le conſeil de Jeſus-Chriſt nous Matt. 19.21. vendons tout ce que nous avons, & le diſtribuons aux pauvres pour ſuivre Jeſus-Chriſt dans l'état de pauvreté qu'il a embraſſé pour l'amour de nous, pour nous enrichir par cette même pauvreté. Ce qui ſe fait dignement, lorſque celui qui a quitté tous ſes biens pour le Seigneur, travaille de ſes mains non-ſeulement pour gagner ſa vie, mais encore pour faire l'aumône. Act. 20. 33. C'eſt de quoi ſe glorifie l'Apôtre S. Paul, quand il dit : *Je n'ai déſiré ni l'or ni l'argent, ni le bien de perſonne ; car vous ſçavez que mes mains m'ont fourni, & à ceux qui étoient avec moi, les choſes néceſſaires : ce que j'ai fait pour vous aprendre à ſoulager ainſi ceux qui ſont dans le beſoin.*

CHAPITRE XII.

Se contenter de Dieu.

IL étoit arrivé une déroute générale de fortune à une perſonne de conſidération, & qui faiſoit profeſſion de dévotion. Cette déroute qui lui avoit enlevé de grands biens, la rendoit inconſolable, & la portoit dans ſes accès de douleur, à des paroles de précipitation contre Dieu, comme ſi ſa providence eût été endormie pour elle.

Le Bienheureux après avoir eſſayé de détourner

ſes yeux de la terre pour les élever en Dieu, il lui demanda, ſi Dieu ne lui étoit pas non ſeulement plus que ces biens, mais que toutes choſes; & ſi l'ayant aimé avec beaucoup de choſes, elle n'étoit pas prête de l'aimer ſans toutes ces choſes.

Cette ame lui ayant répondu que ce diſcours étoit plus ſpeculatif que pratique, & plus aiſé à dire, qu'à réduire en effet.

Certes, reprit le Bienheureux, celui-là eſt trop avare, à qui Dieu ne ſuffit.

Ce mot d'avare toucha ſi vivement ce cœur, auparavant endurci aux remontrances, qu'elle ne pût s'empêcher de verſer des larmes, ayant toûjours été fort ennemie de l'avarice.

CHAPITRE XIII.

De l'amour des Pauvres.

AIMER quelqu'un n'eſt pas ſeulement lui vouloir & ſouhaiter du bien, mais lui en faire, quand on en a le pouvoir; autrement on tombe dans le reproche que fait S. Jacques à ceux qui ne donnent aux *C. 2. v. 15.* pauvres que des paroles de conſolation, ſans les ſoulager effectivement, quoiqu'ils en ayent le pouvoir.

Le Bienheureux Prélat avoit un ſi tendre amour pour les pauvres, qu'en cela ſeulement, il ſembloit avoir acception de perſonnes, les préferant aux riches, ſoit pour le ſpirituel, ſoit pour le corporel, faiſant comme les Médecins qui courent aux plus malades.

Un jour j'attendois avec pluſieurs autres pour me confeſſer, tandis qu'il entendoit la confeſſion d'une pauvre vieille femme aveugle, qui alloit demandant ſon pain aux portes; & comme je m'étonnois

de la longueur de cette confeſſion : elle voit, me dit-il, plus clair aux choſes de Dieu, que pluſieurs qui ont de bons yeux.

Une autrefois j'étois en bateau avec lui ſur le lac d'Anneſſy, & les bateliers qui ramoient l'apelloient mon Pere, & traitoient avec lui aſſés familierement : voyez-vous, me diſoit-il, ces bonnes gens, ils m'apellent leur Pere, & c'eſt la vérité qu'ils m'aiment comme cela : ô qu'ils me font bien plus de plaiſir que ces faiſeurs de complimens, qui m'apellent Monſeigneur.

Chapitre XIV.

Son ſentiment ſur Seneque.

» Je lui parlois un jour de ce trait de Seneque : Ce-
» lui-là eſt grand de courage, qui ſe ſert de plats
» de terre avec autant de contentement & de ſatiſ-
» faction, que s'ils étoient d'argent ; mais celui-là
» eſt plus grand qui mange en des plats d'argent, & en
» tient auſſi peu de compte, que s'ils étoient de terre.

Ce Philoſophe, me dit-il, a raiſon de parler ainſi ; car le premier ſe repaît d'une imagination creuſe qui peut être ſujette à la vanité ; mais le ſecond montre bien qu'il eſt au-deſſus des richeſſes, puiſqu'il ne s'en ſoucie non plus que de la pouſſiere.

Et comme je continuois à loüer ce Philoſophe, eſtimant que ſes maximes aprochoient bien fort de celles de l'Evangile.

Oüi, me dit-il, quant à la lettre, nullement ſelon l'eſprit.

Pourquoi cela, dis-je ? Parce que reprit-il, l'eſprit de l'Evangile ne viſe qu'à nous dépoüiller de nous-mêmes, pour nous revêtir de Jeſus-Chriſt,

& de la vertu d'enhaut ; à renoncer à nous-mêmes, pour dépendre entierement de la grace ; au lieu que ce Philosophe nous rapelle toûjours à nous-mêmes, ne veut point que son sage emprunte son contentement ni sa felicité hors de soi, ce qui est un orgueil manifeste.

Le sage Chrétien doit être petit à ses propres yeux, & si petit qu'il se tienne pour un rien ; au lieu que ce Philosophe veut que le sage qu'il s'imagine, soit au dessus de toutes choses, & s'estime maître de l'Univers, & l'ouvrier de sa propre fortune, ce qui est une vanité insuportable.

CHAPITRE XV.

Il refuse une pension que le Roi lui offroit.

LE grand Henri IV. Roi de France, faisant beaucoup de cas de la vertu de notre Bienheureux, & attendant qu'il vaquât quelque Evêché de plus grand revenu que celui de Geneve, & sçachant que le bien qui lui restoit, étoit peu de chose, lui offrit une pension assez considerable.

Le Bienheureux qui ne vouloit ni quitter son Eglise, ni donner de la jalousie au Prince dans les Etats duquel étoit sa résidence, s'il se rendoit pensionaire d'un autre, trouva un expédient qui para en même tems ces deux coups, rendant de très-humbles actions de graces de la pensée que sa Majesté daignoit avoir de son avancement, estimant à un extrême honneur de se voir placé dans le souvenir d'un si grand Monarque ; mais le supliant de le laisser dans le poste où Dieu l'avoit mis en son Eglise, ne croyant pas qu'il falût estimer les Evêchez par les revenus, mais par le plus grand service

que l'on y pouvoit rendre à Dieu, en quoi il pensoit que son Diocese ne cedoit à aucun autre.

Et quant à la pension, qu'il ne la refusoit pas, venant d'une main roïale, si digne d'être reverée; mais qu'il suplioit Sa Majesté d'agréer qu'il la laissât en dépôt entre les mains du Trésorier, jusqu'à ce qu'il en eût besoin pour le service de la Religion Catholique, ou des pauvres; Dieu jusqu'alors, lui ayant assez largement fourni les choses nécessaires à la vie.

Le Grand Henri admira son adresse & son jugement, & loüa hautement sa prudence, disant: voilà le plus agréable & le mieux assaisonné refus qui m'ait jamais été fait. Cet homme est hors de toute corruption, puisqu'il est si élevé au-dessus des presens.

CHAPITRE XVI.

De la vie commune.

NOTRE Bienheureux prisoit beaucoup la vie commune, c'est pourquoi il n'a point voulu que les Filles de la Visitation, dont il a été l'Instituteur, eussent d'austeritez pour le vêtement, le lit, & la nourriture qui fussent extraordinaires, reglant leurs viandes, leurs jeûnes & leurs habillemens par les loix communes, à tous ceux qui veulent vivre chrétiennement dans le monde; en quoi ces bonnes Filles sont imitatrices de Jesus-Christ, de sa sainte Mere & des Apôtres, qui ont vécu de cette sorte, remettant au jugement, & à la discretion des Supérieurs, de permettre & d'ordonner des mortifications extraordinaires, selon les besoins des particuliers, à qui ces remedes se trouveroient nécessaires.

Ce n'eſt pas que notre Bienheureux ne fit état des auſteritez corporelles, mais il vouloit qu'on s'en ſervit avec un zéle accompagné de ſcience, conſervant par elles la pureté du corps, ſans ruiner la ſanté. En un mot, il préferoit la vie de Jeſus-Chriſt, à celle de S. Jean-Baptiſte.

CHAPITRE XVII.

Manger ce qui eſt préſenté.

IL répetoit ſouvent cette maxime de l'Evangile : *Mangez ce qui ſera mis devant vous ;* & en concluoit que c'eſt une grande mortification de pouvoir tourner ſon goût à toutes mains, que de choiſir toûjours le pire. *Luc. 10. 8.*

Il arrive ſouvent que les viandes les plus délicates ne ſont pas pourtant à notre goût ; y étendre donc la main ſans marquer aucune averſion, n'eſt pas une petite mortification. Il n'incommode que celui qui ſe ſurmonte en cela.

Il tenoit pour une eſpece d'incivilité étant à table, non-ſeulement de prendre, mais de demander quelque viande éloignée, en laiſſant celle qui eſt plus proche, diſant que c'étoit montrer un eſprit attentif aux plats & aux ſauces. Que ſi on le fait, non par ſenſualité, mais pour choiſir les viandes les plus viles, cela ſent l'affectation, laquelle ne ſe ſépare non plus de l'oſtentation, que la fumée du feu.

Comme on peut être gourmand avec des choux, on peut auſſi être ſobre avec des perdrix : mais être indifferent en l'un & en l'autre mets, c'eſt témoigner une mortification de goût qui n'eſt pas vulgaire. Manger d'excellentes viandes ſans les ſavou-

rer eſt plus difficile, que d'en manger de groſſieres avec délices.

Un jour on lui avoit ſervi des œufs pochez à l'eau, & en parlant d'œufs, il avoit coutume de dire après S. Bernard, que l'on martiriſoit les pauvres œufs en cent manieres; & comme il les eût mangez, il commença à tremper ſon pain dans l'eau qui étoit dans le plat, ainſi qu'il l'avoit trempé dans les œufs.

Ceux qui étoient à table commencerent à ſourire de cette inadvertance; s'étant enquis de la cauſe: certes, leur dit-il, vous avez grand tort de m'avoir découvert une ſi agréable tromperie, car je vous aſſure que je n'ai gueres mangé de ſauce avec plus de goût que celle-ci; il eſt vrai que mon apetit y contribuoit un peu, tant le proverbe eſt véritable, qu'il n'eſt ſauce que d'apetit.

Ce trait a du raport à celui de S. Bernard, qui but de l'huile au lieu de vin, ſans s'en appercevoir, tant il étoit peu attentif à ce qu'il buvoit & mangeoit.

CHAPITRE XVIII.

Quels alimens on peut permettre à des Soldats en Carême dans le cas de néceſſité.

IL arriva que des Capitaines, dont les ſoldats étoient en garniſon dans mon Dioceſe en Carême, me vinrent demander permiſſion pour leurs ſoldats de manger des œufs & du fromage.

Moi qui n'avois point coûtume de donner ces permiſſions qu'aux infirmes, je me trouvai embaraſſé, ſur tout en un païs où le Carême eſt ſi étroitement obſervé, que les païſans ſe ſcandaliſent quand on leur permet de manger du beurre.

Je dépechai donc au Bienheureux, dont la résidence n'etoit qu'à huit lieuës de distance de Belley, un courier qui ne servoit qu'à porter au Bienheureux toutes mes dépêches, ce qui arrivoit fréquemment; & voici quelle fut sa résolution là-dessus. Je revere, m'écrivit-il, la foi & la piété de ces bons Centeniers qui vous ont présenté cette requête, laquelle est très-digne d'être enterinée, vû qu'elle édifie, non la Synagogue, mais l'Eglise: au reste que je ne la devois pas seulement accorder, mais l'étendre; & au lieu d'œufs, leur permettre de manger des bœufs; & au lieu de fromage, les vaches mêmes, du lait desquelles on les faisoit.

Vraiment, ajoûtoit-il, vous avez bonne grace de me consulter sur ce que des soldats mangeront en Carême, comme si la loi de la guerre, & celle de la nécessité, n'étoient pas les deux plus violentes de toutes les loix, & au-dessus de toute exception.

Dieu veuille qu'ils ne fassent rien de pis que de manger des œufs ou des bœufs, des fromages ou des vaches: s'ils ne faisoient pas de plus grands désordres, il n'y auroit pas tant de plainte contr'eux.

Chapitre XIX.

Ses austeritez, & le soin qu'il prenoit de les cacher.

NOtre Bienheureux durant sa vie sçut si adroitement se servir de tous les instrumens de pénitence, & les cacher si secretement, que jamais celui qui le servoit à son lever & à son coucher ne s'en apperçut, la seule mort ayant revelé ce mystere, & découvert ce qu'il avoit toûjours tenu si secret.

Une particularité vous fera juger du reste. Un

jour ſon homme de chambre trouva dans une aiguierre un reſte d'eau rouſsâtre, & comme teinte de ſang : ne pouvant deviner d'où cela venoit, car c'étoit de l'eau qu'il avoit aportée pour laver les mains du Bienheureux ; il fit ſi bien le guet qu'il s'aperçut que dans cette aiguierre il avoit lavé ſa diſcipline, qui étoit teinte de ſang : & puis en ayant jetté l'eau, il en reſta quelque peu au fond, qui donna lieu à la conjecture.

CHAPITRE XX.

Prédiction du Bienheureux à M. de Belley.

ME voyant trop difficile à donner des permiſſions, ou à accorder des diſpenſes, & que ſans ceſſe je l'accablois de conſultations à ce ſujet : vous me conſultez aſſez pour autrui, me dit-il un jour, mais vous-même en pareil beſoin que faites-vous ? je m'y porte, lui dis-je, ſelon que ma conſcience me dicte, y appellant quelquefois au ſecours l'avis de mon Confeſſeur ordinaire.

Que ne faites vous le même pour les autres ?

Mais ni moi ni mon Confeſſeur ne ſommes pas l'Evêque de Geneve.

Et bien, me dit-il, ſouvenez-vous qu'un jour viendra que vous conſulterez cet Evêque là pour vous-même, & que vous ne le croirez pas ſi aiſément que vous faites aux conſultations qu'il vous repond pour autrui.

Comme je lui proteſtois de le rendre mauvais Prophéte, & que je le croirois encore plus facilement en ce qui me regarderoit, qu'en ce qui touchoit les autres : notre bon S. Pierre, reprit-il, en diſoit bien autant à notre Seigneur, vous ſçavez pourtant comme il lui tint ſa parole.

Souvenez-vous encore que lorſque vous commencerez à être indulgent aux autres, vous deviendrez ſévére à vous-même; car c'eſt l'ordinaire que ceux qui ſe pardonnent trop, ſont fort rigoureux à autrui; & ce ſera alors que l'Evêque de Geneve aura plus de conſultations de votre part; & qu'il ſera la pauvre Caſſandre; elle dira vrai, & on ne la croira pas.

O certes mon Bienheureux Pere fut Pontiſe cette année-là, car il prophétiſa; & les choſes arriverent préciſément comme il me les avoit dites.

Chapitre XXI.

Des avantages de la ſolitude.

Nous entrâmes un jour enſemble dans la cellule d'un Chartreux, perſonnage diſtingué par la beauté de ſon eſprit, & par ſa rare piété, & nous y trouvâmes ces deux vers d'un Poëte ancien. Tibulle.

Tu mihi curarum requies, tu nocte vel atra
Lumen, & in ſolis tu mihi turba locis.

Ce qu'on peut traduire ainſi.

Vous êtes mon repos dans les ſoins les plus rudes;
Dans la plus ſombre nuit vous m'êtes un beau jour:
Et je ſuis avec vous au fond des ſolitudes
Moins ſeul qu'au milieu de la Cour.

Là-deſſus nous nous mîmes à les gloſer; le Bienheureux nous dit que Dieu étoit l'unique repos de ceux qui avoient quitté tous les ſoins du ſiécle, pour écouter Dieu parlant à leur cœur en la ſolitude, & que ſans cette attention la ſolitude ſeroit un long martyre, & une ſource d'inquiétudes, plûtôt que le centre de la tranquilité.

Au contraire que ceux qui avoient les ſollicitudes de Marthe ſur les bras, ne laiſſoient pas de jouir dans

un profond repos de la très-bonne part de Marie, pourvû qu'ils raportassent tous leurs soins à Dieu.

Psal. 131. 14. Nous vîmes auprès, ces paroles du Prophéte, *Hæc requies mea in sæculum sæculi, hic habitabo quoniam elegi eam.* C'est en Dieu, dit le Bienheureux, plûtôt qu'en une Cellule qu'il faut faire élection de domicile pour

Psal. 83. 5. ne le changer jamais. O que bienheureux sont ceux qui habitent en cette maison-là, qui est non-seulement au Seigneur, mais le Seigneur même, car ils le loüeront dans les siécles des siécles.

Psal. 26. 4. Nous en vîmes une autre qui portoit, *Unam petii à Domino, hanc requiram, ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ, ut videam voluptatem Domini, & visitem templum ejus.* Cette vraye demeure du Seigneur, dit le Bienheureux, c'est sa sainte volonté.

Nous revînmes à nos vers, & nous arrêtant à ces paroles *tu nocte vel atra lumen*, il dit: Jesus naissant en Béthléem fit un beau jour au milieu de la nuit, & en son incarnation n'est-il pas venu éclairer ceux qui étoient assis dans les ténébres, & dans la région de l'ombre de la mort. Certes il est notre lumiere & notre salut, & quand nous marcherions au milieu de l'ombre de la mort, nous n'aurions rien à craindre, si nous l'avions à nos côtez. Il est la lumiere du monde, il habite une lumiere inaccessible, lumiere que les ténébres ne peuvent ni diminuer ni effacer.

Et in solis tu mihi turba locis. Oüi, certes, dit-il, la conversation avec Dieu dans la solitude, vaut mieux que la foule qui presse la porte des Grands du monde, lesquels ne peuvent maintenir leur grandeur que dans la foule des affaires, dans l'oppression des importunitez, & dans la perte de leur repos. Misérable grandeur qui s'aquiert & se conserve par tant de peines, & que l'on perd néanmoins avec tant de regret.

C'étoit un de ses beaux mots. Il faut se plaire avec soi-même quand on est en la solitude, & avec le prochain comme avec soi-même, quand on est en compagnie, & par tout ne se plaire qu'en Dieu, qui a fait la solitude: & la compagnie qui fait autrement s'ennuira par tout; car la solitude sans Dieu est une mort, & la compagnie sans lui, est plus domageable que désirable. Par tout il fait bon avec Dieu, nulle part sans lui.

CHAPITRE XXII.

Sçavoir abonder, & souffrir la disette.

CE mot de Saint Paul lui étoit en singuliere recommandation. Il disoit que sçavoir abonder étoit bien plus difficile que de sçavoir souffrir la disette. Mille tombent à la gauche de l'adversité, & dix mille à la droite de la prospérité; tant il est difficile dans l'abondance de marcher droit devant soi; c'est ce qui faisoit dire à Salomon, *Seigneur ne me donnez ni la pauvreté, ni les richesses, donnez moi seulement ce qui m'est nécessaire pour vivre.*

Philip. 4. 12.

Prov. 30. 8.

Sçavoir garder la modération parmi les richesses, est comparé par un ancien au buisson ardent, qui brûloit sans se consumer, & aux trois jeunes hommes qui sortirent de la fournaise de Babylone sans être aucunement brûlez.

L'humilité, dit S. Gregoire, court un grand hazard parmi les honneurs, la chasteté bien du risque parmi les délices, & la modération un grand danger parmi les richesses.

Sçavoir abonder, & souffrir la disette d'un cœur égal, est un signe évident que l'on ne regarde que

Dieu dans la pauvreté, & dans les richesses; puisque les dures pointes de celle-là ne découragent point, ni n'enflent point les commoditez de celles-ci. Qui peut baiser avec égalité d'esprit l'une & l'autre main de Dieu, a rencontré le haut point de la perfection chrétienne, & trouvera son salut dans le Seigneur.

CHAPITRE XXIII.

Il ne demandoit & ne refusoit rien.

SELON sa grande maxime de ne rien demander, & de ne rien refuser, il avoit coûtume de recevoir les petits présens que les pauvres gens lui faisoient, même en l'administration des Sacremens.

C'étoit une chose édifiante de voir de quel œil, & de quel cœur il recevoit en ces occasions une poignée de noix, ou de chataignes, ou des pommes, ou de petits fromages, ou des œufs que les enfans, ou les pauvres lui présentoient. D'autres lui donnoient des sols, des doubles ou des liards, qu'il recevoit humblement, & avec action de grace. Il recevoit même des trois, des quatres sols pour dire des Messes qu'on lui envoyoit de quelques Villages, & les disoit avec grand soin.

Ce qu'on lui donnoit en argent, il le distribuoit lui-même aux pauvres qu'il rencontroit au sortir de l'Eglise; mais ce qu'on lui donnoit, qui étoit propre à manger, il l'emportoit dans son rochet, ou dans ses poches, & le mettoit sur des tablettes de sa chambre, ou le donnoit à son œconome, à condition qu'on le lui servit à table, disant quelquefois, *Labo-*
Psal. 122. 7. *res manuum tuarum quia manducabis, beatus es, & bene*

tibi erit. Il faiſoit grand cas de ces paſſages de ſaint 1. Cor. 4. 12.
Paul, où il recommande le travail avec tant d'in- 1. Theſ. 3. 9. 2. Theſ. 3. 8.
ſtance ; & ceux-ci : *L'homme eſt né pour travailler :* Act. 10. 34.
comme l'oyſeau pour voler : que celui qui ne veut point Job. 5. 7.
travailler, ne mange point, & il ajoûtoit de bonne gra- 2. Theſ. 3. 10.
ce : que ſi l'homme pouvoit vivre ſans travailler, & la femme enfanter ſans douleur, ils auroient gagné leur procès contre Dieu.

CHAPITRE XXIV.

De la récréation, & comme il ſe ſervoit de tout pour s'élever à Dieu.

IL ne prenoit jamais de récréation de ſon mouvement, mais ſeulement par condeſcendance. Il n'avoit point de jardin dans les deux maiſons qu'il a habitées durant ſon Epiſcopat, & jamais ne ſe promenoit, que quand il y étoit obligé par la compagnie, ou quand le Médecin lui ordonnoit pour ſa ſanté, car il étoit fort ponctuel à cette obéïſſance.

S. Charles Borromée étoit dans cette même rigueur, ne pouvant ſouffrir qu'après les repas, les compagnies qu'il avoit reçûës, s'amuſaſſent à paſſer le tems à des entretiens inutiles ; diſant que cela étoit indigne d'un Paſteur chargé d'un Dioceſe ſi grand & ſi peſant que le ſien, & qui avoit tant d'autres meilleures occupations. Cela étoit excuſable dans ce Saint que l'on ſçait avoir vécû dans une grande ſévérité : de ſorte que l'on ne trouvoit pas étrange quand il coupoit court en ces occaſions pour aller chercher autre part de quoi exercer ce grand zéle des ames, & de la maiſon de Dieu, dont il étoit dévoré.

Notre Bienheureux avoit l'eſprit plus doux, &

ne fuyoit pas les entretiens après la table. Quand je lui rendois visite il avoit soin de me divertir après le travail de la prédication. Lui-même me menoit promener en bateau sur ce beau lac qui lave les murailles d'Anneſſy, ou en des jardins aſſez beaux, qui ſont ſur ces agréables rivages. Quand il me venoit voir à Belley, il ne refuſoit point de ſemblables délaſſemens auſquels je l'invitois, mais jamais il ne les demandoit, ni ne s'y portoit de lui-même.

Et quand on lui parloit de bâtimens, de peinture, de muſique, de chaſſe, d'oyſeaux, de plantes, de jardinage, de fleurs, il ne blâmoit pas ceux qui s'y apliquoient ; mais il eût ſouhaité que de toutes ces occupations ils s'en fuſſent ſervi comme d'autant de moyens pour s'élever à Dieu ; & il en donnoit l'exemple, tirant de toutes ces choſes autant d'élevations d'eſprit.

1. Cor. 3. 9. & 17. Si on lui montroit de beaux plants, nous ſommes, diſoit-il, le champ que Dieu cultive. Si des bâtimens ; nous ſommes l'édifice de Dieu. Si quelque Egliſe magnifique & bien parée ; nous ſommes les temples du Dieu vivant ; que nos ames ne ſont-elles auſſi-bien ornées de vertus ! Si des fleurs ; quand eſt-ce que nos fleurs donneront des fruits. Si de rares & exquiſes peintures ; il n'y a rien de beau comme l'ame, qui eſt faite à l'image de Dieu.

Quand on le menoit dans un jardin. O quand celui de notre ame ſera-t-il ſemé de fleurs & rempli de fruits, dreſſé, netoyé, poli : quand ſera-t-il clos & fermé à tout ce qui déplaît au jardinier celeſte !

A la vûë des fontaines. Quand aurons-nous dans nos cœurs des ſources d'eau vive rejailliſſantes juſ-
Joan. 4. 14. qu'à la vie éternelle. Juſqu'à quand quitterons-
Jerem. 2. 13. nous la ſource de vie pour nous creuſer des citer-

nes mal enduites : O quand puiserons-nous à souhait dans les fontaines du Sauveur ! *Isa. 12. 3.*

A l'aspect d'une belle vallée : elles sont agréables & fertilles, les eaux y coulent ; c'est ainsi que les eaux de la grace coulent dans les ames humbles, & laissent seches les têtes des montagnes, c'est-à-dire, les ames hautaines. *Psal. 63. 14. & 103. 10.*

Voyoit-il une montagne ? *J'ai levé mes yeux vers les montagnes, d'où me doit venir du secours. Les hautes montagnes servent de retraite aux cerfs. La montagne sur laquelle se bâtira la Maison du Seigneur, sera fondée sur le haut des monts : que les montagnes avec toutes les collines benissent le Seigneur !* *Psal. 120. 1* *Psal. 103. 18.* *Isai. 2. 2.* *Psal. 148. 9.*

Si des arbres. *Tout arbre qui ne porte point de fruit sera coupé, & jetté au feu. Un bon arbre ne porte point de mauvais fruit.* *Luc. 7. 18. & 19.*

Si des rivieres. Quand irons-nous à Dieu, comme ces eaux à la mer.

Si des lacs. O Dieu, délivrez-nous *du lac & de l'abîme de misere & de la boue profonde* où je suis. Ainsi il voyoit Dieu en toutes choses, & toutes choses en Dieu, ou pour mieux dire, il ne regardoit qu'une seule chose, qui est Dieu. *Psal. 39. 3.*

CHAPITRE XXV.

De la devotion à la Sainte Vierge.

ETANT né en un des jours de l'Octave de l'Assomption de la sainte Vierge, le 21 Août 1567. il a toûjours eû une très-speciale devotion envers cette Vierge.

Dès ses plus tendres années sa vie nous apprend qu'il s'adonna à l'honorer, & par de particuliers suffrages, & par un amour singulier pour la pureté ;

se consacrant à Dieu dans la sainte Virginité sous la protection & l'assistance de cette Reine des Vierges.

Vous sçavez que ce fut le jour de sa Conception immaculée qu'il reçut la consecration Episcopale, & dans cette cérémonie sacrée, cette onction interieure dont il est parlé dans sa vie.

Je l'ai oüi souvent prêcher sur les grandeurs de cette divine mere ; mais j'avouë qu'il n'apartenoit qu'à son extrême douceur de parler de cette mere de benédiction.

Aussi ne recommandoit-il rien tant à tous ses enfans spirituels que cette devotion à la sainte Vierge.

Mais, qu'est-ce qu'être dévot à la sainte Vierge, sinon l'honorer en Dieu, & honorer Dieu en elle, en sorte que Dieu soit la derniere fin de ce culte & de cet honneur: autrement nous transfererions à la sainte Vierge une adoration de latrie qui n'est düë qu'à Dieu seul. Voici comme ce Bienheureux en parle en son Traité de l'amour de Dieu; « qui veut plaire » à Dieu & à Notre-Dame fait bien, fait très-bien: » mais qui voudroit plaire à Notre-Dame autant » ou plus qu'à Dieu, commettroit un déreglement » insuportable. »

Liv. 11. c. 13.

CHAPITRE XXVI.

Le Bienheureux ne pouvoit rien refuser.

Au dernier voyage qu'il fit à Paris, où il demeura environ huit mois, il fut tellement désiré de tous côtés, que presque tous les jours il falloit qu'il prêchât, ce qui lui causa une maladie,

qui passa assez promptement, mais qui fut fort dangereuse.

Quelques-uns de ceux qui l'aimoient, & qui désiroient sa conservation, ne se contenterent pas de l'avertir qu'il entreprenoit trop sur ses forces, & que cela pourroit ruiner sa santé : à quoi il répondit que ceux qui étoient par office la lumiere du monde, devoient comme les flambeaux se consumer en éclairant les autres.

Ils ajoûterent que cela rendoit la parole de Dieu moins précieuse en lui, le monde n'estimant que ce qui est rare ; de plus que chacun courant voir la lune, nul ne se levoit plus matin pour voir lever le Soleil, qui est pourtant une bien plus digne lumiere.

Certes, répliqua le bon Prélat, il me faudroit donc pour cela établir un vicaire pour refuser, car la parole même que j'annonce m'aprenant que nous sommes débiteurs à tous, & que nous ne devons pas seulement nous prêter, mais donner à tous ceux qui nous demandent, & que la vraie charité ne cherche ni ne consulte ses propres intérêts, mais ceux de Dieu & du prochain, comment faudroit-il faire pour éconduire & renvoyer tous ceux qui me demandent : outre l'incivilité, il me paroît que ce seroit un grand manquement de dilection fraternelle.

Il s'en faut bien que nous soyons encore de la classe de ces deux grands Saints, dont l'un vouloit pour ses freres être effacé du Livre de Vie, & l'autre *Exod. 32. 32.* devenir anathême, & être séparé de Jesus-Christ, ce *Rom. 9. 3.* qui revient à la même chose.

Ceci étoit fondé sur sa grande maxime de ne rien demander, & de ne rien refuser : ce qu'il a pratiqué avec tant de ponctualité, que je puis assurer ne lui

avoir rien demandé de juste qu'il ne m'ait accordé, ou qu'il ne m'ait donné un refus plus juste que ma demande, & plus juste même à mon propre jugement; & ses refus étoient assaisonnés de tant de grace, qu'ils étoient incomparablement plus agréables que les graces mêmes de plusieurs, qui accordent d'une maniere si disgracieuse, qu'ils anéantissent leur propre faveur. Et je n'ai point entendu dire qu'il ait jamais refusé à personne aucun service raisonnable.

CHAPITRE XXVII.

Tentation des plus rudes, qu'éprouva notre Bienheureux.

ENTRE les tentations qui éprouvent notre foi, celle qui regarde la prédestination est des plus
Ps. 126. v. 27. pénibles; car c'est un abîme où toute la sagesse humaine est dévorée.

Dieu destinant notre Bienheureux à la charge & conduite des ames, a permis qu'il fût rudement tenté de ce côté-là afin qu'il apprit par sa propre expérience à être infirme avec les infirmes.

Comme il achevoit ses études à Paris, n'ayant alors que 16. ans, le mauvais esprit jetta dans son imagination, qu'il étoit du nombre des réprouvés. Cette tentation fit une telle impression sur son ame, qu'il en perdoit le repos, & ne pouvoit ni boire, ni manger. Il déssèchoit à vûë d'œil, & tomboit en langueur.

Son Précepteur qui le voyoit déperir tous les jours, ne pouvant prendre goût ni plaisir à rien, ayant un teint pâle, jaune, lui demandoit souvent

le sujet de sa mélancolie ; mais le démon qui l'avoit rempli de cette illusion, étoit de ceux que l'on apelle muets, à raison du silence qu'ils font garder à ceux qu'ils affligent.

Il se vit en même-tems privé de toute la suavité du divin amour, mais non pas de la fidelité avec laquelle, comme avec un bouclier impénétrable, il tâchoit de repousser, quoique sans s'en appercevoir, les traits enflâmés de l'ennemi. Les douceurs & le calme qu'il avoit goûté avec tant de contentement avant cet orage lui revenoient en la mémoire, & redoubloient sa peine. C'étoit donc en vain, se disoit-il à lui-même, que la bienheureuse esperance m'alaitoit de l'attente d'être enyvré de l'abondance des douceurs de la Maison de Dieu, & noyé dans les torrens de ses voluptés. O aimables Tabernacles de la Maison de Dieu nous ne vous verrons donc jamais, & nous n'habiterons jamais ces admirables & aimables demeures du Palais du Seigneur.

Il demeura un mois entier dans ces angoisses & amertumes de cœur, qu'il pouvoit comparer aux douleurs de la mort, & aux périls de l'enfer. Il passoit les jours dans des gémissemens douloureux, & les nuits, il arrosoit son lit de ses larmes.

Enfin étant par une inspiration divine entré dans une Eglise pour invoquer la grace de Dieu sur sa misere, & s'étant mis à genoux devant une Image de la sainte Vierge, il pria cette Mere de misericorde d'être son Avocate auprès de Dieu, & de lui obtenir de sa bonté que s'il étoit assèz malheureux pour en être séparé éternellement, il pût au moins l'aimer de tout son cœur pendant sa vie.

S. Etienne des Grès.

Voici la priere qu'il récita tout baigné de larmes, & le cœur pressé d'une douleur inexprimable.

S. Bernard. *Memorare, ô piissima Virgo Maria, non esse auditum à sæculo quemquam ad tua currentem præsidia, tua implorantem auxilia, tua petentem suffragia, esse derelictum. Ego, tali animatus confidentia, ad te Virgo Virginum mater, curro, ad te venio, coram te gemens, peccator assisto. Noli, Mater Verbi, verba mea despicere, sed audi propitia, & exaudi. Amen.*

Souvenez-vous, ô très-pieuse Vierge Marie, qu'on n'a jamais oüi dire, qu'aucun ait été délaissé, de tous ceux qui ont eû recours à votre protection, imploré votre secours, & demandé vos suffrages. Animé de cette confiance, ô Vierge Mere des Vierges, je cours & viens à vous: & gemissant sous le poids de mes péchez, je me prosterne à vos pieds. O Mere du Verbe, ne meprisez pas mes prieres, mais écoutés-les favorablement, & faites que Dieu m'exauce, & me pardonne mes fautes par votre intercession. Ainsi soit-il.

Il ne l'eut pas plûtôt achevé qu'il ressentit l'effet du secours de la Mere de Dieu, & le pouvoir de son assistance envers Dieu; car en un instant ce dragon qui l'avoit rempli de ses funestes illusions le quitta, & il demeura rempli d'une telle joye & consolation, que la lumiere surabondât où les ténebres avoient abondées.

Ce combat & cette victoire, cette captivité & cette délivrance, cette mélancolie & cette joïe, cet orage & ce calme le rendirent depuis si adroit & si avisé au maniement des armes spirituelles, qu'il étoit comme un arsenal pour les autres, fournissant de deffenses & d'industries à tous ceux qui lui manifestoient leurs tentations: étant pour eux comme cette Tour de David, à laquelle étoient suspendus mille boucliers & toutes sortes d'armures. Surtout il conseilloit aux grandes tentations d'avoir recours à la puissante intercession de la Mere de Dieu, laquelle est terrible comme une armée rangée en bataille.

Cant. 4. 7.

Cant. 6. 3.



CINQUIE'ME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De la modestie.

IL avoit un si grand amour pour la pureté qu'il ne pouvoit souffrir la moindre action, ni le moindre geste même inconsideré, qui en pût ternir le lustre & l'éclat : il l'appelloit ordinairement la belle & blanche vertu de l'ame.

Il donnoit sur cela deux comparaisons fort justes. La premiere : pour douce, claire, & polie que soit la glace d'un miroir, il ne faut que la moindre haleine pour la rendre si terne, qu'elle ne sera plus capable de former aucune représentation.

La seconde. Voyez vous, disoit-il, ce beau lis, c'est le symbole de la pureté ; il conserve sa blancheur & sa douceur parmi les épines mêmes, tant qu'on n'y touche point : mais aussi-tôt qu'il est arraché, l'odeur en est si forte qu'elle entête.

Aussi vouloit il que pour conserver la pureté, on observât une exacte & scrupuleuse modestie, ne voulant pas qu'on se laissât toucher, ni au visage, ni aux mains, pas même par jeu & divertissement ; parce que, quoique ces actions ne violent pas quelquefois l'honêteté, elles lui causent néanmoins toûjours quelque espece de flétrissure. *Philot. part 3. c. 13.*

CHAPITRE II.

Le Bienhuereux perd une bague de grand prix.

L'AN 1619. Madame Christine de France, sœur du Roi, épousa à Paris le sérénissime Prince de Piémont, fils aîné & héritier de la Maison de Savoye. Notre Bienheureux accompagna à cette cérémonie M. le Cardinal de Savoye: & Madame, toute jeune qu'elle fût, l'eut en telle vénération, qu'elle le désira pour grand Aumônier; ce qu'il fut contraint d'accepter, à condition toutefois que cette charge ne préjudicieroit en rien à son devoir d'Evêque, ni à sa résidence, qu'il disoit être de droit Divin.

La bienséance de cette charge nouvelle l'obligea d'accompagner Madame jusqu'en Piémont, où après avoir demeuré quelques jours, il demanda permission de s'en retourner dans son Diocese, laissant en sa place M. de Chalcedoine son frere & son Coadjuteur.

Cette permission lui fut accordée avec regret de toute la Cour. Madame lui fit des présens dignes d'une si grande Princesse, & entre autres lui donna une bague, où il y avoit un diamant de grand prix.

En chemin comme il étoit à cheval parmi les hautes montagnes des Alpes, en tirant son gand cette bague s'échapa de son doigt, sans qu'il s'en aperçût.

Lorsqu'il s'en aperçût à l'Hôtellerie, sans s'émouvoir en aucune façon, il benit Dieu de cette perte pour deux raisons, disoit-il; la premiere, pour n'avoir aucun sujet de se complaire, ou attacher d'affection

d'affection à un si précieux joyau. La seconde, parce que la Providence en feroit peut-être la fortune de quelque pauvre personne qui le trouveroit, qui en pourroit-être à son aise le reste de ses jours, en quoi il seroit mieux employé qu'à lui.

Néanmoins, il arriva autrement qu'il ne pensoit, car ayant été ramassée par un pauvre qui n'en sçavoit pas la valeur, & qui la montra dans un village, où cette perte étoit sçûë, elle lui fut raportée lorsqu'il n'y pensoit pas; & il usa d'une grande liberalité envers celui qui la lui raporta, & celui qui l'avoit trouvée.

On peut voir de-là combien le cœur de ce Bienheureux Prélat étoit peu lié aux choses que les hommes prisent tant, sçachant qu'il avoit dans le Ciel des biens plus solides, & plus précieux qui l'attendoient.

CHAPITRE III.

Sa mortification.

UN jour je lui avois servi à table de quelque viande délicate, & voyant qu'il la mettoit tout doucement en un coin de son assiette pour en manger une plus grossiere: Je vous surprends, lui dis-je, & où est le précepte Evangelique; *mangez ce qui est présenté.* Luc. 10. 8.

Il me répondit fort gracieusement, vous ne sçavez pas que j'ai un estomac rustique & de païsan; si je ne mange quelque chose de dure & de rude, je n'en suis pas nourri; ces délicatesses ne font que passer, & ne me substantent point.

Mon Pere, lui dis je, ce sont là de vos défaites, c'est avec de semblables voiles que vous cachez votre austerité.

Certes, me repliqua-t-il, je n'y entens aucune finesse, & je vous parle avec naïveté & sincerité. Néanmoins pour parler encore plus franchement & sans aucun repli ni duplicité, je ne vous nie pas que je ne trouve plus de goût aux viandes délicates qu'aux grossieres. Je ne voudrois pas chercher le salé, l'épicé, & le haut goût, pour en trouver le vin meilleur; nous autres Savoyars le goûtons assez sans cela, mais comme l'on est à table pour se nourrir, plus que pour satisfaire à la sensualité, je prens ce que je connois qui me nourrit mieux, & qui m'est plus convenable; car vous sçavez bien qu'il faut manger pour vivre, & non pas vivre pour manger, c'est à-dire, pour distinguer les morceaux, & avoir l'esprit attentif aux plats, & à la difference & diversité des mets.

Néanmoins pour faire honneur à votre bonne chere, si vous avez patience je vous donnerai contentement; car après que j'aurai jetté les fondemens du repas par ces viandes plus materielles & nutritives, je ne laisserai pas de les couvrir de l'ardoise des morceaux plus délicats que vous prenez la peine de me servir.

Que de vertus prennent part à cette action en apparence si commune, la sincerité, la vérité, la candeur, la simplicité, la temperance, la sobrieté, la condescendance, la bienveillance, la douceur, la benignité, la prudence & l'égalité! Les ames de graces, & qui agissent par le mouvement de la grace, ne produisent rien de petit; car les œuvres de Dieu sont parfaites, sur-tout celles de la grace; aussi ont-elles la gloire pour couronne. Soit que vous buviez, soit que vous mangiez, ou quelque autre chose que
1. Cor. 10. 31. vous fassiez dit l'Apôtre, faites tout pour la gloire de Dieu.

CHAPITRE IV.

Marques de la grace sanctifiante.

UNE des grandes peines que puisse souffrir une ame amoureuse de Dieu, est d'ignorer si vraiment elle l'aime, & si elle est en sa grace; car *nul ne sçait*, d'une certitude de foi, (si ce n'est par une révélation spéciale,) *s'il est digne d'amour ou de haine.* Le Docteur Angelique néanmoins en donne quelques marques. Eccl. 9. 1. 1. 2. q. 112. a. 5.

La premiere, de n'avoir point de remords de quelque péché mortel, c'est-à-dire, de n'en sçavoir aucun en son ame; dont on ne soit purgé par le Sacrement de Pénitence.

La seconde est, lorsqu'on se delecte en Dieu; & que l'on prend plaisir aux choses qui lui agréent, & qui regardent son service, parce que celui-là, sans doute, plaît à Dieu, à qui Dieu plaît, & plaît en sorte qu'il s'efforce de lui complaire, selon ce que dit le Seigneur même, *j'aime ceux qui m'aiment;* & ceux qui m'abandonnent seront abandonnez. Prov. 8. 17.

La troisiéme, est lorsqu'en comparaison du Créateur, nous ne faisons aucune estime des créatures; ce que l'Evangile exprime sous le nom de haine: *Celui*, dit Jesus-Christ, *qui ne hait pas son pere, sa mere, & son ame propre*, c'est-à-dire, sa vie, *ne peut-être mon Disciple.* Luc. 14. 26.

Toutefois quoique ces marques soient excellentes, elles ne contentent point mon esprit, comme font celles que notre Bienheureux avoit coûtume de donner à ceux qui étoient dans cette angoisse intérieure.

La premiere est de visiter avec les lampes d'un exact examen la Jerusalem de notre intérieur, & de voir si dans son fond réside cette ferme & invariable résolution de n'offenser jamais Dieu mortellement d'une volonté déliberée ; car c'est en ce point que consiste notre grande union à la volonté de Dieu, qui ne respire pour nous que la grace & la sanctification.

La seconde, si nous avons un ferme & constant désir d'aimer Dieu : quand il disoit constant & ferme, il entendoit un désir efficace, non ces volontez imparfaites que l'on apelle velleités.

CHAPITRE V.

Obéir aux Puissances.

LE Sérénissime Duc de Savoye ayant des guerres sur les bras, & préssé de nécessitez publiques & urgentes, obtint un Bref du Pape pour faire dans ses Etats quelque levée de deniers sur les biens Ecclésiastiques, & l'envoya aux Evêques pour faire chacun dans leurs Dioceses les départemens de cette contribution, proportionnément aux revenus des bénéfices.

Le Bienheureux fit assembler les Bénéficiers de son Diocese, & les voyant peu disposés à satisfaire à ce qui étoit ordonné par sa Sainteté, les uns & les autres alleguant diverses excuses, lesquelles lui paroissant trop legeres ponr contrebalancer des besoins aussi pressans qu'étoient ceux du Duc, entra en zéle, tant pour la maisou de Dieu, que pour celle de son Prince, & leur dit en l'excès de sa ferveur : Quoi, Messieurs, est-ce à nous à alleguer des raisons, quand les deux Souverains concourent à un

même commandement ? Eſt-ce à nous de pénetrer leurs conſeils, & à leur demander, pourquoi faites-vous ainſi ?

Nous rendons bien cette déference, non-ſeulement aux Arrêts des Cours Souveraines, mais aux Sentences des moindres Juges, établis de Dieu pour décider les differends qui naiſſent entre nous, ſans nous enquerir des motifs de leurs jugemens, & quand ils diſent, pour cauſe, cela nous ſuffit & nous arrête; & ici où deux oracles parlent, qui n'ont à rendre compte qu'à Dieu de ce qu'ils ordonnent, nous voudrions examiner leurs ſentimens, comme ſi nous voulions leur ſervir d'inquiſiteurs; pour moi je vous déclare que je ne puis ni entrer dans vos ſentimens, ni les aprouver.

Vraiment nous ſommes bien éloignez de la perfection de ces Chrétiens, même laïques, à qui Saint Paul diſoit : Vous avez vû avec joye tous vos biens pillez, ſçachant que vous aviez d'autres biens plus excellens, & qui ne périront jamais. *Heb. 10. 34.*

Vous voyez qu'il parle de l'injuſte raviſſement de tous leurs biens; & vous autres, ne vous relâcherez-vous pas de quelque petite portion des vôtres pour ſoulager le Pere de la Patrie, notre bon Prince, au zéle duquel nous devons le rétabliſſement de la Religion Catholique dans les trois Bailliages du Chablaix, & qui n'a point de plus grands ennemis que les adverſaires de notre créance ?

Notre ordre n'eſt il pas le premier des trois qui compoſent tous les Etats des Princes Chrétiens ? Eſt-il rien de plus juſte que de contribuer de nos biens auſſi-bien que de nos prieres, à la défenſe des Autels, de notre vie & de notre repos, tandis que le Peuple prodigue ſa ſubſtance pour cela, & la Nobleſſe ſon ſang. Souvenez-vous des guerres

passées, & aprehendez que votre ingratitude & votre désobéïssance ne vous replongent dans de pareils maux.

A ces paroles il ajoûta son exemple, & fit lui-même sa taxe si excessive, selon la partie de son revenu, qu'il n'y en eut aucun, non-seulement qui osât se plaindre, mais qui n'eût honte d'avoir contredit.

C'est ainsi qu'il obéïssoit, & qu'il aprenoit aux autres à obéïr, puissant en parole & en œuvre, & disant
Judic. 7. 17. comme Gedeon à ses soldats, *ce que vous me verrez faire, faites-le.*

CHAPITRE VI.

De l'excellence du vœu.

IL n'y a point de doute que le jeûne, par exemple, fait par vœu, ne soit meilleur, plus excellent, & plus parfait, que celui qui est fait sans vœu, suivant les raisons du Docteur Angelique.

2.2. q. 88. a. 6. & q 189. a. 2. & 3. q. 28. a. 4.

1. Parce que le vœu étant un acte de la vertu de Religion très-noble entre les vertus morales, & beaucoup plus excellent de sa nature que celui du jeûne, cette bonté de la vertu de Religion ajoûtée à celle du jeûne, augmente de beaucoup la valeur & la perfection du jeûne.

2. Parce que celui qui jeûne par vœu donne non-seulement le fruit du jeûne, mais l'arbre & le fonds, qui est la volonté déterminée & obligée par le vœu.

3. Parce que le vœu ajoûtant une obligation étroite à l'acte du jeûne, lie davantage la volonté, & la rend plus résoluë, plus constante, & plus ferme dans l'exécution.

4. J'ajoûte, qu'un bien ajoûté à un autre l'augmente nécessairement.

Il faut néanmoins avoüer que celui qui jeûneroit sans vœu, mais avec une charité plus grande, feroit une action meilleure, plus excellente & plus parfaite, que celui qui jeûneroit par vœu avec une moindre charité, parce que c'est cette vertu qui donne le prix à nos œuvres devant Dieu. Ce qui engage les personnes qui font de bonnes œuvres par vœu, à les faire dans la charité, & par la charité, pour n'en point perdre le prix & le mérite.

CHAPITRE VII.

Sa ponctualité.

C'E'TOIT une de ses maximes, que la grande fidélité envers Dieu se voyoit dans les petites choses. Celui qui est ménager sur les deniers & sur les liards, disoit-il, combien le sera-t-il sur les écus & les pistoles?

Et ce qu'il enseignoit, il le pratiquoit exactement, car c'étoit l'homme le plus ponctuel qu'on pût voir. Non seulement aux Offices divins, à l'Autel & au Chœur, il observoit ponctuellement & fidellement les moindres cérémonies, mais encore quand il recitoit ses heures en particulier.

Il étoit le même dans les démonstrations de civilité, il ne manquoit à rien. Un jour je me plaignois à lui du trop grand honneur qu'il me déferoit: & pour combien, me dit-il, comptez-vous Jesus-Christ, que j'honore en votre personne.

Sur tout il me recommandoit de bien étudier le cérémonial des Evêques. C'est aux Pasteurs, disoit-il, qui sont le sel de la terre & la lumiere du Mat. 5. 13. & 14.

monde, de se montrer exemplaires en toute chose. Il avoit souvent en la bouche ce beau mot de Saint
1. Cor. 14. 40. Paul : *Que tout se fasse parmi vous dans la bienséance & avec ordre.*

CHAPITRE VIII.

Son peu d'estime des biens de la terre, & son zele pour le salut des ames.

QUOIQUE ceux de Geneve lui retinssent presque tout le revenu de sa Mense Episcopale, & celui de son Chapitre, je ne lui en entendis jamais faire aucune plainte, tant il étoit peu, non pas attaché ou affectionné, mais attentif aux choses de la terre. Il avoit coûtume de dire, qu'il en étoit des biens de l'Eglise, comme de la barbe, plus on la rase & plus forte & épaisse elle revient. Lorsque les Apôtres n'avoient rien, ils possedoient tout ; & quand les Ecclésiastiques veulent trop posseder, le trop se réduit à rien.

Il ne soupiroit qu'après la conversion de ces ames rebelles à la lumiere de la vérité, qui ne luit que dans
Genes. 14. 21. la vraie Eglise. Il disoit quelquefois en soûpirant : donnez-moi les personnes, & prenez le reste, parlant de sa Geneve, qu'il apelloit toûjours sa pauvre, ou chere, nonobstant sa rébellion.

Plût à Dieu, m'a-t-il dit quelquefois, que ces Messieurs eussent encore ce peu de revenu qu'ils m'ont laissé de reste, & que nous eussions seulement autant d'accès en cette déplorable ville, que les Catholiques en ont à la Rochelle ; une petite Chapelle pour célébrer le divin Service, & y faire les fonctions de notre Religion, vous verriez dans peu de tems

tous ces prévaricateurs revenir à leur cœur, & nous nous réjoüirions de leur retour à l'Eglise Romaine. Il nourrissoit toûjours cette chere espérance dans son sein.

On ne chantoit jamais au Chœur le Pseaume, *Super flumina Babylonis*, qu'il ne se souvint de cette pauvre ville, le siege des Evêques ses Prédécesseurs, non qu'il souhaitât y être en leur pompe, & en leur abondance, *estimant l'opprobre de la Croix plus que toutes les richesses de l'Egypte* : mais touché d'une douleur intérieure de cœur sur la perte de tant d'ames. Quand il disoit son Office en particulier, & qu'il recitoit ce même Pseaume avec son Chapelain, les larmes lui couloient des yeux. *Psal. 136. 1.* *Hebr. 11. 26.*

Il disoit que Henry VIII. Roi d'Angleterre, qui au commencement de son Regne avoit été si zélé pour la foi Catholique, & qui avoit si dignement écrit contre les erreurs de Luther, qu'il en avoit acquis le glorieux titre de défenseur de la foi, ayant par son intempérance causé un si grand schisme en son Royaume, avoit désiré sur la fin de sa vie de rentrer dans le sein de l'Eglise, qu'il avoit misérablement abandonnée, & que donnant les mains à cette bonne œuvre, l'impossibilité de restituer les biens des Ecclesiastiques qu'il avoit distribué à ses Millords, avoit empêché ce grand bien ; & là-dessus le Bienheureux disoit avec exclamations : faut-il qu'une poignée de terre & de poussiere ravisse tant d'ames au Ciel. Hélas ! la portion de tout Chrétien, & principalement de l'Ecclésiastique, est de garder la Loi de Dieu. Le Seigneur est la part de son héritage & de son calice : il leur eût abondamment restituée cette succession par des moyens puissans, mais suaves. *Psal. 118. 57.* *Psal. 15. 5.*

Chapitre IX.

Sa patience dans les maladies.

Il souffroit les douleurs de la maladie avec une patience mêlée de tant d'amour & de douceur ; que l'on ne l'entendoit jamais pousser la moindre plainte, ni former le moindre désir qui ne fût conforme à la sainte volonté de Dieu.

Il ne regrettoit en aucune façon les services qu'il eut pû rendre à Dieu & au prochain dans la santé. Il vouloit souffrir parce que tel étoit le bon plaisir divin. Il sçait mieux, disoit-il, ce qu'il me faut que moi, laissons-le faire, c'est le Seigneur ; qu'il fasse ce
Luc. 22. 42. qui est agréable à ses yeux. *O Dieu, que votre volonté*
Luc. 10. 21. *soit faite, & non pas la mienne. Oüi, Pere celeste, je*
Psal. 39. 9. *le veux, puisqu'il a été trouvé bon devant-vous. Oüi, Seigneur, je le veux, & que votre loi & votre volonté soit à jamais gravée au milieu de mon cœur.*

Si on lui demandoit s'il prendroit bien une médecine, un bouillon, s'il vouloit être saigné & choses semblables ; il ne répondoit autre chose sinon, faites au malade ce qu'il vous plaira, Dieu m'a mis en la dis-
Eccli. 31. 8. position des Médecins. On ne vit jamais rien de plus simple, ni de plus obéïssant ; car il honoroit Dieu dans les Médecins, & sçavoit que Dieu avoit fait la médecine, & qu'il commandoit d'honorer le Médecin, honneur qui emporte obéïssance.

Il disoit tout simplement son mal sans l'augmenter par des plaintes excessives, & sans le diminuer par dissimulation. Il estimoit le premier une lâcheté, & le second une duplicité.

Quoique la partie inférieure fût sous le pressoir de vehementes douleurs, on lisoit toûjours néan-

moins sur son visage, & sur tout en ses yeux, la sérénité de la partie supérieure, qui brilloit au travers des nuages de la douleur qui étoit en son corps.

Chapitre X.

Des Domestiques.

Jamais le Bienheureux ne dit une parole de menace, ni rien de fâcheux à ses Domestiques; & quand ils faisoient des fautes, il assaisonnoit ses corrections de tant de douceur, qu'ils se corrigeoient aussitôt par amour, sans apréhender la verge de fer, qu'ils sçavoient bien n'être point en sa main.

Un jour l'entretenant sur la maniere de traiter avec les Domestiques, & lui disant que la familiarité engendroit le mépris: Oüi, me dit-il, la familiarité indécente, grossiere, & répréhensible: jamais celle qui est civile, cordiale, honnête, & vertueuse; car comme elle procede d'amour, l'amour engendre son semblable, & l'amour véritable n'est jamais sans estime, & par conséquent sans respect pour la personne aimée; vû que l'amour n'est fondé que sur l'estime que nous en faisons.

Mais, lui dis-je, il faudra donc leur laisser tout à l'abandon, & les laisser agir comme ils voudront?

Non, mais je dis seulement que si la charité est la maîtresse du cœur, elle sçaura bien faire tenir la partie à la discrétion, à la prudence, à la justice, à la modération, à la magnanimité, aussi-bien qu'à l'humilité, à l'abjection, à la patience, à la souffrance, & à la douceur.

Ce que je puis dire au sujet des Domestiques, est qu'après tout, ce sont nos prochains, & d'humbles freres que la charité nous oblige d'aimer comme

nous-mêmes. Aimons-les donc bien comme nous-mêmes, ces chers prochains, qui nous ſont ſi proches & ſi voiſins, qui vivent avec nous ſous un même toît, & de notre ſubſtance, & traitons-les comme nous-mêmes, ou plûtôt comme nous voudrions être traitez, ſi nous étions en leur place, & de leur condition ; & voilà la meilleure maniere de converſer avec les Domeſtiques.

Il eſt vrai qu'il ne faut pas diſſimuler leurs fautes quand elles ſont notables, ni leur épargner la correction, mais auſſi il faut reconnoître le bien que nous en recevons. Il eſt même à propos, pour les animer, de leur témoigner quelquefois que l'on agrée leur ſervice, que l'on a confiance en eux, & que l'on les tient ou comme des freres, ou comme des amis, de qui l'on veut ſoulager la néceſſité, ou procurer l'avancement.

Certes, comme un coup de vent dans les voiles d'une galere la fait plus avancer en mer, que cent coups de rames, auſſi faut-il avoüer qu'une parole d'amitié, & un témoignage de bienveillance tirera plus de ſervice d'un domeſtique, que cent commandemens auſteres, menaçans, & rigoureux.

CHAPITRE XI.

Sa condeſcendance.

LA condeſcendance aux humeurs d'autrui, & le doux, mais juſte ſuport du prochain étoient ſes cheres & particulieres vertus, & il les recommandoit ſans ceſſe à ſes chers enfans.

Il m'a dit ſouvent : O que c'eſt bien plûtôt fait de s'accommoder à autrui, que de vouloir plier chacun à nos humeurs, & à nos opinions. L'eſprit humain

est un vrai miroir qui prend aisement toutes les couleurs qui se présentent à lui ; l'important est de ne faire pas comme le cameleon qui est susceptible de toutes, excepté de la blanche ; car la condescendance qui n'est pas accompagnée de candeur & de pureté, est une dangereuse condescendance, & que l'on ne sçauroit trop éviter.

Il est bon de compâtir aux pécheurs, mais avec intention de les tirer du bourbier, où ils sont couchez ; non pas pour les y laisser lâchement pourir & mourir. C'est une perverse miséricorde de voir le prochain dans le malheur du péché, & de n'oser lui tendre la main secourable, par une douce, mais franche remontrance.

Il faut condescendre en tout, mais jusqu'à l'Autel ; c'est à-dire, jusqu'au point que Dieu ne soit pas offensé. Voilà les bornes de la vraie condescendance.

Je ne dis pas qu'il faille à tout propos reprendre le pécheur : la prudence charitable veut que l'on attende le tems auquel il soit capable de recevoir les remedes convenables à son mal.

Le zéle turbulent dépourvû de modération & de science, ruïne plus qu'il n'édifie. Il y en a qui ne font rien de bon pour vouloir trop bien faire, & qui gâtent tout ce qu'ils veulent racommoder. Il se faut hâter tout bellement selon l'ancien proverbe ; qui marche précipitament, est sujet à tomber. Il faut du jugement en la repréhension, comme en la condescendance.

Je n'ai rien vû de plus condescendant, ni de plus patient que notre Bienheureux ; mais après qu'il avoit pris son tems & ses mesures, il donnoit ses coups fort à propos, & avec tant de sagesse, de force & douceur, que rien ne pouvoit lui résister.

CHAPITRE XII.

Victoire du Bienheureux sur ses passions.

IL confessoit ingénuement, & avec sa candeur & simplicité ordinaire, que les deux passions qui lui avoient donné le plus de peine à dompter, c'étoient celles de l'amour & de la colere.

Pour la premiere, il l'avoit surmonté par adresse; mais la seconde, à vive force, & comme il avoit coûtume de dire, en prenant son cœur à deux mains.

L'adresse dont il s'étoit servi pour venir à bout de la premiere, avoit été la diversion en lui donnant le change; car l'ame ne pouvant être sans quelque sorte d'amour, tout le secret est de ne lui en permettre que de bon, de pur, de saint, de chaste, & de bonne renommée. Notre volonté est telle que son amour. Si nous aimons la terre, dit S. Augustin, nous sommes terrestres: Si le Ciel, célestes: & des Dieux par participation, si nous aimons Dieu. *Ils sont devenus abominables comme les choses qu'ils ont aimées*, dit le
Ch. 9. v. 10. Prophéte Osée, en parlant des Idolâtres. Tous les écrits de notre Bienheureux ne respirent qu'amour, mais un saint amour; car ses expréssions sont si chastes quoique tendres, qu'elles portent leur justification
Psal. 18. v. 10. & 11. avec elles-mêmes: *Eloquia casta justificata in semetipsa, & dulciora super mel & favum.*

Quant à la passion de la colere à laquelle il étoit enclin, il l'a combattuë de droit front, & avec tant de force & de courage, ou pour mieux dire, avec tant d'effort & de constance, que cela a paru visiblement à sa mort, lorsqu'à l'ouverture de son corps on ne trouva que de petites pierres dans la poche

du fiel, ayant par les violences ſaintes, dont on ravit le Ciel, tellement gourmandé cette véhémente & impétueuſe paſſion, qui l'avoit réduite en pierre, dont les Médecins ne purent rendre d'autres raiſons.

O pierres de la pannetiere de David, combien avez-vous terraſſé de géans, c'eſt-à-dire, d'aſſauts impétueux de colere! O pierres deſquelles ont coulé les eaux, l'huile & le miel, & qui ſont les marques du grand pouvoir de la grace ſur la nature, laquelle change quelquefois les pierres en miel, & quelquefois auſſi le fiel en pierre.



SIXIE'ME PARTIE.

Chapitre Premier.

De la duplicité

NÔTRE Bienheureux estimoit que c'étoit une grande trahison devant Dieu & devant les hommes, que de déguiser son intérieur par une contenance extérieure qui n'y répond pas. Il apelloit ces personnes doubles, masquées, contrefaites & dangereuses; & la parole de Dieu leur donne de grandes malédictions: *Malheur à celui qui a le cœur double, & a ses lévres trompeuses*: qui parle *en un cœur & en un cœur. Celui qui a l'esprit de duplicité est inconstant en toutes ses voyes.*

Eccl. 2. 14. Psal. 11. 3. Jac. 1. 8.

Il vouloit que l'extérieur bien réglé procédât d'un intérieur encore mieux ordonné, afin que la cause fût toûjours plus excellente que son effet; car c'est de la racine que doit sortir toute la beauté des fleurs & des feüilles, & toute la bonté des fruits d'un arbre.

Il vouloit que l'intérieur fit naître l'extérieur, & qu'ensuite l'extérieur nourît, revêtît, & conservât l'intérieur, se servant pour exprimer cela d'une comparaison fort propre, du feu, lequel forme la cendre, & puis de la cendre qui sert d'entretien & de nourriture au feu.

Certes, sans les feüilles, outre que l'arbre seroit désagréable, sans les feüilles encore le fruit ne viendroit point à maturité, parce qu'elles temperent de leur ombre les rayons trop ardens du soleil. Il en est de

de même de l'extérieur, il aporte un grand ornement à l'intérieur, & même une grande utilité à la conservation du cœur.

Quoique la part de Marie qui est l'intérieur, soit très-bonne, celle de Marthe empressée dans l'extérieur ne laisse pas d'avoir sa particuliere bonté; & quand ces deux sœurs sont de bonne intelligence au service de Jesus-Christ, tout est en paix dans le ménage, & dans l'œconomie de l'ame chrétienne.

Aprenez donc de notre Bienheureux à bien allier l'intérieur avec l'extérieur par une justesse judicieuse, en évitant toute duplicité : car comme de la bonté du visage on juge de la santé & de la disposition du dedans du corps, ainsi de la bonté de nos actions extérieures juge-t-on de la sainteté de notre extérieur.

CHAPITRE II.

De l'intention.

ON me demande si ayant fait une bonne œuvre sans aucune intention, nous pouvons après l'action faite lui appliquer une bonne intention.

A cela je n'ai qu'à répondre par les propres termes de notre Bienheureux : Si quelquefois, dit-il, l'a- « *Entret. 14*
ction extérieure précéde l'affection intérieure, à «
cause de l'accoûtumance, qu'au moins l'affection la «
suive de près. Si avant que de m'incliner corporel- «
lement à mon Supérieur, je n'ai pas fait l'inclina- «
tion intérieure, par une humble élection de lui être «
soûmis, qu'au moins cette élection accompagne ou «
suive de près l'inclination extérieure. »

Et certes, je ne vois pas pourquoi nous ne puissions pas, par une application suivante, ou redresser, ou relever notre intention, puisque par la pénitence

qui ſuit la faute, nous pouvons rentrer en grace avec Dieu, & laver notre offenſe dans notre repentir. Si l'eſprit de componction & de contrition a tant de pouvoir que d'abolir le mal, & de faire ſurabonder la grace, où le péché avoit abondé; pourquoi l'eſprit de grace ne pourra-t-il pas changer le bien en mieux, & relever vers le Ciel une bonne action qui rampoit contre terre par une intention trop baſſe. Si l'on redreſſe un bois tortu en le mettant dans le feu, pourquoi ne pourra t-on pas redreſſer une intention moins droite par le feu du ſaint amour.

CHAPITRE III.

De la vie active & contemplative.

EST-IL poſſible, dit on, que les ſœurs qui ſont apliquées par leur état aux fonctions de la vie active qui ſont ſi difficiles & ſi laborieuſes, n'ayent pas plus de mérite devant Dieu, que celles qui ne ſont deſtinées qu'au Chœur, & à la vie contemplative, qui eſt ſi douce & ſi aiſée?

Je répons que ſi par le mérite on entend l'excellence de l'une & de l'autre vie, il eſt clair, parlant ſimplement, que la vie contemplative eſt plus noble & plus excellente que la vie active, par le jugement même de notre Seigneur, donné entre Marthe & Marie, celle-ci ayant choiſi la meilleure part. Notre félicité & notre perfection conſiſtant dans l'union avec Dieu, il eſt certain que la contemplation nous y unit plus immédiatement que l'action, quoique d'ailleurs l'action ait de grands avantages dans les préſentes, & ſouvent preſſantes néceſſités de cette vie ſur la contemplation.

Mais si par le mérite on entend ce qui répond à la récompense éternelle, alors il faudra prendre la principale partie, même pour ce qui regarde le salaire essentiel de la béatitude, de la charité, & dire que celles qui agiront ou contempleront avec plus de charité, auront plus de mérite, & par conséquent une plus grande récompense dans le Ciel.

Notre Bienheureux décidera cette question par ces paroles: « Que Marthe, dit-il, soit active, mais « qu'elle ne controlle point Marie: Que Marie « contemple, mais qu'elle ne méprise point Marthe, « car notre Seigneur prendra la cause de celle qui sera « censurée. » Entret. 1.

Au reste je vous avertis de ne point mesurer les choses de la grace suivant les regles de la nature, ni celles de la nature suivant la mesure de la grace; car autant que le Ciel est éloigné de la terre, autant sont éloignées les voyes surnaturelles de Dieu, des nôtres, qui ne sont que naturelles. Il ne falloit point autrefois peser les choses profanes au poids du Sanctuaire, ni les choses sacrées au poids profane.

Chapitre IV.

L'avancement de la vertu ne consiste pas à beaucoup faire, mais à bien faire ce que l'on fait.

Notre Bienheureux recommandoit sur toutes choses d'éviter ce défaut d'empressement, & l'apelloit l'ennemi capital de la vraie dévotion.

Il vaut mieux, disoit-il, faire peu & bien, qu'entreprendre beaucoup, & le faire imparfaitement. Entret. 13. Ce n'est pas, ajoûtoit-il, par la multiplicité des cho-

» ses que nous faisons, que nous avançons en la per-
» fection, mais par la ferveur & pureté d'intention
» avec laquelle nous les faisons. »

D'où nous tirons. 1. Que notre progrès en la perfection ne dépend pas tant de la multiplicité de nos actions, que de la ferveur du saint amour, avec laquelle nous les faisons.

2. Qu'une bonne action faite avec grande ferveur vaut mieux, & est plus agréable à Dieu, que plusieurs de même espece, faites avec tiédeur & lâcheté.

3. Que la pureté d'intention éleve bien haut le mérite d'une bonne action; parce que la fin donnant le prix à l'action, plus la fin est pure & excellente, plus l'action est exquise. Or quelle plus digne fin pouvons nous avoir en nos actions, que celle de la gloire de Dieu.

Dans les conversations particulieres, il vouloit que l'on parlât *peu & bon*, c'étoit son mot. Et dans les actions, il désiroit que l'on n'en entreprît pas tant, mais que le peu que l'on faisoit, on le fit avec beaucoup de perfection, selon cet avis, *assez tôt, si assez bien.*

Voyez Theotime Liv. 12. c. 7.

CHAPITRE V.

Sentiment de grande humilité.

JE ne sçai, me disoit-il, pourquoi chacun me dit l'Instituteur & le Fondateur des Filles de la Visitation. Je suis bien homme de moyens pour faire des fondations, & d'esprit pour établir un Ordre nouveau; comme s'il n'y avoit pas déja plus que suffisamment des Instituts Monastiques. J'ai donc fait

ce que je voulois défaire, & défait ce que je voulois faire.

Qu'entendez-vous par-là, lui disois-je?

C'est, me repartit-il, que je n'avois dessein que d'établir une seule maison à Annessy, de filles, & de femmes veuves, sans vœux & sans clôture, dont l'exercice fût de vaquer à la visite, & au soulagement des pauvres malades, abandonnez & destituez de secours, & à d'autres œuvres de piété & de miséricorde, tant spirituelle que corporelle. Et maintenant c'est un Ordre formé, vivant sous la regle de S. Augustin, avec vœux & clôture; chose incompatible avec le premier dessein, dans lequel elles ont vécu quelques années, de sorte que le nom de Visitation qui leur est demeuré ne leur convient plus. Ainsi je serai plûtôt leur Parein que leur Instituteur, puisque mon Institution a été comme destituée.

Vous n'ignorez pas que Monseigneur l'Archevêque de Lyon, a été la cause principale après Dieu de ce changement; ainsi ce seroit lui qu'il faudroit apeller leur Fondateur. Si j'ai dressé leurs constitutions conformes à leur regle, ce n'a été que par commission du Saint Siége, qui me commanda d'ériger en Monastere la Maison d'Annessy, sur la forme de laquelle les autres se sont établies depuis en divers lieux.

[Messire Denis Simon, depuis Cardinal de Marquemont.]

Notre Bienheureux estimoit, & relevoit beaucoup l'action du saint Personnage Jean Avila, grand Prédicateur dans l'Andalousie, lequel ayant dressé une Congrégation de Prêtres séculiers pour le service de Dieu & de l'Eglise, quitta son entreprise, quand il vit sur pied la Compagnie de Jesus, estimant que cela suffisoit pour lors, & que son dessein n'étoit pas nécessaire.

Et S. Ignace même, quoiqu'il eût fort à cœur le progrès de son Institut, & qu'il avoüât que rien ne seroit plus capable de le toucher sensiblement que d'en voir la destruction; néanmoins il se promettoit (cela arrivant) qu'il en seroit consolé après une heure d'oraison.

Et notre Bienheureux voyant son nouvel établissement, comme sur le point d'être dissipé en sa naissance, par la maladie extrême de cette très-vertueuse personne, qui a servie de premiere pierre à cet édifice spirituel; hé bien, dit-il, Dieu se contentera de notre bonne volonté, comme il agréa celle d'Abraham. Le Seigneur nous avoit donné de grandes espérances, le Seigneur nous les a ôtées, son saint Nom soit beni.

CHAPITRE VI.

De la perfection de l'état.

IL disoit que l'occupation la plus sérieuse de la vie du vrai & fidéle Chrétien, étoit de chercher sans cesse la perfection de son état; c'est-à-dire, de se perfectionner de plus en plus en l'état où il se trouvoit.

Or, la perfection de l'état d'un chacun est de bien rapporter les moyens à la fin, & de se servir de ceux qui sont propres à notre état; pour faire progrès en la charité, en laquelle seule consiste la vraye & essentielle perfection du Christianisme, & sans laquelle rien ne peut être appellé parfait: car si une chose est parfaite, à qui rien ne manque, & si nulle vertu ne peut arriver à la fin derniere, qui est la gloire de Dieu, que par la charité: qui ne voit qu'aucune vertu sans la charité, ne peut porter le nom de vertu parfaite, ni par conséquent nous

faire toucher au but de la vraie perfection de notre état.

Sur toutes choses ayons, comme dit le Saint Apôtre, la charité, qui est le lien de la perfection, & qui non-seulement nous lie & nous unit à Dieu, en quoi consiste notre unique perfection; mais qui réünit encore toutes les autres vertus, & les rapporte à leur vraie centre qui est Dieu & sa gloire.

Chapitre VII.

De l'Imitation.

Il conseilloit de lire la vie des Saints qui avoient été de notre profession, ou qui y avoient plus de ressemblance, afin de les imiter; car il faut avoüer que Dieu a mis principalement aux Instituteurs des Ordres & Congrégations, non-seulement les prémices de ces Instituts-là; mais une si grande abondance de graces, que leurs vertus héroïques sont autant d'exemplaires accomplis dont leurs suivans ont à tirer en eux des copies, qui seront d'autant plus excellentes qu'elles aprocheront de plus près de ces originaux.

Sur ce que je lui disois un jour, que j'avois tellement les yeux attachez sur lui, & que j'étudiois avec tant d'attention toutes ses démarches, qu'il pensât bien à ce qu'il feroit devant moi; car je vous assure, lui dis-je, que je l'imiterois aussi-tôt, & croirois pratiquer une vertu.

C'est grande pitié, me dit-il, que l'amitié, aussi-bien que l'amour, ait un bandeau sur les yeux, & nous empêche de discerner entre les défauts, & les perfections d'une personne aimée. Quelle pitié! Il faudra donc que je vive auprès de vous, com-

me en une terre d'ennemis, & que vos yeux & vos oreilles me soient aussi suspectes que des espions.

Néanmoins vous me faites plaisir de me parler de la sorte; car un homme averti en vaut deux. C'est me dire, Fils de l'Homme prens garde à toi, & sois toûjours en une bonne démarche, puisque Dieu & les hommes veillent sur toi.

Nos ennemis nous observent pour nous reprendre, & nous nuire en nous blâmant; nos amis devroient avoir une même attention sur nous, mais avec un dessein tout autre, à sçavoir pour nous avertir de nos manquemens, & nous en corriger.

Vous le dirai-je, pourvû que vous ne m'en preniez pas à partie, vous m'êtes plus cruel que tout cela; car non-seulement vous me refusez une main favorable pour me relever de mes défauts par de salutaires & charitables avertissemens; mais encore il semble que vous vouliez me rendre complice de vos fautes par cette injuste imitation.

Pour moi, Dieu m'a donné d'autres sentimens pour vous; car j'ai pour ce qui vous regarde une telle jalousie de Dieu, & je désire avec tant d'ardeur vous voir marcher droit en ses voïes, que le moindre défaut en vous m'est insuportable; vos mouches me sont des élephans; & tant s'en faut que je les voulusse imiter, que je vous proteste que je me fais une extrême violence quand je les dissimule quelque tems, attendant pour vous en avertir une occasion favorable.



CHAPITRE VIII.

De la communication.

UNE Sœur demandoit un jour à notre Bienheureux ce qu'il falloit faire pour bien conserver l'esprit de la Visitation, & l'empêcher qu'il ne „ se dissipât, il lui répondit, l'unique moyen est de le „ tenir enfermé & enclos dans l'observance.

„ Mais vous dites, ajoûte notre Bienheureux, qu'il „ y en a qui sont tellement jalouses de l'esprit de leur „ Institut, qu'elles ne se voudroient point commu- „ niquer hors de la maison.

„ Il y a de la superfluité en cette jalousie, dit notre „ Bienheureux, laquelle il faut retrancher : car à quel „ propos, je vous prie, vouloir celer au prochain ce „ qui lui peut profiter ? Je ne suis pas de cette opinion ; „ car je voudrois que tout le bien qui est en la Visita- „ tion fut reconnu & sçû d'un chacun, & pour cela „ j'ai toûjours été de cet avis, qu'il seroit bon de faire „ imprimer les Regles & Constitutions, afin que plu- „ sieurs les voyant en puissent tirer quelque utilité. „ Plût à Dieu qu'il se trouvât beaucoup de gens qui „ les voulussent pratiquer, l'on verroit bien-tôt de „ grands changemens en eux, qui réussiroient à la „ gloire de Dieu, & au salut de leurs ames. Soyez „ grandement soigneuses de conserver l'esprit de la „ Visitation, mais non pas de maniere que ce soin em- „ pêche de le communiquer charitablement, & avec „ simplicité au prochain, chacun selon leur capacité, „ & ne craignez pas qu'il se dissipe par cette com- „ munication ; car la charité ne gâte jamais rien, au „ contraire elle perfectionne toutes choses.

CHAPITRE IX.

De la lecture des bons livres.

POUR lire utilement, il ne faut lire qu'un livre à la fois; & encore le faut-il lire par ordre, c'est-à-dire, d'un bout à l'autre.

Ce n'est pas seulement l'utile, qui nous doit porter à cette suite & continuité de lecture, mais encore l'agréable; car de cette façon nous faisons comme les voyageurs, qui se délassent en marchant par la découverte de nouveaux objets, & de diverses perspectives; nous allons toûjours en de nouvelles pensées, ce qui réjoüit l'esprit.

Ceux qui n'ont point de lecture arrêtée, mais qui sautent d'un livre à un autre, se dégoutent bien-tôt de tous, & se rebutent de cet exercice, qui est la plus agréable nourriture de l'esprit, & l'un des plus doux charmes de la vie. Notre Bienheureux appelloit la lecture, l'huile de la lampe de l'oraison.

Les Médecins disent que pour la conservation de la santé, il est bon de ne manger à chaque repas que d'une viande; cette variété de mets que l'on présente aux festins l'altérant beaucoup. Je crois que les Médecins spirituels peuvent dire la même chose de la nourriture spirituelle, qui se tire de la lecture, & que la multiplicité des livres est plus nuisible que profitable.

CHAPITRE X.

De la vertu.

C'EST une erreur assez commune, même parmi les personnes spirituelles, de s'imaginer,

avoir les vertus, dont elles ne connoissent pas en elles les actions des vices contraires. On ne sçauroit croire combien de gens s'endorment ayant les coudes appuyez sur ce faux oreiller. Cependant il y a une grande distance entre les actions & l'habitude d'une vertu, & les actions & l'habitude du vice qui lui est opposé. Cesser de faire mal, diminuë bien l'habitude vicieuse; mais pour acquérir ou augmenter la vertu, cela ne suffit pas, il faut s'y exercer & en produire les actes.

Qu'une personne soit douce, n'ayant personne qui l'irrite, qui l'offense, qui la contredise, ce n'est pas une grande merveille; mais plûtôt ce seroit une chose étrange, si elle étoit aigre & fâcheuse parmi les complaisances, les soumission s& les déférences. Les animaux les plus cruels & les plus farouches, s'aprivoisent auprès de ceux qui leur font du bien, & qui ne les agacent pas; & aussi tient-on pour une rage que le tigre devienne plus furieux, quand il entend la musique.

Il y a des naturels qui paroissent fort doux, tandis que tout leur rit; mais touchez ces montagnes, aussi-tôt elles fumeront. Ce sont des charbons ardens cachez sous la cendre. Ce n'est pas grand'chose, disoit S. Grégoire, d'être bon avec les bons, mais de l'être parmi les méchans, de faire du bien à ceux qui nous persécutent, & de parler doucement, modestement, modérement à ceux qui déchirent notre réputation; c'est avoir l'ame semblable au sommet du mont Olympe, qui n'est point sujet aux orages de l'air. *Psal. 143. 5.*

Ceux qui parlent si bien de la vertu de douceur, ou de patience, & qui sautent aux nuës à la moindre parole offensante, & qui en forment des plaintes par tout, montrent bien qu'ils n'ont ces vertus

que ſur le bord des lévres, mais que la racine n'en eſt pas dans le cœur.

Voici comme notre Bienheureux s'explique ſur ce ſujet : " La vertu de force, & la force de la vertu, » ne s'acquiert jamais au tems de la paix, & tandis » que nous ne ſommes pas exercez par la tentation » de ſon contraire. Ceux qui ſont fort doux tandis » qu'ils n'ont point de contradiction, & qu'ils n'ont » point acquis cette vertu l'épée à la main, ſont vrai- » ment fort exemplaires, & de grande édification ; » mais ſi vous venez à la preuve, vous les verrez in- » continent remuer, & témoigner que leur douceur » n'étoit pas une vertu forte & ſolide, mais imaginai- » re, plûtôt que véritable. Il y a bien de la difference » entre avoir la ceſſation d'un vice, & avoir la vertu » qui lui eſt contraire. Pluſieurs ſemblent être fort » vertueux, qui n'ont pourtant point de vertu, parce » qu'ils ne l'ont pas acquiſe en travaillant. Bien ſou- » vent il arrive que nos paſſions dorment, & demeu- » rent aſſoupies ; & ſi pendant ce tems-là nous ne fai- » ſons proviſion de force pour les combattre & leur » réſiſter, quand elles viendront à ſe réveiller, nous » ſerons vaincus au combat. Il faut toûjours demeurer » humbles, & ne pas croire que nous ayons les ver- » tus, quoique nous ne faſſions pas (au moins que » nous ſçachions) des fautes qui leur ſoient contraires.

Entret. 6.



SEPTIE'ME PARTIE.

CAAPITRE PREMIER.

Répartie agréable.

QUelqu'un lui disoit un jour assez brusquement, que l'on ne voyoit que des femmes autour de lui. Sans comparaison, répondit-il, il en étoit ainsi de notre Seigneur, & plusieurs en murmuroient.

Mais, reprit celui qui avoit avancé ce propos assez legerement, je ne sçai pourquoi elles s'amusent ainsi autour de vous; car je ne m'aperçois pas que vous leur teniez pied à causer, ni que vous leur disiez grand'chose.

Et n'appellez vous rien, repartit le Bienheureux, de leur laisser tout dire? Certes, elles ont plus de besoin d'oreilles pour les entendre, que de langues qui leur répliquent. Elles en disent assez pour elles & pour moi; c'est possible cette facilité à les écoûter qui les empresse autour de moi; car à grand parleur rien n'agréé tant, qu'un auditeur patient & paisible.

L'autre en continuant sa liberté, lui dit qu'il avoit pris garde à son Confessionnal, que pour un homme il y avoit un grand nombre de femmes qui l'assiegeoient.

Que voulez-vous? ajoûta-t-il, ce sexe est plus enclin à la piété; & c'est pour cela que l'Eglise l'appelle dévot. Plût à Dieu que les hommes, qui font bien d'autres péchez, eussent autant d'inclination pour la pénitence.

L'autre croissant toûjours en hardiesse lui demanda, s'il y avoit plus de femmes sauvées que d'hommes.

Raillerie à part, dit le Bienheureux, ce n'est pas à nous d'entrer dans le secret de Dieu, ni d'être ses conseillers; & par cette réponse arrêta; & finit ce discours.

CHAPITRE II.

Sa réponse à un Evêque qui vouloit quitter sa charge.

UN Evêque lui demandoit son avis sur le dessein qu'il avoit de quitter sa charge pour vivre dans une vie privée, & lui alléguoit l'exemple de S. Grégoire de Nazianze, surnommé le Théologien, lequel quitta trois Evêchez, Sazime, Nazianze & Constantinople, pour aller finir ses jours dans sa métairie, apellée Arianze.

Nous devons présumer, lui répondit-il, que ces grands Saints n'ont rien fait sans un particulier mouvement de l'Esprit de Dieu; & il ne faut pas juger de leurs actions par l'écorce extérieure, vû même que ce Saint avoit été contraint de céder à la violence quand il quitta son dernier siége.

L'Evêque repliquant que la grandeur de la charge l'épouvantoit ayant à répondre à tant d'ames.

Hélas! dit le Bienheureux, que diriez-vous, que feriez-vous, si vous aviez un tel fardeau que le mien sur vos épaules? Et cependant il ne faut pas que j'en espere moins en la miséricorde de Dieu.

L'Evêque se plaignant d'être comme le flambeau qui se consume en éclairant les autres, & d'avoir tant d'occupation pour le service du prochain, qu'il

n'avoit presque pas le loisir de penser à lui & à son salut.

Et celui du prochain, reprit le Bienheureux, faisant une partie du vôtre, & une partie si grande, qu'elle fait presque le tout, ne faites vous pas le vôtre en procurant celui d'autrui; mais pouvez-vous operer le vôtre, sinon en avançant celui des autres, puisque vous êtes apellé à cela.

L'Evêque répondant, qu'en tâchant de porter les autres à la sainteté, il s'exposoit au hazard de la perdre.

Lisez, lui dit-il, l'Histoire Ecclésiastique, & la vie des Saints, & tenez pour constant que vous ne trouverez point tant de Saints en aucun Ordre ni en aucune vocation qu'en celle des Evêques, n'y ayant aucun état dans l'Eglise de Dieu qui fournisse tant de moyens de sanctification & de perfection : le meilleur moyen de faire progrès en la perfection, étant de l'enseigner aux autres, & par parole & par exemple, à quoi les Evêques sont obligez par leur état.

Toute la vie du Chrétien sur la terre est une milice continuelle, & une course vers le but de la perfection : or, entre tous les états & vocations qui sont dans l'Eglise n'y en ayant aucune de plus grande perfection que celle des Evêques, tant pour la fin que pour les moyens, c'est en quelque façon regarder en arriere, que de quitter cette vocation. Demeurez dans le vaisseau où Dieu vous a mis pour faire le trajet de cette vie; ce passage est si court, qu'il ne vaut pas la peine de changer de barque. Que si la tête vous fait mal dans un grand Navire combien plus vous tournera-t-elle dans une nacelle plus sujette au mouvement des vagues, je veux dire dans une moindre condition, laquelle quoique

moins occupée, & en aparence plus tranquille ; ne sera pas moins sujette aux tentations.

Epheſ. 4. 21. Ces raisons persuaderent cet Evêque de demeurer, suivant le conseil de l'Apôtre, en la vocation où Dieu l'avoit appellé.

CHAPITRE III.

Du soin principal des Evêques.

COMME Evêque, me disoit-il, vous êtes surintendant & surveillant en la maison de Dieu ; c'est ce que signifie le nom d'Evêque. C'est donc à vous de veiller, & de prendre garde à tout votre Diocese, sçachant que vous avez à rendre compte au Prince des Pasteurs, de toutes les ames qui vous sont confiées.

Mais vous devez principalement veiller sur deux sortes de personnes, qui sont les chefs : les Curez & les Peres de famille ; car d'eux procedent tout le bien ou tout le mal qui se trouvent dans les Paroisses, ou dans les maisons.

Quand un enfant à la mamelle se trouve mal, vous sçavez que le Médecin ordonne une médecine à la nourrice, afin que la vertu en passe dans le lait, & par le lait dans l'enfant. De l'instruction & de la bonne vie des Curez, qui sont les Pasteurs immédiats des peuples, procede leur bonne éducation en la doctrine & en la vertu : ce sont ces baguetes de
Geneſ. 30. 37. Jacob qui donnent aux agneaux telle couleur de toison que l'on désire. L'instruction fait beaucoup, l'exemple incomparablement davantage, peu de gens
Matt. 23. 3. étant capables de cette leçon de l'Evangile, faites ce qu'ils disent, & non pas ce qu'ils font.

Il en est de même des peres & meres de famille,

de leurs remontrances, & plus encore de leurs actions; de-là dépend tout le bonheur de leurs maisons.

Comme votre charge Episcopale est de surintendance, c'est à vous de veiller sur les principaux entre les particuliers, & sur ceux qui, comme Saül, surpassent les autres de toute la tête; c'est-à-dire, qui sont les chefs de maison ou de Paroisse, parce que delà découle le bien dans les inferieurs, comme le parfum d'Aaron descendoit de sa tête jusqu'aux extremitez de sa robe; car vous êtes le Curé des Curez, & le Pere des Peres de famille. Psal. 132. 2.

Chapitre IV.

De l'amour de Dieu.

Sans cet amour tout l'amas des vertus ne lui étoit qu'un monceau de pierres. C'est pour cela que sur toutes choses il recommandoit que l'on eût la charité, après le S. Apôtre: mais il ne vouloit pas que l'on se contentât de la seule habitude, il ajoûtoit avec le même Apôtre: *Que toutes vos actions soient faites en charité.* 1. Cor. 14. 1. 2. Cor. 16. 14.

Il inculquoit sans cesse, & sans se lasser, ce que dit le grand Apôtre, que sans la charité rien ne sert, ni la foi, ni les aumônes, ni la science, ni la connoissance des Mysteres, ni le Martyre, pas même celui de feu; & il me disoit quelquefois que cela ne pouvoit être assez repeté, pour le graver profondement dans l'esprit des fidéles. Car enfin, disoit-il, de quoi sert de courir, si l'on ne parvient au but? O combien de bonnes œuvres demeurent inutiles pour le salut, faute d'être animées de ce motif! Cependant c'est à 1. Cor. 13. 1. Cor. 4 6.

quoi l'on pense le moins, comme si l'intention n'étoit pas l'ame de nos actions, & comme si Dieu avoit promis de récompenser des œuvres qui ne sont pas faites pour lui, & raportées à son honneur.

Theotime l. c. 6.

„ Le salut, disoit-il, est montré à la foi, il est pré-
„ paré à l'espérance, mais il n'est donné qu'à la chari-
„ té. La foi montre le chemin de la terre promise,
„ comme la colomne de nuée & de feu, claire & obs-
„ cure. L'espérance nous nourrit de sa manne de sua-
„ vité : mais la charité nous introduit, comme l'Ar-
„ che d'alliance, en la terre celeste, promise aux vrais
„ Israëlites, en laquelle ni la colomne de la foi ne sert
„ plus de guide, ni on ne se repaît plus de la manne
„ d'espérance. „

Certes, comme un Architecte conduit son ouvrage l'équiere, la regle, le niveau à la main ; aussi pour édifier les murailles de Jerusalem, & en rendre nos actions les pierres vivantes, c'est à nous d'avoir toûjours devant les yeux l'alignement de la charité, faisant tout pour Dieu, suivant cette parole de l'Apôtre :

1. Cor. 10. 3.

Soit que vous buviez, soit que vous mangiez, ou quelqu'autre chose que vous fassiez, faites tout au nom de notre Seigneur Jesus Christ.

CHAPITRE V.

Tout par amour, rien par force.

C'ETOIT son grand mot, & le principal ressort de tout son gouvernement.

Il m'a dit souvent que ceux qui veulent forcer les volontez humaines, exercent une tyranie extrêmement odieuse à Dieu & aux hommes. C'est pourquoi il ne pouvoit aprouver ces esprits absolus qui veulent être obéïs bon gré, malgré, & que

tout cede à leur empire. Ceux-là, disoit-il, qui aiment à se faire craindre, craignent de se faire aimer, & eux-mêmes craignent plus que tous les autres; car les autres ne craignent qu'eux, mais eux craignent tous les autres. *Necesse est multos timeat, quem multi timent.*

Je lui ai souvent oüi dire cette belle Sentence: en la galere royale de l'amour divin, il n'y a point de forçat, tous les rameurs y sont volontaires. Theotime l. 1. c. 6. & l. 2. c. 37.

Fondé sur ce principe, il ne faisoit jamais de commandement que par forme de persuasion ou de priere. Ce mot de Saint Pierre lui étoit en singuliere vénération, *paissez le troupeau de Dieu, non par contrainte; mais librement & volontairement.* 1. Pet. 5. 2. Il vouloit qu'en matiere de gouvernement spirituel, on se comportât envers les ames à la façon de Dieu & des Anges par inspirations, insinuations, illuminations, remontrances, prieres, sollicitations, en toute patience & doctrine; que l'on frapât comme l'époux à la porte des cœurs, que l'on pressât doucement l'ouverture; si elle se faisoit, que l'on y introduisit le salut avec joie; si on la refusoit, qu'on en suportât le refus avec douceur.

Comme je me plaignois à nôtre Bienheureux des résistances au bien que je voulois établir dans mes visites; il me dit: que vous avez l'esprit absolu, vous voulez marcher sur les aîles des vents, & vous vous laissez transporter à votre zéle, qui, comme les ardens, vous conduit aux précipices? Voulez-vous faire plus que Dieu, & gêner les volontez des créatures que Dieu a faites libres? Vous tranchez comme si les volontez de vos Diocesains étoient toutes en votre main, & Dieu qui a tous les cœurs en la sienne, n'agit pas ainsi. Il souffre les résistances, les rebellions contre ses lumieres: que l'on s'opose à ses inspirations, jusqu'à contrister son esprit, &

enfin il laisse perdre ceux qui par l'endurcissement de leur cœur impénitent s'amassent des trésors de colere pour le jour des vengeances. Il ne laisse pas pour cela d'inspirer, quoique l'on rejette ses attraits, & qu'on lui dise, retirez-vous de nous, nous ne voulons point suivre vos voyes.

Nos Anges Gardiens imitent en cela sa conduite, & quoique nous abandonnions Dieu par nos iniquitez, néanmoins ils ne nous abandonnent pas. Voulez-vous de meilleurs exemples pour regler votre conduite ?

CHAPITRE VI.

De la résignation, sainte indifference, & simple attente.

Theotime l. 9. c. 3. „ LA résignation se pratique, dit le Bienheureux „ par maniere d'effort & de soumission. On „ voudroit bien vivre au lieu de mourir, néanmoins „ puisque c'est le bon plaisir de Dieu qu'on meurt, „ on acquiesce. On voudroit vivre, s'il plaisoit à „ Dieu; & de plus on voudroit qu'il plût à Dieu de „ faire vivre; on meurt de bon cœur, mais on vivroit encore plus volontiers. On meurt d'assez bon- „ ne volonté, mais on vivroit encore de meilleure „ volonté.

c. 4. „ La sainte indifference est au-dessus de la résigna- „ tion; car elle n'aime rien, sinon pour l'amour de „ la volonté de Dieu, de maniere que rien ne tou- „ che le cœur indifferent en la présence de la volon- „ té de Dieu. „

Or la résignation & la sainte indifference regarde la volonté de Dieu, signifiée par l'évenement, quoique

diverſement ; parce que celle-là s'y range avec effort, & celle-ci ſans effort. Mais le dégré de la ſimple attente eſt encore au-deſſus de tout cela, parce qu'il regarde la volonté de Dieu qui nous eſt inconnuë, & nous fait vouloir par avance tout ce que Dieu voudra, ſans que nous le ſçachions, & en ayons aucune aſſurance.

CHAPITRE VII.

Préſence d'eſprit accompagnée d'une grande humilité.

UNE ame aſſez bonne, mais ſimple, lui vint dire un jour tout franchement que ſur quelques raports qu'on lui avoit faits de lui, elle avoit conçu contre lui une averſion extrême, & ne pouvoit plus l'eſtimer.

Le Bienheureux ſans lui en demander le ſujet lui répondit ſur le champ, je vous en aime davantage.

Comment cela, lui demanda cette perſonne ?

Parce qu'il faut que vous ayez un grand fond de candeur pour me parler ainſi, & j'eſtime cette qualité-là extrêmement.

Je vous ai dit cela, reprit la perſonne, ſelon le vrai ſentiment de mon ame, non-ſeulement paſſé mais encore préſent.

Et moi, repartit le Bienheureux, ſelon le ſentiment de la mienne, paſſé, préſent, & encore futur, comme je l'eſpere de la grace de mon Dieu.

Alors cette perſonne, comme le voulant quereller, lui dit que le fondement de ſon averſion venoit de l'avis qu'on lui avoit donné, qu'il avoit appuyé de ſa faveur ſon adverſe partie, en une affaire fort épineuſe & importante.

Le Bienheureux repliqua ; cet avis est véritable, & je l'ai fait, parce que j'ai jugé que le droit etoit de son côté.

Vous devriez, lui dit l'autre, vous comporter comme un pere commun ; & non pas comme partie, embarassant un côté au préjudice de l'autre.

Et les peres communs, répondit le Bienheureux, ne discernent-ils pas dans les contestations de leurs enfans, ceux qui ont tort ou raison ? Vous devez avoir apris par le jugement qui en a été rendu, que le droit étoit du côté de votre partie, puisqu'il lui a été conservé.

On m'a fait injustice, repliqua la partie interessée.

Certes, si j'eusse été de vos juges, répondit le Bienheureux, j'eusse prononcé de la même sorte contre vous.

C'est bien, dit l'autre, pour me guerir de mon aversion.

Voyez-vous, dit le Bienheureux, c'est la plainte ordinaire de ceux qui ont perdu leur cause ; mais quand le tems aura remis votre esprit en une plus tranquille assiette, vous benirez Dieu, & vos Juges qui sont ses organes, de vous avoir ôté un bien que vous ne pouviez posseder en conscience ni avec justice, & alors cessera toute aversion, & contr'eux, & contre moi, ce qu'il ne faut pas esperer jusqu'à ce que cette taye de la passion vous tombe des yeux. Je prie Dieu qu'il vous en fasse la grace.

Amen, reprit l'autre, mais je voudrois bien sçavoir si c'est sincerement que vous avez dit que vous m'en aimiez davantage.

Je n'ai jamais proferé de parole, dit le Bienheureux, plus conforme au vrai sentiment de mon cœur ; car qui n'aimeroit une ame, qui se décharge

si franchement de ce qui lui pese sur le cœur, & qui exposant si ouvertement ses playes, en rend la cure si aisée. Cette action ne me semble pas seulement aimable, mais je la regarde comme heroïque, & procedant d'une force qui n'est pas commune. Vous ne faites pas comme les gens du monde, qui font bonne mine & mauvais jeu. Ensuite il lui montra si clairement l'injustice de sa cause, & la raison de sa partie, qu'elle fût contrainte de donner gloire à Dieu, & de dire qu'elle avoit gagné en perdant.

Mais pourtant, ajoûta-t-elle, cela n'empêche pas que je n'aye moins d'estime de vous que je n'avois auparavant, car j'ai vû le tems que je vous tenois pour un Saint.

Et vous aviez tort alors, répondit le Bienheureux, car je vous assure, en vraie vérité & sans humilité, que je suis bien éloigné de la réputation que mes amis me prêtent; mais c'est qu'ils me souhaitent tel, qu'ils me disent être, tant ils ont désir que je sois tel.

Maintenant que vous n'avez plus si bonne opinion de moi, je n'ai garde que je ne vous en aime davantage; car vous êtes de mon parti, & de mon avis. Ceux qui me flatent par leurs aplaudissemens, me trompent, se trompent eux mêmes, étant contraires à la vérité, & m'exposent au danger de la présomption, & de la perte de mon ame; mais ceux qui me mesestiment, font ce que je dois faire, m'enseignant l'humilité par effet, & me mettent en la voye du salut: car il est écrit que Dieu sauvera les humbles de cœur.

En un mot, j'aime mieux les blessures de celui qui me dit la vérité, que les baisers de celui qui me flate. Prov. 15. 6

Psal. 140. 5. Le juste me reprendra & me corrigera avec charité, mais le pecheur ne me parfumera point, & ne m'engraissera point la tête. Voilà les raisons pour lesquelles, comme vous me faites plus de bien, je vous dois aimer, & vous aime effectivement davantage.

CHAPITRE VIII.

De l'ennemi réconcilié

IL n'aprouvoit point ce proverbe, qu'il ne faut jamais se fier à un ennemi reconcilié. Il estimoit plus véritable la maxime contraire, & disoit que les courroux entre les amis, n'étoient que des moyens pour redoubler leur amitié, les comparant à l'eau dont se servent les forgerons pour allumer davantage leur brasier; & de fait l'expérience enseigne que le calus qui se forme autour des os cassez est si fort, qu'ils se rompent ensuite en un autre endroit plûtôt qu'en celui de leur premiere brisure.

Il arrive assez souvent que ceux qui sont reconciliez rénoüent de plus fortes affections qu'auparavant; les offensans, se gardant de la rechûte, & tachant de reparer leur faute passée par quelque service signalé; & les offensez faisant gloire de pardonner, & d'ensevelir dans l'oubli le tort qui leur a été fait.

On voit que les Princes gardent bien plus soigneusement des places reconquises, que celles qui n'ont jamais été forçées, ni prises par leurs ennemis.



CHAPITRE IX.

De la continence des yeux.

ON parloit un jour d'une Dame de ſon pays & ſa parente ; & comme on diſoit que c'étoit la plus belle femme de cette contrée, il ſe tourna vers moi, & me dit, *Je* l'ai déja oüi dire à pluſieurs.

Je lui répondis aſſez bruſquement, vous la voyez fort ſouvent, elle eſt votre parente d'aſſez proche, en parlez-vous ainſi ſur le raport d'autrui ?

Il me repliqua avec une ſimplicité merveilleuſe. Il eſt vrai que je l'ai vûë ſouvent, & que je lui ai parlé beaucoup de fois, mais je vous promets que je ne l'ai pas encore regardée.

Mon Pere, lui dis-je, comment faut-il faire pour voir les gens ſans les regarder.

Voyez-vous, cette parente eſt d'un ſexe qu'il faut voir ſans le regarder. Il le faut voir ſuperficiellement & en général pour diſtinguer que c'eſt une femme à qui on parle, & non pas un homme ; & ſe tenir ſur ſes gardes pour ne la regarder pas fixement, & d'un regard arrêté, & trop diſcernant ?

Cela me fit ſouvenir de ce que dit Job, qu'il avoit fait un pacte avec ſes yeux, pour ne penſer pas même à une Vierge, de peur que ſon œil ne ravageât ſon ame ; & de ce que fit Alexandre, ne voulant pas voir la femme du Roi de Perſe, qu'il tenoit priſonniere avec ſon mari, ni les filles de ſa ſuite, diſant que les Dames Perſanes faiſoient mal aux yeux. Notable exemple de moderation dans un Prince Payen, craignant que l'incontinence ne lui dérobât l'honneur de ſa victoire. *Ch. 31. v. 1.*

Saint Ambroiſe donnant des avis à une Vierge pour la conſervation de ſa virginité, lui conſeille de ménager ſoigneuſement ſes regards, de peur que les larrons, c'eſt-à-dire, les mauvaiſes penſées & les mauvais déſirs n'entraſſent en ſon ame par ces fenêtres. Que vos yeux, lui dit-il, ſe portent indifferemment ſur les hommes ſans s'arrêter ſur aucun. Cela, n'eſt-ce pas voir ſans regarder comme faiſoit notre Bienheureux?

Dans une autre occaſion comme l'on parloit d'une autre Demoiſelle, qu'un Seigneur de marque avoit épouſée pour ſa beauté: J'ai oüi dire, dit-il, qu'elle eſt fort ſpécieuſe, mais je ne la vis jamais.

Dites, mon Pere, que vous ne l'avez jamais regardée.

Non, reprit-il en ſouriant; je ne me ſouviens point de l'avoir jamais vûë.

Mais pourquoi repris-je, vous ſervez-vous du mot de ſpécieuſe? Je ne ſçai s'il eſt ſavoyard, mais il n'eſt pas trop françois.

Il n'eſt, me dit-il, ni françois, ni ſavoyard, mais il eſt fort Eccléſiaſtique; car quand des perſonnes comme nous parlent de ce ſexe, il me ſemble que ces mots de beau, de belle, de beauté, ne ſont pas ſéans en leur bouche; parce qu'ils accuſent en quelque façon le jugement de leurs yeux, & qu'il eſt à propos de les moderer par des termes plus modeſtes, & moins ordinaires.



CHAPITRE X.

Magdeleine au pied de la Croix.

NOtre Bienheureux avoit une révérence particuliere pour le tableau de la ſainte pénitente Magdeleine au pied de la Croix, & l'apelloit quelquefois ſon livre & ſa bibliotheque.

O, diſoit-il une fois, voyant ce tableau dans ma maiſon à Belley, ô que cette Pénitente fit un heureux & avantageux trafic ! Elle donna des larmes aux pieds de Jeſus-Chriſt, & voilà que ces pieds lui rendent du ſang, mais du ſang qui lave toutes ſes fautes.

Il ajoûta à cette penſée cette autre; Que nous devons bien cherir les petites vertus qui croiſſent au pied de la Croix, puiſqu'elles ſont arroſées du propre ſang du Fils de Dieu.

Et quelles ſont ces vertus-là, lui dis-je ?

Ce ſont, reprit-il, l'humilité, la patience, la douceur, la bénignité, le ſuport du prochain, la condeſcendance, la ſuavité du cœur, la debonnaireté, la cordialité, la compaſſion, le pardon des offenſes, la ſimplicité, la candeur, & autres ſemblables. Ces vertus là ſont comme les violettes qui ſe plaiſent à la fraîcheur de l'ombre, qui ſe nourriſſent de la roſée, & qui, quoique de peu d'éclat, ne laiſſent pas de répandre une bonne odeur.

Y en a-t-il donc d'autres au haut de la Croix, lui dis-je ?

Beaucoup, reprit-il, ce ſont celles qui ont un grand luſtre, quand elles ſont accompagnées d'une notable charité; telles ſont la prudence, la juſtice, la magnificence, le zéle, la liberalité, l'aumône, la

force, la chasteté, la mortification extérieure, l'obéïssance, la contemplation, la constance, le mépris des richesses & des honneurs, & autres semblables, desquelles chacun veut goûter, parce qu'elles sont plus excellentes, plus estimées, & souvent parce qu'elles nous rendent plus illustres & plus considerables, quoique nous ne dussions aimer leur excellence, que parce que Dieu les aime davantage, & qu'elles nous donnent le moyen de lui témoigner notre amour plus excellemment.

CHAPITRE XI.

Le Bienheureux se résout à voir tomber son Institut dans son commencement.

LA très-vertueuse Dame que le Bienheureux choisit pour faire la premiere pierre de son Institut, tomba malade si griévement, que les Médecins desespererent de sa vie.

Le Bienheureux reçut cette nouvelle avec sa tranquilité ordinaire, se résignant aussi-tôt au bon plaisir de Dieu, & prévoyant bien que cette personne manquant, le reste se dissiperoit, & que malaisément trouveroit-il une ame de cette trempe, sur laquelle il pût fonder l'édifice de la Visitation. Il ne dit autre chose, sinon, Dieu se contentera de notre volonté; il connoît assez notre foiblesse, & que nous n'étions pas assez forts pour faire le voyage entier.

Il ne se fut pas si-tôt abatu sous la Providence, que la santé fut renduë à cette personne de qui la vie étoit desesperée, mais renduë avec tant de vigueur, qu'elle a survécu à cette maladie depuis vingt-huit ans qu'elle en est relevée, pour avancer l'œuvre de

Dieu dans l'Institut de la Visitation, & l'étendre au point où il est aujourd'hui. Certes, les œuvres de Dieu ne sont pas moins merveilleuses que parfaites.

Il y a de certaines entreprises, disoit notre Bienheureux, que Dieu veut que nous commencions, & que d'autres achevent. Ainsi David amassa des matériaux pour le Temple qu'édifia son fils Salomon. S. François, S. Dominique, S. Ignace de Loyola soupirerent après le Martyre, & le rechercherent par toute sorte de moyens; Dieu pourtant ne les en voulut pas couronner, se contentant de leur volonté. Se remettre simplement & doucement à la volonté de Dieu lorsqu'échoüent les entreprises qui regardent sa gloire, n'est pas un acte médiocre de resignation.

Chapitre XII.

De la sincerité.

Cette maxime lui étoit en horreur, qu'il faut aimer comme ayant un jour à haïr; & haïr, comme ayant un jour à aimer.

Il est vrai, disoit-il, que la seconde partie de cette maxime du monde est plus suportable que la premiere, car il est meilleur de ne haïr que médiocrement, & comme pensant à renoüer l'amitié, que de nourir de ces haines implacables & irréconciliables, qui tiennent plûtôt du demon que de l'homme: car c'est une chose humaine de se courroucer, mais c'est une chose execrable de ne pouvoir s'apaiser ni pardonner. Haïr donc, comme ayant un jour à aimer, est une espece de disposition à la réconciliation.

Un jour quelqu'un lui demandoit ce qu'il entendoit par la sincerité: Cela même, répondit-il, que

le mot ſonne, c'eſt-à-dire, ſans cire.

Me voilà, dit l'autre, auſſi ſçavant qu'auparavant.

Il pourſuivit. Sçavez-vous ce que c'eſt que du miel ſans cire? C'eſt celui qui eſt exprimé du raïon, & qui eſt fort purifié. Il en eſt de même d'un eſprit, quand il eſt purgé de toute duplicité, alors on l'appelle ſincere, franc, cordial, ouvert & ſans porte de derriere.

Les perſonnes ſinceres ſont extrêmement propres à l'amitié, qui eſt l'aſſaiſonnement de toute bonne ſociété. Au contraire, l'homme double d'eſprit eſt inconſtant & flottant en toutes ſes voïes; il ſe défie de chacun, & chacun ſe défie de lui: vrai Iſmaël, de qui les mains ſont contre tous, & les mains de tous contre lui. Sa langue eſt un raſoir qui tranche des deux côtez: & lorſqu'il parle de paix, c'eſt alors qu'il couve quelque malignité.

Geneſ. 12. 16.

CHAPITRE XIII.

De la raiſon & du raiſonnement.

C'ÉTOIT un de ſes mots, que la raiſon n'étoit pas trompeuſe, mais bien le raiſonnement.

Quand on propoſoit à notre Bienheureux quelque affaire, quelque plainte, ou quelque difficulté, il écoutoit fort patiemment & fort attentivement toutes les raiſons qu'on lui alléguoit ſur ce fait là; & comme il abondoit en jugement & en prudence, après les avoir balancées, il ſçavoit fort bien diſtinguer entre celles qui étoient de poids, & celles qui ne l'étoient pas.

Et quand on s'opiniâtroit à ſoûtenir des avis par des raiſons qui ſembloient plauſibles, mais qui n'a-

voient pas assez de force pour appuïer la justice, il disoit quelquefois de fort bonne grace : ce sont là vos raisons, je le vois bien : mais sçavez-vous bien aussi que toutes les raisons, ne sont pas raisonnables ?

Et quand on lui disoit que c'étoit accuser la chaleur de n'être pas chaude.

Il répondoit que la raison & le raisonnement étoient choses differentes ; le raisonnement n'étant que le chemin pour arriver à la raison.

Après cela, petit à petit il tâchoit de ramener celui qui s'étoit égaré, à la vérité qui n'est jamais séparée de la raison, puisque c'est une même chose.

On ne se conduit pas toûjours selon le niveau de la droite raison. Les opiniâtres aheurtez à leur propre jugement ne connoissent pas ceci, mais les esprits dociles & traitables, *quis sapiens & intelliget hæc.* Il faut quelque force d'esprit pour bien connoître sa propre foiblesse, & c'est un trait de prudence non commune de se rendre à un meilleur avis que le sien.

CHAPITRE XIV.

De la Justice, & de la Judicature.

IL mettoit une grande difference entre la Justice & la Judicature ; & un homme de Justice & un homme de Judicature. Un homme de Justice, c'est un homme juste & équitable, lequel de quelque condition qu'il soit, rend à un chacun ce qui lui apartient. L'homme de Judicature, est un Officier ou Magistrat, qui fait profession de rendre le droit à un chacun, selon les formes de la Jurisprudence : & c'est grande pitié que l'on puisse dire de ces for-

malitez, ce que S. Bernard disoit de ces mauvaises filles qui avoient suffoqué leur mere ; car ayant été inventées à bon dessein pour rendre à chacun ce qui lui apartient, selon les regles de la droiture & de l'equité, il est arrivé par la suite des tems, & par la mauvaise subtilité des hommes, qu'au lieu de rendre par là ce qui apartient à chacun ce sont autant de moiens pour prendre à chacun ce qui est à lui, & faire tomber entre les mains de ceux qui manient les affaires, les biens de ceux qui les débatent, d'où est venu le proverbe, entre deux contendans un troisiéme joüit.

Comme cet ancien Empereur disoit que la quantité des médecines le faisoit mourir ; on peut dire que la multitude des Loix & des formalitez suffoque la Justice ; & que ceux qui s'y engagent, sont comme le ver à soie qui se file un tombeau.

Psal. 93. 15. Quand on en parloit devant notre Bienheureux, il avoit coutume de dire ce mot de David : *Justitia conversa est in Judicium*, la Justice est changée en Judicature ; de ces longues formalitez, il disoit que c'étoient des fauxbourgs, beaucoup plus longs que la ville, & des ardens qui conduisent pendant la nuit en des précipices ; en un mot que le territoire de la Judicature étoit une vraie terre de Canaan qui devoroit ses habitans, & où les renards de Samson mettoient le feu dans toutes les moissons.



HUITIÉME



HUITIE'ME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'obéïssance.

L'EXCELLENCE de l'obéïssance ne consiste pas à suivre les volontez d'un Supérieur doux & gracieux, qui commande par prieres plûtôt que comme ayant autorité ; mais à plier sous le joug de celui qui est severe, rigoureux, & imperieux.

C'étoit le sentiment de notre Bienheureux ; & quoiqu'il desirât que ceux qui conduisent les ames les gouvernassent en peres, non en maîtres ; plûtôt par exemple que par domination, & que lui-même gouvernât de cette façon avec une douceur nompareille : néanmoins il vouloit un peu de verdeur en ceux qui sont en supériorité, & il désaprouvoit dans les inferieurs cette tendresse sur eux-mêmes, qui les rendoit impatiens & peu endurans.

Pour insinuer son sentiment, il se servoit de ces comparaisons. La lime rude ôte mieux la roüille, & polit davantage le fer, qu'une plus douce & moins mordante. Voyez-vous comme l'on se sert de chardons fort aigus pour grater les draps, & les rendre plus lissez & plus fins ; & avec combien de coups de marteaux on rend fine la trempe des meilleures lames d'épée.

L'indulgence des Supérieurs est cause quelquefois, quand elle est excessive, de beaucoup de désor-

dres dans les inférieurs. On ôte le ſucre aux enfans, parce qu'il leur engendre des vers.

Quand un Supérieur commande avec tant de douceur, outre qu'il met ſon autorité en compromis, & la rend mépriſable ; il attire tellement à lui la bienveillance de ſes ſujets, que ſouvent ſans y penſer il la dérobe à Dieu : de maniere qu'ils obéïſſent à l'homme qu'ils aiment & parce qu'ils l'aiment, plûtôt qu'à Dieu en l'homme, & parce qu'ils aiment Dieu. C'eſt la douceur du commandement qui donne inſenſiblement ce change.

Mais la ſeverité d'un Supérieur rigoureux, éprouve bien mieux la fidélité d'un cœur qui aime Dieu tout de bon ; car ne trouvant rien de ſuave dans ce qui eſt commandé que la douceur du divin amour, pour lequel ſeul on obéït, la perfection de l'obéïſſance eſt d'autant plus grande que l'intention eſt plus pure, plus droite, & plus immédiatement portée à Dieu.

Notre Bienheureux ajoûtoit cette comparaiſon. Obéïr à un Supérieur farouche, chagrin, de mauvaiſe humeur, & à qui rien ne plaît ; c'eſt puiſer l'eau claire dans une fontaine qui coule par la gueule d'un lion de bronze. C'eſt ſelon l'énigme de Samſon, tirer la viande de la gorge de celui qui devore : c'eſt ne regarder que Dieu dans le Supérieur, quand même il lui ſeroit dit pour notre égard comme à S. Pierre :
Act. 10. 13. *Tue & mange.*



CHAPITRE II.

De la ſcience, & de la conſcience.

CERTES, la ſcience eſt un grand ornement pour la piété, ce que nous montrent les exemples des anciens Peres & Docteurs de l'Egliſe, qui ont joint le ſçavoir avec une exquiſe vertu : mais s'il faut comparer l'une à l'autre, il n'eſt perſonne qui ne prefere la bonne conſcience à la ſcience la plus exquiſe, & la charité qui édifie à la ſcience qui enfle.

Comme on loüoit un jour en préſence de notre Bienheureux un paſteur pour ſa bonne vie, & que l'on blâmoit ſon défaut de ſcience, il dit : Il eſt vrai que la ſcience & la piété ſont les deux yeux d'un Eccléſiaſtique, mais comme on ne laiſſe pas de recevoir aux Ordres ceux qui n'ont qu'un œil, principalement s'ils ont celui du Canon : auſſi un Curé ne laiſſe pas d'être un ſerviteur propre au Miniſtere, pourvû qu'il ait l'œil du Canon; c'eſt-à-dire, la vie exemplaire & canonique, c'eſt à-dire, bien reglée.

Il eſt vrai, ajoûtoit-il, qu'il y a un certain degré d'ignorance craſſe & ſi groſſiere qu'elle eſt inexcuſable, & qu'elle rendroit un aveugle, conducteur d'un autre aveugle ; mais quand on loüe la piété d'un homme, c'eſt ſigne qu'il a la vraie lumiere qui le mene à Jeſus-Chriſt. S'il n'a pas ces grands talens de ſçavoir & d'érudition qui le faſſent éclater dans la chaire, c'eſt aſſez qu'il puiſſe, comme l'Apôtre diſoit, exhorter en ſaine Doctrine, & reprendre ceux qui s'égarent de leur devoir. Voyez *Ad Tit. 1. 9.*

Num. 22. 28. disoit-il, que Dieu fait enseigner le Prophete Balaam par sa propre monture.

C'est ainsi que sa charité couvroit adroitement les défauts du prochain, & par là nous aprenoit à estimer davantage une once de bonne conscience, que plusieurs livres de la science qui enfle.

CHAPITRE III.

Patience dans les douleurs.

IL assistoit un jour une personne extrêmement malade, & qui non-seulement faisoit paroître, mais avoit en effet une prodigieuse patience parmi des douleurs excessives. Elle a trouvé, dit le Bienheureux, le
Judic. 14. 8. rayon de miel dans la gorge du lion.

Mais parce qu'il aimoit les vertus solides, & vraiment parfaites, il voulut sonder si cette patience étoit chrétienne, & si cette personne enduroit purement pour l'amour de Dieu & sa gloire, & non pour l'estime des créatures; il commença donc à loüer sa constance, à exagerer ses souffrances, à admirer son courage, son silence, son bon exemple, sçachant que par ce moyen il connoîtroit les vrais sentimens de son cœur.

Il ne fut pas trompé; car cette personne vraiment vertueuse, & pourvûë de cette patience dont l'Ecri-
Jac. 1. 4. ture dit que l'œuvre est parfaite, lui dit aussi-tôt, Mon Pere, vous ne voyez pas les revoltes de mes sens, & de la partie inférieure de mon ame : certes, tout y est en désordre, & s'en-dessus dessous; & si la grace de Dieu & sa crainte ne faisoit une forteresse dans la partie supérieure, il y a long-tems que la défection seroit générale, & la révolte universelle. Représentez-

vous que je suis comme ce Prophete que l'Ange portoit par un cheveu, ma patience ne tient qu'à un petit filet ; & *si Dieu ne m'aidoit* puissamment, *je serois déja habitante de l'enfer. Ce n'est* donc *pas moi, mais la grace de Dieu en moi*, laquelle me fait tenir si bonne contenance. Tout mon jeu n'est de ma part que feinte & hypocrisie. Si je suivois mes propres mouvemens, je crierois : je me débatrois & dépiterois, je murmurerois & maudirois; mais Dieu bride mes levres avec un frein qui fait que je n'ose me plaindre sous les coups de sa main, que j'ai apris par sa grace à aimer & à honorer.

Ezech. 8. 3. *Dan.* 14. 35. *Psal.* 93. 17. 1. *Cor.* 15. 10.

Le Bienheureux se retirant d'auprès de cette personne, dit à ceux qui le reconduisoient : Elle a la vraïe patience chrétienne. Nous avons plus à nous réjoüir de ses douleurs qu'à la plaindre ; car cette vertu ne se perfectionne que dans les infirmitez. Mais avez-vous pris garde comme Dieu lui cache la perfection qu'il lui donne, dérobant cette connoissance à ses yeux ? La patience n'est pas seulement courageuse, mais amoureuse, mais humble, & semblable au pur baume qui va au fond de l'eau, quand il n'est point mélangé. Mais gardez bien de lui rapporter ce que je viens de vous dire, de peur qu'elle n'en prenne vanité, & que cela ne gâte en elle toute l'œconomie de la grace, dont les eaux ne coulent que dans les vallées de l'humilité. Laissez-là posseder paisiblement son ame en sa patience, elle est en paix en cette amertume très-amere.

1. *Cor.* 12. 9.

Luc. 21. 19.

CHAPITRE IV.

De la fidelité dans les petites occasions.

QUELQU'UN joüoit à quelque jeu d'adresse & de récreation devant notre Bienheureux, & trompoit celui contre lequel il s'exerçoit.

Le Bienheureux ne pouvant souffrir cette supercherie, lui remontra sa faute.

Ho! dit l'autre, nous ne joüons qu'aux liards.

Et que seroit-ce, reprit le bienheureux François, si vous jouïez des pistoles? *Celui qui est fidele aux petites choses, le sera dans les grandes*, & celui qui craint de perdre une épingle, ne dérobera pas des écus.

Luc. 16. 17.

Je le visitai un jour, & le soleil étant fort ardent, j'arrivai chez lui tout abattu de la chaleur; & comme je me plaignois de ce chaud excessif, il me demanda en riant si je voulois qu'on m'allumât du feu.

Comment, dis-je, me voulez-vous achever de rôtir?

Il me répondit que le feu réchauffoit ceux qui avoient froid, & rafraîchissoit ceux qui avoient trop chaud. Et puis ayant un peu pensé, il me dit tout naïvement: Voyez-vous, je viens de faire une duplicité; car me souvenant de vous avoir oüi dire que vous craigniez fort le froid, & que vous n'aviez jamais trop chaud, je voulois tire de l'excès de la chaleur que vous avez souffert, & vous faire souvenir par là de ce que vous dites quelquefois, qu'il vaut mieux suer que trembler, & que le feu est bon en tout tems. Jugez combien ma pensée étoit differente de la réponse que je vous ai faite.

Je joindrai à ceci une autre Sentence de notre

Bienheureux que j'ai ſouvent oüi de ſa bouche. La grande fidelité envers Dieu, conſiſte à s'abſtenir des moindres fautes : les grandes font aſſez d'horreur d'elles-mêmes, c'eſt pourquoi il eſt plus aiſé de les éviter.

CHAPITRE V.

Sçavoir ſe borner.

IL diſoit que la convoitiſe des yeux avoit cela de mauvais de ne regarder jamais au-deſſous de ſoi, mais toûjours au-deſſus ; & qu'ainſi ceux qui en étoient atteints n'avoient jamais de repos ni de ſolide contentement.

Auſſi-tôt qu'un homme deſire être plus grand ou plus riche qu'il n'eſt, la dignité, ou le bien qu'il poſſede, ne lui ſemble rien ; & quand il eſt parvenu où il deſiroit, l'apetit lui vient en mangeant, & ſon hydropiſie d'eſprit fait qu'il s'altere en buvant, de maniere qu'il marche toûjours ſans jamais arriver au but, la mort arrivant plûtôt que la fin de ſes prétentions & de ſes eſperances.

Le Bienheureux n'avoit pas ſeulement mis des bornes à ſes deſirs : mais ou il n'avoit point de deſirs d'élevation, ou il conſideroit ſa condition comme beaucoup au-deſſus de ſes deſirs. Il s'étonoit ſouvent, (telle étoit ſon humilité) que Dieu eût permis qu'il fût élevé à la dignité qu'il poſſedoit, l'eſtimant à un ſi haut point, qu'il friſſonnoit quand il faiſoit réflexion ſur le fardeau qui lui avoit été impoſé. Ayant une grande eſtime pour le prochain, il s'étonoit de ſe voir Supérieur de beaucoup de perſonnes, qu'il croyoit plus capables & plus dignes que lui.

Et quand on le plaignoit du peu de revenu qui lui restoit pour soûtenir sa dignité : Hé ! qu'avoient les Apôtres pour soûtenir la leur, qui étoit encore plus grande ? Combien y a-t-il d'honnêtes gens qui n'ont pas tant de bien. *La piété avec la suffisance est un grand revenu. Ayant dequoi soûtenir notre vie, & nous vêtir, n'est-ce pas de quoi être content.* Il est vrai que l'Evêque doit exercer l'hospitalité, & faire l'aumône, suposé qu'il ait dequoi fournir à l'un & à l'autre ; mais quand il est à l'étroit, & n'a justement que ce qu'il lui faut pour vivre, il n'a que la bonne volonté ; mais pourvû que cette bonne volonté soit sincere & véritable, *Dieu*, sans doute, *qui est riche en misericorde*, & qui regarde le cœur plus que les présens, le prendra pour effet.

1. Tim. 6. 6. & 8.

1. Tim. 3. 2. Tit. 1. 8.

Eph. 2. 4.

Chapitre VI.

De la Justice.

Il disoit que pour bien exercer la justice, il falloit se rendre acheteur lorsque l'on vendoit, & vendeur lorsque l'on achetoit : car l'injustice la plus universelle, & qui regne davantage dans le monde, est que celui qui vend, veut avoir de sa marchandise tout le plus qu'il en peut tirer, & celui qui achete en donne tout le moins qu'il peut ; d'où procede une infinité de fraudes & de tromperies, qui deshonorent le commerce.

Il disoit encore, il y a long-tems que la Justice est manchote, & qu'elle a perdu l'un de ses bras. Sa raison étoit que dans la distribution des recompenses, & des peines, elle semble percluse de son bras droit. Car il n'y a plus de recompense pour la vertu, quoique

le gauche par lequel les vices sont punis paroisse en exercice, encore est-il comme paralytique, & à moitié estropié, les suplices publics, selon le proverbe, n'étant pas tant pour les coupables que pour les malheureux; la faveur ou la corruption ayant assez de subtilitez pour excuser, ou pallier les plus grands crimes, quoique la sainte parole nous crie, que *celui qui condamne l'innocent, & qui justifie le coupable, est abominable devant Dieu.* Prov. 17. 15.

CHAPITRE VII.

Des Hôtelliers.

IL avoit une particuliere affection pour ceux qui tenoient hôtellerie, & qui y reçoivent les passans; & pour peu qu'ils fussent civils & affables, il les tenoit pour des Saints.

Il disoit qu'il ne voyoit point de condition, où on eût plus de moyen de servir Dieu dans le prochain, & de s'avancer vers le Ciel; parce qu'on y exerce continuellement la misericorde, quoiqu'en recevant, comme les Médecins, le salaire de son travail.

Une fois après le repas, comme il nous entretenoit, par recréation, de propos agréables, les hôtelliers ayant été mis sur le tapis, & chacun disant librement son avis sur ce sujet, il y en eut un qui s'avança à dire que les hôtelleries étoient de vrais brigandages.

Ce discours ne plût pas au Bienheureux, mais parce que ce n'étoit ni le lieu, ni le tems de faire la correction, & que la personne n'étoit pas disposée à la recevoir, il la réserva peut-être à une autre occasion plus favorable, & il détourna le discours,

en nous racontant l'histoire suivante.

Un Pelerin Espagnol, dit-il, assez peu chargé de monnoye, arriva dans une hôtellerie, où après avoir été traité assez mal, on lui vendit si cherement ce peu qu'il avoit eû, qu'il apelloit le Ciel & la terre à témoins du tort qui lui étoit fait. Il fallut néanmoins passer par-là, & encore filer doux, parce qu'il étoit le plus foible.

Il sort de l'hôtellerie tout en colere, & comme un homme dévalisé. Cette hôtellerie étoit située en un carefour à l'oposite d'une autre, & au milieu il y avoit une croix plantée; il s'avisa de cette adresse, pour soulager sa douleur. Vraiment, dit-il, cette place est un Calvaire, où l'on a mis la croix de notre Seigneur entre deux larrons, entendant les maîtres des deux hôtelleries. L'hôtellier de la maison où il n'avoit pas logé se rençontrant sur sa porte, pardonnant à sa douleur, lui demanda froidement, quel tort il avoit reçû de lui pour le qualifier de la sorte. Le Pelerin qui sçavoit mieux que manier son bourdon, lui répondit brusquement, taisez-vous, taisez-vous mon frere, vous serez le bon; comme lui disant, il y avoit deux larrons aux côtez de la Croix de notre Seigneur, un bon & un mauvais: vous m'êtes le bon: car vous ne m'avez point fait de mal; mais comment voulez vous que j'apelle votre compagnon qui m'a écorché tout vif?

Après cela il prit doucement occasion de dire que ce pauvre Pelerin termina son couroux par cette gentillesse; mais pourtant qu'il falloit éviter en général le blâme des nations, & de vacations: comme de dire, ils sont larrons, arrogans, traîtres, parce qu'encore que l'on n'eût en vûë aucun particulier, les particuliers de ces nations ou vacations s'interessoient à ce blâme, & ne prenoient pas plaisir d'être traitez de la sorte.

Il faut vous dire que notre Bienheureux étoit tellement porté pour les hôtelliers, que quand il faisoit voyage, il défendoit fort expressément à ses gens de contester avec eux sur le prix qu'ils demandoient, & de souffrir plûtôt toute sorte d'injustice que de les mécontenter ; & quand on lui disoit qu'ils étoient tout-à-fait déraisonnables, & qu'ils vendoient les denrées au double & au triple : ce n'est pas cela seulement, disoit-il, qu'il faut estimer ; mais pour combien comptez-vous leur soin, leur peine, leurs veilles, & la bonne volonté qu'ils nous témoignent ; certes on ne peut trop payer tout cela.

Cette bonté de notre Bienheureux étoit cause, outre la réputation de sa piété qui étoit si universelle, qu'assez ordinairement les hôtelliers qui le connoissoient, ne vouloient pas compter avec ses gens, & se remettoient pour leur salaire à sa discretion, qui étoit telle, qu'il leur taxoit presque toujoûrs plus qu'ils n'eussent demandé.

CHAPITRE VIII.

De l'esprit de pauvreté dans les richesses, & de l'esprit de magnificence dans la pauvreté.

CECI se voit en deux exemples oposez de Saint Charles Borromée, & du Bienheureux François de Sales. S. Charles étant neveu du Pape avoit été fort enrichi par son oncle, & l'on tient qu'il avoit plus de cent mille écus de rente, outre son patrimoine qui étoit considerable : néanmoins parmi ces grands biens, il avoit l'esprit de pauvreté ; car outre qu'il n'avoit ni tapisseries, ni vaisselle d'argent, ni

Pie IV.

meubles précieux, sa table même pour les hôtes étoit si frugale, qu'elle donnoit jusque dans l'austerité : car pour sa personne le pain & l'eau, & quelques légumes étoient sa nourriture ordinaire. Les coffres, où il serroit ses trésors, étoient les mains des pauvres ; & ainsi il étoit pauvre parmi ses richesses.

L'esprit de notre Bienheureux étoit different, car il avoit celui de magnificence dans sa pauvreté, qui étoit assez connuë, par le peu qui lui restoit du revenu de son Evêché ; car pour son patrimoine il en laissoit l'usage à ses freres.

Il ne rejettoit ni la tapisserie, ni la vaisselle d'argent, ni les beaux meubles, specialement ceux qui regardoient le service de l'Autel ; car il avoit fort à cœur l'ornement & l'embelissement de la maison de Dieu.

Il a quelquefois reçû dans sa maison de grands Seigneurs avec tant d'éclat, que l'on s'étonnoit comment avec si peu de bien il pouvoit faire de si grandes choses ; tâchant en tout de relever son ministere ; & seulement pour la gloire du Maître qu'il servoit.

Je l'ai vû quelquefois se contrister de ce que les Princes & les Souverains ne regardoient les Evêques, que comme leurs vassaux : sans considerer qu'ils étoient leurs Peres & Pasteurs, pour le spirituel ; ce qui est bien au-dessus de tout le temporel.

On me demande lequel est préferable de ces deux Esprits.

V. ci-devant pag. 156.
Je répond avec un ancien Philosophe, que celui-là est magnanime qui use de plats de terre comme s'ils étoient d'argent ; ayant le cœur si bon qu'il fait de nécessité vertu, étant aussi satisfait dans la disette que dans l'abondance : mais il estime celui-là avoir un plus grand courage qui se sert de plats d'argent, & en fait aussi peu d'état que s'ils étoient de terre.

Le premier eſt riche en imagination, le ſecond eſt vraiment pauvre d'eſprit; les richeſſes étant auſſi peu attachées à ſon cœur, que les peaux de Jacob à ſes mains & à ſon cól.

C'eſt ce que le grand Apôtre exprimoit, quand il diſoit, *je ſçai abonder & ſouffrir la diſette*, également content de l'un & de l'autre état. *Philip. 4. 12.*

Chapitre IX.

Frugalité d'un grand Prélat.

Monsieur l'Archevêque de Lyon qui fut depuis Cardinal de Marquemont, ayant à conferer avec notre Bienheureux, touchant quelques affaires qui regardoient la gloire de Dieu dans le ſervice de l'Egliſe, & même l'inſtitut de la Viſitation, ils ſe donnerent rendez-vous en ma maiſon à Belley, qui étoit preſque au milieu du chemin de leur réſidence; car Belley n'eſt diſtant de Lyon que de dix lieuës, & d'Anneſſy de huit.

J'eus le bonheur d'être leur hôte l'eſpace de huit ou dix jours, durant leſquels j'eus le moyen, ſi j'en euſſe été bien ſoigneux, de me garnir de beaucoup d'exemples de vertu. Ils honorerent tous deux la chaire de notre Cathedrale de leurs prédications, notre office de leurs préſences, & nos autels de leurs ſacrifices quotidiens, à la grande édification de tout le monde.

Ce qui les fâchoit, & ce qui me fâchoit encore plus, étoit la plainte qu'ils faiſoient qu'on les traitât trop bien, tandis, comme je leur repréſentois, que cela ne me coutoit preſque rien, chacun me donnant preſque plus qu'il ne falloit pour les traiter; Clergé, Nobleſſe, & peuple concourant à l'envi

à qui contribueroit quelque chose au service de la table de ces deux tant illustres Prélats. Si vous vous en allez, leur disois-je, on ne me donnera plus rien, c'est vous qui me faites bonne chere ; vous absens, adieu les jours de fertilité.

Un jour, après le repas, comme ils me conjuroient de retrancher un peu de ce qui leur paroissoit superflu, & que je les traitasse comme S. Charles traitoit les Evêques qui passoient par Milan, & l'alloient visiter : Je ne sçai pas, leur dis-je, comment les traitoit S. Charles, lequel partit de ce monde le même jour que j'y entrai, mais je vous dirai bien comme les traite son cousin & son successeur M le Cardinal Frederic Boromée à présent Archevêque de Milan ; car j'ai mangé plusieurs fois à sa table, en divers voyages que j'ai fait en Italie. Ils me prierent de leur en faire le recit.

Vous sçaurez premierement que c'est un Prélat que l'on tient riche de cinquante mille écus de rente, de quoi il fait de si grandes choses pour le service de l'Eglise & le soulagement des pauvres, qu'on le croiroit avoir les richesses de Cresus. La fondation admirable de cette grande Bibliotheque Ambroisienne, n'est qu'un échantillon de sa magnificence. Mais pour ce qui regarde sa personne, sa maison, & sa table, vous allez entendre une frugalité qui vous étonnera. Vous sçavez mieux que moi, ce que c'est que *la Parte* * que le Pape, les Cardinaux & les Prélats d'Italie, tant à Rome qu'ailleurs, donnent à leurs domestiques ; telle est celle de la famille du Cardinal dont je parle.

Pour ce qui concerne sa personne & sa maison, je veux dire ses vêtemens & ses meubles, vous n'y

* La *Parte* est en Italie une portion de pain & de vin qu'on donne chaque jour à un Estaffier ou autre domestique chez les Cardinaux & Prélats.

voyez que le simple nécessaire. Un jour me parlant du reglement de reformation du Concile de Trente touchant les maisons des Evêques, il se plaignoit de ce qu'il étoit si mal observé, de ce que l'on n'y voyoit pas *frugalem mensam & pauperem suppellectilem*. Il soupiroit de ce que les pauvres étoient nuds à leurs portes, & leurs murailles insensibles revêtuës de riches tapisseries; & de ce que leurs tables régorgeoient de viandes superfluës, & encore de ce que ce superflu n'étoit pas distribué aux pauvres.

Comme ils me pressoient de leur expliquer la maniere & la matiere de l'un de ses repas, je leur en décrivis un célébre fait en un jour rémarquable. Nous l'avions assisté Monseigneur l'Evêque de Vintimigle & moi durant la Messe Pontificale qu'il célébra dans son Eglise Métropolitaine au jour de la Fête de S. Charles Borromée le 4. Novembre l'an 1616. je revenois alors de Rome. Il nous retint à dîner, & avec nous le Comte Charles Borromée.

En toute sa maison l'on ne voyoit ni tapisserie, ni aucun meuble de soye. Quelques tableaux de piété en divers endroits sur les murailles toutes nuës, mais fort blanches & nettes. Les assiettes, la saliere, les plats, tant à laver que les autres, & les aiguieres, tout étoit de terre blanche, apellée fayence. Il n'y avoit que la seule cuilliere qui fût d'argent, les fourchettes n'étoient que d'acier fort luisant, & les couteaux pareillement.

Après la bénédiction de la table faite selon le Bréviaire Romain, nous prîmes nos places. L'un des Aumôniers commença à lire un Chapitre de l'Evangile, & continua sa lecture jusqu'à la moitié du repas, qui ne fut interompuë de personne. Nous demeurâmes quelque-tems à écouter avant que l'on servit aucune chose.

Le premier service fut à chacun sa portion égale ; comme aux tables conventuelles, & l'on nous donna pour entrée deux plats à chacun, l'un de cinq ou six cuilleréées de ce que l'on apelle en Italie, *vermicelli*, qui est comme du ris ou de la boüillie, jaunie avec un peu de saffran ; l'autre plat étoit un petit poulet boüilli, flotant dans un peu de broüet ; je l'apelle petit, parce qu'il étoit d'une taille au-dessous des mediocres. Voilà notre entrée, ou notre premier service.

Le second, qui étoit comme le corps du festin, fût aussi de deux plats devant chacun de nous ; le premier chargé de trois bouletes de chair hachée avec des herbes, grosses comme trois œufs pochez à l'eau, & dans l'autre une grive accompagnée d'une orange. Voilà le gros du banquet.

Au troisiéme service, nous eûmes encore chacun deux plats de dessert, dont l'un contenoit une poire cruë, toute pêlée, d'une grosseur au-dessous des moyennes, & d'une serviette dans l'autre, que je me figurai être pour essuyer les mains après le repas : mais m'étant aperçû que M. de Vintimigle foüilla dans la sienne, & en avoit tiré un petit morceau de fromage de Milan, gros comme un teston, j'estimai que faisant l'inventaire de la mienne j'y trouverois une semblable pitance ; je ne fus pas trompé, & la serviette, cela étant expedié, nous demeura pour l'usage que je m'étois imaginé ; on nous versa de l'eau, où il y avoit quelque senteur, comme de rose ou de fleur d'orange.

Voilà, non pas le sommaire ni l'abregé, mais la narration entiere du festin, qui nous fut fait en cette fête si célébre, où je m'assure, leur dis-je, que vous ne trouverez rien de superflu, ni qui pût exciter des fumées ou vapeurs capables d'offusquer le cerveau, &

& empêcher que l'on ne discourut fort clairement & commodément après le repas.

Là-dessus je demandai à ces Messieurs s'il leur plaisoit que je les traitasse à la Borroméenne, à quoi ils me répondirent qu'ils me prioient de considérer que de deça les monts nous avions des estomacs qui ne prenoient pas plaisir d'être armez si à la légere, mais aussi qu'il ne falloit pas que je les suffocasse de tant de viandes comme l'on avoit fait jusqu'alors.

M. de Marquemont releva ce narré d'un autre qu'il avoit vû à Rome. Un de nos Cardinaux François, que je ne veux pas nommer, Prélat de vertu & de piété non vulgaire, s'avisa un jour, étant à Rome, d'inviter à manger le Cardinal Bellarmin, & parce qu'il connoissoit le mérite & la sainteté du personnage, il crut lui agréer davantage de le traiter à la façon de S. Charles Borromée, que de lui faire un festin à la Françoise.

Il le reçut donc avec une frugalité extraordinaire, de laquelle lui voulant faire compliment après le repas, il lui dit, que connoissant sa piété, il avoit pensé lui faire plaisir en le recevant ainsi domestiquement & familierement.

Le Cardinal Bellarmin, qui étoit d'humeur fort gaye ; sur ces mots de domesticité & de familiarité ne répondit autre chose, sinon, *Assay Monsignor illustrissimo, assay*, qui veut dire, assez domestiquement & familierement suivant cette langue, c'est-à-dire un peu trop.

Notre Cardinal qui entendoit mieux le François que l'Italien fut fort content, estimant que cet assez, témoignoit par cette répétition qu'il n'y en avoit que trop ; & s'excusant ; promit s'il lui faisoit pareil honneur, de diminuër la dose, & de le trai-

ter même au-deça de l'ordinaire.

Notre Bienheureux, qui avoit aussi l'humeur gaye, voulut y contribuer son escot par cette gracieuse histoire. Comme j'étois à Rome, dit-il, il y arriva un nouvel Ambassadeur de France, lequel n'ayant pas encore pris de cocher Italien, & qui sçût les coûtumes de Rome, qui est d'arrêter le Carosse quand un Cardinal passe, lequel fait aussi arrêter le sien pour faire compliment aux Ambassadeurs, Prélats ou Seigneurs qui lui font honneur, il arriva qu'un Cardinal Napolitain vint à passer en Carosse comme M. l'Ambassadeur alloit dans le sien par la Ville.

Quelques Cavaliers François, façonnez à la Cour de Rome, qui accompagnoient M. l'Ambassadeur, commencerent à crier au cocher, ferme cocher, ferme, ferme, qui en langage Italien, veut d[ir]e arrête. Le cocher François qui s'imagina qu'on lui disoit d'aller plus vîte, foüetta ses chevaux de si bonne façon, qu'ils se mirent à courir à toute bride. Tous ces Cavaliers crioient, ferme, ferme, & le cocher de foüetter encore plus ferme.

Le Cardinal le voyant courir de la sorte sans saluer ni rendre aucun honneur, s'imagina que c'étoit une algarade qu'on lui faisoit, & une espece de bravade.

Il en fallut venir aux excuses. M. l'Ambassadeur dépêcha promptement vers lui un de ses Gentilhommes, qui lui dit tout simplement d'où venoit le mal entendu, & que le cocher François ayant compris qu'on lui crioit ferme, avoit foüetté si fermement ses chevaux, qu'ils avoient pris la course, & que ce mot de ferme en François, vouloit dire, allez fermement & promptement.

Le Cardinal reçut cette excuse tellement quellement, estimant qu'il falloit recevoir de mauvais

payeurs toute ſorte de monnoye, & comme il s'en plaignoit, il fallut s'éclaircir de cela. D'autres Cardinaux qui ſçavoient notre langue l'aſſurerent, que l'excuſe étoit très bonne, & la faute innocente; le Cardinal répondit froidement, *y Franceſi hanno ogni coſa à la roverſcia, & la langua, comme il cervello.* Les François ont toutes choſes à la renverſe, & la langue auſſi bien que la tête.

Un Cavalier qui étoit en la compagnie, ajoûta qu'il n'étoit pas bien ſçeant à un Italien de parler de renverſe, qu'ils ont en ce païs-là des médailles dont les revers ne valent guerres mieux, & qu'ils ſont de dangereux joueurs de reverſis.

CHAPITRE X.

De la Paſſion de Notre-Seigneur.

C'ÉTOIT la penſée de notre Bienheureux qu'il n'y avoit point de plus preſſant aiguillon pour nous faire avancer dans le ſaint amour, que la conſidération de la mort & des ſouffrances de notre Seigneur. Il l'appelloit le plus doux & le plus violent de tous les motifs de piété.

Et comme je lui demandois comment il pouvoit joindre la douceur avec la violence.

En la même maniere, me répondit-il, que l'Apôtre dit, que *la charité de Dieu nous preſſe.* En la 2. Cor. 5. 14.
même maniere que le Saint-Eſprit nous apprend dans le Cantique, que *l'amour eſt fort comme la mort, & âpre au combat comme l'enfer.* On ne ſçauroit nier, Ch. 8. v. 6.
me dit-il, que l'amour ne ſoit la douceur des douceurs, & le ſucre de toutes les amertumes; néanmoins voyez comme il eſt comparé, à ce qu'il y

a de plus violent, qui est la mort & l'enfer. La raison en est, que comme il n'y a rien de si fort que sa douceur, il n'y a aussi rien de plus doux ni de plus aimable que sa force.

Il n'y a rien de plus doux que l'huile & le miel, mais quand ces liqueurs sont boüillantes, il n'y a point d'ardeur pareille. Rien aussi de plus doux que l'abeille, mais quand elle est irritée, rien de plus perçant que son aiguillon.

Jesus en croix est le lion de la Tribu de Juda,
Judic. 14. 8. & l'énigme de Samson, dans les playes duquel se trouve le rayon de miel de la plus forte charité;
V. 14. & c'est de cette force que sort la douceur de notre plus grande consolation : & certes comme la mort du divin Redempteur est le plus haut effet de son amour envers nous, ce doit être aussi le plus fort de tous les motifs de notre amour envers lui. Ce qui faisoit dire à saint Bernard : O Seigneur ! Hé je vous supplie que la force embrasée & emmiellée de votre amour crucifiant absorbe mon cœur, afin que je meure pour l'amour de votre amour, ô Rédempteur de mon ame, qui avez daigné mourir pour l'amour de mon amour.

C'est de cet excès d'amour qui ôta la vie à l'amant de nos ames sur la montagne du Calvaire, que par-
Luc. 9. 31. loient Moyse & Elie sur celle du Thabor parmi la gloire de la Transfiguration, pour nous apprendre que même dans la gloire céleste, dont la Transfiguration n'étoit qu'un échantillon, après la considération de la bonté de Dieu contemplée & aimée en elle-même, & pour elle-même, il n'y aura point de plus puissant motif d'amour envers le grand Sauveur que le souvenir de sa mort & de ses douleurs. C'est dans ce souvenir que les Anges & les
Apoc. 5. 12. Saints chantent ce cantique: *L'Agneau qui a été mis*

à mort est digne de recevoir vertu, divinité, sagesse, force, honneur, gloire & bénédiction.

Chapitre XI.

De l'odeur de piété.

Je ne sçaurois exprimer combien grande étoit l'estime que faisoit notre Bienheureux de l'odeur de la piété, & combien il estimoit heureux ceux ou celles, qui par leur bon exemple la répandoient dans le monde, non pour leur propre gloire; mais pour celle du Pere céleste, de qui procede tout bien excellent, & tout don parfait. *Jac. 1, 17.*

Il n'y a point de doute que ceux qui parfument le monde de l'odeur de leur bon exemple, & qui par-là montrent le chemin de la justice aux autres, ne reluisent un jour comme de brillantes étoiles dans le Firmament. *Dan. 12. 3.*

Certes, si le malheur est prononcé par celui qui ne peut mentir, contre ceux qui causent du scandale au monde: quelle bénédiction sur ceux qui y donnent de l'édification par leur vie exemplaire, & qui attirent les ames à leur imitation par l'odeur de leurs vertus. S. Paul disoit de ces personnes, qu'elles étoient la bonne odeur de Jesus-Christ, odeur de vie à la vie, & que les scandaleux étoient une odeur de mort à la mort. *Matt. 18. 7.* *2. Cor. 2, 15.*

Quelqu'un, n'aprouvant pas son Institut de la Visitation, & le traitant de nouveauté, en la présence de notre Bienheureux, lui dit, mais enfin de quoi servira cet Institut à l'Eglise?

Le Bienheureux répondit fort gracieusement, à faire le mêtier de la Reine de Saba.

Et quel est ce mêtier, reprit cet homme? De ren-

dre honneur à celui qui eſt plus que Salomon, & à remplir de parfums & de bonne odeur toute la Jeruſalem militante.

CHAPITRE XII.

Remiſe en Dieu.

LE Bienheureux avoit coûtume de dire que quand nous voulions nous juſtifier devant les hommes cela ſe faiſoit baſſement, lâchement, obſcurement ; mais que quand nous nous en remettions à Dieu, cela ſe faiſoit hautement, ſortement & évidemment. Si nous ſommes innocens, il fait paroître tôt ou tard notre innocence avec éclat, ne permettant jamais que ceux-là ſoient confondus, qui mettent en lui toute leur eſpérance. Parce que le juſte a eſperé en moi, dit-il par la bouche du Prophete Roi, je le délivrerai, je le protégerai, parce qu'il a connu mon nom, & lui a rendu gloire.

Pſal. 90. 14.

Il raportoit pour confirmation de cette vérité l'illuſtre exemple de la ſainte Vierge, laquelle n'ignorant pas la perpléxité de ſaint Joſeph au ſujet de ſa groſſeſſe, & ſa modeſtie ne lui permettant pas de lui découvrir la grace incomparable dont Dieu l'avoit honorée, la rendant Mere du Verbe Incarné : elle ſe remit entierement au ſoin de la Providence, qui ôta ce nuage de l'Eſprit de ſon Epoux, par l'Ambaſſade d'un Ange.

Rom. 12. 19.

S. Paul nous conſeillant de ne nous défendre pas quand on nous outrage, ou quand nous ſommes injuſtement accuſez, mais de faire place à la colere, nous donne une excellente leçon de remiſe en Dieu pour tout ce qui nous regarde.

CHAPITRE XIII.

De l'égalité d'esprit.

JE ne vois rien que notre Bienheureux inculquât plus soigneusement que la sainte égalité d'esprit. Il avoit coûtume de dire, que puisque cette vie étoit une navigation vers le port du salut, nous devions être semblables aux bons pilotes qui tiennent toûjours leur timon juste parmi l'inégalité des flots.

Pour cela il faut imiter les mêmes pilotes qui se conduisent en la mer par le regard continuel du pôle. Et quel ce Pôle, sinon la très-sainte volonté de Dieu, que nous devons regarder continuellement pour nous y fixer. Car les inégalitez d'esprit ne procedent que du regard des créatures non raporté à Dieu, & ainsi selon la variété des accidens qui arrivent en cette vie, nous changeons d'humeur & d'inclinations.

Mais quand nous regardons toute cette diversité dans l'uniformité toûjours égale de la très-sainte volonté de Dieu, qui distribuë selon qu'il lui plaît les prosperitez & les adversitez, la santé & la maladie, les richesses & la pauvreté, la vie & la mort, & quand nous venons à penser que de tout cela nous pouvons tirer des sujets de glorifier Dieu, nous entrons dans cette aimable indifference chrétienne, qui produit la sainte égalité d'esprit.



CHAPITRE XIV.

De l'empressement.

NOtre Bienheureux faisoit grand état de cette devise d'un Empereur ancien: *Hatez-vous lentement ;* & de cette autre, *assez-tôt , si assez-bien.* Il ne vouloit pas que l'on entreprit beaucoup de choses, mais que l'on fit bien le peu que l'on entreprenoit. C'étoit un de ses mots ordinaires & cheris ; *peu & bon.* Il disoit qu'il se falloit bien garder de mettre la perfection en la multitude des exercices de vertu, soit intérieurs soit extérieurs. Et quand on lui disoit, que deviendra donc cet amour insatiable dont parlent les Maîtres de la vie spirituelle, qui ne dit jamais c'est assez, qui ne pense jamais être arrivé au but, mais qui avance toûjours à grands pas : Il répondoit, c'est par les racines qu'il faut croître en cet amour-là, plûtôt que par les branches, & s'expliquoit ainsi : C'est croître par les branches, que de vouloir faire une grande multitude d'actions de vertus, desquelles plusieurs se trouvent non-seulement défectueuses, mais bien souvent superfluës ; & semblables à ces pampres inutiles de la vigne qu'il faut retrancher pour faire groissir le raisin; & c'est croître par les racines que de faire peu d'œuvres, mais avec beaucoup de perfection ; c'est-à-dire, avec un grand amour de Dieu, dans lequel consiste toute la perfection du Chrétien. C'est à quoi nous exhorte l'Apôtre quand il nous dit d'être *enracinez & fondez en la charité*, si nous voulons *comprendre la suréminente charité de la science de Jesus-Christ.*

Ephes. 3.17. v. 19.

Mais, dira-t-on, peut-on trop faire pour Dieu ? & ne faut-il pas se hâter de marcher avant que la

nuit de la mort vienne, après quoi on ne pourra plus travailler ? Ne faut-il pas faire le plus de bien que l'on peut, tandis que l'on a le tems ?

Toutes ces véritez sont adorables, & dignes d'être soigneusement remarquées, mais elles ne sont point contraires à cette sage maxime, de faire plûtôt peu d'actions bonnes & parfaites, que plusieurs, mais imparfaites.

Et qu'est ce que faire une bonne œuvre parfaitement ? (En état de grace s'entend, car sans cela elle ne seroit pas imparfaite seulement, mais ne serviroit de rien pour l'Eternité ;) c'est la faire 1. avec beaucoup d'ardeur, 2. avec beaucoup de fermeté, 3. avec beaucoup de pureté d'intention. Une action faite ainsi vaut mieux qu'un grand nombre d'autres faites, 1. froidement, 2. lâchement, 3. & moins purement de la part de l'intention.

Pour faire donc un sérieux progrès en la perfection, il n'est pas tant question de multiplier les exercices, comme d'agrandir la ferveur, la force & la pureté du divin amour dans nos actions ordinaires, une petite vertu avec une ardente, forte, & pure charité étant incomparablement plus agréable à Dieu, & lui aportant plus de gloire qu'une plus illustre pratiquée avec une charité lente, foible, & moins épurée.

Voici ce que raconta un jour notre Bienheureux à ce sujet. Il y a quelques tems, dit-il*, qu'il y eut « de saintes Religieuses qui me dirent ; Monsieur, « que ferons-nous cette année ? L'année passée nous « jeûnâmes trois jours de la semaine, & nous faisions « la discipline autant. Que ferons-nous maintenant ? « Il faut bien faire quelque chose de plus cette an- « née, tant pour rendre graces à Dieu de l'année « passée, que pour aller toûjours croissant en la voye « de Dieu ? »

*Entret. 7.

„ C'eſt bien dit, qu'il faut toûjours s'avancer, ré-
„ pondis-je, mais notre avancement ne ſe fait pas
„ comme vous penſez par la multitude des exercices de
„ piété, mais par la perfection avec laquelle nous les
„ faiſons, nous confiant toûjours plus en notre Dieu,
„ & nous défiant davantage de nous-mêmes. L'an-
„ née paſſée vous jeûniez trois jours de la ſemaine,
„ & vous faiſiez la diſcipline trois fois; ſi vous vou-
„ lez toûjours doubler vos exercices cette année, la
„ ſemaine y ſera entiere: mais l'année qui vient com-
„ ment ferez-vous, il faudra que vous faſſiez neuf
„ jours en la ſemaine, ou bien que vous jeûniez deux
„ fois le jour? Grande folie de ceux qui s'amuſent à
„ deſirer d'être martyriſez aux Indes, & qui ne s'ap-
„ pliquent pas à ce qu'ils ont à faire ſelon leur con-
„ dition: mais grande tromperie auſſi à ceux qui veu-
„ lent plus manger qu'ils ne peuvent digerer. Nous
„ n'avons pas aſſez de chaleur ſpirituelle pour bien
„ digerer tout ce que nous embraſſons pour notre
„ perfection, & cependant nous ne voulons pas nous
„ retrancher ces anxietez d'eſprit, que nous avons à
„ tant deſirer de beaucoup faire.

CHAPITRE XV.

Comment il faut ſe diſpoſer au Cloître.

ON rapoita au Bienheureux qu'un jeune homme fort débauché, & d'une vie ſcandaleuſe, avoit réſolu de ſe jetter dans un Cloître.

Il répondit, certes, il n'en prend pas le chemin, mais bien celui de l'Hôpital.

On lui dit, que lui-même s'en déclaroit ouvertement, & qu'il diſoit que le Cloître étoit ſon pis

aller, après qu'il auroit tout mangé ; que cette retraite ne lui pouvoit manquer ; qu'au reste il vouloit se donner à cœur joye des plaisirs du monde, afin de n'y avoir plus de regret quand il en seroit sevré, ne refusant rien à ses sens non-plus que Salomon.

Il prend là, dit le Bienheureux, un assez mauvais modele, puisque Salomon qu'il prend pour patron, nous laisse en incertitude de son salut. Possible que le Cloître lui manquera, mais pour l'Hôpital il en prend le droit chemin. Il ne fut que trop vrai Prophéte, car ce miserable n'ayant plus rien se jetta comme par desespoir dans un Cloître, qui le vomit peu de jours après, comme la mer fait les charognes ; & de-là fut enfermé dans la prison par les créanciers, où le pain de douleur & l'eau d'angoisse ne lui manquerent pas.

Comme on parloit devant notre Bienheureux de la calamité de ce miserable, il dit : Je me doutois bien qu'il ne prenoit pas le chemin du Cloître, il faisoit trop de caresse au monde pour lui donner un si rude coup de pied. On ne fait pas ordinairement bonne chere à un ami avec qui on est résolu de rompre, si ce n'est par trahison : & c'étoit bien faire outrage à l'esprit de grace qui l'attiroit au Cloître, de mener une vie si sale, & si peu conforme à la Conventuelle qu'il vouloit embrasser. On n'a pas coûtume de faire des affronts & des torts à celui de qui on recherche la faveur & l'assistance. Ce n'étoit pas l'esprit de Dieu qui le conduisoit au desert, aussi a-t-il été comme Adam rebelle chassé de ce Paradis terrestre.

Encore si la véxation pouvoit lui donner de l'entendement, il trouveroit dans la prison la même grace qu'il eût rencontrée dans le Cloître. C'étoit la consolation du Bienheureux Pierre Celestin dans

la sienne, où il fut mis par les rigueurs du Pape Boniface VIII. son succeſſeur. Pierre, se disoit-il à soi-même, tu as maintenant ce que tu as tant souhaité, ce après quoi tu as tant soupiré dans les accablemens d'affaires inséparables de la Chaire de Saint Pierre. Tu as la solitude, le silence, la retraite, la cellule, la clôture, les ténébres ; dans cette étroite, mais bienheureuse prison, bénis Dieu en tout tems, puisqu'il t'a donné les désirs de ton ame, quoique d'une autre façon que tu ne pensois, mais plus assurée & plus agréable à ses yeux que celle que tu projettois, Dieu veut être servi à sa mode, non à la tienne : Que veux-tu au Ciel & en la terre, sinon sa sainte volonté. O bonne Croix long-tems désirée, maintenant presentée, je t'embrasse de tout mon cœur, reçois le Disciple de celui qui par toi a operé mon salut au milieu de la terre.

A la fin ce miserable prodigue sortit de prison, & se voyant l'oprobre du monde ; la douleur, la disette, & ses précedentes dissolutions le firent tomber sous l'effort d'une maladie, non-moins ignominieuse que douloureuse, qui le forcerent de se rendre à l'Hôpital, où il tomba par pieces rongé de vermine, & accablé d'ordures & de nécessité.

Lorsqu'on parloit au Bienheureux de quelques jeunes gens qui, avant que de se jetter dans le Cloître, se donnoient à cœur joye des vanitez & des voluptez du monde, auquel ils vouloient, disoient-ils, dire le dernier adieu, il avoit ces vocations-là fort suspectes ; & de fait il arrivoit peu souvent qu'ils perséveraſſent jusqu'à la Profession ; car ceux là méritent de perdre la grace de cet attrait, qui en font un si mauvais usage. Quand on disoit qu'ils reculoient pour mieux sauter : Ils pourroient bien tant reculer, répondoit-il, que leur secousse seroit si

grande qu'ils perdroient haleine quand ils viendroient à faire le saut.

Mais quand il en voyoit qui se disposoient de sang froid & de longue main à cette retraite du siecle, par la pénitence, l'oraison, le jeûne, la Communion & autres exercices de piété ; ceux-là, disoit-il, y vont tout à bon, ils ne se joüent pas, ou bien s'ils se joüent c'est à bon jeu, bon argent ; ils ne feront pas comme la femme de Loth, qui regarda en arriere, ni comme ces Israëlites qui regreterent les oignons d'Egypte.

CHAPITRE XVI.

Du Chapelet.

UNe personne que je connois ayant apris que notre Bienheureux avoit fait vœu en sa jeunesse de réciter tous les jours le Chapelet, desira de faire de même, mais néanmoins ne voulut pas le faire sans son avis.

Il lui dit, gardez-vous en bien.

L'autre lui dit, pourquoi refusez-vous aux autres le conseil que vous avez pris pour vous-même dès votre jeunesse.

Ce mot de jeunesse décide l'affaire, répondit-il, parce qu'en ce tems-là je le fis avec moins de considération ; mais maintenant que je suis plus avancé en âge, je vous dis ne le faites pas : Je ne vous dis pas, ne le dites point ; au contraire je vous le conseille autant que je puis, & vous exhorte de ne passer aucun jour sans le réciter, étant une priere très-agréable à Dieu, & à la sainte Vierge ; mais que ce soit par un propos ferme & arrêté, plûtôt que par vœu, afin que quand il vous arrivera de

l'omettre, vous ne vous exposiez pas au danger d'offenser Dieu; car ce n'est pas le tout de voüer, il faut rendre, & rendre sous peine de péché, ce qui n'est pas une petite affaire. Je vous assure que souvent cela m'a fort embarassé, & que souvent j'ai été sur le point de m'en faire dispenser, ou au moins de le faire changer en quelque autre œuvre de pareille importance, mais de moindre assujetissement.

CHAPITRE XVII.

Des fondations de Monasteres, & du choix des Superieures.

DURANT les treize ans qu'il a vécu depuis qu'il eut commencé à établir la Congrégation de sainte Marie, il ne reçût que douze fondations, & en refusa trois fois autant; ayant toûjours ce mot à la bouche, *peu & bien.*

Il craignoit de commettre la conduite des Monasteres à des Superieures qui ne fussent pas assez capables, sçachant bien que du chef tout le bien & le mal influë au reste du corps.

Pressé de divers endroits, il avoit des expédiens tout prêts pour refuser, jusques-là que j'eûs bien de la peine à obtenir une petite colonie pour notre ville de Belley. Il me disoit assez souvent: elles ne sont que de naître à la piété, il les faut un peu laisser affermir en leur condition. Ayons patience, & nous ferons assez, si ce peu que nous ferons, est au gré du grand Maître. Il est meilleur qu'elles croissent par les racines des vertus, que par les branches des maisons. En seront-elles plus parfaites pour avoir grand nombre de Monasteres.

Je vois que la plûpart des Ordres se sont par-là

relâchez de leur obſervance. Il eſt plus mal-aiſé qu'il ne ſemble de trouver de bonnes Superieures On croit en faire comme des Apôtres, les diſperſer parmi les Nations ; mais ſont-elles confirmées en grace comme les Apôtres. Souvent en voulant édifier on demolit, & au lieu de relever la gloire de Dieu, on la ravale ; en diſperſant on diſſipe. Son mot étoit : *Multiplicaſti gentem, ſed non magnificaſti lætitiam.* Vous avez multiplié le peuple, mais vous n'avez point augmenté la joye. *Iſai. 9. 3.*

Je ſçai bien que la plus grande gloire de Dieu, & le deſir d'attirer pluſieurs ames au ſervice de cette gloire, eſt le ſpécieux prétexte de cette multiplication ; mais je ne ſçai ſi c'en eſt toûjours le vrai motif, l'amour propre s'y fourrant ſouvent.

CHAPITRE XVIII.

De la prudence & de la ſimplicité.

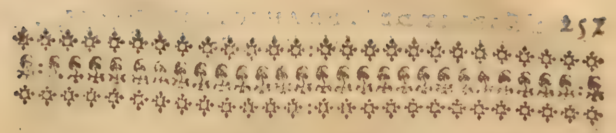
JE ne ſçai, diſoit-il, ce que m'a fait cette pauvre vertu de prudence, j'ai de la peine à l'aimer & ſi je l'aime, ce n'eſt que par néceſſité, d'autant qu'elle eſt le ſel & le flambeau de la vie. La beauté de la ſimplicité me ravit, & je donnerois toûjours cent ſerpens pour une colombe.

Je ſçai que leur mélange eſt utile, & que l'Evangile nous le recommande ; mais pourtant il me paroît qu'il faut faire comme en la compoſition du theriaque, où pour bien peu de ſerpent, on met beaucoup d'autres drogues ſalutaires. Si la doze de la colombe & du ſerpent étoit égale, je ne m'y voudrois pas fier ; le ſerpent pourroit tuer la colombe, non la colombe le ſerpent : c'eſt la plume d'aigle qui ronge les autres : c'eſt la lime qui mange ce *Matt. 10. 16.*

Rom. 8. 6. qu'elle frote : outre qu'il y a une certaine prudence humaine & de la chair, que l'Ecriture apelle mort, d'autant qu'elle ne ſert qu'à mal faire, & par des voyes obliques.

On me dit que dans un ſiécle ſi ruſé que le nôtre il faut de la prudence, au moins pour s'empêcher d'être ſurpris. Je ne blâme point cette maxime, mais je crois que cette autre eſt bien auſſi Evangelique,
2. Cor. 11. 19. qui nous aprend, que c'eſt une grande ſageſſe ſelon Dieu, de ſouffrir que l'on nous dévore, & qu'on nous prenne notre bien, ſçachant qu'un bien meilleur & plus aſſuré nous attend : en un mot un bon Chrétien aimera toûjours mieux être enclume que marteau, volé que voleur, meurtri que meurtrier, & martyr que tiran. Enrage le monde, creve la prudence du ſiécle, que la chair ſe deſeſpere, il vaut mieux être bon & ſimple, que fin & malicieux.





NEUVIÉME PARTIE.

CAAPITRE PREMIER.

Ce que c'est qu'aimer le prochain en Dieu.

L'Amour surnaturel de la charité que le S. Esprit repand en nos cœurs, nous fait aimer Dieu pour l'amour de lui d'un amour d'amitié, & le prochain aussi d'un amour d'amitié par raport à Dieu, qui veut que nous l'aimions ainsi, parce que cela lui plaît, & qu'il est glorifié par cet amour qui lui est raporté.

Cela s'apelle proprement aimer le prochain en Dieu & pour Dieu. Alors on ne cherche point son avantage, mais celui du prochain, & encore par raport à Dieu.

Cet amour est fort rare, parce que *tous* presque *cherchent leurs intérêts, non ceux de Jesus-Christ, ni de leur prochain* Philip 2. 21.

Les actes de charité que nous exerçons envers le " prochain dans la vûë de Dieu, sont, dit notre Bien- " Entre. 8. heureux, les plus parfaits, d'autant que tout tend " purement à Dieu : mais les services & autres assis- " tances que nous faisons à ceux que nous aimons " par inclination, sont beaucoup moindres en méri- " te, à cause de la grande complaisance & satisfac- " tion que nous avons à les faire, & que pour l'or- " dinaire nous les faisons plus par ce mouvement, " que pour l'amour de Dieu. „

En aimant le prochain en Dieu & pour Dieu, loin de l'aimer moins, on l'aime beaucoup plus, & bien plus parfaitement ; parce que ce raport à Dieu fait que notre amitié de naturelle devient surnaturelle, d'humaine divine, & de temporelle éternelle. C'est
Entret. 8. „ ce qui faisoit dire à notre Bienheureux que les ami„ tiez naturelles n'étoient pas de durée, parce que la „ cause en étant fragile, dès qu'il arrive quelque tra„ verse, elles se réfroidissent & s'alterent ; ce qui n'ar„ rive pas à celles qui sont fondées en Dieu, parce „ que la cause en est solide & permanente. Ce qui lui
Philot. part. 3. c. 19. a fait dire ailleurs, que tous les autres liens qui attachent les cœurs sont de verre & de fayence, mais celui de la très-sainte charité d'or & de diamant.

Entret. 8. „ A ce propos sainte Catherine de Sienne fait cette „ comparaison : Si vous prenez, dit-elle, un verre & „ que l'emplissant à une fontaine, vous bûviez dans „ ce verre sans l'ôter de la fontaine, encore que vous „ bûviez tant que vous voudrez, le verre ne se vui„ dera point ; mais si vous l'ôtez de la fontaine, quand „ vous aurez bû le verre sera vuide. Il en est ainsi des „ amitiez, quand on ne les retire point de leur sour„ ce, elles ne tarissent point.

Entret. 12. „ Il faut, disoit notre Bienheureux, voir le pro„ chain dans la poitrine du Sauveur : helas ! qui re„ garde le prochain hors de-là, court grand risque de „ ne l'aimer ni purement, ni constament, ni égale„ ment : mais là qui ne l'aimeroit, qui ne le suporte„ roit, qui ne souffriroit ses imperfections, qui le „ trouveroit de mauvaise grace, qui le trouveroit „ ennuyeux : or, il est ce prochain dans la poitrine du „ Sauveur, il est là comme très-aimé, & tant aima„ ble, que l'amant meurt pour lui.

„ Certes, conclut le Bienheureux, tout autre „ amour que celui-là, ou n'est pas amour, ou ne mé-

rite pas le nom d'amour, ou celui-là est infiniment «
plus qu'amour.»

Chapitre II.

Des témoignages de bienveillance.

On me demande si les témoignages de bienveillance que nous donnons contre notre propre sentiment à ceux contre qui nous avons des aversions naturelles, ne sont point des trahisons & des duplicitez, d'autant que nous leur faisons paroître toute autre chose que ce que nous avons dans le cœur.

La réponse est aisée, si nous distinguons la partie sensible de l'ame, d'avec la partie raisonnable, car l'aversion n'étant que dans celle-là, ce n'est nullement une duplicité, ni une trahison de les caresser selon celle-ci, qui est la principale & la superieure; & ces signes de bienveillance sont d'autant meilleurs & plus excellens qu'ils sont plus forcez, parce qu'ils marquent mieux l'empire de la raison sur les sens, c'est-là cette sainte violence qui ravit le Ciel, & qui est si agréable à Dieu, à qui la duplicité est si odieuse, qu'il prononce malediction contre ceux qui sont doubles de cœur. *Eccle. 2. 14.*

Mais, dit-on, si ceux à qui nous faisons ces caresses sçavoient ce combat des deux parties de notre ame, que penseroient ils de nous?

Il ne faut pas tant se soucier du jugement des hommes que de celui de Dieu. S'ils jugent selon la chair, ils doivent avoir pitié de notre misere, & de cette rebellion de la partie sensible de notre ame, contre la partie raisonnable; mais s'ils jugent selon Dieu, ce jugement ne pourra que nous être favorable, puisqu'il sera conforme à celui de Dieu même, qui est

Dieu de vérité, & qui connoît nos plus secretes pensées.

Une once de cet amour fort & raisonnable vaut mieux que cent livres du tendre & sensible, qui nous est commun avec les animaux, & qui souvent trahit notre raison, & lui fait prendre le change. Ce que nous faisons pour Dieu avec plus de repugnance de la part de la partie sensible de l'ame, fait connoître la surabondance de la grace, & la plus grande perfection de l'œuvre, d'autant que la source de son origine, qui est la grace, est plus élevée.

Ce que nous faisons pour Dieu avec plaisir nous doit être suspect, ou au moins nous doit faire tenir sur nos gardes, de peur que nous ne prenions le change, principalement en l'amour du prochain, où il y a tant d'embuches cachées, & tant de sujets qui nous détournent du saint amour de Dieu, la sympatie, la complaisance, l'intérêt honorable, utile, ou délectable, qui sont autant de brigands qui nous dérobent la vûë de Dieu, & nous enlevent son amour,
Galat. 3. 3. & nous font finir par la chair & le sang, après avoir commencé par l'esprit.

Judic. 16. 19. Le sens est comme une Dalila qui endort Samson pour le tondre, & qui surprend la raison lorsqu'elle sommeille. Ce n'est pas mal fait d'aimer en Dieu une personne qui nous est agréable, pourvû qu'en effet nous l'aimions plus à cause de Dieu, que parce qu'elle nous agrée; mais parce qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible de régarder la glace d'un miroir sans s'y voir, & s'y voir sans s'y considerer, & s'y considerer sans s'y plaire; plaisir qui insensiblement nous fait oublier le miroir pour penser à notre image, & ensuite à nous-mêmes; aussi est-il bien difficile de ne se regarder pas, & de ne s'arrêter pas à soi dans l'amour que nous portons au prochain, au lieu que pour l'aimer purement, il ne faut l'ai-

mer qu'en Dieu & pour Dieu, c'est-à-dire parce que Dieu est en lui, ou afin qu'il y soit.

CHAPITRE III.

Aimer d'être haï, & haïr d'être aimé.

IL vouloit qu'on aimât d'être haï pour Dieu, selon ce mot de l'Evangile: *Vous serez bienheureux quand les hommes vous haïront, & diront de vous toute sorte de mal à cause de moi; réjoüissez vous, parce que votre récompense est grande dans le Ciel.* C'est pourquoi il disoit souvent, *bienheureux ceux qui souffrent persecution pour la justice. Il ne faut pas s'étonner*, dit Jesus-Christ à ses Disciples, *si le monde vous haït, car il m'a haï le premier, parce que mon Royaume n'est pas de ce monde*; & vous autres aussi n'êtes pas de ce monde, l'amitié duquel est ennemie de Dieu; *si vous étiez de ce monde, il vous aimeroit; car vous seriez des siens.* C'est ainsi qu'il faut aimer d'être haï.

Matt. 3. 11 Luc. 6. 22. Matt. 5. 10. Joan. 15. 18. 18. 36. Jac. 4. 4. Joan. 15. 17.

1. Il faut aussi haïr d'être aimé, autrement qu'en Dieu & pour Dieu, à cause du grand danger qu'il y a que l'amitié humaine quelque honnête & légitime qu'elle soit en son origine, ne dégenere en quelque chose de mauvais, principalement quand elle se contracte entre personnes de different sexe.

2. Vouloir être aimé autrement qu'en Dieu, est une espece de larcin, parce que c'est dérober à Dieu quelque portion du cœur de ceux dont nous voulons être aimé, lesquels n'en ont pas, à beaucoup près, assez pour aimer Dieu, qui est infiniment plus grand que nos cœurs.

1 Joan. 3. 20

3. C'est blesser la jalousie de Dieu qui ne veut point avoir de rival, ni de compagnon en notre cœur. Il

faut que son amour soit tout, ou nul, Roi ou rien.

4. C'est une vanité trop grossiere de penser avoir quelque mérite par lequel on puisse avoir droit sur l'amour de quelqu'un.

Entret. 8. O que bienheureux sont ceux, dit notre Bienheu-
» reux, qui n'ont rien d'aimable; car ils sont assu-
» rez que l'amour qu'on leur porte est excellent,
» puisqu'il est tout en Dieu.

Aimer quelqu'un avec Dieu sans raporter cet amour à Dieu, quoiqu'on ne l'aime pas contre la loi de Dieu, c'est diminuer d'autant l'amour que nous devons à Dieu, lequel veut être aimé de tout notre cœur.

O Dieu! ou ôtez-nous du monde, ou ôtez le monde de nous. Arrachez notre cœur du monde, ou arrachez le monde de notre cœur. Tout ce qui n'est point Dieu, n'est rien, ou très-peu de chose. Que voulons-nous en la terre & au Ciel, sinon Dieu. Psal. 72. 25.

CHAPITRE IV.

De la charge Pastorale.

ME plaignant à lui des traverses, & des difficultez que je rencontrois en l'exercice de ma charge Pastorale; il me répondit qu'en entrant au service de Dieu, il falloit se préparer à la tentation; nul ne pouvant suivre Jesus-Christ ni être de ses Disciples, qu'en portant sa croix; ni avoir accès au Ciel que par le chemin des souffrances. Représentez-vous que notre premier pere, même en l'état d'innocence, fut placé dans le Paradis Terrestre pour y travailler, & le garder. Estimez-vous qu'il en fut banni après son péché pour ne rien faire. Pensez comme Dieu le condamne lui & toute sa posterité

Matt. 16. 24.

à travailler & à labourer une terre ingrate. Il y a bien plus de peine à défricher les esprits, que la terre, quelque rude, pierreuse & sterile qu'elle soit.

L'art des arts est la conduite des ames. Il ne s'en faut pas mêler si on ne se resout à mille travaux, & à mille traverses. Le Fils de Dieu étant un signe de contradiction, faut-il s'étonner si son ouvrage y est exposé. Il a tant travaillé, & tant souffert pour gagner des ames : ses Coadjuteurs & ses Cooperateurs qui ne sont que ses Disciples, auront-ils meilleur marché que leur maître. *Luc. 2. 34.*

Saint Paul disoit au jeune Evêque Timothée, *pressez à tems & à contre-tems, reprenez, exhortez, priez en toute patience & doctrine.* Remarquez qu'il met la patience devant la doctrine, d'autant que l'on ne vient à bout des esprits difficiles que par la patience. Par cette vertu nous possedons, non-seulement nos ames, mais encore celles des autres. L'homme patient surpasse en cela le vaillant, & encore plus le violent. Le même Apôtre aprend au-même Evêque à être vigilant & laborieux, & à garder en tout la sobriété; & se donne pour exemple dans les travaux, & dans les abstinences, dans la pauvreté, dans le froid, la nudité, la faim, la soif, & dans les souffrances à droite & à gauche, c'est-à-dire, de tous côtez. *2. Tim. 4. 2.* *Luc. 21. 19.* *2. Tim. 4. 5.* *2. Cor. 11. 27.*

Mais de peur que tant de difficultez ne m'abatissent le courage, il le relevoit aussi-tôt par l'exemple du Prince des Pasteurs, lequel avoit préferé l'oprobre de la croix à la joye & au contentement; pour operer notre salut. Il y ajoûtoit celui des Apôtres & des premiers Pasteurs de l'Eglise. Il faut prendre, disoit-il, l'héritage avec ses charges. Où il y a de l'amour il n'y a point de travail, ou s'il y en a, on l'aime. Que ne souffrit point Jacob *Hebr. 12. 2.* *S. Aug. l. du bono viduit. c. 20.* *Gen. 29. & 30.*

pour épouser Rachel. Quand une femme enfante,
Joan. 16. 21. elle est dans la douleur, mais ayant mis un homme au monde, elle perd jusqu'au souvenir de ses douleurs.
Rom. 8. 18. Après tout, les souffrances passageres de ce siécle, ne sont pas dignes d'être comparées à la gloire future dont nous joüirons dans le Ciel, où Dieu essuiera nos larmes, & où il n'y aura plus ni plaintes, ni travaux, ni douleurs, parce que toutes ces choses seront passées.

CHAPITRE V.

Des esprits trop résléchissans.

IL n'aprouvoit nullement les esprits trop résléchissans, qui font cent considérations sur des choses de néant. Ils ressemblent, disoit il, aux vers à soye, qui s'emprisonnent & s'embarassent dans leur travail.

Ces réfléxions continuelles sur soi & sur ses actions emportent beaucoup de tems, qui seroit mieux employé à agir, qu'à tant regarder ce que l'on fait. Souvent à force de regarder si l'on fait bien, on fait mal.

On demandoit au grand S. Antoine à quoi l'on pouvoit connoître si l'on prioit bien; à cela même, répondit-il, de ne le connoître pas; & celui-là prie bien qui est si occupé de Dieu, qu'il ne s'aperçoit pas qu'il prie. Celui qui en marchant compteroit ses pas, & les considereroit attentivement, ne feroit pas beaucoup de chemin en un jour.

Entret. 12. » Celui, dit notre Bienheureux, qui est bien atten-
» tif à plaire amoureusement à l'amour céleste, n'a
» ni le cœur, ni le loisir de tourner sur soi-même;
» son esprit tendant continuellement du côté où l'a-
» mour le porte. Il ne permet pas à son ame de faire

des retours sur elle-même, pour voir ce qu'elle « fait, ou si elle est satisfaite. Hélas! nos satisfac- « tions & consolations ne satisfont pas les yeux de « Dieu, mais elles contentent seulement ce miserable « amour & soin que nous avons de nous mêmes, « hors de Dieu, & de sa consideration.

Mais, me dira-t-on, ne faut-il pas que nous prenions garde à ce que nous faisons, sur tout quand il s'agit du service de Dieu; puisque l'Ecriture nous dit, que *toute la terre est en désolation*, *parce que nul ne pense en son cœur*, & ne fait point réfléxion sur soi-même? *Isai. 57. 1.*

Il ne faut que distinguer les tems pour accorder tout cela. On ne dit pas qu'il ne faille point faire de réfléxion sur soi-même, & sur sa conduite; ce seroit vivre en bête, & ne faire aucun usage de sa raison. Mais chaque chose a son tems, dit le sage. Il y a tems d'agir, & tems de réfléchir sur son action. Le peintre ne s'arrête pas à chaque trait de peinceau, pour juger de son ouvrage; il ne le fait que par intervales. *Eccl. 3.*

Les frequens examens de conscience sont fort bons, le soir, le matin & à midi. Tout chrétien affectionné à son salut, doit avoir soin de remonter l'horloge de son cœur, & même durant le jour, il est bon de tems en tems de prendre garde en quelle assiete il est; mais de n'avoir autre occupation que de considerer ce que l'on fait, ce n'est pas pour avancer beaucoup la gloire du Pere céleste, & c'est une attention, qui, à la fin devient incommode, & qui pour l'ordinaire ne se termine qu'à notre intérêt propre. Le sel & le sucre sont deux bonnes choses, mais il en faut user moderément.

CHAPITRE VI.

Des Supérieurs.

QUELQUES-UNS se plaignant au Bienheureux qu'on leur avoit donné un Supérieur ignorant à la place d'un autre qui les traitoit trop rudement, & ajoûtant à leurs plaintes des paroles grossieres, & même injurieuses, quoique d'une maniere envelopée; il leur dit, il ne faut jamais parler de la sorte des Supérieurs, pour miserables qu'ils soient. Dieu veut qu'on obéïsse, même à ceux qui sont rudes & fâcheux, car *qui resiste à la puissance, resiste à l'ordre de Dieu.*

1. Petr. 2. 18. Rom. 13. 2.

Et prenant la défense de ce Supérieur, il dit, si » Balaam fut bien instruit par une ânesse, à plus » forte raison devez-vous croire que Dieu, qui vous » a donné ce Supérieur, fera qu'il vous enseignera selon sa volonté, bien que peut-être ce ne sera » pas selon la vôtre.

Num. 22. 28. Entret. 11.

J'entens que ce bon personnage est fort doux, & que s'il n'en sçait pas beaucoup, il n'en fait pas moins bien, & que son exemple suplée au défaut de sa doctrine. Il vaut mieux avoir un Supérieur qui fasse le bien qu'il ne dit pas, qu'un autre qui dise le bien qu'il faut faire, mais qui ne le pratique pas.





DIXIÉME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De la mortification des inclinations naturelles.

C'EST une parole dorée de notre Bienheureux, & que j'ai oüi quelquefois de sa bouche, que *celui qui mortifie davantage ses inclinations naturelles, attire davantage les inspirations surnaturelles.*

Certes, la mortification intérieure & extérieure
est un grand moyen pour attirer sur nous les faveurs
du Ciel, pourvû qu'elle soit pratiquée en la chari-
té & par la charité. Ceux qui portent la mortifica- *2. Cor. 4. 10.*
tion de Jesus-Christ en leur corps & dans leur cœur
sont semblables à cette hostie du Prophete Elie, sur
laquelle descendit le feu du Ciel, ou à cette bouë *3. Reg. 18. 38.*
dont il est parlé dans les Machabées qui prit feu aux *L. 2. c. 1. v. 22.*
rayons du Soleil.

Comme la manne céleste ne fut donnée à Israël
dans le désert, qu'après qu'il eut consumé toutes les
farines qu'il avoit emportées de l'Egypte, aussi les
faveurs du Ciel sont-elles rarement départies à ceux
qui se conduisent encore selon les inclinations de la
terre. *Mon esprit*, dit le Seigneur, *ne demeurera point* *Gen. 6. 3.*
avec l'homme, parce qu'il est chair.

CHAPITRE II.

Du don de convertir les Hérétiques.

NOTRE Bienheureux a eu une grace très-particuliere du Ciel, pour convertir les pécheurs au dedans de l'Eglise, & pour ramener ceux qui étoient hors de l'Eglise dans le sein de cette mere, hors duquel nous ne sçaurions avoir Dieu pour pere.

A l'égard de ceux-ci, outre qu'en la réduction du Chablaix à la véritable Eglise, il a cooperé à la conversion de quarante à cinquante mille ames ; il en a ramené pour sa part plus de quinze à seize mille.

Ce don spécial qu'il avoit de les réduire, fit dire un jour au Grand Cardinal du Perron, l'honneur des lettres, que s'il n'étoit question que de confondre les Hérétiques, il pensoit en avoir trouvé le secret ; mais pour les convertir, qu'il falloit les envoyer à M. l'Evêque de Geneve, qui avoit commission du Ciel pour cela. M. le Cardinal de Berulle étoit dans le même sentiment, & disoit tout
Luc. 1. 66. haut que la main de Dieu étoit avec le Bienheureux François.

CHAPITRE III.

Des réformes.

ON l'a plusieurs fois employé dans les entreprises de réformes ; mais sa méthode étoit d'aller doucement en besogne & à pas de plomb, pratiquant cette devise, qu'il estimoit beaucoup : de se

hâter tout bellement. Il vouloit qu'en toutes choses on fit peu & bien ; & quoique la grace n'aime point les retardemens & les délais, néanmoins il ne vouloit pas que l'on marchât dans une ferveur peu judicieuse, qui donne toûjours dans les extrêmitez, & ne fait pas le bien, pour le vouloir tout à coup trop bien faire. Son grand mot étoit, *pedetentim.* Il désiroit que l'on gagnât terre pied à pied, répétant assez souvent cette parole du Sage, que *la route du* Prov. 4. 18.
Juste est semblable à l'aurore, qui s'acroît & s'avance peu à peu jusqu'à ce qu'elle ait amené le jour parfait. Le vrai progrès, disoit-il, se fait du moins au plus. Dieu même, qui n'a que faire de tems pour amener les choses à la perfection, quoiqu'il arrive fortement à la fin qu'il se propose, le fait néanmoins avec des dispositions si suaves, qu'elles sont presque imperceptibles.

Il n'imitoit pas ceux qui commencent la réformation par l'extérieur, pour parvenir, disent-ils, à l'intérieur, & demeurent si long-tems à l'écorce qu'ils en oublient la moëlle. Ceux-là imitent les Peintres ou les Sculpteurs qui ne travaillent que sur l'extérieur; & c'est plûtôt un fard & une illusion des sens, que quelque chose de véritable.

Quand il vouloit introduire la réformation en quelque Cloître, soit d'hommes, soit de filles, il ne demandoit en celui des hommes que deux choses : l'exercice de l'Oraison mentale, & de sa compagne inséparable la lecture spirituelle, & la fréquentation des deux Sacremens de Pénitence & d'Eucharistie. Avec cela, disoit-il, tout se fait sans bruit, sans effort, sans contradiction, doucement & insensiblement.

Pour les filles, il ne désiroit que deux choses, l'une pour le corps, l'autre pour l'ame. 1. Pour le corps,

la clôture telle qu'elle est ordonnée par le Concile de Trente ; sans cela il ne pensoit pas qu'elles pussent vivre avec réputation ni avec sûreté de leur honneur. 2. L'Oraison mentale deux fois le jour, une demie-heure à chaque fois. Avec cela, disoit-il, on peut aisément réduire des filles à leur devoir, & à leur vraie observance.

D'austéritez, & de mortifications corporelles, il n'en parloit point ; ne recommandant d'autres jeûnes que ceux de l'Eglise ; non la nudité des pieds, non l'abstinence de la viande, non la privation du linge, non les veilles de la nuit, non tant d'autres mortifications, saintes à la vérité, mais qui ne regardent d'elles-mêmes que l'extérieur.

Comme on le consultoit un jour, sur la nudité des pieds qu'on vouloit introduire en une maison Religieuse : Hé, dit-il, que ne laisse-t-on là les pieds chaussez, il faut réformer la tête & non les pieds.

CHAPITRE IV.

Il excite par ses larmes un pécheur à componction.

UN jour se présenta à lui pour se confesser un personnage qui racontoit ses pechez avec tant de hardiesse, pour ne pas dire d'effronterie, & avec si peu de ressentiment & de déplaisir, qu'il sembloit qu'il racontoit une histoire, jusqu'à s'écoûter soi-même, & se complaire en son discours.

Le Bienheureux connoissant à ce ton l'indisposition intérieure de cette ame, qui des trois parties du Sacrement de Pénitence n'en avoit qu'une, qui étoit la Confession, encore fort imparfaite, étant dépourvûë de cette pudeur & de cette sainte honte

qui la doit accompagner ; ſans l'interrompre en ſon narré, ſe mit à pleurer, à ſoupirer, à ſangloter.

Cette perſonne lui demanda ce qu'il avoit, & s'il ſe trouvoit mal. Hélas ! mon frere, lui dit-il, je me porte fort bien graces à Dieu, mais vous vous portez bien mal. L'autre lui replique hardiment qu'il ſe portoit bien auſſi. Hé bien, dit le Bienheureux, continuez. Il pourſuivit avec la même liberté, & diſoit ſans aucun ſentiment de douleur de terribles choſes. Le Bienheureux ſe mit à pleurer chaudement & abondamment. Cette perſonne lui demanda encore ce qu'il avoit à pleurer. Hélas ! dit le Bienheureux, c'eſt de ce que vous ne pleurez pas.

Celui qui avoit été inſenſible au premier coup d'éperon ; l'heure de ſa viſite, comme il eſt à croire, étant venuë, ne le fut pas à ce ſecond ; & ce rocher frapé de cette verge, donna ſoudain des eaux, & s'écria : O moi miſerable, qui n'ai point de regret de mes énormes péchés, & ils arrachent des larmes à celui qui eſt innocent. Cela le toucha ſi puiſſamment qu'il en penſa tomber en défaillance, ſi le Bienheureux ne l'eût conſolé ; & lui enſeignant l'acte de contrition, qu'il fit avec une componction miraculeuſe, il le remit en l'aſſiette néceſſaire pour recevoir la grace du Sacrement ; & dès ce moment ſe donna tout à Dieu, & devint un modele de pénitence.

Ce pénitent a découvert lui-même ceci à un de ſes intimes, qui ſans le nommer, en a fait le rapport, & ajoûtoit ce trait, qui eſt d'aſſez bonne grace. Les autres Confeſſeurs, diſoit-il, font quelquefois pleurer leurs pénitens, mais moi j'ai fait pleurer mon Confeſſeur. Il eſt vrai qu'il m'a bien rendu mon change ; & Dieu veüille, pour le ſalut de mon ame que j'en ſois bien changé, & que je ne perde jamais la grace qui me fut alors conferée par la bénédic-

Psal. 45. 9. tion de ses mains. *Venez & voyez les prodiges & les merveilles que la puissance de Dieu fait sur la terre, & que sa grace opere dans les cœurs.*

CHAPITRE V.

Il console merveilleusement un autre pénitent.

UN particulier, connu de notre Bienheureux, ayant fait un extrême effort sur soi-même pour lui faire une Confession générale, où il lui fit un ample chapitre des péchez de sa jeunesse; le Bienheureux trouvant cette Confession fort à son gré, & la disposition de cette ame lui plaisant, il lui en témoigna beaucoup de contentement & de satisfaction.

C'est, lui dit le pénitent, pour me consoler ce que vous en faites; mais en votre ame pouvez-vous estimer un si grand pécheur?

Après votre absolution, reprit le Bienheureux, je serois un vrai Pharisien, si je vous regardois comme tel. Vous me paroissez plus blanc que la neige, & sem-
4. Reg. 5. 14. blable à Naaman sortant du Jourdain. Au reste, je suis obligé de vous en aimer doublement.

Voyant la dilection & la confiance que Dieu vous a donnée pour moi, je vous regarde comme mon fils que je viens d'engendrer en Jesus-Christ, ou plûtôt dans le cœur duquel Jesus-Christ vient d'être formé par mon ministere.

Quant à l'estime, elle redouble à proportion de mon amour pour vous. De vase d'ignominie, je vous vois changé en un vase d'honneur & de sanctifica-
Psal. 76. 11. tion, par un changement de la droite du très-Haut. Notre-Seigneur ne changea pas le dessein qu'il avoit d'établir S. Pierre sur toute son Eglise après son péché

ché, ayant plus d'égard à ses larmes qu'à sa chute, à sa repentance qu'à sa faute.

Au surplus je serois trop insensible, si je ne prenois ma part de la joye qui est maintenant dans les Cieux parmi les Anges de Dieu, sur le changement & la purification de votre cher cœur. Croyez-moi, les larmes que j'ai vû couler de vos yeux ont fait en mon ame, ce que fait l'eau des forgerons, qui embrase plûtôt qu'elle n'éteint le feu de leurs fourneaux. O Dieu que j'aime votre cœur, qui aime maintenant Dieu tout de bon. *Luc. 15. 10.*

Ce pénitent s'en alla si satisfait du Tribunal de la Pénitence, que depuis, à ce qu'il déclara à un de ses amis, il n'avoit point de délices plus agréables que de se confesser, jusqu'à importuner ses Confesseurs par ses trop fréquentes confessions. Son cher mot étoit *Lavez-moi, Seigneur, de plus en plus* ; & appelloit le Bienheureux l'Ange de la piscine probatique. *Psal 50. 4.* *Joan. 5.*

Chapitre VI.

Marcher selon l'esprit de la Foy.

On me demande ce que notre Bienheureux entend quand il dit, qu'*il faut marcher devant Dieu selon l'esprit de la foi.*

Je répons : Marcher ainsi, c'est se conduire non selon les maximes qui nous sont suggerées par la chair & le sang, ou par la raison humaine, mais selon celles qui nous sont revelées par le Pere céleste. C'est rechercher Jesus-Christ à la façon des Mages à la lumiere & à la clarté d'une étoile.

Mais marcher dans la foi vive, ce n'est pas seulement marcher en la lumiere de la foi, mais encore

à la chaleur de la sainte charité, qui est l'ame de la vie de la foi. C'est marcher comme Abraham *en la*
Gen. 18. 1. *ferveur du jour.* Ce n'est pas seulement croire, mais faire.

Ceux au contraire qui ne suivent que le flambeau de la prudence de la chair & de la raison humaine, ressemblent à ceux qui durant la nuit ne marchent qu'à la lueur de ces ardens, qui peu à peu les conduisent en des précipices. Exemple : La lumiere de la prudence de la chair dicte qu'il faut haïr ses ennemis, celle de la foi nous enseigne à les aimer. Celle-là dit, vange-toi : celle-ci, pardonne les offenses, comme tu veux que Dieu te pardonne. Celle-là dit qu'il faut amasser des biens, que les riches sont heureux, qu'il ne faut se laisser manquer de rien : celle-ci dit, non : mais bienheureux le peuple de qui
Psal. 143. 15. le Seigneur est le Dieu. Bienheureux les pauvres d'es-
Matt. 5. prit. Va, vends tout ce que tu as, & le donne aux
Matt. 19. 21. pauvres. Si vous avez des richesses, n'y attachez
Matt. 5. 40. point votre cœur. A qui te prend ton manteau, don-
1. Tim. 6. 10. ne encore ta robe. Le désir des richesses est la racine de tous les maux.

Celle-là dit que c'est un affront insuportable de recevoir un souflet : celle-ci nous dit de tendre l'autre joüe, & tient à honneur & se réjoüit de souffrir des affronts pour le nom de Jesus-Christ. En un mot le jour n'est point plus opposé à la nuit, & la lumiere aux ténébres, que les maximes de la foi à celles de la prudence mondaine.

CHAPITRE VII.

De la Congrégation des Filles de la Visitation.

QUelqu'un lui parlant un jour de la Congrégation des Filles de la Visitation, lui disoit : mais que voulez vous faire de cette Congrégation de femmes & de filles? de quoi serviront-elles à l'Eglise de Dieu ? n'y en a-t-il pas déja assez d'autres, ausquelles se pourroient ranger celles qui se présenteront à celle-ci ? Ne feriez-vous pas mieux d'en instituer une d'Ecclesiastiques? le tems que vous donnez à l'Institution de ces filles, ausquelles il faut répéter cent fois une chose avant qu'elles la retiennent, seroit plus utilement employé à instruire des Ecclesiastiques. De plus c'est un trésor enfoüi, une lampe sous le boisseau : n'est-ce pas peindre sur les eaux, & semer sur le sable?

A cela notre Bienheureux souriant gracieusement répondit avec une serenité & une suavité nompareille. Il ne m'appartient pas de travailler en des matieres si relevées. C'est aux Orfévres à manier l'or & l'argent, & aux Potiers la terre. Croyez-moi, Dieu est un grand Ouvrier, avec de pauvres outils il sçait faire de grands ouvrages. *Il choisit* ordinairement *ce qu'il y a de foible pour confondre ce qui est fort* ; l'ignorance pour confondre la science, & ce qui n'est rien pour détruire ce qui semble être quelque chose. 1. Cor. 1.27.

Que n'a-t-il pas fait avec une verge en la main de Moïse, avec une machoire en celle de Samson? Par qui a-t-il vaincu Holoferne, que par la main d'une femme? Quand il a créé tout le monde, où en a-t-il pris la matiere que dans le néant? Convenez

avec moi que de grands embrasemens peuvent naître d'une petite étincelle. Où fût trouvé le feu sacré au retour de la captivité, sinon dans un peu de boüe?

Jacob. 3. *1. Mach. 1. 22.*

Ce sexe infirme est digne d'une grande compassion; c'est pourquoi il en faut avoir plus de soin que de celui qui est fort. *La charge des ames n'est pas tant des fortes que des foibles*, dit S. Bernard. Notre-Seigneur ne lui a pas dénié son assistance, il étoit ordinairement suivi de plusieurs, & elles ne le quitterent point à la Croix, où il fut abandonné de tous ses Disciples, excepté de son Bien-aimé. L'Eglise qui donne à ce sexe le nom de dévot, ne l'a pas en si basse estime.

Au reste, pour combien comptez-vous le bon exemple qu'elles peuvent répandre par tout où Dieu les appellera? N'est-ce rien, à votre avis, d'être une bonne odeur en Jesus-Christ, & odeur de vie à la vie? Des deux qualitez désirées aux Pasteurs, la parole & l'exemple, laquelle pensez-vous être la plus estimable? Pour moi j'estime plus une once de celle-ci, que cent livres de l'autre. Sans la bonne vie, la science se tourne en scandale: c'est une cloche qui sonne, mais qui ne va jamais à l'Office; de là le reproche: *Médecin, guéris-toi toi-même.*

Luc. 4. 23.

Il est vrai qu'il y a quantité d'autres Congrégations en l'Eglise, ausquelles se pourroient ranger quelques-unes de celles qui s'enrollent en celle-ci, mais aussi plusieurs se rangent en celle-ci, qui ne pourroient pas s'enroller en celles là, à cause de leur âge, ou de leurs infirmitez & débilitez, qui les rendent incapables de soûtenir les austéritez corporelles des autres Ordres. Que si l'on en reçoit en celle-ci de fortes & de robustes, c'est pour servir les infirmes & les malades, pour lesquelles principalement cette Congrégation est instituée, & pour mettre en pra-

tique cette parole sacrée : *Portez les fardeaux les uns des autres, & ainsi vous accomplirez la Loy de J. C.* Gal, 6. 2.

Pour l'exhortation que vous me faites de penser à quelque Congrégation d'Ecclesiastiques, ne voyez-vous pas que la voilà toute dressée par ce grand & fidele serviteur de Dieu M. de Berulle, qui a bien plus de capacité pour cela, & beaucoup plus de loisir que moi, qui suis chargé d'un Diocèse si pesant, & qui est comme le centre des erreurs qui troublent l'Eglise. Au reste, nous laissons aux grands ouvriers les grands desseins, Dieu fera ce qu'il lui plaira de cette petite source de mon travail.

CHAPITRE VIII.

Mépris de l'estime.

CE n'est pas qu'il prît plaisir que l'on mît les chiens dans la dépense, ni les chevres dans les vignes en faisant litiere de la réputation.

Il vouloit que l'on en eût soin, mais plus pour le service de Dieu, que pour son propre honneur ; & plus pour éviter le scandale, que pour en augmenter sa propre gloire.

Il comparoit la réputation au tabac, qui peut servir étant pris rarement & modérement ; mais qui nuit & noircit le cerveau, quand on en use trop souvent & avec intempérance. Il pratiquoit le premier ce qu'il enseignoit sur ce sujet. Des esprits intéressez ayant pris d'un mauvais biais un conseil fort saint qu'il avoit donné à Paris à quelques personnes d'une rare vertu, en prirent sujet de le timpaniser. Il m'écrivit sur cela, & me disoit ces mots : On me mande de Paris que l'on m'y rase la barbe à «

» bon escient, mais j'espere que Dieu la fera recroî-
» tre plus peuplée que jamais, si cela est nécessaire
» pour son service. Certes, je ne veux de réputation
» qu'autant qu'il en faut pour cela; car pourvû que
» Dieu soit servi, qu'importe que ce soit par bonne
» ou mauvaise renommée; par l'éclat ou le décri de
» notre réputation. »

Mon Dieu, me disoit-il un jour; mais qu'est-ce que réputation, que tant de gens se sacrifient à cette idole?

Après tout, c'est un songe, une ombre, une opinion, une fumée, une loüange, dont la mémoire périt avec le son; une estime qui est souvent si fausse, que plusieurs admirent de se voir loüez des vertus dont ils sçavent bien qu'ils ont les vices contraires, & blâmez de défauts qui ne sont nullement en eux.

Ceux qui se plaignent des médisances sont bien délicats. C'est une petite croix de paroles, que l'air emporte. Ce mot, il m'a piqué, pour dire il m'a dit une injure, me déplaît; car il y a bien de la différence entre le bourdonnement d'une abeille, & sa piqueure. Il faut avoir l'oreille & la peau bien tendres, si celle-là ne peut souffrir le bruit d'une mouche, & si celle-ci est piquée de ce sifflement.

Ceux-là consultoient la prudence de la chair, qui ont fabriqué ce proverbe : bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée, préférant la réputation aux richesses. O que cela est éloigné de l'esprit de la foi ! Y eut-il jamais réputation déchirée comme celle de Jesus-Christ ? De quelles injures n'a-t-il point été attaqué ? De quelle calomnie n'a-t-il pas été chargé ? Cependant *le Pere lui a donné un*
Philipp. 2. 9. *nom par-dessus tout nom, & l'a élevé à proportion qu'il*
Act. 5. 41. *a été abaissé*. Et les Apôtres ne sortoient-ils pas joyeux

des assemblées, où ils avoient reçû des affronts pour le nom de Jesus.

O! mais c'est une gloire de souffrir pour un si digne sujet. Je l'entens bien, nous ne voulons que des persécutions illustres, afin que notre lumiere éclate au milieu des ténébres, & que notre vanité brille parmi nos souffrances, nous voudrions être crucifiez glorieusement. A votre avis, quand les Martyrs ont souffert tant de cruels suplices, étoient-ils loüez des spectateurs: au contraire, n'en étoient-ils pas maudits, & tenus en exécration; & qu'il y a peu de gens qui veüillent sacrifier leur réputation, pour avancer par ce sacrifice la gloire de celui qui est mort si ignominieusement sur la Croix, pour nous mériter une gloire qui n'aura point de fin.

CHAPITRE IX.

De la pureté du divin Amour.

TOUTES les actions, intentions & prétentions de ce Saint Prélat, n'avoient d'autre but que la pureté du divin amour: aussi est-ce le comble de toute la perfection du Chrétien, & en cette vie & en l'autre; & quiconque la cherche autre part, se trompe.

En voici deux traits qui en sont la preuve. Plaise, « disoit-il un jour dans une de ses lettres, à l'immense « bonté de Dieu, que son amour soit notre grand « amour. Hélas! mais quand sera-ce qu'il nous con- « sumera, & quand consumera-t-il notre vie, pour « nous faire entierement mourir à nous-mêmes, & « entierement vivre à lui? ô qu'à lui seul soit à ja- « mais honneur, gloire & bénédiction.

Le second trait est celui-ci, qu'il dit un jour en-

l'excès de son esprit à une personne de confiance, de qui nous le tenons : „ Certes, dit-il, si je con-
„ noissois un seul filet d'affection en mon ame qui ne
„ fût de Dieu, en Dieu, ou pour Dieu, je m'en dé-
„ ferois aussi-tôt ; & j'aimerois mieux n'être point
„ du tout, que de n'être point tout à Dieu, &
„ sans réserve. Si je sçavois la moindre partie en moi
„ qui ne fût point marquée de la marque de Jesus-
„ Christ, je m'en désaisirois incontinent, & la re-
„ jetterois en la maniere que l'Ecriture nous ensei-
„ gne, qu'il faut arracher l'œil & couper la main,
„ ou le pied qui nous scandalisent.

Tout ce qui n'étoit point Dieu, à Dieu, en Dieu, pour Dieu & selon Dieu, non-seulement n'étoit rien à notre Bienheureux, mais lui étoit en horreur ; car il avoit toûjours devant les yeux ce mot de notre grand Maître : *Qui n'est point pour moi, est contre moi.* De-là cette maxime, qu'il avoit assèz ordinairement en la bouche, que pour augmenter l'amour de Dieu, il falloit en accroître le désir ; & que pour en accroître ce désir, il falloit diminuer les autres désirs.

Luc. 11, 23.

Voyez ce qu'il enseigne sur ce sujet en son traité de l'amour Dieu, liv. 12. chap. 2. & 3.

CHAPITRE X.

De l'humilité.

NOTRE Bienheureux vouloit que l'humilité, soit celle de l'entendement, soit celle de la volonté, fût animée de la charité, disant qu'autrement c'étoit pratiquer les vertus à la payenne.

Il désiroit que l'on aimât l'abjection pour plaire à Dieu par des humiliations, où il y auroit moins

de notre choix ; disant que les croix que nous taillons, sont toûjours plus délicates que les autres ; & il prisoit plus une once de souffrance, que plusieurs livres d'action, quoique bonne, procédante de notre propre volonté.

Le suport des oprobres, abaissemens, abjections, étoit à son jugement la vraie pierre de touche de l'humilité, parce que l'on étoit en cela plus conforme à Jesus-Christ, modele de toute solide vertu, lequel *s'étoit anéanti & humilié soi-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, & la mort ignominieuse de la Croix.* Philipp. 2.

Il mettoit ensuite la recherche volontaire des humiliations & abjections, quand elles ne nous venoient pas de dehors, mais il vouloit en cela beaucoup de discrétion, parce que l'amour propre se peut subtilement & imperceptiblement glisser dans cette recherche.

Il regardoit comme un profond dégré d'humilité de se plaire & délecter dans les humiliations & abjections, comme dans les plus grands honneurs, & de se déplaire dans les honneurs, comme les esprits vains ont coutume de s'y plaire, & de se fâcher dans les mépris & les affronts. Il alléguoit sur ce sujet les exemples de Moïse, qui avoit préferé l'opprobre d'Israël, à la gloire de la Cour de Pharaon : *Heb.* 11. 2[illegible] d'Ester, qui avoit en abomination la pompe des ornemens, dont on la paroit pour plaire aux yeux du Roi Assuerus, dont elle étoit l'épouse : des Apôtres qui tenoient à grande joye de souffrir des opprobres pour le nom de Jesus : & de David, qui dansa devant l'Arche, se réjoüissant de paroître vil aux yeux de sa femme Michol, fille du Roi Saül. *C.* 14. *v.* 1[illegible] *Act.* 5. 41. 2. *Reg.* 6. [illegible] 14. & 22.

Il désiroit encore que l'humilité fût accompagnée de l'obéïssance, se fondant sur ce mot de

Philipp. 2. 7. S. Paul, que Notre-Seigneur *s'étoit humilié, se rendant obéïssant.* Voyez-vous, disoit-il, à quoi il faut mesurer l'humilité, c'est à l'obéïssance. Si vous obéïssez promptement, franchement, sans murmure, avec joye, sans retour, sans replique, vous êtes vraiment humble & sans l'humilité il est mal-aisé d'être vraiment obéïssant; car l'obéïssance veut de la soumission, & le vrai humble se regarde comme inférieur & sujet à toute créature pour l'amour de Jesus-Christ, & re-
1. Cor. 4. 13. garde toutes personnes pour ses Supérieurs, *se tenant pour l'oprobre des hommes, le rebut & la baleyeure du monde.*

Il recommandoit de détremper toutes ses actions dans l'esprit d'humilité, & de cacher aux yeux des hommes, autant qu'il se peut, ses bonnes œuvres, & de souhaiter qu'elles ne fussent vûës que de Dieu. Il ne vouloit pourtant pas que l'on se gênât, & contraignît jusqu'à ce point, de ne rien faire de bien aux yeux d'autrui. Il aimoit une humilité noble, illustre, remplie de courage, non lâche & timide. Il ne vouloit pas que l'on fit rien pour une si vaine fin que la loüange; mais aussi ne vouloit-il pas que l'on cessât de faire le bien, de peur d'en recevoir de l'estime & de l'aplaudissement. C'est à faire, disoit-il, à de foibles têtes, de prendre la migraine à la senteur des roses.

Sur tout, il recommandoit que l'on ne parlât jamais de soi ni en bien ni en mal que par pure nécessité, encore avec grande sobriété; & c'étoit son avis que se loüer & blâmer soi-même, procédoit de même racine de vanité. Pour la vanterie, elle est si ridicule, qu'elle est siflée même des plus grossiers. Et quant aux paroles de mépris de soi, si elles ne sortent d'une grande cordialité, & d'un esprit extrêmement persuadé de la vérité de sa propre misere, elles sont la fleur de la plus fine de toutes les vani-

tez ; car il arrive rarement que celui qui les profere, ou les croye lui-même, ou desire effectivement que ceux à qui il les dit les croyent ; il souhaite plûtôt être tenu pour humble, & par-là ressemble aux rameurs, qui tournent le dos au lieu où ils tendent de toute la force de leurs bras.

CHAPITRE XI.

Du soin des Evêques pour le temporel.

JE m'accusois un jour à lui du peu d'attention que j'avois au temporel de mon Evêché, duquel je me remettois entierement à la fidélité de mes œconômes, & je craignois que cette négligence ne me tournât à péché parce que c'est un bien dont il me faudra rendre compte à Dieu, & cependant je n'y connoissois & n'y entendois rien du tout.

Et moi, me répondit-il, je vous assure que je ne fis jamais rendre de compte à celui qui manie mon revenu, & j'ai bien raison de m'en fier mieux à lui qu'à moi ; car outre que sa fidélité m'est assez connuë, il entend bien mieux l'œconomie que moi, qui gâterois tout mon ménage si je m'en mélois.

Mais, lui dis-je, il n'en est pas de ce bien comme des patrimoines dont on fait ce que l'on veut, on le laisse perdre, on le donne, on taille & on coupe à son gré. Mais laisser déperir celui-ci, quoi ? Certes, s'il falloit plaider, cela me donneroit bien de la peine, pour le temporel j'entends ; car pour le spirituel, qui regarde plus purement le service de Dieu, je n'en rabattrois pas un point.

Il se prit à soûrire fort gratieusement. A vôtre avis, le bien patrimonial est-il moins le bien de

Psal. 23. 1. Dieu, que celui de votre Bénefice? Avez-vous oublié le Pseaume *Domini est terra*? & pensez-vous qu'il soit permis de dissiper son patrimoine, & qu'on n'ait point à en rendre compte à Dieu?

Certes, vous me faites souvenir d'un grand Seigneur, lequel quoique fort riche, étoit si attaché à ses biens, que chacun l'accusoit d'avarice, & le blâmoit d'autant plus qu'il n'avoit point d'enfans, ni aparence d'en avoir. Il avoit un frere Archevêque qui étoit d'humeur toute contraire, car il étoit dans la prodigalité & dans la dépense si avant, qu'il étoit assez endetté, & quelquefois sa marmite renversée. Un jour un Cavalier représentant à ce grand Seigneur, que l'Archevêque son frere tenoit un train de Prince, & jettoit tout par les fenêtres: Je le pense bien, repartit-il, il n'a ses bénéfices que pour sa vie. Le Cavalier lui repliqua brusquement, & vous, Monsieur, pour combien de vies avez-vous vos Marquisats & vos Comtez?

Ce bon Seigneur n'étoit pas de votre humeur, qui pensoit que le bien d'Eglise se dût manier à la fourche, & le patrimoine être conservé comme une chose sacrée. Il faut avoir l'esprit égal, & regarder l'un & l'autre bien comme étant à Dieu, qui nous en a rendu dispensateurs, & non dissipateurs. L'important est de lui être fidele en l'un & en l'autre.

Laissons-là le patrimoine, lui dis-je, parlons de celui de l'Eglise, c'est celui qui me pese le plus. Plaideriez-vous si l'on vous troubloit dans le revenu de votre Evêché?

N'en doutez pas, me dit-il, & je vendrois la patene pour défendre le calice.

Mais quoi, vous solliciteriez vous-même?

Oüi, dit-il, si c'étoit une pure nécéssité: mais comme j'en touche le revenu par Procureur, je

pourrois bien aussi plaider par solliciteur; mais de ma part j'écrirois, & remuerois toute pierre pour défendre le bien de ma crosse.

Et que deviendra, lui dis-je, notre maxime Evangelique : *A qui t'ôte le manteau, donne encore la robe.* *Matt. 5. 40.*

Il repartit : ne voyez-vous pas qu'il parle de notre manteau : mais ce bien de bénéfice, je parle du fond, est-il à vous en proprieté ou à l'Eglise ? Certes pour le revenu, je ne m'en mettrois pas beaucoup en peine. Il en est comme de la barbe, plus on la rase, plus touffuë elle revient : comme la source qui s'éclaircit, plus on la puise : mais quand on jette des pierres dans un puits, comme firent ceux de la Palestine dans les puits d'Abraham, c'est alors qu'il se faut défendre; je dis quand on attaque le fond, & que l'on sappe les fondemens de la maison, que nous promettons de conserver & de défendre. *Genes. 26. 15.*

A la fin il me dit une notable Sentence de S. Bernard, dont il m'est toûjours souvenu depuis. Les bons Evêques, dit-il, gouvernent leur temporel par des œconomes, & leur spirituel par eux mêmes : les mauvais au contraire conduisent par leurs propres mains leur temporel, se font rendre un compte éxact par leurs fermiers & gens d'affaire; mais du spirituel, ils s'en raportent à leurs grands Vicaires, Officiaux & Archidiacres, sans s'enquerir beaucoup d'eux, comment ils s'acquitent de leurs charges. *De Consid. l. 4. c. 6.*

Certes, si les Evêques ont les Curez sous eux, qui les déchargent d'une partie du soin spirituel de leurs troupeaux, étant appellez en la part du soin de la sollicitude Pastorale, combien plus raisonnablement se peuvent-ils reposer sur de fideles administrateurs de la conduite de leur temporel, pour s'employer à la priere, à l'étude, à l'administration de

la parole, & des Sacremens, & autres fonctions Episcopales?

Pourquoi ne diront-ils pas ce que ce Roi disoit à
Gen. 14. 21. Abraham: *Donnez-moi les ames & prenez le reste pour*
Matt. 6. 25. *vous*; certes, *l'ame est plus que la viande, & le corps plus que le vêtement.*

CHAPITRE XII.

De l'empressement.

IL étoit l'ennemi juré de l'empressement, & l'apelloit ordinairement la peste de la dévotion; car la dévotion est une ferveur douce & tranquille, & l'autre est un boüillonnement indiscret & turbulent, qui démolit en pensant édifier.

Sur tous les empressemens il blâmoit celui qui vouloit faire plusieurs choses en même tems. Il apelloit cela vouloir enfiler plusieurs aiguilles à la fois. Qui entreprend deux ouvrages en même-tems, ne réussit en aucun.

Quand il faisoit quelque chose, ou traitoit de quelque affaire, il y apliquoit tout son esprit, comme n'ayant que cela à traiter, & comme si ç'eût été la derniere chose qu'il eût à faire en ce monde.

Quelquefois quand on lui voyoit consumer de bonnes heures avec de petites gens, qui l'entretenoient de choses fort legeres, il répondoit: Elles leur paroissent grandes, & desirent d'être consolez, comme si elles étoient telles. Dieu sçait bien que je n'ai pas besoin de plus grand emploi. Toute occupation m'est indifferente, pourvû qu'elle regarde son service. Tandis que je fais ces petits ouvrages, je ne suis pas obligé d'en faire d'autres. N'est-ce

pas faire un assez grand ouvrage, que de faire la volonté de Dieu ?

C'est rendre les petites actions fort grandes, que de les faire avec un grand desir de plaire à Dieu, lequel mérite nos services, non par l'excellence de l'œuvre, mais par l'amour qui l'accompagne, & cet amour par sa pureté, & cette pureté par l'unité de son intention.

CHAPITRE XIII.

Du sentiment de la divine présence.

ON demande ce qu'il faut faire quand Dieu nous prive de ses consolations, & de la douceur du sentiment de sa présence.

C'est alors qu'il faut montrer si nous suivons Jesus-Christ pour du pain, comme ces troupes qui le suivoient dans le désert, ou si nous avons le cœur assez bon pour dire avec les Apôtres; *Allons & mourons avec lui.* Joan. 11. 16. Que de personnes aiment le Sauveur sur le Tabor, qui l'abandonnent quand il est question de le suivre sur le Calvaire ! Hirondelles qui fuyent les froides régions de l'adversité, pour voler aux chaudes régions de la prosperité !

Sçavez-vous ce qu'il faut faire quand Dieu nous ôte ce goût sensible, cette suavité, & cette consolation ! Il le faut remercier comme d'une faveur ; comme un brave soldat qui remercie son Capitaine, quand il l'employe en des occasions hazardeuses & difficiles ; parce que par-là il lui témoigne l'estime qu'il fait de son courage, de son affection, & de sa fidelité.

Le mauvais esprit l'entendoit bien, lorsqu'il dit à Dieu : *Pensez-vous que Job vous serve pour rien,* Cap. 1. v. 9.

c'est qu'il trouve son compte à votre service ; mettez le un peu à l'épreuve, & vous verrez s'il vous sera fidele. Le voilà à cette épreuve si rude, le grand Job, il demeure parmi ces vagues immobile comme un rocher, & invariable en sa droiture ; c'est pour cela que tout lui fut rendu au double.

Mais ne faut-il pas plûtôt remercier Dieu quand il nous envoye des consolations ? Oüi certes, & quand il nous les ôte aussi : pour dire avec David :
Psal. 33. 1. *Je benirai le Seigneur en tout tems, sa loüange sera*
Cap. 1 v. 21. *toûjours en ma bouche* ; & avec Job : *Le Seigneur m'avoit donné des biens, le Seigneur me les a ôtez, son saint Nom soit beni.*

L'enfant remercie sa mere quand elle lui donne le sucre, & pleure quand elle le lui ôte, parce que cela lui engendre des vers. Pourquoi la remercie-t-il ? C'est parce qu'il est friand de cette douceur. Pourquoi pleure-t-il ? Parce qu'il est enfant, & ne connoît pas le bien que sa mere lui fait, en le privant de cette nourriture qui lui est nuisible. Voilà votre vrai portrait.

O que nous serions mal l'écho de ces grands Saints, dont l'un disoit parmi les consolations : retirez-vous, de moi, Seigneur ; l'autre : c'est assez, Seigneur, c'est assez ; l'autre : c'est trop, c'est trop pour un mortel ; l'autre, qui est notre Bienheureux Pere : retenez, Seigneur, le déluge de vos faveurs, & de vos consolations, j'en suis noyé & submergé. Qu'il y a beaucoup d'échos de S. Pierre, & qui di-
Matt. 17. 4. sent avec lui : *Il nous est bon d'être ici, faisons-y trois tabernacles.*

Vous désirez sçavoir pourquoi j'ai dit, qu'il faut rendre graces à Dieu de ces soustraction. C'est 1°. Parce qu'il le faut benir en tout événement, & adorer en toutes choses sa volonté, ses dispositions, & les

les ordres de sa Providence. 2°. Parce qu'il ne fait rien que pour notre bien, même pour notre mieux 3°. Parce que tout se convertit en bien pour ceux qui l'aiment, & qu'il aime. 4°. Parce que nous sommes enfans de la Croix, & que *nous devons nous réjoüir en la participation des souffrances de notre Seigneur.* 5°. Parce que dans la desolation & les secheresses, nous avons plus de moyens de témoigner à Dieu notre fidelité. 6°. Parce que le sucre des consolations sensibles engendre pour l'ordinaire les vers de la complaisance, & cette complaisance produit l'orgueil, qui est le poison de l'ame, & le corrupteur de toute bonne œuvre. 7°. Parce qu'enfin dans les consolations nous prenons aisément le change, & qu'au lieu d'aimer le Dieu des consolations, nous nous amusons à caresser & à cherir les consolations de Dieu. Stratagême remarquable de l'ennemi juré de notre salut. 1. Petr. 4. 13.

Je conclus ceci par ces paroles de notre Bienheureux, qui sont un précis de tout ce que je viens de vous proposer. Quand Dieu, dit-il, nous dépoüille « quelquefois des consolations & sentimens de sa « présence, c'est afin que ce qui est sensible ne tien- « ne plus notre cœur, mais lui seulement & son bon « plaisir, ainsi qu'il fit à celle qui le voulant embrasser, « & se tenir à ses pieds, fut renvoyée ailleurs, *Ne me* « *touchez point*, lui dit-il, *mais allez dire à Simon* « *& à mes freres*, *&c.* ,, Joan. 20. 17.

Certes comme Jacob ôta sans peine la peau dont sa mere avoit couvert son col & ses mains, parce qu'elle ne tenoit pas; mais qui eût arraché celle d'Esaü, ce n'eût pas été sans douleur, & sans le faire crier: aussi quand nous crions, lorsque Dieu nous soustrait les consolations sensibles, c'est signe qu'el-es étoient attachées à notre cœur, où que notre Gen. 27.

cœur qui y étoit attaché. Mais quand nous supportons cette privation sans plainte, c'est une marque fort évidente que Dieu seul est la portion de notre cœur, & que la créature ne partage point notre cœur avec lui.
Psal. 143.16. O que Bienheureuse est l'ame, de laquelle Dieu seul est le Seigneur & le Maître.

CHAPITRE XIV.

Utilité des maladies.

Un homme de qualité, & qui avoit de grandes richesses, dont il usoit (pour ne pas dire abusoit) en des somptuositez, magnificences, & dépenses excessives, principalement à tenir une table splendide, & faire grande chere, étant tombé malade d'une violente maladie qui le mit à deux doigts du tombeau, & que l'on estimoit lui être arrivée de réplétion, & pour d'autres excès de consequence, on le vint recommander aux prieres du Bienheureux, en lui disant qu'il étoit couché au lit, & considerablement tourmenté.

Le Bienheureux répondit froidement : celui qui s'est quelquefois moqué du mérite des bonnes œuvres, ressent maintenant l'effet du mérite des mauvaises. Les Médecins lui ont dit souvent que par ses excès il ruinoit sa santé. Dieu veüille que la
Psal. 50.13. perte de la santé du corps, lui fasse trouver la santé de l'ame, il n'auroit rien perdu au change. Dieu
Joan. 11. 4. sçait déchirer le sac, & consoler un cœur de la vraye joye du salut, & le fortifier par son esprit souverain. Dites lui qu'il ait confiance, cette infirmité ne sera point à la mort, mais pour la gloire de Dieu.
Joan. 5. 14. Dites lui pourtant que si à l'avenir il ne regle mieux sa conduite, quelque chose de pis lui arrivera.

Ces paroles raportées au malade le consolerent merveilleusement ; mais l'aiguillon de la ménace mêlé dans le rayon de miel piqua sa chair d'une si sainte crainte, Psal. 118. 120.
qu'il rendit notre Bienheureux prophéte par sa conversion ; car ses mœurs furent tellement changées, que ceux qui l'avoient vû avant sa maladie, ne le connoissoient plus quand il fut relevé.

Etant guéri, après avoir été à l'Eglise rendre graces à Dieu, il alla voir le Bienheureux, pour le remercier de ses prieres; lequel lui dit avec amitié : « Voyez-vous, souvent semblables maux nous arrivent par » une justice de Dieu temperée de misericorde, afin « que comme nous ne faisons pas beaucoup de péni- « tences volontaires pour nos pechez, nous en fas- « sions un peu de nécessaires. Mais bienheureux qui en « sçait profiter, & faire de nécessité vertu. Dieu ne « fait pas cette grace à tous, & ne leur manifeste pas « ses jugemens avec tant de bonté. Remerciez-le de « Psal. 22. 4.
ce que sa verge vous a traité si paternellement. Il « Psal. 118. 71.
vous est bon d'avoir été un peu humilié, afin que « vous apreniez ses ordonnances pleines de justice. »

CHAPITRE XV.

On ne peut trop désirer les biens spirituels.

NOtre Bienheureux faisoit grand état des désirs, & disoit que de leur bon usage dépendoit tout l'avancement de notre édifice spirituel.

Pour faire un grand progrès dans le divin amour, auquel consiste toute notre perfection, il faut avoir un désir continuel d'aimer encore davantage, & ressembler à ces oiseaux du Prophete qui voloient toûjours devant eux, sans jamais retourner en arriere ; Ezech. 1. 9.

Philip. 3. 13. & au grand Apôtre qui s'avançoit toûjours à ce qui étoit devant lui, sans regarder derriere lui, & sans penser avoir atteint au but, parce que dans les choses spirituelles, & dans l'amour sacré, rien ne doit suffire, puisque la suffisance consiste principalement dans le désir de plus grande abondance, vû qu'en ce monde la charité peut toûjours croître, quelque grande qu'on la puisse imaginer, son état de subsistance & de croissance accomplie ne se trouvant que dans le Ciel.

O qu'il faisoit grande estime de cette sentence de S. Bernard : *Amo quia amo, amo ut amem*. J'aime Dieu parce que je l'aime, & je l'aime pour l'aimer encore davantage. Celui-là n'aime pas assez Dieu, qui ne désire pas de l'aimer encore plus qu'il ne l'aime.

Serm. 83. in Cant. n. 4.

Un grand courage ne se contente point de l'aimer de tout son cœur ; parce que sçachant qu'il est plus grand que son cœur, il voudroit avoir un cœur plus grand pour l'aimer davantage.

CHAPITRE XVI.

Le Bienheureux arrête une seconde plainte de M. de Belley.

JE me plaignois un jour à notre Bienheureux de quelques torts assez manifestes, que m'avoient faits des personnes d'une vertu éminente, & il me répondit ; ignorez-vous que ce sont les mouches qui font le miel, qui piquent le plus vivement.

Après cela il mit cette onction dans ma playe, Pensez, me dit-il, par qui fut trahi Jesus-Christ. Ecoutez ce qu'un Prophéte lui fait dire sur les playes de son corps. *J'ai reçû*, dit-il, *ces blessures dans la maison de ceux qui m'aimoient*. Ce sont des person-

Zach. 13. 6.

nes de vertu trompées par un faux zele. Il faut croire qu'aussi-tôt que la vérité leur paroîtra, ils vous feront justice. Il y a vingt quatre heures au jour ; à chacune suffit son mal. Priez Dieu qu'il éclaire leurs yeux, & qu'il vous délivre de la calomnie des Matt. 6. 34.
hommes. Au pis aller, n'est-ce pas le devoir du vrai Chrétien de benir ceux qui le maudissent, de prier Matt 5. 44.
pour ceux qui le persécutent, & de rendre le bien pour le mal, s'il veut être enfant du Pere céleste, qui *fait luire son soleil, & pleuvoir sur les méchans com-* V. 45.
me sur les bons. Enfin soupirez doucement devant Dieu, & lui dites, *maledicent & tu benedices*, ils me Ps. 108. 28.
maudiront, & vous me benirez.

Il me donna ensuite un avis fort salutaire, me disant que si la plainte n'étoit pas juste, & le mal grand & pressant, elle étoit toûjours blamable, & la marque d'une ame foible, & trop tendre sur elle-même.

C'étoit son sentiment, que le vrai serviteur de Dieu se plaignoit rarement, & encore plus rarement désiroit d'être plaint par les autres, disant que ceux qui se plaignent aux autres, pour ensuite être plaints par eux, ressemblent à ces enfans, qui s'étant blessez au doigt, s'apaisent quand leur nourrice a souflé dessus, ou fait semblant de pleurer avec eux. Cependant le monde est plein de ces condoleances, & la plûpart des deüils ne sont que des tristesses étudiées, des douleurs artificieuses & de mine, témoin cette femme qui se mit en grand deüil sur la fausse nouvelle de la mort de son mari, & ne voulut point le quitter quand on lui aporta la véritable nouvelle qu'il étoit en vie, disant que ce deüil lui convenoit mieux qu'auparavant.

Toutes les peines qui peuvent nous arriver disparoissent comme les étoiles en la présence du so-

leil, quand elles sont regardées au travers de la croix de Jesus-Christ ; quel membre oseroit se plaindre sous un chef si douloureux ? C'est du faisceau de mirrhe des amertumes du Sauveur, que se forme le remede de tous nos maux, & qu'ils sont changez en biens par la patience, de la même maniere que l'abeille tourne en miel, qui est si doux, le suc du thim, qui est si amer.

V. tract. de Passione Dom. c. 4. n. 17. apud S. Bern.

Si nous n'avons pas assez de courage & de force, pour étouffer notre douleur au dedans de nous, & si nous sommes trop foibles pour pratiquer le conseil de l'Apôtre, qui veut que nous souffrions avec joye, & que nous nous glorifions dans les croix, de quoi est bien éloigné celui qui se plaint, au moins ayons cette prudence de ne verser nos plaintes que dans le sein, non-seulement de personnes amies & confidentes, mais de personnes qui ayent l'esprit ferme & résolu, parce qu'au lieu de nous soulager, si elles sont foibles, elles prendront part à notre indisposition, & au lieu de la diminuer, adoucir & soulager, elles l'aigriront & augmenteront par l'union de la leur.

Heb. 10. Gal. 6. 2. Cor. 11.

Le mal de tout cela, est que la peine est non-seulement dolente & importune en ses plaintes ; mais encore inconsidérée, étalant indiscretement ses ressentimens au premier venu, lequel s'il n'y prend intérêt, se moque de notre foiblesse ; & s'il se range de notre parti, il redouble notre mal, & le prolonge ; sa compassion étant comme l'huile jettée sur le feu, qui augmente sa flâme loin de l'amortir.

Il répondit un jour à une femme qui se plaignoit à lui, que son mari la quittoit quand il étoit sain pour aller à la guerre : d'où revenant, ou blessé, ou malade, il étoit si fâcheux, qu'il n'y avoit moyen de l'aborder. A quelle sauce, lui dit-il, vous mettra-t-on ? Il ne sçauroit demeurer avec vous quand il est

ſain, ni vous auprès de lui quand il eſt malade. Si vous ne vous aimiez qu'en Dieu, vous ne ſeriez pas ſujets à ces viciſſitudes, votre amitié ſeroit toûjours égale, en abſence & en préſence, en maladie & en ſanté. Demandez à Dieu cette grace avec inſtance, autrement j'ai peu d'éſpérance de votre repos.

CHAPITRE XVII.

La réſignation pour être parfaite, doit embraſſer la volonté de Dieu avec toutes ſes circonſtances.

LE Bienheureux étant à Paris en l'année 1619. un Seigneur de marque qui avoit accompagné les Princes de Savoye en leur voyage en cette ville, y tomba malade, & ſi griévement, que les Médecins ne jugerent pas qu'il en dût échapper.

Ce Seigneur déſira en cet état d'être aſſiſté de notre Bienheureux; il ſuportoit la douleur de ſa maladie avec aſſez de fermeté, & ſe troubloit ſur des choſes qui n'en valoient pas la peine. Sur quoi le Bienheureux me dit: ô que la foibleſſe humaine eſt déplorable, cet homme eſt tenu pour grand homme de Guerre & d'Etat, & pour être fort judicieux; cependant vous voyez à quelles bagatelles ſon eſprit s'amuſe.

Il ne ſe plaignoit pas tant d'être malade, ni de mourir, que d'être malade & de mourir, hors de ſon pays & de ſa maiſon. Il regrettoit les regrets de ſa femme, ſon aſſiſtance, la préſence de ſes enfans, pour leur donner ſa bénédiction. Tantôt il ſoupiroit après ſon Médecin ordinaire, qui connoiſſoit ſa complexion depuis tant d'années. Il recommandoit ſoigneuſement & avec de grandes inſtances, qu'on

ne l'entérât pas à Paris, que l'on reportât son corps en son pays, pour être mis au tombeau de ses Ancêtres, qu'on lui fit un Epitaphe, qu'on le conduisit en tel apareil, qu'on fit ses funérailles de telle façon.

Il se plaignoit de l'air de Paris, de l'eau, des médicamens, des Médecins, des Chirurgiens, des Apoticaires, de ses Valets, de son logement, de sa chambre, de son lit, de tout. Enfin il ne pouvoit mourir en paix, parce qu'il ne mouroit pas au lieu où il eût désiré de mourir.

Quand on lui disoit qu'il avoit toutes les assistances désirables, tant pour le corps que pour l'ame, que ceux dont il regrettoit l'absence, n'eussent fait par leur présence qu'augmenter son déplaisir, il avoit contre toutes les consolations qu'on lui pouvoit proposer, des réparties admirables pour augmenter son mal, & aigrir sa peine, tant il étoit ingénieux à se tourmenter.

Il mourut enfin parmi toutes ces perpléxitez, muni des Sacremens, & assez bien résigné à la volonté de Dieu. Là-dessus le Bienheureux me dit : ce n'est pas assez de vouloir ce que Dieu veut, il faut le vouloir en la maniere qu'il le veut, & selon toutes ses circonstances. Par exemple, en l'état de maladie il faut vouloir être malade, puisqu'ainsi il plaît à Dieu, & de telle maladie, non d'une autre, & en tel lieu & en tel tems, parmi telles personnes que Dieu veut. Bref, il faut prendre loi en toutes choses de la très-sainte volonté de Dieu.

O, que bienheureux est celui qui peut dire à
Luc. 10. 21. Dieu du fond du cœur : Oüi Seigneur, tout ce qui
Ps. 115. 16. vous plaira, & comme il vous plaira ! *Je suis votre*
Ps. 118. 94. *serviteur & le fils de votre servante, je suis à vous,*
Ps. 25. 9. *sauvez-moi, ne perdez pas mon ame avec les méchans*

& ne rejettez pas l'ouvrage de vos mains. Voilà la le- *Psal. 137. 8.*
çon que j'apris en cette occasion.

CHAPITRE XVIII.

De l'abondance des consolations du Bienheureux.

SI vous sçaviez, disoit-il, un jour à une personne de confiance, comme Dieu traite mon cœur, vous en remercieriez sa bonté, & le suplieriez qu'il me donnât l'esprit de conseil & de force, pour exécuter les inspirations de sagesse & d'intelligence qu'il me donne.

Il m'a dit assez souvent la même chose, quoiqu'en d'autres termes. Hélas! me disoit-il quelquefois, *Que le Dieu d'Israël est bon à ceux qui sont droits de cœur*, *Psal. 72. 1.* puisqu'il l'est à ceux qui en ont un si misérable, comme est le mien, si peu attentif à ses graces, & si courbé vers la terre! *O que son esprit est doux aux ames qui l'aiment, & qui le recherchent de tout leur pouvoir!* *Thren. 3. 25.* Certes, *son nom est un beaume épanché!* Il ne faut pas *Cant. 1. 2.* s'étonner si tant de bons courages le suivent avec tant de dévotion, c'est-à-dire courent avec tant de promptitude & de joye en l'odeur de ses parfums. O que l'onction de Dieu nous aprend de grandes choses, & avec *V. 3.* des clartez si douces, que l'on a de la peine à discerner, *1. Joan 2. 27.* si la douceur est plus agréable que la clarté, ou la clarté plus aimable que la douceur!

Mon Dieu! Mais je tremble quelquefois de la peur que j'ai que Dieu ne me donne mon Paradis dès ce monde: Je ne sçai proprement ce que c'est que l'adversité. Je ne vis jamais le visage de la pauvreté. Les douleurs que j'ai ressenties ne sont que des égratigneures, qui n'ont fait qu'effleurer la peau,

Les calomnies ſont des croix de vent, dont la mémoire perit avec le ſon. C'eſt peu que la privation des maux; mais de biens, & temporels, & ſpirituels j'en regorge, & j'en ai par-deſſus les yeux, & au milieu de tout cela je demeure inſenſible dans mes ingratitudes. Hé! de grace, aidez-moi quelquefois à remercier Dieu, & à le prier que je ne mange pas mon pain blanc le premier.

Il connoît bien ma peine & ma foibleſſe, de me traiter ainſi en enfant, & de me donner avec la dragée du lait, ſans viande plus ſolide. Quand me fera-t-il la grace, après avoir tant reſpiré ſes faveurs de ſoupirer un peu ſous la croix, puiſque pour regner avec lui, il faut ſouffrir avec lui.

2. Tim. 2. 12.

Certes il faut, ou l'aimer, ou mourir, ou plûtôt il faut mourir pour l'aimer, c'eſt-à-dire, mourir à tout autre amour, pour ne vivre que du ſien, & ne vivre que pour celui qui eſt mort, pour nous faire vivre éternellement entre les bras de ſa bonté.

„ O, que c'eſt une bonne choſe de ne vivre qu'en » Dieu, ne travailler qu'en Dieu, ne ſe réjouir qu'en » Dieu!

„ Déſormais moyennant la grace de Dieu je ne » veux plus être à perſonne, ni que perſonne me » ſoit rien, ſinon en Dieu & pour Dieu ſeul. J'eſ- » pere d'accomplir cela après que je me ſerai brave- » ment humilié devant lui. Vive Dieu, il me ſem- » ble que tout ne m'eſt plus rien qu'en Dieu, auquel » maintenant, & pour lequel j'aime plus tendrement » les ames.

„ Hé! quand ſera-ce que cet amour naturel du ſang, » des convenances, des bienſéances, des correſpon- » dances, des ſympaties, & des graces ſera purifié, » & reduit à la parfaite obéïſſance de l'amour tout » pur, du bon plaiſir de Dieu? Quand ſera-ce que

cet amour propre ne désirera plus les présences, «
les témoignages, & les significations extérieures; «
mais demeurera pleinement assouvi de l'invariable «
& immuable assurance que Dieu lui donne de sa «
perpetuité? Que peut ajoûter la présence à un amour «
que Dieu a fait, qu'il soutient, & maintient? Quel- «
les marques peut-on exiger de perseverance en une «
unité que Dieu a créée? La présence & la distance «
n'aporteront jamais rien à la solidité d'un amour «
que Dieu a lui-même formé. »

Je vous avouë que mon cœur en entendant toutes ces paroles de la bouche de notre Bienheureux en étoit tout embrasé à l'imitation des Disciples d'Emaüs; car n'étoit-ce pas me jetter des charbons ardens au visage. O, quand sera-ce que nous aimerons dans le Ciel invariablement, & sans intermission, celui qui nous a aimez d'une charité éternelle, & qui nous a attirez à son amour ayant pitié de nous.

CHAPITRE XIX.

Du calme dans l'orage.

IL est aisé de conduire un vaisseau quand la mer est tranquille & le vent favorable; mais pas si aisé parmi les tourbillons & les tempêtes. C'est ici où paroît l'habilité du pilote. Les Esprits vulgaires vivent bien quand tout succede à leur gré, mais parmi les contradictions c'est où se montre la vraie vertu.

Plus notre Bienheureux étoit traversé, plus il étoit tranquille, & comme la palme plus il étoit battu des vents, plus profondes jettoit-il ses racines. Ce Samson cueilloit le miel dans la gueule des lions, & trouvoit la paix dans la guerre. Comme les trois

enfans il trouvoit les rosées dans les fournaises, les roses dans les épines, les perles dans la mer; l'huile dans le rocher, & la douceur dans l'amertume la plus amere. Les tempêtes le jettoient au port, il tiroit son salut de ses ennemis, & rencontroit son azile comme Jonas dans le ventre de la balaine.

„ Voici comme il s'en exprime lui même. Depuis „ quelque-tems tout plein de traverses & de secretes „ contradictions qui sont survenuës à ma tranquilli- „ té, me donnent une si douce & suave paix que „ rien plus, & me présagent le prochain établissement „ de mon ame en son Dieu, ce qui est sincerement, „ non-seulement la grande, mais encore à mon ame, „ l'unique ambition & passion de mon cœur. „

CHAPITRE XX.

De ceux qui désirent de mourir.

VOUS me demandez s'il est permis de souhaiter la mort pour ne plus offenser Dieu?

Je vous répondrai ce que j'ai autréfois entendu dire à notre Bienheureux sur ce sujet : il est toûjours dangereux, disoit-il, de souhaiter la mort parce que ce désir ne se rencontre ordinairement que dans ceux qui sont arrivez à un haut dégré de perfection, ou dans des esprits melancoliques, & non en ceux de moyenne taille, tels que nous pouvons être.

On allegue David, S. Paul & quelques autres Saints qui ont fait ce souhait; mais il y auroit de la présomption de parler comme ces Saints, n'ayant pas leur sainteté, & penser avoir leur sainteté seroit une vanité inexcusable.

Faire ce souhait par tristesse, dépit, & ennui de cette

vie, eſt une autre extremité aſſez voiſine du deſeſpoir.

Mais, dit-on, c'eſt pour ne plus offenſer Dieu.

Il faut que la haine du péché ſoit merveilleuſe dans une ame pour lui faire faire ce ſouhait, vû que les Saints ne l'ont fait que pour joüir de Dieu, & le glorifier davantage, & non afin de ne le plus offenſer. Et quoique l'on diſe je penſe qu'il eſt bien malaiſé de n'avoir que ce ſeul motif pour ſouhaiter la mort : il y a quelqu'autre choſe qui déplaît dans la vie, & qui la fait trouver fâcheuſe ; après tout ce n'eſt pas tant le déſir de glorifier Dieu qui arrache ces paroles, ſi ce n'eſt du cœur, au moins de la bouche, que celui de ne le deshonorer pas, & de ne diminuer pas ſa gloire exterieure pas nos offenſes.

D'ailleurs que prétend une perſonne qui dit cela, eſt-ce d'aller en Paradis ? mais pour y aller, il ne ſuffit pas de ne point pécher, il faut encore faire le bien, & le faire d'une maniere qui agrée à Dieu, & à quoi il ait promis cette récompenſe. Eſt-ce d'aller en purgatoire ? Je m'aſſure que ſi elles étoient ſur le pas de la porte, elles ſe retracteroient de leur ſouhait, & demanderoient de revenir en cette vie, pour y faire une auſtere penitence, un ſiécle entier, plûtôt que de demeurer peu de tems dans ces feux dévorans, dans ces ardeurs effroyables. *Iſai. 33. 14.*



ONZIÉME PARTIE.

CAAPITRE PREMIER.

Le Bienheureux arrête une troisiéme plainte de M. de Belley.

JE me plaignois un jour à notre Bienheureux de quelque grand & signalé outrage qui m'avoit été fait. Il me répondit, à un autre que vous, je tacherois d'aporter quelque lénitif de consolation; mais votre rang, & le pur amour que je vous porte, me dispenseront de cette civilité. Je n'ai point d'huile à verser sur votre playe, possible que si j'y compatissois, cela en redoubleroit l'inflammation. Je n'ai que du vinaigre & du sel à jetter dessus.

A la fin de votre plainte vous avez dit, il faut une prodigieuse patience & à l'épreuve pour souffrir de tels assauts sans dire mot.

Certes, la vôtre n'est pas de trop forte trempe, puisque vous vous plaignez si hautement?

Mais, mon pere, lui dis-je, ce n'est que dans votre sein, & à l'oreille de votre cœur: A qui aura recours un enfant, sinon à son pere, quand il est traversé?

O vrai enfant, me dit-il, jusqu'à quand aimerez-vous l'enfance? Faut-il que le pere des autres, & celui à qui Dieu a donné le rang de pere en son Eglise
1. Cor. 13. 11. fasse l'enfant. Quand on est petit, dit S. Paul, on peut parler comme tel; mais non quand on est grand, le begayement qui est agréable en un enfant à la ma-

melle, est malséant à celui qui n'est plus enfant. Voulez-vous qu'au lieu de viande solide, je vous donne du lait & de la boüillie, & comme une nourice je souffle sur votre mal. N'avez-vous pas les dents assez fortes pour mâcher du pain, & du pain dur & de douleur.

Il fait beau vous voir plaindre à un pere terrestre, vous qui deviez dire à votre pere céleste, avec David, *je me suis tû, & n'ai point ouvert la bouche, parce que c'est vous, ô Dieu, qui avez fait ce coup.* Psal. 38. 10.

Mais ce n'est pas Dieu, direz-vous, ce sont les hommes, & une assemblée de mauvais. Psal. 63. 2.

Hé! vous ne sçavez donc pas apercevoir la volonté de Dieu, que l'on appelle de permission, qui se sert de la malice des hommes, ou pour vous corriger, ou pour vous exercer à la vertu? Job étoit plus habile; car il dit, *Dieu m'avoit donné des biens, Dieu me les a ôtez.* Ch. 2. v. 21. Il ne dit pas, le diable & les larrons, il ne regarde que la main de Dieu qui fait toutes ces choses, par tels instrumens qu'il lui plaît.

Vous êtes bien éloigné de l'esprit de celui, qui disoit que la verge & le bâton, dont Dieu le frapoit Psal. 22. 4. lui aportoient de la consolation, & qu'il étoit comme Psal. 37. 14. un homme sans secours & abandonné, libre néanmoins entre les morts. Qu'il étoit comme un sourd & Psal. 87. 5. un muet, sans repartir aux injures qui lui étoient dites. Qu'il s'étoit tû & humilié, & qu'il avoit étouffé Psal 38. 3. de bonnes paroles en sa bouche, qui eussent pû servir à sa justification, & défendre son innocence.

Mais, mon pere, me direz vous, depuis quand êtes-vous devenu si rigoureux, & avez-vous changé votre douceur en cruauté, comme disoit Job à Dieu? où sont vos anciennes compassions? Job. 30. 21.

Certes, elles sont aussi fraîches & aussi nouvelles Psal. 80. 50. que jamais: car Dieu sçait si je vous aime, & si

je m'aime moi-même plus que vous : & le reproche que je vous fais, est celui que je ferois à ma propre ame, si elle avoit une telle échapée.

Vraiment c'est signe que cet outrage ne vous plaît pas, puisque vous vous plaignez, car nous ne nous plaignons pas volontiers de ce qui nous agrée, au contraire nous nous en réjoüissons, & sommes bien-aise qu'on nous en congratule, témoin la parabole de la brebis ; & de la drachme retrouvées.

N'en doutez pas, ce me dites-vous.

O homme de peu de foi & de petite patience ! Hé ! que deviendront donc nos maximes Evangeliques, de présenter notre joüe aux soufflets, de donner notre tunique à qui ôte le manteau, la beatitude des persecutez, la bénédiction de ceux qui nous maudissent, la priere pour ceux qui nous persécutent, l'amour cordial & fort des ennemis. Sont-ce là à votre avis des ornemens de cabinet, & non les sceaux de l'époux dont il veut que nous cachetions nos cœurs & nos bras, nos pensées & nos œuvres.

Hé bien je vous pardonne par indulgence pour user des termes de l'Apôtre ; mais à la charge que vous serez plus courageux à l'avenir, & que vous serrerez dans le coffre du silence de semblables faveurs, quand Dieu vous les envoyera, sans laisser prendre l'évent à ce parfum ; que vous en rendrez graces dans votre cœur au Pere céleste, qui daigne vous donner une petite parcelle de la croix de son Fils.

Quoi vous prenez plaisir à en porter une d'or sur votre poitrine, & vous ne pouvez en endurer une petite sur votre cœur sans la faire sortir par la plainte. Et puis vous criez à la patience quand elle vous échape, & voudriez volontiers que je

vous tinsse pour patient en vous entendant plaindre ; comme si le grand effet de la patience étoit de ne se vanger pas, & non de ne se plaindre point.

Au reste, vous avez ce me semble grand tort, d'invoquer un si grand genie que celui de la patience, sur l'outrage dont vous vous plaignez : c'est un trop grand second pour un si petit duel, ce seroit bien assez qu'un peu de modestie & de silence vint à votre aide. Isai. 30. 15.

Il me renvoya comme cela avec ma courte honte, mais si fortifié de mon terrassement, qu'il me sembloit au sortir de-là que tous les affronts du monde, ne m'eussent pas arraché une parole de la bouche.

Il repete là même chose dans une de ses Lettres. Rien, dit-il, ne nous peut donner une plus grande tranquillité en ce monde que la frequente consideration des afflictions, nécessitez, mépris, calomnies, injures & abjections qui survinrent à notre Seigneur, depuis sa naissance jusqu'à sa douloureuse mort. Au regard de tant d'amertumes, n'avons nous pas tort d'apeller adversitez, peines & offenses, les menus accidens qui nous arrivent ; n'avons-nous pas, dis-je, honte de lui demander de sa patience pour si peu de chose que cela ? Vû qu'une seule petite goute de modestie suffit pour paisiblement suporter les affronts que nous prétendons nous être faits



CHAPITRE II.

Des bonnes inclinations.

» SI vous avez, dit notre Bienheureux, de bon-
» nes inclinations naturelles, souvenez-vous que
» ce sont des biens, du maniement desquels il vous
» faudra rendre compte. Ayez donc bien soin de les
» bien employer au service de celui qui vous les a
» donnez. Plantez sur ces sauvageons les greffes de
» l'éternelle dilection, que Dieu est prêt de vous
» donner, si par une parfaite abnégation de vous-
» même, vous vous disposez à les recevoir. »

Il y a des personnes, qui naturellement sont enclines, & portées à certaines vertus comme à la sobrieté, modestie, charité, humilité, patience, taciturnité, & semblables dans lesquelles, pour peu qu'elles les cultivent, elles font un signalé progrès.

Les Philosophes payens se sont rendus illustres en la pratique de plusieurs vertus morales, l'acquisition desquelles étant dans l'étenduë de nos forces naturelles, il est en notre pouvoir de nous avancer dans ces habitudes selon que nous les exerçons par des actes frequemment réïterez.

Et comme à l'aprentissage de certains arts sert de beaucoup la disposition du corps, aussi pour faire progrès dans les vertus acquises & morales, donne un grand avantage la disposition de l'esprit; mais de
Matt. 16. 26. quoi serviroit à un chrétien l'acquisition de toutes les vertus morales s'il vient à perdre son ame, c'est-à-dire, si toutes ces vertus ne sont animées & vivifiées par la grace, & la charité; tout cela, dit l'Apôtre, ne sert de rien pour le Ciel.

CHAPITRE III.

On peut être dévot & fort méchant.

NE vous y trompez pas, me disoit-il une fois ; on peut être fort dévot ; & fort méchant.

Ceux-là ; lui dis-je, ne sont pas dévots mais hypocrites.

Non, non, reprit-il, je parle de la vraïe dévotion.

Comme je ne pouvois déveloper cet énigme, je le supliai de me l'expliquer.

La dévotion de soi & de sa nature ; me dit-il, n'est qu'une vertu morale & acquise, non divine & infuse ; autrement elle seroit theologale, ce qui n'est pas.

C'est donc une vertu subordonnée à celle qu'on apelle Religion ; & comme disent quelques-uns, ce n'est qu'un de ses actes, comme la Religion est une vertu subordonnée à celle des quatre vertus Cardinales, que l'on apelle Justice. *S. Thom. 2. 2. q. 81. & 82.*

Or, vous sçavez que toutes les vertus morales, & même la foi & l'esperance qui sont des vertus Theologales, sont compatibles avec le péché mortel, & alors elles sont toutes informes & mortes, lorsqu'elles sont privées de la charité, qui est leur forme, leur ame & leur vie.

Que si on peut avoir la foi jusqu'au point de transporter les montagnes sans avoir la charité ; si on peut être vrai Prophete & méchant homme, comme ont été Saül, Balaam, & Caïphe ; si l'on peut faire des miracles, comme l'on tient que Judas en a fait, & être méchant comme lui ; si l'on peut donner tous ses biens aux pauvres, & souffrir le mar- *1. Cor. 13.*

tyre du feu, sans avoir la charité, beaucoup plus aisément pourra-t-on être dévot, & fort dévot, & méchant & fort méchant, puisque la dévotion est une vertu de sa nature, moins estimée que celles que nous venons de marquer.

Vous ne devez donc point trouver étrange, si je vous ai dit que l'on peut être fort dévot, & fort méchant, puisque l'on peut avoir la foi, la miséricorde, la patience & la constance jusqu'aux degrez que j'ai marquez, & être avec cela attaqué & gâté de plusieurs vices capitaux, comme de l'orgüeil, de l'envie, de la haine, de l'intemperance, & autres semblables.

Quel est donc le vrai dévot, lui dis-je?

Il reprit : Je vous dis qu'avec ces vices on peut être vrai dévot, & avoir la vraïe dévotion, quoique morte.

Je répartis: la dévotion morte, est-elle une vraïe dévotion?

Oüi, vraïe, comme un corps mort est vrai corps, quoiqu'il soit privé de son ame.

Mais, lui dis-je, ce vrai corps n'est pas un vrai homme.

Ce n'est pas, répondit-il, un vrai homme entier & parfait, mais c'est le vrai corps d'un homme, & le corps d'un vrai homme, mais mort; ainsi la dévotion sans la charité, est une vraïe dévotion, mais morte. Elle est vraïe dévotion morte & informe, mais non pas vraïe dévotion vivante & formée.

Par la charité l'homme est bon, & par la dévotion dévot. Perdant la charité, il perd la premiere qualité, pour prendre celle de mauvais, & non pas la seconde; c'est pourquoi je vous ai dit que l'on pouvoit être dévot & méchant, d'autant que par

le péché mortel on ne perd pas toutes les habitudes acquiſes, ni même la foi & l'eſperance, ſi ce n'eſt par les actes formez d'infidelité & de deſeſpoir.

Notre Bienheureux enſeigne la même choſe dans le premier Chapitre de l'Introduction.

CHAPITRE IV.

De la dévotion & de la vacation.

L'UNE des grandes maximes de notre Bienheureux étoit que la dévotion, qui non-ſeulement contrevenoit, mais qui n'étoit pas conforme à la légitime vacation d'un chacun, étoit ſans doute une fauſſe dévotion. Il alloit plus loin, & prétendoit qu'elle étoit convenable à toute vacation, & qu'elle étoit comme la liqueur qui prend la forme du vaſe où elle eſt miſe.

Mais qu'eſt-ce être dévot en ſa vacation? C'eſt faire tous les devoirs & offices auſquels nous ſommes obligez par notre condition avec ferveur, activité & allegreſſe, pour l'honneur & l'amour de Dieu, & avec raport à ſa gloire. Ce culte regarde l'acte de Religion; cette vivacité & promptitude, & cet amour de la dévotion, la charité. Agir ainſi c'eſt être parfaitement dévot en ſa vacation, & ſervir Dieu par amour en la maniere qu'il deſire. C'eſt être ſelon ſon cœur, & marcher ſelon ſes volontez.

S. Thomas, après Saint Auguſtin, marque trois claſſes de ceux qui ſont en la dévotion qui eſt animée de la charité, les commençans, les profitans & les parfaits. 2. 2. q. 24. art. 9.

Les premiers ſont ceux qui s'abſtiennent du péché, repouſſent les tentations, & pratiquent les mor-

tifications interieures & exterieures, & les exercices de vertu avec peine & difficulté,

Les seconds sont ceux qui exercent ces mêmes choses avec plus de facilité, c'est-à-dire, avec peu ou point d'effort, comme courans en la voye de Dieu avec un cœur ouvert.

Les troisiémes & les derniers sont ceux qui pratiquent les mêmes choses avec joye, allegresse, & un contentement extrême.

Les premiers agissent pour Dieu avec un peu de pesanteur : les seconds avec un peu plus de vitesse : & les troisiémes courent, volent avec plaisir & allegresse.

Philot. part. 1. c. 1.

„ La charité & la dévotion ne sont non plus différentes l'une de l'autre, que la flame l'est du feu ; d'autant que la charité étant un feu spirituel, quand elle est fort enflamée elle s'apelle dévotion, de maniere que la dévotion n'ajoûte rien au feu de la charité, sinon la flame qui rend la charité promte, active & diligente, non seulement à l'observation des Commandemens de Dieu, mais à l'exercice des conseils & inspirations célestes. „

CHAPITRE V.

Du recueillement interieur & des aspirations.

IL apelloit le recueillement interieur le ramas de toutes les puissances de l'ame dans le cœur, pour y traiter avec Dieu, seul à seul, & cœur à cœur, ce qu'il disoit se pouvoir faire en tout lieu, & à toute heure, sans que les compagnies, ni les occupations puissent empêcher cette retraite.

Ces fréquens regards de Dieu & de nous, ou de Dieu en nous, & de nous en Dieu, nous tiennent

merveilleusement en devoir, & nous empêchent de tomber, ou font que nous nous relevons promtement de nos chûtes.

Les aspirations sont des élévations d'esprit vers Dieu, comme des élans de notre ame, lesquels vont droit au cœur de Dieu, & le blessent saintement, comme il le dit au Cantique des Cantiques.

Notre Bienheureux desiroit que ces deux exercices nous fussent aussi fréquens & familiers que le respirer & l'aspirer. Il disoit que tous les exercices spirituels sans le recueillement interieur, & les aspirations étoient des holocaustes sans moëlle, un ciel sans étoiles & un arbre sans feüilles. *1. Philot. part. 2. c. 12. & 13.*

Quand on perdoit l'occasion de faire l'oraison mentale ou vocale, par des occupations nécessaires, il vouloit que ce déchet se réparât par de plus fréquens recueillemens, & par de plus fréquentes aspirations; & il assuroit que par là se réparoient toutes les ruines, & que l'on pouvoit faire un grand progrés dans la vertu.

CHAPITRE VI.

Des Confreries.

IL conseilloit aux personnes qui le consultoient, d'entrer dans toutes les Confreries des lieux où elles se trouveroient, afin de participer à toutes les bonnes œuvres qui s'y font. *v. Philot. part. 2. c. 15.*

Il les rassuroit sur la fausse crainte qu'elles avoient de pécher, si elles n'accomplissoient pas certaines pratiques, qui sont plûtôt recommandées que commandées par les Statuts de ces Confreries; car disoit-il, si quelques regles des Conventuels n'obligent d'elles- *S. Thom. 2. 2. q. 186. art. 2. ad 1.*

mêmes ni à péché mortel, ni à péché veniel, combien moins les Statuts des Confreries. Ce que l'on recommande aux Confreres n'est que de conseil, & non de précepte. Il y a des Indulgences pour ceux qui le font, que manquent de gagner ceux qui ne le font pas, mais manquement tout-à-fait exempt de péché. Il y a beaucoup a gagner & rien à perdre. Il s'étonnoit que si peu de personnes s'y engageassent. Il ajoûtoit que deux sortes de personnes en étoient cause, les uns par scrupule, craignant de s'imposer un joug qu'ils ne pourroient porter; les autres par défaut de religion, traitant d'hypocrites ceux qui s'y engagent.

CHAPITRE VII.

De l'amour de la parole de Dieu.

Jean. 8. 47. & c. 14. v. 21. IL disoit qu'entre les marques de prédestination, celle-ci étoit une des meilleures; d'aimer à entendre la parole de Dieu: *Celui qui est de Dieu, aime à entendre la parole de Dieu*, dit Jesus-Christ, *& qui aime Dieu, aime sa parole, & la garde en son cœur.* Oüir la voix de son Pasteur, c'est une marque de bonne oüaille, laquelle sera un jour à la droite pour recevoir cette sentence: *Venez les benis de mon Pere.* (c. 10. v. 3.)

Philot. part. 1. c. 17. Mais il ne vouloit pas que l'on fût auditeur vain & inutile de cette parole. Il désiroit qu'on l'a mit en pratique; & il disoit que Dieu se disposoit à éxaucer nos prieres, à mesure que nous nous efforcions de pratiquer ce qu'il nous proposoit, par la bouche des Ambassadeurs de ses volontez; car comme nous lui demandons en l'Oraison Dominicale qu'il nous remette nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensez, ainsi il est

prêt de faire ce que nous desirons de lui en l'oraison, si nous sommes prompts en l'exécution de ce qu'il demande de nous par sa parole.

CHAPITRE VIII.

De la lecture spirituelle.

IL la recommandoit comme une nourriture de l'ame qui nous accompagnoit par tout & en tout tems, & qui ne pouvoit jamais nous manquer; au lieu que l'on n'a pas toûjours des Prédications, ni des Conducteurs & Directeurs spirituels, & que notre mémoire ne peut pas toûjours à point nommé nous raporter ce que nous avons oüi aux Sermons, & aux Exhortations publiques ou particulieres.

Il souhaitoit que l'on fit provision de livres de piété, comme d'autant d'allumettes du saint amour, & qu'on ne passât aucun jour sans en faire usage. Il vouloit qu'on les lût avec grand respect & dévotion, & qu'on les tint pour autant de lettres missives que les Saints nous ont envoyées du Ciel pour nous en montrer le chemin, & nous donner courage d'y aller.

Il faut avoüer qu'il n'y a point de plus assurez Directeurs que ces morts qui nous parlent si vivement dans leurs écrits. Ils ont été pour la plûpart les truchemens des volontez de Dieu, & ses Ambassadeurs en l'administration de sa parole, dont ils ont distribué le pain aux petits, par leurs langues qui leur servoient de plumes, & après leur mort, leurs plumes leur servent de langues, par lesquelles ils se font entendre à nous.

Si l'on y rencontre des obscuritez ou des difficultez, on peut en demander l'intelligence & l'éclair-

cissement à quelque personne capable & experimentée. Ainsi les morts nous seront d'un grand secours pour la conduite de notre vie au service de Dieu, & au chemin du salut.

Il conseilloit beaucoup la lecture de la vie des Saints, disant que c'étoit l'Evangile mis en œuvre. Le moins qui reste de cette lecture, est un grand goût de piété, pourvû qu'on la fasse avec humilité, & désir d'imiter ces Saints.

Sap. 16. 20. Il en est de cette lecture comme de la manne qui avoit tel goût que l'on désiroit. De tant de differentes fleurs il est aisé de tirer, comme des abeilles industrieuses, le rayon de miel d'une excellente piété.

Quoique les traits de l'esprit de Dieu soient autant & plus differents dans les ames, que ceux de nos visages, il est vrai néanmoins que des actions des Saints, nous pouvons tirer de quoi imiter, ou du moins de quoi admirer la grace de Dieu, qui a fait en eux & par eux tant de grandes choses.

Et quand il ne nous en resteroit que l'admiration, ne seroit-ce pas toûjours une excellente maniere de loüer Dieu, & les opérations de sa grace?

CHAPITRE IX.

De la Pénitence & de l'Eucharistie.

IL avoit coûtume de dire, en parlant de ces deux Sacremens, que c'étoient comme les deux pôles de la vie chrétienne : que par le premier nous renonçions à tout péché, détruisions tous les vices, surmontions toutes tentations, & nous nous dépoüillions du vieil homme : & par le second, nous nous Ephes. 4. 24. revêtions du nouveau, qui est Jesus-Christ, pour

marcher dans la justice & dans la sainteté, allant de vertu en vertu vers la montagne de perfection.

Il loüoit fort cette pensée de S. Bernard qui vouloit que ses Religieux attribuassent à l'usage fréquent de ce Sacrement de vie, toutes les victoires qu'ils remportoient sur les vices, & tout le progrès qu'ils faisoient dans la vertu, disant que c'étoit-là qu'ils puisoient avec joye dans les sources du Sauveur. *Serm. 1. in Cœna Domini n. 3.*

Il disoit que ceux qui cherchent des excuses pour se dispenser de communier souvent, ressembloient à ces conviez de la Parabole, qui ne laissérent pas d'irriter contr'eux le Pere de famille, quoique leurs causes de refus parussent assez recevables.

Les uns disent qu'ils ne sont pas assez parfaits; & comment le deviendront-ils, s'ils s'éloignent de la source de toute perfection? D'autres qu'ils sont trop fragiles, & c'est ici le pain des forts: D'autres qu'ils sont infirmes; & c'est ici le Médecin: D'autres qu'ils n'en sont pas dignes; & l'Eglise ne met-elle pas en la bouche des plus Saints, ces paroles, *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez en ma maison*: D'autres qu'ils sont accablez d'affaires; & c'est ici celui qui crie: *Venez à moi vous tous qui êtes travaillez, & qui êtes surchargez, & je vous soulagerai*: D'autres qu'ils craignent de le recevoir à leur condamnation; mais ne doivent-ils pas craindre d'être condamnez de ne le pas recevoir: D'autres que c'est par humilité; mais souvent fausse humilité, semblable à celle d'Achaz qui s'oposoit à la gloire de Dieu, feignant de craindre de le tenter. Et comment peut-on apprendre à bien recevoir Jesus-Christ, sinon en le recevant, comme l'on apprend à bien faire toute chose à force de le faire. *Matt. 8. 8.* *Matt. 11. 28.* *Isai. 7. 12.*

CHAPITRE X.

La vraie dévotion se renferme dans les devoirs de l'état.

NOTRE Bienheureux avoit coûtume de blâmer un déreglement assez ordinaire parmi les personnes qui font une profession particuliere de piété, lesquelles s'apliquent assez souvent aux vertus les moins convenables à leur état, & négligent celles qui y sont plus conformes. Ce déréglement, dit-il, procede du dégoût assez commun que la plûpart des hommes ont des conditions ausquelles ils sont attachez par devoir.

Comme le relâchement s'introduit peu à peu dans les Cloîtres, quand ceux qui les habitent veulent se contenter des exercices de vertus qui se pratiquent dans la vie séculiere; il n'arrive gueres moins de trouble dans les familles des particuliers, quand une dévotion indiscrete & peu judicieuse y veut introduire les exercices du Cloître.

Il y a des personnes qui pensent bien loüer une maison de gens du monde, en disant que c'est un vrai Cloître, que l'on y vit comme dans un Couvent; sans penser que c'est vouloir cueillir des figues sur des épines, & des raisins sur des ronces.

Ce n'est pas que ces exercices ne soient bons & saints, mais il faut regarder & considérer les circonstances des lieux, des tems, des personnes, des conditions. La charité hors de l'ordre n'est plus charité, c'est un poisson hors de l'eau, & un arbre transplanté en une terre qui ne lui est pas propre.

Il comparoit cette inégalité d'esprit si peu raison-

nable, & si peu judicieuse à ces friands qui veulent qu'on leur serve des cerises fraîches à Noël, & de la glace au mois d'Août, ne se contentant pas de manger chaque chose en sa saison. Ces cerveaux ainsi démontez, ont plus besoin de purgation que de raisonnement.

Chapitre XI.

Jugement qu'il portoit des vertus.

1. Il préferoit celles dont l'usage étoit plus fréquent, commun & ordinaire, à celles dont les occasions de les mettre en pratique se rencontroient plus rarement.

2. Il ne vouloit pas que l'on jugeât de la grandeur, ou petitesse surnaturelle d'une vertu par son action exterieure; d'autant qu'une petite en apparence, peut être pratiquée avec beaucoup de grace & de charité; & une de plus grand éclat avec un amour de Dieu très-foible, qui est néanmoins la regle & le prix de leur vraie valeur devant Dieu.

3. Il préferoit les vertus les plus universelles, à celles qui étoient plus bornées, la charité toûjours exceptée. Par exemple, il estimoit plus l'oraison, qui est le flambeau de toutes les autres; la dévotion, qui consacre toutes nos actions au service de Dieu; l'humilité, qui nous fait avoir un bas sentiment de nous & de nos actions; la douceur, qui nous fait ceder à tout le monde; la patience, qui nous fait tout souffrir, que la magnanimité, la magnificence, la liberalité, & parce qu'elles regardent moins d'objets, & ont moins d'étenduë.

4. Les vertus éclatantes lui étoient un peu suf-

pectes, parce que, disoit-il, elles donnent par leur éclat une forte prise à la vaine gloire, qui étoit le vrai poison des vertus.

V. Philot. part. 3. c. 1. & 6.

5. Il blâmoit ceux qui ne font état des vertus que selon qu'ils les voyent prisées par le vulgaire; très-mauvais juge d'une telle marchandise. Ainsi préferent-ils l'aumône temporelle à la spirituelle, la haire, le jeûne, & les austeritez corporelles, à la douceur, à la modestie, & à la mortification du cœur, qui néanmoins sont bien plus excellentes.

6. Il reprenoit encore ceux qui ne vouloient s'éxercer qu'aux vertus qui étoient de leur goût, sans se soucier de celles qui regardoient plus particulierement leur charge & leur devoir; servant Dieu à leur mode, non selon sa volonté; abus si fréquens, que l'on voit une infinité de personnes, même dévotes, s'y laisser entraîner.





DOUZIÉME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Qui se plaint, péche.

C'ETOIT un des mots ordinaires de notre Bienheureux, *qui se plaint péche.* Vous desirez sçavoir comment il entendoit cela, & s'il n'est pas permis de se plaindre en Justice pour avoir raison des torts qui nous sont faits, ou si on ne peut pas se plaindre en ses maladies, & dire son mal au Médecin, pour en recevoir du soulagement.

Ce seroit prendre ce mot trop à la rigueur que de lui donner ce sens. Il entendoit parler de plaintes qui vont à grands pas vers le murmure, & disoit que pour l'ordinaire ceux qui se plaignent de cette façon péchoient parce que notre amour propre a cela d'injuste, qu'il agrandit toûjours les torts qui nous sont faits, usant de termes excessifs pour exprimer des injures assez legeres, & que nous regarderions comme peu de chose, si nous les avions faites à autrui.

Ce n'est pas qu'il trouvât mauvais que l'on poursuivît tranquillement, paisiblement, & sans passion en Justice les outrages qui seroient faits à nos biens, à nos corps, à notre honneur. Mais la foiblesse humaine est telle, qu'il est mal-aisé, même à la face de la Justice, de tenir son esprit en bride, & de garder l'équanimité nécessaire, d'où est venu le pro-

verbe, qu'en cent livres de procès, il n'y a pas une once d'amitié.

Il vouloit aussi, quand on étoit malade, que l'on dit tout simplement son mal à ceux qui pouvoient y aporter remede; telle étant la volonté de Dieu qui a créé la Médecine, & qui ordonne qu'on honore le Médecin.

Hors ce cas de justice & de maladie, il estimoit les plaintes non-seulement inutiles, mais pour l'ordinaire injustes; étant extrêmement difficile que celui qui est offensé, & souffre du mal, ne passe les bornes de la vérité & de l'équité en faisant des plaintes. Car soit que ces maux nous arrivent par des causes innocentes ou coupables, il faut toûjours regarder à la premiere, qui est la volonté de Dieu, lequel se sert des unes & des autres; de celles-là absolument, & de celles-ci par permission; ou pour nous corriger, ou pour nous faire croître en vertu; de sorte que les plaintes que nous faisons rejallissent toûjours en quelque maniere contre Dieu.

Plusieurs personnes qui ont assisté notre Bienheureux en plusieurs maladies, même en celle de la mort, m'ont dit que jamais ils ne lui ont oüi faire une seule plainte, disant tout simplement son mal comme il le sentoit, sans l'agrandir ni diminuer, s'abandonnant tout-à-fait aux ordonnances des Médecins, prenant sans contredit tout ce qu'on lui donnoit, non-seulement avec courage, mais avec quelque témoignage de joye.



CHAPITRE

CHAPITRE II.

Saint usage des offenses reçûes.

IL disoit que la moisson des vertus étoit de souffrir des affronts & des injures, parce que plusieurs vertus se présentoient en foule pour y prendre part, & s'y exercer.

1. La justice, car qui est celui qui ne péche pas, & par consequent qui ne soit digne de correction. Etes-vous offensé? considerez combien de fois vous avez offensé Dieu, & combien il est juste que les créatures vous en punissent, comme instrumens de sa justice.

2. Si l'on nous accuse justement, il faut reconnoître simplement sa faute, & en demander pardon à Dieu, & aux hommes, & remercier celui qui nous la represente, quand bien même ce seroit de mauvaise grace, nous souvenant que les médecines, pour être désagréables ne laissent pas d'avoir un effet salutaire.

3. Si l'accusation est fausse, il faut paisiblement & sans émotion rendre témoignage à la vérité; car nous devons cela à cette vertu, & à l'édification du prochain, qui pourroit tirer scandale de notre silence comme d'un aveu tacite.

4. Cela fait, si l'on persevere à nous accuser, il ne faut pas se deffendre davantage, mais faire place à la colere, en pratiquant la patience, le silence & la modestie.

5. La prudence y prend encore sa part, d'autant que les outrages méprisez s'évanoüissent. Si vous vous y oposez avec colere, il semble que vous les avoüyiez.

6. La discretion vient ensuite de la prudence pour y exercer son acte, qui est la modération.

7. La force & la grandeur de courage, en se surmontant soi-même.

8. La tempérance tenant en bride les passions, de peur qu'elles n'échapent.

9. L'humilité, puisqu'elle a cela de propre, de nous faire non-seulement connoître, mais aimer notre abjection.

Heb. 11. 33. 10. La foi même qui a, selon Saint Paul, fermé la gueule des lions, & qui nous fait regarder Jesus-Christ auteur & consommateur de notre foi, chargé d'opprobres & d'ignominies, & au milieu de tout Psal. 37. 15. cela devenu comme un sourd & un muet qui n'a aucune repartie.

11. L'espérance qui nous fait attendre une couronne qui ne flétrira jamais, pour ce leger moment de 2. Cor. 4. 17. tribulation que nous endurons.

12. Enfin la charité qui est patiente, douce, benigne & gracieuse, qui croit tout, qui espere tout; 1. Cor. 13. qui endure tout, qui souffre tout.

O combien cheririons nous les outrages & les affronts qui nous sont faits, si nous étions bien soigneux de notre salut; & que ces occasions nous seroient précieuses, puisqu'elles nous fournissent le moyen d'exercer en même tems tant d'actions agréables à Dieu.



CHAPITRE III.

Réponse du Bienheureux quand il aprenoit qu'on disoit du mal de lui.

ON venoit quelquefois dire à notre Bienheureux que quelques-uns médisoient de lui, & en disoient des choses étranges; car il n'est point de soleil si élevé qui n'ait un peu d'ombre, ni de vertu si éminente qui ne soit sujete aux calomnies.

Et au lieu de s'excuser & de se deffendre, il disoit avec douceur; ne disent-ils que cela? Ho! vraiment ils ne sçavent pas tout. Ils me flattent, ils m'épargnent, je vois bien qu'ils ont de moi plus de pitié que d'envie, & qu'ils me souhaitent meilleur que je ne suis. Hé bien, Dieu soit beni, il se faut corriger, si je ne mérite d'être repris en cela, je le mérite d'une autre façon, c'est toûjours misericorde que je le sois si benignement.

Quand on prenoit sa deffense & que l'on disoit que cela étoit faux. Hé bien, disoit-il, c'est un avertissement afin que je me garde de le rendre vrai. N'est-ce pas une grace que l'on me fait de m'avertir que je me détourne de cet écueil.

Quand il voyoit que l'on s'estomaquoit contre les médisans. Hélas, disoit-il; vous ai-je passé procuration de vous courroucer pour moi. Laissez les dire, ce n'est qu'une croix de parole, une tribulation de vent, la mémoire en périt avec le son. Il faut être bien délicat pour ne pouvoir souffrir le bourdonnement d'une mouche. Qui nous a dit, que nous soyons irréprehensibles? Possible voient-ils mieux mes défauts que moi, ni que ceux qui

m'aiment. Nous apellons souvent des véritez du nom de médisance, quand elles ne nous plaisent pas.

Quel tort nous fait-on, quand on a mauvaise opinion de nous; ne la devons-nous pas avoir telle de nous-mêmes? Telles gens ne sont pas nos adversaires, mais nos partisans, puisqu'avec nous ils entreprennent la destruction de notre amour propre. Pourquoi nous facher contre ceux qui viennent à notre aide contre un si puissant ennemi.

C'est ainsi qu'il se moquoit des calomnies & des outrages, estimant que le silence ou la modestie étoient capables d'y résister, sans employer la patience pour si peu de chose.

V. Philot. part. 3. c. 5.

CHAPITRE IV.

De la patience dans les calomnies.

CE mot du divin Apôtre lui plaisoit extrêmement, & il l'inculquoit fort souvent, *ne vous deffendez pas, mes très-chers freres, mais donnez place à la colere.* Les coups de canon s'amortissent dans la laine, tandis qu'ils brisent tout ce qui leur resiste. *La parole douce éteint le courroux*, comme l'eau éteint le feu. Rien n'apaise si-tôt un Elephant en furie comme la vûë d'un petit agneau; & l'ours fuit devant un chat.

Rom. 12. 19. *Eccli. 6. 5.*

La possession de la terre est donnée par Jesus-Christ, à ceux qui sont doux, patiens & débonnaires, parce qu'ils se rendent par leur douceur maîtres & possesseurs de tous les cœurs. Comme ceux qui sont doux font aisément la volonté des autres, les autres aussi s'accommodent aisément à leurs volontez.

Matt. 5. 4.

Son grand avis, dans les calomnies d'importance, étoit de regarder le Sauveur mourant comme un infâme sur la croix au milieu de deux voleurs. C'est-là, disoit-il, le serpent d'airain, & sans venin, & dont les regards nous guerissent de la morsure, & des atteintes de la calomnie. Devant ce grand exemple de souffrance nous aurons honte de nous plaindre, & beaucoup plus d'avoir du ressentiment contre les calomniateurs. Mais si en ne se disant rien, & en souffrant patiemment, quelqu'un se scandalise? Num 21. 9.

L'on répond à cela qu'après avoir oposé paisiblement la vérité à la calomnie, on peut demeurer en repos, & sçavoir qu'il y a bien de la difference entre le scandale actif & passif. C'est le propre des méchans de donner celui-là, & des foibles de prendre celui ci. Les méchans donnent le premier par une conduite scandaleuse, & les plus gens de bien peuvent donner le second, sans qu'il y ait de leur faute, par des crimes qui leur sont faussement imputez. Ainsi notre Seigneur est appellé *pierre de scandale*, & lui-même disoit à ses Disciples qu'ils seroient scandalisez en lui la nuit de sa passion. 1. Petr. 2. 8. Matt. 26. 31.

Notre Seigneur a dit aussi à ses Apôtres, *vous serez bien heureux quand les hommes médiront de vous, & vous chargeront faussement de toute sorte de crimes, & que vous souffrirez tout cela pour l'amour de moi. Rejoüissez-vous & tressaillez de joye, parce que votre recompense sera grande dans le Ciel.* Matt. 5. 11.

Ce n'est pas dire que nous ne puissions avoir recours à la priere, pour demander à Dieu qu'il détourne ce fleau de nous. Ainsi David le prioit qu'il délivrât son ame des levres injustes, des langues trompeuses, & de la calomnie des hommes; & qu'il ôtat de lui l'oprobre & le mépris, afin qu'il gardât ses préceptes avec plus de facilité. Psal 119. 2. Psal. 118. 22.

Quiconque peut garder la paix du cœur dans l'orage des calomnies, a fait un grand progrès dans le chemin de la perfection.

CHAPITRE V.

Comment il faut parler de Dieu.

LE Bienheureux disoit à ce sujet : il ne faut jamais parler de Dieu ni des choses qui regardent son culte, c'est-à-dire, la religion, tellement quellement, & par maniere de devis & d'entretien, mais toûjours avec un grand respect, une grande estime, & un grand sentiment.

Philot. part. 1. ch. 26.

Il disoit encore : Parlez toûjours de Dieu comme de Dieu, c'est-à-dire avec révérence & piété, non pas faisant la suffisante & la prêcheuse, mais avec esprit de douceur, de charité & d'humilité.

Le premier avis regarde ceux qui parlent des choses de la religion, comme de tout autre sujet d'entretien & de conversation, sans avoir égard au tems, au lieu & aux personnes, & sans aucun autre dessein que de deviser & de passer le tems : misere dont se plaignoit S. Jerôme de son tems, disant que tous les arts & toutes les sciences avoient leurs experts, à qui seul il appartenoit d'en parler en maîtres, qu'il n'y avoit que l'Ecriture Sainte & la Théologie qui est la racine des Sciences, qui étoit si indignement traité, que l'on en décidoit à table, non-seulement dans les maisons prrticulieres : mais même dans les cabarets, le jeune éventé, l'artisan ignorant, le vieillard sans raison, toute sorte de personnes du vulgaire se voulant mêler de dire leur avis sur les mysteres les plus relevez de la foi.

Le ſecond avis eſt pour ceux & celles qui dans les converſations veulent faire les doctes, & paſſer pour perſonnes fort entenduës en la pieté & en la parole myſtique, ſoutenant leurs opinions avec chaleur, dépit, aigreur, chagrin, opiniâtreté, orgueil, faiſant plus de bruit que ceux qui ont meilleure raiſon qu'eux, mais non pas ſi forte tête ni ſi forte voix; comme ſi de crier bien haut ajoûtoit quelque choſe à la ſolidité d'un raiſonnement.

C'eſt pourquoi le Bienheureux concluoit en diſant: ne parlez donc jamais de Dieu, ni de la devotion par maniere d'acquit & d'entretien, mais toûjours avec attention & dévotion, ce que je dis pour vous ôter une remarquable vanité qui ſe trouve en pluſieurs qui font profeſſion de dévotion, leſquels à tout propos diſent des paroles ſaintes & ferventes par maniere de devis & ſans y penſer nullement: & aprés les avoir dites, il leur ſemble être tels que les paroles témoignent, ce qui n'eſt pas.

CHAPITRE VI.

De la Mocquerie.

QUand en compagnie il entendoit que l'on ſe mocquoit de quelqu'un, il témoignoit par ſa contenance que le diſcours lui déplaiſoit, il en mettoit un autre ſur le tapis, pour le détourner; & quand il ne pouvoit réuſſir par ce moyen, il ſe levoit, & diſoit c'eſt trop fouler le bon homme, ce n'eſt plus vivre à diſcretion, mais c'eſt en paſſer les bornes. Qui nous donne droit de nous entretenir ainſi aux dépens d'autrui. Voudrions-nous bien qu'on nous traitât de la ſorte, & que l'on fit l'anatomie de nos mi-

ſeres, avec le raſoir de la langue; ſuporter le prochain & ſes imperfections, c'eſt une grande perfection, & une grande imperfection que de les découper ainſi par la mocquerie.

Philot. part. 3. c. 27.

„ Il dit à ce ſujet que c'eſt une des plus mauvaiſes
» conditions qu'un eſprit peut avoir que d'être moc-
» queur, que Dieu hait extrêmement ce vice, & en a
» fait d'étranges punitions. „

Un jour une Demoiſelle ſe divertiſſoit en ſa préſence d'une autre qui n'étoit pas belle, & ſe mocquoit de quelques défauts naturels, avec leſquels elle étoit venuë au monde; & après lui avoir dit modeſtement que c'étoit Dieu qui nous avoit faits, & non pas nous-mêmes, & que les œuvres de Dieu étoient parfaites. L'autre ſe mocquant encore davantage de ce qu'il avoit dit que les œuvres de Dieu étoient parfaites: croyez-moi, lui dit-il, elle eſt en l'ame plus droite, plus belle & mieux faite, & contentez-vous que je le ſçai bien, & la fit ainſi taire.

Pſal. 99. 3. Deuter. 32. 4.

Une autre fois on ſe rioit devant lui d'un homme abſent qui avoit la taille toute gâtée, étant boſſu devant & derriere; il prit auſſi-tôt ſa défenſe, & allegua le même mot de l'Ecriture, que les œuvres de Dieu étoient parfaites; comment parfaites, dit l'autre, en une taille ſi imparfaite? Le Bienheureux reprit de fort bonne grace, hé? penſez-vous qu'il n'y ait pas de parfaits boſſus, auſſi-bien que des perſonnes parfaitement droites. Comme on le vouloit faire expliquer de quelle perfection il entendoit parler, de l'interieure, ou de l'exterieure: ſuffit, dit-il, que ce que j'ai dit eſt vrai, parlons de quelque choſe de meilleur.

CHAPITRE VII.

Ne juger autrui.

L'HOMME ne voit que le déhors, & Dieu seul le dedans. Il n'appartient qu'à lui seul de sonder les cœurs, & de connoître les pensées. Notre Bienheureux disoit à ce propos que l'ame du prochain étoit l'arbre de la science du bien & du mal, auquel il est défendu de toucher sous peine d'être châtié, parce que Dieu s'en est reservé le jugement. *1. Reg. 16. 7. 1. Paral. 28. 9.*

Le Bienheureux remarquoit une inégalité d'esprit fort ordinaire parmi les hommes, portez naturellement à juger ce qu'ils ne connoissent pas, qui est l'interieur d'autrui, & qui fuïent de juger ce qu'ils connoissent ou du moins ce qu'ils doivent connoître, qui est leur interieur. Le premier leur est défendu, & le second leur est ordonné.

En cela ils sont semblables à cette femme, laquelle ayant toûjours fait durant sa vie tout le contraire de ce que son mari lui commandoit, s'étant noyée dans une riviere : son mari étant répris de ce qu'il cherchoit son corps contre le fil de l'eau, estimez-vous, dit-il, que la mort lui ait fait perdre son esprit de contradiction.

On demande s'il est défendu d'avoir des soupçons fondez sur de bonnes & fortes conjectures ? On répond que non, parceque soupçonner n'est pas juger, mais seulement un acheminement à juger. Mais il faut bien prendre garde à ne se pas laisser surprendre par de faux indices, & là-dessus précipiter son jugement, & c'est ici l'écueil, où tant de gens font naufrage dans le jugement temeraire.

Philot 3. part. ch. 28.

Pour éviter ce désordre notre Bienheureux donnoit une excellente regle, qui est, que si une action pouvoit avoir cent visages, on la regardât toûjours par celui qui est le plus beau. Si on ne peut excuser une action, on peut l'adoucir, en excusant l'intention : si même on ne peut excuser l'intention, il faut accuser la violence de la tentation, ou la rejetter sur l'ignorance, ou sur la surprise, ou sur la foiblesse humaine, pour tâcher d'en diminuer au moins le scandale.

Enfin ceux qui ont bien soin de leurs consciences, dit notre Bienheureux, tombent rarement en des jugemens téméraires. C'est le fait d'une ame oisive, & qui n'est gueres occupée en elle-même, de s'arrêter à éplucher les actions d'autrui. Ce que dit excellemment un ancien, que le genre d'hommes qui est curieux à s'enquerir de la vie des autres, est fort négligent à corriger ses propres défauts.

CHAPITRE VIII.

De la médisance.

NOtre Bienheureux avoit coutume de dire que qui ôteroit la médisance du monde, en ôteroit une grande partie des péchez, & avec raison ; car tous les péchez se rapportant à ceux de pensée, de parole & d'action, les plus fréquens, & quelquefois les plus dangereux sont ceux de parole, pour plusieurs raisons.

La premiere, que les péchez de pensée ne sont nuisibles qu'à celui qui les commet, & ne donnent à autrui ni scandale, ni fâcherie, ni mauvais exemple, Dieu seul les connoissant, & en étant of-

ſenſé : & puis un retour vers Dieu par une amoureuſe repentance les efface ; mais ceux de parole paſſent plus avant ; car le mot laché ne peut être rapellé que par une humble retractation : & cependant le cœur du prochain en demeure infecté, & empoiſonné par l'oreille.

La ſeconde, que les péchez d'action quand ils ſont notables, ſont ſujets à la punition publique ; mais la médiſance, ſi elle n'eſt extrêmement atroce & infamante n'y eſt point ſujete, ce qui fait que tant de perſonnes tombent dans ce péché.

La troiſiéme, eſt le peu de reſtitution & de réparation que l'on en fait ; ceux qui conduiſent les ames étant trop indulgens, pour ne pas dire lâches ſur cet article.

CHAPITRE IX.

Des Equivoques.

IL avoit en horreur la doctrine des équivoques, & diſoit quelquefois que par cet artifice on tâchoit de canoniſer le menſonge. Il n'y a nulle ſi bonne & déſirable fineſſe, diſoit il, que la ſimplicité. Les prudences mondaines, & les artifices charnels, appartiennent aux enfans de ce ſiécle, mais les enfans de Dieu marchent ſans détours, & ont le cœur ſans replis. *Qui marche ſimplement*, dit le ſage, *marche confidemment*. Le menſonge, la duplicité, la ſimulation, témoigneront toûjours un eſprit foible & bas. *Prov. 10. 9.*

Si la bouche qui ment, dit le ſage, tuë l'ame, que ne fera point la langue trompeuſe, qui parle en un cœur, & un cœur. *Pſal. 11. 3.*

Il diſoit, de cette doctrine fabriquée dans la bou-

tique du pere du mensonge, ce que notre Seigneur
Matt. 23. 15. disoit des Scribes & des Pharisiens, qui couroient les mers pour faire un proselite, & le rendoient ensuite beaucoup plus mauvais qu'eux; car ceux qui pensent sauver la vérité par cet artifice, la tuent & suffoquent doublement; puisque rien n'outrage tant la vérité & la simplicité, comme fait la duplicité; & y a-t-il rien de plus double qu'un équivoque, dit notre Bienheureux?

V. Philothée part 3. ch. 30.

CHAPITRE X.

Ne contredire personne sans raison.

IL n'y a point d'esprits plus ennemis de la société humaine que ceux qui sont opiniâtres, têtus & sujets à contredire les autres : ce sont les pestes des conversations, le fléau des compagnies, & des semeurs de querelles. Les esprits doux au contraire, condescendans & fléxibles, pliables & traitables, qui cédent aisément, sont des charmes vivans qui attirent & gagnent tout le monde.

Notre Bienheureux loüoit beaucoup l'avis de S. Louis qui étoit de ne contredire jamais personne, sinon qu'il y eût du peché ou un dommage notable à ne le pas faire. Ce saint Roi ne disoit pas cela par prudence humaine de laquelle il étoit ennemi, ni selon la maxime de cet Empereur Payen, qu'il ne falloit que personne se retirât mal content de devant le Prince: Mais par un sentiment vraiment chrétien, pour éviter
2. Cor. 12. 20. & Philip. 2. 3. tout débat & toute contestation selon le conseil de l'Apôtre, qui veut que l'on les fuye avec soin.

Mais ne sera-ce point une connivence, & par

conſéquent une participation à l'erreur ou au péché d'autrui, ſi on ne s'y oppoſe pas le pouvant faire ?

» Voici la réponſe de notre Bienheureux. Quand » il importe, dit-il, de contredire quelqu'un, & » d'oppoſer ſon opinion à celle d'autrui, il faut uſer » de grande douceur & dexterité, ſans vouloir vio- » lenter l'eſprit de perſonne, car auſſi bien ne ga- » gne-t-on rien prenant les choſes âprement.

Quand vous déſeſperez un cheval à force de le tourmenter, s'il a de la fougue, il prendra le mords aux dents, & emportera le cavalier malgré qu'il en ait, où il voudra : lui lâche-t-il la bride, ceſſe-t-il de le batre & de le piquer, il s'arrête, & ſe rend traitable.

Il en eſt de même de l'eſprit humain : ſi vous le preſſez, vous l'opprimez ; ſi vous l'opprimez vous le cabrez ; ſi vous le cabrez vous le bouleverſez tout-à-fait ; il peut-être perſuadé, non pas contraint : le contraindre, c'eſt le revolter ; la douceur eſt-elle arrivée, dit le Prophéte, le voilà corrigé, & il ſe rend. Pſ. 89. 10.

CHAPITRE XI.

De la Taciturnité.

IL y a des perſonnes qui ſont taciturnes de leur naturel, d'autres par orgueil, d'autres par ſtupidité, & d'autres par chagrin. Il y en a fort peu qui le ſoient par vertu, c'eſt-à-dire, par jugement, & modération.

On parloit un jour devant notre Bienheureux d'un certain perſonnage qui vouloit paſſer pour un grand-homme à force de ſe taire. Si cela eſt, dit notre Bienheureux, il a trouvé le ſecret, pour acquerir de

la réputation à bon marché ; & puis s'étant un peu tu, il reprit, il n'y a rien qui ressemble tant à un homme sage, qu'un fou, quand il se tait.

Ce n'est pas sagesse de ne dire mot, mais c'est sagesse de parler quand il faut, & comme il faut ; & de se taire aussi en tems & lieu.

Afin que la taciturnité soit une vertu, il faut que comme toutes les autres ; elle consiste en une certaine médiocrité, & qu'elle évite les deux extrêmitez.

CHAPITRE XII.

Des Aversions.

IL y en a qui à vive force, & par le secours de la grace arrachent de leur cœur le péché de la haine qu'ils avoient conçû contre ceux qui les avoient offensez ; mais de même qu'après que l'on a coupé un arbre par le pied, les racines ne laissent pas de demeurer en terre, & qu'il faut du tems pour les arracher, aussi à la haine succede l'aversion, d'autant plus mal-aisée à détruire qu'elle paroît moins blâmable que l'autre.

On sçai bien qu'il faut pardonner à son ennemi, quelque grand outrage qu'il nous ait fait, si nous voulons que Dieu nous pardonne, & c'est ce que nous demandons tous les jours au Pere céleste dans l'oraison, que son Fils notre Seigneur nous a dictée de sa propre bouche ; mais comme ensuite d'une furieuse tempête, après que les vents ont cessé, les flots de la mer ne laissent pas d'être émus quelque-tems après, aussi après que pour l'amour de Dieu l'on a renoncé à la haine que l'on portoit à son ennemi, il y en a qui pensent faire beaucoup de dire qu'ils ne

lui veulent point de mal, sans se souvenir que par la Loi de Jesus-Christ ce n'est pas assez de ne vouloir point de mal à notre ennemi (car cela c'est n'avoir plus de haine,) mais qu'il faut encore avoir de l'amour & de la dilection, c'est-à-dire lui vouloir du bien.

Il y en a qui disent, pressez de ces raisons, non-seulement je lui pardonne l'offense qu'il m'a faite, & ne lui veux point de mal, mais encore lui souhaite les mêmes biens de nature, de fortune, de grace & de gloire qu'à moi-même: mais je ne puis me resoudre à le voir, ni à converser avec lui, parceque sa présence émeut mes puissances, & que je crains que mes playes ne se r'ouvrent, en me rappellant le souvenir du tort qu'il m'a fait.

Cette excuse semble avoir quelque couleur, quand on considere la fragilité humaine plus foible qu'un roseau qui se plie à tous vents; mais quoique cette défiance semble loüable, elle ne l'est pas néanmoins devant Dieu, qui veut, & que l'on se réjoüisse en lui avec crainte, & que l'on se confie en lui à mesure que l'on se défie de soi même; que l'on s'humilie sans découragement, & que l'on s'apuie totalement sur sa grace, & nullement sur soi-même: c'est ce que nous enseigne la sainte parole, quand elle nous dit que nous ne pouvons rien de nous comme de nous, que toute notre suffisance vient de Dieu, que sans lui nous ne pouvons rien faire, mais aussi qu'avec lui nous pouvons tout, & même traverser les murailles de toute sorte d'obstacles, de sorte que nous ayant donné le vouloir & le commencer, nous devons esperer qu'il nous donnera d'achever par sa bonne volonté; & ainsi s'il nous a donné la grace de pardonner de bon cœur, de ne vouloir point de mal, & même de désirer toute sorte de biens, nous devons aussi nous confier qu'il nous donnera la force de résister aux 2. Cor. 3. 5.

tentations que l'ennemi de notre salut pourroit exciter en la partie inferieure de notre ame, à la vûë de celui à qui nous avons pardonné, pourvû que nous l'ayons fait de bon cœur.

Il y en a même, qui convaincus de ces raisons diront : je veux bien le voir & n'éviterai point de me trouver en sa compagnie ; mais de lui parler c'est ce que je ne puis faire, parce que je craindrois de m'échaper en quelques réproches, & d'en venir ensuite à quelques injures qui ralumeroient le feu de la haine au

Matt. 27 64. lieu de l'éteindre, & rendroient la derniere erreur pire que la premiere.

Certes, quand celui que la fiévre a quitté boit encore avec quelque sorte d'empressement, c'est signe qu'il y a encore quelque reste d'émotion & de chaleur dans ses veines. Quelques mines que fassent telles sortes de personnes qui sortent à regret de l'Egypte de la haine, & qui regardent en arriere, il y a encore sans doute quelque aigreur secrete cachée dans leurs cœurs.

C'est à eux de prendre leur cœur à deux mains, & d'en ôter par un généreux effort cette secrete aversion, & de dire à Dieu qu'il aide leur infirmité, afin qu'ils puissent pratiquer cet enseignement de l'E-

Matt. 5. 44. vangile, de faire du bien à ceux qui les haissent & de

Rom. 12. 21. surmonter le mal par le bien.

Nous scellerons ce que nous venons de dire par une
» belle sentence de notre Bienheureux. Les Payens
» aiment ceux qui les aiment, mais les Chrétiens
» doivent exciter leur amitié à l'endroit de ceux qui
» ne les aiment pas, & envers ceux ausquels ils ont
» beaucoup de repugnance & d'aversion.



TREIZIÉME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De la présence de Dieu.

L'EXERCICE de la presence de Dieu lui étoit en si singuliere recommandation, qu'il le conseilloit comme un pain quotidien. Je dis pain quotidien; car comme en la nourriture du corps on mêle le pain avec toute sorte de viandes, aussi n'y a-t-il point d'exercice spirituel qui se mêle plus commodément, & plus inutilement dans toutes nos actions, que la présence de Dieu.

Ah! disoit-il, c'est le cher exercice des bienheureux, ou plûtôt le continuel exercice de leur béatitude, selon ces paroles de notre Seigneur: *Leurs Anges voyent sans interruption la face de mon Pere qui est dans le Ciel.* Matt. 18.10.

Que si la Reine de Saba estimoit bienheureux les serviteurs & les courtisans de Salomon, qui étoient toûjours en sa présence, & qui écoûtoient les paroles de sagesse qui sortoient de sa bouche; combien sont plus heureux ceux qui sont continuellement attentifs à la sainte présence de celui *que les Anges desirent de voir*, quoiqu'ils le voyent sans cesse; désir qui les tient en une perpétuelle faim, de voir toûjours de plus en plus celui qu'ils contemplent; car plus ils voyent celui qu'ils desirent, plus ils desirent 3. Reg.10.8. 1. Petr. 1. 12.

de le voir; n'étant jamais rassasiez dans leur continuel rassasiement.

Vous sçavez mes sœurs que lorsque vous êtes assemblées, soit pour le travail, soit pour les récréations, ou pour quelques autres exercices, il y en a toûjours une de préposée, pour faire souvenir de cette aimable & salutaire présence. *Se souviennent*, dit-elle par intervale, *de la sainte présence de Dieu toutes nos sœurs, & de la très sainte Communion d'aujourd'hui*, ajoûte-t-elle, si c'est un jour de Communion pour toute la Communauté; tels que sont les jours de Dimanches & de Fêtes, & les Jeudis.

„ La plus grande part, disoit notre Bienheureux » des manquemens, que commettent en leur devoir les personnes pieuses, vient de ce qu'elles ne » se tiennent pas assez en la présence de Dieu.

CHAPITRE II.

De la crainte & de l'esperance.

POUR marcher sûrement en cette vie, il faut marcher toûjours entre la crainte & l'esperance;
Psal. 35. 7. entre la crainte des jugemens de Dieu, *qui sont des abîmes impénétrables*; & entre l'esperance de sa misericorde, qui est sans nombre & sans mesure, & qui surpasse toutes ses œuvres.

„ Il faut, disoit le Bienheureux, craindre les divins jugemens, mais sans découragement; & il se » faut encourager à la vûë de sa misericorde, mais » sans présomption. Et ailleurs: Ceux, dit-il, qui » ont une extrême & désordonnée crainte d'être » damnez, témoignent avoir plus de besoin d'humilité & de soumission, que de raison. Il se faut » bien abaisser & anéantir & perdre son ame, mais

il faut que ce ſoit pour la gagner, garder, & ſauver. Toute humilité qui préjudicie à la charité, eſt ſans doute une fauſſe humilité.

Or, celle qui porte au découragement, au déſeſpoir, au trouble, eſt contraire à la charité qui veut que nous faſſions tous nos efforts, quoiqu'*avec crainte & tremblement*, & que jamais nous n'entrions en défiance de la bonté de Dieu; qui veut que tous ſoient ſauvez, & viennent à pénitence. *Philipp. 2. 12.* *2. Petr. 3. 9.*

CHAPITRE III.

De l'amour propre & de l'amour de nous-mêmes.

IL y a une grande difference entre ces deux amours, puiſque tout amour propre étant un amour de nous-mêmes; tout amour de nous-mêmes n'eſt point amour propre.

L'amour propre eſt toûjours mauvais; il n'y a point de péché, grand ou petit, ſans amour propre c'eſt-à-dire, ſans un arrêt volontaire en la créature, ou en ſoi; contre la volonté du Créateur. C'eſt cet amour, dit S. Auguſtin, qui a bâti la cité malheureuſe de Babylone, dont l'enceinte s'étend juſqu'au mépris, & à la haine de Dieu. *In Pſal. 6. & in Pſal. 64.*

L'amour de nous-mêmes n'eſt pas de cette nature; car étant commandé, il ne peut être que bon. Nous ſommes donc obligez de nous aimer en Dieu & ſelon Dieu, en nous ſouhaitant & procurant, autant que nous pouvons, les biens naturels, & ceux de la grace & ceux de la gloire.

Cet amour de nous mêmes peut donc être naturel ou ſurnaturel. Naturel, lorſqu'il regarde les biens naturels : c'eſt à raiſon de cet amour que l'Apôtre dit que *nul ne haït ſa propre chair*; & cet amour, *Epheſ. 5. 29.*

quand il est reglé, n'est point désagréable à Dieu, qui est auteur de la nature aussi-bien que de la grace. Surnaturel, quand il regarde les biens de la grace & de la gloire; & cet amour est autant au-dessus de l'autre, que les biens de la grace & de la gloire sont au-dessus de ceux de la nature.

L'amour surnaturel de nous-mêmes peut être, ou d'ésperance ou de charité. Celui d'esperance est interessé, car nous aimons Dieu par cet amour comme notre souverain bien, non comme souverain bien en lui-même, & pour lui-même, qui est l'amour de charité. Amour entierement desinteressé, puisqu'alors nous aimons Dieu à cause de lui-même & pour lui-même, & nous en lui & pour lui, nous raportant tout à sa gloire.

L'amour légitime de nous-mêmes, tant le naturel que celui d'esperance, n'est pas toûjours raporté à Dieu, mais certes il est toûjours raportable; mais celui de la sainte charité n'est pas seulement raportable, mais il est toûjours raporté à Dieu, soit habituellement, soit virtuellement, soit actuellement.

Theot. l. 2. c. 8.

» Le Sauveur, dit notre Bienheureux, qui nous a
» racheté par son sang, desire infiniment que nous
» l'aimions, afin que nous soyons éternellement sau-
» vez, & desire que nous soyons sauvez, afin que
» nous l'aimions éternellement, son amour tendant à
» notre salut, & notre salut à son amour.

Notre salut en son total doit s'étendre, tant à la gloire que Dieu nous donnera au Ciel qu'à celle que nous lui rendrons, selon la mesure de cette gloire. En quoi se trompent ceux qui parlant du salut éternel, ne pensent qu'à leur intérêt; c'est-à-dire, à la gloire que Dieu leur donnera au Ciel, & nullement à celle qu'ils rendront à Dieu, quoique celle-ci soit la principale, & la fin derniere & souveraine

pour laquelle Dieu a fait le Paradis ; l'autre n'étant que la fin prochaine & moins principale, & comme un moyen pour arriver à l'autre ; car nul ne glorifie Dieu au Ciel, que celui que Dieu y glorifie, pour en être glorifié.

Chapitre IV.

La mesure de l'amour de Dieu.

Vous me demandez quelle est la mesure de l'amour de Dieu ?

Je vous répond avec S. Bernard, que sa mesure est de n'en point avoir, parce que son objet étant infini, il ne peut avoir de bornes. *L. De diligendo Deo. c. 1.*

Notre Bienheureux apelloit lâches & paresseux, ces esprits qui mettoient des limites à leur amour, & qui se renfermoient dans certains devoirs, au de-là desquels ils ne vouloient point s'étendre, comme s'ils vouloient renfermer l'esprit de Dieu dans leurs mains.

Dieu étant plus grand que notre cœur, quelle entreprise que celle de vouloir le resserrer dans une si petite circonference ! Si l'amour de Jesus-Christ a été excessif, quelle honte pour nous de vouloir contenir le nôtre dans la médiocrité ! Si la mer & l'enfer ne disent jamais, c'est assez ; que doit dire le saint amour, dont les flâmes sont dites au Cantique plus ardentes que celles de l'enfer. *1. Joan. 3. 20.* *Joan. 13. 1.* *Cap. 8. v. 6.*

Nôtre Bienheureux dit à ce sujet une remarquable sentence. De demeurer, dit-il, en un état de « consistance longuement, il est impossible ; qui ne « gagne, perd en ce trafic ; qui ne monte, descend « en cette échelle ; qui n'est vainqueur, est vaincu « en ce combat ; nous vivons entre les batailles que «

» nos ennemis nous livrent ; si nous ne résistons,
» nous périssons ; & nous ne pouvons résister sans
» surmonter, ni surmonter sans victoire ; victoire
» suivie de triomphe & de couronne.

Epist. 341. ad Monachos S. Bertini. n. 1. Ed. Ben. S. Bernard confirme ce sentiment en disant, que ne pas avancer c'est reculer, parce que nous ramons sans cesse sur une mer orageuse, où sont entraînez par le courant des eaux, tous ceux qui cessent de ramer.

CHAPITRE V.

Faire & dire.

1. Pet. 2. 2. & 5. 4. Act. 1. 1. LE Fils de Dieu modele de toute perfection, *le Prince des Pasteurs*, *& l'Evêque de nos ames*, *a commencé à faire, puis à enseigner*, & il a été trente années à faire, & n'a été que trois années à enseigner, nous montrant par son exemple qu'il faut faire avant que dire.

Matt. 23. 3. & 9. Aussi blâme-t-il les Docteurs de son tems qui disoient & ne faisoient pas, imposant aux autres des fardeaux insuportables, qu'ils n'auroient pas voulu toucher du bout du doigt.

Non pas qu'il veüille que l'on juge de la doctrine par la vie & les mœurs de celui qui enseigne, mais pour montrer combien elle a plus d'efficace pour persuader, quand elle est apuyée sur la bonne vie de celui qui la debite ; autrement comment pense-t-il persuader aux autres, ce dont lui-même n'est point persuadé?

C'est ressembler à ces trompettes qui sonnent la charge où ils ne vont pas ; à l'escalier qui conduit à l'apartement où il ne monte pas ; à ces poteaux des grands chemins qui enseignent par où il faut aller & qui ne bougent pas.

CHAPITRE VI.

De la mortification, & de l'oraison.

SON sentiment étoit que la mortification sans l'oraison étoit un corps sans ame, & l'oraison sans mortification une ame sans corps. Il ne vouloit pas que ces deux choses fussent séparées, mais que comme Marthe & Marie sans se quereller, elles fussent de bon accord au service de notre Seigneur. Il les comparoit aux deux bassinets de la balance, dont l'un s'abaisse quand l'autre s'éleve. Pour élever l'esprit par l'oraison, il faut abattre le corps par la mortification, autrement la chair déprimera l'esprit, & l'empêchera de s'élever à Dieu.

Le lys & la rose de l'oraison & de la contemplation, ne se conservent & nourrissent bien que parmi les épines des mortifications. On ne va à la collines de l'encens, simbole de l'oraison, que par la montagne de la myrrhe de la mortification. L'encens même qui représente l'oraison, n'exale son odeur que lorsqu'il est brûlé ; ni l'oraison ne peut monter au Ciel en odeur de suavité, si elle ne sort d'une personne mortifiée.

Lorsque nous sommes morts à nous-mêmes & à nos passions, c'est alors que nous vivons à Dieu & qu'il nous repaît en l'oraison du pain de vie & d'intelligence, & de la manne de ses inspirations.

Notre Bienheureux disoit sur ce sujet un mot bien remarquable. Il faut vivre en ce monde, di- « soit-il, comme si nous avions l'esprit au Ciel, & « le corps au tombeau. La premiere partie de cette « sentence est appuyée sur ces paroles : „ *Que votre conversation soit dans les Cieux* ; & la seconde sur cel- Philipp. 3. 20.

Psal. 107. 6. Psal. 142. 3. le-ci : Il faut vivre *comme ces blessez qui dorment dans les sépulchres, & dont on ne se souvient plus* ; & être *dans les obscuritez entre les morts du siecle.*

CHAPITRE VII.

Du mensonge.

VOus me demandez comment s'entendent » ces paroles de notre Bienheureux : Que rare» ment pouvons nous dire un mensonge, pour petit » qu'il soit, sans nuire au prochain.

Le mot de rarement décide la difficulté ; néanmoins on peut dire que tout mensonge, quelque leger qu'il paroisse, fait toûjours du mal, soit à nous, soit à autrui : toûjours blesse-t-il la vérité & la droiture du cœur ; & tout homme qui ment, ne fut-ce que par recréation, témoigne qu'il a le cœur double, & qu'il parle *en un cœur & en un cœur* ; & Psal. 11. 3. V. 4. Prov. 12. 22. tout le monde sçait que *le Seigneur perdra les levres trompeuses*, & qu'il *a en abomination ceux qui parlent avec duplicité.* Que votre parole soit donc simple, ronde, naïve, véritable, si vous voulez être enfans de celui qui est pere de vérité, & la vérité même par essence.

CHAPITRE VIII.

Des jugemens inconsiderez.

IL avoit peine à suporter que l'on taxât une personne d'être mauvaise, pour une action repré- Theot. l. 4. c. 4. » hensible qu'elle auroit faite : parce que disoit-il, » les habitudes vertueuses ne périssent pas par un » seul acte contraire, car on ne peut pas dire qu'un

homme ſoit intempérant, pour un ſeul acte d'intempérance, & ainſi des autres. «

Quand donc il voyoit que pour un péché on accuſoit quelqu'un d'en avoir le vice, il relevoit doucement cette accuſation, & diſoit qu'il y avoit bien de la différence entre vice & péché : que celui-là diſoit l'habitude, & celui-ci l'acte ; & que tout ainſi qu'une hirondelle ne faiſoit pas le Printems, auſſi un ſeul acte de péché ne rendoit pas une perſonne vicieuſe, c'eſt-à-dire, habituée au vice dont elle avoit commis l'acte.

Mais, lui diſoit-on, il ne faudra pas non plus juger, ſi une perſonne eſt en grace, & a la charité, quelque ſaint qu'il paroiſſe dans les actions de ſa vie.

Il répondoit que ſi la foi, ſelon S. Jacques, ſe fait connoître par les œuvres, beaucoup plus la charité, qui eſt une vertu bien plus active ; les œuvres étant à ſon égard comme des étincelles qui marquent qu'il y a du feu en quelque endroit, & quoique voyant commettre un péché manifeſtement mortel, nous puiſſions dire, que celui qui l'a commis a perdu la grace : que ſçavons-nous ſi un moment après, Dieu ne lui a point touché le cœur, s'il ne s'eſt point converti de ſa mauvaiſe voye par un acte de contrition. C'eſt pourquoi il ne faut jamais juger en mal d'autrui qu'avec crainte ; mais pour en juger en bien, nous avons toute liberté, parce que la charité croit, & eſpere tout bien du prochain, & n'en penſe point mal ; ſe réjouit de la vérité & de la bonté, mais non pas de l'iniquité.

Cap. 2. — *1. Cor. 13. 7.*



CHAPITRE IX.

Le point essentiel de la Charité.

IL le faisoit consister dans la préférence de Dieu, & de sa volonté à toutes choses.

La plus forte preuve que nous puissions avoir si nous sommes en état de grace, est si nous n'avons aucune volonté contraire à celle de Dieu; car si nous en avons quelqu'une, sans doute nous préferons quelque chose à Dieu, & alors nous n'avons plus la charité, qui cesse d'être, si-tôt qu'elle cesse de regner.

Non seulement nous devons préferer Dieu à toutes choses, mais encore nous ne devons rien aimer à l'égard de Dieu. Celui-là, dit S. Augustin, aime Dieu moins qu'il ne doit, qui aime quelque chose avec lui, qu'il n'aime pas pour l'amour de lui, c'est-à-dire, avec raport & subordination à l'amour de Dieu.

L. 10. Conf. c. 29. n. 40.

Je ne dis pas que l'on ne puisse aimer plusieurs choses avec Dieu, puisqu'il nous est commandé de nous aimer nous-mêmes, & notre prochain comme nous-mêmes: mais d'aimer quelque chose, ou plus que Dieu ou à l'égal de Dieu, c'est ce qui est incompatible avec la charité; laquelle fait, que dans un cœur qu'elle possede, toutes les créatures sont devant le Créateur, comme les étoiles devant le Soleil.

CHAPITRE X.

Diverses sortes d'œuvres.

ON en distingue de quatre sortes dans la Théologie, de vivantes, de mortes, de mortifiées, & de vivifiées.

Les œuvres vivantes ſont celles qui ont le principe de vie, & de vie éternelle, c'eſt-à-dire la grace, & qui ſont faites en charité, & par le motif de la charité.

Les œuvres mortes ſont celles qui n'ont point ce principe, & qui ſont faites en état de péché mortel, c'eſt-à-dire, qui n'ont ni le fondement, ni la racine de la charité, & quoiqu'elles ſoient bonnes en ſoi d'une bonté morale & naturelle, néanmoins comme le dit S. Grégoire, ce rameau de la bonne œuvre ne peut avoir aucune verdeur, ni porter aucun bon fruit devant Dieu, s'il n'eſt attaché à la racine de la charité.

Les œuvres mortifiées ſont celles qui ont été faites en état de grace, & qui ont eû la racine de vie, mais le péché mortel ſurvenant les dépouille de toute verdeur & vigueur, comme ſont les plantes en hyver, leſquelles, s'il duroit toûjours, mourroient enfin ſans reſſource. Mais le ſoleil du Printems raportant une nouvelle chaleur à la terre, leur fait pouſſer des fleurs, des feuilles & des fruits, & ſemble, par une eſpece de reſurrection, les appeller à une nouvelle vie. *Theotim. l. 11. ch. 12.*

Et ce ſont les œuvres que l'on apelle vivifiées, c'eſt-à-dire renouvellées & rapellées de la mort à la vie. Ce qui arrive lorſque l'on ſort du péché mortel pour rentrer en grace. Alors toutes les œuvres ſaintes, qui avoient été mortifiées par le péché, revivent & reprennent leur ancienne verdeur & vigueur.



QUATORZIÉME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'amour de complaisance.

LA vraie complaisance en Dieu doit être enracinée & fondée en la charité, & proceder du vrai motif de la charité qui est un motif désinteressé, & qui se peut raporter tout à Dieu & à sa gloire, pour être telle que Dieu la désire, & si nous voulons qu'il prenne ses délices en nous, c'est à nous de prendre nos souveraines délices à penser que Dieu est Dieu, & que sa bonté est une bonté souverainement infinie.

Theot. l. 5. c. 3.

Voici comme notre Bienheureux s'en explique : » L'ame qui est en l'exercice de l'amour de com- » plaisance, crie perpetuellement en son sacré si- » lence, il me suffit que Dieu soit Dieu, que sa » bonté soit infinie, que sa perfection soit immen- » se; que je meure, ou que je vive, il importe » peu pour moi, puisque mon cher bien aimé vit » éternellement d'une vie toute triomphante. La » mort même ne peut attrister le cœur qui sçait » que son souverain amour est vivant. C'est assez » pour l'ame qui aime, que celui qu'elle aime » plus que soi-même, soit comblé de biens eter- » nels, puisqu'elle vit plus en celui qu'elle aime, » qu'en celui qu'elle anime, ou plûtôt qu'elle ne

vit pas elle-même, mais son bien aimé en elle.

La vraie complaisance en Dieu est donc de se plaire en Dieu pour Dieu, de prendre plaisir au plaisir de Dieu, sans penser si cela nous plaît, mais s'il est agréable à Dieu. Ainsi nous unissons notre plaisir au plaisir de Dieu, & en cette façon se forme la complaisance amoureuse que nous avons au bien de Dieu, pour Dieu même.

Chapitre II.

De l'amour de bienveillance.

Il faut distinguer en Dieu deux sortes de biens, l'un interieur, l'autre exterieur. Le premier est lui-même, car sa bonté n'est point distinguée de son essence, non plus que ses autres perfections. Or ce bien étant infini ne peut être ni augmenté par nos services & nos honneurs, ni diminué par nos péchez & nos révoltes. Le second quoiqu'il soit à lui n'est pourtant pas dans lui, mais dans ses créatures, comme les finances du Roi sont bien à lui, mais dans les coffres de ses trésoriers. Ce bien exterieur sont les honneurs, les obéissances, les services & les hommages que lui doivent, & que lui rendent les créatures, lesquelles sont toutes destinées à sa gloire, comme à la fin derniere de leur création, & ce bien nous pouvons avec sa grace le vouloir & le donner à Dieu,& en augmenter sa gloire exterieure, laquelle nous pouvons aussi diminuer par nos péchez.

A l'égard de ce bien exterieur, nous pouvons exercer envers Dieu l'amour de bienveillance, faisant pour acroître son honneur, toutes les bonnes

œuvres que nous pouvons, avec cette intention de le benir, glorifier & exalter par toutes nos actions, nous abstenant pareillement de toutes les fautes qui pourroient ternir cette gloire.

L'amour de bienveillance envers Dieu ne s'arrête pas là ; mais parce que la charité nous oblige d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, nous faisons tout ce que nous pouvons, pour le provoquer à servir cette divine gloire, nous l'excitons à faire toute sorte de bien pour glorifier Dieu, à l'exemple du Prophéte, qui disoit, *venez, glorifiez le Seigneur avec moi, & exaltons ensemble son S. Nom.* (Psal. 33. 4.)

Cette même ardeur nous pousse aussi, & nous presse, dit S. Paul, de nous opposer au mal que le prochain pourroit commetre contre Dieu, & à arrêter les péchez par lesquels la divine bonté est offensée, & c'est proprement ce qu'on appelle zele; zele qui faisoit sécher le Prophéte, voyant que les pécheurs mettoient Dieu en oubli. (Psal. 118. v. 139.)

On me demande si cet amour de bienveillance ne pourroit point encore s'exercer envers Dieu, quant au bien interieur & infini qu'il possede, qui est lui-même.

Je réponds avec notre Bienheureux, que nous pouvons vouloir ce bien en nous réjoüissant de ce qu'il l'a, & de ce qu'il est ce qu'il est. On peut encore quelquefois dans des mouvemens extraordinaires & des excès d'amour lui souhaiter ce même bien par des désires imaginaires de choses impossibles, tel qu'étoit celui que l'on attribuë à S. Augustin, & raporté par notre Bienheureux en ces termes. Hé! » Seigneur, je suis Augustin, & vous êtes Dieu, mais » si toutefois, ce qui n'est pas, & ne peut-être, » étoit, que je fusse Dieu, & que vous fussiez Au- » gustin, je voudrois en changeant de qualité avec (Theot. l. 5. c. 9.)

vous, devenir Auguſtin, afin que vous fuſſiez Dieu. „

Nous pouvons encore lui vouloir ce même bien ; en nous réjoüiſſant de ce que même par ſouhait nous ne ſçaurions rien ajoûter à l'incompréhenſible infinité, & infinie incompréhenſibilité de ſa grandeur, & de ſa perfection. O Saint, Saint, Saint, Seigneur Dieu des armées, le Ciel & la Terre ſont pleins de votre gloire. Loüange à Dieu au plus haut des Cieux.

Chapitre III.

De l'apétit avec ſatieté.

Comment, dites-vous, s'entend, ce que dit S. Pierre, que *les Anges déſirent de voir Jeſus-Chriſt* : le déſir étant d'une choſe abſente, comment peuvent-ils déſirer ce qu'ils poſſedent? 1. Epiſt. c. 1. v. 12.

Ce ſera Notre Bienheureux qui vous répondra, Theot l. 5. c. 3.
„ & non pas moi. Les Bienheureux, dit-il, en leur
„ ſouveraine complaiſance aſſouviſſent tellement
„ leurs ames des contentemens, qu'ils ne laiſſent pas
„ de déſirer de l'aſſouvir encore, & ſavourant la di-
„ vine bonté, ils la veulent encore ſavourer ; en ſe
„ raſſaſiant, ils veulent manger, & en mangeant,
„ ils veulent ſe raſſaſier.

Et en expliquant le paſſage même que vous propoſez ; voici comme il parle. « Le chef des Apôtres
„ ayant dit en ſa premiere Epître que les Anges mê-
„ mes déſirent regarder le divin Sauveur ; comment
„ cela ſe peut-il entendre? Ils le voyent certes toû-
„ jours, mais d'une vûë ſi agréable & ſi délicieuſe,
„ que la complaiſance qu'ils en ont, les aſſouvit ſans
„ leur ôter le déſir, les fait déſirer ſans leur ôter l'aſ-

„ souvissement. La joüissance n'est pas diminuée par
„ le désir, au contraire en est perfectionnée, comme
„ leur désir n'est pas étouffé, mais affiné par la jouis-
„ sance. „

Vous ne vous rendez pas encore, & vous demandez comment deux choses si oposées, la satieté & l'apetit, peuvent compatir en un même sujet ?

Certes, c'est une des merveilles de la grace & de la gloire, & qui est au-dessus de la nature. De cela le Sauveur nous en assure, quand il dit que ceux qui mangeront de ses faveurs en auront, non-seulement encore apetit, mais faim. L'abeille détrempe, & délaye son miel avec son aiguillon, & la grace qui est comparée au rayon de miel en l'Ecriture, laisse toûjours l'agréable pointe du désir, dans le rassasiement de sa joüissance.

Cela est bon, dites-vous, en l'état de grace, qui en cette vie peut toûjours être acruë ; mais en la gloire, où la grace est consommée, elle ne peut être augmentée, & partant ce désir semble incompatible avec la plénitude des satisfactions des bienheureux.

Ibid. Notre Bienheureux va vous répondre lui-même.
„ La joüissance, dit-il, d'un bien qui contente toû-
„ jours ne flétrit jamais ; au contraire il se renouvelle
„ & fleurit sans cesse. Elle est toûjours aimable, toû-
„ jours désirable. Le continuel contentement des
„ bienheureux produit un désir perpetuellement
„ content, comme leur continuel désir fait naître en
„ eux un contentement perpetuellement desiré. Le
„ bien qui est fini termine le désir, quand il donne la
„ jouissance, & ôte la joüissance, quand il donne le
„ désir, ne pouvant être possedé & desiré tout en-
„ semble : mais le bien infini fait regner le désir dans
„ la possession, & la possession dans le désir, ayant de
quoi

» quoi assouvir le désir par sa sainte présence, & de
» quoi le faire toûjours vivre par la grandeur de son
» excellence, laquelle nourrit en tous ceux qui la
» possédent un désir toûjours content, & un con-
» tentement toûjours désireux.

O excellence de l'éternelle felicité, *ô Seigneur Dieu des vertus, que vos pavillons sont aimables, un jour vaut mieux dans vos tabernacles que mille autres ailleurs! Que bienheureux sont eeux qui les habitent, ils vous loüeront dans les siécles des siecles*, c'est-à-dire sans fin! Plus ils loüent Dieu, plus ils veulent le loüer, & plus ils possedent ce qu'ils desirent, plus ils desirent de le posseder; & plus ils adorent ce qu'ils aiment, plus ils aiment à l'adorer, plus ils voyent ce qui les ravit, plus ils sont ravis de le voir. Psal. 83.

CHAPITRE IV.

Des disputes en matiere de Religion.

LEs disputes en matiere de Religion lui étoient fort à contre-cœur, principalement quand on les entamoit à table, ou à la sortie du repas, disant que ce n'étoient pas des matieres de bouteille. Je lui dis un jour sur ce mot, que si l'on cassoit ces bouteilles, c'étoit pour en faire sortir les lampes de la vérité, qui sont toutes de feu & de flâmes: oüi certes, reprit-il aussi-tôt, de feu & de flâmes de colere & d'altercation, qui n'ont que de la fumée, & de la noirceur, & fort peu de lumiere.

Sur tout il désaprouvoit que l'on traitât des controverses en la prédication, qui est plûtôt établie pour édifier que pour démolir, & pour regler les mœurs, que pour décider les contesta-

tions, que font sur la foi, ceux qui sont hors du sein de l'Eglise.

Mais, dira-t-on, c'est pour affermir les Catholiques en leur créance, que l'on détruit devant eux celle de leurs adversaires.

Spécieuse raison, mais que l'experience fait connoître peu efficace, parce que outre les épines de tant de difficultez qui se rencontrent en ces fâcheuses contestations, l'esprit humain par la corruption de la nature a tant de propension vers le mal, qu'il s'arrête plûtôt dans l'objection, que dans la solution, & ainsi prend le serpent pour le pain.

Sa méthode étoit tant en prêchant, qu'en ses conférences particulieres avec les Protestans, d'expliquer, avec cette clarté & facilité qui lui étoit si particuliere, les simples & nuës véritez de la foi; disant que la vérité en sa simplicité toute naïve, avoit des graces & des attraits capables de se faire aimer par les ames les plus rebelles.

Ce procedé lui réussissoit si admirablement, que pourvû qu'il pût obtenir d'un Protestant une audience tranquille & paisible, non-seulement il lui faisoit tomber les armes des mains, & lui enlevoit ses objections, avant qu'il les eût faites, mais s'il ne le gagnoit sur le champ, il le blessoit si avant, que bientôt il revenoit, pour chercher le remede, & la guérison en la main qui l'avoit si heureusement blessé.



CHAPITRE V.

Secret pour traiter les controverſes en la prédication.

CE ſecret a pluſieurs effets. 1. Il cache la lancette dans le coton, & tandis que l'on fait ſemblant de froter l'abcès avec de l'huile, il n'y a qu'à preſſer & appuyer deſſus, & on le creve. 2. Il ôte l'ennui & l'importunité qui accompagne ordinairement les diſcours épineux des conteſtations. 3. Il ſurprend heureuſement ceux qui écoutent, & leur fait recevoir la vérité, non-ſeulement ſans peine, mais avec délectation. 4. Il eſt ſimple, & néanmoins en ſa ſimplicité contient une merveilleuſe énergie, changeant les armes offenſives en défenſives, & tirant des preuves pour la défenſe de la vérité des objections mêmes que font les errans.

Il ſe pratique de cette ſorte. Les réponſes que les Catholiques font aux objections que les Proteſtans tirent des Ecritures, étant conformes aux véritez que l'Egliſe enſeigne, il n'y a qu'à faire marcher la ſolution la premiere, laquelle étant bien expliquée par maniere de raiſonnement, ſans faire paroître que ce ſoit une réponſe à une objection, le paſſage objecté vient enſuite à faire la preuve de la vérité qui eſt avancée. C'eſt ainſi que me l'a enſeigné notre Bienheureux, dont voici un exemple qui mettra la choſe en évidence.

Les Proteſtans objectent communément contre la préſence réelle ce paſſage : *c'eſt l'eſprit qui vivifie, la chair ne profite de rien ;* à quoi nous aportons deux réponſes, l'une de Saint Chryſoſtôme, l'autre de *Ioan. 6. 64.*

Saint Augustin, l'une que la chair seule sans l'esprit, c'est-à-dire sans la divinité ne profiteroit pas : l'autre que l'intelligence charnelle, grossiere, & telle que l'avoient les Capharnaïtes, n'étoit pas profitable.

Pour mettre cette industrie en pratique, il ne faut que représenter la foiblesse de la chair seule sans l'union de la divinité, ou son onction, & montrer que c'est la divinité qui donne à l'humanité le pouvoir qu'elle a d'influer en ses membres qui sont les fideles, la grace qui lui est communiquée en qualité de chef; & ainsi que c'est cet esprit de la divinité, & cette chair sacrée qui vivifie les ames, qui par sa communion en sont renduës participantes.

Selon le second sens, il ne faut que représenter combien étoit grossier & indigne de la majesté de ce mystere le sentiment des Capharnaïtes, & combien la croyance Catholique est éloignée de ce sentiment, & ensuite conclure combien est véritable cette parole du Sauveur, que la chair prise en ces deux façons, ne profiteroit de rien, changeant de cette sorte l'oposition faite à la doctrine orthodoxe, en confirmation de la même doctrine.

Il m'a dit qu'il s'étoit fort long tems servi de cette méthode, & qu'elle déguisoit tellement les controverses, qu'encore que l'on ne prechât autre chose, il étoit mal-aisé que les auditeurs qui n'en sont pas avertis s'en aperçûssent.

Il prêcha un Avent & un Carême à Grenoble où il y a quantité de Protestans, lesquels se rendoient plus assidus à ses Prédications, qu'à celles de leurs Ministres, parce que, disoient-ils, il n'avoit pas l'esprit de contention, & cependant il employoit toûjours la premiere partie de ses Sermons à représenter les véritez de la doctrine Catholique, mais en la maniere que je viens de dire, donnant la seconde partie à la mo-

rale & à la piété : & l'étonnement des Protestans étoit de voir qu'il prouvât les articles de la créance de l'Eglise Romaine par les mêmes passages de l'Ecriture, dont ils formoient leurs principales objections, faute de s'apercevoir de la souplesse de cette méthode.

Chapitre VI.

Répartie modeste & spirituelle.

Tandis qu'il vacquoit à la conversion des Protestans du Chablais, à quoi il employa le travail de cinq ou six années, dont il mérita le nom d'Apôtre ; ayant une fois traité en chaire dans la ville de Thonon, principale de ce pays-là, ce passage de l'Evangile, qui enseigne de tendre la jouë droite à celui qui aura frapé sur la gauche ; au sortir de chaire un Protestant l'aborda, & lui dit, s'il seroit homme à faire ce qu'il venoit de dire, ou s'il étoit du nombre de ceux qui disent & ne font pas *Matt. 5. 39.*

Mon cher frere, réprit-il, je suis un chetif homme, & tout rempli d'infirmité ; néanmoins tout misérable que je suis, Dieu me fait assez connoître ce que je devrois faire, mais parce que *l'esprit est prompt & la chair foible*, je ne sçai pas ce que je ferois Il est vrai que comme sans la grace nous ne pouvons rien, aussi avec la grace nous pouvons tout, & un roseau en la main de cette grace céleste, devient une colomne inébranlable. *Matt. 26. 41.*

Si nous devons être prêts, continua-t-il, de souffrir la mort pour la défense de notre foi, combien plus d'endurer un opprobre pour la conservation de la charité. Ajoûtez que si je correspondois si peu à la grace, que je ne pusse porter patiemment cette in-

Matt. 21. 2. jure ; l'Evangile même qui reprend ceux qui disent le bien & ne le font pas, enseigne à ceux qui les entendent de faire ce qu'ils disent, & de ne pas faire ce qu'ils font.

Mais le Sauveur, reprit le Protestant, ne présenta pas l'autre joüe à ce valet du Pontife qui lui donna un soufflet; au contraire lui représenta l'injustice de son action.

De cette sorte, reprit le Bienheureux, vous mettriez notre Seigneur au rang de ceux qui disent & ne font pas, ce qui seroit un blasphême. Nous avons des sentimens plus respectueux pour ce modele de toute perfection; car outre que ce n'est pas à nous à gloser sur les actions de celui, dont nous croïons fermement qu'il n'y en a aucune qui ne soit parfaite, ne nous apartenant pas de lui dire pourquoi faites-vous ainsi! nous voyons que le Sauveur pressé de zele pour le salut de l'ame de cet impie, lui remontre sa faute, afin de l'inviter à la pénitence, & après cela il expose non-seulement ses joües à ceux qui les voudroient fraper, mais
Cap. 2. v. 7. tout son corps aux playes, desqu'elles il fut couvert comme un autre Job, depuis les pieds jusqu'à la tête.

CHAPITRE VII.

Sa gravité & sa douceur.

NOtre Bienheureux, avec l'aide de la grace, a sçû réunir en sa personne ces deux admirables qualitez. Il sçavoit accompagner de tant d'affabilité & de douceur, ce rayon de majesté & d'honneur, que la grace répandoit sur son front, que vous eussiez
Exod. 34. 33. dit que c'étoit un Moïse qui voiloit son visage lumineux, pour converser familierement avec ses freres.

S'il avoit des attraits pour se faire aimer, il avoit aussi tant de gravité & de modestie, qu'on ne pouvoit s'empêcher de le craindre, au moins de le respecter, mais d'un respect si rempli d'amour, que j'en sçai plusieurs qui frémissoient à son abord, non tant de peur de lui déplaire (puisque rien ne lui déplaisoit, & que les plus grossiers étoient toûjours bien reçûs de lui) mais de peur de ne lui plaire pas assez.

J'avoüerai ingénuëment que j'avois tant de complaisance à faire quelque chose qui lui plût, que quand il me témoignoit quelque agréement, je donnois de la tête dans les étoiles; & s'il ne m'eût apris à rapporter tout cela à Dieu en fin derniere, sans m'arrêter à lui, plusieurs de mes actions fussent demeurées au milieu de leur course.

J'ai connu des personnes de haute qualité, dont la conversation ordinaire étoit avec les plus grands Prinçes & Princesses, qui m'ont avoüé qu'elles se composoient avec plus d'attention quand elles étoient devant notre Bienheureux, qu'elles ne faisoient devant ces Dieux de la terre; leur étant avis que Dieu avoit mis sur son visage un rayon de sa lumiere, qui les perçoit jusque dans le cœur.

Quant à sa douçeur elle n'étoit inconnuë qu'à ceux qui ne l'avoient jamais vû. Il sembloit qu'en lui cette vertu se fût revêtuë d'une forme humaine, & qu'il étoit plûtôt la douceur même, qu'un homme doüé de cette vertu. Cela lui donnoit un tel ascendant sur tous les esprits, que tout lui çedoit; & comme il condescendoit à un chacun, se rendant tout à tous, aussi tous se rangeoient à son désir, qui n'étoit autre que de les voir rangez au service de Dieu, & dans la voye du salut. 1. Cor. 9, 22.

CHAPITRE VIII.

L'amour donne le prix à nos œuvres.

NOTRE Bienheureux se tenoit invariablement à cette regle de vérité, que l'amour de Dieu étoit notre poids, & que plus il y en avoit dans nos œuvres, plus elles étoient de prix. Il n'en est pas de nos actions comme des pieces d'or, dont les plus pesantes sont les plus précieuses; mais plûtôt comme de la flâme, dont la plus pure, est la plus éloignée de la matiere.

Il y en a qui ne mesurent la bonté, & l'excellence des actions de vertu, que par leur excellence naturelle, ou leur difficulté, & qui ne cherissent que les vertus d'éclat & de montre, sans considerer qu'en fait de vertus chrêtiennes & infuses, il ne faut pas prendre leur mesure du côté de la nature, mais de la grace.

Il est vrai que quant à la gloire que l'on apelle accidentelle, la dignité ou difficulté de l'action bonne, faite en grace, est de quelque consideration; mais quant à la gloire essentielle, toute la mesure se tire de la charité.

Comme on trouvoit à redire à la Congrégation que notre Bienheureux venoit d'instituer, la trouvant trop douce & trop commode; il ne répondit autre chose, sinon que qui plus aimera sera plus aimé, & qui sera plus aimé sera plus glorifié; & encore, le prix est donné à l'amour. Ceci est bien conforme
1. Cor. 13. à la doctrine du S. Esprit, dictée au S. Apôtre, qui n'estime rien, ni la foi, ni l'aumône, ni le martyre même du feu, sans la charité. C'est-là le lien de la perfection, sans lequel toutes les vertus sont im-

parfaites, & incapables de nous introduire en la gloire.

CHAPITRE IX.

Patience notable.

UN jour un homme de condition vint lui demander un bénéfice pour un Ecclésiastique qu'il favorisoit.

Le Bienheureux lui répondit que pour la collation des bénéfices, il s'étoit volontairement lié les mains, les ayant tous remis au concours, & qu'il n'avoit que sa seule voix entre les Juges, quoiqu'il fût le Président, lui promettant d'avoir égard à sa recommandation, au cas que celui qu'il proposoit, se présentât parmi les autres à l'examen.

Ce Seigneur, d'humeur brusque & prompte, s'imagina que c'étoit une défaite, & accusa notre Bienheureux de duplicité, même d'hypocrisie; & comme la colere ne sçait point garder de médiocrité, mais passe les bornes comme un torrent qui se déborde, lorsqu'il rencontre quelque oposition, en vint aux menaces contre le Bienheureux.

Notre Saint n'ayant rien de meilleur que le silence pour répondre à ces menaces, demeuroit ferme comme un rocher battu des vagues qui se brisent contre lui, & ne font que le blanchir de leur écume.

S'il lui disoit quelque parole de douceur pour l'apaiser, il lui répondoit que de tels discours étoient bons à endormir des femmelettes, qu'il ne se paissoit pas de boüillie.

Il le pria d'agréer qu'il examinât en particulier le Prêtre qu'il lui recommandoit; mais l'Ecclésiastique

qui avoit peu de capacité n'y voulut point entendre. Quoi, dit le Bienheureux au Gentilhomme, est-ce donc à yeux bandez que vous voulez que je lui commette le soin des ames dont je suis chargé. Voïez, Monsieur, s'il y a de la justice en ce procedé. Ce Seigneur se mit à crier plus haut, & à vomir des injures contre le Bienheureux, dont je ne veux point noircir ce papier.

Un Ecclesiastique de grande vertu qui se trouva present, lui demanda, quand l'autre se fut retiré, comment il avoit pû souffrir toutes ces indignitez sans seulement s'émouvoir.

Voyez-vous, reprit le Bienheureux, ce n'étoit pas lui qui parloit, c'étoit la passion. Hors de là il est de mes meilleurs amis, & vous verrez que mon silence sera cause que je serai encore plus avant dans ses bonnes graces.

Et puis relevant sa pensée plus haut. Hé! ne voïez-vous pas que Dieu a vû de toute éternité qu'il me feroit la grace d'endurer joyeusement cet opprobre? Ce calice qui nous vient de la main d'un si bon pere,
Psal. 22. 5. ne voulez-vous pas que je le boive? O que ce calice qui a la force d'enyvrer, m'est agréable, venant d'une telle main, laquelle j'ai apris à adorer dès mon enfance.

Mais, lui dit cet Ecclesiastique, avez-vous été tout-à-fait sans sentiment?

J'ai usé de diversion, reprit le Saint, car je me suis mis à penser aux bonnes qualitez du personnage, duquel j'ai autrefois savouré l'amitié avec tant de douceur, & j'espere, quand cette humeur sera passée, & ces broüillards dissipez, que le jour revien-
Joan. 11. 51. dra, & qu'il me verra avec serenité.

Comme il étoit Pontife cette année-là, il prophétisa, car ce Gentilhomme étant revenu à lui, &

faisant réfléxion sur son emportement, & sur les termes indiscrets dont sa colere avoit indignement traité le saint Evêque, il en conçut un tel déplaisir qu'il le vint trouver, & les larmes aux yeux lui en témoigna tant de regret que le Bienheureux eut bien de la peine, non à lui pardonner, mais à le consoler, & depuis il en fut aimé au double.

CHAPITRE X.

Sa Beatitude favorite.

ON lui demanda un jour laquelle des huit béatitudes lui sembloit la plus excellente, & étoit le plus de son goût. Celui qui lui fit cette demande estimoit, comme il a dit depuis, qu'il choisiroit la seconde, qui est celle de la douceur.

Mais il répondit que c'étoit la huitiéme : Bienheureux sont ceux qui souffrent persécution pour la justice.

Et comme on lui demanda la raison de ce choix, il dit, parce que la vie de ceux qui sont persécutez pour la justice est toute cachée en Dieu avec Jesus-Christ, & rendue conforme à son image, parce que ce divin Sauveur a été toute sa vie persécuté pour la justice, laquelle néanmoins il accomplissoit de toute façon. Ceux-là, ajoûte-t-il, sont cachez dans le secret du visage de Dieu. Ils paroissent méchans & ils sont bons ; morts, & ils sont vivans ; pauvres, & ils sont riches ; fous, & ils sont sages, enfin ils sont en mépris devant les hommes, & en bénédiction devant Dieu, à qui ils sont odeur de vie à la vie.

Coloss. 3. 3. *Rom. 8. 29.* *Psal. 30. 21*

Surquoi il fit ce souhait digne de sa charité. Si la grace de Dieu avoit mis quelque justice en moi, &

qu'elle eût operé quelque bien en moi & par moi, je souhaiterois qu'au jour du jugement, lorsque seront manifestez les secrets des cœurs, il n'y eût que Dieu seul qui sçût ma justice, & que toutes les créatures connussent nos injustices.

O Dieu que vous êtes admirable dans les ames que vous remplissez de votre grace, & que les inventions du saint amour sont merveilleuses!

CHAPITRE XI.

Sentiment d'humilité.

SAint Bernard avoit le don de faire des miracles avec un tel avantage, qu'il sembloit que toute la nature lui obeït; & lorsque le monde lui aplaudissoit, & lui donnoit des loüanges à cause de cette grace, il pleuroit amerement; & lorsqu'on lui demandoit la cause de ses larmes: Voyez-vous, répondoit il, je lis
Matt. 7. 22. dans l'Ecriture que plusieurs de ceux qui auront fait
Psal. 33. 19. des miracles au nom de Dieu, seront reprouvez, tandis que les humbles d'esprit seront sauvez; & parce que ce don expose ceux qui en sont favorisez aux acclamations des peuples, & par conséquent aux tentations de la vaine gloire, ennemie de l'humilité du cœur, c'est pour cela que je pleure de me voir dans un tel péril.

Notre Bienheureux participoit à l'esprit de ce grand Saint, auquel il avoit une dévotion particuliere; car voyant qu'on lui amenoit des malades de divers lieux & des possedez, afin qu'il les touchât, & priât pour eux, & que souvent il en arrivoit des guerisons extraordinaires, & connoissant en même-tems la grande estime de sainteté dans laquelle il étoit, il soupiroit quelquefois, & disoit que cette réputation de sainteté

lui ſeroit un jour cherement venduë, parce qu'on le laiſſeroit long tems en Purgatoire, faute de prier pour lui, ſur l'opinion que l'on auroit qu'il ſeroit en Paradis.

Chapitre XII.

Il ne ſe refuſoit à perſonne.

Il pratiquoit à la lettre cet avis ſacré : *Donnez à quiconque vous demandera ;* & cet autre : *Rompez votre pain à celui qui en a beſoin.* Il eſt vrai que ſon pain temporel étoit ſi court, que c'étoit une merveille comment il en pouvoit tant donner, & ſouvent il m'eſt venu en l'eſprit que Dieu, multipliant les fruits de ſa juſtice, faiſoit chez lui le miracle de la multiplication des pains, dont les reſtes ſurpaſſoient de beaucoup le principal.

Luc. 6. 30. *Iſai 58. 7.* *2. Cor. 9. 10.*

Quant au pain ſpirituel, il n'en étoit pas ſimplement liberal, mais prodigue ; car il ne refuſoit jamais la conſolation ſpirituelle à qui que ce fût, ſoit en particulier, ſoit en public, tant il avoit peur de ce reproche : *Les petits ont demandé du pain, & nul ne leur en rompoit.* Il avoit une ſi grande proviſion de ce pain de vie & d'intelligence, qu'il étoit toûjours prêt de le diſtribuer, reſſemblant à ces nourrices qui abondent en lait, & qui ne deſirent rien tant que de le communiquer.

Thren. 4. 4.

J'ai pluſieurs fois admiré combien il étoit prompt à prêcher, étant d'un naturel peſant, d'un eſprit peu vif, & d'une parole lente & tardive.

Etant à Paris, on le vint prier de prêcher à une Fête ; il l'accorda auſſi-tôt : & comme un de ſes domeſtiques l'avertit que quelques jours auparavant il avoit promis de prêcher le même jour ailleurs ;

Laissez faire, dit-il, Dieu nous fera la grace de multiplier notre pain : *Il est riche en misericorde sur ceux qui l'invoquent.* Rom. 10. 12.

On lui dit qu'on ne pensoit qu'à sa santé qui en pourroit être interessée. Si Dieu, reprit-il, fortifie notre esprit pour nous donner de quoi dire, pensez-vous qu'il laisse-là le corps, qui est l'organe par lequel on distribue sa doctrine. Jettons notre pensée en lui, & il nous fortifiera. Psal. 54. 23.

On lui répondit que Dieu ne défendoit pas d'avoir soin de sa santé : Non, dit-il, mais il défend la défiance en sa bonté ; & pour arrêter tout-à-fait ce discours : Je vous assure, ajoûta-t-il, que si l'on me demandoit un troisiéme Sermon pour le même jour, j'aurois à le faire moins de peine d'esprit & de corps, qu'à le refuser. Ne faut-il pas se fondre corps & ame pour ce cher prochain, que notre Seigneur a tant aimé, qu'il est mort d'amour pour lui.

CHAPITRE XIII.

Le Bienheureux convertit un Ecclesiastique scandaleux, puis se confesse à cet Ecclesiastique.

COMME il faisoit la visite de son Diocese, il reçut de grandes plaintes contre un Ecclesiastique dont la vie étoit scandaleuse, & dont les déportemens ne répondoient pas à la science dont il étoit orné.

Cet Ecclesiastique se présente au Bienheureux avec une hardiesse aussi grande que s'il eût été innocent de tout ce dont on l'avoit accusé devant le saint Prélat, & crie hautement à la calomnie.

Le Saint le reçut avec un accueil fort favorable, & plein de sa benignité ordinaire ; mais voyant sa

hardiesse à se défendre, il rougissoit devant lui. Cette seule contenance, sans autre correction, toucha le cœur de cet impénitent. Il se résout de prévenir la face de son juge par la confession; il demande au S. Evêque de l'entendre au tribunal de la Pénitence. L'oreille lui est aussi-tôt ouverte, & encore plus le cœur, & il sort de cette Piscine salutaire, comme Naaman des eaux du Jourdain, & au sortir de-là le visage tout couvert de cette sainte honte qui mene à la gloire. *4. Reg. 5. 14. Eccli. 4. 25.*

Il lui dit: Hé bien, Monseigneur, que pensez-vous du plus grand pécheur de la terre? Que Dieu a répandu sur vous, ô mon frere, sa grande miséricorde, dit le Bienheureux: vous êtes à mes yeux tout reluisant de grace.

Mais, lui dit-il, vous sçavez quel je suis. Vous êtes tel que je dis, reprit le Saint. Je voulois dire ce que j'ai été. C'est de quoi, répond le Bienheureux, il ne me souvient plus; & pourquoi garderois-je en ma mémoire ce que Dieu a mis en oubli. Me prendriez-vous pour ce Pharisien qui prenoit Magdeleine pour ce qu'elle avoit été, non pour ce qu'elle étoit, quand elle arrosoit de ses larmes les pieds de son Sauveur. *Luc. 7. 39.*

Et pour vous témoigner, ajoûta-t il, que je vous vois tout rempli de graces céléstes, dont vous avez reçû dans votre cœur une mesure pleine comble, & répandante de toute part, je vous prie de m'en faire part, en me donnant votre bénédiction; & en disant cela il se jetta à ses pieds, dont l'autre demeura tout confus. Non, dit le Saint, c'est sans feinte, je vous suplie de me rendre le même office que vous venez de recevoir de moi, & de m'entendre en confession. L'autre le refusant, il l'oblige d'acquiescer, de quoi il reçut une édification inex-

primable. Et pour lui montrer que c'étoit tout de bon qu'il l'avoit en bonne estime, il se confessa encore à lui deux ou trois fois de suite à la vûe du monde, qui ne sçavoit ce qu'il devoit admirer davantage, ou l'humilité prodigieuse du Saint Evêque, ou la conversion miraculeuse de cet Ecclesiastique.

CHAPITRE XIV.

Pauvreté contente.

IL disoit quelquefois ce mot de Seneque: ô pauvreté que tu es un grand bien, mais, peu connu. Je l'aime bien, disoit-il, & qui n'aimeroit celle que notre Seigneur a tant cherie, & qui lui a tenu si fidele compagnie durant les jours de sa chair, & de sa demeure parmi les hommes; mais à dire le vrai, je ne la connois pas trop bien, car je ne la vis jamais de bien près, je n'en parle qu'à vûë de pays, & en clerc d'armes.

Il vous sieroit encore plus mal, lui disois-je, de parler des richesses ayant si peu de bien. Il me répondit par ce beau mot du même Seneque. Heureuse la pauvreté quand elle est joyeuse : mais elle n'est pas pauvreté si elle n'est gaye. Telle étoit la pauvreté des Apôtres, se réjoüissant dans les néceſſitez & les souffrances pour Jesus-Christ.

1. Tim. 6. 8. Un Ecclesiastique, disoit-il, (& S. Paul le dit de chaque Chrétien) qui a la nourriture & le vêtement, & n'est pas content, ne mérite pas le nom d'Ecclesiastique, ni que Dieu soit la part de son héritage & de son calice. Mon Evêché, disoit-il, me vaut autant que l'Archevêché de Tolede, car il me vaut le Paradis ou l'Enfer, aussi-bien que celui de Tolede à son

ſon Archevêque, ſelon que l'un & l'autre nous nous comportons en nos charges.

C'eſt un grand revenu que la piété qui a ce qui ſuffit. 1. Tim. 6. 6. Mon revenu ſuffit à mes néceſſitez; ce qui ſeroit de plus, ſeroit trop. Ceux qui ont plus, n'ont ce plus, que pour avoir un plus grand train. Ce n'eſt donc pas pour eux, mais pour des valets, qui mangent ſouvent ſans rien faire le bien du Crucifix. Qui a moins, a moins de compte à rendre. Qui a moins de ſuperflu, a moins à donner, & moins de ſouci à penſer à qui il faut donner. Car le Roi de gloire veût être ſervi & honoré avec jugement. Ceux qui ont de grands revenus, dépenſent quelquefois tant, qu'ils n'ont pas plus de reſte que moi au bout de l'an, ſi encore ils ne s'endettent. J'établis la grande richeſſe à ne devoir rien.

Comme c'eſt un bon remede contre l'ambition de conſiderer ceux qui ſont au-deſſous de nous, non ceux qui ſont au-deſſus, c'en eſt un bon contre l'avarice, de regarder ceux qui ſont plus pauvres, & non pas ceux qui ſont plus riches. D'ordinaire nous ne ſommes pauvres que comparativement, non poſitivement Si nous ne voulons que ce qui eſt néceſſaire à la nature, nous ne ſerons jamais pauvres; ſi nous voulons ſelon l'opinion, nous ne ſerons jamais riches. Pour s'enrichir en peu de tems & à petits frais, il ne faut pas entaſſer des biens, mais diminuer la cupidité, imiter les Sculpteurs qui font leur ouvrage en rétranchant, & non les Peintres qui le font en ajoûtant. Celui là n'aura jamais aſſez, à qui ce qui ſuffit, ne ſuffit pas.

Sur tout il ne pouvoit ſouffrir qu'un Eccleſiaſtique ſe plaignit de la pauvreté; car, diſoit-il, il s'eſt engagé dans les ordres avec un bénéfice, ou avec un titre patrimonial, capable de l'entretenir. Cela

étant, de quoi se plaint-il ? S'il a produit un faux titre, ou s'il a reçû un bénéfice insuffisant, c'est de sa tromperie ou de son imprudence qu'il a à se plaindre, non de la pauvreté. Au fond, qu'il se souvienne de ce qu'il a dit à la face de l'Eglise triomphante & militante en recevant la tonsure, que Dieu étoit la part de son héritage ; & qui a Dieu, & sa providence pour sa part, que lui peut-il manquer? Qui peut suffire à celui à qui Dieu ne suffit pas ?

Psal. 15. 5.

CHAPITRE XV.

Difference du péché veniel, & de l'imperfection.

NOtre Bienheureux disoit que le péché veniel étoit toûjours dans la volonté sans le consentement de laquelle il ne peut y avoir de péché.

Mais l'imperfection est proprement un mouvement défectueux qui prévient le plein consentement de la volonté. Rire démesurément , & immodestement, avec plaisir déliberé , sans faire grande attention à la mauvaise édification que l'on donne à ceux qui sont présents, est une faute venielle : mais être surpris de l'envie de rire, & éclater sans délibération, n'est qu'une imperfection. Un dépit déliberé & qui témoigne du chagrin, est un péché veniel; mais quand il est prompt & soudain sans déliberation, comme un éclair qui disparoît aussi-tôt qu'il paroît, ce n'est qu'une imperfection.

Or ces imperfections ne sont pas matiere suffisante d'absolution, quoique le péché veniel le soit, mais non nécessaire.

Ce fut sur ce sujet que notre Bienheureux dit un jour à une bonne ame qui ne lui disoit que des imperfections, qu'elle estimoit être des péchez ve-

niels, qu'il ne trouvoit point en elle matiere d'absolution, & prit de-là occasion de lui enseigner la difference de l'un & de l'autre.

CHAPITRE XVI.

De l'estime de sa vocation.

QUE chacun, dit l'Apôtre, *demeure en la vocation où Dieu l'a apellé.* Une des felicitez de cette vie est de se plaire, & d'être content en la condition où l'on se trouve. Qui en désire une autre, n'est jamais en repos. Mal aisément traite-t on bien un hôte que l'on veut renvoyer. Néanmoins il faut aimer sa vocation, de maniere qu'on n'en soit pas idolâtre. 1. Cor. 7. 20.

L'estime excessive de sa condition, n'est jamais sans quelque sorte de vanité, laquelle se découvre par les loüanges fréquentes & excessives qu'on lui donne, & plus encore quand on va jusqu'au mépris des autres vocations. Dire : *Je ne suis pas comme les autres hommes*, ressent la vanité de celui qui ne s'en retourna pas justifié en sa maison au sortir du Temple. Luc. 18. 11.

Voici comme notre Bienheureux en parloit à ses cheres filles. « Les filles de la Visitation, dit-il, par- Entret. 1.
» leront toûjours très-humblement de leur petite
» Congrégation, & lui préfereront toutes les autres
» quant à l'honneur & estime, & néanmoins, la pré-
» fereront aussi à toute autre, quant à l'amour, té-
» moignant volontiers, quand se présentera l'occa-
» sion, combien agréablement elles vivent en cette
» vocation. Ainsi les femmes doivent préferer leurs
» maris à tout autre, non en honneur, mais en af-
» fection. Ainsi chacun préfere son pays aux autres
» en amour, non en estime; & chaque pilote cherit

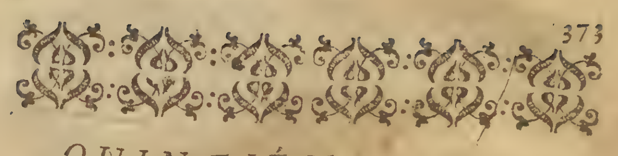
» plus le vaisseau dans lequel il vogue que les autres,
» quoique plus riches & mieux fournis. Avoüons
» franchement que les autres Congrégations sont
» meilleures, plus riches & plus excellentes, mais non
» pas pourtant plus aimables ni désirables pour nous,
» puisque notre Seigneur a voulu que ce fut notre
» patrie, & notre barque, & que notre cœur fut
» marié à cet Institut.

Je me souviens que notre Bienheureux loüoit principalement M. l'Evêque de Saluces son ami particulier, & Prélat de sainte mémoire, de ce qu'étant Prêtre de l'Oratoire de Rome, ou il parloit rarement de sa Congrégation, ou en parloit avec des termes très-humbles, quoiqu'en son cœur il l'honorât & cherît si fort, qu'il ne la quittât qu'avec larmes, pour embrasser par ordre du Pape la charge Episcopale.

Juvenal Ancinason.

Mais quand il parloit des autres Ordres, c'étoit avec des éloges fort grands, & sur-tout il parloit du Pastorat en des termes très-relevez. C'est-là le stile des Saints à qui tout est grand, excepté eux-mêmes & ce qui les touche : bien éloigné du procedé de ceux qui ne sçauroient loüer le celibat sans blâmer le mariage ; ni la pauvreté volontaire, sans blâmer les richesses, mêmes celles dont on fait un bon usage ; ni l'obéïssance, sans mépriser les puissances & les dominations ; ni la vie de Communauté, sans ravaler la vie particuliere.





QUINZIÉME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Des caresses.

QUOIQUE notre Bienheureux fût d'un naturel extrêmement affable, benin & affectif, & par consequent d'un esprit obligeant & caressant, néanmoins il étoit fort ménager de ses caresses, les renfermant souvent dans une grande modestie & retenuë, de sorte que si sa douceur donnoit de la confiance, sa gravité inspiroit, sinon de la crainte au moins un respect qui en étoit mêlé, & qui produisoit le même effet que si on l'eût apprehendé.

» Et voici l'avis qu'il donnoit à ce sujet : Il ne faut pas, disoit-il, si frequemment user de caresses, & à tous propos dire des paroles emmiellées, les jettant à pleines mains sur les premiers qu'on rencontre ; car de même que si l'on mettoit trop de sucre sur une viande elle tourneroit à dégoût, parce qu'elle seroit trop douce : aussi les caresses trop frequentes seroient renduës dégoutantes, & l'on ne s'en soucieroit plus, sçachant que cela se feroit par coutume. Et comme les viandes sur lesquelles on met du sel à poignées sont désagréables, à cause de leur acrimonie, & celles où le sel & le sucre sont mis par mesure, sont agréables au goût : de même les caresses, qui sont faites avec mesure & discretion, sont agréables, & profitables à ceux à qui on les fait, Entret. 4.

CHAPITRE II.

De l'injustice des hommes au sujet du salut.

Psal. 61. 10. LES enfans des hommes, dit le Prophete Roi, sont menteurs en leurs balances, parce que la vanité de leur sens les trompe. L'injuste dit en soi-même pour ôter la crainte de Dieu de devant ses yeux, que Dieu est trop bon pour prendre garde aux fautes des hommes, qui sont environnez d'infirmitez; un esprit qui va au péché & qui n'en revient point de soi-même : d'autres plus impies disent,
Isai. 47. 10. le Seigneur ne voit pas tout cela, ou n'y prend point de garde.

Les scrupuleux vont à l'autre extrêmité, se figurent un Dieu qui ne prend plaisir qu'à punir, & qui n'est armé que de foudres. Tout leur fait ombre, &
Jac. 2. 13. ils ne pensent point que la miséricorde de Dieu, quant à ses effets est au dessus de sa justice, & qu'elle surpasse toutes ses œuvres, & qu'il ne peut la con-
Psal. 76. 10. tenir même dans ses plus grandes coleres.

De cette inégalité de l'esprit humain, notre Bienheureux prenoit quelquefois occasion de tourner ainsi ses exhortations, & publiques & particulieres.

Il disoit donc que ceux qui sont affermis & obstinez dans le mal jusqu'à cette extrêmité déplorable, de n'avoir aucun soin de leur salut éternel, ou en font trop, ou en font trop peu.

Trop, s'ils croyent encore un enfer, car encore devroient-ils pour l'amour qu'ils se portent à eux-mêmes, avoir quelque égard à n'agrandir pas tant leurs peines, & à ne pas se charger de tant de dettes envers la justice de Dieu, vû que même les plus

méchans ne font pas ici-bas tout le mal que leur suggere leur malignité, de peur des suplices temporels.

Trop peu s'ils ont effacé toute créance des peines de l'autre vie, & que la lumiere de la foi soit entierement éteinte dans leur cœur.

Mais pour ceux qui ont encore quelque soin de leur salut, & qui disent, je veux me sauver : certes, disoit notre Bienheureux, la plûpart en font trop, ou n'en font pas assez.

Trop, c'est à-dire, qu'ils ne prennent pas assez garde à leurs voyes, s'imaginant qu'il n'est pas besoin d'être si ponctuel ni si exact pour se sauver, & que Dieu étant riche en miséricorde remet facilement dix mille talens.

Pas assez faisant peu de bien, & faisant encore ce peu si imparfaitement, & avec tant de non-chalance, qu'ils ressemblent aux traits lâchez de la main d'un enfant, qui ne peuvent arriver au blanc.

Et combien y en a-t-il peu, même parmi ceux qui font profession de mener une vie dévote, qui agissent en vertu de la fin derniere, & qui raportent à la gloire de Dieu toutes leurs actions.

CHAPITRE III.

D'un bon Maître.

JE veux vous raconter une histoire que j'ai oüie de la bouche de notre Bienheureux.

Un Prélat de grande naissance, étoit si facile à recevoir des gens à son service, qu'il en avoit trois fois plus qu'il ne lui en falloit, & quoiqu'il en eût ce grand nombre, il n'en étoit pas mieux servi, mais mieux mangé. Cela l'engageoit dans des dépenses

qui surpassoient de beaucoup son revenu, quoiqu'il fût considérablement riche, de maniere qu'il s'endetta beaucoup, & jusques-là que ses gens d'affaires avoient bien de la peine à fournir à la table du commun.

Ses parens, gens de grande considération, voïant sa situation, lui conseillerent de congedier au moins la moitié de son train. Dure parole pour ce bon Maître, à laquelle néanmoins il acquiesça, tant il étoit facile & condescendant.

On lui dresse une liste de ceux qui lui étoient inutiles, il les fait venir, & leur ayant demandé s'ils n'avoient que faire de lui : La plûpart qui avoient eû vent de leur congé, se mirent à pleurer, & l'un d'eux parlant pour tous, lui dit : Monseigneur, il faudroit sortir hors du monde pour trouver un meilleur Maître que vous, il n'y en a pas un de nous qui ne voulut mourir à votre service: nous pouvons bien dire en vous quittant que nous avons tout perdu.

Quoi, dit le Prélat, je vous suis donc nécessaire, Hélas, dit l'autre, Monseigneur, si nécessaire que si vous nous abandonnez, nous sommes tous misérables.

Sur mon ame, dit le bon Prélat, il n'en ira pas comme on me conseille. Hé bien demeurez tous avec moi mes enfans, les uns parce qu'ils me sont nécessaires, & que je ne m'en puis passer, & vous autres parce que je vous suis si nécessaire, & que vous ne pouvez vous passer de moi. Tant que j'aurai du pain vous y aurez part, quand il n'y en aura plus, nous mourrons tous de faim ensemble : il dit cela, mêlant ses larmes avec celles de ces pauvres serviteurs.

Il s'en défit néanmoins peu à peu les plaçant chez ses amis, & plusieurs à sa considération & recommandation rençontrerent de bonnes fortunes.

Bienheureux sont les débonnaires & les miséricordieux, parce qu'ils trouveront miséricorde. *Matt. 5.*

Chapitre IV.

Des Prédications éloquentes.

Quand on parloit des Prédicateurs qui faisoient merveilles : Combien de gens, disoit-il, se sont convertis par leur prédication, car la conversion des ames, ajoûtoit-il, est une œuvre plus miraculeuse que la résurrection des morts, puisque c'est un passage de la mort du péché à la vie de la grace.

Si on répondoit que par ces merveilles on entendoit l'éloquence, la science, la mémoire, la beauté de l'action & autres qualitez de l'orateur : ces qualitez, répliquoit-il, sont celles d'un orateur prophane, & que l'industrie humaine peut acquerir, mais non de ceux dans qui le Saint-Esprit, qui leur est donné, a répandu la science de la voix du Ciel, qui est la science du salut & des Saints.

Quand vous sortez du sermon, ne vous amusez pas à recueillir ces vains aplaudissemens populaires : ô, qu'il a bien fait, ô la belle langue, ô l'abîme de sçavoir, ô l'admirable mémoire, ô l'élegant personnage, ô qu'il y a de plaisir d'entendre cet homme, je ne me trouvai jamais à telles nôces. Ce n'est qu'un vain babil qui sort de têtes sans jugement.

Les Prédicateurs Chrétiens, disoit Saint Jerôme, ne doivent pas chercher les artifices des Rheteurs, mais les simples paroles des pêcheurs, c'est-à-dire, *Non sectamur lenocinia Rhetorum, sed veritates Piscatorum.*

2. *Tim.* 4. 3. des Apôtres. Si S. Paul condamne les auditeurs à qui les oreilles demangent, combien rejette-t-il les Prédicateurs qui les leur grattent par leurs mots choisis, leurs périodes nombreuses, leurs pieces achevées.

V. l. 1. *Epist.* 31. Mais si au sortir de la prédication vous en trouvez quelques-uns qui, frapant leurs poitrines comme le *Matt.* 27. 54. Centenier, disent : vraiment cet homme est de Dieu, 1. *Cor.* 1. 23. il préche Jesus-Christ crucifié, non lui-même ; il nous aprend à nous repentir de nos péchez, il ne tiendra pas à lui que nous ne quittions nos mauvaises voyes : ce Sermon nous sera reproché au jour du jugement, si nous n'en faisons bon usage : ou s'ils disent, ô que la pénitence est nécessaire à qui se veut sauver, que la vertu est belle, que le fardeau de la Croix est aimable, le joug de la loi leger, que le péché est laid & haïssable ! plûtôt mourir que de pécher : ou si sans tant de discours les auditeurs rendent témoignage du fruit des prédications par l'amendement de leur vie, jugez alors de la bonté & de la suffisance du Prédicateur, non à sa gloire, mais à la gloire de celui qui l'envoye qui est Dieu, lequel parle par sa bouche, & le remplit de son esprit.

Il me confirma ceci par cet exemple. Un Prédicateur très célebre, me dit-il, me vint un jour voir à Anneſſy. Je lui demandai une prédication, ce qu'il m'accorda ; & s'étant mis sur le haut stile, étala de sublimes conceptions avec des termes si pompeux, & une éloquence si magnifique, qu'elle étonna tous ces bons montagnards.

A l'issue de cette prédication ce ne furent que paroles de ravissemens & d'admiration. Jamais tant de parfums de loüanges ne furent offerts à un mortel. C'étoit à qui en diroit de plus belles, & à qui l'éleveroit jusqu'aux étoiles.

Le Bienheureux qui avoit assisté à cette prédication, & qui sçavoit de combien elle surpassoit la capacité de ces admirateurs, en tira quelques-uns à part & leur demanda quelque particularité de ce qu'ils avoient retenu, & quelle utilité ils en avoient remportée, ce qu'ils ne purent jamais dire.

L'un d'eux plus ingénu que les autres répondit : Si je l'avois compris, & que je pusse le raporter, il n'auroit rien dit que de vulgaire, c'est notre ignorance qui nous porte dans ces admirations ; car il a marché en choses si hautes & si sublimes qu'elles surpassent notre portée, & c'est ce qui nous fait estimer davantage la grandeur des Mysteres de notre Religion.

Le Bienheureux loüa son ingénuité, & trouva qu'il avoit remporté quelque sorte de fruit de cette prédication. Ce n'est pas le tout que le Printems soit fleuri, si l'automne n'a du fruit. Le Prédicateur qui n'a que des feüilles de langage & de belles idées, est en danger d'être mis au rang de ces arbres infructueux, qui sont menacez dans l'Evangile de la coignée & du feu. *Je vous ai choisis*, disoit notre Seigneur à ses Apôtres, *afin que vous alliez, que vous fructifiez, & que votre fruit demeure.* Matt. 3. 10. Joan. 15. 16.

CHAPITRE V.

Des pechez de participation.

IL y a des esprits si foibles que tout leur fait ombre. Ils s'imaginent que les serpens croissent sous leurs pas ; & ils sont si délicats, qu'ils s'imaginent que tout les blesse & les empoisonne. Sont-ils en

conversation, ils pensent que tout ce qui s'y dit contre leurs sens, ou qui s'y passe contre la bienséance, est un nouveau péché pour eux, quoiqu'ils ayent ces paroles & ces actions non seulement en aversion, mais en horreur.

Néanmoins puisque les tentations ne nous peuvent nuire, tant que nous disons, non : comment pourrions-nous participer aux fautes d'autrui sans y donner notre consentement, ou notre agrément.

Mais la correction fraternelle n'est-elle pas non seulement recommandée, mais commandée?

Elle est certes commandée en certains cas, & à certaines personnes, comme aux Supérieurs qui sont obligez de reprendre ceux qui sont sous leur
2. Tim. 4. 2. conduite, & leurs égaux, toutes fois *en toute patience & doctrine* : & même les inférieurs y sont obligez, pourvû que ce soit en toute modestie & humilité, lorsqu'ils voïent qu'il y a espérance d'amandement. Hors de-là la correction fraternelle peut être omise sans péché.

Penser donc être obligé de reprendre toutes les fois que l'on voit, ou que l'on entend quelque chose qui peut être repris, c'est un zele peu discret, & dépourvû de la vraie science.

A une ame qui s'inquiétoit sur ce sujet, notre
L. 1. Epist. 39. Bienheureux lui parla en ces termes : « Dans les con-
» versations soyez en paix de tout ce qui s'y dit &
» qui s'y fait; car s'il est bon, vous avez de quoi loüer
» Dieu; & s'il est mauvais, vous avez de quoi servir
» Dieu en détournant votre cœur de cela, sans faire
» l'etonnée ni la fâcheuse, puisque vous n'en pouvez
» mais, & que vous n'avez pas assez de crédit pour
» divertir les mauvaises paroles de ceux qui les veu-
» lent dire, & qui en diront encore de pires, si on fait

» ſemblant de les vouloir empêcher ; car ainſi faiſant
» vous demeurerez toute innocente parmi les ſifle-
» mens des ſerpens, & comme un aimable fraize, vous
» ne contracterez aucun venin par le commerce des
» langues venimeuſes.

Vous voyez par ces paroles 1. Qu'il n'eſt pas toûjours néceſſaire de faire la correction, 2. ni même quelquefois expedient, de peur d'irriter le mal ; 3. joint que ce qui eſt differé n'eſt pas perdu. 4. Il y a des remedes qui, pris ou donnez mal-à-propos, empirent le mal au lieu de le guérir. 5. Le zele peu judicieux eſt un medecin qui a plus beſoin de ſe guérir lui-même, que de s'employer à la guériſon des autres.

CHAPITRE VI.

Son zele ardent pour les ames.

LE Bienheureux faiſant la viſite de ſon Dioceſe dans les hautes montagnes de Faucigny, où l'hiver tient ſon empire perpetuel ſur un thrône de glace, il aprit qu'un pauvre berger étoit tombé dans un grand précipice pour ſauver une de ſes vaches, & que là il étoit mort gelé de froid. Surquoi il ſe fit une merveilleuſe leçon touchant le ſoin qu'il devoit avoir des oüailles que Dieu lui avoit confiées, & qu'il ne devoit point épargner ſa vie pour leur ſalut.

« J'ai vû, dit-il, ces jours paſſez des monts épou- *L. 2. Epiſt.*
» vantables tout couverts d'une glace épaiſſe de dix 37.
» ou douze piques, & les habitans des vallées voiſi-
» nes me dirent qu'un Berger, allant pour recouvrer
» une de ſes vaches, tomba dans une fente de douze

„ piques de haut, en laquelle il mourut gelé. O Dieu,
„ ce dis-je, & l'ardeur de ce Berger étoit-elle si
„ chaude à la recherche de sa vache, que cette glace
„ ne l'a point refroidie; & pourquoi donc suis-je si
„ lâche à la recherche de mes brebis? Certes, cela
„ m'attendrit le cœur, & mon cœur tout glacé se
„ fondit alors. Je vis des merveilles en ces lieux-là,
„ les vallées étoient toutes pleines de maisons, & les
„ monts tout pleins de glace jusqu'au fonds. Les
„ petites veuves, les petites villageoises, comme basses vallées, sont si fertiles *en vertus*; & les Evêques si hautement élevez en l'Eglise de Dieu sont
„ tout glacez. Ha! ne se trouvera-t-il pas un soleil
„ assez fort pour fondre celle qui me transit. „ Que de zele pour les ames, que d'humilité, que de ferveur, que de piété en ce recit.

CHAPITRE VII.

Du dégoût de l'état auquel on est placé.

IL n'y a rien de si fréquent dans le siécle, & peut-être encore hors le siécle, que le dégoût de son état. Quand l'ennemi ne peut nous porter dans le mal par des tentations de droit front, il nous attaque de côté, & quand il ne peut nous faire trebucher, il fait tout ce qu'il peut pour nous inquiéter: & entre les inquiétudes il n'y en a point de plus fâcheuses, & qui causent plus d'amertume que celles qui nous portent au dégoût de notre état.

1. *Cor.* 7. 20. Le S. Esprit nous crie dans les saintes Ecritures que chacun demeure en l'état où Dieu l'a appellé, & le malin Esprit ne nous suggere rien tant que de le quitter & changer; c'est pourquoi le grand secret,

est de se tenir ferme en la barque où Dieu nous a mis, pour faire heureusement le trajet de cette vie au port de la bienheureuse éternité.

C'étoit le sentiment de notre Bienheureux qu'il exprime en cette maniere : « Ne vous amusez pas à » faire autre chose. Ne semez point vos désirs sur le » jardin d'autrui. Cultivez seulement bien le vôtre. » Ne désirez pas de n'être pas ce que vous êtes, mais » désirez d'être fort bien ce que vous êtes. Occupez » vos pensées à vous perfectioner en cela, & à por- » ter les croix, ou petites ou grandes, que vous y » rencontrerez. Croyez-moi, c'est ici le grand mot, » & le moins entendu de la conduite spirituelle : » chacun aime selon son goût, peu de gens aiment » selon leur devoir, & le goût de notre Seigneur. De » quoi sert-il de bâtir des châteaux en Espagne, puis- » qu'il nous faut habiter en France? C'est ma vieille » leçon, & vous l'entendez bien. » *L. 2. Epist. 38.*

Chapitre VIII.

Le juste tombe sept fois le jour.

Une bonne ame méditant un jour sur ce passage, & le prenant trop à la lettre, tomba en des angoisses merveilleuses, se disant à elle-même : Moi qui ne suis pas juste, combien donc dois-je tomber plus de fois par jour, & cependant en son examen du soir, quelque diligence qu'elle pût apporter à s'examiner, & quelque attention qu'elle eût durant le jour à remarquer ses défauts, elle ne trouvoit pas quelquefois ce nombre, ce qui lui causoit une peine extrême, & un grand embarras d'esprit. *Prov. 24. 16.*

Elle se détermina à consulter notre Bienheureux

sur cette perplexité ; & voici de quelle maniere il l'en tira, & comment il lui expliqua ce passage :

L. 2. Ep. 47. „ Il n'est pas dit, reprend le Bienheureux, au passage que vous m'avez allegué, que le juste se voit „ ou se sent tomber sept fois le jour ; mais qu'il tom- „ be sept fois. Aussi il se releve sans attention à ses „ relevées. Ne vous mettez donc point en peine pour „ cela, mais allez humblement & franchement dire „ ce que vous aurez remarqué ; & pour ce que vous „ n'aurez pas remarqué, remettez-le à la douce mi- Psal. 36. 24. „ séricorde de celui qui met la main au-dessous de „ ceux qui tombent sans malice, afin qu'ils ne se „ froissent point, & les releve si promptement & si „ doucement, qu'ils ne s'aperçoivent pas ni d'être „ tombez, parce que la main de Dieu les a recueillis „ en leurs chûtes, ni d'être relevez parce qu'elle les „ a retirez si soudain, qu'ils n'y ont pas pensé. „

Il y a des ames qui ne pensent point assez, & qui ne reflechissent presque point sur leur conduite, & d'autres qui y pensent trop, & qui à force de penser L. 2. Ep. 49. s'embarrassent l'esprit. « C'est chose certaine, dit no- „ tre Bienheureux, que tandis que nous sommes ici „ environnez de ce corps si pesant & corruptible, „ il y a toûjours en nous je ne sçai quoi qui manque. „ Je ne sçai si je vous l'ai jamais dit, il vous faut avoir „ patience avec tout le monde, & premierement avec „ nous-mêmes, qui nous sommes plus importuns à „ nous-mêmes que nul autre, depuis que nous sça- „ vons discerner entre le vieil & nouvel Adam, „ l'homme interieur & exterieur. „

CHAPITRE IX.

Des compagnies, & des converſations.

QUELQUES-UNS par un bon zele, mais pas aſſez éclairé, auſſi-tôt qu'ils veulent s'adonner à la dévotion, penſent qu'il faut fuir les compagnies & les converſations, comme les hiboux fuïent les oiſeaux du jour, & par cette maniere ſauvage & farouche, donnent de l'éloignement de la dévotion, loin de la rendre aimable & attirante.

Notre Bienheureux ne vouloit point cela, mais ſouhaitoit que ceux qui s'adonnent à la dévotion fuſſent la lumiere du monde par leur bon exemple, & le ſel de la terre, pour faire goûter la piété à ceux qui n'en auroient pas le goût.

Mais, dit-on, ſi le ſel rentre dans la mer d'où il eſt ſorti, il ſe fond & ſe diſſout.

Il eſt vrai, mais auſſi, ſi il ne ſe mêle avec les viandes, elles ſeront ſans ſaveur.

A une bonne ame qui lui demandoit ſi ceux qui deſirent vivre avec quelque perfection peuvent voir tout le monde, il répond ainſi: « La perfection ne L. 2. Ep. 40.
» conſiſte pas à ne voir point le monde, mais oüi
» bien à ne le point goûter & ſavourer. Tout ce que
» la vûë nous aporte eſt le danger, car qui le voit eſt
» en quelque péril de l'aimer; mais à qui eſt bien ré-
» ſolu & déterminé, la vûë ne nuit point. En un
» mot, la perfection de la charité eſt la perfection
» de la vie, car la vie de notre ame eſt la charité.
» Nos premiers Chrétiens étoient au monde de
» corps, & non de cœur, & ne laiſſoient pas d'être
» très parfaits. »

CHAPITRE X.

De l'amour de la parole de Dieu.

COMME l'appetit eſt une des meilleures marques de la ſanté corporelle, auſſi l'appetit ſpirituel, & le goût que l'on a de la parole de Dieu, fait juger de la bonté de l'interieur, & de la ſanté ſpirituelle. Les choſes ſaintes & les paroles qui en traitent, ſont toûjours agréables aux Saints.

S. Bern. Serm. 1. in Septuag. n. 2.

Une grande marque de prédeſtination en une ame, eſt l'amour qu'elle a pour la parole de Dieu; & je ne ſçai ſi ce n'eſt point quelque partie de cette faim & de cette ſoif de la juſtice qui eſt une des béatitudes, car quiconque travaille à ſe juſtifier de plus en plus, prend plaiſir à entendre ceux qui lui montrent les moyens de faire du progrès dans les ſentiers de la juſtice, ce que font les Prédicateurs enſeignant la voye de Dieu.

Mais parmi ceux qui prennent plaiſir à entendre la parole de Dieu, il ſe gliſſe ſouvent un défaut qui eſt celui de l'acception des perſonnes, comme ſi ce pain ſalutaire, & cette eau de la ſageſſe celeſte n'étoit pas auſſi utile à l'ame, aportée par un corbeau comme par un Ange, je veux dire par un bon & agréable Prédicateur, que par un mauvais & déſagréable.

D'où vient donc, dira-t-on, que les uns ſont plus agréables que les autres?

Cela ſouvent n'arrive point par le défaut ou la perfection des Prédicateurs, mais par le jugement des hommes, dont le tribunal eſt ordinairement injuſte en ces matieres-là. Des trois parties de l'orateur, enſeigner, émouvoir, delecter, ſouvent le monde, qui eſt tout plongé dans le plaiſir, ne goûte

que la derniere, quoique ce soit la moins considerable, & qui doive être la moins recherchée, selon ce qui est écrit, que Dieu brisera les os de ceux qui plaisent aux hommes; & que l'Apôtre dit de lui-même, que s'il plaisoit aux hommes, il ne seroit pas serviteur de Dieu. *Psal. 52. 6.* *Galat. 1. 10.*

La plûpart des auditeurs sont du goût de celui qui disoit à un Prophete : *Dites nous des choses qui nous plaisent* ; & de ce Roi qui se plaignoit d'un autre Prophete, parce qu'il ne lui annonçoit que des choses fâcheuses. Ils veulent qu'on les flate, & qu'on ne leur parle que de pardon & de misericorde, & ils n'entendent qu'avec peine qu'on leur reproche leurs péchez, & qu'on leur représente les châtimens qu'ils ont justement mérité par leurs crimes. Ceux qui se mêlent simplement d'enseigner sont méprisez; il n'y a que ceux qui s'appliquent à delecter par les artifices de la Rhetorique qui sont courus. *Isa. 30. 10.* *Num. 23. 11.*

Voici comment s'en explique notre Bienheureux;

» Je remarque, dit-il, que quand j'écris à une » personne sur du mauvais papier, & par conse» quent avec un mauvais caractére, elle me remer» cie avec autant d'affection, que quand je lui » écris sur de meilleur papier, & avec de plus beaux » caractéres. Pourquoi cela ? Sinon parce qu'elle » ne fait pas attention, ni sur le papier qui n'est pas » bon, ni sur le caractére qui est mauvais, mais seule» ment sur moi qui lui écris. De même faut-il faire » de la parole de Dieu. Ne point regarder qui est-ce » qui nous l'annonce & nous la déclare. Il nous doit » suffire que Dieu se sert de ce Prédicateur pour nous » l'enseigner; & puisque nous voyons que Dieu » l'honore tant que de parler par sa bouche, com- *Entret. 25.*

„ ment est-ce que nous autres nous pourrions man-
„ quer d'honorer & de respecter sa personne. „

CHAPITRE XI.

De l'exercice de l'abandon de soi-même entre les mains de Dieu.

PUISQUE, le veuillions-nous ou non, nous ne pouvons échaper à Dieu, ni nous écarter de son esprit & de sa vûë, quel meilleur conseil pouvons-nous prendre que de faire volontairement & amoureusement ce qui nous est de nécessité, en remettant librement notre sort entre ses mains au tems de cette vie, & en l'éternité de l'autre.

C'est cet exercice de l'abandon de nous-mêmes que notre Bienheureux recommande si fort en tous ses écrits, étant comme l'abregé de la perfection Evangelique, qui ne parle que de renoncement à soi-même pour l'amour de Dieu, & il est à remarquer que cet abandon doit être fait en l'amour & pour l'amour
1. Cor. 13. de Dieu; car sans ce vivant & regnant amour, ni l'abandon de tous ses biens aux pauvres, ni celui de son propre corps aux flâmes ne serviroit de rien pour la vie éternelle, & ne ressembleroit tout au plus qu'à ces abandons de philosophes, à qui l'amour de la sagesse humaine faisoit tout quitter.

Entret. 2. C'est ainsi qu'en parle notre Bienheureux. « Il faut „ donc sçavoir, dit-il, qu'abandonner notre ame, „ & nous laisser nous-mêmes, n'est autre chose que „ quitter, & nous défaire de notre propre volonté, „ pour la donner à Dieu : car il ne nous serviroit „ de gueres de nous renoncer, & délaisser nous-mê„ mes, si ce n'étoit pour nous unir parfaitement à la „ divine bonté. „

Mais comment cette union se fait-elle ; car c'est-là le grand fruit, & le principal effet de cet abandon ? C'est par une totale soumission & conformité de notre volonté à celle de Dieu, tant signifiée que de bon plaisir. Or l'aplication de notre volonté à celle de Dieu, qui nous est signifiée se fait par la résignation ou l'indifference, & à celle de bon plaisir par la suspension ou simple attente, comme le dit notre Bienheureux, de sorte qu'une ame parfaitement abandonnée ne veut pas seulement ce que Dieu veut, mais en la maniere qu'il le veut. Son cœur est comme une cire molle capable de recevoir toutes les impressions qu'il plaira à Dieu.

V. Theotime l. 8. ch. 3. & l. 9. ch. 14. & 13.

Et c'est en cela que consiste ce très aimable trepas de notre volonté, (non pas que par cette mort il entende que notre libre arbitre nous délaisse, car ce libre arbitre n'est jamais plus libre que quand il est plus conforme à la divine volonté, en l'obéïssance de laquelle consiste la parfaite liberté des enfans de Dieu,) il s'explique lui-même, disant qu'aussi-tôt qu'une ame qui s'est abandonnée au bon plaisir de Dieu apperçoit en elle quelque volonté particuliere, elle l'a fait incontinent mourir & trépasser en la volonté de Dieu, en la maniere que la clarté des étoiles passe tous les matins dans celle du soleil quand il nous ramene le jour.



CHAPITRE XII.

La vie frugale, & séparée du monde est un grand revenu.

J'AY appris sur ce sujet de la bouche de notre Bienheureux l'exemple notable que je vais vous dire.

Monseigneur Vespasien-Grimauldi, Piémontois de naissance, fit en France une assez grande fortune dans l'état Ecclésiastique, au tems de la Regence de la Reine Catherine de Medicis. Il fut élevé à la dignité d'Archevêque de Vienne en Dauphiné, & eut avec cela plusieurs autres bénéfices de grand revenu, voulant vivre avec éclat à la Cour, où il avoit amassé tout ce bien. Mais soit que Dieu ne benît pas sa conduite, soit qu'il fût trop adonné à la profusion & à la magnificence, il étoit toûjours incommodé, non-seulement en ses biens, mais encore en sa santé.

Las de traîner une vie si languissante & si embarassée, il se résolut à la retraite; & ayant autre-fois jetté les yeux sur les rivages du lac Leman, & remarqué le plus agréable paysage qui puisse tomber sous la vûë, & le plus abondant en toutes les commoditez de la vie que l'on puisse souhaiter, il se détermina d'en faire sa demeure, & d'y achever en paix le reste de ses jours.

Il choisit pour cet effet une petite Bourgade apellée Evian, (*Aquianum*) pour l'abondance & clarté de ses eaux & de ses belles fontaines, & située sur le bord du lac, & accompagnée d'un terroir non moins fertile qu'agréable.

Ayant quitté son Archevêché & tous ses bénéfi-

ces, à la reserve de deux mille écus de pension, il fit là sa retraite, accompagné seulement de trois ou quatre domestiques, ayant atteint l'âge de soixante-cinq ans, mais plus abatu de ses infirmitez corporelles que de ses années.

Il avoit à dessein choisi ce lieu tout-à-fait séparé du monde, où il n'y a aucun passage au moins de grand chemin, qui attirât sur ses bras des visites & des compagnies, las qu'il étoit du tumulte, de la presse, & de la confusion de Paris, & des autres grandes Villes, où il avoit consumé une partie de son âge à la suite de la Cour. Joint qu'il ne sortoit point de sa Province, car le Diocese de Genéve, dans lequel est cette bourgade d'Evian, est de la Province de Vienne en Dauphiné.

Là, vivant sans bruit, sans charge, sans attirail, & sans train, n'ayant attention qu'à la sainteté de son ame, & à la santé de son corps, la paix interieure lui rendit une santé si ferme & si vigoureuse, que tous ceux qui l'avoient vû dans ses infirmitez précedentes pensoient qu'il fût rajeuni, comme ils reconnoissoient bien en son ame le rajeunissement de l'Aigle par les exercices de la vie contemplative *Psal. 102. 5.* à laquelle il s'adonna. Et tant est vrai cet oracle sacré que toutes les commoditez temporelles viennent ensuite à ceux qui cherchent en premiere instance le *Matt. 6. 33.* Royaume de Dieu & sa justice, Dieu versa une telle prospérité sur ce peu de temporel qu'il s'étoit reservé, & dont il usoit fort frugalement ; qu'ayant conduit sa vie jusqu'à l'âge de cent deux ou trois ans, il mourut riche de plus de six mille écus de rente, dont il faisoit tant de biens & d'aumônes par tout le voisinage, que deux ou trois lieuës à la ronde à peine trouvoit-on un nécessiteux.

Et ce fut ce bon Prélat assisté de Messeigneurs les

Evêques de Trois-Châteaux, & de Damas, qui consacra Evêque notre Bienheureux François à l'Eglise de Thorens, au Diocese de Génêve, le jour de la Conception de la Sainte Vierge, de l'année 1602.

Cet exemple nous aprend. 1. Que la Cour n'est pas l'élement des Prélats. 2. Beaucoup moins celui de leur santé & de leur sainteté. 3. Que les grandes fortunes sont de grands esclavages & de grandes inquiétudes. 4. Combien la vie paisible, tranquille & cachée est heureuse selon le sens & la nature même. 5. Et beaucoup plus selon la grace & le salut. 6. Combien est vrai l'ancien proverbe qu'il n'y a point de plus grand revenu que celui d'une frugalité & épargne judicieuse. 7. Qu'il n'y a point de fonds qui puissent suffire aux dépenses superfluës qui se font pour repaître les yeux du monde, & soûtenir l'éclat de la vanité. 8. Que celui qui vit selon l'opinion n'est jamais riche, & jamais pauvre celui qui est content du simple nécessaire. 9. Que l'aumône est une semence qui profite au centuple même dès cette vie. 10. Sans parler de la bienheureuse éternité qui l'attend en l'autre, si elle est faite en l'amour & pour l'amour de Dieu.

CHAPITRE XIII.

De la prospérité.

CE mot de fortune le choquoit, & il l'estimoit indigne de passer par une bouche chrétienne. Quand il entendoit parler de faire fortune, de bonne fortune, d'enfans de fortune qui sont des termes assez communs, il disoit, je m'étonne que

cette idole payenne soit demeurée debout, après que toutes les autres ont été renversées par le Christianisme. Dieu préserve d'être enfans de fortune ceux qui ne le doivent être que de la Providence de Dieu, & qui doivent mettre toute leur esperance, non en l'incertitude des richesses, mais en Dieu seul.

Il élevoit ce sentiment bien plus haut, quand il disoit : comment ceux qui font profession d'être attachez, avec Jesus-Christ à la croix, & de ne se glorifier qu'en ses oprobres, peuvent-ils être si ardens à amasser des richesses, & à y attacher leur cœur si fortement quand elles sont amassées, vû que l'Evangile ne met la beatitude chrétienne que dans la pauvreté, le mépris, la douleur, les larmes, les persecutions : vû même que la Philosophie nous aprend que la prosperité est la marâtre de la vraie vertu, & l'adversité sa mere.

Une fois je lui demandois d'où venoit que nous avions si-tôt recours à Dieu quand l'épine de l'affliction nous piquoit, & que nous étions si âpres à demander la délivrance de la maladie, des calomnies, de la disette & autres incommoditez.

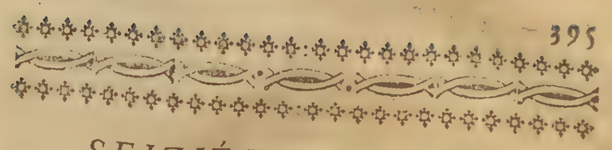
C'est, me dit-il, notre foiblesse qui parle, & la marque de l'infirmité qui nous environne : car comme le meilleur poisson & le plus ferme est celui qui se nourrit dans l'eau salée de la mer ; celui qui se pêche dans les eaux douces étant plus fade & plus mol : aussi les courages plus généreux font leurs élémens des croix, & des afflictions, & les lâches ne se plaisent que dans les prosperitez.

Au reste, ajoûtoit il, le pur amour de Dieu est bien plus aisé à pratiquer dans les adversitez que dans les aises : car la tribulation n'ayant de soi rien d'aimable que la seule main de Dieu qui l'envoye, V. Theotime l. 9. ch. 2. & 3.

il eſt bien plus facile d'aller par elle immediatement à la volonté de Dieu, & de nous unir à ſon bon plaiſir, que par la proſperité, laquelle a d'elle-même des attraits qui charment nos ſens, & par eux comme une autre Dalila, elle endort notre raiſon, & nous fait prendre le change, de telle ſorte qu'elle nous fait aimer inſenſiblement la proſperité que Dieu envoye, & nous détache imperceptiblement de l'amour & de la reconnoiſſance que nous devons à Dieu, qui nous envoye la proſperité. Joint qu'encore que l'on ſe ſerve de cette proſperité pour glorifier Dieu, & qu'on la raporte à ſon honneur, il y a toûjours quelque mélange de notre intérêt avec celui de Dieu, ce qui rend l'amour de Dieu moins pur, & par conſequent moins parfait ſelon cette belle ſentence de Saint Auguſtin; celui-là, Seigneur, vous aime moins qu'il ne doit, qui aime quelque choſe avec vous ſans l'aimer pour l'amour de vous.

L. 10. Conf. ch. 29.





SEIZIÉME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Son assurance parmi les perils.

L'INSENSIBILITÉ des Stoïciens est une vraie chimere, car il est impossible dans cette vie mortelle de se défaire tout-à-fait de l'homme, c'est-à-dire, de ne souffrir point les assauts & les impressions des passions humaines. Le haut point de la Philosophie pratique, est de les moderer, & de les ranger sous l'empire de la raison.

Un Philosophe de cette secte s'étant trouvé sur mer dans un vaisseau agité d'une furieuse tempête, & le peril present le faisant pâlir & fremir comme les autres qui ne faisoient pas profession d'une sagesse si peu sensible : la tourmente passée, comme on lui reprochoit qu'il avoit péché contre les maximes de son école, il ne trouva point de plus ingénieuse défaite, que de dire qu'il avoit tremblé de peur de la mort d'un homme de bien, (il entendoit lui-même tant il étoit humble,) & que les autres étant méchans avoient eu raison de ne point craindre leur mort.

Un de la troupe lui répondit, que s'estimant homme de bien il avoit eu tort d'admettre la crainte en son cœur, puisqu'après sa mort les Champs Elisées ne pouvoient lui manquer; & que les au-

tres qu'il estimoit méchans avoient eû raison de craindre, non-seulement la mort, mais encore les tourmens qui suivent les ames des méchans en l'autre vie.

A dire la vérité, il y a une certaine crainte naturelle, qui d'elle-même est indifferente, & qui peut être selon les sens dans les personnes les plus éminentes en vertu & en sainteté, particulierement la crainte du tonnerre. Saint Thomas d'Aquin, non moins illustre par sa piété que par sa doctrine y étoit sujet, jusqu'à craindre les éclairs avec quelque sorte d'excès. Il avoit en ces occasions en la bouche & au cœur ces paroles sacrées, comme
Joan. 1. 14. pour lui servir de bouclier, *le Verbe a été fait chair, & il a habité parmi nous.*

On dit que César, qui étoit l'image de la valeur, en avoit une telle apprehension, qu'étant plus qu'homme dans les perils de la guerre, il se montroit moins qu'homme quand il tonnoit, & parce qu'il sçavoit que la foudre ne tombe point sur les lauriers, il en faisoit toûjours porter après lui, & se mettoit à l'abri sous ces arbres quand l'air étoit tout gros d'éclairs & de tonnerres.

Il y a peu de personnes qui n'ayent de la frayeur quand il tonne, principalement quand les éclats sont grands & soudains. Il y a néanmoins des ames si
Psal. 124. 1. fermes & qui ont tant de confiance en Dieu, qu'elles ressemblent à la montagne de Sion, qui ne s'ébranle pour aucun orage.

Pendant les tempêtes & les tourbillons de l'air les autres oyseaux se cachent dans leurs retraites; mais l'aigle sort alors de la sienne, & prend plaisir à faire des esplanades, & à percer les vents. Les autres poissons se coulent, au fond de la mer quand la surface en est émuë par la tempête, il n'y a que

le dauphin qui se plaît dans la tourmante & c'en est un présage quand on le voit qui se joüe audessus de l'eau, & qu'il s'y égaïe.

Dans les montagnes des Alpes les tonnerres y sont frequens & terribles, à cause des échos qui se font dans les rochers, de sorte qu'il semble quelquefois que ces hauts faîtes aillent tomber & se détacher de leurs racines. Néanmoins notre Bienheureux étoit si paisible & si tranquille durant ce tems-là qu'on en étoit tout émerveillé. Voici comme il s'exprime dans une de
» ces occasions : Hier au soir nous eûmes ici de
» grands tonnerres & des éclairs extrêmes, & j'étois
» si aise de voir nos gens multiplier les signes de croix
» & le nom de Jesus. Ha! ce leur dis-je, sans ces
» terreurs nous n'eussions pas tant invoqué notre
» Seigneur : sans mentir je recevois une particuliere
» consolation pour cela, quoique la violence des L.3.Epit.59.
» éclats me fit tremousser, & ne me pouvois conte-
» nir de rire.

Tant est véritable cette divine sentence, qu'*une conscience pure & tranquille est un banquet perpetuel.* Prov. 15. 15.
Certes rien ne lui peut ôter sa joye, ni la chere esperance de son salut, qui repose doucement dans son sein. *Que bienheureux, Seigneur, est celui que vous avez elu & reçu entre vos bras, il demeurera ferme dans vos tabernacles!* Psal. 64. 5.

Chapitre II.

On ne peut sçavoir si on est en grace.

La tentation des tentations, selon mon jugement, est celle de sçavoir si on est en grace, & je dis le sçavoir d'une certitude plus que morale

& de simple conjecture, qui est celle dont Dieu veut que nous nous contentions ; car *celui*, dit le Saint Esprit, *qui voudra sonder la Majesté, sera oprimé de la gloire ;* & qui voudra foüiller dans les secrets de Dieu, s'embarassera dans un labyrinthe dont il ne pourra sortir.

Prov. 25. 27.

Car enfin l'arrêt est prononcé : *nul ne sçait*, (je veux dire de certitude de foi) *s'il est digne d'amour ou de haine*. Car de certitude de confiance, tant qu'il vous plaira. Et qui ne se confieroit en une bonté infinie, de qui les dons sont sans repentir, & qui acheve toûjours ce qu'il commence de bien en nous, pourvû que notre malice ne s'opose point aux effets de sa misericorde ?

Eccl. 9. 1. Rom. 11. 29.

A une ame qui étoit comme une pauvre abeille embarassée dans des toilles d'araignées de quelques considérations de défiance à ce sujet, notre Bienheureux donne une consolation si pleine d'onction, qu'il me semble que c'est un baume pour de pareilles playes : d'examiner, si votre cœur lui plaît, il ne „ le faut pas faire : mais oüi bien si son cœur vous „ plaît : & si vous regardez son cœur, il sera impos„ sible qu'il ne vous plaise, car c'est un cœur si doux „ si suave, si condescendant, si amoureux des che„ tives créatures, pourvû qu'elles reconnoissent leur „ misere, si gracieux envers les miserables, si bon „ envers les pénitens : & qui n'aimeroit ce cœur „ royal paternellement maternel envers nous ?

L. 1. Epist. 61.

Notre Bienheureux nous avertit pour nous guerir de cette fâcheuse maladie, de regarder, non si notre cœur plaît à Dieu, mais si Dieu plaît à notre cœur, & c'est un des meilleurs signes que nous puissions avoir d'être agréables à Dieu.

CHAPITRE III.

Des desolations interieures.

IL y a des ames qui ne connoissent point de dévotion si elle n'est sensible, & qui ont les dents interieures si foibles, qu'elles ne peuvent manger le pain du Ciel, s'il n'est tendre & mollet.

Notre Bienheureux étoit fort tendre sur autrui. Combien de fois l'ai-je vû pleurer sur les pêcheurs, & sur les infirmes, à l'imitation de notre cher Sauveur, qui pleura sur Jerusalem, & sur le Lazare : mais il ne l'étoit point sur lui-même. Jamais il ne se plaignoit. Que s'il lui arrivoit de tomber malade, il disoit simplement son mal tel qu'il le sentoit, & puis s'en remettoit à la Providence, & à l'ordonnance des Médecins.

Pour les afflictions interieures il en étoit, pour ainsi dire, partisan, & disoit que comme le meilleur poisson est celui qui se nourrit dans l'eau salée de la mer, aussi les meilleures ames, & les plus solidement vertueuses, étoient celles qui trouvoient la paix de Dieu, dans l'amertume très-amere des plus pressantes afflictions. *Isa. 38. 17.*

Il disoit un jour à une ame qui se plaignoit à lui de la privation des goûts spirituels dans ses *L. 3. Epit. 61.*
» exercices de piété : l'amour de Dieu ne consiste
» pas en consolation, ni en tendresse ; autrement
» notre Seigneur n'eût pas aimé son pere, lorsqu'il
» étoit triste jusqu'à la mort, & qu'il crioit : *Mon*
» *Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné !* *Matt. 27. 46.*
» & c'étoit alors toutefois qu'il faisoit le plus
» grand acte d'amour, qu'il est impossible d'ima-

„ giner. Enfin nous voudrions toûjours avoir un
„ peu de consolation, & de sucre sur nos viandes,
„ c'est-à-dire, avoir le sentiment de l'amour & la
„ tendresse.

„ Une autrefois il disoit de fort bonne grace, que
„ les confitures seches n'étoient pas moins agréables
„ que les liquides, & le roti plus friand que le boüil-
„ li, & enfin que les roses seches avoient plus d'o-
„ deur que les fraiches & humides; & que les bons
„ estomacs se nourrissent mieux de viandes fortes,
„ que de coulantes, & passageres. „

CHAPITRE IV.

De l'usage des imperfections.

LES mouches & les puces en Eté sont extrêmement importunes; mais elles ne sont pas cruelles. Elles peuvent bien exercer notre moderation, mais non pas notre patience. On n'apelle pas une si grande vertu au secours d'un si petit mal, que celui qui provient de la piqueure de si foibles animaux.

Il y a des ames qui ont la peau de la conscience si tendre & si delicate, que la moindre imperfection les fâche, & se fâchent quelquefois de s'être fâché d'une fâcherie plus fâcheuse, que celle qui les a fait fâcher. Tout cela procede d'un amour propre, d'autant plus difficile à guerir, qu'il est plus secret; car les maux bien connus sont à demi gueris.

Elles ont si bonne opinion de leur perfection propre, que quand elles y voyent des manquemens, elles en sont désolées; comme ces exquises beau-

tez qui se troublent de la moindre rougeur qui leur vient au visage.

Elles ressemblent encore à ceux qui sont si curieux de leur santé, qu'ils croyent être malades au moindre sentiment de douleur, & enfin ruinent leur santé, à force de la vouloir conserver, par trop de précautions & de remedes.

Notre Bienheureux vouloit que l'on fit de la terre même le fossé, & le rempart de ses propres bréches; je veux dire que l'on tirât du profit de ses imperfections, & qu'elles servissent à nous établir, & fonder dans une humilité courageuse, & à nous faire esperer même contre toute esperance, & ainsi, disoit-il, on tire son salut de ses ennemis, & de la main de ses adversaires.

Certes quand nous prenons sujet de nous humilier à la vûë de nos imperfections, nous gagnons beaucoup par cette perte; d'autant que le profit que nous faisons, en nous avançant dans cette excellente vertu, répare richement le dommage qui nous peut arriver de nos imperfections.

CHAPITRE V.

De l'esprit Episcopal.

LES Evêques étant successeurs des Apôtres, ils ne doivent pas renfermer tellement leurs soins dans leurs Dioceses, qu'ils oublient cette solicitude de toutes les Eglises, en laquelle consiste principalement l'esprit Episcopal. 2. Cor. 11. 28.

Notre Bienheureux outre l'exacte attention qu'il avoit au gouvernement de sa bergerie, avoit aussi des regards sur le bien de l'Eglise universelle, sur-

quoi Dieu lui donnoit des vûës & des lumieres particulieres par les dons d'intelligence & de conſeil, de maniere que s'il eût été apellé au Cardinalat, il eût ſans doute ſuggeré au Pape des avis fort utiles à tout le Chriſtianiſme.

Le Cardinal Bellarmin, également éminent en pieté & en doctrine, dont la converſation étoit remplie d'une agréable douceur, (ce que je dis pour avoir eû quelque part en ſon amitié) ne recevoit jamais de lettres de notre Bienheureux, avec lequel il avoit une particuliere correſpondance, qu'il n'en témoignât un ſincere contentement.

J'ai vû une de ſes réponſes au Bienheureux, où il parloit ſinon en ces termes, du moins en ce ſens. Monſeigneur, je ne reçois jamais de vos lettres qu'elles ne me donnent quelque tentation du déſir d'être Pape, afin de vous mettre auſſi-tôt dans le ſacré Collége; car il me ſemble qu'il auroit beſoin de beaucoup de perſonnages ſemblables à vous, à qui je reconnois que Dieu communique des vûës & des lumieres pour le bien de l'Egliſe univerſelle, que Sa Sainteté devroit avoir, & ſur leſquelles les Cardinaux devroient occuper leurs ſoins & leurs penſées. Vous me ferez plaiſir de me les communiquer à meſure que Dieu vous les départira, afin que de tems en tems, & ſelon les occurrences je puiſſe les ſuggerer à Sa Sainteté.

Je me ſouviens, que peu de mois avant qu'il mourût, il me dit, qu'il ſe ſentoit preſſé interieurement du déſir de faire un voyage à Rome, avant que de mourir, pour y ſuggerer beaucoup de choſes au Pape & aux Cardinaux, qu'une expérience de trente-cinq années au ſervice des ames, & principalement à la converſion des errans lui avoit fait connoître, être non-ſeulement utiles, mais comme

nécessaires au gouvernement de l'Eglise universelle.

Voilà comme ce Prélat vraiment Apostolique étendoit sa vigilance sur le soin de toutes les Eglises.

Chapitre VI.

De la dévotion sensible.

IL n'en étoit pas ami, ni des ames qui en étoient friandes, lesquelles, disoit-il, étoient ordinairement tendres sur elles-mêmes, & ainsi perdoient où elles pensoient gagner, de même que ces meres, qui sont trop tendres sur leurs enfans, les gâtent.

Honore Dieu de ta substance, dit le Sage. Or il semble que nous servons plus Dieu de notre substance ; en tems de sterilité, qu'en celui d'abondance ; parce que servant Dieu sans consolation, ce n'est point la consolation de Dieu que nous cherchons, mais le Dieu de consolation, lequel nous aimons d'autant plus fortement que plus purement, & d'autant plus purement que notre intérêt y a moins de part. *Prov. 3. 9.*

Car, comme disoit le Bienheureux, l'action de vertu que nous faisons est d'autant plus excellente qu'il y a moins du nôtre, parce que le moi, le mien, le nôtre, gâte ordinairement notre ouvrage, & est comme une toile d'araignée qui embarasse toute la ménagerie des abeilles, & souvent le miel en est empoisonné.

Il répondit un jour à une personne qui se plaignoit à lui de n'avoir aucun sentiment agréable dans la dévotion, comme si Dieu en eût ôté toutes les roses pour ne lui laisser que les épines : tant mieux, lui dit-il, vous voilà hors de la bande de

Sap. 2. 8. ces perdus, qui disoient, *venez couronnons-nous de roses*, & dans la compagnie de la Bienheureuse Catherine de Sienne, qui préfera la couronne d'épines à celle de pierries. Dites-moi, continua-t-il, lequel aimeriez-vous mieux, ou une viande solide, mais sans sauce, ou de la sauce sans viande; ou une perdrix sans orange, ou une orange sans perdrix. O Dieu! jusqu'à
Prov. 1. 22. quand comme petits enfans aimerons-nous le lait & les pois sucrez, au lieu des nourritures plus grossieres, mais plus succulentes.

CHAPITRE VII.

De la durée des prédications.

EN ce sujet il étoit pour la briéveté, & disoit que comme les lampes s'éteignent quand on y met trop d'huile, & les plantes se suffoquent quand on les arrose excessivement, ainsi l'on étoufe la mémoire de l'auditeur en la surchargeant de trop de matiere.

Il faut dire peu & bon, & l'inculquer soigneusement, & ne faire aucun état de ces esprits dégoûtez qui se fâchent quand un Prédicateur repete, & rebat une même chose.

Quoi, disoit-il, pour faire un ouvrage en fer, combien le faut-il battre & rebattre? Pour achever un tableau, combien faut-il passer & repasser le pinceau par dessus? combien plus pour graver des véritez éternelles en des cœurs affermis dans le mal, & en des cervelles dures?

Il ne vouloit pas seulement que l'on dît peu de choses; mais utiles & bien choisies. Pour cela, il recommandoit de prendre garde aux homelies des anciens, briéves en paroles, & remplies de peu

d'enſeignemens, mais d'importance.

Il aprouvoit cette regle, & déſiroit qu'elle fût ſuivie de tous les Prédicateurs : *hora integra inepto prædicatori prælonga, idoneo ſatis longa videtur : tres horæ quadrantes à bonis æſtimatoribus, horæ integræ præferuntur.*

Jean de Jeſus Maria, Carme Déchauſſé, dans ſes Opuſcules.

Chapitre VIII.

Hiſtoire racontée par le Bienheureux, au ſujet du pardon des ennemis.

IL diſoit avoir apris cette hiſtoire à Padoüe où elle étoit arrivée : je ne ſçai point ſi ce n'étoit pas dans le tems qu'il y faiſoit ſes études.

Ceux qui étudient en cette Univerſité ont la mauvaiſe coûtume de courir la nuit par les ruës avec des armes, & de demander qui va là, & de tirer ſur ceux qui ne répondent pas à leur gré.

Il arriva qu'un écolier paſſant par la ruë & & ne répondant pas au qui va là, fut tué : & celui qui l'avoit tué alla ſe réfugier chez une bonne veuve, dont le fils étoit ſon compagnon d'école & ſon ami. Il la prie de le cacher en quelque lieu ſecret, lui confeſſant le mauvais coup qu'il venoit de faire.

Cette bonne veuve l'enferme en un cabinet retiré : & voilà que peu de tems après, on lui raporte ſon fils mort. Il ne falut pas grande enquête pour ſçavoir qui en étoit le meurtrier. Elle le va trouver, & toute éplеurée lui dit, hélas que vous avoit fait mon pauvre fils, pour le tuer ſi cruellement. L'autre ſçachant que c'étoit ſon ami, ſe mit à crier, & à s'arracher les cheveux : & au lieu de demander pardon à cette bonne mere, il ſe met à genoux devant elle, & la ſuplie

de le mettre entre les mains de la Justice, voulant expier publiquement une faute si barbare.

Cette mere qui étoit extrêmement chrétienne, & miséricordieuse, fut si touchée du repentir de ce jeune homme, qu'elle lui dit que pourvû qu'il en demandât pardon à Dieu, & promît de changer de vie, elle le laisseroit aller, ce qu'elle fit sur sa parole.

Ce grand exemple de clémence fut si agréable à Dieu, qu'il permit que l'ame de ce fils aparut à cette bonne mere, l'assurant que le pardon si charitable, qu'elle avoit fait à celui qui l'avoit tué sans le connoître, & duquel elle pouvoit si légitimement & si facilement poursuivre la vengeance, avoit été si agréable à Dieu, qu'en sa considération, il avoit été délivré du purgatoire, dans lequel, sans cela,
Matt. 5. 7. il eût été détenu long-tems. *O que bienheureux sont les misericordieux, car ils obtiendront misericorde & pour eux, & pour autrui.*

CHAPITRE IX.

du Purgatoire.

SON opinion étoit que de la pensée du Purgatoire nous pouvions tirer plus de consolation que d'apprehension. La plûpart de ceux, disoit-il, qui craignent tant le Purgatoire le font en vûë de leur intérêt, & de l'amour qu'ils ont pour eux-mêmes, plus que pour l'intérêt de Dieu; & cela vient de ce que ceux qui en parlent dans les Chaires ne representent ordinairement que les peines de ce lieu, & non les felicitez & la paix qu'y goûtent les ames qui y sont.

Il est vrai que les tourmens en sont si grands

que les plus extrêmes douleurs de cette vie n'y peuvent être comparées ; mais aussi les satisfactions interieures y sont telles, qu'il n'y a point de prosperité, ni de contentement sur la terre qui les puissent égaler.

1. Les ames y sont dans une continuelle union avec Dieu.

2. Elles y sont parfaitement soûmises à sa volonté, ou pour mieux dire, leur volonté est tellement transformée en celle de Dieu, qu'elles ne peuvent vouloir que ce que Dieu veut, ensorte que si le Paradis leur étoit ouvert, elles se précipiteroient plûtôt en enfer, que de paroître devant Dieu avec les soüillures qu'elles voïent encore en elles.

3. Elles s'y purifient volontairement & amoureusement, parce que tel est le bon plaisir divin.

4. Elles veulent y être en la façon qu'il plaît à Dieu, & pour autant de tems qu'il lui plaira.

5. Elles sont impeccables, & ne peuvent avoir le moindre mouvement d'impatience, ni commettre la moindre imperfection.

6. Elles aiment Dieu plus qu'elles-mêmes, & que toute chose, d'un amour accompli, pur, & desinteressé.

7. Elles y sont consolées par les Anges.

8. Elles y sont assurées de leur salut, dans une esperance qui ne peut être confonduë dans son attente.

9. Leur amertume très-amere est dans une paix très-profonde.

10. Si c'est une espece d'enfer quant à la douleur, c'est un Paradis quant à la douceur que répand la charité dans leur cœur ; charité plus forte que la mort, & plus puissante que l'enfer, de qui les lampes sont tout de feu & de flâmes.

11. Heureux état plus désirable que redoutable, puisque ces flâmes sont flâmes d'amour & de charité.

12. Redoutables néanmoins, puisqu'elles retardent la fin de toute consommation, qui consiste à voir Dieu & à l'aimer, & par cette vûë & cet amour le loüer & le glorifier dans toute l'étenduë de l'éternité. Sur ceci il conseilloit fort de lire l'admirable traité du Purgatoire qu'a fait la bienheureuse Catherine de Gennes. Sur son conseil je l'ai souvent lû & relû avec attention, mais toûjours avec un nouveau goût & de nouvelles lumieres; & j'avouë qu'en cette matiere je n'ai jamais rien lû qui m'ait tant satisfait. J'ai même invité quelques Protestans à le lire qui en sont demeurez fort contens, entr'autres un très-sçavant qui me déclara que si on lui eût présenté ce traité à lire avant sa conversion, il en eût été plus touché, que de toutes les disputes qu'il avoit eûës sur ce sujet.

Si cela est ainsi, me dit-on, pourquoi donc tant recommander les ames du Purgatoire?

C'est que malgré ces avantages l'état de ces ames est fort douloureux, & vraiment digne de notre compassion: & d'ailleurs c'est que la gloire qu'elles rendront à Dieu dans le Ciel est retardée. Ces deux motifs doivent nous engager à leur procurer une prompte délivrance par nos prieres, nos jeûnes, nos aumônes, & toute sorte de bonnes œuvres; mais particulierement par l'offrande du sacrifice de la sainte Messe.



CHAPITRE X.

Il refuse de donner une dispense.

APRÈS avoir remontré avec toute la douceur & patience possible, l'injustice de la demande que lui faisoit un particulier sans le pouvoir contenter, ni faire désister de sa poursuite ; le Bienheureux qui étoit impliable dans ces occasions, fut contraint de le refuser tout à plat, lui disant qu'il lui étoit impossible de le satisfaire. L'autre lui dit, ce n'est pas faute de puissance, (car vous le pouvez,) mais faute de bonne volonté pour moi.

Un homme de bien, reprit le Bienheureux, borne son pouvoir à ce qui est licite, & apelle impossible ce qui n'est pas permis.

L'autre le menaçant de se ressentir de ce refus, le Bienheureux répondit : Si je vous requiers de choses injustes, vous m'obligerez en me refusant ; si de choses justes, vous êtes trop équitable pour me les denier.

L'autre témoignant qu'il les denieroit quand elles seroient les plus justes du monde. Vous n'êtes pas si peu soigneux de votre salut éternel, reprit le Bienheureux, que d'agir ainsi. Pour moi, je vous confesse tout misérable que je suis, que j'ai des prétentions pour le Ciel, & que je ne puis me résoudre à vendre mon droit pour une portion de lentilles. *Gen. 25. 33.*



CHAPITRE XI.

Des Miracles.

SAINT Bernard qui avoit reçû du Ciel le don des miracles à un si haut dégré, en faisoit néanmoins si peu d'état, qu'il estimoit beaucoup plus de crucifier sa chair avec toutes ses convoitises, & son esprit avec toutes ses volontez, que de résusciter les morts.

Notre Bienheureux étoit dans ce même sentiment; & quand on parloit d'un acte de vertu fait en la charité & par la charité, il l'apelloit un miracle de la grace. Sa raison étoit, que comme le miracle est une œuvre de Dieu, qui surpasse les loix & les regles ordinaires de la nature; aussi l'œuvre méritoire faite par la grace surnaturelle en nous & par nous, étoit une opération comme miraculeuse. Notre Bienheureux ajoûtoit qu'une once de grace sanctifiante, valoit mieux que cent livres de celles que les Théologiens apellent gratuitement données, entre lesquelles est le don de faire des miracles; car celles-ci peuvent subsister avec le péché mortel, & ne sont pas nécessaires à salut, plusieurs les ayant eûës qui ne seront pas sauvez, au lieu que quiconque meurt avec le moindre dégré de grace justifiante, ne peut être damné, & il a part à l'héritage du salut.

Ajoûtez que les graces que l'on apelle gratuitement données, ne sont pas ordinairement pour le sujet qui les possede, mais pour l'édification du prochain; au lieu que la grace justifiante & sanctifiante est pour le sujet où elle est répanduë par le S. Esprit, & y forme le caractere des enfans de Dieu.

Chapitre XII.

Ce que le Bienheureux répondit au conseil qu'on lui donna, au sujet du livre de l'Introduction.

Plusieurs de ses amis prudens de la prudence du siécle, ayant vû le grand accueil que le public avoit fait à son livre de l'Introduction, que l'univers a lû en toute sorte de langues, lui conseillerent de ne plus écrire, n'étant pas possible qu'il pût jamais rien faire qui eût un pareil succès.

Il me dit un jour à ce sujet que l'esprit de la prudence divine & chrétienne, étoit bien different de l'esprit de la prudence humaine & du siécle, & que les maximes du Crucifix étoient bien opposées à celles du monde. Voyez-vous, disoit-il, ces bonnes gens m'aiment, & c'est l'amour qu'ils me portent, qui les fait parler ainsi : mais s'il leur plaisoit de détourner tant soit peu leurs yeux de moi, homme vil & pauvre, & les arrêter sur Dieu, ils parleroient bien un autre langage.

Car si Dieu a voulu donner bénédiction à ce petit ouvrage, pourquoi la denieroit-il à un second ; & si de ce premier il a tiré sa gloire, comme autrefois il fit sortir la lumiere du milieu des ténébres, & le feu sacré du milieu de la boue : *son bras est-il racourci, & sa puissance diminuée* ? & ne peut-il pas faire encore sortir l'eau vive & désalterante de la machoire d'un âne. *2 Mach. 1. 22.* *Isa. 50. 2.* *Judic. 15. 19*

Mais ce n'est pas à cela que pensent ces bons personnages, mais à ma gloire, à moi ; comme si nous la devions desirer pour nous, & non pas la raporter à Dieu qui opere en nous tout ce qui en sort de bon. Or selon l'esprit de l'Evangile , tant s'en faut que

nous devions nous arrêter à l'aplaudissement du monde, qu'au contraire S. Paul déclare que plaire aux hommes est une mauvaise marque de serviteur de Dieu : *l'amitié du monde étant ennemie de Dieu.*

Gal. 1. 10.

Jac. 4. 4.

Sur ce fondement, si ce livre m'avoit acquis quelque vaine estime, je devrois en faire quelqu'autre de moindre prix pour rabatre ces fumées, & pour acquerir ce bienheureux mépris des hommes, qui nous rend d'autant plus agréables à Dieu, que nous sommes plus crucifiez au monde.

CHAPITRE XIII.

Conduites differentes de deux notables Directeurs.

LE Bienheureux étant à Paris en 1619. plusieurs ames pieuses l'aborderent pour le consulter sur ce qui regardoit leur interieur, & le bien de leur salut. Il eut le moyen par-là de considerer la variété des traits dont Dieu se sert pour attirer & conduire les ames à lui, & aussi de remarquer les differentes conduites des serviteurs de Dieu en la direction des ames.

Entr'autres, il me dit un jour qu'il avoit pris garde à deux notables personnages, célébres pour la prédication, & qui s'apliquoient à la direction, tous deux fort fideles serviteurs de Dieu, & d'une vie très-exemplaire, mais pourtant si differens en leurs conduites, qu'elles sembloient presque oposées, bien qu'elles visassent à même but, qui étoit de faire servir & glorifier Dieu fort parfaitement.

L'un, disoit-il, extrêmement severe & terrible, tant en ses prédications qu'en sa conduite sur les ames, où il ne parle que de mortifications, austeritez, examens continuels, & autres exercices rigoureux, &

par cette crainte dont il remplit les esprits, il les porte à une exacte observance de la loi de Dieu, & à un extrême soin de leur salut, sans néanmoins les gêner par aucuns scrupules, mais les tenant dans une sujetion merveilleuse. L'effet de sa conduite est tel que Dieu en est fort craint & redouté, le péché fuit comme le serpent les vertus ponctuellement pratiquées.

L'autre par le contrepied mene les ames à Dieu. Ses prédications ne sont que d'amour de Dieu. Il fait plus aimer la vertu que hair le vice, & plus aimer celle-là, parce qu'elle plaît à Dieu, que parce qu'elle est agréable en elle même; & plus haïr celui-ci, parce qu'il déplaît à Dieu, que pour le dommage qu'il cause à celui qui s'y livre. L'effet de cette conduite est que les ames en conçoivent un grand amour pour Dieu, mais amour pur & fort, & une grande dilection du prochain pour l'amour de Dieu.

Je ne pus en entendant ce recit m'empêcher d'admirer les voyes de Dieu, & ses divines inventions pour le bien des ames, qu'il apelle à son service, & comme par diverses routes on peut arriver au même terme.

Chapitre XIV.

Comment il se faut comporter dans les calomnies.

On demandoit une fois à notre Bienheureux s'il ne falloit pas repousser la calomnie avec les armes de la vérité.

Il répondit qu'en semblable occasion plusieurs vertus demandoient à être exercées.

La premiere, est la vérité à laquelle l'amour de Dieu, & de nous-mêmes en Dieu, nous oblige de rendre témoignage ; mais témoignage doux & paisible, sans trouble ni empressement, & sans souci de l'évenement. Notre Sauveur étant accusé d'avoir le
Joan 8. 48. démon, répondit tout simplement, *je n'ai point le démon.* Vous blâme-t-on de quelque grand & scandaleux défaut, si vous ne le reconnoissez point en vous, dites tout simplement, & sans émotion, que par la grace de Dieu vous ne l'avez pas.

2. Si l'on continuë à vous le reprocher, l'humilité demande ici sa part, & l'occasion est belle de la pratiquer, disant que vous en avez bien de plus grands, & qui ne sont pas connus, que vous êtes misérable, & que votre misere doit plûtôt exciter la compassion que le couroux. Que si Dieu ne soutenoit votre fragilité, vous commetteriez des crimes bien plus énormes. Cette humilité ne préjudicie nullement à la vérité; n'est ce pas par un sentiment de
Psal. 93. 17. vraie humilité, & d'humble vérité, que David disoit, que si Dieu ne l'eût assisté, son ame eût été habitante de l'enfer.

3. Persevere-t-on à vous persécuter : voici le silence qui demande son rang, & qui désire s'y oposer en pratiquant cet enseignement du Roi Pro-
Psal. 37. 15. phéte : *Je suis devenu comme un homme qui n'a ni oreille, ni bouche pour repartir.* Si la replique est l'huile de la lampe de la calomnie, le silence est l'eau qui l'éteint. Répondez-vous ? Vous l'irritez : Vous taisez-vous? Vous l'apaisez.

4. Le silence est-il infructueux ; voici la patience qui demande sa place, & qui vous présente un bouclier d'une trempe impénetrable. C'est-elle, dit le
Jac. 1. 4. Texte Sacré, qui rend notre œuvre parfaite. C'est-elle, qui jointe à la charité nous place dans les

béatitudes de la faim de la justice, & de la persécution pour la justice.

5. Redouble-t-on la calomnie ; voici la constance qui est une patience redoublée, & qui résiste aux maux les plus violens.

6. La calomnie pour tout cela ne cesse point ; voici la longanimité qui est une patience de longue durée.

7. A la longanimité succede la persévérance qui va jusqu'au bout de la carriere, & qui remporte la couronne.

8. La prudence, la douceur, la modestie en paroles, veulent aussi chacune y représenter leur personnage ; mais sur tout la maîtresse du chœur des vertus, leur reine, leur vie, leur ame, la très-sainte charité, puisque sans elle tout ce monceau de vertus ne seroit qu'un tas de pierre. C'est elle qui jette des charbons ardens au visage de ceux qui nous calomnient, qui nous fait benir ceux qui nous maudissent, & prier pour ceux qui nous persécutent. C'est elle qui souvent leur change de telle sorte le courage, qu'elle les rend de persécuteurs nos protecteurs, & de calomniateurs nos panégyristes.

Rom. 12. 20.

Luc. 6. 28.

CHAPITRE XV.

De la charge des ames.

LE Concile de Trente dit que cette charge est redoutable aux épaules des Anges mêmes, & S. Grégoire apelle *le gouvernement des ames, l'art des arts.*

Sess. 6. de reform cap. 1. & S. Greg. Pastoralis cura part. 1. cap. 1.

Un Pasteur se plaignant un jour à notre Bienheureux des épines de sa vocation ; des sollicitudes qui en sont inséparables ; mais principalement

de l'indocilité des peuples, & de leur téte dure.

Il répondit que leur dureté ne devoit pas tant être considérée que la délicatesse de plusieurs Pasteurs qui se rebutent souvent, & tombent en impatience, quand ils voyent que la semence de leurs remontrances & de leurs travaux ne fait pas le raport, & n'a pas le succès qu'ils désireroient.

Le Laboureur n'est pas blâmé pour ne pas faire une abondante recolte, mais s'il ne cultive pas bien son champ, & n'y fait pas toutes les façons nécessaires.

Le découragement en cette occasion est une marque de grand amour propre, & d'un zele accompagné de peu de science. La bonne leçon pour les Pasteurs est celle que l'Apôtre fait à tous en la personne de Timothée: *Faites instance, prêchez à tems & à contre-tems, reprenez, supliez, reprochez en toute patience & doctrine*; où vous voyez que le mot de patience est la clef de tout ce secret. C'est avec cette vertu que nous possedons nos ames en paix.

2. Epist. 4. 2.
Luc. 21. 19.

Il ajoûta ce beau mot de S. Bernard: *Onus animarum non validarum est, sed infirmarum.* La charge n'est pas de celles qui sont fortes, mais de celles qui sont foibles, & l'expliqua par ces deux comparaisons.

Les plumes chargent à la vérité les oyseaux & néanmoins sans cette charge ils ne pourroient pas s'élever dans les airs. La charge des ames saintes & vertueuses est un faix de cinnamone qui soulage par sa suavité celui qui le porte, & ces ames-là servent aux Pasteurs à les faire voler vers le Ciel, & courir en la voye des Commandemens de Dieu.

L'autre comparaison. Voyez-vous, disoit-il, un Berger qui conduit un troupeau de cent brebis, si quelqu'une se rompt la jambe, il la charge sur ses épaules pour la raporter au bercail, & celle là seule lui

lui pese plus que toutes les autres qui marchent bien: les ames qui vont d'elles-mêmes au bien, exercent peu le soin & la vigilance des Pasteurs, ce sont les défectueuses & difficiles à gouverner.

Chapitre XVI.

Aspirer & respirer.

Notre Bienheureux disoit que par le recueillement interieur on se retiroit en Dieu, ou l'on attiroit Dieu en soi. *V. Philot. part. 2. c. 12. & 13.*

Mais quand & en quel lieu peut-on y avoir recours? En tout tems & en tout lieu. Il n'y a ni repas, ni compagnie, ni emploi, ni occupation, qui puisse l'empêcher, comme aussi il n'empêche ni ne traverse aucune action; au contraire c'est un sel qui assaisone toute sorte de viande, ou plûtôt un sucre qui ne gâte aucune sauce.

Cela ne consiste qu'en regards interieurs de soi & de Dieu, de soi en Dieu, de Dieu en soi; & plus ce recueillement est simple, meilleur il est.

Quant aux aspirations, ce sont aussi de courts, mais vifs élans en Dieu; & plus une aspiration est vehemente & amoureuse, meilleure elle est.

Tous ces élans ou aspirations sont d'autant meilleurs qu'ils sont plus courts. Celui de S. Bruno me semble excellent à cause de sa brieveté: ô bonté! celui de S. François: mon Dieu, mon tout! de S. Augustin: ô aimer, ô mourir à soi, ô arriver à Dieu!

Ces deux exercices se tiennent & se suivent comme le respirer & l'aspirer. Et de même qu'en respirant nous attirons l'air frais de dehors en notre poitrine, & en aspirant nous repoussons le chaud; ainsi en respirant par le recueillement nous attirons

Dieu en nous, & en aſpirant nous nous jettons entre les bras de ſa bonté. Heureuſe l'ame qui reſpire & aſpire de la ſorte, car ainſi elle demeure en Dieu & Dieu en elle.

CHAPITRE XVII.

Des réſolutions en l'oraiſon.

V. Entret. 9. IL y a des ames qui ſe découragent en l'oraiſon, & vont juſqu'à en quitter l'exercice, non parce qu'elles y rencontrent des difficultez, mais parce que diſent-elles, elles ſont infidelles aux réſolutions qu'elles y prennent, & craignent de ſe rendre plus coupables, que ſi elles n'en prenoient point du tout.

Notre Bienheureux regardoit cela comme un très-dangereux ſtratagême de l'ennemi. L'on attend bien, diſoit-il, une année entiere pour recueillir un épi de bled ſortant d'un grain que l'on a jetté en terre, & pluſieurs années pour manger des pommes provenant d'un pepin que l'on aura ſemé.

Il ne faut jamais abandonner l'exercice de l'oraiſon, que pour vaquer à des œuvres plus importantes, & encore faut-il en réparer le manquement par de fréquentes aſpirations.

Et dans cet exercice il ne faut jamais ceſſer de faire des réſolutions, car elles ſont tout le fruit de l'oraiſon. Et quoique l'on n'execute pas ſi-tôt ces réſolutions-là, & qu'aux premieres occaſions qui ſe préſentent de les mettre en pratique, on ſaigne du nez, & on regarde en arriere, néanmoins ces ſemences ne laiſſent pas de prendre racine en notre cœur, & de pouſſer des fruits en une autre ſaiſon, lors même que nous nous ſouvenons le moins de les avoir faites.

Et quand par ces résolutions nous ne ferions autre chose que de nous exercer à la vaillance spirituelle, encore ces bonnes volontez ne laisseroient pas d'être agréables à Dieu, qui entend nos pensées de loin, & découvre nos routes & nos sentiers : quand nous ne ferions que comme ces écoliers qui aprennent dans les Academies à monter à cheval, & à faire des armes, encore seroit-ce quelque chose ; & tel fuit aujourd'hui, comme disoit cet ancien, qui combatra courageusement dans une autre occasion. *Psal. 138. 3.*

Il ne faut donc jamais perdre courage, mais dire avec le Prophete : *Je me confie au Seigneur ; pourquoi dites-vous à mon ame qu'elle s'enfuye au desert comme le passereau. O mon ame pourquoi vous atristez-vous, & pourquoi me troublez-vous ; esperez en Dieu.* Oui, nous le louerons & servirons encore quelque jour, il est mon salut & ma force, & mon vrai Dieu. *Psal. 10. 1.* *Psal. 41. 6.*

Chapitre XVIII.

La défiance de nous-mêmes ne doit jamais nous quitter pendant la vie.

Nous n'avons de nous-mêmes que malice & infirmité ; & à l'égard du vrai bien qui est surnaturel, & qui tend à l'éternité, *nous sommes incapables, de nous comme de nous, d'avoir aucune bonne pensée, toute notre suffisance venant de Dieu*, de qui *procede tout present très-bon, & tout don parfait* ; c'est pourquoi nous avons grand sujet de vivre dans une continuelle défiance de nous-mêmes. *2. Cor. 3. 5.* *Jacob. 1. 17.*

Notre Bienheureux ensuite de la doctrine de son cher livre le Combat spirituel, tenoit cette défiance pour la base de l'édifice de la perfection interieure.

C'eſt une maxime reçûe dans le monde, que la défiance eſt la mere de ſureté, d'autant qu'elle fait tenir ſur ſes gardes: c'en eſt auſſi une en matiere de vie ſpirituelle, à raiſon de quoi l'Ecriture nous avertit en tant d'endroits d'avoir attention ſur nous & de penſer à
Prov. 19. 16. nos voyes. *Qui neglige ſa voye ſera tué; qui mépriſe les*
Eccli, 19. 1. *petites choſes tombera peu à peu.*

Comme ceux qui marchent ſur la corde tiennent des contre-poids pour ſe conduire en équilibre ſur un ſi dangereux plancher, de même nous devons en cette vie, (où nous marchons en des lieux ſi gliſſans, que celui qui eſt debout a bien de la peine à ſe tenir droit,) marcher entre la crainte & l'eſpérance, qui ſont les deux pieds de la défiance de nous-mêmes, & de notre confiance en Dieu.

Le ſouvenir de nos fautes paſſées nous doit aprendre combien nous ſommes fragiles, & que ſans la grace nous retomberions dans notre premier état, & ferions peut-être encore pis, les rechutes étant ordinairement plus dangereuſes que les maladies.

Il ne faut jamais ſe confier en ſa vertu paſſée, ni en la multitude des richeſſes ſpirituelles, & des bonnes habitudes, que l'on penſe avoir amaſſées; car notre infirmité eſt ſi grande, qu'il ne faut qu'un moment pour perdre ce que l'on a été long-tems à acquerir, comme il ne faut qu'un quart d'heure pour voir conſumer par une incendie une maiſon que l'on aura remplie de biens pendant le cours & par le travail de pluſieurs années.

Je confirmerai ceci par une hiſtoire raportée par notre Bienheureux: « Nous avons beſoin, dit-il,
Entret. 16. » de veiller à toute heure, pour avancez que nous » ſoyons en la perfection, d'autant que nos paſſions » renaiſſent, même quelquefois après avoir vécu » longuement en religion, & après avoir fait un

» grand progrès en la perfection, ainsi qu'il arriva à
» un Religieux de S. Pacome nommé Sylvain, lequel
» étant dans le monde étoit Comédien de profession,
» & s'étant converti, & fait Religieux, passa l'année
» de sa probation, & même plusieurs autres après dans
» une mortification très-exemplaire, sans qu'on le vît
» jamais faire aucun acte de son premier métier: vingt-
» ans après, il pensa qu'il pouvoit bien faire quel-
» que badinerie, sous prétexte de recréer les freres,
» croyant que ses passions fussent déja tellement mor-
» tifiées, qu'elles n'eussent plus le pouvoir de le fai-
» re passer au-delà d'une simple recréation; mais le
» pauvre homme fut bien trompé; car la passion de
» la joye se réveilla tellement, qu'après les badineries,
» il parvint aux dissolutions, de sorte qu'on résolut
» de le chasser du Monastere, ce que l'on eût fait
» sans un de ses freres Religieux, lequel se rendit cau-
» tion pour Sylvain, promettant qu'il s'amanderoit,
» ce qui arriva, & fut depuis un grand Saint. „

CHAPITRE XIX.

A quoi l'on peut connoître si l'on avance dans la vertu.

ENtre plusieurs moyens il faisoit beaucoup de cas de celui-ci, sçavoir, d'aimer la correction & repréhension; car comme c'est signe d'un bon estomac, quand il digere facilement les viandes dures & grossieres, aussi est-ce une bonne marque de santé spirituelle de pouvoir dire avec le Prophéte, *le juste me corrigera dans la misericorde, mais l'huile du pecheur*, c'est-à-dire du flateur, *n'en graissera point ma tête.* *Psal. 140. 5.*

C'eſt un grand témoignage que l'on haït le vice, & que les fautes que l'on commet, procedent plûtôt de ſurpriſe, d'inadvertance, & de fragilité, que de malice & de propos déliberé, quand on a agréables les avertiſſemens, qui nous font penſer à nos voyes. Qui aime la correction, aime la vertu contraire au défaut dont il eſt repris, & fait ſon profit de ces avertiſſemens, pour éviter le vice qui lui eſt oppoſé.

Le malade déſireux de ſa ſanté prend avec courage les remedes qui lui ſont ordonnez, pour âpres, ameres, & douloureux qu'ils puiſſent être. Celui qui eſt déſireux de la vertu, en laquelle conſiſte la pleine ſanté & la vraye ſainteté de l'ame, ne trouve rien de difficile, pas même les corrections & repréhenſions, pour arriver à ce but.

Un autre moyen pour connoître ſi l'on avance dans la vertu, eſt de ne laiſſer paſſer aucune occaſion de pratiquer l'humilité, dont il y en a de paſſives, & d'autres actives. La plûpart ne veulent tâter que de celles-ci, & ont les autres à contre cœur. Je veux dire que nous prenons bien plaiſir à nous humilier nous-mêmes, ſoit en paroles, ſoit en œuvres: mais non pas à être humiliez par autrui. Chacun ſe veut payer par ſes mains, & de telle monnoïe qu'il lui plaît. Chaçun ſe veut corriger & ſe reprendre ſoi-même, & non pas être corrigé ni repris par autrui.

Et cependant il eſt certain qu'une once d'humiliation & de correction venant d'autrui, vaut mieux que pluſieurs livres qui viennent de nous-mêmes. Notre choix, notre goût, gâtent pour l'ordinaire nos meilleures actions, & lorſque nous penſons qu'elles ſont pleines de ſuc & de ſolidité, elles ſe trouvent pleines de vent & de pouſſiere, comme ces fruits qui croiſſent au rivage de la mer

morte, qui ont l'écorce belle & vermeille; mais qui sont remplis de poussiere.

CHAPITRE XX.

Du parler.

LA parole montre l'homme, la langue a sa racine au cœur. Voulez-vous connoître si un homme a le jugement sain, & la volonté bonne, prenez garde à ses discours, étudiez ses paroles, & quelque caché qu'il soit, vous reconnoîtrez ce qu'il est.

Les Médecins même n'ont point de meilleur moyen pour reconnoître l'état d'un malade. On juge de la racine de l'arbre par les feüilles & par les fruits, & de la racine de la conscience par les paroles, parce que la bouche parle de l'abondance du cœur.

A quoi j'ajoûterai ce mot de notre Bienheureux, que qui retrancheroit les péchez de la langue, ôteroit du monde la troisiéme partie des péchez. *Qui ne péche point par la langue*, dit S. Jacques, *est un homme parfait.* Cap. 2. v. 2.

CHAPITRE XXI.

D'un Prédicateur qui resta court.

UN certain Religieux qui avoit parmi les siens une grande réputation de doctrine, y étant Lecteur en Théologie, & qu'ils faisoient passer partout pour un célébre Prédicateur, étant venu à Anneſſy, desira avec une extrême passion de prêcher

en la présence de notre Bienheureux, & y étaler son éloquence, afin d'avoir quelque notable station d'Avent ou de Carême.

Notre Saint qui ne refusoit ni sa Chaire, ni ses oreilles à aucun Prédicateur orthodoxe, condescendit aisément à son désir, & se trouva en son trône environné de ses Chanoines, de son Clergé & de son Peuple, à cette prédication si étudiée, & à laquelle tous ses freres n'avoient pas manqué de convier toute la Ville.

Là, ce bon personnage s'embarassant dans ses idées par quelque secret jugement de Dieu, tomba dans une telle confusion, qu'ayant parlé quelque tems à bâtons rompus sans savoir ce qu'il disoit, à la fin il se tût tout à fait, sa mémoire ne lui suggerant rien de meilleur que le silence.

Il sortit donc de cette façon avec une honte étrange, & il prit cette honte si à cœur, qu'il entra en une mélancholie, voisine de la frenesie & du desespoir. Il disoit des choses qui faisoient fremir à entendre, s'en prenant à Dieu même. Il en vint jusqu'à ce point de vouloir mourir, ne pouvant plus, disoit-il, survivre à cet affront, ni fermer l'œil ni jour ni nuit.

A la perte du repos, il voulut joindre celle des repas, pour se laisser mourir de faim. Ils furent contraints d'apeller le S. Evêque pour le consoler, & lui persuader de manger.

Le Bienheureux qui m'a lui-même raconté cette histoire, m'a dit que dans un personnage d'un institut si austere, il n'eût jamais imaginé tant d'immortification.

Enfin avec beaucoup de peine, & après plusieurs menaces de damnation, il le fit résoudre à manger; mais à condition, qu'on lui promit de le changer,

non-ſeulement de Province, mais de nation.

Sur ce ſujet il me dit qu'il eût ſoûhaité en ce Religieux moins de nudité corporelle, & plus de ſpirituelle, moins d'auſterité exterieure, & plus de mortification interieure. Et parlant d'un inſtitut où l'on s'aplique beaucoup à la ſcience, & dont il fait parade : je lui ſouhaiterois, diſoit-il, un peu moins de la ſcience qui enfle, & un peu plus de la charité qui édifie : un peu moins de ſuffiſance, & un peu plus d'humilité.

Mot, qui me fait ſouvenir d'un autre de M. le Cardinal de Berulle, qui parlant d'un Docteur fort profond Théologien, mais peu agile & peu habile *in agibilibus* ; je lui deſirerois, diſoit-il, un peu moins de Théologie, & un peu plus de ſens commun, il n'en mériteroit pas moins le titre de *ſapientiſſimus*.

Chapitre XXII.

Des ariditez ſpirituelles.

C'Est le propre des enfans d'aimer le ſucre & les dragées, & ils n'ont pas aſſez de jugement pour connoître que ces douceurs leur ſont nuiſibles & leur engendrent des vers. C'eſt auſſi le fait des eſprits peu fermes en la piété de ne faire de progrès en la vertu, qu'à meſure que Dieu leur fait pleuvoir la mane des conſolations interieures. L'aridité ſe fait-elle ſentir, les voilà languiſſantes, lâches & peſantes à elles-mêmes & à autrui : leurs penſées les inquiétent, & tourmentent leur cœur : en un mot ils ſont comme les enfans d'Ephrem, qui faiſoient merveille à tirer au blanc, mais qui prenoient la fuite quand ils voyoient l'ennemi. Pſal. 77. 9.

Entret. 7. „ Il ne faut pas faire ainſi, dit notre Bienheureux ;
» au contraire plus Dieu nous prive de conſolation,
» & plus nous devons travailler pour lui témoigner
» notre fidélité. Un ſeul acte fait avec ſechereſſe d'eſ-
» prit, vaut mieux que pluſieurs faits avec une gran-
» de tendreſſe, parce qu'il ſe fait avec un amour plus
» fort, quoiqu'il ne ſoit pas ſi tendre ni ſi agréable.

Un vaillant ſoldat va de ſang froid dans les perils & dans les hazards, mais le commun n'y va que lorſqu'il eſt pouſſé. On eſt contraint, pour l'y faire aller, d'uſer du bruit des tambours & des trompettes.

Celui qui eſt vaillant dans les choſes de l'eſprit, ne s'abat point dans les ſechereſſes & ariditez ; c'eſt alors qu'il redouble ſa conſtance. Il n'y a que les lâches & timides eſpions d'Iſraël, qui s'éfraient à la vûë des habitans de la terre promiſe. (Num. 13.) Qui ſert Dieu pour des conſolations, aime mieux les conſolations de Dieu, que le Dieu des conſolations, & qui fuit la croix, n'eſt pas digne de la ſuivre, ni d'être Diſciple d'un tel Maître.

CHAPITRE XXIII.

De la modeſtie au coucher.

C'EST une action à laquelle peu de perſonnes prennent garde, n'y obſervant aucune regle de circonſpection & de bienſéance.

Nous devons nous coucher decemment, & penſer que l'œil de Dieu, qui ne dort point, nous voit en cette action, & pareillement nos Anges Gardiens, auſſi-bien que les malins eſprits, qui, ſur-tout là, nous tendent des piéges.

„ Nous devons, dit notre Bienheureux, avoir Dieu Entret. 9.
» devant les yeux toûjours & en tout lieu, aussi bien
» étant seuls qu'en compagnie, & en tout tems, oüi
» même en dormant. Un grand Saint l'écrivit à son
» Disciple, disant qu'il se couchât modestement en
» la présence de Dieu, de la même maniere comme
» feroit celui à qui notre Seigneur étant encore en
» vie, commanderoit de dormir & se coucher en sa
» présence; & quoi, dit-il, que vous ne le voyez
» pas, & n'entendiez pas le commandement qu'il
» vous en fait, ne laissez pas de le faire tout de même
» que si vous le voyiez, parce qu'en effet il vous est
» present & vous garde pendant que vous dormez.
» O mon Dieu ! combien nous coucherions-nous
» modestement & dévotement, si nous vous
» voyions; sans doute nous croiserions les bras sur
» nos poitrines avec une grande dévotion. „

Quelques serviteurs de Dieu, recitent en cette occasion ces saintes paroles. *Je dors, mais mon cœur veille. Gardez-moi Seigneur comme la prunelle de votre œil,* Cant. 5. 2. *protegez-moi sous l'ombre de vos aîles; environnez-moi* Psal. 16. 8. *de votre verite comme d'un bouclier, & me preservez* Psal. 90. 5. *des craintes nocturnes. En lui, je dormirai en paix, & me* Psal. 4. 9. *reposerai; car il m'a etabli en une singuliere spérance en sa bonté. Si Dieu ne garde la cité, en vain veille celui* Psal. 126. 1. *qui la garde.*

CHAPITRE XXIV.

Commander par obéïssance.

UNE fille de la Visitation, que l'on destinoit pour être Supérieure, se plaignant à notre Bienheureux, & lui disant qu'elle perdroit le fruit de l'obéïssance, il la consola par ces paroles : tant s'en

faut, lui dit-il, ma fille, qu'il vous ſera extrêmement multiplié, car ſi vous demeuriez en l'état de ſujection, vous n'auriez que le fruit de l'obéïſſance qui vous ſeroit impoſé par la Supérieure : mais étant Supérieure, autant de commandemens que vous ferez à vos filles, ſeront pour vous autant d'obéïſſances.

La fille s'étonnant de ce diſcours, & lui en demandant l'éclairciſſement. Voyez-vous, lui dit-il, ma fille, n'eſt ce pas Dieu, qui par l'élection qu'il fait de votre perſonne pour commander à une Communauté, vous ordonne de commander ? En obéïſſant donc à ce commandement, & acceptant humblement la charge qui vous eſt impoſée, ne voyez-vous pas que commandant par obéïſſance, tous vos commandemens pour autrui ſeront des obéïſſances pour vous, d'autant que vous commanderez par obéïſſance, parce que vous obéïſſez au commandement qui vous eſt fait de commander.

Au reſte, je vous trouve heureuſe d'entrer en charge avec cette averſion de commander, & un grand amour pour l'obéïſſance ; parce que cela fera que vous commanderez par amour, & pour l'amour, & ce divin amour rendra votre fardeau léger, & le joug des autres ſuave.

CHAPITRE XXV.

De l'oraiſon mentale.

JE demandai une fois à notre Bienheureux s'il n'étoit pas mieux de ne prendre qu'un point pour faire oraiſon, & de n'en tirer qu'une affection, & une réſolution.

Il me répondit que l'unité & ſimplicité en toutes

choſes, principalement aux exercices ſpirituels, étoient toûjours à préferer à la multiplicité. Qu'il n'y avoit que les commençans à qui l'on conſeillât d'en prendre pluſieurs pour les occuper.

Sur la multiplicité des affections & réſoutions, il me répondit, que quand le Printems étoit fort abondant en fleurs, c'étoit alors que les abeilles faiſoient moins de miel, d'autant que prenant beaucoup de plaiſir à voltiger ſur cette abondance, elles ne ſe donnoient pas le loiſir d'en extraire le ſucre & l'eſprit, duquel elles compoſent leurs rayons. C'eſt le propre, ajoûta-t-il, des bourdons de faire aſſez de bruit, & peu de fruit.

A la demande, s'il n'étoit pas mieux de repeter ſouvent la même affection & réſolution pour l'inculquer davantage, il dit qu'il falloit imiter les Peintres & les Sculpteurs, qui font leurs ouvrages à force de reïterer les coups de pinceau & de cizeau, & que pour faire de profondes impreſſions ſur nos cœurs, il falloit leur redire ſouvent la même choſe.

Il ajoûta que comme ceux qui en nageant remuent trop promptement les jambes & les bras, enfoncent, étant néceſſaire de les remuer doucement & à loiſir, auſſi ceux qui s'empreſſent trop dans l'oraiſon s'évanoüiſſent dans leurs penſées, & leurs penſées diſſi- *Job. 17: 11.*
pées affligent leur cœur.

Chapitre XXVI.

Sur le même ſujet.

Quant à la queſtion qui m'eſt faite, comment s'entend ce mot, que notre Bienheureux attribue au grand S. Antoine, que celui qui prie doit être tellement attentif à Dieu, qu'il doit oublier

qu'il prie : d'autant que cette réfléxion sur son action vient de son attention, & est sinon une espece de distraction, au moins une occasion de distraction, en lui en ouvrant la porte.

Entret. 12. Je répons par la doctrine de notre Bienheureux : » Qu'il faut tenir son ame ferme dans la priere, sans » permetre qu'elle s'aplique à faire des retours pour » voir ce qu'elle fait, ou si elle est satisfaite. Hélas ! » nos satisfactions & nos consolations ne satisfont » pas les yeux de Dieu, mais contentent seulement » ce miserable amour & soin que nous avons de nous-» mêmes, hors de Dieu & de sa considération. Les » enfans, certes, que notre Seigneur nous marque » devoir être le modele de notre perfection n'ont or» dinairement aucun soin, sur tout en la presence de » leurs peres & meres : ils se tiennent attachez à eux, » sans se retourner pour regarder ni leurs satisfac» tions, ni leurs consolations, qu'ils prennent à la » bonne foi, & dont ils joüissent en simplicité, sans » curiosité quelconque, pour en considerer ni les cau» ses ni les effets ; l'amour les occupant assez, sans » qu'ils puissent faire autre chose. Qui est bien at» tentif à plaire amoureusement à l'amant celeste, » n'a ni le cœur, ni le loisir de retourner sur soi» même, son esprit tendant continuellement du côté » où l'amour le porte. „

Notre Bienheureux étoit si amoureux de l'unité, que toute multiplicité lui étoit sinon désagréable, au moins toûjours suspecte. Il aprouvoit extrêmement ce conseil que l'on attribuë à S. Thomas, qui est, pour bien étudier, de n'avoir qu'un livre.

A ce propos il loüoit ceux qui pour leur conduite spirituelle s'attachoient à quelque livre de dévotion, comme le Combat spirituel, qui étoit son cher livre la Méthode de servir Dieu, qu'avec sa permis-

ſion je choiſis pour le mien ; l'Imitation de Jeſus-Chriſt ; la Guide de Grenade ou ſon Mémorial, & ſemblables : non qu'il rejettât les autres, mais il vouloit ſeulement qu'ils tinſſent lieu d'acceſſoire, & comme de commentaire au livre principal.

Il en étoit de même des exercices ſpirituels. Il déſiroit que l'on fit choix de l'un de ces exercices pour s'y adonner plus fréquemment, ſoit la préſence de Dieu qu'il recommandoit ſur-tout ; ſoit la pureté d'intention dont il faiſoit grand état ; ſoit la ſoumiſſions à la volonté de Dieu, qu'il eſtimoit beaucoup ; ſoit l'abandon entre les bras de Dieu, & le renoncement à ſoi-même, & qu'il relevoit beaucoup, comme embraſſant généralement la perfection chrétienne.

Il vouloit de même que l'on choiſit quelque vertu particuliere comme l'humilité, la douceur, la patience, la mortification, l'oraiſon, la miſéricorde & ſemblables, pour s'y appliquer plus fréquemment, diſant que preſque tous les Saints ont excellé en quelque vertu particuliere, & même que chaque Inſtitut en avoit une ſpeciale qui faiſoit ſon eſprit, & que l'on y cultivoit plus particulierement, ſans néanmoins négliger les autres.

Sur ce principe il n'auguroit pas bien de ceux qu'il voyoit voltiger d'exercice en exercice, de livre en livre, de pratique en pratique, les comparant au bourdon qui piquote toutes les fleurs ſans en tirer aucun miel ; toûjours aprenant ſans arriver à la vraye ſcience des Saints ; toûjours prenant, amaſſant & entaſſant ſans ſe faire riches, parce qu'ils mettent tout cela dans un ſac percé, & ſe creuſent des citernes qui ne peuvent retenir l'eau. Eſprits inquiets qui cherchant la paix dans ces richeſſes ſpirituelles, dont ils penſent ſe meubler, ne l'y trouvent pas, ſemblables à ces perſonnes bleſſées du mal de la jalouſie, à qui tout ſert d'entretien, & rien de remede.

Sur le sujet de cette multiplicité, il me disoit qu'il estimoit davantage une oraison jaculatoire, ou aspiration repetée cent fois, que cent oraisons jaculatoires dites chacune une fois ; & alleguoit sur cela l'exemple des Saints, comme de S. François, qui passoit quelquefois les jours & les semaines entieres à repeter celle-ci : Mon Dieu m'est toutes choses. Et S. Bruno : O bonté. Et sainte Therese : Tout ce qui n'est point Dieu n'est rien. Et il ajoûtoit que plus l'abeille s'arrête sur une fleur, plus elle en tire de miel.

Je confirmerai ceci par ce que dit notre Bienheureux dans un de ses entretiens. « Ceux, dit-il, qui » étant dans un festin vont piquotant chaque mets, » & en mangent de tous un peu, se détraquent fort » l'estomach, dans lequel il se fait une si grande in- » digestion, que cela les empêche de dormir toute » la nuit, ne pouvant faire autre chose que cracher. » Ces ames qui veulent goûter de toutes les métho- » des, & de tous les moyens qui nous conduisent, » ou peuvent conduire à la perfection en font de » même : car l'estomach de leur volonté n'ayant pas » assez de chaleur pour diriger & mettre en prati- » que tant de moyens, il se fait une certaine crudité » & indigestion, qui leur ôte la paix & tranquil- » lité d'esprit auprès de notre Seigneur, qui est cet » unique nécessaire, que Marie a choisi, & qui ne lui » sera point ôté. »

Entret. 9.





DIX-SEPTIÉME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Des Infirmes.

QUI *est infirme*, disoit le grand Apôtre, *à l'infirmité duquel je ne prenne part*? Notre Bienheureux avoit beaucoup de cet esprit du saint Apôtre, aimant d'une maniere particuliere les infirmes, tant du corps que de l'esprit. 2. Cor. 11. 2.

Il disoit, que dans l'année de probation établie dans les Communautez avant la profession, on étoit trop exact à considérer les infirmitez corporelles & spirituelles; comme si les Couvents n'étoient pas autant d'Hôpitaux pour panser les malades, tant du corps que de l'esprit.

Il est vrai que comme il y a certaines maladies corporelles contagieuses, qui obligent de séparer de la compagnie des personnes saines, celles qui en sont atteintes; il y en a aussi de spirituelles comme l'incompatibilité & l'incorrigibilité, pour lesquelles on peut refuser de recevoir à la profession.

„ Je suis, disoit notre Bienheureux, grand partisan des infirmes, & j'ai toûjours peur que les incommoditez que l'on en reçoit, n'excitent un esprit de prudence dans les maisons, par lequel on tâche de s'en décharger, sans congé de l'esprit de charité. Je favorise donc le parti de votre infirme, pourvû qu'elle soit humble, & se reconnoisse L.4. Epist. 1.

„ obligée à la charité. Ce ſera un ſaint exercice con-
„ tinuel pour la vertu des Sœurs.

CHAPITRE II.

De la Cour.

QUOIQU'EN penſent & en diſent bien des perſonnes, notre Bienheureux ne regardoit pas la Cour comme un lieu contraire à la ſainteté. Une ame qui a la grace de Dieu, & qui s'y conſerve pure, peut y faire ſon ſalut, & il n'y a point de converſation ſi contagieuſe que ce préſervatif céleſte ne ſurmonte.

Abraham parmi les Idolâtres, Loth dans une Ville exécrable, & Job en la terre de Hus, furent ſaints au milieu des méchans. « David, & après lui ſaint
Theot. l. 12. c. 4. „ Louis, dit notre Bienheureux, parmi tant de ha-
„ zards, de travaux & d'affaires, s'y ſont ſanctifiez.
„ Saint Bernard, continuë-t-il, ne perdoit rien du
„ progrès qu'il déſiroit faire au ſaint Amour, quoi-
„ qu'il fut dans les Cours & dans les Armées des
„ grands Princes, où il s'employoit à réduire les
„ affaires d'Etat au ſervice de la gloire de Dieu. Il
„ changeoit de lieu, mais il ne changeoit point de
„ cœur, ni ſon cœur d'amour, ni ſon amour d'ob-
„ jet; & pour parler ſon propre langage, ces muta-
„ tions ſe faiſoient en lui, mais non pas de lui, puiſ-
„ que quoique ſes occupations fuſſent fort différen-
„ tes, il étoit indifférent à toutes occupations, &
„ différent de toutes occupations, ne recevant pas
„ la couleur des affaires & des converſations, com-
„ me le cameleon celle des lieux où il ſe trouve;
„ mais demeurant toûjours uni à Dieu, toûjours

„ blanc en pureté, toûjours vermeil de charité, &
„ toûjours plein d'humilité.

„ Les Iſraëlites avoient raiſon, dit-il, de s'excuſer
„ aux Babyloniens, qui les preſſoient de chanter les
„ ſacrez Cantiques de Sion, mais ne voyez-vous pas
„ auſſi que ces pauvres gens étoient non-ſeulement
„ parmi les Babyloniens, mais encore captifs des Ba-
„ byloniens. Quiconque eſt eſclave des faveurs de la
„ Cour, du ſuccès du Palais, de l'honneur de la Guer-
„ re, ô Dieu, ç'en eſt fait, il ne ſçauroit chanter le
„ Cantique de l'Amour divin: mais celui qui n'eſt en
„ Cour, en Guerre, au Palais, que par devoir, Dieu
„ l'aſſiſte, & la douceur céleſte lui ſert d'épithême
„ ſur le cœur, pour le préſerver de la contagion qui
„ regne en ces lieux. „

Il y a des poiſſons qui au lieu d'empirer, ſe rendent meilleurs & de plus ſavoureux goût, quand ils quittent les eaux ſalées de la mer, pour entrer dans les eaux douces des rivieres, comme les ſaumons, les aloſes & ſemblables; & de même que les roſes redoublent leur odeur plantées auprès des aulx, il y a auſſi des ames qui redoublent leur piété dans les lieux où le libertinage & l'indévotion ſemblent traîner la vertu en triomphe.

Tel étoit celle de notre Bienheureux; car ſçachant que celui qui étoit conſacré à Dieu, ne doit point s'embarraſſer dans les intrigues du ſiécle, voici com- *2. Tim. 2. 4. l. 4. Epiſt. 82.*
„ me il parle à une ame confidente: « Il faut avoüer
„ qu'en matiere de négociations & d'affaires, ſur-
„ tout mondaines, je ſuis plus pauvre Prêtre que je ne
„ fus jamais, ayant, grace à Dieu, appris à la Cour
„ à être plus ſimple & moins mondain. „

CHAPITRE III.

Du découragement.

LA plus lâche de toutes les tentations, avoit coûtume de dire notre Bienheureux, est celle du découragement. Quand l'ennemi nous a fait perdre le courage de faire progrès en la vertu, il a bon marché de nous, & nous pousse bien-tôt après dans le précipice du vice.

Pour corriger ce défaut, notre Bienheureux disoit un jour à une ame. " Ayez patience avec tous,
L.5.Epist. 5. „ mais principalement avec vous-même; je veux dire
„ que vous ne vous troubliez point de vos imperfec-
„ tions, & que vous ayez toûjours le courage de
„ vous en relever. Je suis bien aise de ce que vous
„ recommencez tous les jours. Il n'y a point de meil-
„ leur moyen pour bien achever la vie spirituelle
„ que de toûjours recommencer, & ne penser jamais
„ avoir assez fait.

En effet, comment souffrirons nous patiemment les défauts du prochain, si nous sommes impatiens sur les nôtres propres.

2. Comment reprendrons-nous les autres en esprit de douceur, si nous nous corrigeons avec dépit, aigreur & chagrin.

3. Qui se trouble de ses imperfections ne sçauroit s'en corriger; car la correction, pour être utile, doit sortir d'un esprit tranquille & reposé.

CHAPITRE IV.

De la souffrance.

MON *fils*, dit le Sage, *si vous prétendez vous* Eccli. 2. 1.
ranger au service de Dieu, préparez votre cœur
à la tentation; car celui qui n'est pas tenté que sçait-il? Eccli. 34. 9.
Comment peut-il, sans cela, prétendre à la cou- Jac. 1. 12.
ronne de vie. Ignorons-nous que *c'est par les tribu-* Act. 14. 21.
lations qu'il faut se frayer le chemin à l'éternité? Le
Fils de Dieu étant entré dans sa gloire par la souf- Luc. 24. 26.
france, si nous ne voulons porter notre croix, il ne
faut pas espérer d'être du nombre de ses Disciples. Luc. 14. 27.
Si nous ne souffrons avec Jesus-Christ, nous ne re- 2. Tim. 2. 12.
gnerons point avec lui.

Il nous faut, disoit notre Bienheureux, immoler L. 5. Epist. 6.
souvent notre cœur à l'amour de Jesus sur l'Autel
„ même de la Croix, en laquelle il immola le sien
„ pour l'amour de nous. La Croix est la porte royale
„ pour entrer au Temple de la sainteté. Qui en cher-
„ che ailleurs n'en trouvera jamais un seul brin.

Aimer Dieu parmi les prospéritez est un bon amour, pourvû qu'on n'aime pas les prospéritez autant ou plus que Dieu; car Dieu ne veut avoir en notre cœur ni compagnon ni maître. Pour aimer Dieu comme il faut, il est néceſſaire de rapporter à son amour les prospéritez qu'il nous envoye, & qu'il ne nous envoye que pour en être mieux servi & glorifié.

Le chemin est bien plus court & moins embarassé par les croix & les adversitez, & on y est moins sujet à prendre le change, ou à s'amuser à la créature, au lieu d'aller jusqu'au Créateur; car l'amour de Dieu qui s'exerce dans la souffrance, ne s'arrête

point à la souffrance qui n'a rien d'agréable que la seule main de Dieu qui l'envoye.

Qui aime Dieu dans les aises & les prospéritez, a de la peine à épurer son amour de toute attache & de toute complaisance en la prospérité; mais en l'adversité le vin de l'amour de Dieu n'a point de lie : c'est par une charité toute pure que l'on s'attache au Crucifié. La vrai marque d'un vrai, sincere & solide amour est de souffrir volontiers, & gayement pour l'objet aimé; mourir même pour lui, est une chose douce, & une preuve de parfaite dilection.

CHAPITRE V.

Des ames trop tendres sur elles mêmes.

QUOIQUE notre Bienheureux fût d'un naturel extrêmement doux & compatissant, néanmoins sa douceur étoit accompagnée de vigueur & de force, en cela semblable à l'acier, qui est d'autant plus fort, que sa trempe est plus douce & pliable.

Une marque de la vigueur & de la force de son esprit, est qu'il n'aimoit pas les ames molles & trop tendres sur elles-mêmes, combattant sans miséricorde cette mollesse & cette tendresse, par tout où il la rencontroit. Il faisoit une grande différence de la foiblesse & infirmité, ou de cette tendresse; car la foiblesse nous est comme naturelle, c'est pourquoi il étoit si compatissant aux pauvres pécheurs, principalement à ceux qui tomboient par surprise & fragilité humaine, & sans grande malice; mais aux ames qui étoient trop tendres sur elles-mêmes, il étoit comme sévere & rigoureux.

Il eſtimoit cette tendreſſe ſur ſoi tant ſpirituelle que corporelle, une qualité non moins contraire à la ſolide & ferme dévotion, que l'empreſſement, l'un & l'autre étant de grands ſignes d'amour propre.

Il pratiquoit cette même ſévérité envers lui-même; & comme il ſe plaignoit peu ou point des traverſes qui lui arrivoient, ſoit au corps, ſoit à l'eſprit, juſques-là qu'en la maladie dont il mourut, à peine pouſſa t-il un léger ſoupir, à la douleur violente qu'on lui fit, en lui appliquant le fer rouge pour le réveiller de ſa létargie.

Il avoit tellement inſpiré cet eſprit à ſes filles de la Viſitation, que pluſieurs tomberent dans l'extrémité, ſouffrant toutes ſortes de douleurs intérieures & extérieures, ſpirituelles & corporelles ſans ſe plaindre, s'imaginant que toute plainte étoit une marque de tendreſſe ſur elles-mêmes, & regardant cette tendreſſe comme indigne de filles qui font profeſſion de ne reſpirer qu'au pied de la Croix de Jeſus Chriſt; témoin cette bonne Sœur laquelle *V. pag. 86* une heure avant que de mourir, ſentant les douleurs de la mort, non-ſeulement qui l'environnoient, mais qui la ſerroient de près, n'oſoit pourtant dire qu'elle ſentoit bien du mal, ſe perſuadant qu'elle auroit commis une infidélité contre notre Sauveur, ſans conſidérer que Notre-Seigneur même étant attaché à la Croix s'écria: *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous delaiſſé*; *Matt. 27.46.* & étant en ſon agonie dit à ſes Diſciples, que ſon ame étoit triſte juſqu'à la *Matt. 26. 38.* mort.

Notre Bienheureux enſeignoit aux malades à dire tout ſimplement & naïvement leur mal, ſans le diminuer par un faux courage, & ſans l'augmenter par tendreſſe ou lâcheté. Il vouloit en cela non-ſeulement la vérité, mais la rondeur & ſincérité.

Après cela il vouloit une ponctuelle obéïssance aux Médecins; & que l'on ne refusât aucun des soulagemens qu'ils ordonnent, & disoit qu'en cette soumission consistoit l'honneur que Dieu commande
Eccli. 38. 1. qu'on leur rende à cause de la nécessité.

A une ame qui se plaignoit à lui des ariditez en l'oraison avec trop de sensibilité sur elle-même:
l. 5. Epist. 30. „ Nous sommes, lui dit-il, toûjours affectionnez à „ la douceur, suavité & délicieuse consolation, mais „ toutesfois l'âpreté de la sécheresse est plus fructueuse; & quoique S. Pierre aimât la montagne „ du Thabor, & voulut fuir la montagne du Calvaire, celle-ci toutefois ne laisse pas d'être plus utile „ que celle-là, & le sang qui est répandu en l'une, „ est plus désirable, que la clarté qui est répanduë „ en l'autre. „

A quoi il ajoûte: mieux vaut manger le pain sans sucre, que le sucre sans pain.

Chapitre VI.

Du changement de Confesseur.

La vertu, comme la vérité, se trouve toûjours dans le milieu de deux extrêmitez blamables, qui sont de changer à tous propos de Confesseur, & de n'oser jamais en changer, & de laisser la confession plûtôt que de se confesser à un autre, qu'à son Confesseur ordinaire. La premiere a quelque chose de volage, l'autre de pusillanime; & si vous me demandez laquelle de ces deux extrêmitez est la plus blamable, je vous dirai que c'est la seconde, parce qu'elle me semble de tenir la crainte humaine, de l'attache à la créature, & de l'esprit d'esclavage

tout à fait contraire à celui de Dieu, qui ne réside que là où est la sainte liberté. S. Paul nous dit qu'étant rachetez par le grand & inestimable prix du sang de Jesus-Christ, nous ne devons pas nous rendre esclaves des hommes. 2. Cor. 3. 17. 1. Cor 6. 20. & 7. 23.

Le S. Concile de Trente ordonnant que trois ou quatre fois l'an on donne aux Religieuses des Confesseurs extraordinaires, pour leur ôter le joug & la gêne qui pourroit naître de la continuité d'un Confesseur ordinaire, le Bienheureux a voulu que ses Filles de la Visitation en eussent tous les ans à la semaine des Quatre-Temps; & a recommandé soigneusement aux Supérieurs d'en faire avoir plus souvent aux Sœurs qui en demanderoient, & qui en auroient besoin, sans bigearrerie toutefois, & partialité d'esprit; car comme il faut pourvoir aux justes nécessitez, il ne faut pas favoriser des besoins imaginaires. Seff. 25 c. 10.

La bienheureuse Thérese a été aussi fort soigneuse de pourvoir ses Sœurs de cette sainte & juste liberté, qui rend le joug du Sauveur vraiment suave & leger, comme il l'est en effet; & les Carmelites ses filles se maintiennent en cette possession avec une liberté fort loüable.

Voici ce que notre Bienheureux en écrivit un jour à une Supérieure : « On ne doit pas être va-
» riable à vouloir changer, sans une grande raison, L. 3. Epist. 53
» de Confesseur, mais on ne doit pas aussi être
» tout-à-fait invariable, y pouvant survenir des
» causes légitimes de changement; & les Evêques
» ne se doivent pas lier si bien les mains, qu'ils ne
» puissent les changer quand il sera expédient, &
» sur-tout quand les Sœurs d'un commun consen-
» tement le requerront, comme aussi le Pere spiri-
» tuel,

CHAPITRE VII.

Des chûtes.

IL vouloit, quand on faiſoit des chûtes, qu'on ſe relevât doucement, en paix & tranquillité, de peur qu'en ſe relevant avec trouble & chagrin, l'on ne retombât plus lourdement.

L.4.Epiſt.10. „ Quand, diſoit-il, il nous arrive de tomber par „ les ſoudaines ſaillies de l'amour propre, ou de nos „ paſſions, proſternons-nous devant Dieu auſſi-tôt „ que nous pourrons; diſons en eſprit de confiance *Pſal. 6. 3.* „ & d'humilité : *Seigneur, miſericorde, car je ſuis in-* „ *firme.* Relevons-nous en paix & tranquillité, & „ renoüons le filet de notre amour, puis continuons „ notre ouvrage. Il ne faut pas ni rompre les cordes, „ ni quitter le luth quand on s'apperçoit du déſac- „ cord. Il faut prêter l'oreille, pour voir d'où vient „ le dérangement, & doucement tendre la corde ou „ la relâcher, ſelon que l'art le requiert.„

Il eſt vrai, diſoit-il à ceux qui lui repliquoient, que nous devons nous juger avec ſévérité, que nous devons avoir pour nous un cœur de Juge; mais comme le Juge ſe met en danger de commettre des injuſtices, lorſqu'il précipite ſes Sentences, ou qu'il les rend étant troublé de paſſion, ce qu'il ne fait pas quand la raiſon eſt la maîtreſſe de ſes actions & de ſa conduite; auſſi pour nous juger nous-mêmes avec équité, il faut que cela ſe faſſe avec un eſprit paiſible & doux, & non avec indignation & trouble.

CHAPITRE VIII.

Des excuſes.

QUOIQUE les excuſes de ſes fautes ſoient moins ſupportables que les accuſations que l'on en fait : ſi néanmoins celles-ci ſont pouſſées trop loin, elles ne laiſſent pas d'avoir leurs inconveniens.

Il eſt vrai que le juſte, comme dit le Texte ſacré, *Prov. 18 17.* eſt le premier à s'accuſer, & que connoiſſant ſes défauts, il les confeſſe naïvement, afin d'en être gueri par de ſalutaires corrections. Il eſt vrai auſſi que c'eſt une ſorte de mal que de s'excuſer, toute excuſe étant pour l'ordinaire pire que la faute, à cauſe qu'elle témoigne que l'on penſe avoir failli avec raiſon, ce qui eſt contre la juſtice.

Si nos premiers parens ne ſe fuſſent point excuſez, l'un ſur la femme, l'autre ſur le ſerpent, & s'ils euſſent confeſſé naïvement leur péché, en témoignant leur repentir, ils euſſent écraſé le ſcorpion ſur la plaïe, & Dieu qui les y invitoit par une ſemonce ſi douce & ſi aimable, en diſant, Adam où es-tu, leur eût pardonné en ſa miſéricorde.

C'eſt ce qui faiſoit dire à David, mettez, Seigneur, une garde à ma bouche, & une porte à mes *Pſal. 140. 3.* lévres qui les ferme exactement. Ne ſouffrez point que mon cœur ſe laiſſe aller à des paroles de malice pour chercher des excuſes à mes péchez. C'eſt ainſi que ce ſaint Roi appelloit les paroles que l'on invente pour excuſer ſes péchez.

Il faut pourtant être juſte & véritable en l'un & en l'autre, & tenir la balance droite. Voici le conſeil que donnoit le Bienheureux ſur ce ſujet. « Soyez *l. 4. epiſt. 16.*

„ juste, disoit-il, n'excusez ni n'accusez aussi qu'avec
„ mure consideration votre pauvre ame, de peur que
„ si vous l'excusez sans fondement, vous ne la ren-
„ diez insolente; & si vous l'accusez legerement vous
„ ne lui abbatiez le courage, & la rendiez pusillanime.
„ Marchez simplement, & vous marcherez confidem-
„ ment. „

Un jour je lui entendis dire cette belle Sentence. Celui qui s'excuse injustement & artificieusement, s'accuse ouvertement & véritablement: & celui qui s'accuse simplement & humblement mérite qu'on l'excuse doucement, & qu'on lui pardonne charitablement.

Il y a une Confession qui apporte de la confusion, & une autre qui donne de la gloire. La Confession, dit S. Ambroise, est le vrai remede du péché en celui qui est répentant.

CHAPITRE IX.

Quelques avis touchant les tentations.

FAUTE de sçavoir bien discerner si la tentation est devant notre cœur, ou dans notre cœur, nous nous troublons, & nous souffrons.

Mais à quoi connoître, me dites-vous, cette différence?

La pierre de touche la voici. Voyez si la tentation vous plaît, ou si elle vous déplaît, & apprenez que si les péchez ne peuvent nuire quand ils déplaisent, à plus forte raison les tentations. Voici une
L. 4. Ep. 46. sentence de notre Bienheureux sur ce sujet. « Remar-
„ quez ceci, dit-il, pendant que la tentation vous dé-
„ plaira, il n'y a rien à craindre ; car pourquoi vous
„ déplaît elle, sinon parce que vous ne la voulez pas. »

Mais si je m'y amuse long-tems, soit par inadvertance, soit par engourdissement, soit par lâcheté de la combattre ou de la repousser, n'y a-t-il pas quelque sorte de complaisance?

Le mal de la tentation ne se mesure pas par sa durée : elle pourroit nous travailler toute notre vie. Pourvû qu'elle nous déplaise, elle ne peut nous faire tomber dans le péché : au contraire si elle nous déplaît, outre que ce déplaisir nous préserve de son venin, il nous sert de matiere de vertu, & par consequent de couronne.

Mais je crains de m'y être plû?

Cette crainte est une marque qu'elle vous a déplû; car on ne craint pas ce qui agrée, & on s'effraye du mal: si vous avez eu le loisir ou le jugement de considerer la tentation comme un mal, elle n'a pû vous agréer.

Toûjours, est-ce mal fait de s'y amuser!

Si cet amusement précede le plein usage de la raison, il n'est pas de grande importance; & pour faire que cette délectation, qu'on appelle morose, soit péché, il faut quelque sorte de malice volontaire, & de consentement.

Mais à quoi connoîtra-t-on ce consentement?

Il est mal aisé de le définir, & c'est ici qu'il faut dire avec le Prophéte, *Qui est-ce qui connoît le vrai point du péché*; à raison de quoi il crie au Seigneur, *purifiez-moi, & délivrez-moi des fautes cachées*; c'est-à-dire, des péchez qu'il ne pouvoit bien discerner. Psal. 18. 13.

Néanmoins je vous dirai à ce propos ce que j'ai autrefois apris de notre Bienheureux, lui faisant sur cela quelque interrogation: Lorsque vous douterez, me dit-il, d'avoir consenti au mal, prenez toûjours ce doute pour une négative. En voici la raison. C'est que pour commettre un péché, il faut un con-

ſentement de la volonté, n'y ayant aucun péche s'il n'eſt volontaire. Ne croyez pas aiſément avoir donné
1. Jean. 3. 21. le conſentement ; car ſi votre cœur ne vous le reproche pas, vous devez être tranquille.

CHAPITRE X.

De la Vanité.

C'EST une vanité dans l'entendement de penſer être plus que l'on eſt ; mais c'en eſt une plus dangereuſe dans la volonté, d'aſpirer à une condition plus haute que celle que l'on a, & s'imaginer qu'on la mérite.

Celui qui croit être plus qu'il n'eſt, a quelque image de contentement en ſa penſée, & par conſéquent une eſpece de tranquillité ; mais celui qui prétend à une condition plus élevée que celle où il ſe trouve, eſt dans une inquiétude continuelle, & dédaigne tout ce qui lui eſt inférieur ou égal, & n'eſtime heureux que ceux qui ſont audeſſus de lui, au rang deſquels il aſpire. Y eſt-il arrivé, il voit que ce n'eſt qu'un dégré pour prétendre encore plus haut, & ainſi paſſe ſa vie en prétentions comme un voyageur qui ne regarde ſes hôtelleries que comme un lieu où il paſſe, & où il ne ſe doit point arrêter.

Notre Bienheureux s'eſtimant déja trop haut monté dans les dignitez de l'Egliſe, penſoit plûtôt à en deſcendre qu'à monter plus haut, & à la retraite de la ſolitude, qu'à de plus grands emplois. Il craignoit même cette grande eſtime, en laquelle il ſçavoit être, & apréhendoit d'être moins ſerviteur de
Galat. 1. 10. Dieu, voyant qu'il plaiſoit tant aux hommes.

Un jour quelque perſonne lui ayant demandé comment il pouvoit conſerver l'humilité franche parmi tant d'applaudiſſemens & de loüanges ! Il lui répondit : L.4.Epit. 57.
„ Vous me faites grand plaiſir de me recommander
„ la ſainte humilité ; car ſçavez-vous ? Quand le vent
„ s'enferme dans nos vallées entre nos montagnes, il
„ ternit les petites fleurs & déracine les arbres ; &
„ moi qui ſuis logé un peu bien haut en cette charge
„ d'Evêque, j'en reçois plus d'incommoditez. „

„ O Seigneur, ſauvez-nous, commandez à ces vents Matt. 8. 25.
„ de vanité, & une grande tranquillité ſe fera. „

CHAPITRE XI.

De la ſainte Communion.

SES ſentimens étoient très-doux & très-ſuaves touchant la ſainte Communion au Corps & au Sang de Jeſus Chriſt au très-ſaint Sacrement de l'Euchariſtie, & tellement temperez par le divin amour, que la crainte reſpectueuſe ne portoit aucun préjudice à la confiance, ni la confiance au reſpect.

Il diſoit quelquefois que le Sauveur ne pouvoit être conſidéré en un Myſtere plus doux, plus aimable, plus ſavoureux, ni plus raviſſant. Il deſiroit d'un grand déſir que l'on s'anéantit en recevant la ſainte Euchariſtie, en la maniere que le Sauveur s'anéantiſſoit pour ſe communiquer à nous, inclinant les cieux de ſa grandeur, pour s'accommoder & s'unir à notre baſſeſſe. Pſal. 17. 10.

Mais vous ſerez plus contents d'entendre ſon ſentiment exprimé par ſes propres paroles : En voici qui me ſemblent plus douces que le ſucre & le miel, & que je vous prie de ſavourer comme elles le mé-

ritent : elles sont dites à une ame, qui par une fausse imagination d'humilité n'osoit aprocher de ce divin Mystere disant avec S. Pierre, mais non pas selon l'es-
Luc. 5. 8. prit de S. Pierre *Retirez-vous de moi, Seigneur ;* & il les lui fit suggerer par une personne confidente.

L. 4. Epit. 56. „ Dites lui qu'elle communie hardiment en paix „ avec toute humilité, pour correspondre à cet époux, „ qui pour s'unir à nous s'est anéanti & suavement „ abaissé, jusqu'à se rendre notre viande & pâture, „ de nous qui sommes la pâture & viande des vers. „ O qui communie selon l'esprit de l'Epoux, s'a- „ néantit soi-même, & dit à notre Seigneur, mâchez- „ moi, digerez-moi, anéantissez-moi, & convertis- „ sez moi en vous. Je ne trouve rien au monde de „ quoi nous ayons plus de possession, & sur quoi „ nous ayons tant de domination que la viande, que „ nous anéantissons pour nous conserver ; & notre „ Seigneur est venu jusqu'à cet excès d'amour que „ de se rendre viande pour nous. Et nous, que ne de- „ venons-nous pas faire afin qu'il nous possede, qu'il „ nous mange, qu'il nous mâche, qu'il nous avale & „ ravale, qu'il fasse de nous à son gré. „

CHAPITRE XII.

Attendre & soutenir le Seigneur.

Tit. 2. 13. ATTENDRE le Seigneur, c'est attendre en tranquillité d'esprit la bienheureuse espérance de l'effet de ses promesses, au tems qu'il a détermi- né de les mettre à exécution. C'est cette bienheu- reuse espérance qui rend si tranquilles & paisibles les ames qui sont dans le Purgatoire, & qui rend leur patience tellement triomphante de leurs dou- leurs, qu'elles ne peuvent former aucune plainte, ni

ni produire le moindre acte d'impatience, ni avoir la moindre volonté contraire à celle de Dieu.

Pour avoir cette espérance il faut un courage mâle, & nullement lâche & efféminé ; à raison de quoi le Prophete Isaïe dit que *ceux qui esperent en Dieu* Cap. 40. v. 31.
(d'une esperance animée de la charité) *changent de force, prenant une vigueur plus que naturelle, & s'élevant sur des aîles d'aigle*, oiseau qui s'éleve dans les airs, sans s'abatre que quand il lui plaît.

Soutenir le Seigneur, c'est suporter les afflictions qui nous arrivent de la part de Dieu, avec une fermeté de courage qui nous fasse esperer *contre toute* Rom. 4. 18.
espérance, & qui nous fasse dire avec le saint homme
Job : *Quand le Seigneur me tueroit, j'espererai encore* Ch. 13. v. 15.
en lui.

CHAPITRE XIII.

Ou mourir ou aimer.

LA devise de sainte Therese étoit *ou souffrir ou mourir*, car l'amour divin avoit tellement attaché à la Croix cette fidele servante de Jesus crucifié, qu'elle ne vouloit vivre que pour avoir le moïen de souffrir pour son amour.

Le grand & seraphique S. François étoit dans ce même sentiment, estimant que Dieu l'eût mis en oubli, & même s'en plaignant amoureusement, lorsqu'il avoit passé quelques jours sans être visité de quelque douleur ; & comme il appelloit la pauvreté sa maîtresse, il nommoit la souffrance sa sœur.

Certes, comme la souffrance avec l'amour, & par l'amour de Dieu, est le chemin & la vraie porte du Ciel, aussi sans cet amour c'est un enfer anticipé. Malheureuse est la mort sans l'amour du Sauveur, dit

notre Bienheureux, & malheureux est l'amour sans la mort du Sauveur; car c'est cette mort précieuse qui nous a mérité le divin amour, sans lequel ni nos actions, ni nos souffrances n'ont aucun accès à la vie éternelle.

La devise de notre Bienheureux étoit celle-ci; *ou mourir ou aimer.* C'est ainsi qu'il s'en explique en quelques-uns de ses ouvrages. „ Ou aimer ou mourir. Mourir & aimer. Mourir à tout autre amour „ pour vivre à celui de Jesus, afin que nous ne mourions pas éternellement, mais que vivant en votre „ amour éternel, ô Sauveur de nos ames, nous chantions éternellement vive Jesus, j'aime Jesus. Vive „ Jesus que j'aime. J'aime Jesus qui vit & regne „ dans les siecles des siecles. Amen.

Theot. l. 12. c. 13.

Et ailleurs. „ Je désire de mourir ou d'aimer Dieu, „ ou la mort ou l'amour; car la vie qui est sans cet „ amour, est tout-à-fait pire que la mort.

L. 3. Ep. 62.

CHAPITRE XIV.

De la paix du cœur au milieu des embarras.

C'Est un abus extrême de certaines ames, d'ailleurs bonnes & pieuses, de s'imaginer qu'on ne puisse conserver le repos interieur parmi les embarras. Y a-t-il un plus grand mouvement que celui que la mer apporte? les vaisseaux y sont-ils jamais sans quelque sorte d'ébranlement, & cependant ceux qui y sont ne laissent pas d'y reposer & dormir, & l'aiguille de la boussole d'y être toujours tournée vers le Nort.

Quiconque ne regarde que Dieu en toutes ses actions, & n'a point d'autre intention que de les rap-

porter à la gloire divine, trouve le repos par tout, même dans les plus vehementes agitations, parce que rapportant même ces agitations à l'honneur de celui qui les permet ou qui les envoye, il arrive par là à l'unique fin de ses prétentions, qui est d'honorer Dieu en toutes choses, & en toutes occasions.

J'admire que ceux qui se sont dédiez à Dieu en des vacations fort saintes, se plaignent quelquefois quand on les employe à des offices où il y a beaucoup de mouvemens, & apellent cela des fonctions distrayantes.

Certes, il n'y a d'occupations vraiment distrayantes, que celles qui nous séparent de Dieu, & il n'y a que le péché qui puisse nous en séparer; car toute occupation légitime, non seulement ne nous en sépare pas, mais est un moyen pour nous y unir davantage.

Ceux qui manient les procès s'y peuvent unir, en rapportant à la gloire de Dieu cette administration, & le servant en cette fonction si traversée. Le même se peut dire des Marchands, des Artisans, des Soldats, bref de toute sorte de vacations.

Voici comme notre Bienheureux s'en explique:
„ Soyons tous à Dieu parmi tant de tracas que la di- *L. 3 Ep. 42.*
„ versité des choses mondaines nous présente. Com-
„ ment voulons-nous mieux témoigner notre fideli-
„ té qu'entre les contrarietez? Helas! la solitude a
„ ses assauts, le monde a ses tracas. Par tout il faut
„ avoir bon courage, puisque par tout le secours du
„ Ciel est prêt à ceux qui ont confiance en Dieu, & *Psal. 144. 18.*
„ qui avec humilité & douceur implorent son assis-
„ tance paternelle. Gardez-vous bien de laisser con-
„ vertir votre soin en trouble & inquietude, & toute
„ embarquée que vous êtes sur les vagues, & parmi
„ les vents de plusieurs tracas., regardez toûjours au
„ Ciel, & dites à notre Seigneur: O Dieu, c'est pour

„ vous que je vogue & navige : soyez mon guide &
„ mon pilote. Et puis consolez-vous de ce que lors-
„ que nous serons au port, les douceurs que nous
„ y aurons, effaceront les travaux pris pour y aller.
„ Or nous y allons parmi tous ces orages, pourvû
„ que nous ayons le cœur droit, l'intention bonne,
„ le courage ferme, l'œil en Dieu, & en lui toute
„ notre confiance. Que si la force de la tempête nous
„ émeut quelquefois un peu l'estomach, & nous fait
„ un petit tourner la tête, ne nous étonnons point:
„ mais si-tôt que nous pourrons, prenons haleine,
„ & nous animons à mieux faire. Vous marchez
„ toûjours entre nos saintes résolutions je m'en as-
„ sure : ne vous fâchez donc point de ces petits as-
„ sauts d'inquiétude & chagrins, que la multiplicité
„ des affaires domestiques vous donne : non, car cela
„ vous sert d'exercice pour pratiquer les plus cheres
„ & aimables vertus, que notre Seigneur nous ait
„ recommandées. Croyez-moi, la vraie vertu ne se
„ nourrit pas dans le repos intérieur, non plus que
„ les bons poissons, dans les eaux croupissantes des
„ marais.





DIX-HUITIE'ME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De la réputation.

COMMENT eût-il ambitionné les faux honneurs, qui procedent des charges que les indignes possedent souvent, plûtôt que les dignes, puisque même la vraie réputation, qui est un parfum que l'on ne brûle que sur l'autel de la vraie vertu, ne le touchoit qu'autant qu'elle pouvoit servir à avancer la gloire de Dieu, qui étoit non-seulement la grande, mais l'unique passion de son cœur.

Sur une calomnie d'importance que l'on suscita contre lui jusqu'à la faire retentir par tout, il ne dit autre chose, sinon, je me suis humilié, & je n'ai *Psal.* 38. 2.
point produit le bien que je pouvois proposer pour ma défense, me contentant de cacher ma douleur au dedans de moi. L'effet que cette patience a fait naître en moi, a été d'échauffer davantage mon *V.* 4.
cœur en l'amour de Dieu, & d'embraser le feu de ma méditation. J'ai dit à Dieu : Vous êtes mon *Psal.* 30. 4.
protecteur & mon refuge dans cette tribulation. C'est à vous de m'en délivrer, ô Dieu de vérité. Rache- *Joan.* 8. 32.
tez-moi de la calomnie des hommes. *Psal.* 118. 13.

Voici ce que notre Bienheureux écrivit sur ce grand assaut de réputation à une bonne ame, & qui

prenoit plus de part à ses intérêts que lui-même.
L. 3. E. 67. „ Sur tout cela, la Providence sçait la mesure de la
„ réputation qui m'est nécessaire pour bien faire le
„ service auquel elle me veut employer, & je n'en
„ veux ni plus ni moins que ce qu'il lui plaira que
„ j'en aye.

Cette calomnie est raportée dans sa Vie, écrite par M. Marsollier, Tome 2. page 79. seconde Edition.

Chapitre II.

De la tristesse

COMME la beatitude de l'autre vie est apellée joye dans l'Ecriture, c'est aussi dans la joye
Matt. 25. 21.
que consiste la félicité de la vie présente, mais non en toute sorte de joye; car *la joye de l'hypocrite*, dit
Ch. 20. 5.
le S. Esprit par la bouche de Job, *est comme un point*,
Ibid. 21. 13.
c'est-à-dire, ne dure qu'un moment. *Ils passent leurs jours dans les delices*, est-il dit des méchans, *& en un*
Prov. 14. 13.
instant ils descendent aux enfers. Les larmes sont au bout de la fausse joye.

La vraie joye ne peut proceder que de la paix interieure, & cette paix ne provient que du témoi-
2. Cor. 1. 13.
gnage d'une bonne conscience, laquelle est apellée,
Prov. 15. 15.
un banquet continuel. C'est cette joye du Seigneur &
Philip. 4. 4. & 5.
dans le Seigneur, accompagnée de charité & de modestie, que l'Apôtre recommande tant.

Notre Bienheureux faisoit tant d'etat de cette joye sainte, qu'il y établissoit la felicité de cette vie, & il y étoit si bien établi, qu'un grand serviteur de Dieu disoit de lui qu'il possédoit une paix imperturbable & inaltérable.

Comme notre Bienheureux étoit ami de la paix

& de la joye du S. Esprit, qui sont selon saint Thomas, les deux grands effets de la charité, aussi étoit-il ennemi du trouble & de la tristesse. Voici comme il en parle à une ame particuliere qui s'y laissoit aller. „ Demeurez fort en paix & repaissez votre „ cœur de suavité de l'amour céleste, sans lequel „ nos cœurs sont sans vie, & notre vie sans bonheur. „ Ne vous relâchez nullement à la tristesse, „ ennemie de la dévotion. Dequoi se doit attrister „ une fille servante de celui qui sera à jamais notre „ joye? Rien que le péché ne nous doit déplaire & „ fâcher, & au bout de ce déplaisir du péché, encore „ faut-il que la joye & consolation sainte y soit „ attachée.

2. 2. q. 28. & 29.

L. 3. Ep. 73.

Cela est si vrai pour ce qui regarde la pénitence, que ce grand Roy, (qui fut selon le cœur de Dieu, après avoir mêlé son breuvage, & arrosé son lit de ses larmes,) demande à Dieu qu'il lui rende la joye de son salutaire, & qu'il le fortifie de son esprit principal.

Psal. 50. 14.

CHAPITRE III.

De la vie morte, & de la mort vivante.

VOUS me demandez l'éclaircissement de cette brieve mais exquise sentence de notre Bienheu-„ reux. Il faut que nous vivions d'une vie morte, & „ que nous mourions d'une mort vivante & vivi-„ fiante en la vie de notre Roi, de notre fleur, & „ de notre doux Sauveur.

Ces antitheses qui semblent avoir de la contradiction, sont le vrai langage, & le pur stile de l'Ecriture. Saint Paul : *Vous êtes morts, & votre vie est ca-*

Coloss. 3. 3.

1. Cor. 5. 15. *chée en Jesus Christ en Dieu.* Et encore : *Jesus-Christ est mort pour nous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus à eux-mêmes, mais à celui qui est mort & ressuscité pour eux.* Et parlant de lui :
Galat. 2. 20. *Je ne vis plus, mais c'est Jesus Christ qui vit en moi.*

Vivre d'une vie morte, c'est vivre non selon les sens & les inclinations naturelles, mais selon l'esprit & les inclinations surnaturelles. C'est une mort selon la nature, mais une vie selon l'esprit. Cela, c'est faire mourir le vieil homme en nous, pour faire renaître de ses cendres le nouvel homme.

Et mourir d'une mort vivante & vivifiante ; c'est mortifier & crucifier la chair avec ses convoitises, pour faire vivre l'esprit de la vie de la grace, laquelle nous ayant été méritée par la vie & la mort de Jesus-Christ notre Seigneur, qui sçait tirer la vie de la mort,
Judic. 14. 8. comme Samson tira le rayon de miel, & la viande de la gueule du lion dévorant. Certes, si nous ne mou-
2. Tim. 2. 11. rons avec Jesus-Christ, nous ne vivrons point avec lui, & si nous ne souffrons avec lui, nous ne regnerons point avec lui.

CHAPITRE IV.

De la mortification.

EN fait de mortification, celles qui sont intérieures sont incomparablement plus excellentes que celles qui sont extérieures, & nullement sujettes comme celles-ci à l'hypocrisie, à la vanité, à l'indiscrétion.

Et celles qui nous arrivent de la part de Dieu, ou de la part des hommes par la permission de Dieu, sont toûjours plus exquises que celles qui

viennent de notre choix, & qui ſont filles de notre volonté.

Cependant pluſieurs chopent à cette pierre, & étant fort âpres à embraſſer des mortifications que leur inclination leur ſuggere, & auſquelles quoique rudes en apparence, ils ont fort peu de peine, à cauſe de la facilité que leur donne leur propenſion; & quand il leur en arrive d'une autre cauſe, elles leur paroiſſent inſuportables pour legeres qu'elles ſoient.

Exemple : Tel ſera fort porté à l'exercice des diſciplines, des haires, des jeûnes, des cilices, qui ſera d'ailleurs ſi doüillet ſur la réputation, que la moindre mocquerie ou médiſance le mettra hors d'haleine, & troublera ſon repos & ſa raiſon, le portant à des extrémitez déplorables.

Tel ſe portera avec ardeur aux pratiques de l'oraiſon, de la pénitence, du ſilence, & ſemblables dévotions, qui entrera en des impatiences, & en des furies nonpareilles, en des plaintes ſans meſure à la perte d'un procès, & au moindre dommage qui lui arrivera en ſes biens.

Un autre donnera libéralement des aumônes, & fera de magnifiques fondations, qui fond en gémiſſemens, & tremble de frayeur à la moindre infirmité & maladie, & à qui la plus legere douleur corporelle tire des doléances inénarrables, & qui n'ont point de fin.

Selon que les uns ou les autres ſont plus ou moins attachez aux biens honorables, utiles ou délectables, ils portent avec plus ou moins de patience les maux contraires à ces ſortes de biens, ſans conſidérer que c'eſt la main de Dieu qui les ôte ou qui les donne comme il lui plaît. *Job. 1. 21.*

En effet, c'eſt que nous voulons ſervir Dieu, non

ſelon ſa volonté, mais ſelon la nôtre, à notre mode non à la ſienne. A votre avis, cela eſt-il juſte ! Ne peut-il pas faire du ſien, & de nous qui lui appartenons, tout ce qui lui plaît.

Pour guérir cette maladie en une ame, notre
L. 4. Ep. 64. Bienheureux lui parle de cette façon : „ Baiſez ſouvent de cœur les croix que Notre Seigneur vous „ a lui-même miſe ſur les bras. Ne regardez point „ ſi elles ſont d'un bois précieux ou odoriférant. „ Elles ſont plus croix quand elles ſont d'un bois vil, „ abject & de mauvaiſe odeur. C'eſt grand cas que „ ceci me revient toûjours en l'eſprit, & que je ne „ ſçai que cette chanſon. Sans doute c'eſt le Cantique de l'Agneau : il eſt un peu triſte, mais harmo-
Matt. 26. 39. „ nieux & beau. *Mon Pere, qu'il ſoit fait, non ſelon*
Jean. 20. „ *que je veux, mais ſelon que vous voulez.* Magdeleine cherche Notre Seigneur en le tenant. Elle le „ demande à lui-même. Elle ne le voyoit pas en la „ forme qu'elle vouloit ; c'eſt pourquoi elle ne ſe „ contenta pas de le voir ainſi, elle le cherche pour „ le trouver autrement. Elle le vouloit voir en ſon „ habit de gloire, & non pas en un vil habit de Jardinier ; mais néanmoins elle connut que c'étoit lui, „ quand il lui dit *Marie.*

„ Voyez-vous, c'eſt Notre Seigneur en habit de „ Jardinier que vous rencontrez tous les jours çà & „ là ès occurences des mortifications ordinaires qui „ ſe préſentent à vous, vous voudriez bien qu'il „ vous offrît d'autres plus belles mortifications : ô „ Dieu ! les plus belles ne ſont pas les meilleures. „ Croyez-vous pas qu'il vous dit : Marie, Marie. „ Non, avant que vous le voyiez en ſa gloire, il „ veut planter dans votre jardin beaucoup de fleurs „ petites & baſſes, mais à ſon gré, c'eſt pourquoi il eſt ainſi vêtu. Qu'à jamais nos cœurs

„ ſoient unis au ſien, & nos volontez à ſon bon
„ plaiſir.

CHAPITRE V.

De l'amour du prochain.

CET amour eſt ou naturel ou ſurnaturel. Il eſt aiſé d'enter le ſurnaturel ſur le naturel, & d'aimer pour l'amour de Dieu, ceux que nous aimons d'un amour naturel, mais il n'eſt pas ſi aiſé de ne l'aimer que d'un amour ſurnaturel.

Mais, me dira-t-on, eſt-ce mal fait d'aimer le prochain, à cauſe du bien qui eſt en lui? Non, & c'eſt en cela que conſiſte l'amour naturel, que l'on apelle d'amitié. Mais s'il eſt difficile de tellement épurer l'amour d'amitié naturel de tout intérêt que nous n'aimions encore l'ami, parce qu'il nous plaît, ou pour le contentement qui nous en revient; il eſt encore plus difficile d'épurer l'amour d'amitié ſurnaturel, de maniere que nous n'aimions rien du tout en lui que Dieu & ſa très-ſainte volonté.

C'eſt ici un dégré d'amour du prochain, où ne montent que ceux qui ſont bien avancez en la vertu. C'eſt dans ce dégré que ſe rencontre l'amour des ennemis, & de ceux qui nous ſont à charge: car d'aimer ceux qui nous conſolent & qui nous font du bien, c'eſt choſe facile, & qui ne demande point de vertu: mais de chérir ceux qui nous font du mal, & qui nous ſont incommodes, ſans autre raiſon, que parce que cela plaît à Dieu, c'eſt aimer le prochain d'un amour vraiment ſurnaturel, & c'eſt l'aimer en Dieu, & ne l'aimer qu'en Dieu.

L. 4. Ep. 64. Voici comme s'exprime notre Bienheureux à ce ſujet. „ Il nous faut avoir un cœur bon, doux, & „ amoureux envers le prochain, & particulierement „ quand il nous eſt à charge & à dégoût : car alors „ nous n'avons rien en lui pour l'aimer que le reſ- „ pect du Sauveur, qui rend l'amour ſans doute plus „ excellent & plus digne, d'autant qu'il eſt plus pur „ & net de conditions caduques.

Oſerois-je ajoûter mon ſentiment à celui de notre Bienheureux, & dire que cet amour de charité envers le prochain, c'eſt à-dire, pur & dépouillé de tout intérêt que celui de Dieu, ne me ſemble pas moins difficile à pratiquer envers nos plus agréables amis & bienfaicteurs, qu'envers nos ennemis, & les perſonnes incommodes & déſagréables.

Voici ma raiſon. Qui dit pur, dit exempt de tout mélange. Qui dit donc aimer purement en Dieu & pour Dieu, dit n'aimer que dans la vûe de Dieu uniquement, ſans aucun égard à la créature.

Quoi donc! dira-t-on, faudra-t-il pour n'aimer le prochain vertueux ou bienfaiteur qu'en Dieu, être ou aveugle pour ne pas voir ſes vertus, ou ingrat pour méconnoître ſes bienfaits ; non certes, mais il faudra rapporter l'un & l'autre à Dieu ; car qui a fait celui qui eſt vertueux, ſinon le Dieu des Vertus ? qui lui a donné le moyen de nous faire du bien, Jac. 1. 17. ſinon celui de qui *procede tout preſent très-bon & tout don parfait ?* L'aimer donc, parce qu'il eſt vertueux & bienfaicteur, en rapportant ſes vertus & ſes bienfaits à leur ſource premiere, qui eſt Dieu, c'eſt toûjours l'aimer en Dieu, & Dieu en lui en derniere fin.

Mais, parce qu'il arrive fort ordinairement que nous nous amuſons à ſes vertus comme ſi elles

lui étoient propres, & qu'il les eût de lui-même, & à la considération de ses bienfaits, parce qu'ils nous sont utiles, sans les raporter à Dieu, ou même lorsque les raportant, nous mêlons l'ami avec Dieu, non pas en le préferant ou égalant à Dieu, mais en le joignant à Dieu, & l'aimant après, mais avec Dieu, c'est pour cela que je dis que l'amour surnaturel du prochain est purement en peu d'ames, celles-là étant fort rares qui n'aiment que Dieu dans le prochain, & le prochain qu'en Dieu, tant cette abstraction est de difficile pratique.

CHAPITRE VI.

Son triste tems.

SON triste tems étoit celui du carnaval, tems de désordre & de dissolution, & qui comme un torrent emporte les plus fermes & les plus fervens en la pieté, en quelque sorte de licence.

Comme il étoit tout à tous, infirme avec les infirmes, il brûloit de zéle avec ceux qui étoient scandalisez. Et qui ne se scandaliseroit de voir au milieu du Christianisme se célébrer encore la fête payenne des baccanales. Certes, cela est cause que le nom de Dieu est blasphêmé, & la Religion Catholique blâmée à tort, comme si elle permettoit ce qu'elle ne peut empêcher, comme si elle ordonnoit ce qu'elle souffre avec douleur, comme si elle commandoit ce qu'elle déteste, & contre quoi elle crie tant qu'elle peut par la bouche de ses Prédicateurs. 2. Cor. 11. 29.

Vous serez peut-être bien aise d'entendre de quelle

façon notre Bienheureux se plaint de ce tems-là, mais s'en plaint d'une voix de tourterelle, comme le pelican de la solitude, & le passereau solitaire.

Psal. 101. 7. & 8. „ Sçachez, dit-il, que me voilà en mon triste tems; „ car depuis les Rois jusqu'au Carême, j'ai des „ étranges sentimens en mon cœur, car tout misérable, je dis détestable que je suis, je suis plein „ de douleur de voir que tant de dévotion se perde: je veux dire que tant d'ames se relâchent. Ces „ deux Dimanches j'ai trouvé nos communions „ diminuées de la moitié, cela m'a bien fâché; car „ encore que ceux qui les faisoient ne deviennent „ pas méchans: mais pourquoi cessent-ils d'être „ bons? pour rien, pour la vanité. Cela n'est-il pas „ sensible?

Voici les préservatifs que le saint Evêque conseilloit contre les danses.

Philot. 3. part. Ch. 33. 1. Au même tems que vous étiez à danser, plusieurs ames brûloient dans le feu de l'enfer pour les péchez commis à la danse, ou à cause de la danse.

2. Plusieurs Religieux & personnes de pieté étoient à la même heure devant Dieu, chantoient ses loüanges, & contemploient sa bonté. O! que leur tems a été bien mieux employé que le vôtre.

3. Tandis que vous avez dansé, plusieurs ames sont décédées en grande angoisse. Mille milliers d'hommes & de femmes ont souffert de grands travaux en leurs lits, dans les hôpitaux, & dans les ruës, par la goute, la gravelle & la fiévre ardente. Helas! ils n'ont eu nul repos: n'avez-vous point compassion d'eux? Et pensez-vous qu'un jour vous gémirez comme eux, tandis que d'autres danseront comme vous avez fait?

4. Notre Seigneur, Notre-Dame, les Anges & les Saints vous ont vû danser. Ha ! que vous leur avez fait grande pitié, voyant votre cœur amusé à une si grande niaiserie, & attentif à cette fadaise.

5. Hélas ! tandis que vous étiez là, le tems s'est passé, la mort s'est approchée : voyez qu'elle se moque de vous, & qu'elle vous apelle à sa danse, à laquelle les gémissemens de vos proches serviront de violon, & où vous ne ferez qu'un seul passage de la vie à la mort. Cette danse est le vrai passe-tems des mortels, puisqu'on y passe en un moment du tems à l'éternité, ou des biens ou des peines.

Le Bienheureux raconte ailleurs la conversion d'un jeune débauché que l'on sera bien aise de trouver ici. Lorsque j'étois jeune, dit le Bienheureux, étudiant à Paris, deux écoliers, dont l'un étoit hérétique, passant la nuit au fauxbourg Saint Jacques, en une débauche deshonnête, oüirent sonner les Matines aux Chartreux : l'hérétique demandant à l'autre à quelle occasion on sonnoit, il lui fit entendre, avec quelle dévotion on célébroit les Offices sacrez en ce saint Monastere : O Dieu, dit l'hérétique, que l'exercice de ces Religieux est différent du nôtre ! Ils font celui des Anges, & nous celui des bêtes ; & voulant voir par expérience le jour suivant ce qu'il avoit apris de son compagnon, il trouva ces Peres dans leurs formes, rangez comme des statuës de marbre en une suite de niches, immobiles à toute autre action qu'à celle de la psalmodie, qu'ils faisoient avec une attention & dévotion vraiment angélique, selon la coûtume de ce saint Ordre ; de maniere que ce pauvre jeune homme tout ravi d'admiration de- *Theot. l. 8. c. 10.*

meura pris en la consolation extrême qu'il eut de voir Dieu si bien adoré parmi les Catholiques, & se résolut, comme il fit ensuite, de se ranger au giron de l'Eglise, vraie & unique épouse de celui qui l'avoit visité de son inspiration, dans l'infâme litiere de l'abomination en laquelle il étoit.

CHAPITRE VII.

Du désir & de l'amour.

COMME l'amour entre les affections raisonnables, est la premiere & plus noble production de la volonté, aussi le désir est la premiere production de l'amour. Aimer en général c'est vouloir le bien, soit absent, soit présent. Le désir est l'amour du bien absent, & la joye est l'amour du bien présent. Qui prend plaisir à bien aimer, le prend aussi à bien désirer, & plus on aime ce que l'on désire, plus désire-t-on de l'aimer.

Désirer d'aimer Dieu, est un grand avancement vers cet amour, & après qu'on l'aime, désirer de l'aimer encore davantage, est un grand aiguillon & un excellent moyen pour faire progrès en cet amour.
Psal. 10, 17. C'est-là ce désir des pauvres que Dieu exauce si volontiers: cette préparation de leurs cœurs, à laquelle il prête si librement son oreille: ce désir des bonnes ames qui lui est si agréable, & qui fit apeller le
Ch. 9. *v.* 23. Prophete Daniel homme de désirs. Qui bien aime, bien désire; qui bien désire, bien cherche; qui bien
Prov. 12. 2. cherche, bien trouve; & qui trouve la grace, trouve la vie, & puise son salut dans le Seigneur.

Belle sentence de notre Bienheureux sur ce sujet:

„ jet : Il ne faut rien demander à Dieu plus instamment que le pur & saint amour de notre Sauveur. „ O qu'il nous faut désirer cet amour, & qu'il nous „ faut aimer ce désir ! Puisque la raison veut que „ nous désirions d'aimer ce qui ne peut jamais être „ assez aimé, & que nous aimions à désirer ce qui „ ne peut jamais être assez désiré. „

CHAPITRE VIII.

De la mort.

NOUS appellons en notre langue ceux qui sont morts, trepassez, comme si nous voulions dire qu'ils sont passez de cette vie à une meilleure ; & à dire le vrai, ce séjour que nous faisons sur la terre aux jours de notre chair, & à qui nous donnons le nom de vie, est plûtôt une mort, qu'une vie, puisque chaque moment nous mene au tombeau.

Ce qui faisoit dire à cet ancien Philosophe, que nous mourons tous les jours, & que tous les jours est ôtée quelque portion de notre être. Delà ce beau mot de la sage Thécuite : *nous mourrons tous, & nous sommes sur la terre comme le décours des eaux, qui se vont toutes engouffrer dans la mer.* 2. Reg. 14. 14.

La nature a empreint en tous les hommes l'horreur de la mort : le Sauveur même épousant notre chaire, & se rendant semblable à ses freres, excepté le péché, n'a pas voulu s'exempter de cette infirmité, quoiqu'il sçût que ce passage le devoit exempter des miseres humaines, & le transferer dans une gloire qu'il possedoit déja, quant à son ame. Hebr. 4. 15.

Mala mors putanda non est quam bona vita præcessit: neque enim facit malam mortem, nisi quod sequitur mortem.

Un ancien disoit que la mort ne doit point être estimée un mal, ni être regardée comme fâcheuse, quand elle a été précédé par une bonne vie: car rien ne la rend si redoutable que ce qui la suit.

Mais contre ces frayeurs qui naissent de l'apréhension des jugemens divins, nous avons le bouclier de la bienheureuse espérance, laquelle nous faisant jetter toute notre confiance, non en notre vertu, mais en la seule miséricorde de Dieu, nous assure

Psal. 24. 3.

que ceux qui esperent en sa bonté, ne sont jamais confondus en leur attente.

Mais j'ai commis beaucoup de fautes, il est vrai: mais qui seroit le fou qui pensât en pouvoir commettre plus que Dieu n'en sçauroit pardonner, & qui oseroit mesurer la grandeur de ses crimes à l'immensité de cette miséricorde infinie qui les noye dans le profond de la mer de l'oubli, quand nous nous en repentons pour son amour. Il n'apartient qu'aux désesperez, comme Caïn, de dire

Gen. 4. 13.

que leur péché est si extrême qu'il n'y a point de pardon; car *il y a une miséricorde en Dieu, & une redemption abondante: c'est lui qui rachete Israel de toutes ses iniquitez.*

Psal. 129. 7.

Ecoûtez une belle consolation que donnoit notre Bienheureux à une ame environnée & assaillie des frayeurs de la mort, & de la terreur des jugemens qui la suivent. « O, dit-il, cette mort est hideuse, il

L. 4. Ep. 29.

„ est bien vrai, mais la vie qui est au-delà, & que „ Dieu nous donnera, est bien fort désirable aussi, & „ si il ne faut nullement entrer en défiance; car bien „ que nous soyons misérables, si ne le sommes nous „ pas à beaucoup près de ce que Dieu est miséricor- „ dieux à ceux qui ont volonté de l'aimer, & qui „ ont logé en lui leurs espérances. Quand le Bien- „ heureux Cardinal Borromée étoit sur le point de

» la mort, il fit aporter l'Image de notre Seigneur
» mort, afin d'adoucir sa mort par celle de son Sau-
» veur. C'est le meilleur remede de tous contre l'a-
» préhension de notre trépas, que la pensée de celui
» qui est notre vie, & de ne jamais penser à l'un,
» qu'on n'ajoûte la pensée de l'autre.,,

Il est vrai certes, que dans la vûë de nos péchez passez, nous devons toûjours être en crainte & en amertume, mais il n'en faut pas demeurer-là; il faut passer outre, & apeller à notre secours la foi, l'espérance, & l'amour de la divine & infinie bonté: ainsi notre amertume très-amere se convertira en paix, notre crainte de servile deviendra chaste & filiale, & la défiance de nous-mêmes, qui est un aloës fort amer, sera adoucie par le sucre de la confiance en Dieu.

Celui qui s'arrête à la seule défiance & crainte, sans passer à l'espérance & à la confiance, ressemble à celui qui en un rosier ne cueilleroit que les épines & laisseroit les roses. Il faut imiter les Chirurgiens qui n'ouvrent point la veine que les bandages ne soient tous prêts pour arrêter le sang. *Celui qui se confie en Dieu sera comme le mont de Sion, qui ne s'ebranle pour aucun orage.* Psal. 124. 1.

Chapitre IX.

Des peines interieures.

Comme en la vie corporelle les beaux jours sont bien plus rares que les ténébreux, pluvieux & fâcheux, cette vie étant ainsi faite que les épines y surpassent de beaucoup les roses; de même en la vie spirituelle les abandonnemens, les séche-

resses & obscuritez y sont bien plus fréquentes, que les consolations & lumieres céléstes. Sous cette angoisse soupiroit David quand il disoit à Dieu, qu'il
Psal. 50. 13. lui rendit la joye de son salutaire, & le confirmât de son esprit principal.

Cependant c'est parmi ces détresses interieures, comme sous l'étreinte de la clef d'un pressoir, que coule le plus pur vin du saint Amour; c'est-là que la
Jac. 1. 4. patience, entée sur la dilection, produit son œuvre parfaite.

Plusieurs ont tort de s'imaginer alors que Dieu
1. Joan. 3. 20. soit courroucé, quoique leur cœur ne les reprenne
2. Cor. 1. 13. point, & que leur conscience leur donne bon té-
Psal. 90. 15. moignage; car il a dit qu'il est avec nous en la tri-
Luc. 14. 27. bulation, & que sans porter la croix on est indigne
Ezech. 9. 4. de sa suite. Le *Tau*, c'est-à dire la Croix, n'est-elle pas la marque des élûs.

En la naissance de Jesus, tandis que les Bergers étoient parmi les musiques & les lumieres célestes, Marie & Joseph étoient dans l'Etable parmi les larmes du petit Enfant, & dans les obscuritez de la nuit. Cependant qui préferera la condition de ceux là, à la condition de ceux-ci; & qui n'aimera mieux être avec Jesus, Marie & Joseph parmi les obscuritez, que dans les ravissemens des Bergers, leurs joyes fussent-elles angeliques!

Luc. 9. 33. S. Pierre disoit parmi les triomphes du Thabor: *il est bon d'etre ici, faisons-y trois Tabernacles*; & pourtant *il ne sçavoit ce qu'il disoit*: mais l'ame fidelle aime autant Jesus défiguré sur le Calvaire parmi les ténebres, le sang, les croix, les cloux, les épines & l'horreur de la mort, & dit de tout son cœur parmi ces abandonnemens, faisons ici trois demeures, l'une pour Jesus, l'autre pour sa sainte Mere, l'autre pour le Disciple bien aimé. Cette pen-

sée est de notre Bienheureux, ce que je vous dis afin L. 4. Ep. 45.
qu'elle vous soit en plus grande vénération.

CHAPITRE X.

Des plaintes impatientes.

C'ETOIT l'opinion de notre Bienheureux, que nulle plainte ne se pouvoit faire, quelque juste qu'elle fût, sans quelque sorte d'amour propre, & que les grandes & longues plaintes étoient une marque évidente de trop de tendresse sur soi, ou pour mieux dire, d'une lâcheté manifeste.

Car enfin, à quoi servent les plaintes sinon à battre l'air, & pour témoigner à tout le monde que si l'on souffre le tort dont on se plaint, c'est à regret, avec tristesse, & non sans quelque désir de vengeance. La rouë la plus mal graissée est celle qui fait le plus de bruit, & celui qui a le moins de l'onction de la patience, est celui qui fait sonner ses plaintes plus haut.

Cependant tous les enfans des hommes se trompent Psal. 61. 10.
en leurs balances; car ce n'est pas l'intention de ceux qui se plaignent d'être tenus pour impatiens : au contraire ils disent que si ce n'étoit ceci ou cela, qu'ils diroient, qu'ils feroient, & que si Dieu ne défendoit la vengeance, ils en prendroient une signalée.

Certes, cette foiblesse d'esprit est digne de compassion, & tout-à-fait indigne d'un courage qui se dit consacré au service de la Croix de Jesus-Christ.

Ce n'est pas qu'il soit défendu absolument de se plaindre parmi les grandes douleurs du corps ou de l'esprit, ou parmi les grandes pertes, Job, ce miroir de patience, en a exalé plusieurs sans préjudice de

cette vertu qui l'a rendu si fameux en la mémoire de la posterité, & tant estimé de Dieu.

Non-seulement ce ne seroit pas bien fait, mais possible y auroit-il du péché, de celer tellement une douleur corporelle, sous prétexte de fuïr la plainte, que l'on n'eût pas recours au Médecin, ni aux remedes, & qu'ainsi on se mit en danger de mort. Dieu même qui est tout parfait ne laisse pas de faire résonner ses plaintes contre les pécheurs, en une infinité d'endroits des saintes Ecritures.

Il faut donc ici garder un juste tempérament, & bien que quelquefois il faille souffrir en se taisant, d'autrefois il faut exprimer ses justes douleurs, le Fils de Dieu même exemplaire de la montagne de perfection, ayant pleuré & crié hautement à la mort de Lazare, & en la Croix. La mesure qu'il faut garder en la plainte est celle de la discrétion, que S. Antoine apelloit la régente & gouvernante au royaume des vertus.

Sur cela nous avons une excellente leçon de notre Bienheureux : « Il faut s'abstenir, dit-il, d'une imperfection insensible, mais grandement nuisible, de laquelle peu de gens s'abstiennent, qui est que s'il nous arrive de censurer le prochain, ou de nous plaindre de lui, ce qui nous devroit rarement arriver, nous ne finissons jamais, mais recommençons toûjours, & repetons nos plaintes & doleances sans fin, qui est signe d'un cœur piqué, & qui n'a encore point de vraie charité. Les cœurs forts & puissans ne s'affligent que pour de grands sujets, & encore pour ces grands sujets, ne gardent-ils gueres le sentiment, au moins avec trouble & empressement. » Ces dernieres paroles sont la vraie pierre de touche qui discerne les plaintes injustes, de celles qui sont justes ; car comme celles-là sont toû-

L. 4. Ep. 15.

jours inquietes & couroucées, aussi celles-ci sont toûjours tranquilles, douces, aimables, reposées, & semblables au gémissement de la colombe qui n'a point de fiel, & qui ne se plaint qu'avec amour.

CHAPITRE XI.

Des austeritez indiscretes.

C'EST un des écueils où donnent assez ordinairement ceux qui commencent à s'adonner à la dévotion. Il leur est avis qu'ils n'en font jamais assez, comme voulant à force de bras réparer les fautes passées, & ils ne pensent jamais si bien faire que quand ils gâtent tout. Le mauvais esprit qui contre nous fait fléche de tout bois, se sert de ces ferveurs immoderées pour les rendre ensuite inhabiles au service de Dieu, faute de vigueur corporelle.

Il faut avoir l'esprit plus avisé, & se souvenir que Dieu veut de nous un service raisonnable, & que *Rom. 12. 1.* son honneur requiert du jugement. S. Bernard, au commencement de sa conversion, chopa à cette pierre, & sur la fin de sa vie, il se plaignoit de ses austeritez passées, comme les autres se plaignent de leurs débauches, & par humilité les apelloit les erreurs *Psal. 24. 7.* de sa jeunesse.

Je connois une personne d'insigne doctrine & vertu, qui a ruiné en lui la plus florissante & vigoureuse complexion que je connus jamais, & qui ne s'est avisé que trop tard de cette tentation. Je fis tous mes efforts pour moderer ses ferveurs, mais je lui fus une Cassandre; je lui prédis la vérité, mais je ne fus pas crû.

A une Religieuse qui sous le manteau de pénitence embrassoit plus d'âpretez corporelles que sa dé-

licate & foible complexion ne pouvoit porter, notre Bienheureux donne ce conseil digne de sa douceur
L. 4. Ep. 10. & de sa prudence : " Ne chargez point votre foible » corps d'aucune autre austerité que de celles que la » regle vous impose. Gardez vos forces corporelles » pour en servir Dieu ès pratiques spirituelles, que » souvent nous sommes contraints de laisser, quand » nous avons indiscretement surchargé celui qui » avec l'ame les doit exercer. „

Fort peu de gens, je dis même entre les spirituels, tiennent la balance égale en ceci. L'esprit qui est prompt surchargeant presque toûjours la chair qui est infirme, sans considerer, que comme l'esprit ne la peut suporter quand elle est trop grasse, elle ne peut aussi porter l'esprit quand elle est trop maigre.

CHAPITRE XII.

La gloire de Dieu est la fin de notre salut.

ON désire que j'explique cette Sentence de no-
L. 4 Ep. 30. tre Bienheureux. " Ce que nous faisons pour » notre salut est fait pour le service de Dieu; car no- » tre Sauveur même n'a fait en ce monde que notre » salut. „

J'ai de coutume de vous dire que celui là n'envisage pas premierement la gloire de Dieu, qui ne sert Dieu que pour la récompense, même celle du Paradis.

Demandez à la plûpart des Chrétiens qui font de bonnes œuvres, pourquoi ils les font; ils vous répondront que c'est pour faire leur salut. Mais si vous poursuivez à leur demander pourquoi ils desirent si passionnement leur salut, vous verrez aussi-tôt que

leur bouche parlant de l'abondance de leur cœur, ils vous confefferont ingénuement que leur principale vûë eft celle des biens honorables, utiles & délectables qu'ils attendent en la célefte felicité. Si vous leur parlez d'y glorifier Dieu, vous vous apercevrez qu'ils n'en font que l'acceffoire.

Cependant la fin derniere pour laquelle Dieu à créé & le Paradis, & toutes chofes, eft fa gloire, non pas la leur qui n'eft que la fin prochaine, & le moyen pour arriver à cette derniere. Le Prophéte l'entendoit bien, lorfque parlant de la béatitude célefte, & apellant bienheureux les habitans de cette célefte demeure, il ne les dit pas tels pour les honneurs, les délices & les richeffes feulement dont ils joüiront, mais parce qu'ils y loüeront Dieu dans les fiécles des fiecles. *Pfal. 83. 5.*

Il eft donc vrai que ce que nous faifons pour notre falut eft fait pour le fervice de Dieu, pourvû que nous raportions notre falut à fa gloire en fin derniere. Il eft vrai auffi de dire que notre Sauveur n'a fait en ce monde que notre falut en fin prochaine, mais qu'il l'a raporté en fin derniere à la gloire de fon Pere, lui-même difant qu'il n'étoit pas venu pour *Joan. 8. 50.* chercher fa gloire, mais la gloire de celui qui l'avoit envoyé, même jufqu'à protefter, que s'il cherchoit fa gloire, fa gloire ne feroit rien, c'eft-à dire, feroit *V. 54.* vaine, fi la gloire de Dieu n'étoit pas fa principale fin.

C'eft ainfi qu'il faut entendre notre Symbole, quand il dit que Jefus-Chrift, pour l'amour de nous & pour notre falut, eft defcendu des Cieux, s'eft incarné, s'eft fait homme, & a été crucifié; car ce *pour nous* ne fe doit pas prendre comme fi nous & notre falut étions la derniere fin de l'Incarnation, & de la Paffion de Jefus-Chrift, & non la gloire de fon Pere.

CHAPITRE XIII.

De la bénignité & patience envers soi-même.

PUISQUE la mesure & le modele de l'amour que Dieu nous commande d'avoir pour le prochain se doit prendre sur l'amour juste & chrétien que nous nous devons porter à nous-mêmes; comme la charité qui est patiente & bénigne nous oblige à corriger le prochain de ses défauts en esprit de douceur, il ne trouvoit pas bon que l'on changeât de conduite quand on se corrigeoit soi-même, ni qu'on se relevât de ses chûtes en se gourmandant avec rudesse & âpreté.

Quoi, dira-t-on, se faut-il flatter soi-même?

Et qui vous a dit qu'en corrigeant le prochain il
Psal. 140 5 le fallut flatter? N'est-ce pas là l'huile du pécheur, dont le Prophéte ne veut point qu'on lui graisse la
Luc. 10 44. tête : ne faut-il pas imiter le bon Samaritain, qui versa l'huile & le vin dans les playes du blessé, mêlant la suavité des paroles avec l'amertume naturelle de la répréhension. Reprendre le prochain en l'injuriant & menaçant, n'est pas le corriger, mais l'irriter, c'est mettre du fiel dans sa viande, & du vinaigre dans son breuvage.

Que si nous devons tellement assaisonner les répréhensions du prochain, qu'il y ait plus d'huile que de vinaigre, pourquoi serions-nous moins pitoya-
Ephes. 5. 29. bles à nous mêmes, vû que *nul ne hait sa propre chair*,
Matt. 7. 12. & s'il faut faire à autrui ce que nous voudrions nous être fait, pourquoi ne ferons-nous pas envers nous-mêmes, ce que la droite raison nous dicte devoir être fait à autrui.

Ecoutez cette exquise leçon de notre Bienheu-

reux ſur ce ſujet : " Quand il nous arrive des dé- L. 4. Ep. 30.
„ fauts, examinons notre cœur tout-à-l'heure, & de-
„ mandons lui s'il n'a pas toûjours vive & entiere
„ la réſolution de ſervir Dieu, & j'eſpere qu'il nous
„ répondra qu'oüi, & que plûtôt il ſouffriroit mille
„ morts, que de ſe ſéparer de cette réſolution. De-
„ mandons lui derechef : pourquoi donc bronches-
„ tu maintenant ? Pourquoi es-tu ſi lâche ? Il ré-
„ pondra : j'ai été ſurpris, je ne ſçai comment ; mais
„ je ſuis ainſi peſant maintenant. Hélas ! Il lui faut
„ pardonner ; ce n'eſt pas par infidélité qu'il man-
„ que, c'eſt par infirmité. Il le faut donc corriger
„ doucement & tranquillement, & non-pas le cou-
„ roucer & troubler davantage. Hé bien, lui devons-
„ nous dire, mon cœur, mon ami, au nom de Dieu
„ prens courage, cheminons, prenons garde à nous,
„ élevons-nous à notre ſecours & à notre Dieu. Hé-
„ las ! Il nous faut être charitables envers notre ame,
„ & ne la point gourmander, tandis que nous voyons
„ qu'elle n'offenſe pas de guet à pend. „

Il ne vouloit pas même que l'on fût exceſſif à s'accuſer, ni que l'on exagerât trop ſes fautes, non qu'il faille traiter les vices de main-morte : au contraire ; mais auſſi ſe faut-il garder de porter l'ame dans le découragement, ou le chagrin ſous pretexte de l'humilier. Il faut avoir l'eſprit juſte, & marcher par le milieu, en s'humiliant ſans ſe décourager, & s'encourageant avec humilité.

Soyez juſte, dit notre Bienheureux, " n'excuſez L. 4. Ep. 16.
„ ni n'accuſez auſſi qu'avec meure conſidération vo-
„ tre pauvre ame ; de peur que ſi vous l'excuſez ſans
„ fondement, vous ne la rendiez inſolente, & ſi
„ vous l'accuſez legerement, vous ne lui abatiez le
„ courage & la rendiez puſillanime. Marchez ſimple-
„ ment, & vous marcherez confidemment. „

C'est pour cela qu'il recommandoit à tous propos la patience envers nous mêmes; car ce n'est pas patience, mais vraie impatience, quand on se chagrine avec dépit, & quand notre œil interieur se trouble de colere contre nous-mêmes. Un Juge passionné ne fait jamais bonne justice, & ce que nous regardons au travers d'un verre coloré, nous semble de la même couleur du verre.

Psal. 6. 8.

Comme la patience a son œuvre parfaite, l'impatience l'a toûjours imparfaite, & il arrive souvent que l'on se dépite contre des fautes venielles d'un dépit pire que la faute. Il y a des personnes si violentes, que pour un verre cassé avec inadvertance par un pauvre domestique, ils lui diront mille injures, & l'assommeront de coups. Qui ne voit que la correction est mille fois pire que la faute.

L. 4 Ep. 35.

Belle leçon de notre Bienheureux à ce sujet: » sçachez, dit-il, que la vertu de patience est celle qui » nous assure le plus de la perfection, & s'il la faut » avoir avec les autres, il faut aussi l'avoir avec soi- » même. Ceux qui aspirent au pur amour de Dieu, » n'ont pas tant besoin de patience envers les autres » comme avec eux-mêmes. Il faut souffrir notre pro- » pre imperfection pour avoir la perfection. Je dis » la souffrir avec patience, & non pas l'aimer, ou la » caresser. L'humilité se nourrit en cette souffrance. »

Voyez comme il nous apprend à faire rempart de nos breches, & profit de nos pertes. C'est se rehausser utilement par ses chûtes, que de s'aprofondir & s'abaisser toûjours plus avant dans l'humilité.



CHAPITRE XIV.

De la suffisance.

NOus ne parlons pas ici de la suffisance, qui est une branche de l'orgueil & de la vanité, de laquelle ceux qui sont atteints sont apellez suffisans ; mais de celle dont cet ancien disoit, que ce qui suffit est tout prêt, & que l'on ne s'inquietoit que pour les choses superfluës : & encore, si nous vivons selon la nature nous ne serons jamais pauvres; si selon l'opinion, nous ne serons jamais riches.

Se contenter de ce qui suffit & se persuader vivement que ce qui est de plus, est ou mauvais ou tendant au mal : c'est le vrai moyen de mener une vie tranquille, & par conséquent heureuse.

Ce n'est pas mon opinion seule ; non , c'est le sentiment de notre Bienheureux , qui congratule une bonne ame de ce qu'elle se contentoit de la suffisance, sans désirer rien davantage. Voici ses paroles: Dieu soit loüé du contentement que vous avez de la suffisance qu'il vous a donnée, & continuez bien à lui en rendre graces, car c'est la vraie béatitude de cette vie temporelle & civile, de se contenter en la suffisance, parce que qui ne se contente de cela, ne se contentera jamais de rien; & comme votre livre dit , puisque vous l'apeliez votre livre, *à qui ce qui suffit , ne lui suffit pas, rien ne lui suffira jamais.* „ *L. 4. Ep. 32.*

Plaise à Dieu, mes Sœurs , que cette maxime se grave & enracine bien avant dans vos maisons, & que le rien de trop soit votre devise, car c'est le vice

presque général des menses communes de ne dire jamais, c'est assez.

Cependant vous sçavez que l'intention de notre Bienheureux étoit, & il l'a assez signifiée, & dans vos constitutions, & dans ses autres écrits, que quand vos maisons seroient dotées & fondées suffisamment, l'on ne prît plus rien pour la reception des filles, que ce qui seroit nécessaire pour la juste subsistance du Monastere. Souvenez-vous bien de ce précepte, car la déclaration en est aussi juste que la pratique.

CHAPITRE XV.

Des menues tentations.

Heb. 13. 9. QUAND le tentateur voit que notre cœur est si bien établi en la grace, que nous fuyons le péché comme le serpent, & que seulement son ombre qui est la tentation nous fait peur, il se contente de nous inquieter, voyant qu'il ne peut faire plus: Pour cela il suscite un tas de menuës tentations, qu'il nous jette comme de la poussiere aux yeux, afin de nous affliger, & nous rendre la voye de la vertu moins agréable.

C'est contre les grandes tentations qu'il faut courir aux boucliers & aux armes; mais il y en a de menuës & de communes, qui ne se chassent jamais mieux que par le mépris. On se met en défense contre les loups & les ours; mais contre la multitude des mouches qui nous persecutent en Eté, qui oseroit se mettre en posture de défenseur.

A une ame qui s'inquietoit & qui entroit en melancolie, de se voir assaillie de divers pensées

contre la foi, quoiqu'elles lui déplûssent jusqu'à en avoir le cœur tourmenté : notre Bienheureux écrit de la sorte: 4. Ep. 47.
„ de la sorte : vos tentations contre la foi sont reve-
„ nuës, & encore que vous ne leur repliquiez pas
„ un seul mot, elles vous pressent. Vous ne leur re-
„ pliquez pas, voilà qui est bien, ma fille : mais vous
„ y pensez trop, mais vous les craignez trop, mais
„ vous les aprehendez trop, elles ne vous feroient
„ nul mal sans cela. Vous êtes trop sensible aux ten-
„ tations. Vous aimez la foi, & ne voudriez pas
„ qu'une seule pensée vous vint au contraire, &
„ tout aussi-tôt qu'une seule vous touche, vous vous
„ en attristez & troublez. Vous êtes trop jalouse de
„ cette pureté de foi, il vous semble que tout la gâte.
„ Non, non, ma fille, laissez courir le vent, & ne
„ pensez pas que le frisillis des feüilles soit le clique-
„ tis des armes. Dernierement j'étois auprès des ru-
„ ches des abeilles, & quelques-unes se mirent sur
„ mon visage : je voulus y porter la main, & les ôter.
„ Non, me dit un païsan, n'ayez point peur, & ne
„ les touchez point, & elles ne vous piqueront nul-
„ lement. Si vous les touchez, elles vous mordront :
„ je le crus, pas une ne me mordit; croyez moi, ne
„ craignez point ces tentations, ne les touchez point,
„ elles ne vous offenseront point. Passez outre, &
„ ne vous y amusez point. „

J'ajoûte à cette pensée que le mépris vient mieux à bout, & des tentations & du tentateur que le combat : d'autant que combatre un ennemi est un signe que l'on fait état de sa force & de ses attaques; mais quand on le dedaigne, c'est une marque qu'on le tient pour vaincu & pour indigne de notre colere. Le mépris des tentations est un grand indice de progrès en la vertu, ou d'une forte confiance au Dieu des batailles, lequel combat pour nous,

lorsque nous l'en prions au fort de nos attaques. Quant au tentateur rien ne le chasse si efficacement que le mépris, d'autant que son orgueil montant toûjours, ne peut souffrir d'être méprisé ; & comme il poursuit ceux qui le redoutent, il fuit ceux qui d'un généreux courage, non-seulement lui tiennent tête ; mais qui méprisent ses efforts.

C'est un grand avantage que nous avons sur lui, en ce qu'il ne nous peut vaincre que par nous mêmes, & quand par une lâcheté blâmable, nous lui donnons les mains, en prêtant notre consentement à ses illusions.

CHAPITRE XVI.

Efficace de la parole de Dieu.

Matt. 13. L'OFFICE de la Prédication est fort bien comparé au Semeur dans la Parabole Evangelique, car il jette son grain à l'avanture sans sçavoir quelle en sera la recolte.

Un jour notre Bienheureux faisoit à Paris un sermon du Jugement, auquel Dieu donna tant de vertu & d'énergie, que quelques personnes de la Religion Protestante qui étoient venuës l'entendre par curiosité, s'en retournerent si touchées, que de là leur vint le désir de conferer avec lui sur quelques points de créance, dont elles furent si satisfaites, qu'une famille entiere & fort notable en fut convertie, & mise dans le sein de l'Eglise Catholique.

L. 7. Ep. 60. Voici comme le Bienheureux rapporte ce fait. » Etant à Paris prêchant en la Chapelle de la Reine, du jour du Jugement, (ce n'étoit pas un sermon de dispute,) il s'y trouva Madame de Perdreauville

„ dreauville, qui y étoit venuë par curiosité : elle demeura dans les filets, & sur ce sermon prit résolution de s'instruire, & trois semaines après amena toute sa famille à confesse à moi, & fus leur Parein de tous en la Confirmation. Voyez-vous ce sermon là qui ne fut point fait contre l'hérésie, respiroit néanmoins contre l'hérésie : car Dieu me donna alors cet esprit en faveur de ces ames. Depuis j'ai toûjours dit que qui prêche avec amour, prêche assez contre l'hérétique, quoiqu'il ne dise un seul mot de dispute contre lui.

Certes, depuis trente-trois ans que Dieu m'a appellé à cette fonction sacrée qui rompt le pain de sa parole au peuple, j'ai remarqué que les sermons de morale traitez avec pieté & zele, sont autant de charbons ardens que l'on jette au visage des Protestans qui y assistent, qu'ils les prennent en fort bonne part, en demeurent édifiez, & en deviennent plus dociles & traitables quand on vient à éclaircir en conference les points débatus. Ce n'est pas mon sentiment seul, mais celui des plus célebres Prédicateurs que j'aie connus, & tout le monde convient que la chaire n'est point le champ de bataille de la controverse, & que l'on y démolit plus que l'on n'édifie, si on l'y veut traiter autrement qu'en passant.

Chapitre XVII.

De son portrait.

J'Ai connu de grands serviteurs de Dieu, qui pour aucune raison n'eussent permis à personne de tirer leur portrait, s'imaginant que cela ne se peut souffrir, sans quelque sorte de vanité, ou de complaisance dangereuse.

Notre Bienheureux se faisant tout à tous, n'en faisoit point de difficulté. Sa raison étoit, que puisque nous sommes obligez par la loi de la charité de communiquer au prochain l'image de notre esprit, lui faisant part franchement & sans jalousie de ce que nous avons appris touchant la science du salut, nous ne devions pas être plus difficiles à accorder à nos amis la consolation qu'ils désirent, d'avoir devant leurs yeux par le moyen de la peinture l'image de notre homme terrestre.

Si nous voyons, non seulement sans chagrin, mais avec plaisir nos livres, qui sont les portraits de nos esprits entre les mains du prochain, pour quoi leur envier les traits de notre visage, si cela peut contribuer quelque chose à leur contentement.

L. 7. Ep. 63. Voici comme il s'explique sur ce sujet à un de „ ses amis. Au reste voilà donc l'image de cet hom- „ me terrestre, tant je suis hors de tout pouvoir de „ refuser chose quelconque à votre desir. On me dit „ que jamais je n'ai été bien peint, & je crois qu'il „ importe peu. *In imagine pertransit homo, sed & fru-* Psal. 38. 7. „ *stra conturbatur.* Je l'ai empruntée pour vous la „ donner; car je n'en ai point à moi. Helas! si celle „ de mon créateur étoit en son lustre dans mon es- „ prit, que vous la verriez de bon cœur. *O Jesu, tuo* „ *lumine, tuo redemptos sanguine, sana, refove, perfice,* „ *tibi conformes effice. Amen.*

Sur quoi vous remarquerez combien il étoit ingénieux à tourner en usage de vertu, & à rapporter à la gloire de Dieu toutes les occasions qui se présentoient à lui : prenant occasion de ce portrait pour faire une si belle leçon d'humilité & de modestie, & à celui à qui il écrivoit, & à soi-même, après lui avoir témoigné la facilité de sa condescendance.

Un esprit contraint & timide se seroit fait tenir à quatre, & eût plûtôt choisi quelque grande mortification que d'avoir permis qu'on tirât son portrait; & pourquoi? Pour conserver l'humilité, ou de peur de la blesser; & voici un Saint qui de cela même tire sujet de s'humilier, & de si bonne grace, qu'il est mal-aisé de juger lequel est le plus louable en cette action, ou de la générosité dans cette humilité, ou de l'humilité dans cette générosité.

Chapitre XVIII.

Ce qu'il répondit à M. de Belley, qui le pressoit de l'appeller son fils.

Après avoir reçû par l'imposition de ses mains sacrées le caractere que je porte, je ne pris pas seulement la confiance de l'appeller mon pere, mais je crus que j'avois droit de le nommer ainsi. Mais parce que je le voyois toujours avec un respect si modeste envers moi, sans pouvoir obtenir qu'il m'appellât son fils; je le pressai un jour si fort par lettre de me donner ce nom, que pour condescendre à ma priere, son affection lui suggera une invention très-ingenieuse, & digne d'être remarquée.

Il m'écrivit donc qu'encore que le respect ne se separât jamais du vrai amour, il falloit néanmoins prendre garde qu'il ne le suffoquât, d'autant que le respect excessif engendre une crainte qui ne convient pas à l'amour qui doit être franc & ingenu; mais aussi que l'amour sans respect dégeneroit en une familiarité malséante. Que pour me contenter, & se contenter aussi lui-même, & sans violer la re-

verence dûë à mon caractere, il me conſidereroit déſormais en trois manieres, comme le Patriarche Jacob conſidera autrefois ſon fils Joſeph.

Car il le conſidera ſelon les trois qualitez de pere, de frere, & de fils : de pere, à raiſon de ſa condition de Vice-Roi d'Egypte, & comme celui qui l'avoit nourri lui & ſa famille durant les années de famine qui affligerent les Egyptiens & les pays circonvoiſins : de frere parce qu'il étoit Patriarche comme lui : de fils, parce qu'en effet il l'étoit, Dieu s'étant ſervi de lui pour mettre un ſi digne enfant au monde.

De même, diſoit-il, je vous veux regarder comme pere, à raiſon des avantages de nature & de grace que Dieu vous a donnez au deſſus de moi : comme frere, puiſque Dieu nous a mis en même rang de Paſtorat en ſon Egliſe : & puiſque vous le voulez ainſi, comme fils, & fils unique, puiſque vous êtes le ſeul Evêque que j'aye conſacré, & à cauſe de la
2. *Tim.* 1. 6. grace que Dieu a répanduë en votre ame par l'impoſition de mes mains ; grace que je ne vous conjure pas de reſſuſciter en vous, car je ſuppoſe que vous ne l'avez jamais perduë, mais de ne laiſſer point vuide, c'eſt-à-dire inutile, mais de l'employer avantageuſement au ſervice de notre grand Maître, ſelon les talens qu'il a plû à ſa bonté de vous communiquer.

C'eſt ainſi que ſa charité étoit induſtrieuſe à trouver des ſecrets obligeans avec tant de ſincerité & de cordialité, qu'il ſe lioit tous les cœurs avec les liens d'une charité incomparable.

CHAPITRE XIX.

Des longues maladies.

LES maladies violentes, ou s'en vont bientôt, ou nous emportent au tombeau ; les maladies lentes sont plus longues, & n'exercent pas moins la patience des malades, que de ceux qui les assistent.

Voici comme en parle notre Bienheureux, „ Les „ maladies longues sont de bonnes écoles de misericorde pour ceux qui assistent les malades, & d'amoureuse patience pour ceux qui les souffrent : car „ les uns sont au pied de la croix avec notre Dame & „ S. Jean, dont ils imitent la compassion ; & les autres „ sont sur la croix avec notre Seigneur, duquel ils „ imitent la passion. *L. 4. Ep. 67.*

Mais comment peut-on imiter cette compassion & cette passion si on ne souffre de part & d'autre avec charité ? car la Sainte Vierge & Saint Jean ont eu une compassion d'autant plus douloureuse, que leur amour étoit plus grand envers le cher crucifié.

Ce fut au pied de la croix que le glaive de douleur transperça l'ame de la Sainte Vierge. Ce fut-là que lui furent reservées les tranchées qu'elle ne ressentit point en son enfantement : & ce fut-là que le Disciple bien aimé but le calice d'amertume que le Sauveur lui avoit predit après lui avoir communiqué les excès du Thabor.

Toute la vie du chrétien n'est autre chose qu'une longue souffrance. Vous êtes épouse, disoit notre „ Bienheureux à une ame qui étoit sur la croix, non „ encore de Jesus glorifié, mais de Jesus crucifié : „ c'est pourquoi les bagues, les carquans, & les en- *L. 4. Ep. 61.*

„ ſeignes qu'il vous donne, & dont il vous veut parer
„ ſont des croix, des clous, des épines, & le feſtin
„ des nôces eſt de fiel, d'hyſſope, de vinaigre. La haut
„ nous aurons les rubis, les diamans, les émeraudes,
„ le vin épuré, la mane & le miel.

Le monde eſt une cariere en laquelle ſont piquées & taillées les pierres vivantes, qui doivent ſervir à la conſtruction de la céleſte Jeruſalem, comme le chante l'Egliſe: *Tunſionibus preſſuris expoliti lapides, &c.*

Hymne de la Fête de la Dedicace.

CHAPITRE XX.

Des diſtractions inſeparables des affaires.

UNE Superieure ſoupiroit après le repos, & ſe plaignoit des embarras attachez à la ſuperiorité, qui, diſoit-elle, la diſtrayoient de ſon union avec Dieu; il lui ferma la bouche, en lui remontrant que rien ne nous peut ſeparer de Dieu que le péché.

Rom. 8. 35.

S Paul fait un défi à toutes les créatures du Ciel & de la terre, & comme les bravant, proteſte qu'aucune ne ſera capable de le déſunir de la charité de ſon Dieu.

C'eſt une erreur manifeſte de penſer que les occupations légitimes nous déſuniſſent du divin amour. Il n'y a point au contraire de plus fort ciment pour nous lier à Dieu que de les faire purement pour ſa gloire. Les quitter pour s'unir à Dieu par l'oraiſon, la ſolitude, la lecture, le ſilence, le recueillement, le repos, la contemplation; c'eſt plûtôt quitter Dieu pour s'unir à ſoi-même, & à ſon amour propre.

Quiconque laiſſe les fonctions de ſon état pour ſe

livrer à des occupations qui lui agréent, quelques pieuses qu'elles paroissent, ne fait rien qui vaille, & voulant servir Dieu à sa mode, ne fait rien, ni pour Dieu, ni pour soi : car Dieu veut être servi selon sa volonté non selon la nôtre ; & comment pouvons nous être unis à Dieu, refusant de soumettre notre volonté à la sienne.

Il y a bien de la difference entre être distrait de Dieu & être distrait de la douceur qui se trouve dans le sentiment de sa presence. Il est vrai que dans les occupations, & les sollicitudes inséparables du gouvernement, on ne goûte pas toujours cette suavité ; mais quand on s'en prive pour Dieu, & que c'est à sa gloire que l'on rapporte tous ses soins, l'on perd pour gagner, & on laisse le suave pour le solide. Si Dieu est avec nous en la tribulation, comme il nous en assure par son Prophete, comment n'y sera-t-il pas, lorsque nous ne travaillons que pour son service, & pour la gloire de son amour? *Psal. 90.15.*

Pour fortifier cette ame, voici ce que notre Bienheureux lui dit ensuite : „ A mesure que vous entreprendrez sous la force de la sainte obéissance beaucoup de choses pour Dieu, il vous secondera de son secours, & fera votre besogne avec vous, si vous voulez faire la sienne avec lui. Or la sienne est la sanctification & perfection des ames. Travaillez humblement, simplement, & confidemment à cela : vous n'en recevrez jamais aucune distraction qui vous soit nuisible. La paix n'est pas juste qui fuit le travail requis à la glorification du nom de Dieu. *L. 6. Ep. 34.*



CHAPITRE XXI.

D'un établissement de Filles pour l'instruction, qui gagnassent leur vie de leur travail.

QUE je serois consolé, si avant que de mourir je pouvois voir en l'Eglise de Dieu une societé de filles & de femmes, où l'on ne portât d'autre dote qu'une bonne volonté, & l'industrie de gagner sa vie du travail des mains, & qui pour cela n'eût point d'autre chœur que la salle du travail, où toutes ensemble participassent à la felicité dont parle le Prophete : *Vous serez bienheureux, si vous mangez le fruit des travaux de vos mains.* Psal. 127. 2.

Mon Dieu ! la grande consolation de manger son pain à la sueur de son visage, & de pouvoir dire avec le grand Apôtre : *Voilà des mains qui non-seulement m'ont fourni les choses nécessaires, mais encore à ceux qui souffroient la nécessité.* Act. 20. 34. Cette pauvreté est plus exquise devant Dieu que tous les trésors de la terre. C'est en cela que consiste proprement la vraye pauvreté évangelique, telle que l'a pratiquée notre Sauveur, & à son imitation la Sainte Vierge, Saint Joseph, & les Apôtres, quittant tout pour vivre de leur travail spirituel ou corporel.

Il faut que je vous avouë qu'entre toutes les Congrégations de Filles, les Hospitalieres & les Ursulines avec celles de la Congrégation de Notre-Dame, qui font profession d'enseigner les petites filles, me reviennent extrêmement, parce que vraiment elles vivent de leur travail ou spirituel ou corporel.

Ce n'est pas que je n'estime les autres qui vivent de leurs rentes, ou de pensions viageres, & qui ne travaillent que pour éviter l'oisiveté, non pour ga-

gner leur vie : mais ce qui m'étonne, & quantité de gens de bien, c'eſt comment tant de fondations ne diminuent point, en bien des endroits, les dotes des filles qui ſe font Religieuſes; qu'au contraire, plus un Couvent eſt riche, plus il faut donner pour y entrer.

De maniere que de trois ſortes de conditions de filles, il n'y en a plus qu'une qui ait accès dans la plûpart des Cloîtres; car celles de la derniere n'y peuvent arriver, d'autant que pour atteindre à cette eſpece de pauvreté, il faut être riche. Celles de condition mediocre ont bien meilleur marché de s'établir dans le monde : de maniere que les Cloîtres ne ſervent qu'à décharger de leurs filles les riches qui peuvent leur donner de grandes dotes en mariages.

Encore pour les penſions viageres, elles s'éteignent à la mort de celles à qui elles ſont affectées; mais peut-être qu'après la mort de celles qui ont apporté de groſſes dotes, on reçoit quelques pauvres filles en leur place ſans leur demander de dote ? C'eſt ce qui n'eſt point encore venu à ma connoiſſance. Que fait-on donc de ces riches dotes ? On les employe, dira-t-on, en bâtimens : mais ces bâtimens ne finiſſent jamais.

Cependant c'étoit l'intention de notre Bienheureux, quand les maiſons de ſainte Marie ſeroient ſuffiſamment rentées, que l'on y reçût les filles pour rien. Il ſemble même qu'il recommande le travail; je dis non-ſeulement pour éviter l'oiſiveté (travail auquel ſont obligez les plus riches du ſiecle) mais encore pour vivre. On ſçait ce qu'il en dit en ſes Conſtitutions. Voici comme il en parle en l'une de ſes lettres : „ Il faut vivre une „ vie expoſée au travail, puiſque nous ſommes enfans „ du travail, & de la mort de notre Sauveur.

CHAPITRE XXII.

De la pauvreté & de l'obéïssance.

C'EST grand cas que ceux & celles qui disent tant pauvreté, sans vertu de pauvreté, vœu de pauvreté, profession de pauvreté, n'appréhendent rien tant que l'effet de cette sainte vertu. C'est une ardeur à amasser, une appréhension de perdre, qui ne se peut exprimer.

L. 6. Ep. 15. Pour ne point parler de ceci comme de moi-même, écoutons l'avis de notre Bienheureux : „ En la reception des filles, disoit-il, je prefere infiniment les „ douces & humbles, quoiqu'elles soient pauvres, aux „ riches moins humbles & moins douces. Mais, ajoûtoit-il, nous avons beau dire : *Bienheureux sont les* „ *pauvres*, la prudence humaine ne laissera pas de „ dire, bienheureux sont les Monasteres, les Chapitres, & les maisons riches. Il faut en cela même cultiver la pauvreté que nous estimons, que nous souffririons amoureusement qu'elle soit méprisée.

Une autre chose qui n'est pas moins considerable, est que je ne vois point dans le Christianisme de personnes si amoureuses des dispenses, exemptions, privileges, immunitez, franchises, c'est-à-dire, moins adonnées à obéïr, que ceux & celles qui ne remplissent les oreilles que de ces beaux mots, d'obéïssance, de vœu d'obéïssance, de soumission, d'obéïr à l'aveugle.

Je ne vois point que les seculiers, qu'on appelle avec un accent aigu monde ou mondains, cherchent tant d'exemptions & de privileges pour se soustraire à l'obéïssance de leurs Pasteurs de droit divin, com-

me ſont les Evêques, & même les Curez. Le droit commun leur ſuffit, & l'inſtitution de Jeſus-Chriſt & des Apôtres. Ils ne ſont point ſi délicats de ne vouloir obéïr qu'à ceux qu'ils ont choiſis ; ils ſe laiſſent mener comme brebis par ceux que Dieu leur envoye ſans leur élection.

Mais ne vouloir & ne pouvoir obéïr qu'à un Supérieur que l'on a élû, encore pour un certain tems, à condition de lui commander à ſon tour, n'eſt-ce pas en quelque façon obéïr à ſoi-même, ou du moins à ſon propre choix ?

Voyez Philothée part. 3. chap. 11. & 14.

CHAPITRE XXIII.

Du gouvernement des Religieuſes.

CE ne fut jamais le ſentiment de notre Bienheureux que les Religieuſes fuſſent ſous la conduite des Conventuels, ſur tout du même Ordre.

Voici ce qu'il en écrivit une fois : „ Je vois, dit-il, „ des perſonnes de qualité qui panchent grandement „ & qui jugent qu'il faudra que les Monaſteres ſoient „ ſous l'autorité des Ordinaires, comme anciennement, ce qui a été rétabli preſque par toute l'Italie, ou ſous l'autorité des Religieux ſelon l'uſage „ introduit il y a quatre ou cinq cens ans, obſervé „ preſque en toute la France. Pour moi je confeſſe „ franchement que je ne puis me ranger pour le préſent à l'opinion de ceux qui veulent que les Monaſteres de filles ſoient ſoumis aux Religieux, & ſurtout du même Ordre, ſuivant en cela le deſir du S. „ Siege, lequel où il peut bonnement le faire, empêche cette ſoumiſſion. Ce n'eſt pas que cela ne ſe *L. 6. Epit. 9.*

„ soit fait & ne se fasse encore louablement en plu-
„ sieurs lieux, mais c'est qu'il seroit encore plus loua-
„ ble, s'il se faisoit autrement ; surquoi il y auroit
„ plusieurs choses à dire. De plus il me semble qu'il
„ n'y a non plus d'inconvénient que le Pape exemp-
„ te les filles d'un Institut, de la jurisdiction des
„ Religieux du même Institut, qu'il y en a eu à
„ exempter les Monasteres de la jurisdiction de l'Or-
„ dinaire, qui avoit une si excellente origine, & une
„ si longue possession. Et enfin il semble que vérita-
„ blement le Pape a soumis en effet ces bonnes Re-
„ ligieuses de France au gouvernement de ces Mes-
„ sieurs, & je pense que ces bonnes filles ne sçavent
„ ce qu'elles veulent, si elles veulent attirer sur elles la
„ superiorité des Religieux, lesquels à la vérité sont
„ d'excellens serviteurs de Dieu ; mais c'est une chose
„ toujours dure pour les filles que d'être gouvernées
„ par les Ordres, qui ont coutume de leur ôter la sain-
„ te liberté d'esprit.

La modestie de notre Bienheureux lui fait cacher sous le mot de perte de la sainte liberté d'esprit beaucoup de choses qui sont mieux sous le voile du silence que dévoilées par le discours.

Surquoi vous remarquerez, 1. Que les Religieux & les Religieuses n'ont point eu d'autres Pasteurs & Superieurs pendant plus de mille ans, que les Ordinaires, & que l'exemption de cette autorité n'est que depuis quatre ou cinq cens ans.

2. Que les Evêques sont de droit commun & primitif les Peres, les Pasteurs, & les véritables Superieurs des Conventuels.

3. Que dans l'Italie presque toutes les Religieuses sont sous la conduite & jurisdiction des Evêques, de quoi je suis temoin oculaire ; & j'ai remarqué qu'à Florence, où il y a plus de cinquante Monas-

teres de filles, il n'y en a pas quatre qui ne soient sous la conduite & jurisdiction de l'Archevêque.

4. Que le S. Siege rétablit autant qu'il peut cette ancienne forme de gouverner les Religieuses.

5. Que s'il y a eu autrefois juste sujet d'exempter les Religieuses de la conduite & jurisdiction des Ordinaires, il y en a maintenant plus de la leur rendre, & de l'ôter aux Conventuels; & qu'en agissant de la sorte, c'est rappeller les choses à leur premiere & plus pure source.

6. Que les Religieuses qui desirent la conduite des Freres, même de leur Ordre, sont de vrayes filles de Zebedée, qui ne sçavent ce qu'elles demandent. *Matt. 20.22.*

CHAPITRE XXIV.

De la crainte des esprits.

La crainte est une passion naturelle, qui est comme les autres tout-à-fait indifférente; mauvaise quand elle va dans l'excès & le trouble; bonne quand elle est soumise à la raison.

Il y en a qui sont naturellement si timides qu'ils transiroient s'il leur falloit parler en public; d'autres qui craignent éperduement le tonnere, & jusqu'aux éclairs; d'autres sont sujets aux terreurs nocturnes, & redoutent les ombres & la solitude; d'autres appréhendent si fort l'apparition des esprits, qu'ils n'oseroient dormir seuls dans une chambre. Je sçai à ce sujet par témoin très-véritable, qu'un des plus vaillans & des plus fameux Chefs d'armées de notre tems, qui court aux hazards la tête baissée & sans rien craindre, si son valet de chambre après l'avoir couché l'eût laissé seul dans sa chambre, il l'auroit tué, n'étant pas en sa puissance de demeurer seul la nuit.

Notre Bienheureux console ainsi une personne pieuse qui étoit atteinte de cette infirmité. „ On me dit que „ vous craignez les esprits. Le souverain esprit de notre „ Dieu est par tout, sans la volonté ou permission „ duquel nul esprit ne se meût. Qui a la crainte de ce „ divin esprit, ne doit craindre aucun autre esprit; „ vous êtes sous ses aîles, que craignez-vous? Etant „ jeune j'ai été touché de cette fantaisie; & pour „ m'en défaire je me forçois petit à petit d'aller seul, le „ cœur armé de la confiance en Dieu, dans les endroits „ où mon imagination me ménaçoit de la crainte; & „ enfin je me suis tellement affermi, que les ténebres „ & la solitude de la nuit me sont à délices; à cause „ de cette toute aimable présence de Dieu, de laquelle „ on jouit plus à souhait en cette solitude. Les bons „ Anges sont autour de vous comme une compagnie „ de personnes d'armes. *La vérite de Dieu*, dit le „ Prophete, *vous environne, & vous couvre de son* „ *bouclier: vous ne devez point craindre les craintes* „ *nocturnes*. Cette assurance s'acquerrera petit à petit „ à mesure que la grace de Dieu croîtra en vous: car „ la grace engendre la confiance, & la confiance n'est „ point confonduë.

L. 6. Ep. 51. — Psal. 90. 5.

CHAPITRE XXV.

Du support du Prochain.

Galat. 6. 2.

PORTEZ *les fardeaux les uns des autres*, dit le S. Apôtre, *& ainsi vous accomplirez la Loi de Jesus Christ*. Si les pierres ne se soutenoient les unes les autres comment pourroit subsister un bâtiment? Nous sommes l'édifice de Dieu, construit de pierres vivantes; si elles ne s'entreportent, cet édifice sera comme un monceau de pierres.

Le plus grand effet de la charité est de nous faire aimer nos ennemis ; un autre effet qui n'est gueres inférieur au premier, est de nous faire suporter de bon cœur les imperfections du prochain.

Il est aisé de l'aimer quand il est agréable & complaisant ; quelles mouches ne volent pas au sucre & au miel ? mais de l'aimer quand il est fâcheux, têtu, chagrin, c'est chose aussi déplaisante que de mâcher des pillules. C'est néanmoins la pierre de touche de la vraye charité envers le prochain.

Pour la pratiquer il est bon de nous mettre en la place de ce prochain qui nous est à contre cœur, & de penser comme nous voudrions qu'il nous traitât si nous avions ses défauts. Il se faut faire vendeur en achetant, & acheteur en vendant, si nous voulons faire un trafic qui soit juste.

En tout cas il faut pratiquer ce suport, comme l'on avale les medecines les yeux fermez : fermez sur la créature désagréable, mais ouverts sur Dieu en qui, & pour qui tout est beau ; puisque tout ce qu'il a fait est bon, & que ses œuvres sont parfaites. La baguette de Moyse en sa main est miraculeuse, & hors de sa main est un serpent : le prochain en lui-même est un ver de terre, un serpent : en la main de Dieu c'est un instrument pour nous conduire au Ciel.

Ecoutons notre Bienheureux. „ O Dieu ! dit-il, „ quand sera-ce que le suport du prochain aura sa „ force dans nos cœurs ? C'est la plus excellente le- „ çon de la doctrine des Saints. Bienheureux celui „ qui la sçait. Nous désirons du suport en nos mise- „ res, que nous trouvons toujours dignes d'être „ tolerées. Celles du prochain nous semblent tou- „ jours plus grandes & pesantes ; & par conséquent „ plus intolerables & insuportables. *L.6.Ep.38.*

En matiere de biens, l'envie nous fait toujours paroître celui du prochain plus grand que le nôtre. En matiere de maux, l'amour de nous-mêmes nous fait toujours paroître le nôtre plus pesant que celui d'autrui. Et en fait d'imperfections, nous sommes des aigles sur celles d'autrui, & des taupes sur les nôtres.

CHAPITRE XXVI.

Des Malades qui ne peuvent prier.

Eccle. 3. 1. TOUTES *choses ont leur tems.* Autre est le tems de souffrir, autre celui de prier. Ce n'est pas au printems ni durant l'hiver qu'il faut chercher du fruit sur les arbres. Il faudroit avoir une chair d'airain pour
Job. 6. 12. agir en souffrant, & souffrir en agissant. Quand Dieu nous appelle aux souffrances, il nous décharge de l'action.

Il y a des malades qui se voyant étendus sur un lit, ne se plaignent pas tant de leurs douleurs, que de leur impuissance à rendre à notre Seigneur les services qu'ils lui rendoient en santé. En quoi ils se trompent grandement, puisqu'une heure de souffrance par amour, & par soumission à la volonté de Dieu, vaut mieux que plusieurs jours de travail fait avec moins d'amour.

Mais voici l'encloüeure, c'est que nous voulons toujours servir Dieu à notre mode, non à la sienne: selon notre volonté, non selon la sienne; & nous aimons sa volonté, quand elle est conforme à la nôtre, au lieu que nous ne devrions aimer la nôtre qu'en tant & qu'autant qu'elle est conforme à la sienne.

Quand il veut que nous soyons malades nous voulons être sains. Quand il desire que nous le servions par

par la souffrance, nous désirons le servir par l'action. Quand il veut que nous exercions la patience, nous voulons exercer l'humilité, la dévotion, l'oraison, ou quelqu'autre vertu, non parce qu'elle est plus à son gré, mais au nôtre. Nous aimons la vertu à la sauce douce, non avec le fiel & le vinaigre. Le Calvaire ne nous agrée pas tant que le Thabor : ce n'est pas en cette montagne-là, mais en celle-ci, que nous voudrions faire nos tabernacles.

C'est en un mot, que nous aimons mieux la santé que la maladie, & ainsi nous aimons Dieu inégalement en la maladie & en la santé. Nous l'aimons mieux quand il nous caresse que quand il nous frape, & ainsi nous prenons le change, & au lieu d'aimer l'amour de Dieu, nous aimons la douceur de cet amour; car qui n'aime que Dieu, l'aime également en tout tems, de maladie & de santé, de prospérité & d'adversité, de souffrance & de joüissance, parce que Dieu étant toûjours égal à lui-même, l'inégalité de notre amour envers lui ne peut venir que de quelque chose qui n'est pas à lui.

A une ame qui durant une longe maladie se plaignoit à notre Bienheureux de ne pouvoir vacquer à l'oraison mentale, exercice qu'elle aimoit délicieusement, & sans lequel son esprit étoit comme en langueur, il lui dit : „ Ne vous fâchez pas de demeurer L. 5. Ep. 45.
„ au lit sans pouvoir faire la méditation : car endu-
„ rer les verges de notre Sauveur n'est pas un moin-
„ dre bien que méditer, non sans doute : car il est
„ mieux d'être sur la Croix avec notre Sauveur, que
„ de le regarder seulement. Mais je sçai bien que sur
„ le lit vous jettez mille fois le jour votre cœur ès
„ mains de Dieu, & c'est assez. Obéïssez bien aux
„ Médecins; & quand ils vous défendront quelque
„ exercice, ou de jeûne, ou d'oraison mentale, vo-

„ cale, ou même l'Office, hormis l'oraiſon jaculatoi-
„ re, je vous prie tant que je puis, & par le reſpect,
„ & par l'amour que vous me voulez porter, d'être
„ fort obéïſſante, car Dieu l'a ainſi ordonné. Quand
„ vous ſerez guérie, & bien fortifiée, reprenez tout
„ bellement votre chemin, & vous verrez que nous
„ irons bien loin, Dieu aidant.

CHAPITRE XXVII.

Combien il révéroit les malades.

SI les pauvres ſont membres de Jeſus-Chriſt en qualité de pauvres, les malades le ſont auſſi en qualité de malades. Le Sauveur le dit lui-même en ces termes: *J'ai été malade, & vous m'avez viſité.* *Matt. 25. 36.*

Le grand Roi S. Louis ſervoit les malades à genoux & tête nuë, par cette conſidération qu'ils étoient membres de Jeſus-Chriſt, & attachez avec lui à la Croix.

Notre Bienheureux exprimoit ainſi ſon ſentiment de reſpect & d'honneur à une perſonne malade:

L. 5. Ep. 44. „ Pendant que je vous penſerai affligée dans le lit,
„ je vous porterai (mais c'eſt à bon eſcient que je par-
„ le) je vous porterai une révérence particuliere, &
„ un honneur extraordinaire, comme à une créature
„ viſitée de Dieu, habillée de ſes habits, & ſon épou-
„ ſe ſpéciale. Quand notre Seigneur fût à la Croix,
„ il fut déclaré Roi, même par ſes ennemis, & les
„ ames qui ſont en croix ſont déclarées Reines. Vous
„ ne ſçavez pas de quoi les Anges nous portent envie,
„ certes de nulle autre choſe, que de ce que nous pou-
„ vons ſouffrir pour notre Seigneur, & de ce qu'ils
2. Cor. 12. 10. „ n'ont jamais rien ſouffert pour lui. S. Paul qui avoit

» été au Ciel & parmi les félicitez du Paradis, ne se tenoit pour heureux qu'en ses infirmitez, & en la Croix de notre Seigneur. Galat. 6, 14.

Et ensuite il lui recommande une affaire d'importance : » Je vous suplie, lui dit-il, de recommander » à Dieu une bonne œuvre que je souhaite fort de » voir accomplie, & sur tout pendant vos tourmens ; » car en ce tems-là vos prieres, quoique courtes & du » cœur, seront infiniment bien reçûës. Demandez » aussi en ce tems-là à Dieu les vertus qui vous sont » les plus nécessaires.

Chapitre XXVIII.

Ce qu'il pensoit des Monasteres.

» Savez-vous, disoit-il, ce que c'est que le Monastere ? C'est l'Académie de la correction exacte, » où chaque ame doit aprendre à se laisser traiter, » tailler & polir, afin qu'étant bien taillée & polie, » elle puisse être jointe, unie & collée plus justement » à la volonté de Dieu. C'est le signe évident de la » perfection de vouloir être corrigée ; car c'est le principal fruit de l'humilité, qui nous fait connoître » que nous en avons besoin. L. 6. Ep. 52.

» Le Monastere, continuoit-il, est un Hôpital de » malades spirituels qui veulent être guéris, & pour » l'être s'exposent à souffrir la saignée, la lancette, le » rasoir, la sonde, le fer, le feu, & toute l'amertume » des médicamens. Et au commencement de l'Eglise » on apelloit les Religieux d'un nom qui veut dire » guérisseurs. O ma fille, soyez bien cela, & ne tenez » compte de tout ce que l'amour propre vous dira au » contraire, mais prenez doucement, cordialement,

» amoureusement cette résolution. Ou mourir, ou
» guérir; & puisque je ne veux pas mourir spirituel-
» lement, je veux guérir, & pour guérir je veux souf-
» frir la cure & la correction, & suplier les Médecins
» de ne point épargner ce que je dois souffrir pour
» guérir.

CHAPITRE XXIX.

De la compassion.

QUOIQUE son esprit fût des plus fermes, & doüé d'une constance merveilleuse, il étoit néanmoins des plus tendres à la compassion. Voici ce qu'il dit à une personne désolée de la mort d'une sœur.

L. 5. Ep. 53.

» O Dieu, je n'ai garde de vous dire ne pleurez pas,
» non; car il est bien juste & raisonnable que vous
» pleuriez un peu, mais un peu, en témoignage de la
» sincere affection que vous lui portiez, à l'imitation
» de notre cher Maître, qui pleura bien un peu sur
» son ami Lazare, & non pas toutefois beaucoup,
» comme font ceux qui mettant toutes leurs pensées
» aux momens de cette misérable vie, ne se ressou-
» viennent pas que nous allons aussi à l'éternité; où,
» si nous vivons bien en ce monde, nous nous réu-
» nirons à nos chers Trépassez pour ne les quitter ja-
» mais. Nous ne sçaurions empêcher notre pauvre
» cœur de ressentir la condition de cette vie, & la
» perte de ceux qui y étoient nos délicieux compa-
» gnons; mais il ne faut pourtant pas démentir la so-
» lemnelle profession que nous avons faite de joindre
» inséparablement notre volonté à celle de notre Dieu.

Il permet, comme vous voyez, que l'on donne quelque chose aux ressentimens douloureux de la

chair & du ſang, mais à la charge que Dieu ait en ce commerce affectueux la principale part. Mais voyez, je vous prie, comme lui-même exprime la tendreſſe de ſes ſentimens en ces occaſions douloureuſes de ſes plus chers parens & amis : „ Vraiment, dit-il, je pleu- *L. 5. Ep. 75.*
„ re auſſi-bien moi en telles occaſions, & mon cœur
„ de pierre pour les choſes céleſtes, jette des eaux
„ pour ces ſujets ; mais Dieu ſoit loüé toûjours dou-
„ cement, & toûjours avec un grand ſentiment d'a-
„ moureuſe dilection envers la providence de Dieu.
„ Car, depuis que notre Seigneur a aimé la mort, &
„ qu'il a donné ſa mort pour objet à notre amour, je
„ ne puis vouloir mal à la mort, ni de mes ſœurs,
„ ni de perſonne, pourvû qu'elle ſe faſſe en l'amour
„ de cette mort ſacrée de mon Sauveur.

Et dans une autre occaſion il parle ainſi : „ Il n'y a *L. 5. Ep. 70.*
„ homme au monde qui ait le cœur plus tendre &
„ affectionné aux amitiez que moi, & qui ait le reſ-
„ ſentiment plus vif aux ſéparations : néanmoins je
„ tiens pour ſi peu de choſe cette vanité de vie que
„ nous menons, que jamais je ne me retourne à Dieu
„ avec plus de ſentiment d'amour, que quand il m'a
„ frapé, ou quand il a permis que je ſois frapé.

Ceux qui s'imaginent que la tendreſſe chrétienne ſoit incompatible avec la ſainte réſignation, ne penſent pas comme notre Bienheureux ; car quoique cette tendreſſe procede de douceur de cœur, & cette fermeté de force d'eſprit ; comme il n'y a rien de ſi fort que cette douceur cordiale, il n'y a rien auſſi de ſi doux que cette force de courage.



CHAPITRE XXX.

De la vraye charité.

COMME la prudence est la mesure des vraies vertus morales acquises, la charité l'est aussi des vraies vertus infuses, vives & méritoires. La regle de celles-là, c'est la droiture de la raison humaine, & la regle de celles-ci, c'est la droiture de la raison divine, qui n'est autre que la volonté de Dieu, Reine de toutes les volontez sanctifiées, & la raison de toute bonne raison. Cette doctrine est du Docteur Angelique, & est suivie de tous les Theologiens.

1. 2. q. 19. a 6.

O si les Chrétiens dressoient toutes leurs actions à ce dernier niveau, l'on verroit bien reluire en eux une autre sainteté que celle qui y paroît, & la charité feinte ne tiendroit pas en plusieurs la place de la véritable!

De petites actions faites avec une grande charité sont de tout autre prix, que de plus grandes faites avec une moindre. C'est le sentiment de tous les Theologiens, exprimé de cette façon par notre Bienheureux.

L. 5. Ep. 46. „ Je sçai que les petits ennuis sont plus fâcheux à „ cause de leur multitude & importunité que les „ grands; & les domestiques, que les étrangers: mais „ je sçai que la victoire en est souvent plus agréable „ à Dieu, que plusieurs autres qui aux yeux du mon„ de semblent de plus grand mérite.

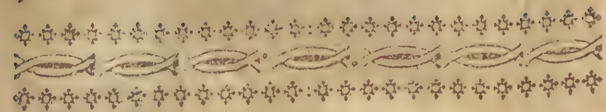
Il vouloit pour cela que l'on estimât les vertus par l'amour de Dieu, plûtôt que par leur excellence naturelle. Ce qu'il dit de l'oraison en l'une de ses lettres, doit être entendu de toute autre vertu.

L. 6 Ep. 49. „ Il faut, dit-il, aimer l'oraison, mais il la faut aimer „ pour l'amour de Dieu. Or, qui l'aime pour l'amour

„ de Dieu, n'en veut qu'autant que Dieu lui en veut „ donner; & Dieu n'en veut donner qu'autant que „ l'obéïssance le permet. Vous voyez comme il donne le prix à la priere par l'amour; & dans son Théotime il veut que celui de l'obéïssance se tire du même amour de Dieu. „ Certes, dit-il, en aimant, nous L. 11. ch. 9.
„ obéïssons, comme en obéïssant nous aimons: mais „ si cette obéïssance est excellemment aimable, c'est „ parce qu'elle tend à l'excellence de l'amour; & sa „ perfection dépend, non de ce qu'en aimant nous „ obéïssons, mais de ce qu'en obéïssant nous ai„ mons. De sorte que tout ainsi que Dieu est égale„ ment la derniere fin de tout ce qui est bon, com„ me il en est la premiere source; de même l'amour „ qui est l'origine de toute bonne affection, en est „ pareillement la derniere fin & perfection.

Je finis par la doctrine du Prince des Apôtres: *Sur tout ayez une charité perseverante les uns pour les* 1. Epist. ch.
autres; car la charité couvre beaucoup de péchez. Que 4: n. 8.
chacun se comporte donc en ses actions, selon la dispensation de la grace céleste. *Si quelqu'un parle, qu'il paroisse que Dieu parle par sa bouche. Si quelqu'un* V. 11.
agit, que ce soit par la vertu de Dieu, & pour Dieu; *afin qu'en toutes choses, Dieu soit glorifié par Jesus-Christ, auquel apartient la gloire & l'empire dans les siecles des siecles. Amen.*

FIN



REGLE DE VIE,

QUE S. FRANÇOIS DE SALES se prescrivit étudiant en Droit à Padouë.

LA PRÉPARATION.

JE ferai très-fidele à pratiquer tous les jours cet exercice de la préparation, qui consiste :

1. Dans l'invocation ; car reconnoissant que je suis exposé à une infinité de dangers, j'invoquerai l'assistance de mon Dieu, & dirai : *Domine, nisi custodieris animam meam ;* Seigneur, si vous n'avez soin de mon ame, c'est en vain qu'un autre en aura soin. De plus, reconnoissant que la conversation m'a autrefois fait tomber en beaucoup d'imperfections & de manquemens, je m'écrierai : *Sæpe expugnaverunt me* ; O mon ame, dites hardiment, dès mon bas âge l'on m'a grandement & fort souvent persecuté. *Domine, esto mihi in protectorem ;* ô mon Dieu, soyez mon protecteur, soyez mon lieu de refuge, sauvez moi des embûches de mes ennemis. *Domine, si vis, potes me mundare ;* Seigneur, pourvû que vous le vouliez, vous pouvez me rendre pur, & me faire la grace de passer la journée sans vous offenser. *Notam fac mihi viam in qua ambulem ;* j'ai élevé mon cœur vers vous, ô mon Dieu, pour cet effet ; délivrez-moi de mes adversaires; apprenez moi à faire votre volonté, puisque vous êtes mon Dieu. Votre bon esprit me conduira par la main au bon chemin, & votre divine Majesté me

Psal. 126. 2. Psal. 128. 1. Psal. 70. 3. Matt. 8. 2. Psal. 142. 8.

donnera la vraie vie par ſon indicible amour, & par ſon immenſe charité.

2. Dans l'imagination, qui n'eſt autre choſe qu'une prévoyance ou conjecture de tout ce qui peut arriver pendant la journée. Je penſerai donc ſérieuſement aux incidens qui me pourront ſurvenir, aux compagnies où peut-être je ſerai contraint de me trouver, aux affaires qui pourront ſe préſenter, aux lieux où je ſerai ſollicité d'aller, & ainſi avec la grace de notre Seigneur j'irai ſagement & prudemment au devant des occaſions qui me pourroient ſurprendre & prendre.

3. Dans la diſpoſition; car après avoir conſidéré les divers labytinrhes où aiſément je m'égarerois, & courrois riſque de me perdre, je rechercherai diligemment les meilleurs moyens pour éviter les mauvais pas: je diſpoſerai auſſi en moi-même de ce qu'il me conviendra faire en telle & telle occaſion, de ce que je dirai en compagnie, de la contenance que je tiendrai, de ce que je fuirai ou rechercherai.

4. Dans la réſolution; après cela je ferai une ferme réſolution de ne plus offenſer Dieu jamais, & ſpécialement en cette préſente journée: à cette fin je me ſervirai de ces paroles; *Nonne Deo ſubjecta erit anima mea.* *Pſal. 61.* Hé bien, mon ame, n'obéïrez-vous pas de bon cœur aux ſaintes volontez de votre Dieu, vû que de lui dépend notre ſalut? Ha! que c'eſt une grande lâcheté de ſe laiſſer perſuader & entraîner à mal faire contre l'amour & le déſir du Créateur, par crainte, amour, déſir, haine des créatures quelles qu'elles ſoient: certainement ce Seigneur d'infinie Majeſté étant reconnu de nous digne de tout honneur & ſervice, ne peut être mépriſé que faute de courage: à quel propos contrevenir à ces équitables loix, pour éviter les dommages du corps, des biens & de l'honneur: Que nous peuvent faire

les créatures ? Consolons-nous donc, & fortifions-
3 Psal. 98. nous par ces belles paroles du Prophete : *Dominus regnavit irascantur populi* ; Que les méchans fassent du pis qu'ils pourront contre moi, le Seigneur est tout puissant pour les tous royalement subjuguer. Que le monde gronde tant qu'il voudra contre moi, il ne m'importe, puisque celui qui domine sur toutes les créatures est mon protecteur.

5. Dans la recommandation ; voilà pourquoi je me remettrai, & tout ce qui dépend de moi, entre les mains de l'éternelle bonté : je la supplierai de m'avoir toujours pour recommandé. Je lui laisserai absolument le soin de ce que je suis, & de ce qu'il veut que je fasse. Je dirai de tout mon cœur : *Unam* Psal. 26. 4. *petii à Domino hanc requiram* : Je vous ai demandé une chose, ô Jesus mon Seigneur, & je ne cesserai de vous la demander, à sçavoir que j'accomplisse fidelement votre amoureuse volonté tous les jours de ma vie. *In manus tuas, Domine* : Je vous recommande, ô mon Seigneur, mon ame, mon esprit, mon cœur, ma mémoire, mon entendement, & ma volonté, & faites qu'avec & en tout cela, je vous serve, je vous aime, je vous plaise, & vous honore à jamais. Psal. 30. 4. & Luc. 23. 46.

Pendant le jour & la nuit.

Le matin aussi-tôt que je serai éveillé, je rendrai graces à mon Dieu avec ces paroles du Prophete : Psal. 62. 7. *In matutinis meditabor in te* ; c'est-à-dire, dès le point du jour vous serez le sujet de ma méditation, parce que vous avez été ma sauve-garde. Ensuite je penserai à quelque sacré Mystere, notamment à la dévotion des Pasteurs qui vinrent au lever de l'aurore adorer le sacré & divin enfant Jesus : à l'aparition

qu'il fit à notre Dame ſa douce Mere le jour de ſa triomphante Réſurrection ; & à la diligence des Maries, leſquelles émues de pieté ſe leverent de bon matin pour honorer le Sépulchre du vrai Dieu, de la vie trépaſſée. Enſuite je conſidererai que notre amoureux Sauveur eſt la lumiere des Gentils, & la lumiere qui diſſipe les ténébres du péché, ſurquoi faiſant une ſainte réſolution pour toute la journée, je chanterai avec David : *Manè aſtabo tibi & videbo:* Je me leverai de bonne heure, & me mettant en votre préſence, je conſidererai que vous êtes le Dieu auquel déplaît l'iniquité : partant je la fuirai de tout mon poſſible, comme choſe ſouverainement déſagréable à votre infinie majeſté. *Pſal. 5. 4.*

2. Je ne manquerai aucun jour d'oüir la ſainte Meſſe ; & afin d'aſſiſter convenablement à cet ineffable Myſtere, j'inviterai les facultez de mon ame d'y faire leur devoir par cet excellent verſet : *Venite & videte opera Domini*; Venez voir les ouvrages du Seigneur, venez admirer les merveilles qu'il daigne faire en notre terre. *Tranſeamus uſque Bethleem* : Allons à l'Egliſe, car c'eſt-là où l'on fait le pain qui ſurpaſſe toute ſubſtance avec les ſaintes paroles que Dieu a miſes en la Bouche des Prêtres pour notre conſolation. *Pſal. 45. 9.* *Luc. 2. 15.*

3. Comme le corps abattu a beſoin de prendre ſon ſommeil pour délaſſer & ſoulager ſes membres travaillez, de même eſt-il néceſſaire que l'ame ait quelque-tems pour ſommeiller & ſe repoſer entre les chaſtes bras de ſon céleſte Epoux, afin de réparer par ce moyen les forces & la vigueur des ſes puiſſances ſpirituelles abattues & fatiguées ; partant je deſtinerai tous les jours certains tems pour ce ſacré ſommeil, à ce que mon ame, à l'imitation du bienheureux Diſciple, dorme en toute aſſurance ſur l'aima-

ble poitrine, & même dans le cœur amoureux de l'amoureux Sauveur. Or, de même que par le sommeil corporel toutes les opérations corporelles se resserrent tellement dans le corps qu'elles ne s'étendent point au-delà, aussi donnerai-je ordre que mon ame, en ce tems-là, se retire tout-à fait en soi-même, & qu'elle ne fasse autre fonction que celle-là, obéïssant humblement à cette parole du Pro-
Psal. 126. 2. phete : *Surgite postquam sederitis...* ô vous qui mangez volontiers le pain de douleur en vous affligeant de vos fautes, & en compatissant à celles du prochain, ne vous levez pas, n'allez pas aux occupations de ce siécle laborieux que vous ne vous soyiez suffisamment reposez en la contemplation des choses éternelles.

4. Que si, comme il arrive souvent, je ne puis trouver autre heure pour ce repos spirituel, à tout le moins déroberai-je une partie du repos corporel, pour l'employer fidelement & courageusement en un si vigilant sommeil : voici donc comme je ferai, ou je veillerai quelque peu aprés les autres, si autrement je ne puis faire, ou je m'éveillerai après le premier sommeil, ou bien le matin je me leverai devant les autres, & je me ressouviendrai de ce que notre Sei-
Matt. 26. 41. gneur dit à ce propos : *Vigilate & orate...* Veillez & faites oraison, de peur que vous ne soyez vaincus par la tentation.

5. Si Dieu me fait la grace de m'éveiller pendant la nuit, je réveillerai incontinent mon cœur, avec
Matt. 25. 6. ces paroles, *media nocte clamor...* sur le minuit on a crié : voilà l'époux qui vient, allez au devant de lui : puis par la considération des ténébres extérieures, entrant dans la considération de celle de mon ame, & de tous les pécheurs, je formerai cette priere :
Luc. 1. 79. *Illuminare his qui in tenebris* : Hé, Seigneur, puisque

les entrailles de votre miséricorde vous ont fait descendre du Ciel en terre pour nous venir visiter, de grace, éclairez ceux qui sont assis dans les ténébres de l'ignorance, & dans l'ombre de la mort éternelle qui est le peché mortel: conduisez les aussi s'il vous plaît au chemin de la paix intérieure. Je tâcherai encore de m'exciter par ces paroles du Prophete: *In noctibus extollite manus vestras in sancta;* Elevez & étendez dans la nuit vos mains vers le Ciel, & benissez le Seigneur. Je ferai aussi mes efforts pour effectuer son commandement. *Quæ dicitis in cordibus vestris:* Ayez repentance, même dans le lit, des péchez que vous commettez avec la seule pensée, ce que pour duëment accomplir à l'imitation du saint Roi pénitent: Je baignerai mon lit de mes larmes; *lacrymis meis stratum meum rigabo.*

Psal. 133. 3.
Psal. 4. 5.
Psal. 6. 7.

6. D'autrefois je me retournerai à mon Dieu mon Sauveur, & je lui dirai: *Ecce non dormitabis...* Non, vous ne dormez ni ne sommeillez point, ô vous qui gardez l'Israël de nos ames. *Dum medium silentium...* Les plus sombres ténébres de la nuit ne peuvent donner aucun obstacle à vos divins effets. A cette heure-là vous naquites de la Vierge sacrée votre Mere: à cette heure-là aussi vous pouvez faire naître vos célestes graces dans nos ames, & nous combler de vos cheres faveurs. Ha! Redempteur charitable, *illumina oculos meos...* éclairez tellement mon pauvre cœur aveuglé des beaux rayons de votre grace, que jamais il ne s'arrête en façon quelconque en la mort du peché: hé ne permettez pas, je vous prie, que mes ennemis invisibles puissent dire, nous avons eû pied sur lui. Enfin après avoir consideré les ténébres & les imperfections de mon ame, je pourrai dire avec le Prophete Isaïe: *Custos quid de nocte...* c'est à-dire, ô surveillant, reste-t-il encore beaucoup

Psal. 120. 3.
Sap. 18. 14.
Psal. 12. 4.
Ch. 21. v. 12.

de la nuit de nos imperfections ; j'entendrai qu'il me
V. 12. répondra : *venit mane*... le matin des bonnes inspirations est venu, pourquoi aimes-tu les ténébres plus que la lumiere?

7. D'autant que les nocturnes frayeurs ont accoûtumé d'empêcher telle dévotion ; si par hazard je m'en sentois saisi, je m'en délivrerai avec la considé-
Psal. 15. 8. ration de mon bon Ange Gardien, disant : *Dominus à dextris est mihi, ne commovear* ; mon Seigneur est à mon côté droit, afin que je ne craigne rien, ce que quelques Docteurs ont expliqué du bon Ange.
Psal. 90. 5. Je me souviendrai encore de ce verset : *Scuto circumdabit te*... l'écu de la foi & d'une ferme confiance me couvrira, c'est pourquoi je ne dois avoir peur de chose quelconque. De plus je me servirai de ces pa-
Psal. 26. 1. roles de David : *Dominus illuminatio mea*.... Le soleil ni ses rayons ne sont pas ma lumiere principale, ni la compagnie ne me sauve pas, mais Dieu seul, lequel m'est aussi propice la nuit que le jour.

L'Oraison mentale.

1. Ayant pris le tems commode pour ce sacré sommeil & repos, avant toute autre chose je tâcherai de rafraîchir ma mémoire de tous les bons désirs, mouvemens, affections, résolutions, projets, sentimens & douceurs qu'autrefois la divine Majesté m'a inspirez, & fait expérimenter en la considération de ses saints Mysteres, de la beauté de la vertu, de la noblesse de son service, & d'une infinité de bien-faits qu'elle m'a très-libéralement départis. J'aurai soin aussi de me ressouvenir de l'obligation que je lui ai, de ce que par sa sainte grace elle a quelquefois débilité mes sens en m'envoyant certaines maladies & infirmitez, lesquelles m'ont

grandement profité : après cela je conforterai & confirmerai le plus qu'il me sera possible ma volonté dans le bien, & dans la résolution de ne jamais offenser mon Créateur.

2. Cela fait, je me reposerai tout bellement en la considération de la vanité des grandeurs, des richesses, des honneurs, des commoditez & des voluptez de ce monde immonde. Je m'arrêterai à voir le peu de durée de toutes ces choses, leur incertitude, leur fin, & l'incompatibilité qu'elles ont avec les vrais & solides contentemens. Ensuite mon cœur les dédaignera, les méprisera, les aura en horreur, & dira : allez ô diaboliques appas, retirez-vous loin de moi, cherchez fortune ailleurs, je ne veux point de vous, puisque les plaisirs que vous me promettez appartiennent aussi-bien aux fous & abominables, qu'aux sages & vertueux.

3. Je me reposerai tout doucement en la considération de la laideur, de l'abjection, & de la déplorable misere qui se trouve au vice & au péché, & aux misérables ames qui en sont obsédées & possédées : puis, je dirai, sans me troubler & inquiéter aucunement : le vice, le péché est chose indigne d'une personne bien née, & qui fait profession de vertu ; jamais il n'apporte contentement qui soit véritablement solide, mais seulement en imagination : mais quelles épines, quels scrupules, quels regrets, quelles amertumes, quelles inquiétudes, & quel supplice ne traîne-t-il pas avec soi : Et même quand tout cela ne seroit pas, ne vous doit-il pas suffire, mon cœur, qu'il est désagréable à Dieu ? O cela doit être plus que suffisant pour vous le faire détester de toutes vos forces.

4. Je sommeillerai suavement en la connoissance de l'excellence de la vertu qui est si belle, si gra-

cieuse, si noble, si généreuse, si attrayante, si puissante. C'est elle qui rend l'homme intérieurement & encore extérieurement beau. Elle le rend incomparablement agréable à son Créateur. Elle lui sied extrêmement bien comme propre qu'elle lui est. Mais quelles consolations, quelles délices, quels honnêtes plaisirs ne lui donne-t-elle pas en tout tems? Ha! c'est la chrétienne vertu qui le sanctifie, qui le change en Ange, qui le fait un petit Dieu, qui lui donne dès ici-bas le Paradis.

5. Je m'arrêterai en l'admiration de la beauté de la raison que Dieu a donnée à l'homme, afin qu'éclairé & enseigné par sa merveilleuse splendeur, il laisse le vice, & aime la vertu. Hé que ne suivons-nous la brillante lumiere de ce divin flambeau, puisque l'usage nous en est donné pour voir où nous devons mettre le pied. Ha! si nous nous laissions conduire par sa lumiere aidée de celle de la grace, rarement choperions-nous, difficilement ferions-nous jamais mal.

6. Je peserai attentivement la rigueur de la divine justice, laquelle sans doute ne pardonnera pas à ceux qui se trouveront avoir abusé des dons de nature & de grace. Tels gens doivent concevoir une très-grande appréhension des divins jugemens, de la mort, du purgatoire, de l'enfer. Je ferai en sorte de m'exciter, & de me réveiller de ma paresse en répétant souvent ces paroles : *En morior...* Voila que tous les jours je m'en vais mourir, de quoi me serviront les choses présentes, & tout ce qui est d'éclatant & de spectacles au monde : il vaut beaucoup mieux que je les méprise courageusement, & que vivant en crainte filiale sous l'observance des Commandemens de mon Dieu, j'attende avec tranquillité d'esprit les biens de la vie future.

7.

7. Je comtemplerai en ce repos la ſageſſe infinie, la toute puiſſance, & l'incompréhenſible bonté de mon Dieu; & particulierement je m'occuperai à voir comment ces beaux attributs reluiſent au ſacré Myſtere de la Vie, Mort & Paſſion de notre Seigneur Jeſus-Chriſt, en la très éminente ſainteté de notre Dame, & aux imitables perfections des fideles ſerviteurs de Dieu. De-là paſſant juſques dans le Ciel empirée, j'admirerai la gloire du Paradis, la félicité perdurable des Eſprits angeliques, & des ames glorieuſes, & combien la très-auguſte Trinité ſe montre puiſſante, ſage & bonne dans les récompenſes éternelles qu'elle donne à cette benite troupe.

8. Je m'endormirai en l'amour de la ſeule & unique bonté de mon Dieu. Je goûterai, ſi je puis, cette immenſe bonté, non en ſes effets, mais en elle-même. Je boirai cette eau de vie, non dans les vaſes des créatures, mais en ſa propre fontaine. Je ſavourerai combien cette adorable Majeſté eſt bonne en elle-même, bonne par elle-même, bonne pour elle-même, bonne pour ſes créatures; & comme elle eſt la bonté même, la toute bonté & la bonté éternelle, intariſſable & incompréhenſible. O Seigneur, il n'y a que vous de bon par eſſence & par nature. Vous ſeul êtes néceſſairement bon. Toutes les créatures qui ſont bonnes, tant par la bonté naturelle, que par la ſurnaturelle, ne le ſont que par la participation de votre aimable bonté.

La ſainte Communion.

1. De ſi loin que je verrai une Egliſe je la ſaluerai par ce verſet de David: *Je vous ſaluë Egliſe ſainte dont Dieu a mieux aimé les portes, que tous les Tabernacles de Jacob.* De-là je paſſerai à la conſideration *Pſal. 86. 1.*

de l'ancien Temple, & compaterai combien est plus auguste la moindre de nos Eglises, que n'étoit le Temple de Salomon, parce que sur nos Autels le vrai Agneau de Dieu est offert en hostie pacifique pour nos péchez. Si je ne puis entrer dans l'Eglise, j'adorerai de loin le très-Saint Sacrement, même par quelque acte extérieur, ôtant mon chapeau, & fléchissant le genoux si l'Eglise est proche, sans me soucier de ce que diront mes compagnons.

2. Je communierai le plus souvent que je pourrai par l'avis de mon Confesseur, au moins ne laisserai je point passer le Dimanche sans manger ce pain sans levain, vrai pain du Ciel; car comment pourroit le Dimanche m'être un jour de Sabbat & de repos, si je suis privé de recevoir l'auteur de mon repos éternel.

3. La veille du jour de la Communion je mettrai hors de mon logis toutes les immondices de mes péchez par une soigneuse Confession, à laquelle j'aporterai toute la diligence requise pour n'être point troublé de scrupules: mais d'autre part j'éviterai l'inutilité des recherches curieuses & empressées.

4. Si je m'éveille la nuit, je donnerai de la joye à mon ame, disant pour la consoler dans les frayeurs nocturnes qui me travaillent : *Mon ame, pourquoi*
Psal. 42. 5. *es-tu triste, & pourquoi me troubles-tu*? Voici ton époux, ta joye, & ton salutaire qui vient, allons au-devant par une sainte allegresse, & amoureuse confiance.

5. Le matin étant venu je méditerai la grandeur de Dieu, & ma bassesse, & d'un cœur humblement joyeux, je chanterai avec la sainte Eglise : *O chose admirable, le pauvre & vil serviteur loge son Seigneur, le reçoit & le mange*. Là-dessus je ferai divers actes de foi & de confiance sur les paroles du

Hymne du S. Sacrement.

ſaint Evangile : *Si quelqu'un mange ce pain il vivra éternellement.* *Joan 6. 51.*

6. Ayant reçû le très-Saint Sacrement je me donnerai tout à celui qui s'eſt donné tout à moi. J'abandonnerai d'affection toutes les choſes du Ciel & de la terre, diſant : *Quid mihi eſt in cœlo* ... Que veux-je au Ciel, que me reſte-t-il ſur la terre à déſirer, puiſque j'ai mon Dieu qui eſt mon tout. Je lui dirai ſimplement, reſpectueuſement, confidemment tout ce que ſon amour me ſuggerera, & me reſoudrai de vivre ſelon la ſainte volonté du Maître qui me nourrit de lui-même. *Pſal. 72. 25.*

7. Quand je me ſentirai ſec & aride à la ſainte Communion, je me ſervirai de l'exemple des pauvres quand ils ont froid ; car n'ayant pas de quoi faire du feu, ils marchent & font de l'exercice pour s'échauffer. Je redoublerai mes prieres, & la lecture de quelque traité du très-Saint Sacrement, que très-humblement, & d'une ferme foi j'adore. Dieu ſoit beni.

La Converſation.

1. Il y a différence entre la rencontre & la converſation. La rencontre ſe fait fortuitement, & par occaſion. La converſation eſt de choix & d'élection. A la rencontre la compagnie n'eſt pas de durée, on ne s'y familiariſe gueres, & on ne s'y engage par trop d'affection ; mais en la converſation on ſe voit ſouvent, on uſe de familiarité, on s'affectionne aux perſonnes choiſies, on les fréquente pour vivre louablement, & s'entretenir cordialement.

2. Je ne mépriſerai jamais, & ne donnerai point à connoître que je mépriſe totalement la rencontre de quelque perſonne que ce ſoit, d'autant que cela donne bruit d'être ſuperbe, hautain, ſévere, arrogant,

ſyndiqueur, ambitieux & contrôleur. Je me garderai ſoigneuſement aux rencontres de faire le compagnon avec perſonne, ni même avec les familiers, s'il s'en rencontroit quelqu'un parmi le reſte de la troupe; car ceux qui conſidereroient cela, l'attribueroient à la légereté. Je ne me donnerai licence de dire ou faire choſe qui ne ſoit bien reglée, parce qu'on pourroit dire que je ſuis un inſolent. Sur tout je ſerai ſoigneux de ne mordre, piquer ou me mocquer d'aucuns, vû que c'eſt une ſimplicité de penſer ſe mocquer ſans haine, de ceux qui n'ont point de ſujet de nous ſuporter. J'honorerai particulierement un chacun; j'obſerverai la modeſtie; je parlerai peu & bon, afin que la compagnie s'en retourne plûtôt avec appetit de notre rencontre qu'avec ennui. Si la rencontre eſt courte, & que quelqu'un ait déja pris la parole, quand je ne dirois autre choſe que la ſalutation avec une contenance ni auſtere ni mélancolique, mais modeſtement & honnêtement libre, ce ne ſeroit que le mieux.

3. Quant à ma converſation elle ſera de peu, de bons & honorables, d'autant qu'il eſt mal-aiſé de réuſſir avec pluſieurs, de n'aprendre à ſe corrompre avec les mauvais, & d'être honoré ſinon des perſonnes honorables. Spécialement j'obſerverai pour le regard de la rencontre & la converſation ce précepte: *ami de tous & familier à peu.* Encore me faudra-t-il par tout exercer le jugement & la prudence, puiſqu'il n'y a regle ſi générale qui n'ait quelquefois ſon exception, ſinon celle-ci fondement de tout autre: *rien contre Dieu.* Donc en converſation je ſerai modeſte ſans auſtérité, libre ſans inſolence, doux ſans affectation, ſouple ſans contradiction, ſi ce n'eſt que la raiſon le demandât; cordial ſans diſſimulation, parce que les hommes ſe plaiſent de connoître ceux avec leſquels ils traitent: toutefois il ſe faut ouvrir plus ou

moins ſelon les perſonnes avec leſquelles on converſe.

4. Puiſque l'on eſt ſouvent contraint de converſer avec perſonnes de différentes qualitez, il faut que je ſçache qu'à certains il ne faut montrer que l'exquis, aux autres que ce qui eſt bon, aux autres que l'indifférent, mais à perſonne ce qui eſt mauvais: aux Supérieurs ou d'âge ou de profeſſion, il ne faut faire paroître que ce qui eſt exquis, aux ſemblables que ce qui eſt bon, aux inférieurs que ce qui eſt indifférent; quant à ce qui eſt mauvais il ne le faut jamais découvrir à perſonne, d'autant qu'il ne peut qu'offenſer les yeux qui le verroient, & rend laid celui dans lequel il ſeroit: & en effet, les grands & ſages n'admirent que l'exquis, les égaux l'attribueroient à affectation, & les inférieurs à trop de gravité. Il y a bien certains mélancoliques qui ſe plaiſent qu'on leur découvre les vices que l'on a, toutefois c'eſt à ceux-là qu'il les faut davantage cacher; car ayant l'impreſſion plus forte ils rumineront & philoſopheront, dictant ſur la moindre imperfection, & puis à quel propos découvrir les imperfections, ne les voit-on pas aſſez, & ne ſe découvrent-elles pas aſſez d'elles-mêmes; il n'eſt donc nullement expédient de les manifeſter mais il eſt bon de les avoüer & confeſſer. Or nonobſtant ce que nous avons dit, on peut, converſant avec les Supérieurs, les égaux & inférieurs, temperer quelquefois l'entretien de ce qui eſt exquis, bon & indifférent, pourvû que le tout ſe faſſe diſcretement. Enfin il ſe faut accommoder à la diverſité des compagnies, ſans préjudicier néanmoins à la vertu.

5. S'il m'arrive de converſer avec des perſonnes inſolentes, libres & mélancoliques, j'uſerai de cette précaution: aux inſolens, je me cacherai tout-à-fait; aux libres, pourvû qu'ils ſoient craignans Dieu, je me

découvrirai tout-à-fait je leur parlerai à cœur ouvert; aux sombres & mélancoliques, je me montrerai seulement, comme on dit en commun proverbe, *de la fenêtre*, c'est-à-dire, qu'en partie je me découvrirai à eux, parce qu'ils sont curieux de voir les cœurs des hommes; & si on fait trop le rencheri, ils entrent incontinent en soûpçon: en partie aussi je me cacherai à eux, parce qu'ils sont sujets, comme nous avons dit, à philosopher, & remarquer de trop près les conditions de ceux qui les fréquentent.

6. Si je converse avec des Supérieurs, c'est alors que je me tiendrai soigneusement sur mes gardes: car il faut être avec eux comme avec le feu, c'est-à-dire, qu'il est bien bon quelquefois de s'en aprocher, mais il ne faut pas aussi que ce soit de trop près: partant je me comporterai en leur présence avec beaucoup de modestie, mêlée néanmoins d'une honnête liberté. Ordinairement les grands Seigneurs se plaisent d'être aimez & respectez: l'amour certainement engendre la liberté, & le respect la modestie. Il n'y a donc point de mal d'être en leur compagnie un peu libre, pourvû qu'on ne s'oublie point du respect, & que le respect soit plus grand que la liberté. Entre les égaux il faut être également libre & respectueux. Avec les inférieurs il faut être plus libre que respectueux, mais avec les Grands & Supérieurs il faut être plus respectueux que libre. Et est signé, FRANÇOIS DE SALES, étudiant aux Loix à Padouë.

EXERCICE POUR LE MATIN.

1. Prosterné à genoux, & profondément humilié devant l'incompréhensible Majesté de Dieu, vous adorerez sa souveraine bonté, laquelle de toute éter-

nité vous nomma par votre nom, & fit dessein de vous sauver, vous destinant entr'autres choses ce jour présent, afin qu'en icelui vous vinssiez à exercer les œuvres de vie & de salut, suivant ce qui est dit par le Prophéte: *Je t'ai aimé d'une charité éternelle, c'est pourquoi je t'ai attiré ayant pitié de toi.* Jerem. 31. 3.

2. Sur cette pensée, vous unirez votre volonté à celle de ce très-bon & miséricordieux Pere céleste par telles ou semblables paroles cordialement prononcées: O très-douce volonté de mon Dieu, qu'à jamais soyez-vous faite! O desseins éternels de la volonté de mon Dieu je vous adore, consacre & dédie ma volonté, pour vouloir à jamais éternellement, ce qu'éternellement vous avez voulu! O que je fasse donc aujourd'hui & toûjours & en toutes choses la volonté de mon Dieu! O mon doux Créateur! Oüi, Pere céleste, car tel fut votre bon plaisir de toute éternité! Ainsi soit-il. O bonté très agréable, soit fait comme vous avez voulu! O volonté éternelle vivez & regnez en toutes mes volontez, & sur toutes mes volontez, maintenant & à jamais.

3. Invoquez ensuite le secours & l'assistance divine avec telles ou semblables exclamations, intérieurement & du fond du cœur: O Dieu soyez à mon aide, que votre main secourable soit sur ce pauvre & foible courage. Voilà, ô Seigneur, ce pauvre & misérable cœur qui a conçû par votre bonté plusieurs saintes affections: mais hélas! Il est trop foible pour effectuer sans votre aide le bien qu'il désire. J'invoque la très sainte Vierge Marie, mon bon Ange, & toute la Cour céleste, que leur faveur me soit maintenant propice s'il vous plaît.

4. Faites-donc ainsi une vive & puissante union amoureuse de votre volonté avec celle de Dieu; & puis parmi toutes les actions de la journée tant spi-

rituelles, que corporelles, faites encore de fréquentes réünions, c'eſt-à-dire, renouvellez & confirmez de nouveau l'union faite le matin, jettant un ſimple regard intérieur ſur la divine bonté, & diſant par maniere d'acquieſcement : Oüi, Seigneur, je le veux ; ou bien ſeulement : oüi, Seigneur : oüi mon Pere : oüi, toûjours oüi. Si vous voulez auſſi, vous pourrez faire le ſigne de la Croix, ou baiſer celle que vous portez, ou quelqu'Image, car tout cela ſignifiera que ſouverainement vous voulez la Providence de Dieu, que vous l'acceptez, que vous l'adorez & aimez de tout votre cœur, & que vous uniſſez inſéparablement votre volonté à cette ſuprême volonté.

5. Mais ces traits de cœur, ces paroles intérieures doivent être prononcées doucement, tranquillement & fermement, mais paiſiblement & par maniere de dire ; elles doivent être diſtilées & fillées tout bellement en la pointe de l'Eſprit, comme on prononce à l'oreille d'un ami une parole qu'on lui veut jetter bien avant dans le cœur ſans que perſonne s'en apperçoive ; car ainſi ces ſacrées paroles filées, coulées & diſtilées par la pointe de notre eſprit, le pénétreront & détremperont plus intimement, qu'elles ne ſeroient ſi elles étoient dites par maniere d'élans, d'oraiſons jaculatoires, & de ſaillies d'eſprit. L'expérience vous le fera connoître, pourvû que vous ſoyez humble & ſimple. Dieu ſoit beni : Ainſi ſoit-il.





LETTRE DE LA VÉNÉRABLE MERE DE CHANTAL,

AU REVEREND PERE D. JEAN de Saint François, de l'Ordre des Feüillans, où elle décrit admirablement l'esprit de son Bienheureux Pere Saint François de Sales.

HELAS ! Mon Révérend Pere, que vous me commandez une chose qui est bien au-dessus de ma capacité ; non certes que Dieu ne m'ait donné une plus grande connoissance de l'interieure de mon Bienheureux Pere que mon indignité ne méritoit ; & sur tout, depuis son décès, Dieu m'en a favorisée. Car l'objet m'étant présent, l'admiration & le contentement, que je recevois m'offusquoient un peu, au moins il me le semble : mais je confesse tout simplement à votre cœur paternel, que je n'ai point de suffisance pour m'en exprimer : néanmoins pour obéïr à votre Révérence, & pour l'amour & le respect que je dois à l'autorité par laquelle vous me commandez, je vais écrire simplement en la présence de Dieu, ce qui me viendra en vûë.

Premiérement, mon très-cher Pere, je vous dirai que j'ai reconnu en mon Bienheureux Pere & Seigneur, un don de très-parfaite foi, laquelle étoit accompagnée de grande clarté, de certitude, de

goût & de ſuavité extrême; il m'en a fait des diſcours admirables, & me dit une fois que Dieu l'avoit gratifié de beaucoup de lumieres & connoiſſance pour l'intelligence des Myſteres de notre ſainte foi, & qu'il penſoit bien poſſéder le ſens & l'intention de l'Egliſe, en ce qu'elle enſeigne à ſes enfans: mais de ceci, ſa vie & ſes œuvres rendent témoignage. Dieu avoit repandu au centre de cette très-ſainte ame, ou, comme il dit en la cime de ſon eſprit, une lumiere, mais ſi claire, qu'il voyoit d'une ſimple vûë les véritez de la foi & leur excellence; ce qui lui cauſoit de grandes ardeurs, des extâſes, & des raviſſemens de volonté, & il ſe ſoumettoit à ces véritez qui lui étoient montrées, par un ſimple acquieſcement & ſentiment de ſa volonté. Il apelloit le lieu où ſe faiſoient ces clartez, le ſanctuaire de Dieu, où rien n'entre que la ſeule ame avec ſon Dieu; c'étoit le lieu de ſes retraites, & ſon plus ordinaire ſéjour: nonobſtant ſes continuelles occupations extérieures, il tenoit ſon eſprit en cette ſolitude intérieure tant qu'il pouvoit. J'ai toûjours vû ce Bienheureux aſpirer & ne reſpirer que le ſeul déſir de vivre ſelon les véritez de la foi, & les maximes de l'Evangile: cela ſe verra ès Mémoires. Il diſoit que la vraye maniere de ſervir Dieu étoit de le ſuivre, & marcher après lui ſur la fine pointe de l'ame, ſans aucun appui de conſolation, de ſentiment ou de lumiere, que celles de la foi nuë & ſimple; c'eſt pourquoi il aimoit les délaiſſemens, les abandonnemens & déſolations intérieures.

Il me dit une fois qu'il ne prenoit point garde s'il étoit en conſolation ou déſolation; & quand Notre-Seigneur lui donnoit de bons ſentimens, il les recevoit en ſimplicité; s'il ne lui en donnoit point, il n'y penſoit pas: mais c'eſt la vérité, que

pour l'ordinaire il avoit de grandes ſuavitez interieures, & l'on voyoit cela fréquemment; auſſi tiroit-il de bonnes penſées de toutes choſes, convertiſſant tout au profit de l'ame. Mais ſur tout il recevoit ces grandes lumieres en ſe préparant pour ſes Sermons, ce qu'il faiſoit ordinairement en ſe promenant, & m'a dit qu'il tiroit l'oraiſon de l'étude, & en ſortoit fort éclairé & affectionné. Il y a pluſieurs années qu'il me dit qu'il n'avoit pas de goûts ſenſibles en l'oraiſon, & que ce que Dieu operoit en lui étoit par des clartez & ſentimens inſenſibles, qu'il répandoit en la partie intellectuelle de ſon ame, & que la partie inférieure n'y avoit aucune part. A l'ordinaire c'étoit des vûes & ſentimens de l'unité très-ſimple, & des émanations divines, auſquelles il ne s'enfonçoit pas, mais les recevoit ſimplement avec une très-profonde révérence & humilité; car ſa méthode étoit de ſe tenir très-humble, très-petit & très-abaiſſé devant ſon Dieu, avec une ſinguliere révérence & confiance, comme un enfant d'amour. Souvent il m'a écrit, que quand je le verrois je lui fiſſe reſſouvenir de me dire ce que Dieu lui avoit donné en la ſainte oraiſon; & comme je lui demandois, il me répondit: *Ce ſont des choſes ſi minces, ſi ſimples & ſi délicates, qu'on ne les peut dire quand elles ſont paſſées, les effets en demeurent ſeulement dans l'ame.*

Pluſieurs années avant ſon décès il ne prenoit preſque plus de tems pour faire l'oraiſon, car les affaires l'accabloient; & un jour je lui demandai s'il l'avoit faite: *Non*, me dit-il, *mais je fais bien ce qui la vaut*; c'eſt qu'il ſe tenoit toûjours dans cette union avec Dieu, & diſoit qu'en cette vie il faut faire l'oraiſon d'œuvre & d'action: mais c'eſt la vérité que ſa vie étoit une continuelle oraiſon. Par

ce qui est dit, il est aisé à croire que ce Bienheureux ne se contentoit pas seulement de joüir de la délicieuse union de son ame avec son Dieu dans l'oraison; non certes, car il aimoit également la volonté de Dieu en tout; & assurément je crois qu'en ses dernieres années il étoit parvenu à une telle pureté qu'il ne désiroit ne vouloir, n'aimer & ne voir plus que Dieu en toutes choses; aussi le voyoit-on absorbé en Dieu, & disoit qu'il n'y avoit plus rien au monde qui lui pût donner du contentement que Dieu, & ainsi il vivoit; non plus lui certes, mais Jesus-Christ vivoit en lui.

Cet amour général de la volonté de Dieu étoit d'autant plus excellent & pur, que cette ame sainte n'étoit pas sujete à changer ni à se tromper, à cause de la très-claire lumiere que Dieu y avoit répandue, par laquelle il voyoit naître les mouvemens de l'amour propre, qu'il retranchoit fidelement afin de s'unir toûjours plus purement à Dieu; aussi m'a-t-il dit que quelquefois au fort de ses plus grandes afflictions, il sentoit une douceur cent fois plus douce qu'à l'ordinaire; car par le moyen de cette union intime, les choses les plus ameres lui étoient renduës savoureuses.

Mais si votre Révérence veut voir clairement l'état de cette très-sainte ame sur ce sujet, qu'elle lise s'il lui plaît, les trois ou quatre derniers chapitres du neuviéme livre de l'Amour divin: il animoit toutes ses actions du seul motif du divin bon-plaisir; & véritablement, comme il est dit en ce livre sacré, il ne demandoit ni au Ciel ni en la terre, que de voir la volonté de Dieu accomplie. Combien de fois a-t-il prononcé d'un sentiment tout extatique
Psal. 72. 25. ces paroles de David: *O Seigneur qu'y a-t-il au Ciel pour moi, & que veux-je en terre, sinon vous?*

Vous êtes ma part & mon héritage éternellement. Aussi ce qui n'étoit pas Dieu ne lui étoit rien, & c'étoit sa maxime. De cette union si parfaite procedoient ces éminentes vertus, que chacun a pû remarquer, cette générale & universelle indifférence qu'on voyoit ordinairement en lui; & certes je ne lis point ces chapitres qui en traitent au neuviéme livre de l'Amour divin, que je ne voye clairement qu'il pratiquoit ce qu'il enseignoit, selon les occasions. Cet enseignement si peu connu, & toutefois si excellent, *ne demandez rien, ne désirez rien, ne refusez rien*, lequel il a pratiqué si fidelement jusqu'à l'extrêmité de sa vie, ne pouvoit partir que d'une ame entiérement indifférente, & morte à soi-même. Son égalité d'esprit étoit incomparable; car qui l'a jamais vû changer de posture en nulle sorte d'actions: si lui ai-je vû recevoir de rudes attaques, mais cela se prouve par les Mémoires; ce n'étoit pas qu'il n'eût de vifs ressentimens, sur tout quand Dieu en étoit offensé, & le prochain opprimé: on le voyoit en ces occasions se taire, & retirer en lui-même avec Dieu, & demeuroit-là en silence, ne laissant toutefois de travailler & promptement pour remedier au mal arrivé; car il étoit le refuge, le secours & l'appui de tous.

La paix de son cœur n'étoit-elle pas divine & tout-à-fait imperturbable: aussi étoit-elle établie dans la parfaite mortification de ses passions, & en la totale soumission de son ame à Dieu. *Qu'est-ce*, me dit-il une fois à Lyon, *qui sçauroit ebranler notre paix; certes quand tout boulverseroit sans dessus dessous, je ne m'en troublerois pas; car que vaut tout le monde ensemble en comparaison de la paix du cœur.*

Cette fermeté procedoit, ce me semble, de son attentive & vive foi; car il regardoit partir tous les

événemens, grands & petits, de l'ordre de cette divine Providence, en laquelle il ſe repoſoit avec plus de tranquillité que jamais ne fit enfant unique dans le ſein de ſa mere. Il nous diſoit auſſi que notre Seigneur lui avoit enſeigné cette leçon dès ſa jeuneſſe: & que s'il fût venu à renaître, il eût plus mépriſé la prudence humaine que jamais, & ſe fût tout-à-fait laiſſé gouverner à la divine Providence: il avoit des lumieres très-grandes ſur ce ſujet, & y portoit fort les ames qu'il conſeilloit & gouvernoit.

Pour les affaires qu'il entreprenoit, & que Dieu lui avoit commiſes, il les a toûjours toutes ménagées & conduites à l'abri de ce ſouverain gouvernement: & jamais il n'étoit plus aſſuré d'une affaire, ni plus content parmi les hazards, que lorſqu'il n'avoit point d'autre appui: quand ſelon la prudence humaine il prévoyoit de l'impoſſibilité pour l'exécution du deſſein que Dieu lui avoit commis, il étoit ſi ferme en ſa confiance, que rien ne l'ébranloit, & & là-deſſus il vivoit ſans ſouci: je le remarquai quand il eut réſolu d'établir notre Congrégation, il diſoit: *Je ne vois point le jour pour cela, mais je m'aſſure que Dieu le fera;* ce qui arriva en beaucoup moins de tems qu'il ne penſoit. A ce propos il me vient en l'eſprit qu'une fois, il y a longues années, il fut attaqué d'une vive paſſion qui le travailloit fort, il m'écrivit. *Je ſuis fort preſſé, & me ſemble que je n'ai nulle force pour réſiſter, & que je ſuccomberois ſi l'occaſion m'étoit préſente: mais plus je me ſens foible, plus ma confiance eſt en Dieu, & m'aſſure qu'en la préſence des objets je ſerois revêtu de force, & des vertus de Dieu, & que je dévorerois mes ennemis comme des agnelets.*

Notre Saint n'étoit pas exempt de ſentimens & émotions des paſſions, & ne vouloit pas qu'on déſirât d'en être affranchi: il n'en faiſoit point d'état que pour les

gourmander, à quoi, disoit-il, il se plaisoit : il disoit aussi qu'elles nous servoient à pratiquer les vertus les plus excellentes, & à les établir plus solidement dans l'ame : mais il est vrai qu'il avoit une autorité si absoluë sur ses passions, qu'elles lui obéïssoient comme des esclaves ; & sur la fin de sa vie il n'en paroissoit quasi plus.

Mon très-cher Pere, c'étoit l'ame la plus hardie, la plus généreuse, & puissante à suporter les charges & travaux, & à poursuivre les entreprises que Dieu lui inspiroit, que l'on ait sçû voir ; jamais il n'en démordoit, & disoit que quand notre Seigneur nous commet une affaire, il ne la falloit point abandonner, mais avoir le courage de vaincre toutes les difficultez.

Certes, mon très-cher Pere, c'étoit une grande force d'esprit, que de persévérer au bien, comme notre Saint a fait : Qui l'a jamais vû se détraquer, ni perdre un seul point de la modestie? Qui a vû sa patience ébranlée, ni son ame altérée contre qui que ce soit ? Aussi avoit il un cœur tout-à-fait innocent ; jamais il ne fit aucun acte de malice ou amertume de cœur, non certes : jamais a-t'on vû un esprit si doux, si humble, si débonnaire, si gracieux & affable qu'étoit le sien? Et avec cela quelle étoit l'excellence & la solidité de sa prudence & sagesse naturelle, & surnaturelle que Dieu avoit répanduë en son esprit, qui étoit le plus clair, le plus net & universel qu'on ait jamais vû.

Notre Seigneur n'avoit rien oublié pour la perfection de cet ouvrage, que sa main puissante & miséricordieuse s'étoit elle même formé ; enfin la divine bonté avoit mis dans cette sainte ame une charité parfaite & comme il dit que la charité entrant dans une ame, y loge avec elle tout le train des vertus, certes elle les avoit placées & rangées dans son cœur avec un ordre admirable ; chacune y tenoit le rang & l'autorité

qui lui apartenoit, l'une n'entreprenoit rien sans l'autre, car il voyoit clairement ce qui convenoit à chacune, & les dégrez de leurs perfections, & toutes produisoient leurs actions selon les occasions qui se présentoient, & à mesure que la charité l'excitoit à cela doucement & sans éclat; car jamais il ne faisoit de mysteres, ni rien qui donnât de l'admiration à ceux qui ne regardent que l'écorce & l'extérieur, point de singularité, point d'action, ni de ces vertus éclatantes qui donnent dans les yeux de ceux qui les regardent, & font admirer le vulgaire.

Il se tenoit dans le train commun, mais d'une maniere si divine & céleste, qu'il me semble que rien n'étoit si admirable en sa vie que cela : quand il prioit, quand il étoit à l'Office, ou qu'il disoit la très-sainte Messe, à laquelle il paroissoit un Ange, pour la grande splendeur qui paroissoit en son visage, vous ne lui voyiez faire aucune simagrée, ni même quasi lever ou fermer les yeux, mais il les tenoit abaissez modestement, sans faire de mouvemens que ceux qui étoient nécessaires ; & cependant on lui voyoit un visage pacifique, doux & grave, & l'on pouvoit juger qu'il étoit dans une profonde tranquillité : quiconque le voyoit & l'observoit en ses actions étoit infailliblement touché, sur tout quand il consacroit, car il prenoit encore une nouvelle splendeur : on l'a remarqué mille fois; aussi avoit-il un amour spécial au très-adorable Sacrement, c'étoit sa vie & sa seule force. O Dieu! quelle ardente & savoureuse dévotion avoit-il quand il le portoit aux Processions, vous l'eussiez vû comme un Cherubin lumineux, il avoit des ardeurs autour de ce divin Sacrement inexplicables; mais il en a été parlé ailleurs, & de sa dévotion incomparable à notre Dame, c'est pourquoi je n'en

parlerai

parlerai pas. O Jesus ! Que l'ordre que Dieu avoit mis dans cette bienheureuse ame étoit admirable ! Tout étoit si rangé, si calme, & la lumiere de Dieu si claire, qu'il voyoit jusqu'aux moindres atômes de ses mouvemens, & il avoit une vûë si pénétrante pour ce qui regardoit la perfection de l'esprit, qu'il discernoit d'entre les choses les plus délicates & épurées ; & jamais cette pure ame ne souffroit volontairement ce qu'elle voyoit de moins parfait, car son amour plein de zéle ne lui eût pas permis ; ce n'est pas qu'il ne commît quelque imperfection, mais c'étoit par pure surprise & infirmité : mais qu'il en eût laissé attacher une seule à son cœur, pour petite qu'elle fût, je ne l'ai pas connu : au contraire, cette ame étoit plus pure que le soleil, & plus blanche que la neige en ses actions, en ses résolutions, en ses desseins & affections. Enfin, ce n'étoit que pureté, qu'humilité, simplicité & unité d'esprit avec son Dieu : aussi étoit-ce chose ravissante de l'oüir parler de Dieu & de la perfection : il avoit des termes si précis & intelligibles, qu'il faisoit comprendre avec une grande facilité les choses plus délicates & relevées de la vie spirituelle.

Il n'avoit pas cette lumiere si pénétrante pour lui seul, chacun a vû & connu que Dieu lui avoit communiqué un don spécial pour la conduite des ames ; & qu'il les gouvernoit avec une dextérité toute céleste ; il pénétroit le fond des cœurs, & voyoit clairement leur état, & par quel mouvement ils agissoient ; & tout le monde sçait sa charité incomparable pour les ames, & que ses délices étoient de travailler autour d'elles, il étoit infatigable en cela ; & ne cessoit jamais qu'il ne leur eût donné la paix, & mis leurs consciences en état de salut.

Quant aux pécheurs qui se vouloient convertir, & qu'il voyoit foibles, qu'est-ce qu'il ne faisoit pas

autour d'eux? Il se faisoit pécheur avec eux, & mêloit tellement son cœur avec celui des pénitens, que jamais aucun ne lui a sçû rien celer.

Or, selon mon jugement, il me semble que le zéle du salut des ames étoit la vertu dominante en notre bienheureux Pere; car en certaine façon vous eussiez quelquefois dit qu'il laissoit le service de Dieu pour préferer celui du prochain. Bon Dieu quelle tendresse, quel suport, quelle douceur, quel travail! Enfin Il s'y est consumé, mais encore faut-il dire ceci qui est remarquable: notre Seigneur avoit ordonné la charité en cette sainte ame: car autant d'ames qu'il aimoit particulierement qui étoient en ce nombre infini, autant de divers dégrez d'amour il avoit pour elles, il les aimoit toutes parfaitement & purement selon leur rang, mais pas une également; il remarquoit en chacune ce qu'il pouvoit connoître de plus estimable, pour leur donner le rang en sa dilection selon son devoir, & selon la mesure de la grace en elles.

Il portoit un respect nompareil à ses prochains, parce qu'il regardoit Dieu en eux, & eux en Dieu. Quant à sa dignité, quel honneur & respect lui portoit-il? Certes son humilité n'empêchoit pas l'exercice de la gravité, majesté & révérence dûë à sa qualité d'Evêque. Mon Dieu, oserois-je dire, je le dis, s'il se peut: il me semble naïvement que mon bienheureux Pere étoit une image vivante en laquelle le Fils de Dieu notre Seigneur étoit peint; car véritablement l'ordre & l'œconomie de cette sainte ame étoit tout-à-fait surnaturelle & divine: je ne suis pas seule en cette pensée, quantité de gens m'ont dit, que quand ils voyoient ce Bienheureux, il leur sembloit voir notre Seigneur en terre:

Je suis, mon Révérend Pere, &c.

LA LETTRE
DU CLERGÉ DE FRANCE
AU PAPE,
ET
LA BULLE DU PAPE
POUR LA CANONISATION
DE
S. FRANÇOIS DE SALES,

l'une & l'autre Latine, & à côté la traduction Françoise.

Par Messire P. D. P. D. D. S.

Ut servatâ unitate spiritûs, in vinculo pacis, commeantibus hinc inde litteris, quod sanctè agebatur perpetuæ proficeret charitati. *S. Leo M. Epist.* 89. *ad Episcopos per Vienn. prov. constitutos.*

Ce commerce de Lettres, écrites dans des veuës saintes, conserve l'unité de l'Esprit, entretient la Paix, perfectionne & perpetuë la Charité. S. Leon le Grand Ep. 89. aux Evêques de la Province de Vienne.

l'Evêque Granier, ne met plus de bornes à la ferveur de son zéle.

XXIX. *Le nouvel Evêque de Genêve prend pour modeles les plus saints Evêques de l'antiquité. Comment il les imite?*

XXX. *Les Hérétiques le font empoisonner : il est préservé par miracle des effets du poison.*

XXXI. *Il prêche à Dijon, à Paris, à Grenoble, où il fait de glorieuses conquêtes pour la Religion Catholique.*

XXXII. *Son désintéressement : ce qu'il répondit à la Duchesse de Longueville qui lui presentoit une bourse pleine de piéces d'or.*

XXXIII. *Il n'a jamais voulu rien recevoir de la pension attachée à sa dignité de Grand-Aumonier de la Duchesse de Savoye. Ce qu'il fit d'un diamant de prix qu'elle l'obligea d'accepter.*

XXXIV. *La fermeté de sa foi.*

XXXV. *Comment il traverse la Ville de Genêve pour se rendre au pays de Gex, où le service de la Religion l'appelloit.*

XXXVI. *Sur une calomnie, on confisque par Arrêt son temporel.*

XXXVII. *Comment il reçoit cette injure, & ce qu'il dit à ce sujet. Il est rétabli par le Senat qui lui fait faire des excuses.*

XXXVIII. *Il refuse la dignité de Coadjuteur de l'Evêché de Paris.*

XXXIX. *L'Eglise, d'un consentement unanime, défére à François les honneurs qui ne sont dûs qu'aux Saints, en considération de ses éminentes vertus, dont sa Foi est le solide fondement.*

XL. *Son amour pour les pauvres ; il en portoit toûjours la liste sur lui. Sa frugalité & sa modestie étoient pour eux d'une grande ressource.*

XLI. *Dans leur extrême besoin, il partage avec eux son nécessaire; il engage pour les soulager jusqu'à son argenterie d'Eglise, & son Anneau Pastoral.*

XLII. *Il dote de pauvres filles, pour assurer leur chasteté. Il exerce l'hospitalité. Ses secours sont abondans & ménagez à propos.*

XLIII. *Dans un tems de famine, il pourvoit à la nourriture des familles & des particuliers. L'industrie de sa charité envers un pauvre sourd & muet. Il a converti jusqu'à soixante-dix milles hérétiques.*

XLIV. *Eloge des Livres qu'il a composez.*

XLV. *Il a institué différentes Congrégations, sur tout l'Ordre célebre des Religieuses de la Visitation de Sainte Marie.*

XLVI. *L'amour de François pour ses cheres oüailles.*

XLVII. *Les circonstances de sa mort.*

XLVIII. XLIX. L. LI. LII. LIII. LIV. & LV. *Différens Miracles que Dieu a opérez par l'intercession de son Serviteur, & qui sont autant de preuves éclatantes de la gloire dont il joüit dans le Ciel.*

LVI. *Prieres adressées au Pape de la part des Rois & Reines, Princes & Princesses: de la part du Clergé & des Seigneurs de France, & de tout l'Ordre de la Visitation, pour la Canonisation de François de Sales.*

Depuis l'article LVII *jusqu'au* LXIV. *qui est le dernier, excepté le* LIX. *qui contient le Décret de Canonisation, tous les autres sont pour expliquer les formalitez, Prieres, Indulgences, clauses & cerémonies, tant celles qui ont précédé, que celles qui ont accompagné ou suivi ce Décret.*

Fin du Sommaire de la Bulle de Canonisation.



TOTIUS CLERI GALLICANI, Lutetiæ congregati, ad Sanctissimum D. D. nostrum URBANUM VIII. Pontificem Maximum.

*EPISTOLA,**

De Reverendo in Christo Patre FRANCISCO DE SALES, Genevensi Episcopo, inter Beatos collocando.

SANCTISSIME PATER, post oscula pedum Beatorum.

I. CUM *superioribus annis, B. P. felicis recordationis Reverendissimus* FRANCISCUS DE SALES, *Genevensis Episcopus, eam apud nos vitam traduxerit, quæ, mirabili virtutum omnium concentu, ad imitationem non paucos, ad Fidem quàm plurimos, ad admirationem omnes pertraheret; tandem gravissimis laboribus exhaustis, è sudore ad quietem, è curriculo ad gloriam, ut opinamur, transvolavit.*

* Cette Lettre a été collationnée éxactement sur l'original, qui se trouve dans les Archives du Clergé.

LETTRE

DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE du Clergé de France, à notre Saint Pere le Pape URBAIN VIII. pour la Béatification de Révérend Pere en Dieu FRANÇOIS DE SALES, *Evêque de Genêve.*

TRÈS-SAINT PERE, après avoir baisé les pieds de VOTRE SAINTETÉ,

I. NOUS avons l'honneur de lui représenter, qu'il a plû à Dieu d'appeller à lui, il y a quelques années, le très-Révérend FRANÇOIS DE SALES, d'heureuse mémoire, Evêque de Genêve. Comme il vivoit parmi nous, nous avons été témoins de la vie sainte & exemplaire qu'il a menée. Toutes les vertus brilloient en sa personne, avec une harmonie si parfaite, qu'on ne pouvoit le considerer, sans être ravi d'admiration. Il a fait de grands biens parmi les Fidéles, en ayant engagé plusieurs à se rendre les imitateurs de ses vertus; il n'a pas eu de moins glorieux succès auprès des Hérétiques, puisqu'il en a converti à la Foi Catholique un très-grand nombre. Enfin, consumé par son zéle, épuisé de travaux, ce généreux athléte a quitté cette terre de miséres, ce lieu de combats; & nous

II. *Magnum quidem ſui deſiderium Gallorum omnium animis, majorem tamen ſanctitatis opinionem reliquit; ita ut, quem præſentem coluerunt, abſentem etiam taciti venerentur, Speramus, quot quot Eccleſiaſtici Ordinis præſentes adſumus, Sanctitati veſtræ non ingratum fore, ſi, quæ publica cunctorum vota deſiderant, ea nos conjunctis precibus efflagitemus.*

III. *Qui cum te unum in terris eſſe ſciamus, qui templa Divis dare potes, fac, ut cujus anteà, dum in vivis foret, recreati ſumus auxilio, ejuſdem cum in humanis eſſe deſiit, ſuffragio ſublevemur.*

IV. *Neque ſanè verendum nobis fuit, nè, aut in te precibus temerarii, aut in illum cultu præcipites videremur, cum tanti viri celebritatem expoſcimus, caritatis in Fratrem officium, cujus ſingularem pietatem, moderationem animi incredibilem, inuſitatam ſanctitatem, quæ non magis ad ſui quàm ad divinum amorem intuentium animos converteret, præſentes viderimus; exiſtimationi publicæ conſentaneum, apud ſanctitatem veſtram, de illius pietate teſtimonium denegare, ſacrilegium; diutiùs diſferre, parùm pium extitiſſet,*

avons la confiance de croire que ç'a été pour aller au Ciel, joüir du repos, & y recevoir, de la main du juste Juge, la couronne de gloire.

II. Si la France, en le perdant, a témoigné, par ses regrets, combien il lui étoit cher; elle fait bien voir, par la persuasion où elle est qu'il regne avec les Saints, combien plus il lui étoit respectable. Tous les François désirent sa Béatification: & si pour l'obtenir, tous tant que nous sommes ici de personnes de l'Ordre Ecclesiastique, nous unissons aux vœux publics nos plus vives instances; nous croïons ne rien faire en cela qui puisse déplaire à V. S.

III. Nous sçavons, Très-Saint Pere, que vous êtes le seul sur la terre, qui puissiez permettre d'élever des Temples en mémoire des personnes mortes en odeur de sainteté: Permettez-nous de le faire pour l'Evêque de Genêve: afin que, présentement qu'il est auprès de Dieu, nous trouvions, dans sa puissante intercession, dequoi nous consoler de la perte que nous avons faite de tant de charitables secours que nous recevions de lui, tandis que nous avions le bonheur de le posséder.

IV. Si nous demandons à V. S. qu'elle veüille bien proposer à la vénération du monde Chrétien les mérites de ce grand homme; peut-on dire qu'il y ait de la témérité dans notre demande, ou de la précipitation dans notre culte? C'est un de nos Fréres, & une grande partie de sa vie s'est passée sous nos yeux. Nous l'avons vû exceller en piété, en modestie, en douceur, en sainteté: les Peuples révérent en lui ces qualitez éminentes, qui lui gagnoient les cœurs, ou plûtôt qui les gagnoient à Jesus-Christ: en rendre un témoignage sincére à V. S. n'est-ce pas un devoir que la charité nous impose? Pourrions-nous refuser

V. *Vixit enim apud nos, & ita vixit; ut, in Episcopali dignitate, parem humilitatem; in eruditione non vulgari, comitatem non mediocrem; in eloquentia sublimi, modestiam admirabilem præ se ferret; ita ut plurimi, solâ ejus contemplatione, ad virtutum imitationem provocarentur; sermonibus incenderentur.*

VI. *Quoties enim ad dicendum prodibat (prodiit autem sæpe & multis in locis, sæpiùs verò Parisiis) tantus fiebat ad audiendum hominum concursus, ut eos amplissima templa non caperent: tanta postquam audierant perturbatio, ut plerique palam effusis lachrymis motum animi significarent, & præteritæ vitæ desidiam aut impuritatem protinùs ejurarent.*

VII. *Quare eò pervasit tanti viri fama, ut plerique, qui ejus vel colloquio, vel solo interdum aspectu fruerentur, è longinquis nationibus ad eum avidissimè confluerent, cumque gravissimis laboribus semper cruciaretur, ut qui corpori dura omnia imperaret, mollia omnia denegaret; tametsi sæpe deficeret, numquam tamen desinebat; neque quidquam illi gratius contingere poterat, quàm si perpetua bene merendi seges omne sibi otium præriperet.*

de nous y ſoumettre ſans ſacrilege ? Ou en differer l'accompliſſement ſans une eſpece d'impiété?

V. Oui, nous l'avons vû, ce digne Paſteur des ames, auſſi petit à ſes propres yeux par ſon humilité, qu'il étoit grand aux yeux des hommes par ſa dignité : Nous l'avons vû allier en ſa perſonne, avec un rare ſçavoir, une politeſſe charmante ; avec une éloquence ſublime, une modeſtie admirable : ſouvent il ne falloit que le voir, pour être porté à la vertu ; ſouvent il ne falloit que l'entendre, pour être embrazé du divin amour.

VI. Toutes les fois qu'il montoit en chaire, pour annoncer la parole de Dieu (ce qu'il a fait très-ſouvent & en pluſieurs endroits, ſur tout à Paris ;) il y avoit un concours d'auditeurs ſi prodigieux, que les plus grandes Egliſes ne pouvoient les contenir ; & ils étoient, pour la plûpart, ſi touchez, qu'on les voyoit, au ſortir du Sermon, fondants en larmes, renoncer aux déſordres, ou à la tiédeur de leur vie paſſée, par des converſions également promptes & ſincéres.

VII. Auſſi étoit-il par tout en ſi haute réputation, qu'on venoit, avec empreſſement, des pays les plus éloignez pour l'entendre, & quelquefois même ſeulement pour le voir. Surchargé de travaux pour le ſalut des ames, bien loin de flatter ſon corps, ou d'uſer de quelques ménagemens avec lui, il le traita toûjours durement. Il le voyoit ſouvent ſuccomber ſous le poids des fatigues, ſans interrompre pour cela ſes pieux exercices ; & jamais il n'étoit plus joyeux ni plus content, que quand la multitude de ſes ſaintes occupations, ne lui laiſſant pas un ſeul moment de repos, lui fourniſſoit ſans ceſſe les occaſions d'être utile au prochain, & de faire une ample moiſſon de mérites.

VIII. *Tandem Lugduni apud nos diem suum obiit, tanto urbis mœrore, tanto totius regni luctu; ut, cum brevissimo tempore tam gravis jacturæ rumor universam Galliam pervasisset, nemo sanè fuerit, qui vel levi pietatis amore teneretur, qui non ad hujus, tanquam ad parentis, mortem ingemuerit: non quod ejus, quem omnes beatum putarent, felicitati invideret; sed quod sibi toties probatum auxilium ereptum esse sentiret, cujus implorare suffragium nondum ex oraculi tui sententiâ liceret.*

IX. *Hoc jam quidem omnes ardentissimis votis exoptant; sed præsertim Parisienses, cujus è suggestu toties pietatem simul & eloquentiam viderunt: Hoc Lugdunenses, apud quos Præsulis cor, adhuc vegetum, & nativo colore purpureum, nullo languore marcet, nullâ tabe diffluit, nullâ rugâ senescit: sed quam in pectore servavit puritatem, eandem in urna tuetur integritatem.*

X. *Dabis itaque, Sanctissime Pater, dabis totius hujusce nostri cœtûs precibus, dabis totius populi supplicibus votis, si (quæ tua Cœli jurisdictio est) Beatum eum quàm primùm ha-*

VIII. Enfin ayant terminé sa course en France, dans la ville de Lyon, & le bruit d'une si grande perte s'étant bien-tôt répandu dans tout le Royaume, elle y causa des regrets si vifs & si universels, qu'il n'y eût personne, pour peu qu'il eût le cœur sensible à la pieté, qui ne gémît, comme s'il eût perdu son propre pere. Non que l'on s'affligeât du bonheur de l'homme de Dieu; car on le regardoit comme un Saint; mais parce qu'on se voyoit privé de celui, dont on avoit éprouvé en tant d'occasions la charité compatissante & secourable, & qu'on ne pouvoit implorer son intercession auprès de Dieu, pour n'en avoir pas encore obtenu la permission de l'oracle du Saint Siege.

IX. C'est cette permission, Très-Saint Pere, que tous les Peuples demandent avec ardeur, ceux sur tout de la ville de Paris, qui ont si souvent eu le bonheur d'entendre prêcher François de Sales dans les differentes Eglises de cette grande Ville, d'admirer son éloquence, & de ressentir l'onction de ses discours; & ceux de la ville de Lyon, qui ont reçû avec ses derniers soupirs, les premieres & plus vives atteintes de la douleur, causée par son trépas; & chez qui se conserve son cœur, aussi frais, aussi vermeil, que s'il étoit encore vivant, sans qu'on puisse y remarquer ni tache, ni ride, ni la moindre flétrissure. Dépôt précieux! symbole vénérable de la pureté de l'ame, & de l'intégrité des mœurs de ce grand homme!

X. Accordez donc, Très-Saint Pere, accordez aux prieres de notre Assemblée, & aux vœux unanimes de tous les Peuples, l'effet de nos demandes; & puisque votre Jurisdiction s'étend jusqu'au Ciel, ne tardez pas à déclarer la Béatification de notre très-cher & très-respectable Confrére; afin que ce

beri jubeas : ut, quod opinione jam omnes præsumunt, certâ post-modùm fide teneant. DATUM *Lutetiæ, in Cleri generalibus Comitiis, anno 1625. die Martis 19. Augusti.*

Obsequentissimi ac devotissimi filii vestri, S. R. E. Cardinales, Antistites, & Ecclesiastici viri, in Cleri generalibus Comitiis congregati.

De Mandato Illustrissimorum ac Reverendissimorum Cardinalium, Archi-Episcoporum, Episcoporum, totiusque Cœtus Ecclesiastici, in Comitiis generalibus Cleri Galliæ congregati,

LEONORIUS D'ESTAMPES,
Episcopus Carnotensis.

Le Clergé a réïteré la demande de la Canonisation de S. François de Sales par différentes Lettres rapportées comme la précédente dans les Procès verbaux de ses Assemblées générales.

Au Pape Innocent X. le 11. Août 1650.

Au Pape Alexandre VII. le 12. Janvier 1656.

Au même le 2. Septembre 1660.

Au même le 15. Juin 1661.

qui n'a été jusqu'ici l'objet que d'une opinion humaine, mais universelle, & qui paroît bien fondée, acquiére, par votre Decret, le degré de certitude nécessaire, pour authoriser notre culte & pour affermir notre confiance. DONNÉ à Paris, dans notre Assemblée générale, le Mardy 19. du mois d'Août, l'an 1625.

Vos très-humbles & très-dévouez Fils, les Cardinaux de la sainte Eglise Romaine, les Archevêques, Evêques & Ecclesiastiques, qui composons l'Assemblée générale du Clergé de France.

Et plus bas est écrit:

Par l'ordre des Illustrissimes & Révérendissimes Cardinaux, Archevêques, Evêques & généralement de tous les Ecclésiastiques, qui composent l'Assemblée générale du Clergé de France,

LEONOR D'ESTAMPES, Evêque de Chartres.

Le Bref de la Béatification de S. François de Sales adressé le 28. Decembre 1661. par Alexandre VII aux Religieuses de la Visitation d'Annessy, est rapporté dans le Bullaire des Papes.

Le 2. Octobre 1662. Alexandre VII. fit lui-même l'ouverture du Consistoire, où les Cardinaux, les Patriarches, les Archevêques & les Evêques pour lors à Rome, donnerent leurs suffrages pour la Canonisation de S. François de Sales. Ces suffrages sont rapportez dans sa Vie par M. Henry de Maupas Evêque du Puy.

Le 23. Fevrier 1665. Alexandre VII assembla un Consistoire, où il indiqua le 19. Avril pour célébrer la Canonisation, qui fût faite avec beaucoup d'appareil & de pieté, M. de Maupas en rapporte toutes les Cérémonies.

BULLA,

SEU LITTERÆ DECRETALES CANONISATIONIS S. FRANCISCI DE SALES, EPISCOPI GENEVENSIS.

ALEXANDER VII. Episcopus, servus servorum Dei.

Ad perpetuam rei memoriam.

ECCLESIA CATHOLICA, *& si compluribus munita præsidiis, firmata propugnaculis & armata militibus, inferorum insultantium portas non reformidat; eo tamen, post Christi merita, sustentatur auxilio, quod Servorum Dei sanctitas assiduè subministrat. Nam cum hoc veluti ingenitum mortalibus sit, ut exempla magis, quàm documenta sequantur; mirum est quantum alterum ex his in Ecclesia Domini proficiat. Idcirco* Christus Jesus *verus Dei, verusque hominis Filius, unum atque alterum pro duplicis suæ naturæ hypostasi ineffabiliter adimplevit. Hinc illius verba, si quando doctrinam loqueretur:* Doctrina mea non est mea, sed ejus qui misit

BULLE OU DECRET DE LA CANONISATION DE S. FRANÇOIS DE SALES, ÊVÊQUE DE GENEVE.

ALEXANDRE VII. Evêque, Serviteur des Serviteurs de Dieu.

Que ceci serve de Monument perpétuel.

SI c'est une vérité constante, que l'Eglise Catholique, comme une Ville forte, bien garnie de troupes & de provisions, ne craint point les insultes des légions infernales : il n'est pas moins certain, qu'après les mérites du Redempteur, elle n'a pas de secours plus puissant, que celui qu'elle tire de la sainteté des Serviteurs de Dieu. L'exemple de leurs vertus produit sans cesse dans l'Eglise de merveilleux fruits de salut, l'homme étant naturellement plus docile à la voix de l'exemple, qu'à celle du précepte. Aussi JESUS-CHRIST, vrai Dieu & vrai homme, dans les jours de sa vie mortelle, employoit-il alternativement & d'une maniere ineffable, tantôt l'un & tantôt l'autre de ces deux moyens, selon les deux différentes natures de son unique & divine personne. Avoit-il quelque dogme à propo- Exorde.

me Patris, *& hæc alia, si quando agenda proponeret:* Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum feci vobis, ita & vos faciatis. *Quæ cum ita se habeant, Antecessores nostri, Spiritu sancto instructi, laudabilem in Ecclesia morem induxere, nempe in excelso loco sanctitatem constituendi; ut veluti lumen, illius lucis vicarium, quæ de se dixit:* Ego sum lux mundi, *&*, qui sequitur me, non ambulat in tenebris. *Non sub modio absconditum, sed in candelabro elatum, luceat coram hominibus, eosdemque à veneratione ad imitationem, viâ stratâ, ad cælestis & triumphantis Hierosolymæ numquam interituras delicias dirigat, inferatque. Et sanè viros de Christiana Republica, morum sanctimoniâ & fidei prædicatione, bene meritos, debitis, hoc est, divinis honoribus non prosequi, quidquid sibi velit impietas, indecorum ac justitiæ absonum haberetur.*



NOS igitur, his de causis, veterem Romanorum Pontificum consuetudinem secuti, post

fer ! *Ma doctrine*, disoit-il, *n'est pas la mienne ; mais celle de mon Pere qui m'a envoyé* : & s'il vouloit prescrire quelque chose à pratiquer ; *Je vous ai donné l'exemple*, disoit-il, *afin que vous agissiez de la même maniere que j'ai fait pour vous*. Et c'est en ce sens qu'il faut entendre ce qu'il dit de lui-même en un autre endroit de l'Evangile ; *Je suis la lumiere du monde, & celui qui me suit ne marche point dans les tenebres*. Or, la sainteté des hommes étant une précieuse émanation, & une vive image de cette lumiere essentielle & divine ; seroit-il convenable de la laisser cachée sous le boisseau ? N'est-il pas bien plus à propos de la placer sur le chandelier, d'où elle puisse éclairer les hommes, & en s'attirant leur vénération, les porter à l'imitation, & les conduire sûrement, comme par un chemin déja frayé, jusqu'à la Jerusalem triomphante, pour les y faire joüir éternellement de la souveraine félicité. C'est pourquoi nos prédécesseurs, excitez par le mouvement du Saint Esprit, ont introduit dans l'Eglise la pieuse & louable coutume d'y placer les Saints dans un lieu éminent. Quoi donc ? après que ces grands Hommes, par la bonne odeur de leurs vertus & par la prédication de l'Evangile, ont édifié l'Eglise, & lui ont rendu des services importants, on ne leur rendroit point, après leur mort, les honneurs qui leur sont dûs ; on leur refuseroit ce culte religieux, que Dieu lui-même veut que l'on rende à la sainteté reconnuë : Non, quoiqu'en puisse dire l'impieté, jamais un tel procedé ne pourroit s'accorder ni avec les regles de la bienséance, ni avec celles de la justice.

A CES CAUSES, & pour nous conformer à l'ancienne coutume des Pontifes de Rome, après avoir invoqué le saint Nom de Dieu, & en avoir

fusas ad Deum preces, auditasque Venerabilium Fratrum nostrorum sententias, inter nomina Catholicæ Ecclesiæ veneranda, FRANCISCUM DE SALES, Episcopum Genevensem, doctrinâ celebrem, sanctitate admirabilem, ætatique huic nostræ contra hereses medicamen præsidiumque referre, numine inspirante, decrevimus.

I. NATUS est Franciscus duodecimo Kalendas Septembris, anno reparatæ salutis sexagesimo-septimo supra millesimum ac quingentesimum, ablutusque sacro Baptismatis fonte, oppido Salesiano, Ducatûs Sabaudiæ, Genevensis Diœcesis. Suæ domûs, hæreditaria ab ipsis incunabulis nobilitate conspicuam pietatem hausit; infantiamque, non more solito inter crepundia, sed, agente pietatis spiritu inter altariola, quæ sibi ipse adornaverat, suæ præludens sanctitati angelicæ, exegit; tantùmque charitatis erga pauperes concepit, ut, nisi aliquid illis erogaret, in lachrymas se effunderet.

II. Ab infantia, ad pueritiam, per pietatis simul ac sapientiæ gradus evasit. Orationi vacabat inter studia litterarum; non fora, sed templa solitus invisere, & effugiens commercia improbitatis, non nisi semina probitatis vel excipiebat, vel serebat.

conferé avec nos Vénérables Fréres, nous avons par l'inspiration divine formé le présent Décret, par lequel nous avons mis au nombre des personnes que l'Eglise Catholique révére, FRANÇOIS DE SALES, Evêque de Genêve, célébre par sa doctrine, admirable par sa sainteté, qui de nos jours a été l'un des plus fermes appuis de la Religion, & comme un antidote salutaire contre le poison des nouvelles hérésies.

I. FRANÇOIS naquît le 21. du mois d'Août, l'an de grace 1567. au Château de Sales, dans le Duché de Savoye, au Diocèse de Genêve, & fut régénéré au même lieu sur les saints Fonts de Batême. Il suçat, avec le lait, une pieté; qui n'est pas moins illustre en sa maison, que la noblesse du sang. Durant son enfance, on ne vit dans ses mœurs rien d'enfant: mais comme s'il eût voulu dès-lors se préparer, &, pour ainsi dire, préluder aux exercices de la plus haute sainteté, ausquels il devoit se consacrer dans la suite, il mettoit tout son plaisir à dresser de petits autels, à les orner, à nourrir sa pieté, en représentant dans le secret de la maison paternelle, le culte public que l'Eglise rend à Dieu. Sa charité le rendoit si sensible à la misére des pauvres, que s'il n'avoit pas de quoi les soulager, il fondoit en larmes.

II. A mesure qu'il croissoit en âge, on voyoit croître en lui la pieté & la sagesse. L'ardeur qu'il fit paroître pour les sciences, ne ralentit point en lui la ferveur de la dévotion. S'il sortoit de la maison, ce n'étoit point pour perdre le temps en promenades ou en visites inutiles; mais c'étoit ordinairement pour aller répandre son ame devant le Seigneur au pied des Autels. Au surplus, dans le commerce nécessaire de la vie civile, il étoit d'une

III. *Inde sacro Chrismate roboratus, ad altiora, tùm virtutis, tùm doctrinæ ornamenta complectenda se contulit, ut opportunius atque utilius divinæ gratiæ instrumentum fieret. Sortitus enim animam bonam, eamdem optimam reddidit accuratiore studio tùm litterarum, tùm morum.*

IV. *Humanioribus litteris in Collegio Anneſſienſi perceptis, Philosophiæ Theologiæque arcana in Academia Parisiensi didicit, non sine ingenti virtutum ac sanctimoniæ profectu: Nam simul frequentabat sodalitatem, Dei-Paræ addictam, in Gymnasio Societatis* Jesu; *ibique, non solùm, octavo quoque die, sacrâ Mensâ animum reficiebat, sed omnia pietatis exercitamenta exhibebat, præsertim ea quæ ad cultum ejusdem Dei-Paræ pertinebant: adeo ut, ante ejus simulacrum, quod in Æde sanctæ Mariæ Græcorum colitur, supplex, votum perenne virginitatis nuncupaverit.*

V. *Hoc voto, veluti pharmaco salutari roboratus, ad Jurisprudentiam capessendam accessit*

vigilance, d'une exactitude extrême à fuir toute compagnie dangereuse ou suspécte, & à ne fréquenter que des personnes de qui il pût recevoir, ou à qui il pût communiquer quelque étincelle du divin amour.

III. Etant revêtu, dans le Sacrement de Confirmation de la force d'en haut, il comprit, que, pour se rendre un instrument plus utile entre les mains du Seigneur, plus propre aux divines opérations de la grace, il devoit faire une plus ample provision de pieté & de doctrine. Il avoit reçû du Ciel une ame bonne, il la rendit meilleure en s'appliquant de plus en plus à cultiver son esprit, par l'étude des belles Lettres; & à sanctifier son cœur, par la pratique des vertus.

IV. Après ses études d'humanité, qu'il fit dans le College d'Anneſſy, il étudia la Philosophie & la Théologie dans l'Université de Paris. S'il pénétra bien avant dans les secrets de ces deux sciences, il ne fit pas de moindres progrès dans les voyes de la sainteté. Car il fréquentoit en même-tems la Congrégation établie à l'honneur de la Mere de Dieu, dans le College des Peres Jésuites; & là, non-seulement il recevoit tous les huit jours la sainte Eucharistie, pour la nourriture spirituelle de son ame; mais encore il remplissoit exactement tous les devoirs de la pieté, sur tout en ce qui concerne le culte de Marie: Il porta même sa ferveur jusques-là, qu'étant un jour dans l'Eglise de saint Etienne des Grecs, prosterné devant une Image de la sainte Vierge, qui est encore aujourd'hui en grande vénération dans la même Eglise, il y fit vœu de virginité perpetuelle.

V. Il ne fut pas long-tems sans recueillir les fruits salutaires d'une action si généreuse, ni sans éprouver

Patavium ; ubi non unam ſenſit voti opem, eluſis artibus nonnullorum condiſcipulorum, qui, per impudentiam, illi obtulerant impudicarum mulierum illecebras, quas, & ſaliva in illarum faciem conjecta, & mente conſtanter repugnante, dejecit.

VI. *Abſoluto ſtudiorum curriculo, Romam ſe contulit, ut antiquæ ibi vigentis pietatis veſtigia recognoſceret, atque novis moribus exprimeret ; & nactus par ſuæ Religioni ac Fidei theatrum, traxit è cœlo incredibilem ſpiritum, ad perficiendam omni ex parte molem ſanctitatis, ab infantia inchoatam, & in juventutis æſtu, non modo conſervatam, ſed auctam.*

VII. *Igitur ſui & mundi victor, in patriam remigravit, ut fructus legeret litterarii laboris. Nec ſpem ſefellit aut ſuam aut civium. Certè*

ce que peut une ame fidelle dans les tentations les plus délicates, ſous la protection de la Reine des Vierges. De Paris, il ſe rendit à Padouë, pour y étudier en Droit. Dans cette derniere Ville, de jeunes débauchez, qui étoient ſes compagnons d'étude, voyants que tous les artifices, qu'ils avoient employez juſques-là, pour enlever à ce chaſte jeune homme le beau lys de la pureté, n'avoient pû rien gagner ſur lui, en vinrent juſqu'à cet excès d'impudence, que de lui amener des femmes proſtituées. Celles-ci, pour le faire conſentir à leurs deſirs infâmes, mettent en œuvre les amorces de la volupté les plus ſéduiſantes : mais François, armé de ſon vœu, & animé d'une ferme confiance dans le ſecours de ſa puiſſante Protectrice, oppoſe à ces furies infernalles une réſiſtance invincible ; & les oblige enfin, en leur crachant au viſage, à ſe retirer toutes confuſes.

VI. Le cours de ſes études étant fini, il vint à Rome, pour y reconnoître les veſtiges ſubſiſtans de la pieté primitive, dont il vouloit faire déſormais la regle de ſa conduite. C'eſt-là que ſa Foi & ſa Religion trouverent un théatre digne d'elles. C'eſt-là que la grace du S. Eſprit ſe répandit ſur lui avec abondance, pour l'aider à mettre la derniere main à ce prodigieux édifice de ſainteté, commencé dès ſon enfance, & qui bien loin de dépérir durant ſa jeuneſſe, non-ſeulement s'étoit conſervé ; mais même s'étoit augmenté conſidérablement, dans ce tems critique, où le bouillonnement du ſang & l'ardeur des paſſions, expoſent l'homme à de ſi funeſtes orages.

VII. Ainſi François, vainqueur du monde & de lui-même, retourne en ſa Patrie, pour y faire uſage des connoiſſances qu'il avoit acquiſes dans ſes études. Ses eſperances ne furent point vaines, & ſes

Granerius, id temporis, Episcopus Genevensis, eo conspecto, illic præsensit messem, quam ejus adventus afferebat; exclamavitque divinans, non sine gaudio, habere se jam successorem suum.

VIII. *Statim ei patuit liber campus amplissimusque ad animas excolendas, quò sponte ferebatur: quamvis enim, ut parenti obsequeretur, Advocatorum supremorum partes susceperat; mox ubi sensit se ad nuptias, per votum abdicatas, vocari, abjecit Senatoriam togam; & Sacerdotio, per omnes sacri Ordinis gradus, initiatus, majoris Ecclesiæ Annesii Præpositus renuntiatus est, illud semper in ore & mente repetens:* Quidquid pro æternitate non est, vanitas est: *omne studium convertit ad æternitatem ubique ferendam, institutâ societate sanctissimæ Crucis de Pœnitentibus, adductis ad Ecclesiæ gremium magni nominis hæreticis.*

IX. *Et præterea, sumpto divini Verbi gladio, quo armatus ac potens, Episcopo jubente, adorsus est hæresim Calvinianam in Caballicensibus, aliisque finitimis populis grassantem. Incredibile dictu est, quo animi ardore, quâ pectoris constantiâ, quâ mentis alacritate quam firmâ*

compatriotes ne furent point trompez, dans la haute idée, qu'ils avoient conçûe de lui. Granier, qui pour lors étoit Evêque de Genêve, ne l'eut pas plutôt vû, que, par un joyeux pressentiment de l'abondante récolte, que son arrivée promettoit à l'Eglise, & comme par un esprit prophétique, il s'écria: *J'ai présentement un Successeur.*

VIII. François reconnut aussi que la Providence divine lui ouvroit-là un vaste champ pour y exercer le zéle, qui le pressoit de travailler au salut des ames: car quoique d'abord, pour obéïr à son pere, il eut pris le parti de la Magistrature, & la charge d'Avocat Général; voyant, bientôt après, que cette premiere démarche tendoit au mariage, auquel il avoit renoncé par son vœu, il quitta la robe de Sénateur, pour prendre celle d'Ecclesiastique; & pour rendre son nouvel engagement irrévocable, il reçut successivement les Ordres sacrez, même le Sacerdoce; après quoi on lui confera la dignité de Prevôt de la grande Eglise d'Annessy. Dès-lors il tourna tous ses soins à rappeller aux hommes la pensée de l'éternité, répétant souvent cette belle maxime: *Tout ce qui n'est pas pour l'éternité, n'est que vanité.* Dans cette vûë, il institua la Confrérie des Pénitens de la sainte Croix; & s'étant armé, par l'ordre de son Evêque, du glaive de la divine parole; il ramena au sein de l'Eglise Catholique des Hérétiques d'un grand nom.

IX. Animé par ces premieres conquêtes, il porta ses vûës plus loin, & n'entreprit rien moins que la destruction de l'hérésie de Calvin dans tout le Chablais & pays circonvoisins, où elle dominoit, comme dans son fort. Avec quelle allégresse, quelle ardeur, quelle fermeté, quelle confiance en Dieu, quelle charité pour le prochain, se présenta-t-il aux

in Deum fiduciâ, quam robustâ in proximum charitate pugnaverit ac vicerit.

X. *Ferunt eum, ex vertice arcis Allingianæ, aliquando conspexisse enormem Catholicæ Religionis stragem, quam subjectis circùm terris hæresis ediderat, ac tanto fuisse pietatis studio agitatum, ut, emisso cordis altissimo suspirio, non potuerit sibi temperare, quin mox Tononum, ejus provinciæ caput, se contulerit; ibique, erecto veritatis vexillo, per patientiam & doctrinam, omnibus omnia factus, jacentem Religionem sustinuit, & dominantem impietatem fregit ac dejecit, quasi alter David.*

XI. *Sed illud in primis egregiè gessit, quod nusquam nec unquam negotium Fidei desperaverit; sed, major laboribus, impedimenta omnia, si non poterat tollere, vel effugiebat, vel eludebat. Prohibitus Tononi sacrum conficere, in arcem Allingianam memoratam, quatuor milliaribus distantem, quotidie ibat, ut ibi sacrificaret; atque eâdem de causâ flumen Druentiam trajiciebat, singulis diebus, per trabem glacie concretam manibus ac pedibus repens.*

XII. *Vexatus calumniis, & ubique tanquam publicæ quietis perturbator, seductor populorum,* differens

différens combats, qu'il eut à soûtenir, pour une si juste cause? Tout ce qu'on en pourroit dire, tout ce qu'on en pourroit croire, seroit bien au-dessous de la vérité même: il suffira de remarquer, que ses travaux ne furent point infructueux, & qu'il eut la consolation de les voir couronnez de glorieux succès.

X. On rapporte qu'un jour, du haut de la forteresse des Allinges, portant ses regards sur les vastes campagnes des environs, & considérant les horribles ravages que l'hérésie y avoit fait, il fut si vivement touché de la perte éternelle de tant d'ames, que, jettant un profond soupir, il s'écria: *Non, je ne puis m'empêcher de courir à leur secours.* En effet, bien-tôt apres il se rendit à la Ville de Thonon, capitale de cette Province, où ayant levé l'étendart de la vérité, à force d'instructions, de patience, de douceur, se faisant tout à tous, pour les gagner tous à Jesus-Christ, il releva la piété languissante, & renversa, comme un autre David, l'impiété triomphante.

XI. Mais ce qu'il y a de plus admirable en lui, c'est qu'il ne désespéra jamais du succès des affaires de la Religion, quelques désespérées qu'elles parussent. Tous les obstacles qui se présenterent, il sçut toûjours ou les éluder par sa prudence, ou les surmonter par son courage. N'ayant pas la liberté de célébrer à Thonon le saint sacrifice de la Messe, il alloit tous les jours la dire au château des Allinges, qui en est éloigné de plus d'une lieuë, & séparé par la Durance, qu'il étoit obligé de traverser, en rampant sur une piece de bois toute couverte de glace.

XII. Que n'a-t il pas eu à souffrir de la part des Hérétiques? Il fut en butte à leurs plus noires

& planè veneficus conclamatus, nullo infamiæ metu, nullo insidiarum strepitu, nullo vitæ discrimine adduci potuit, ut tentatam Fidei Catholicæ restitutionem aliquâ ratione omitteret.

XIII. *Neque usquam adhibuit in consilium, eam, quam prudentiam humanam, seu nominis æstimationem vocant: sed Evangelici dicti memor, cum haud liceret palam apertèque vivere ac fidem contestari, in obvias ubique latebras sese abdebat; ut, post modicum silentium, insurgeret in hæresim vehementiùs; nunc in furnis, nunc in maceriis, nunc in horroribus Sylvarum, nunc in profundo altissimoque gelu continebat impetum zeli, absconditus velut in Domini tabernaculo, quò insidiantibus hæreticis incompertus validiùs insultaret.*

XIV. *Inde, animo excelso sublimique, manifesta mortis sibi intentatæ argumenta irridens, abnuebat præsidia & custodiam militum; adeò ut rogatus à Barone Ernanciano, arcis Aliingianæ Præfecto, ut, non nisi militari manu stipatus ex arce prodiret, responderit, non alio militum satellitio esse opus, quam eo, quod divina providentia destinaverat.*

calomnies. Ils le décrioient par tout, comme un perturbateur du repos public, comme un séducteur, comme un magicien : Il sçut même qu'ils avoient aposté des gens pour attenter à sa vie ; mais il n'y eut jamais ni menaces, ni dangers, qui pussent le forcer à abandonner l'œuvre de Dieu.

XIII. Jamais il ne prit conseil de la politique mondaine, ni du respect humain : mais quand il ne pouvoit paroître au grand jour & rendre un témoignage public à la Foi, sans mettre sa vie dans un péril évident : alors, pour obéïr à l'Evangile, il disparoissoit pour un peu de tems : Encore, où se retiroit-il ? Par tout où il trouvoit un plus promt & plus sûr azile ; tantôt sous les ruines des vieilles mazures ; tantôt dans l'horreur des plus sombres forêts ; quelquefois dans un four ; d'autres fois dans une glaciere. C'est-là que ce généreux Soldat, comme dans un fort impénétrable, comme sous la tente du Dieu des armées, se déroboit aux poursuites des Hérétiques ; & s'il resserroit-là pour quelque tems l'ardeur de son zéle, c'étoit pour le déployer ensuite avec plus de force contre les ennemis de la Religion.

XIV. De-là cette grandeur d'ame, vraiment héroïque, qui lui faisoit mépriser tous les artifices de leur malice, tous les excès de leur fureur. Le Baron d'Hernance, Commandant de la forteresse des Allinges, lui représenta, qu'il ne pouvoit se garentir des dangers de mort, à quoi il étoit sans cesse exposé, que tôt ou tard il y succomberoit, à moins qu'il ne se résolut à ne sortir jamais des Allinges, que sous une bonne escorte ; & il la lui offrit, le conjurant de la vouloir bien accepter. Mais François, animé d'une vive confiance en Dieu, lui répon-

XV. *Imò cum idem assereret hæreticos vi coercendos, ostentaretque tormenta bellica, & militare subsidium, quo posset Franciscus uti ad eosdem hæreticos, vel comprimendos, vel ad meliorem frugem revocandos; ingenuè professus fuit, quàm altè de divini verbi potentiâ sentiret, affirmans, opus non esse machinis, ubi Deus ejus verbum audiri permitteret.*

XVI. *Neque Deus tantam ejus fiduciam fraudavit: nam cum sicarii complures, immissi ad eum de medio tollendum, tandem Franciscum nacti, strictis gladiis, cædem facturi, in eum irruissent; ejus præsentia & lenitate permoti, dejecti ac exarmati fuere: nunquam enim Deus eos sinit cadere, qui, spe divinæ providentiæ, Fidem sustinent.*

XVII. *Propterea de cœlesti patrocinio, jam, ob innumera experimenta, certus, maluit agere Dei causam, quàm exequi imperium parentis, à quo jubebatur vitæ, tot insidiis appetitæ, consulere, suamque domum repetere, ubi, per quietem ac securitatem, fas erat Deo superisque liberiùs vacare.*

dit, avec cette candeur qui lui étoit naturelle, qu'il n'avoit besoin d'autre escorte, que de celle des saints Anges, que la Providence lui avoit destinés.

XV. Le même Commandant lui ayant dit, en lui montrant les pieces d'artillerie & la garnison de la place : Tout ce que vous voyez là, est à votre service, vous n'avez qu'à parler ; nous avons ici tout ce qu'il faut pour convertir, ou pour foudroyer les Hérétiques les plus obstinez : ces gens-là n'entendent point raison ; ce n'est que par la force qu'on peut les réduire. Mais l'homme Apostolique fit bien voir les hauts sentimens qu'il avoit de la divine parole, quand il assûra, que, pourvû qu'il plût à Dieu de lui permettre de l'annoncer, elle seule étoit assez puissante, pour opérer les plus grands prodiges.

XVI. Une si noble confiance ne pouvoit être trompée. Les assassins, après bien des recherches inutiles, trouverent enfin l'occasion d'executer leur détestable dessein. Déja ils couroient sur le saint Missionnaire, l'épée nuë, & en grand nombre, tous prêts à lui ôter la vie : mais Dieu qui n'abandonne jamais les défenseurs de la Foi, qui ont mis en lui toute leur confiance, fit que ces loups furieux, à la vûë de François, furent si touchez de l'air de sérénité & de douceur, qui brilloit sur son visage, que les armes leur tomberent des mains : ils le laisserent échaper, sans lui faire aucun mal.

XVII. Une infinité de pareilles expériences étoient pour l'homme de Dieu, de sûrs garants de la protection du Ciel, & fortifioient en lui de plus en plus ce courage intrépide, qui le faisoit marcher en assurance au milieu des plus grands dangers. Il n'en étoit pas ainsi de son pere le Comte de Sales, il trembloit à tout moment pour les jours d'un fils, qui lui étoit si cher ; & pour calmer des frayeurs, qui

XVIII. *Quin studiosiùs accuratiùsque in Ecclesiæ defensionem incubuit; & cum voce prohiberetur adjuvare populorum Fidem; cœpit ex scripto, pluribus confectis libellis, evulgatisque thesibus, intimè hæresim percellere: tantumque effecit, ut Tononi parochiam erexerit: & paulò post, cum insigni Religionis Catholicæ incremento, plures ad veritatis lumen viros, doctrinâ celebres, quorum præcipuè authoritate mendacium nitebatur, adduxerit.*

XIX. *In hoc tamen Fidei augmento, prudentiæ modum retinuit; nè, liberiùs agens, aucta perderet: itaque Curionis partes agens, & Eucharistiæ sacramentum ad Catholicos, in vitæ discrimine positos, deferens, ne quid injuriæ sacrosanctæ Eucharistiæ Sectarii inferrent, eam gestabat, argenteâ thecâ inclusam, è collo pendulam: ipse interim pileo tectus, pallio circumvolutus, gravi passu, neminem de via salutans, venerandus incedebat.*

lui paroissoient si bien fondées, il prit le parti de le rappeller à la maison paternelle, lui representant qu'il y pourroit vacquer au service de Dieu, avec bien plus de liberté ; parce qu'il y trouveroit & plus de sûreté & plus de repos : mais ce fidéle Disciple de Jesus-Christ ne craignit point de désobéïr en cette occasion à son pere selon la chair, pour obéïr au Pere céleste, & pour remplir les devoirs de sa vocation dans toute leur étenduë.

XVIII. Son zéle, qui croissoit tous les jours, lui fit inventer de nouveaux moyens de se rendre de plus en plus utile à l'église. Dans le tems qu'il ne pouvoit travailler à l'instruction des peuples, par le ministere de la Prédication, il se mit à les instruire par écrit, & composa plusieurs Ouvrages de pieté, & même de controverse, où il attaquoit l'hérésie jusques dans ses derniers retranchemens. Il eut en tout cela des succès si avantageux à la Religion Catholique, qu'il parvint à ériger une Paroisse à Thonon ; & à quelque tems de là, il eut la consolation de voir revenir, par ses soins, des ténébres du mensonge, à l'admirable lumiere de la vérité, un grand nombre de ceux qui, par la réputation de leur doctrine, étoient les principaux appuis de l'erreur.

XIX. Il n'arrive que trop souvent aux personnes, dont le zéle est plus ardent que prudent, de ruiner l'œuvre de Dieu, pour la vouloir avancer avec trop de précipitation. François ne donna pas dans cet écueil. Quelque heureuses que fussent toutes ses entreprises pour la Foi, on ne le vit jamais ébloüi par tant de glorieux avantages, se livrer aveuglément aux transports de son zéle : il sçut toujours le retenir dans les bornes de la modération, & le régler par la prudence. Faisant à Thonon les fonctions de Curé, il étoit obligé de porter le saint Viatique aux fidéles

XX. *Hisce artibus præstans, jussus fuit à Clemente VIII. felicis recordationis, prædecessore nostro, adire Theodorum Bezam, Calvinianæ hæresis acerrimum ministrum ac propugnatorem, & cum eo solo solus agere, ut eâ ove ad Christi ovile reductâ, complures alias revocaret : quod sanè eximiè Franciscus præstitit, Genevæ, non sine vitæ periculo, cum Beza congressus ; qui tamen, ut ex merito confutatus veritatem fassus est ; ita, ex scelere, arcano Dei judicio, indignus fuit qui ad Ecclesiam rediret.*

dangereusement malades. Pour prévenir les irrévérences que les Sectaires n'auroient pas manqué de commettre contre cet adorable Sacrement, s'il l'eût porté à découvert; il le portoit dans une boëte d'argent, suspenduë à son col, marchant d'un pas grave, d'un air vénérable, son chapeau sur sa tête, enveloppé de son manteau, sans saluer personne, ni en allant, ni en retournant.

XX. La bonne odeur de tant de vertus se répandit jusqu'à Rome, & engagea Clement VIII. d'heureuse mémoire, notre prédécesseur, à faire usage des rares talens de l'Ouvrier Evangelique. Genêve avoit alors pour Ministre principal Theodore de Béze, le plus habile & le plus zélé défenseur du Calvinisme. Quel avantage n'eût-ce pas été pour la Religion, de faire rentrer au bercail de Jesus-Christ une brebis de cette conséquence, dont l'exemple auroit pû servir à en ramener beaucoup d'autres? Et c'est ce que Clément désiroit de tout son cœur. Pour exécuter un si louable dessein, il jette les yeux sur François de Sales, à qui il donne ordre, par son Bref, d'aller trouver Théodore de Béze, & de conférer seul à seul avec lui. Mais comment entrer dans Genêve? Comment y avoir un entretien particulier avec le Ministre Calviniste? C'est ce que François ne pouvoit entreprendre, sans mettre sa vie dans un péril éminent: Il l'entreprit pourtant, & s'acquitta si bien de la commission, dont il étoit honoré, qu'il força l'Hérétique à reconnoître ses erreurs; mais non pas jusqu'à les abjurer publiquement. Ainsi Béze fut éclairé des lumieres de la vérité; parce que le saint Missionnaire arracha le bandeau fatal, qui lui fermoit les yeux: mais il n'eut pas le bonheur de rentrer dans le sein de l'Eglise, parce que son attachement au péché le rendit indigne

XXI. *Interea Tononum & circumjectam regionem dira lues invasit, cum enormi civium clade, in quâ Franciscus tam amanter, tam constanter, tam industriè, corpora animasque, tùm subsidiis, tùm documentis procuravit, ut omnibus & stupori & amori fuerit: præsertim cum omnia pecuniæ adjumenta, præcipuè ab Episcopo Granerio impartita, recusasset.*

XXII. *Quapropter Episcopus, his certissimis sanctimoniæ exemplis compulsus, eum sibi Coadjutorem Episcopalis curæ destinavit, rogavitque memoratum prædecessorem nostrum Clementem, ut Franciscum, quem Romam ob Catholicæ Fidei negotia, mittebat, hujusmodi dignitate ornaret: quod idem Clemens libentissimè præstitit; cognitâque ejus doctrinâ, per examen, de more, interrogatâ, eumdem ad pedes devolu-*
Prov. 5. 15. *tum amplexans, his verbis dimisit.* Vade, Fili, & bibe aquam de cisterna tua & fluenta putei tui: deriventur fontes tui foras, & in plateis aquas tuas divide.

d'une ſi grande grace. Juſte & terrible effet des ſecrets jugemens de Dieu !

XXI. Bien-tôt après, la peſte gagna la Ville de Thonon & le païs d'alentour : elle moiſſonnoit chaque jour un nombre prodigieux de perſonnes. François n'avoit garde de laiſſer échapper une ſi belle occaſion d'exercer ſa charité. Il accourut au ſecours de ce pauvre peuple, & rendit à chacun d'eux, avec tant de bonté, d'adreſſe, de perſévérance, tous les ſervices ſpirituels & corporels, dont ils avoient beſoin, qu'il ſe fit aimer & admirer univerſellement. On étoit ſurpris comment il avoit pû ſubvenir à tant de néceſſitez ; parce qu'on ſçavoit qu'il avoit refuſé des ſommes conſidérables, que différentes perſonnes, ſur-tout l'Evêque Granier, lui avoient envoyées.

XXII. Ce ſage Vieillard, touché de tant de marques de ſainteté ſi peu équivoques, voulut avoir François, pour Coadjuteur de ſa ſollicitude paſtorale. Il l'envoya donc à Rome pour les affaires de ſon Egliſe, & écrivit à Clément VIII. notre ſuſdit prédéceſſeur, pour le prier de vouloir bien honorer de cette dignité un ſi digne ſujet. Clément ſe fit un plaiſir très-ſenſible d'accorder cette demande ; & après les preuves de doctrine que donna François, dans l'examen qu'il ſubit, ſuivant la coûtume, comme il étoit proſterné aux pieds du Pontife, celui-ci le releva, & l'embraſſant avec tendreſſe, il lui adreſſa ces paroles de l'Ecriture ſainte au livre des Proverbes. *Allez, mon Fils, buvez de l'eau de votre citerne, & de la vive ſource de votre puits ; mais ce n'eſt pas aſſez, il faut encore que vous faſſiez couler au dehors ces eaux ſalutaires, & qu'elles deviennent des fontaines publiques, où tout le monde ait la liberté de venir ſe déſalterer.*

XXIII. *Igitur hoc ornamento, tanquam novo & potentissimo præsidio instructus, in omne studium amplificandæ Religionis Catholicæ & hæresis imminuendæ sese effudit; Annecium regressus omnia solus obire, loco Episcopi absentis, instituere Seminarium, ac sanctam domum Tononi erigere, artium officinam & mercium emporium, ut cives & finitimos à Genevensium commercio averteret; gnarus populos maxime corrumpi per commercia cum impiis habita.*

XXIV. *Neque illi nova exercendæ constantiæ argumenta defuere. Inimicus zizaniorum sator, excitaverat inter Gallos & Sabaudos bellum, cujus occasione usi Genevenses hæretici, specie auxilii, quod Gallis afferebant, Chablasio & Torniaco occupatis, inde Curiones Catholicos expellunt: ac præterea missis in pagos & finitima oppida Calvinianæ hæresis prædicantibus, venenata semina ubique jaciunt, & Catholica sata exscindunt.*

XXV. *Quod ubi, Franciscus advertit, non immemor illius divinæ sententiæ;* Si consistant
Psal. 26. 3. adversùm me castra, non timebit cor meum: si exurgat adversum me prælium, in hoc ego

XXIII. Revêtu de cette nouvelle dignité, qui donnoit un surcroit d'autorité à son zéle, & honoré du caractere Episcopal, qui étoit pour lui une nouvelle source de grace & de secours, il se livra tout entier aux moyens les plus efficaces d'étendre l'empire de Jesus-Christ, & d'élever l'Eglise sur les ruines de l'hérésie. Etant de retour à Annessy, il y remplit, en l'absence de l'Evêque Diocésain, toutes les fonctions Episcopales : il y établit un Séminaire, & à Thonon une maison de pieté, qui, par ses différentes manufactures, étoit comme un magazin de toute sorte de marchandises; afin que les Habitans de la Ville & ceux de la Campagne, engagez par leur propre commodité à les y acheter, plutôt que de les aller chercher jusqu'à Genêve, rompissent tout commerce avec les Hérétiques, commerce toûjours très-dangereux pour la Foi.

XXIV. La constance de l'homme de Dieu, fut mise encore à de nouvelles épreuves. L'ennemi dont il est parlé dans l'Evangile, c'est-à-dire le démon, qui se plaît à semer la zizanie dans le champ du pere de famille, avoit jetté, entre la France & la Savoye, des semences de discordes, qui produisirent enfin une guerre ouverte. Les Genêvois profitant de cette conjoncture pour étendre leur hérésie, sous prétexte de porter du secours à la France, s'emparent du Chablais & du païs de Thonon; en chassent les Curez Catholiques, y envoyent des Prédicants de la secte de Calvin, qui arrachent par tout le bon grain de la vérité, & sement à sa place le poison de l'erreur.

XXV. François ne l'a pas plutôt appris, qu'animé par ces paroles du Roi Prophete : *Oüi, je me verrois seul, contre des armées entieres, sans que la crainte saisît mon cœur : elles seroient prêtes à fondre sur moi, sans que ma confiance en Dieu en reçût la moindre atteinte;*

sperabo: fortiter ac religiosè irrupit in castra; ductusque à militibus, more bellico, ad Vitriacum Regiarum excubiarum Præfectum, ab eo exceptus perquàm honorificè fuit ac dimissus cum Regiis litteris, quibus præcipiebatur, ne quidquam in Religionis negotio innovaretur; quidquid verò novi inductum foret, in pristinum revocaretur.

XXVI. *Neque contentus hâc victoriâ, per quam amissa revocaverat; aliam retulit, per quam damna intulit hæresi, Religioni verò incrementum attulit. Cum enim ager Gexensis sub Gallorum dominio esset, ad Regem Lutetiam se contulit, ab eoque litteras obtinuit, quibus liceret ipsi eo in agro habere de Catholica veritate conciones, quarum gratiâ & efficacitate plurimos Ecclesiæ subjecit.*

XXVII. *Valebat enim summâ & efficacissimâ dicendi potentiâ, quam illi è cælo conciliaverat summa cordis innocentissimi sanctitas; adeò ut Christianissimus Rex neminem, ad Jacobi Regis Angliæ animum conciliandum, atque ad veritatem flectendum, aptiorem Francisco existimaverit; & Paulus V. prædecessor noster, felicis recordationis, aliquot per annos eumdem allegaverit, ad componendas discordias, quæ subortæ fuerant inter Albertum, & claram Eugeniam Archiduces & Clerum Comitatûs Burgundiæ.*

& plein de cette force plus qu'humaine, que l'eſprit de Religion inſpire, il ſe jette dans le camp de France. On l'arrête, &, ſuivant les Loix de la Guerre, on le conduit au Commandant; c'étoit le ſieur de Vitry, Capitaine des Gardes du Corps. Il reçoit François avec les plus grandes marques d'honneur, & lui fait expedier des Lettres Royaux, qui defendent de rien innover en matiere de Religion, & qui ordonnent que, dans tous les endroits où l'on auroit fait des innovations, on rétablît les choſes ſur l'ancien pied.

XXVI. Non content de cette victoire, qui réparoit les pertes de la Religion; François en remporta encore une autre, qui enrichit la Religion, par les pertes de l'héréſie même. Le pays de Gex, où l'héréſie étoit dominante, venoit d'être uni à la Couronne de France. François fait un voyage à Paris, demande au Roi & obtient de lui des Lettres Patentes, qui permettent de prêcher en ce pays-là les véritez Catholiques. L'homme de Dieu y prêche, mais avec tant de grace & d'efficace, qu'il convertit un grand nombre d'Hérétiques.

XXVII. En effet, il avoit une éloquence admirable, à laquelle on ne pouvoit réſiſter; & c'étoit en lui moins un talent naturel, ou acquis par l'étude, qu'un don ſurnaturel, & le fruit de la pureté de ſon cœur. On en étoit ſi généralement perſuadé, que le Roi très-Chrétien avoit coûtume de dire, qu'il ne connoiſſoit perſonne au monde, qui fût plus propre, que M. le Coadjuteur de Genêve, à gagner le cœur de Jacques I. Roi d'Angleterre, & à faire plier cet eſprit indocile ſous le joug de la Foi: Et que Paul V. notre prédéceſſeur, d'heureuſe mémoire, le fit quelques années après ſon Légat, pour terminer, en qualité d'arbitre, les différends, qui

XXVIII. *Quamvis autem ardentissimum fuerit ejus in procurandâ re Catholicâ studium, dum Coadjutor fuit; laxavit nihilominus universas habenas charitati, cum, auditâ hinc parentis, hinc Episcopi Granerii morte, quorum primi potestas quotidie ad domestica revocabat, & alterius reverentia, ne quid nimium sibi arrogare videretur, cohibebat: concessam sibi tandem, quòcumque pietas impelleret, eundi facultatem cognovit. Sic plenâ potitus authoritate, integras Episcopi partes suscepit.*

XXIX. *Cavere, nè Grex ac Diœcesis improborum Hæreticorumque, more luporum insidiantium, incursibus pateret, ordinare Clerum, statuere familiam religiosis moribus compositam; sanctorum Patrum veterumque Episcoporum exempla sibi proponere, cuncta Episcopalis vitæ momenta suis virtutibus functionibusque animare; Synodum cogere, Ecclesiasticæ disciplinæ leges vel restituere, vel sancire, ac potissimum Catholicæ Religionis sinceritati consulere, quà mores Catholicorum informando, quà Sectariorum dogmata evertendo, quà deceptas oves ad ovile reducendo.*

étoient survenus entre l'Archiduc Albert, l'Archiduchesse Eugenie & le Clergé de la Franche-Comté.

XXVIII. Tant que vécurent le Comte de Sales & l'Evêque Granier, François vit son zéle resserré, d'un côté, par l'autorité paternelle qui le rappelloit sans cesse à des soins domestiques ; & de l'autre, par le respect qu'il devoit à son Evêque, sur les fonctions duquel il craignoit d'empiéter. Mais après leur mort, ce même zéle, qui paroissoit très-ardent dans le Coadjuteur, le fut bien davantage dans le nouvel Evêque de Genêve. Ce fut alors que se voyant en pleine liberté de suivre les mouvemens de sa charité, & dans l'obligation de remplir les devoirs de la sollicitude Pastorale dans toute leur étenduë, il ne mit plus de bornes à sa ferveur.

XXIX. Attentif plus que jamais à préserver son troupeau de la morsure des loups, à mettre son Diocèse à couvert du libertinage & de l'hérésie, il publia de saintes Ordonnances, pour établir le bon ordre dans son Clergé ; il fit de sages Réglemens, pour former en toutes les personnes qui composoient sa Maison, des mœurs édifiantes, & pour ne laisser aucun vuide en sa vie, il résolut d'en remplir tous les momens, par des actions de vertu, se proposant pour modéles les plus saints Evêques de l'antiquité. Tenir des Synodes, rétablir les anciennes Loix de la discipline Ecclésiastique, ou en faire de nouvelles ; sur tout travailler sans relâche à conserver la Religion Catholique dans toute sa pureté, soit en instruisant les Fidéles, soit en réfutant les erreurs des Hérétiques, soit en ramenant au troupeau de Jesus-Christ les brebis égarées : Telles étoient les occupations de l'Evêque de Genêve.

XXX. *Quod adeò offendit Calvinianos pseudo-ministros, ut cum duos nobiles viros Gexenses ad Ecclesiæ gremium evocasset, illi rabie ac furore acti, venenum ei propinaverint, quod tamen irritum fuit, imploratâ per votum Dei paræ ope.*

XXXI *Et tantum absfuit, ut propterea ab incæpto desisteret, ut constantiùs desudaverit, in concionibus habendis, quarum vi, Divione, Gratianopoli, Parisiis & alibi, plures insignes viros Fidei Catholicæ restituit, ac præcipuè Claudium Buccardum, Lausannæ publicum Theologiæ professorem; Franciscum Ducem Digueriagium, Delphinatùs Pro-regem; Barberium & Jacobum Philippum, celebres Calvinianæ sectæ pseudo-ministros.*

XXXII *In his autem concionibus, ut constaret à se non nisi animarum salutem quæri; pecuniam, quæ esset vel loco alimenti, vel excellentiæ testimonio, recusavit omnem, nullo Principum offerentium habito respectu; & tam generosè, ut Ducissæ de Longavilla, peram aureis plenam impertienti, palam cum respueret, dixerit, gratis dandum quod gratis accipitur, nec ullam expetendam pro Fidei præconio mercedem, præter pretiosam illam, quam cultoribus vineæ promisit Dominus.*

XXX. Par-là, sur-tout pour avoir converti à la Foi Catholique deux Gentilshommes du païs de Gex, il anima tellement contre lui les Ministres de l'hérésie, que se portants aux derniers excès de rage & de fureur, ils le firent empoisonner. Mais François, par un effet miraculeux de la protection de la très-sainte Vierge, à qui il se recommanda, fut préservé des funestes effets du poison.

XXXI. Un si grand danger, bien loin de refroidir, ou même d'éteindre entiérement son zéle, ne servit qu'à l'enflâmer davantage. On vit après cela ce grand Evêque travailler plus que jamais à la conversion des ames, par le ministere de la prédication, à Dijon, à Paris, à Grenoble & en d'autres endroits, où il fit de glorieuses conquêtes pour la Religion Catholique. Entr'autres, il convertit Claude Bouchard, Professeur public de Théologie à Lauzanne, François, Duc de Lédiguiéres, Viceroi du Dauphiné; Parbery & Jacques Philippe, célébres Ministres de la Secte de Calvin.

XXXII. Et pour ne laisser, au sujet de la pureté de ses intentions, aucun soupçon, qui pût être préjudiciable au salut des ames, qu'il avoit uniquement en vûë, il ne voulut jamais, quelque instance qu'on lui fit, & par quelque personne qu'il en fût prié, même par des Princes & Princesses, il ne voulut jamais rien recevoir pour ses Sermons, soit sous le titre d'honoraire, ou de pension alimentaire, ou sous quelqu'autre prétexte que ce fût : jusques-là que la Duchesses de Longueville lui ayant un jour offert une bourse pleine de piéces d'or, il la refusa généreusement, en disant qu'il falloit donner gratuitement ce qu'on avoit reçû gratuitement : & que les Prédicateurs de l'Evangile n'étoient que trop magnifiquement récompensez de leurs peines,

XXXIII. *Notum est enim cum Magni Eleemosinarii munere, apud Christinam Sabaubiæ Ducissam fungeretur, nihil, præter hujus nominis dignitatem, voluisse; & non solùm quidquid honorariæ mercedis solitum erat dari modestissimè recusasse; verùm etiam pretiosissimum adamantem, valoris quingentorum nummorum, ab eâdem Christianâ Ducissâ dono acceptum, pauperibus destinasse iis verbis usus; hoc* pro pauperibus nostris Annessiensibus bonum erit.

XXXIV. *Sed ejus constantia debuit gravioribus experimentis muniri, ut Fides probaretur, Duo enim sunt quæ maximè Fidem concutiunt, damnum & lucrum: utrumque, illi propositum, roboravit Fidem, non infregit.*

XXXV. *Jussus à Gallorum Rege Gexium ire, & cum Barone Luxensi, Regio, in Ducatu Burgundiæ, Locum tenente, de Religionis Catholicæ usu exercitioque in eam regionem inducendo, agere; cum Rhodanus, qui trajiciendus erat ut Gexium peteret, imbribus exundans certum afferret vitæ discrimen; Genevâ intrepidè pertransiit, nec habitu Episcopi deposito, nec Episcopi Diœcesis nomine dissimulato, unicâ tantùm orationis armaturâ munitus.*

par le salaire précieux que le Seigneur a promis aux ouvriers qui cultivent sa vigne, sans vouloir encore prétendre à quelqu'autre récompense.

XXXIII. On sçait, qu'étant Grand Aumonier de la Princesse Christine, Duchesse de Savoye, il se contenta de porter le titre, & de remplir les fonctions de cette dignité, & refusa toûjours avec une grande modestie, la pension qui y est attachée: & que la Princesse l'ayant obligé de recevoir un diamant de la valeur de cinq cens écus; il ne l'accepta, qu'à condition qu'il seroit vendu, & le prix employé à faire des aumônes. *Voici*, dit-il, en le recevant *qui sera fort bon pour nos pauvres d'Anessy.*

XXXIV. La fermeté de sa Foi étoit en état de soûtenir bien d'autres épreuves, & les soutint. Il est peu de vertus humaines qui puissent résister à un gain, ou à une perte considérables: la vertu de François y résista; & bien loin d'en souffrir le moindre affoiblissement, elle n'en reçût qu'un nouveau lustre.

XXXV. Le Roi de France lui fit sçavoir, que son intention étoit, qu'il se rendit au païs de Gex, pour y conférer avec le Baron de Lux, Lieutenant de Roi au Duché de Bourgogne, des moyens de rétablir en ce païs-là l'exercice public de la Religion Catholique. François n'avoit que deux voyes pour s'y rendre: l'une étoit de passer le Rhône en batteau; mais les pluïes avoient tellement augmenté la rapidité naturelle du fleuve, & il étoit si prodigieusement débordé, qu'on ne pouvoit tenter cette premiére voye, sans courir le risque d'y perir. La seconde étoit de passer par Genêve, au milieu d'un peuple rebelle à l'Eglise, ennemi déclaré de son propre Pasteur. Ce fut cette derniére voye,

XXXVI. *Atque inde post horam discedens; Gexium appulit. Impii homines, ut hoc Religionis negotium turbarent, statim apud Ducem Sabaubiæ accusant Episcopum, quòd de transferendis in Regem Gallorum Civitatis Genevensis juribus pertractaret: quæ calumnia primò locum non habuit, postea admissa Senatui suasit, ut, vel ad pœnam, vel ad terrorem, decreto edito, bona Episcopi publicata in ærarium Principis referret.*

XXXVII. *Nihil tamen edicto commotus ipse; hoc unum respondit; non eam sibi, ut credebatur, injuriam irrogari; sed ita à Deo admoneri, quod vellet undique spiritualem, quem temporalibus destitui permitteret. Quibus verbis Senatus concussus, veniam petiit, eique omnia restituit. Hæc enim Dei Lex est, ut Fides, dum damna patitur, per damna nobilitetur.*

XXXVIII. *Neque minùs lucri fulgorem, quamvis specie boni splendidum, contempsit; dum Coadjutoris Parisiensis munus, eâ de causâ illi oblatum, quòd pinguiori reditu abundaret, ad*

comme la plus courte, que François choisit ; & n'étant muni d'autres armes, que de la priere, après avoir invoqué l'assistance du Ciel, il traversa hardiment cette Ville hérétique, sans user d'aucun déguisement dans ses habits, sans même cacher son nom, répondant aux Gardes, qui le lui demanderent à la porte de la Ville, qu'il étoit l'Evêque du Diocèse.

XXXVI. Il ne resta qu'une heure à Genêve, & arriva heureusement à Gex. A peine y fut-il arrivé, que les hérétiques, pour faire avorter ses pieux desseins, l'accusérent à la Cour de Savoye, de n'avoir entrepris ce voyage, que pour traiter avec le Roi, & lui faire tranport de ses droits sur la Ville de Genêve. D'abord on rejetta cette calomnie ; puis elle trouva créance dans les esprits : enfin le Sénat, soit pour punir, soit pour intimider l'Evêque, fit un Arrêt, qui déclaroit le temporel de l'Evêché de Genêve confisqué au profit du Prince.

XXXVII. A cette nouvelle, François répondit sans s'émouvoir ; *Cet Arrêt ne me fait pas un aussi grand tort qu'on pourroit se l'imaginer ; & puisque Dieu permet qu'on m'ôte mon temporel, il me donne assez à connoître qu'il veut que je sois désormais tout spirituel.* Le Sénat fut si touché de cette réponse, qu'il fit faire des excuses au saint Evêque, & le rétablit dans tous ses biens. Car, tel est l'ordre de la divine Providence, quelque sacrifice que l'on fasse pour Dieu, l'on n'y perd jamais rien, & la Foi n'en devient que plus respectable.

XXXVIII. Si celle de François fut insensible aux coups de l'adversité les plus violents, elle ne le fut pas moins aux attraits de la prospérité les plus séduisants. On lui offrit la dignité de Coadju-

paupertatem sustentandam, respuit, illud oraculum opponens; Dominus regit me, & nihil mihi deerit, in loco pascuæ ibi me collocavit.

Psal. 22. 1.

XXXIX. *Cum tale ac tantum Fidei fundamentum jecisset mirum non fuit, si perfectissimam & omnibus virtutibus absolutam sanctitatis molem ad supremum usque apicem extulit; & si Ecclesia, communi consensu sanctorum insignia & prærogativas tanto viro attribuere non dubitet.*

XL. *Pauperum erat eximius amator, eorumque indicem secum deferebat semper, ad eos præsertim sublevandos maximè intentus, quos pudor ac rubor deterrebant. Abstinentiam verò ac frugalitatem, tàm in victu quàm in vestitu, severè retinuit; ut & sibi modum statueret, ac largiùs aliorum inopiæ subveniret.*

XLI. *Namque hoc veræ Charitatis ingenium est, sibi detrahere, aliis addere. Sic mensæ imposita fercula ad pauperes ablegabat; subligacula, interulas, similesque pannos sibi demptos ad*

teur de Paris : Quoi de plus brillant ? Le motif étoit honnête. François étoit pauvre, & avoit besoin pour subsister, d'un revenu plus considérable que le sien. Tout cela ne fut point capable de le tenter ; il n'hésita pas à refuser ces offres obligeantes & à donner pour raison de son refus cet oracle de l'Ecriture. *Le Seigneur prend soin de moi, il ne me laissera manquer de rien : c'est lui qui m'a placé dans le lieu de paturages où je suis.*

XXXIX. Telle a été la Foi de François, humble constante, intrépide, inébranlable, feconde en toute sorte de bonnes œuvres; & c'est sur un fondement aussi solide, que ce grand homme a élevé jusqu'au comble de la perfection, cet admirable édifice de sainteté, qui a déterminé l'Eglise Universelle à lui rendre d'un consentement unanime les honneurs qui ne sont dûs qu'aux Saints.

X L. Il avoit un amour tendre & compatissant pour les pauvres. Comment auroit-il pû les oublier ? Puisqu'il en portoit toûjours sur lui la liste exacte. Mais il donnoit sa principale attention à découvrir & à soulager une espece de misere, d'autant plus pressante, que la honte la tient plus cachée. Sobre & frugal dans son boire & son manger, simple & modeste dans ses vêtemens, sévére à lui-même, il se comporta en toutes choses avec grande circonspection & retenuë ; afin que par le retranchement de toute superfluité, il pût en même-tems & s'ôter matiére à tentation, & grossir le fond destiné pour le soulagement des pauvres.

X L I. Il alloit même, en certaines occasions, (car tel est l'esprit de la vraie Charité) jusqu'à partager avec eux son nécessaire. En sçavoit-il qui fussent pressez de la faim ? Il leur envoyoit les mets qu'on venoit de servir sur sa table : & pour couvrir

aliorum operimentum traducebat : imò ſupellectilem argenteam, candelabra, urceolos, annulum ipſum Paſtoralem oppignoravit, nè pauperes dolerent.

XLII. *Dotem puellis, quam poterat amplam, erogabat, ne ipſarum pudicitia periclitaretur : Peregrinos ac Religioſos viros tanquam fratres domi excipiebat, omnes demùm egeſtate preſſos non contractâ manu ſolabatur, ſed tam copioſè.*

XLIII. *Ut cum regionem latè fames ac alimentorum inopia invaſiſſet, neminem ſtipe fruſtratum prætermiſerit, ſingulis egenis familiis certâ tritici copiâ attributâ, & eo excrevit hæc juvandi cupiditas, ut cum nactus eſſet hominem mutum ac ſurdum, omni ope deſtitutum, non modò eum recreaverit iis ſubſidiis, quibus vita ſuſtentatur ; ſed domi ſuæ educatum, quà nutibus, quà geſtibus, ingenioſa enim pietas eſt, informarit ad æternam ſalutem : ſicque cætera virtutum genera exercuit charitatis æſtu ſuccenſus, ut ſeptuaginta hæreticorum millia Eccleſiæ Catholicæ ſubjeciſſe ſit famâ vulgatum.*

XLIV. *Ex hujus charitatis officinâ volumina*

ceux qui étoient nuds, il s'eſt plus d'une fois dépouillé de ſes habits de deſſous : s'il n'avoit pas de quoi les ſoulager, il recouroit à l'emprunt ; & il a engagé pour cela juſqu'à ſa vaiſſelle d'argent, ſes chandeliers, ſes burettes, ſon Anneau Paſtoral.

XLII. Pour mettre la chaſteté des jeunes & pauvres filles hors de danger, il leur procuroit d'honnêtes & avantageux établiſſemens, en les dottant le mieux qu'il pouvoit. Les Pélerins & les Religieux, il les recevoit chez lui, avec une cordialité toute fraternelle : ſa main ne fut jamais fermée à l'indigent ; ſes ſecours dans les différentes néceſſitez du prochain, furent toûjours abondants & ménagez à propos.

XLIII. Tout le païs & les environs étant affligez d'une cruelle famine, il n'y eut aucun pauvre, qui, par les ſoins de François, ne fût aſſiſté dans ſon beſoin particulier, aucune famille néceſſiteuſe, à qui il ne fit diſtribuer une quantité de blé ſuffiſante. Il étoit naturellement bienfaiſant, & ſa piété lui fit cultiver ſi ſoigneuſement cette heureuſe inclination, qu'un jour ayant trouvé un homme ſourd & muet, réduit à l'extrême indigence, il le recueillit en ſa maiſon pour l'y faire élever, & non ſeulement lui procura tout ce qui étoit néceſſaire pour ſoûtenir la vie temporelle ; mais encore s'étant chargé lui-même de ſon inſtruction, il parvint, tant la Charité eſt ingénieuſe, à lui faire entendre par ſignes, ce qu'un Chrêtien doit croire & pratiquer pour la vie éternelle. Enfin ſa charité a été ſi ardente, & a ſçû employer ſi utilement le miniſtere des autres vertus, qu'elle a ſoumis, ce qui eſt de notoriété publique, juſqu'à ſoixante & dix mille hérétiques au joug de la Foi.

XLIV. C'eſt la même Charité, qui de ſon

prodierunt, quorum documentis irrigata populorum ac nobilium virorum pectora affluentem Evangelicæ vitæ messem peperere.

XLV. *Ex hujus etiam charitatis altissima disciplina emanarunt leges tot sodalitatum, ab ipso Institutarum, augustissimi Sacramenti, Beatissimæ Virginis de puritate, Eremitarum in monte Vaironensis, præsertimque Ordinis Sanctimonialium Visitationi Beatæ Mariæ, sub regula sancti Augustini, cujus splendor tantùm illuxit, ut, intrà modicum temporis intervallum, ad centum supra triginta Monasteria sit propagatus.*

XLVI. *Hujus demùm charitatis stimulis planè perennibus agebatur, ad suæ Diœcesis commoda, diù noctùque, omni sollicitudine procuranda.*

XLVII. *In qua lustranda dum laborat atque Annessium regreditur, Lugduni, sacro celebrato, vehementi apoplexia correptus, atque Ecclesiæ sacramentis per summam pietatem humilitatemque refectus, Fidei professione emissa, repetitis non semel iis verbis:* Servus inutilis sum: voluntas Domini, non mea fiat: Deus meus & omnia: *proximo die, sanctis Innocentibus sacro, dum in Litaniis ipsi sancti Innocentes invocabantur, Innocens ad regna cælestia translatus est, anno ætatis quinquagesimo quinto, & reparatæ salutis vigesimo secundo supra sexcentesimum & millesimum.*

fond inépuiſable, a produit tant de livres excellents, dont les maximes ſalutaires, comme autant de ruiſſeaux d'une ſource pure & féconde, s'inſinuent agréablement dans l'ame du lecteur, de quelque condition qu'il ſoit, y font germer les pratiques de la vie ſpirituelle, qui ſont ordinairement ſuivies d'une ample moiſſon de toutes les vertus.

XLV. C'eſt la même charité, qui comme une ſouveraine Légiſlatrice, a preſcrit des Réglemens à pluſieurs Congrégations qui reconnoiſſent François pour leur Inſtituteur : comme ſont celles du très-ſaint Sacrement, de la pureté de la Sainte Vierge, des Hermites du Mont-Veron ; & ſur tout l'Ordre des Religieuſes de la Viſitation ſainte Marie, ſous la régle de Saint Auguſtin. Cet Ordre eſt devenu ſi célébre, & ſes progrez ont été ſi éclatans & ſi rapides, que peu de tems après ſa naiſſance, on y comptoit déja cent trente Monaſtéres.

XLVI. Enfin c'eſt la même charité, qui preſſoit ſans ceſſe & le jour & la nuit, le cœur de ce vigilant & fidele Paſteur, pour l'engager à procurer, de toutes ſes forces, le bien de ſes cheres oüailles.

XLVII. Telles étoient ſes diſpoſitions, quand il a plû au Seigneur de l'apeller à lui. Dans le cours des viſites de ſon Diocèſe, & en route pour retourner à Anneſſy ; après avoir célébré le ſaint ſacrifice de la Meſſe à Lyon, il y fut ſurpris d'une violente apoplexie, qui ne l'empêcha pourtant pas de recevoir les Sacremens de l'Egliſe, avec toutes les marques de Religion & d'humilité les plus édifiantes.

Il fit alors ſa profeſſion de Foi, & répétoit ſouvent ces paroles. *Je ne ſuis qu'un ſerviteur inutile. Que la volonté de Dieu ſoit faite & non pas la mienne. O mon Dieu & mon tout !* Le lendemain, qui étoit

XLVIII. *Placuit autem Altissimo, qui mirabilis est in sanctis suis, tantæ sanctitatis virum, non modò per venerationem cultumque populorum, nobilitare, sed etiam compluribus signis ac miraculis illustrare, ut vivens ac mortuus humano generi prodesset. Itaque constat per acta publica, authoritate nostrâ & sacræ Rituum Congregationis confecta & diligenter expensa.*

XLIX. *Hieronymum Gemin, in aquâ obrutum, cum jam ejus cadaver fætens, sindone involutum efferebatur, revixiße, sustulisse brachia, & loqui cæpisse, magnificando Salesium, qui sibi tunc in ipso redeuntis vitæ momento, Episcopali habitu indutus, benigno ac splendido vultu adesse visus est, non sine aliis ingentibus miraculi additamentis.*

L. *Claudium Marmon, cæcum natum, septennem, cujus oculi facultate videndi prorsus destituebantur, cum, novendiali prece absolutâ ad ejusdem sepulcrum procumberet, usum luminis accepisse.*

LI. *Joannam Petronillam Evrax, quinquennem, paralysi laborantem, quamvis, coxis cruribusque aridis, ad motum planè inepta crederetur*

le jour de la fête des Saints Innocens, tandis qu'on récitoit auprès de lui les Litanies des Saints, & qu'on en étoit à cet endroit, *Saints Innocens, priez pour lui*, il rendit à Dieu son ame pure & innocente, l'an de grace 1622. & de son âge le 55e.

XLVIII. Or il a plû au Très-Haut, qui est admirable en ses Saints, de glorifier les mérites de son serviteur, non seulement par la vénération & la confiance des peuples; mais encore par quantité de prodiges & de miracles, qui font sensiblement connoître, que ce charitable Pasteur n'est pas moins utile après sa mort, qu'il l'étoit durant sa vie. En voici quelques-uns, dont la vérité est constante & reconnuë par les informations publiques, qui en ont été faites, & mûrement examinées par la sacrée Congrégation des Rites, sous notre autorité.

XLIX. Jerôme Gémin s'étoit noyé, & l'on portoit enterre son cadavre, dont l'odeur étoit déja presque insuportable; lorsque tout-à-coup ressuscité, remuant les bras sous son suaire, & élevant sa voix, pour publier les loüanges de François de Sales, il dit, qu'à ce moment, ce Saint Evêque lui étoit aparu, revêtu de ses habits Pontificaux, avec un visage plein de douceur & de majesté, tout resplendissant de gloire, & il ajouta plusieurs autres circonstances de ce miracle, aussi surprenantes que le miracle même.

L. Claude Marmon, âgé de sept ans, aveugle né, ne pouvoit rien voir absolument: en finissant sa neuvaine au tombeau de François, il y reçut l'usage de la vûë.

LI. Jeanne Petronille Evrax, âgée de cinq ans, étoit paralytique, & l'extrême aridité de ses jambes & de ses cuisses la faisoit regarder comme privée de toute espérance de pouvoir jamais marcher:

eamet horâ, quà pater ad Francisci tumulum opem implorabat, ad matrem incolumi corpore & festino gradu prorepisse.

LII. *Claudium Juliar, paralysi pariter afflictum, sed innata & decennali, usuque utriusque coxendicis ac cruris destitutum, tertia vice à matre delatum ad Francisci sepulcrum deosculandum; momento temporis, membris quæ inhabilia erant, roboratis, surrexisse, stetisse, & ambulasse.*

LIII. *Franciscam de la Pesse, demersam flumine, vitæ restitutam fuisse; livore, tumore, deformitatisque notis mirabiliter detersis.*

LIV. *Jacobum Guidi, nervis contractum, & planè ab ipso ortu impotentem, subitò sanatum.*

LV. *Carolum Moteron, etiam ab ipsa nativitate impeditum membris, ac toto corpore difformem, subitò exemptum, ac perfecta humani corporis forma accepta, gressum movisse.*

mais

mais à l'heure même que son pere prioit pour elle au tombeau de François, elle se trouva tout-à-coup guérie & courut à sa mere.

LII. Claude Juliar étoit affligé depuis dix ans de la même maladie, qu'il avoit apportée en venant au monde; il ne pouvoit faire aucun usage ni de ses jambes, ni de ses cuisses: sa mere le porta jusqu'à trois fois au susdit tombeau, pour le lui faire baiser avec respect: la troisiéme fois il se sentit tout-à coup plein de force & de vigueur, dans ces mêmes parties de son corps, qui avoient été jusques-là sans force & sans mouvement; il se leva, resta ferme sur ses pieds & marcha seul avec assûrance.

LIII. Ce fut au même endroit, & par l'intercession du même serviteur de Dieu, que Françoise de la Pesse recouvra la vie, qu'elle avoit perduë, en tombant dans le fleuve, où elle se noya. Sa résurrection fut si miraculeuse, qu'il ne lui resta sur le corps ni bosse, ni meurtrissûre, ni aucune des autres marques, qu'un si funeste accident y avoit imprimées.

LIV. Jacques Guidi étoit absolument perclus dès sa naissance, & la contraction des nerfs de tout son corps faisoit regarder sa maladie comme incurable: il implora le secours de François, & obtint aussi-tôt une entiere guerison.

LV. Celle de Charles Moteron ne fut ni moins prompte, ni moins surprenante: il étoit aussi perclus de tous ses membres dès le sein de sa mere; mais d'une maniere si affreuse, qu'il avoit plus l'air d'un monstre que d'un homme. Par l'intercession du saint Evêque, dans un instant ses membres furent dénouez, rétablis, fortifiez, prirent la figure humaine dans toute sa perfection, & il marcha aussi-bien, que s'il n'avoit jamais eu la moindre incommodité.

LVI. *Quapropter ejus vitæ sanctissimæ meritis postulantibus, ac rogantibus charissimis in Christo filiis nostris, Ludovico, Galliæ Rege Christianissimo, & Annâ ejus matre, viduâ, ac Henriquettâ-Mariâ, Angliæ, Reginis; & dilectis filiis, nobilibus viris, Carolo-Emmanuele Sabaudiæ Duce & Pedemontium Principe, ac Christinâ, ejus matre, Ducissâ Sabaudiæ, viduâ; ac Francisco-Maria, ac Adelaide Duce & Ducissâ Bavariæ; nec non Clero, Principibus & Magnatibus Regni Galliarum, ac universo Ordine Monialium Visitationis Beatæ Mariæ Virginis:*

LVII. *Post ejusdem* Francisci de Sales *Beatificationem, die* 28 *Decembris anni* 1661 *publicè, in sacro-sanctâ Basilicâ Principis Apostolorum, Missæ sacro peracto, celebratam, annuimus ut ejusdem Canonisatio haberetur: Et cum jam nihil deesset eorum, quæ huic sacro-sanctæ functioni necessaria sunt, ex sanctorum Patrum autoritate, sacrorum Canonum decretis, S. R. E. antiquâ consuetudine, ac novorum Decretorum præscripto.*

LVIII. *Tandem justum & debitum esse censentes, ut, quos Deus honorat in Cælis, nos venerationis officio laudemus & glorificemus in terris; hodie in sacro-sancta Vaticanâ Basilicâ, in quâ, solemni ritu, cum ejusdem S. R. E. Cardinalibus, Patriarchis, Archiepiscopis & Episcopis; ac di-*

LVI. Par ces considerations, & pour rendre à une sainteté de vie si éclatante & si distinguée les honneurs qu'elle mérite : comme aussi pour répondre aux prieres qui nous ont été faites pour la même fin, de la part de notre très-cher Fils en Jesus-Christ Louis, Roi de France très-Chrétien ; de nos très-cheres Filles, Anne sa Mere, veuve, Reine de France ; & Henriette Marie, Reine d'Angleterre : De la part de nos bien-aimez Fils & Filles, noble personne, Charles-Emmanuel, Duc de Savoye & Prince de Piémont ; & Christine sa mere, veuve, Duchesse de Savoye ; & François Marie & Adélaïde Duc & Duchesse de Baviére : De la part du Clergé de France, des Princes & Seigneurs du même Royaume, & de tout l'Ordre des Religieuses de la Visitation de Sainte-Marie.

LVII. Après avoir célébré publiquement, par une Messe solemnelle, dans la sainte Basilique du Prince des Apôtres, le 28. Decembre de l'année 1661. la Béatification du même *François de Sales*, à la fin de laquelle nous donnâmes notre consentement à ce qu'il fût procédé à sa Canonisation : après que toutes les formalitez requises pour une si sainte fonction, tant celles qui sont fondées sur l'autorité des saints Peres, & sur les Décrets des sacrez Canons, que celles qui sont prescrites par les nouvelles Décrétales, & confirmées par l'usage de la sainte Eglise Romaine, ont été exactement observées, sans qu'il en ait été omis aucune.

LVIII. Enfin persuadez, comme nous le sommes, que c'est pour nous un devoir de justice, de rendre sur la terre un culte de louange & de vénération publique, à ceux que Dieu lui-même daigne honorer dans le Ciel : NOUS & les Cardinaux de la sainte Eglise Romaine, les Patriarches, Arche-

lectis filiis Romanæ curiæ Prælatis, Officialibus & familiaribus nostris, Clero Sæculari & Regulari, ac maximâ populi frequentiâ mane convenimus; post trinas, pro Canonisationis Decreto, Nobis per dilectum filium, nobilem virum, Carolum Ducem de Crequy, apud Nos Regis Christianissimi Oratorem, pro parte ejusdem Regis, porrectas petitiones; post sacros Hymnos, Litanias, aliasque preces, Spiritus sancti gratiâ ritè imploratâ.

LIX. AD HONOREM SANCTISSIMÆ ET INDIVIDUÆ TRINITATIS, *ad exaltationem Fidei Catholicæ, & Christianæ Religionis augmentum, autoritate Domini nostri Jesu-Christi, Beatorum Apostolorum Petri & Pauli, ac nostrâ; maturâ deliberatione præhabitâ, & divinâ ope sæpiùs imploratâ, ac de venerabilium Fratrum nostrorum, ejusdem sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinalium, Patriarcharum, Archiepiscoporum & Episcoporum in Urbe existentium consilio, Beatum* FRANCISCUM DE SALES, *Episcopum Genevensem, Sanctum esse decrevimus & definivimus, ac Sanctorum catalogo adscripsimus, prout, præsentium tenore, decernimus, definimus & adscribimus: statuentes ab Ecclesia universali quolibet anno, die 29 Januarii, memoriam ejus, inter sanctos Confessores Pontifices piâ devotione recoli debere,* In nomine Patris, & Filii, & Spiritus sancti; Amen.

LX. *Parique authoritate, omnibus utriusque sexûs Christi Fidelibus, verè pœnitentibus & con-*

vêques & Evêques ; nos chers Fils les Prélats de la Cour de Rome ; nos Officiers & autres personnes de notre suite ; le Clergé séculier & régulier de la même Ville, & une très grande affluence de peuple ; nous étant tous solemnellement rendus dans la sainte Basilique du Vatican, après les trois demandes, qui nous ont été présentées, pour le même Decret de Canonisation, au nom du Roi très-Chrétien, par notre Fils bien aimé, noble personne Charles Duc de Crequy, son Ambassadeur près de nous, après avoir duëment imploré les graces du Saint-Esprit, par des Hymnes, des Litanies & autres prieres.

LIX. A L'HONNEUR DE LA TRES-SAINTE ET INDIVISIBLE TRINITÉ, pour l'éxaltation de la Foi Catholique, & l'accroissement de la Religion Chrétienne, par l'autorité de N. S. J. C. celle des Bienheureux Apôtres Pierre & Paul, & la nôtre ; après une mûre délibération, & de fréquentes prieres pour implorer l'assistance divine. Par le conseil de nos vénérables Freres les Cardinaux de la sainte Eglise Romaine, les Patriarches, Archevêques & Evêques, qui sont présentement à la Ville ; Nous avons décidé & défini, comme par ces présentes Nous décidons & définissons, que le Bienheureux FRANÇOIS DE SALÈS, Evêque de Genêve, est Saint ; & par la même décision & définition, Nous l'avons inscrit & inscrivons au Catalogue des Saints ; ordonnant que tous les ans, le 29. de Janvier, on fasse dans l'Eglise universelle, avec piété & dévotion mémoire de lui, comme d'un S. Confesseur Pontife. *Au nom du Pere, & du Fils, & du Saint-Esprit ; ainsi soit-il.*

LX. Et par la même autorité, Nous avons accordé à tous les Fideles de l'un & de l'autre sexe vrai-

fessis, qui, annis singulis, dicta die 29 Januarii, sepulcrum, in quo ejus corpus asservatur, visitaverint, septem annos & totidem quadragenas, de injunctis eis, aut aliàs quomodòlibet debitis pœnitentiis, misericorditer in Domino relaxavimus, in formâ Ecclesiæ consuetâ.

LXI. *Quibus peractis, gratias laudesque* Deo optimo Maximo *reddituri, quòd* sancto Francisco de Sales, Episcopo Genevensi, *cultum, præconia, & honores, ab Ecclesia sanctis Pontificibus & Confessoribus præstari solita, à nobis decerni voluerit, Hymno,* Te Deum laudamus, *decantato, Orationeque à Nobis recitata ad Altare sancti Petri, Missam de more solemniter celebravimus, die Dominica secunda post Pascha, additis secunda Oratione propria de sancto Francisco, & Secreta ac Post-communione de communi Confessoris Pontificis: omnibusque Christi Fidelibus, ibidem præsentibus, plenariam omnium peccatorum suorum indulgentiam & remissionem concessimus.*

LXII. *Deum itaque, qui mirabilis est in Sanctis suis, benedicimus, quia suscepimus misericordiam in medio templi ejus dum novum nobis in Ecclesia, apud divinam suam majestatem Patronum & intercessorem concessit, ad ejusdem Ecclesiæ tranquillitatem, Fidei Catholicæ incrementum, Hæreticorumque & à via salutis errantium lumen & conversionem.*

LXIII. *Cæterùm, quia difficile foret præsentes*

ment contrits & confessez, qui, tous les ans, audit jour 29. Janvier, visiteront le tombeau où repose son corps, sept ans & autant de quarentaines d'Indulgences; leur relâchant miséricordieusement au Nom du Seigneur, & en la forme qui est d'usage dans l'Eglise, pour autant de tems de Pénitences, qui leur auront été enjointes, ou ausquelles ils seroient obligez, en quelque maniere que ce soit.

LXI. Et après avoir chanté l'Hymne *Te Deum laudamus*, & recité ensuite l'Oraison, pour loüer & remercier l'infinie bonté & la suprême Majesté de Dieu, d'avoir bien voulu se servir de notre ministére, pour décerner à *Saint François de Sales*, *Evêque de Genêve*, le culte, les éloges & les honneurs, que l'Eglise a coutume de rendre aux saints Confesseurs Pontifes; Nous avons célébré le second Dimanche après Pâques, selon la coutume, une Messe solemnelle à l'Autel de saint Pierre, ajoûtant la seconde Oraison propre de saint François, avec la Secrette & la Postcommunion du Commun des Confesseurs Pontifes; & Nous y avons fait largesse à tous les Fidéles assistans de l'Indulgence pléniere & rémission de tous leurs péchez.

LXII. Que Dieu, qui est admirable en ses Saints, soit donc béni, de ce que nous avons reçû sa miséricorde au milieu de son Temple, par le don qu'il a fait à son Eglise d'un Protecteur, & d'un Intercesseur nouveau, auprès de sa divine Majesté; pour la tranquilité de la même Eglise, pour l'accroissement de la Foi Catholique, pour l'instruction & la conversion des Hérétiques, & de tous ceux qui sont dans l'égarement, hors de la voye du salut.

LXIII. Au reste, comme il seroit difficile que

nostras litteras ad singula loca, ubi opus esset, deferri: volumus, ut earum exemplis, etiam impressis, manu tamen publici Notarii subscriptis, & sigillo alicujus personæ, in dignitate Ecclesiasticâ constitutæ, munitis, eadem ubique fides adhibeatur, quæ eisdem præsentibus adhiberetur, si essent exhibitæ vel ostensæ.

LXIV. *Nulli ergo omninò hominum liceat hanc paginam nostri Decreti, definitionis, adscriptionis, mandati, statuti, concessionis, élargitionis & voluntatis infringere, vel ei, ausu temerario, contraïre: si quis autem hoc attentare præsumpserit indignationem Omnipotentis Dei, ac Beatorum Petri & Pauli, Apostolorum ejus se noverit incursurum.*

DATUM *Romæ, apud sanctum Petrum, anno Incarnationis Dominicæ, millesimo sexcentesimo sexagesimo quinto, tertio decimo Kalend. Maii, Pontificatûs nostri anno undecimo.*

† *Ego* ALEXANDER, *Catholicæ Ecclesiæ Episcopus.*

† *Ego Franciscus, Episcopus Portuensis, Cardinalis Barberinus, S. R. E. Vice-Cancellarius.*

† *Ego Martius, Episcopus Sabinensis, Cardinalis Ginettus.*

† *Ego A. Barberinus, Episcopus Prænestinus, Cardinalis Antonius, S. R. E. Camerarius.*

† *Ego Joannes-Baptista, Episcopus Albanensis, Cardinalis Palottus.*

† *Ego F. Maria, tituli S. Laurentii, in Lucinâ, Cardinalis Brançatius.*

l'original des présentes pût être porté par tout où besoin seroit, nous voulons qu'aux copies, même imprimées, d'icelles, munies de la signature d'un Notaire public, & du sceau de quelque personne constituée en dignité Ecclesiastique, même foi par tout soit ajoûtée, qu'à l'original même, s'il étoit produit ou représenté.

LXIV. Qu'il ne soit donc permis à personne, absolument, d'enfreindre cet Acte de décision ou Decret, de définition, inscription, ordonnance, concession, rélaxation, largesse & déclaration de notre volonté; que personne ne soit si téméraire, que d'oser y contrevenir: car si quelqu'un avoit la présomption de se porter à un pareil attentat, qu'il sçache qu'il encourera l'indignation de Dieu Tout-puissant, & de ses Bienheureux Apôtres Pierre & Paul.

DONNÉ à Rome, dans saint Pierre, l'an de l'Incarnation de Notre-Seigneur 1665. le treiziéme jour avant les Calendes de May, l'onziéme année de notre Pontificat. Signé sur l'original.

† Moi ALEXANDRE, Evêque de l'Eglise Catholique.

† Moi François, Evêque de Porto, Cardinal Barberin, Vice-Chancelier de la sainte Eglise Romaine.

† Moi Martius, Evêque de Sabine, Cardinal Ginetti.

† Moi A. Barberin, Evêque de Préneste, Cardinal Antoine, Camerier de la sainte Eglise Romaine.

† Moi Jean-Baptiste, Evêque d'Albane, Cardinal Palotti.

† Moi F. Marie, Cardinal Brancaccio, du titre de saint Laurent *in Lucina*.

† *Ego Uldericus, tituli S. Mariæ trans Tyberim, Cardinalis Carpineus.*

† *Ego Stephanus, tituli S. Laurentii in pane & pernâ, Cardinalis Duratius.*

† *Ego F. Vincentius Maculanus, Ordinis Prædicatorum, tituli S. Clementis de Florentiolâ Cardinalis S. Clementis.*

† *Ego Nicolaus, tituli S. Mariæ Angelorum, Cardinalis Ludovisius, M. Pœnitentiarius.*

† *Ego Federicus, tituli S. Petri ad Vincula, Cardinalis Sfortia.*

† *Ego Benedictus, tituli S. Honuphrii, Cardinalis Odescalcus.*

† *Ego Laurentius, tituli SS. Quiricii & Julittæ, Cardinalis Raggius.*

† *Ego Joannes-Franciscus-Paulus Gondyus, tituli S. Mariæ super Minervam, Cardinalis de Retz.*

† *Ego Aloysius, tituli S. Alexii, Cardinalis Homodeus.*

† *Ego P. tituli S. Marci, Cardinalis Ottobonus.*

† *Ego Laurentius, tituli S. Chrysogoni, Cardinalis Imperialis.*

† *Ego Gibertus, tituli SS. Joannis & Pauli, Cardinalis Borromæus.*

† *Ego Joannes-Baptista Spada, tituli S. Marcelli, Cardinalis S. Susannæ.*

† *Ego Franciscus, tituli S. Mariæ in via, Cardinalis Albitius.*

† *Ego Octavius, tituli S. Cæciliæ Cardinalis de Aquavivâ & Aragoniâ.*

† *Ego Flavius, tituli S. Mariæ de populo, Cardinalis Chisius.*

† *Ego Scipio, tituli S. Sabinæ, Cardinalis Delcius.*

† Moi Ouldri, Cardinal Carpineus, du titre de ſainte Marie d'au-delà du Tibre.

† Moi Etienne, Cardinal Duratio, du titre de ſaint Laurent *in pane & pernâ.*

† Moi F. Vincent Maculano, de l'Ordre des Prêcheurs Cardinal, du titre de ſaint Clément *de Florentiola.*

† Moi Nicolas, Cardinal Ludoviſio, du titre de ſainte Marie des Anges, Grand-Pénitencier.

† Moi Fédéric, Cardinal Sfortia, du titre de ſaint Pierre aux Liens.

† Moi Benoît, Cardinal Odeſkalki, du titre de ſaint Honuphre.

† Moi Laurent, Cardinal Raggio, du titre des ſaints Quirice & Julitte.

† Moi Jean-François-Paul de Gondy, Cardinal de Retz, du titre de Sainte Marie ſur la Minerve.

† Moi Loys, Cardinal Homodée, du titre de ſaint Alexis.

† Moi P. Cardinal Otthoboni, du titre de ſaint Marc.

† Moi Laurent, Cardinal Impériale, du titre de ſaint Cryſogon.

† Moi Gibert, Cardinal Borromée, du titre des ſaints Jean & Paul.

† Moi Jean Baptiſte Spada, Cardinal de ſainte Suſanne, du titre de ſaint Marcel.

† Moi François, Cardinal Albizi, du titre de ſainte Marie *in via.*

† Moi Octave, Cardinal d'Aquaviva & d'Arragon, du titre de ſainte Cécile.

† Moi Flavius, Cardinal Chizi, du titre de ſainte Marie du Peuple.

† Moi Scipion, Cardinal Delcio, du titre de ſainte Sabine.

† *Ego Hieronymus tituli S. Agnetis, Cardinalis Farnesius.*

† *Ego Julius, tituli S. Sixti, Cardinalis Rospigliosus.*

† *Ego Sfortia, è Societate* JESU, *tituli S. Salvatoris de lauro, Cardinalis Pallavicinus.*

† *Ego Volumnius, tituli S. Martini in montibus Cardinalis Bandinellus.*

† *Ego Petrus, tituli S. Callisti, Cardinalis Vidonus.*

† *Ego Carolus, tituli S. Anastasiæ, Cardinalis Bonellus*

† *Ego Virginius, S. Mariæ in via-latâ, Diaconus, Cardinalis Ursinus.*

† *Ego Franciscus, S. Mariæ in porticu, Diaconus, Cardinalis Madalchinus.*

† *Ego Fredericus, S. Cæsarii, Diaconus, Cardinalis de Hassia.*

† *Ego Carolus, S. Angeli in foro piscium, Diaconus, Cardinalis Barberinus.*

† *Ego Carolus, S. Eustachii, Diaconus, Cardinalis Pius.*

† *Ego Decius, S. Adriani, Diaconus, Cardinalis Azzolinus.*

† *Ego Odoardus SS. Cosmæ & Damiani, Diaconus, Cardinalis Vecchiarellius.*

† *Ego Franciscus-Maria, SS. Viti & Modesti, Diaconus, Cardinalis Mancinus.*

† *Ego Angelus, S. Georgii, Diaconus, Cardinalis Celsus.*

† *Ego Paulus, S. Mariæ de Scalâ, Diaconus, Cardinalis Sabellus.*

S. CORINTHIUS   P. CIAMPINUS.

† *Locus plumbi.*

† Moi Jérôme, Cardinal Farnese, du titre de sainte Agnès.

† Moi Jules, Cardinal Rospigliosi, du titre de saint Sixte.

† Moi Sfortia, de la Societé de Jesus, Cardinal Pallavicin, du titre de S. Sauveur du Laurier.

† Moi Volumnius, Cardinal Bandinelli, du titre de saint Martin sur les Monts.

† Moi Pierre, Cardinal Vidoni, du titre de saint Calliste.

† Moi Charles, Cardinal Bonelli, du titre de sainte Anastasie.

† Moi Virginius, Cardinal Ursini, Diacre, du titre de sainte Marie *in via lata.*

† Moi François, Cardinal Madalchini, Diacre, du titre de sainte Marie *in porticu.*

† Moi Fréderic, Cardinal de Hassia, Diacre, du titre de saint Césaire.

† Moi Charles, Cardinal Barberin, Diacre, du titre de saint Ange, du Marché aux Poissons.

† Moi Charles, Cardinal Pio, Diacre, du titre de saint Eustache.

† Moi Decius, Cardinal Azzolin, Diacre, du titre de saint Adrien.

† Moi Odoard, Cardinal Vechiarelli, Diacre, du titre des saints Côme & Damien.

† Moi François-Marie, Cardinal Mancini, Diacre, du titre des saints Vite & Modeste.

† Moi Ange, Cardinal Celse, Diacre du titre de saint George.

† Moi Paul, Cardinal Sabello, Diacre, du titre de sainte Marie de l'Echelle.

S. Corinthien P. Ciampinus.

† La place du plomb.

APPROBATION.

J'AI lû, par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *la Lettre de l'Aſſemblée générale du Clergé de France au Pape, du 19. Août 1625. & la Bulle de N. S. P. le Pape Alexandre VII. d'heureuſe mémoire, pour la Canoniſation de S. François de Sales,* l'une & l'autre Latine & le François : ces deux monumens de notre Hiſtoire Eccleſiaſtique méritoient bien qu'une plume auſſi fidele & auſſi élégante que celle du Traducteur, les reproduiſit en notre Langue, pour l'édification des Peuples, & pour la gloire d'un Saint dont le nom & les vertus ſeront éternellement chers à la France. A Paris le 5. Novembre 1726.

C. LEULLIER.

TABLE DES MATIERES.

POUR éviter toute confusion, il a paru convenable de ne renfermer dans cette Table que les matieres contenuës dans le Recueil de l'Ouvrage de M. de Belley, & non dans les écrits que l'on a mis au commencement & à la fin du Livre. Les notes qui y sont à la marge, & les sommaires des choses qui y sont rapportées suffisent pour indiquer ce qu'ils contiennent.

Le (B) *signifie dans cette Table le nom du Bienheureux saint François de Sales ; & ces lettres*, (M. de B.) *celui de M. de Belley.*

A

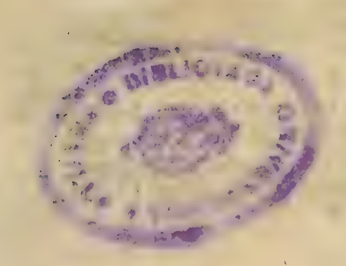
F.

T.

Y.

Z.

Fin de la Table des Matieres.



PRIVILEGE

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre bien-amé JACQUES ESTIENNE Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis ès mains un Manuscrit qui a pour titre : *L'Esprit de Saint François de Sales, Evêque & Prince de Genêve : Recueilli de divers Ouvrages de M. Jean-Pierre Camus, Evêque de Belley*, qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & en beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes : A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer l'Esprit de saint François de Sales, Evêque & Prince de Genêve recueilli de divers Ouvrages de M. Jean-Pierre Camus, Evêque de Belley, qui en contient les plus beaux endroits, & qui renferme des instructions propres à toutes sortes de personnes, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel

des Présentes ; & de les vendre , faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de huit années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance. Comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Livre ci-dessus spécifié en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exem-

plaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre soit tenuë pour duëment signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le dix-septieme jour du mois d'Août, l'an de grace mil sept cens vingt-six, & de notre Regne le onziéme. Par le Roy en son Conseil, NOBLET.

Registré sur le Registre VI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, numero 477. folio 378. conformément aux anciens Reglemens, confirmez par celui du 28. Fevrier 1723. A Paris le vingt-deux Août mil sept cens vingt-six.

Signé, D. MARIETTE, *Syndic.*










colorchecker CLASSIC
calibrite
mm